BX
4705
.O8
Z5H
1887
SMRS

FRÉDÉRIC OZANAM

SA VIE ET SES ŒUVRES

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/frdricozana00chau

FRÉDÉRIC OZANAM

SA VIE ET SES ŒUVRES

PAR

M. PIERRE CHAUVEAU, FILS

AVEC UNE INTRODUCTION PAR M. CHAUVEAU
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA

MONTRÉAL
C. O. BEAUCHEMIN & FILS, LIBRAIRES-IMPRIMEURS
256 et 258, rue Saint-Paul

1887

Enregistré conformément à l'Acte du Parlement du Canada, par l'auteur, M. Pierre André Remi David Chauveau, en l'année 1887, au Ministère de l'Agriculture à Ottawa.

INTRODUCTION

Parlant de deux héros d'un de ses derniers romans, Madame Craven disait : " Tous deux appartenaient à cette élite qui empêche le monde de périr de sa sensualité, de son égoïsme et de son orgueil." *

Ce sont bien là, en effet, les grands maux dont le monde du dix-neuvième siècle souffre au point d'en mourir, ou peu s'en faut.

Il n'est point difficile de deviner quel était le type de ces deux héros ; on reconnaît chez eux les idées, les aspirations d'un parent de Madame Craven, M. Albert de Mun, le brillant orateur catholique, le propagateur des cercles d'ouvriers.

Mais on peut dire la même chose de l'éminent écrivain, du chrétien intrépide, du généreux fondateur de la Société de Saint-Vincent de Paul, Frédéric Ozanam, dont la vie et les œuvres font le sujet du livre que l'auteur m'a prié de présenter au public canadien.

---

* *Le Valbriant.*

Ozanam, sans être un ascète, opposait à la sensualité de ses contemporains une grande modération dans ses goûts et ses habitudes ; à l'égoïsme du siècle, une rare abnégation ; enfin à cet orgueil insupportable qui affecte aujourd'hui des formes si diverses, une modestie exemplaire.

Toute sa vie fut une triple prédication, par la parole, par l'écriture, par l'action.

Tout ce qu'il a fait, il l'a entrepris dans un seul but, faire du bien à ses semblables, et par-dessus tout, leur procurer le plus nécessaire de tous les biens, la foi.

Or, comme la foi était alors obscurcie par le doute et que la meilleure démonstration c'est toujours l'action, il voulait surtout combattre le scepticisme par les œuvres de la charité.

Il possédait lui-même cette vertu au plus haut degré ; elle était chez lui héréditaire et comme une seconde nature ; et, si la charité pouvait avoir des défauts, il faudrait dire que les seuls qu'à tort ou à raison on reproche à ce zélé chrétien, y avaient leur source.

Au moment où Ozanam commençait la lutte en faveur du catholicisme, les conditions en étaient fort inégales. Chateaubriand par son *Génie du christianisme*, de Maistre, de Bonald, par leurs écrits, l'abbé de Frayssinous par ses célèbres conférences, avaient ramené les esprits d'une impiété profonde à de meilleures dispositions.

Mais il semblait qu'à la révolution de 1830, l'Eglise, identifiée avec la restauration, devait être de nouveau en butte à toutes les attaques, et mise pour bien dire au ban de la civilisation.

Une jeunesse catholique ardente et généreuse essaya de combler le gouffre qui semblait se rouvrir entre

l'Église et la société civile ; mais le chef autour duquel elle s'était groupée se lança dans de périlleuses aventures, et devenant indisciplinable, il finit par perdre la foi après s'être vu abandonné de ses disciples les plus brillants. Montalembert, Lacordaire et quelques autres, après avoir répudié les doctrines condamnées par Rome dans lesquelles Lamennais avait persisté, reprirent en sous-ordre ce qui leur paraissait raisonnable dans les projets de leur ancien ami. Pour cette tâche qui inspirait peu de sympathie à une partie importante des catholiques, et qui, d'un autre côté, provoquait les sarcasmes et la colère des ennemis de la religion, il fallait autant de courage que de talent. Mais, Dieu aidant, les choses prirent bientôt un autre aspect. Mgr Dupanloup qui avait été loin d'être sympathique aux amis de Lamennais, Louis Veuillot qui ne tarda pas à apporter à la cause catholique sa plume neuve et tranchante comme une épée, et bien d'autres encore, formèrent une phalange compacte décidée à obtenir du gouvernement de Juillet ce qu'il avait promis : *la liberté de l'enseignement.*

Ceux qui se liguaient ainsi en faveur de la religion et d'une juste liberté, avaient à combattre toute l'école voltairienne, l'Université et presque tous les fonctionnaires d'un gouvernement qui se prétendait cependant favorable à la religion. On donnait de l'argent pour les églises, on laissait se multiplier le clergé reconnu par le concordat et, par conséquent, on augmentait le budjet des cultes ; mais, en somme, on professait une grande indifférence en matière religieuse et, dans le monde officiel comme dans le monde littéraire, tout ce que les zélateurs de la religion pouvaient attendre de mieux, c'était une indulgence pleine d'ironie, et le plus souvent une hostilité sarcastique et méprisante.

Ce fut dans ces circonstances, qu'Ozanam, ami de Lacordaire et de Montalembert, avec quelques autres hommes pleins de dévouement, créa la Société de Saint-Vincent de Paul.

Cependant, le catholicisme reprenait une nouvelle vigueur. La jeunesse des écoles se pressait autour de la chaire de Notre-Dame, qu'occupaient alors tour à tour Lacordaire, Ravignan et Combalot. Les deux premiers étaient sortis du monde, où l'avenir le plus brillant leur était assuré. Ravignan entra dans l'ordre des jésuites, et plus tard, Lacordaire rétablit en France l'ordre des dominicains.

Pendant les cinq dernières années du gouvernement de Juillet, la question de la liberté de l'enseignement fut vivement agitée. M. Guizot, quoique protestant et doctrinaire, avait fait certaines concessions plus importantes en théorie qu'en pratique ; M. Villemain et M. de Salvandy, qui furent ses successeurs au ministère de l'Instruction publique, ne purent se décider à des réformes plus larges.

La révolution de Février survint, et il est plus que probable que l'élément catholique entra pour quelque chose dans le mouvement qui s'était fait contre le pouvoir personnel de Louis-Philippe.

Les commencements de la seconde république parurent favorables à la religion ; mais bientôt les illusions se dissipèrent, et les terribles journées de Juin qui amenèrent la mort si tragique de Mgr Affre, firent voir, une fois de plus, qu'on ne saurait impunément ouvrir la cage des lions et des tigres. Cependant, une première loi fut présentée pour la liberté de l'enseignement dans l'assemblée constituante et une seconde plus complète, préparée par M. de Falloux, fut passée sous la présidence du prince Louis-Napoléon. Les

différentes fractions du parti de l'ordre, Mgr Parisis, Mgr Dupanloup, Lacordaire, Ravignan, Montalembert d'une part, et de l'autre M. Thiers, M. Dupin et plusieursautres hommes politiques qui, jusque-là, avaient professé des idées bien différentes, se réunirent pour donner à la société et à la religion des garanties plus sérieuses que celles qu'elles avaient. Ce fut malheureusement à cette occasion que commença dans le parti catholique ce malentendu qui, en s'étendant de jour en jour, l'a divisé et le divise encore, non seulement en France, mais dans d'autres pays. La question de l'enseignement des classiques vint bientôt envenimer les différends résultant d'une simple question d'opportunité entre ceux qui voulaient tout ou rien, et ceux qui acceptaient quelque chose afin d'avoir plus tard tout ce qu'ils désiraient.

Ozanam, par ses relations et par la tournure de son esprit, était naturellement du parti de la conciliation ; il dut être très affligé de cette première rupture entre des hommes faits pour s'estimer et qui, ayant un même objet en vue, auraient dû continuer à combattre côte à côte. Heureusement pour lui, il ne vécut pas assez longtemps pour être témoin de luttes plus acharnées, et de discussions où la charité qu'il aimait tant semblait perdre tous ses droits.

Cette vertu, qui était sa vertu dominante, il la pratiquait dans toute son étendue et sous tous ses aspects : elle ne se bornait pas chez lui à secourir les misères temporelles, elle s'appliquait surtout aux misères spirituelles et savait les traiter avec une douceur, un tact et une délicatesse infinis. On en trouve un exemple remarquable dans la lettre qu'il écrivit à son ami M. Ampère lorsqu'ils se séparèrent en Angleterre, l'un partant pour l'Amérique, l'autre retournant en France.

Ozanam avait toujours remarqué avec chagrin que son ami, sans avoir aucune hostilité envers le catholicisme, ne marchait point sur les traces de son père et se laissait aller à une indifférence voisine de l'incrédulité. Le voyant partir pour un de ces longs voyages qui offrent tant de dangers, il se crut obligé d'appeler son attention sur ses intérêts spirituels ; on sera à la fois touché de l'amitié qui lui faisait prendre une démarche à laquelle, en pareille occasion, on a toujours mille prétextes pour se soustraire, et ravi de la manière si habile et en même temps si simple et si naturelle avec laquelle l'apôtre laïque sut remplir la mission qu'il s'était imposée.

" Ainsi, nous vous devons le plaisir de cette belle " excursion. Nous ajoutons une obligation de plus à " toutes celles que nous vous avons déjà ! Car, c'est " en vain, cher ami, que vous cherchez à en effacer le " souvenir, nous nous rappellerons toujours que vous " avez fait ma carrière, que nous tenons de vous cette " condition de vie qui ne fait pas le bonheur, mais sans " laquelle le bonheur est bien troublé ; qu'enfin et " par-dessus tout vous avez pris un si tendre intérêt à " tous nos intérêts de cœur, et que vous avez voulu " être pour nous un frère, ne nous permettant la defé- " rence et le respect que dans la mesure que permet " un frère aîné.

" Et maintenant, comment vous étonneriez-vous de " ma tristesse en vous voyant partir ? Pardonnez-moi " d'avoir contrarié, peut-être, par ma mélancolie trop " peu réprimée, le plaisir que vous vous promettiez " dans ce grand voyage.

" Mais je ne pouvais vous dire de vive voix ce qui " faisait le fond de ma tristesse. Je ne pouvais le dire " parce que je ne voulais pas que vous fussiez obligé de

" me répondre, et si je vous l'écris maintenant, c'est
" qu'il est trop tard pour que vous me répondiez. Si
" mon épanchement est indiscret, les vagues qui
" vous poussent vers l'Amérique, en emporteront la
" mémoire, les impressions qui vont se succéder pour
" vous effaceront cette impression ; quand nous nous
" reverrons dans six mois, vous aurez eu le temps
" d'oublier ma lettre, ce qui vous y aura déplu ne
" pourra mêler d'aucune froideur la joie du retour.

" Cher ami, vous vous engagez dans de longues
" fatigues, qui ne sont pas sans péril pour une santé
" si cruellement éprouvée. Souffrez donc mes inquié-
" tudes. Vous cherchez à vous créer, disiez-vous, de
" nouveaux intérêts, et avec ce rare esprit que Dieu
" vous a donné, vous remuez toutes les études et main-
" tenant vous faites la moitié du tour du monde pour
" trouver des nouveautés qui vous attachent. Et,
" cependant, il y a un intérêt souverain, un bien capa-
" ble d'attacher et de satisfaire votre excellent cœur ;
" et je crains, cher ami, je crains peut-être à tort, que
" vous n'y songiez pas assez. Vous êtes chrétien par
" les entrailles, par le sang de votre incomparable
" père, vous remplissez tous les devoirs du christia-
" nisme envers les hommes, mais ne faut-il pas les
" remplir envers Dieu ? ne faut-il pas le servir ? vivre
" dans un étroit commerce avec lui ? Ne trouveriez-
" vous pas dans ce service des consolations infinies ?
" n'y trouveriez-vous pas la sécurité de l'éternité ?

" Vous m'avez plus d'une fois laissé pressentir que
" ces pensées n'étaient pas éloignées de votre cœur.
" L'étude vous a fait connaître tant de grands chré-
" tiens, vous avez vu autour de vous tant d'hommes
" éminents finir chrétiennement leur vie. Ces exem-
" ples vous sollicitent, mais les difficultés de la foi

" vous arrêtent. Cependant, cher et excellent ami, je
" n'ai jamais causé de ces difficultés avec vous parce
" que vous avez infiniment plus de savoir et d'esprit
" que moi. Mais, laissez-moi vous le dire, il n'y a que
" la philosophie et la religion. La philosophie a des
" clartés ; elle a connu Dieu, mais elle ne l'aime pas ;
" mais elle n'a jamais fait couler une de ces larmes
" d'amour qu'un catholique trouve dans la commu-
" nion, et dont l'incomparable douceur vaudrait à
" elle seule le sacrifice de toute la vie. Si moi, faible
" et mauvais, je connais cette douceur, que serait-ce
" de vous dont le caractère est si élevé et le cœur si
" bon ! Vous trouveriez là l'évidence intérieure devant
" laquelle s'évanouissent tous les doutes. La foi est un
" acte de vertu, par conséquent un acte de volonté. Il
" faut vouloir un jour, il faut donner son âme, et
" alors Dieu donne la plénitude de la lumière.

" Ah ! si quelque jour, dans une ville d'Amérique,
" vous étiez malade, sans un ami à votre chevet,
" souvenez-vous qu'il n'est plus un lieu de quelque
" importance aux États-Unis, où l'amour de Jésus-
" Christ n'ait conduit un prêtre, pour y consoler le
" voyageur catholique..."

Le monde dans lequel vivait Ozanam, et Ozanam lui-même, peuvent facilement se juger d'après cette lettre. Du reste, il suffit de citer les noms de quelques-uns de ses correspondants : M. de Montalembert, le Père Lacordaire, M. Eugène Rendu, M. Fortoul, M. de La Villemarqué, M. Lallier, M. Foisset, le comte de Champagny, M. Duffieux et M. Charles Lenormant ; les moins zélés de ces chrétiens valaient mieux que les plus inoffensifs philosophes de la puissante phalange qu'il s'agissait de combattre, ou plutôt de ramener dans la bonne voie.

Pour cette entreprise il ne fallait pas un médiocre courage. Parlez-moi de la persécution ouverte et révoltante ; l'homme se raidit contre elle et trouve dans son indignation un aliment pour sa verve ! *Facit indignatio versum.*

Mais l'indifférence, pire que le dénigrement ; la conspiration du silence, pire que la critique la plus acerbe ; le dédain subtil et ironique ; les douches froides d'une pitié méprisante qui semblent tomber de haut sur votre enthousiasme ; ce sont là des obstacles que les âmes les plus généreuses se décident difficilement à braver. Dans une telle lutte, il semble que les armes tombent de vos mains avant que vous n'ayez songé à vous en servir, ou bien, le plus souvent, vous vous escrimez dans le vide, et bientôt, las et dégoûté, vous ne savez plus que faire.

Lorsque Ozanam dans ses premières leçons se fit le défenseur avoué du catholicisme, il y eut avec l'étonnement que l'on éprouva dans le monde universitaire une certaine curiosité sympathique qu'expliquent la jeunesse du professeur, son courage et son talent. Il eut bientôt conquis l'admiration de ses adversaires, l'amitié même de plusieurs d'entre eux. Son biographe reproduit un petit billet qui lui fit grand plaisir, car il lui prouvait que tout en faisant son devoir de professeur, il avait ramené une âme dans le bon chemin. " Je n'étais pas chrétien, lui disait-on, j'espère le devenir grâce à vos leçons. "

C'est le privilège de la littérature d'embrasser toutes les connaissances humaines et de pouvoir relier ensemble la théologie, la philosophie, l'histoire, l'art et toutes les sciences. Professeur de littérature étrangère, Ozanam ne se fit pas faute d'exploiter toutes ces ressources. Le temps n'est plus où les cours de litté-

rature consistaient, comme celui de Laharpe, à éplucher phrase par phrase les œuvres des grands écrivains, et à juger par le menu toutes leurs productions. Villemain avait créé l'histoire littéraire, Cousin l'histoire de la philosophie ; Ozanam sut se servir de leur méthode pour préparer la construction du grand édifice qui avait été le rêve de sa première jeunesse.

Il avait fait le projet d'un grand ouvrage dans lequel l'histoire de la civilisation moderne se fût développée complètement à partir de la naissance de Jésus-Christ jusqu'à nos jours. C'eût été non pas une imitation et une continuation du *Discours sur l'histoire universelle*, mais un laborieux et brillant supplément plus approprié aux besoins de la critique et de la dialectique comtemporaines, entrant dans beaucoup plus de détails ; une œuvre d'amour, de foi et de patience, remettant en lumière les travaux des fondateurs du christianisme, de ceux qui commencèrent notre civilisation dans les débris de l'empire romain et de ceux qui, se succédant les uns aux autres sans interruption, la conduisirent à travers le moyen âge et la féodalité jusqu'à la renaissance, et de là jusqu'à la grande époque du dix-septième siècle.

Ceux-là ne furent pas toujours des guerriers, des financiers et des politiques ; ce fut surtout des théologiens, des savants, des philosophes, des poètes, des artistes, guidés par des évêques, des prêtres et des moines dont quelques-uns ont laissé dans l'une ou l'autre de ces catégories le plus grand renom. Montrer qu'à l'encontre de la force brutale et de la passion avide du gain, l'amour des lettres et de la science sauve les nations et les tire de la barbarie ; détruire le terrible préjugé que la grande conspiration du dix-huitième siècle avait répandu contre les siècles de

foi, contre l'Église représentée comme complice de l'ignorance; telle était la mission qu'Ozanam s'était donnée, et pour laquelle il ne voulut rien négliger.

Assez singulièrement, ce grand travail qui se faisait pièce par pièce, se faisait aussi au rebours de l'ordre chronologique et en remontant les siècles. *Dante et la philosophie catholique*, nous reportent au quatorzième et au treizième siècle, les *Études germaniques* au sixième, au septième et au huitième, quoique la première partie de cet ouvrage remonte encore plus haut; enfin la *Civilisation au cinquième siècle* prend l'Église à ses commencements pour la conduire à son triomphe sur le paganisme romain et sur le paganisme barbare.

Ce dernier ouvrage, le plus important de tous, a été publié après la mort de son auteur, et l'on ne lira pas sans une vive émotion une partie du rapport de M. Villemain proposant à l'Académie française de couronner le livre posthume d'un homme qui eût été digne de siéger dans cette illustre compagnie.

L'analyse de ce chef-d'œuvre occupe dans le présent volume un espace relativement très considérable; mais c'est à bon droit, car on y trouve plus que partout ailleurs les preuves d'un grand talent et d'une vaste érudition. C'eût été du reste la base du grand ouvrage qu'Ozanam se proposait d'écrire et dont tous ceux qu'il a écrits ne contenaient pour bien dire que les matériaux. Cet ouvrage immense aurait renfermé dans un ordre tout différent la substance des livres dont on va lire une étude aussi modeste que sincère et sympathique; mais s'enchaînant avec le récit de la vie de l'auteur et se présentant naturellement suivant la date de leur publication.

La biographie d'un homme qui n'a pris qu'une petite part au mouvement politique de son temps, qui

a été plutôt un homme d'étude qu'un homme d'action, doit consister surtout à raconter ses ouvrages. Ses livres sont en effet presque toute sa vie ; ils en sont la meilleure ou la plus mauvaise partie selon qu'ils ont été faits pour la plus grande gloire de Dieu et pour le plus grand bien de l'humanité, ou bien pour la satisfaction de l'orgueil et de toutes les passions qui fermentent en nous.

Dans ce système qui tend à se répandre, les faits de la vie intime, la biographie anecdotique d'une part, les œuvres de l'auteur de l'autre, forment comme deux miroirs s'éclairant et se complétant l'un par l'autre, et ce ne sont peut-être pas les livres qui offrent l'image la moins ressemblante.*

Les œuvres complètes d'Ozanam forment neuf volumes, sans compter deux volumes de lettres, et les notes, qui n'ont pas encore été publiées. Ce travail considérable a été accompli dans une vie relativement courte. Né le 28 avril 1813, il est mort le 2 septembre 1853 ; il n'avait pas encore parcouru la moitié de sa quarante et unième année ; et de cette courte vie une très grande partie avait été occupée par les voyages ou par la maladie qui rarement, il est vrai, interrompaient ses études.

Il donnait aussi à la famille, à l'amitié une large part de son temps, comme l'atteste sa correspondance ; mais c'était surtout son œuvre de prédilection, la Société de Saint-Vincent de Paul qui absorbait les heures arrachées à la science et à la littérature.

Lorsque l'on compare cette vie si bien remplie, si

* L'Académie française a couronné dernièrement un excellent livre fait sur ce plan et publié ici même : *M. Faillon, sa vie et ses œuvres*, par M. Desmazures, Ptre, du séminaire de Saint-Sulpice. Montréal, 1879.

heureuse malgré le travail, disons mieux à cause du travail, et malgré des souffrances presque continuelles, avec celle d'un si grand nombre de nos contemporains, même les plus brillants, on voit d'une manière bien saisissante tout le bien que peuvent faire une éducation chrétienne, les traditions de la famille et cette philosophie pratique qui s'inspire de la religion.

Le savant professeur eut comme d'autres, dans sa jeunesse, ses moments de doute, mais jamais une heure de véritable défaillance. Les passions n'étaient pas sans avoir quelque prise sur lui ; l'amour inné et peut-être exagéré de la liberté, la rêverie, le vague de l'âme auraient pu le conduire loin de la voie qu'il a suivie avec tant de persévérance et de fermeté ; enfin il a peut-être couru le risque de devenir un de ces incompris qui s'analysant eux-mêmes, et se retrouvant en toutes choses, arrivent à force d'orgueil et d'égoïsme à l'impuissance et à la stérilité morales.

La littérature contemporaine offre de nombreux exemples de ces malheureuses existences gouvernées plus encore par le caprice que par la passion, et qui après avoir jeté quelques rayons de lumière et recueilli quelques bouffées d'encens, vont s'éteindre dans un ignoble marasme. Sans parler des fins tragiques comme celle de Gèrard de Nerval, il ne manque pas d'hommes de talent, d'esprit distingués, qui comme Prosper Mérimée, n'ont pas donné toute la mesure de leur capacité, n'ont rien fait de vraiment utile pour leurs semblables, parce que, "craignant toujours d'être dupes de quelqu'un ou de quelque chose, ils ont fini par être dupes d'eux-mêmes." *

* Taine.—Préface des *Lettres à une inconnue.*

La foi et la charité ont fait qu'Ozanam a pu échapper à ces dangers. Quel contraste entre son dévouement, son abnégation, et la vie futile et inutile de tant de gens, entre sa modestie, son humilité, et leur vanité !

M. Maxime Du Camp, dans ses *Souvenirs littéraires*, fait une peinture bien saisissante des ravages du scepticisme et de la lassitude morale et intellectuelle qui en est la suite ; il en tire des conclusions alarmantes pour l'avenir de notre ancienne mère patrie.

Mais celle-ci n'est pas la seule à subir cette funeste influence ; l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre, en souffrent aussi a un très haut degré. Tandis que des couches inférieures de la société, monte comme une terrible marée prête à tout détruire, tandis que dans les deux mondes, les problèmes sociaux les plus difficiles se posent d'une manière effrayante, il semble qu'une partie des classes dirigeantes se dépouille comme à plaisir de ce qui faisait leur force et leur prestige.

Du reste, nous aurions tort de nous croire nous-mêmes pour toujours, même pour longtemps, à l'abri des maux qui affligent l'Europe et les États-Unis. Et puis, il est d'autres périls que nous avons à conjurer, en supposant que ce que l'on veut bien appeler notre esprit arriéré nous préserve des dangereuses modes du jour. Ce n'est qu'hier qu'une voix autorisée regrettait de voir les forces vives de notre jeune nationalité s'engouffrer dans des carrières honorables par elles-mêmes, qui nous fournissent sans doute de nombreux sujets dont nous avons droit d'être fiers, mais qui pour être trop recherchées, et recherchées sans une préparation suffisante, conduisent souvent aux plus tristes déceptions. *

* Mgr Hamel.—Discours annuel du président de la Société Royale.

Ces préoccupations n'ont pas été étrangères à la composition de ce volume. Ajouter à plusieurs livres publiés dans le même but, un nouvel ouvrage offrant à notre jeunesse de grands exemples et une saine et instructive lecture, c'est, il me semble, accomplir une tâche utile et patriotique.

Par son amour de la science, par ses grands travaux, travaux qui paraîtraient surhumains à ceux qui ne connaissent pas les fortes études qui se font en France, et à quel prix on y obtient le succès ; par ses œuvres incessantes de foi et de charité, car il ne bornait pas ses efforts à la Société de Saint-Vincent de Paul, il donnait de fréquentes conférences à d'autres sociétés composées d'ouvriers ; par toute une vie dans laquelle il ne se démentit jamais ; par sa maladie soufferte avec une résignation si touchante ; par sa mort si édifiante, Ozanam est un des plus beaux modèles que l'on puisse proposer à la jeunesse dans les temps où nous vivons. Ce modèle est un de ceux qui tout en surprenant, n'effraient point et ne rebutent point.

C'est une figure sympathique qui nous montre l'entrée d'une carrière accessible, et si l'on ne peut atteindre à tout son dévouement, à toute son abnégation, on peut au moins tenter de l'imiter et le suivre de loin sans se décourager.

Comme maître il a tout pour lui : la force dans la conviction et la douceur dans la méthode, la profondeur de la science et l'élégance du style, les recherches laborieuses et la facilité de la mise en œuvre, enfin, avec la gravité dans la pensée, l'agrément et quelquefois même l'enjouement dans l'expression ; et sur le tout quelque chose de jeune, de suave et de mélancolique, qui ne cesse d'attirer, de séduire et de retenir.

Ceux qui le lisent, comme ceux qui l'écoutaient, tombent vite sous le charme et y demeurent ; après l'avoir lu, ils ne se contentent pas de penser comme lui, ils voudraient parler, écrire et agir comme il l'a fait.

Ses œuvres et les différentes études qui en ont été faites sont assez rares dans ce pays. L'auteur de ce volume a beaucoup emprunté au Père Lacordaire, à M. Ampère, à M. de Montrond et à l'abbé Ozanam, à ce dernier surtout ; mais sans avoir la prétention de faire mieux, il a cru devoir faire autrement. Il a consacré un plus large espace à l'analyse et à la reproduction partielle des œuvres du savant écrivain. *

Puisse ce travail être utile à nos jeunes compatriotes, et réaliser ce que dit Ozanam lui-même du mérite qu'il y a " à se dévouer à la tâche obscure d'étudier, de commenter, de conserver la pensée d'autrui, la parole d'autrui, la renommée d'autrui ! †

PIERRE J. O. CHAUVEAU.

Montréal, 15 juin 1887.

* L'abbé Ozanam (aujourd'hui Mgr Ozanam) et le Dr Charles Ozanam vivent encore. Ce dernier a épousé une demoiselle d'Aquin, de la célèbre famille des comtes d'Aquin ou d'*Aquino*, et est devenu, par là, le beau-frère de M. Eugène Veuillot.

† *Études germaniques*, vol. 2, p. 456.

FRÉDÉRIC OZANAM

CHAPITRE I.

NAISSANCE D'OZANAM.—SES PREMIÈRES ANNÉES.

Antoine Frédéric Ozanam naquit le 23 avril 1813, à Milan, où son père originaire de Lyon était venu s'établir lors de l'occupation française.* Il était le cinquième enfant du docteur Ozanam et descendait du célèbre mathématicien de ce nom qui aimait à dire : " qu'il appartient aux docteurs de Sorbonne de dis- " puter, au pape de prononcer, aux mathématiciens " d'aller au paradis par la ligne perpendiculaire."

Lorsque les troupes françaises évacuèrent l'Italie, la

* La famille Ozanam était juive d'origine, comme l'indique son nom qui s'écrivait primitivement *Hozanna* ou plutôt *Hosanam* ; elle embrassa le christianisme à une époque très reculée.

famille d'Ozanam revint à Lyon. Frédéric était faible de santé et de tempérament ; son développement physique fut aussi lent que son intelligence fut précoce et remarquable. A peine âgé de cinq ans, il étudiait, sous la direction de sa sœur Eliza, l'histoire et la géographie, et apprenait par cœur un recueil de poésies.

Sa charité pour ceux qui souffraient s'est manifestée dès ses plus tendres années. Au milieu des nombreuses maladies qui éprouvèrent son enfance, quand on voulait l'empêcher de se plaindre on n'avait qu'à lui parler des douleurs d'un autre malade et alors il cessait de se lamenter et ne s'occupait plus que du malheureux dont on lui avait parlé.

A l'âge de six ans, il eut les fièvres typhoïdes qui le conduisirent aux portes du tombeau ; mais il fut heureusement guéri par une neuvaine à St. François Régis pour qui il garda le reste de ses jours la plus tendre dévotion. A peine remis de cette maladie il se livra de nouveau à l'étude avec le plus grand courage et apprit le latin sous la direction de son père.

A l'âge de dix ans il entra au Collège de Lyon. A ce lycée il eut pour compagnons d'études M. Devoucoux, depuis Évêque d'Evreux, et M. Fortoul qui devint plus tard Ministre de l'Instruction publique et des Cultes. Son professeur de belles-lettres M. Legeay garda toute sa vie la plus grande estime pour son élève et il en donna une preuve dans l'*Etude Biographique* qu'il publia en 1854.

Doué des plus grandes aptitudes, Ozanam se dis-

tingua dans ses classes par ses talents et surtout par son goût pour l'étude. Son professeur disait "qu'il était du petit nombre de ceux dont un maître prudent doit ralentir l'ardeur." Et il était d'autant plus nécessaire d'en agir ainsi que l'élève était d'une constitution très délicate. Son frère nous dit que les exercices littéraires qui lui souriaient le plus et dans lesquels il réussissait le mieux, étaient ceux qui avaient la religion et le patriotisme pour but.

Dans la biographie de son frère, l'abbé Ozanam, publie plusieurs poésies latines conservées avec le plus grand soin par son ancien professeur. L'espace nous manque pour reproduire aucun de ces poèmes, mais nous devons dire qu'on y remarque une grande élévation de sentiment, beaucoup d'enthousiasme et surtout un sérieux qui a fait dire d'Ozanam "qu'il n'avait jamais eu de jeunesse." On peut cependant trouver parmi ses compositions quelques pièces où la fiction revêt entre les mains du jeune poète une forme légère, badine et gracieuse : et il y réussissait si bien qu'il est difficile de dire dans quel genre il l'emportait. Comme le fait remarquer son très digne frère, il avait besoin, même alors, de dérider son front trop souvent soucieux.

Vers cette époque, c'est-à-dire comme il se préparait à entrer dans la classe de philosophie, le doute et l'incertitude vinrent assaillir celui qui devait passer le reste de ses jours à coopérer aux plus grandes conversions religieuses. Sur ce sujet délicat nous laissons par-

ler l'abbé : " Au milieu de ces charmants exercices de " littérature, dit-il, qui aurait pu croire que les tenta- " tions du doute eussent jamais pu assaillir cette âme " droite, simple, naïve et en même temps si éclairée ? " Comment le démon de l'incrédulité osa-t-il jamais " s'attaquer à ce cœur si fortement trempé par une " éducation éminemment chrétienne et par des exem- " ples touchants de foi et de charité qui l'entouraient " dans sa famille.

" La Providence lui ménagea sans doute cette épreuve " pour rendre son âme plus compatissante envers " ceux qui seraient soumis aux tourments par lesquels " il avait lui-même passé. Elle voulait encore lui in- " diquer en quelque sorte, la voie qu'il devait suivre " et les études spéciales auxquelles elle le destinait.*

Laissons maintenant parler Ozanam lui-même :

" Au milieu d'un siècle de scepticisme, Dieu m'a " fait la grâce de naître dans la foi ; il me prit sur les " genoux d'un père chrétien et d'une sainte mère ; " il me donna pour première institutrice une sœur " intelligente, pieuse comme les anges qu'elle est " allée rejoindre. Plus tard, les bruits d'un monde " qui ne croyait point vinrent jusqu'à moi. Je connus " toute l'horreur de ces doutes qui rongent le cœur " pendant le jour, et qu'on retrouve la nuit sur un " chevet baigné de larmes.

* Voir t. 1, Œuvres complètes. Introduction a la Civilisation au Ve siècle p. 2.

"L'incertitude de ma destinée éternelle ne me "laissait pas de repos. Je m'attachais avec désespoir "aux dogmes sacrés, et je croyais les sentir se briser "sous ma main. C'est alors que l'enseignement d'un "prêtre philosophe me sauva. Il mit dans mes pen-"sées l'ordre et la lumière; je crus désormais d'une "foi assurée, et, touché d'un bienfait si rare, je promis "à Dieu de vouer mes jours au service de la vérité, "qui me donnait la paix."

Ozanam avait alors quinze ans et ce prêtre philosophe qui le sauva était cet abbé Noirot dont il a dit dans une de ses lettres : "Quel ami, ce bon M. Noirot ! sa bonté est toujours la même, à lui reconnaissance éternelle."* Ce très digne prêtre était en toutes choses le Mentor d'Ozanam. Écolier, celui-ci recherchait ses conseils, et plus tard, professeur à la Sorbonne, il ne faisait paraître aucun de ses ouvrages sans l'avoir consulté sur l'ensemble et sur les détails.

A seize ans et demi Ozanam était bachelier ès lettres; nous n'avons pas besoin d'ajouter que chaque année passée par lui au collège de Lyon se terminait par des triomphes. "Que de fois, dit l'abbé Ozanam, "n'avons-nous pas eu la joie de déposer sur son front "ces couronnes qui n'étaient qu'un faible prélude des "éclatants succès qui l'attendaient sur un théâtre "bien autrement vaste et élevé."

* Lettres t. 1er p. 14, lettre à M. Fortoul.

CHAPITRE II.

Ozanam étudie le droit a Lyon pendant deux années.—Sa lutte contre les Saint-Simoniens.

Se conformant aux désirs de son père, Ozanam, au sortir du collège, entra comme clerc dans l'étude de M. Coulet, l'un des avoués les plus distingués de Lyon. Un grand nombre d'étudiants en droit s'y trouvaient avec lui, le fait était heureux pour Ozanam et surtout pour son patron, car dès cette époque notre futur professeur avait la tête constamment occupée de son grand ouvrage: "la Démonstration de la Religion Catholique par l'antiquité des croyances historiques, religieuses et morales."* Il apprenait de plus l'allemand et le dessin et composait quelques articles pour une revue mensuelle qui paraissait à Lyon, l'*Abeille.* Quand on aura ajouté à cela la lutte qu'il eut à soutenir contre les Saint-Simoniens, on pourra s'imaginer que son esprit errait quelquefois loin des paperasses qu'il avait à copier. Après cela il

* Il n'a pas publié ce livre sous ce titre, mais sous celui de *Histoire de la Civilisation aux temps barbares.*

n'est pas surprenant de lire dans une lettre qu'il écrivit, un an plus tard, à M. Edouard Jouteux, avocat: "Pour moi qui ne fais que mettre la main à "l'œuvre, j'aurai encore bien des difficultés à vaincre. "Je rougis presque de vous avouer ma pusillanimité; "mais l'examen que je vais bientôt subir est un fan- "tôme qui m'effraye. Peu habitué à l'étude du droit, "je n'ai pas su m'en occuper comme il fallait dans le "courant de l'année, et au moment où je viens à "peine de faire une méthode on exige de moi la con- "naissance des matières. Qu'y faire? Je ne puis pas "balancer, et je me présente aventureusement à la "grâce de Dieu et peu confiant en moi-même."

Cependant si l'étude du droit fut quelque peu négligée pendant ces deux années, il n'en fut pas ainsi de l'étude des langues, car au milieu des ennuis que lui causait la nombreuse clientèle de son patron il préparait son grand travail. Dans ce but il étudiait l'hébreu et même le sanscrit. Son père lui avait donné de plus un professeur d'allemand. Il devait tirer un précieux parti de l'étude de ces trois langues pour connaître plus à fond les religions primitives dans lesquelles il voulait puiser les preuves de sa démonstration. Quant à sa part de collaboration à l'*Abeille*, journal publié sous le bienveillant patronage de M. l'abbé Noirot et de M. Legeay, M. l'abbé Ozanam nous donne la reproduction de quelques-uns de ses essais tant en prose qu'en vers; il en est de très remarquables.

"Nous voulions, dit-il, montrer ce qu'Ozanam fai-

"sait à dix-sept ans. Déjà on y voit le germe de "toutes ces qualités éminentes qui s'épanouirent et "se développèrent bien autrement plus tard sous la "parole du professeur et sous la plume de l'écrivain. "Pensées profondes, philosophiques, style toujours "coloré d'images vives et saisissantes, souvent éner-"gique et concis, sans autre prétention que celle "d'exprimer ses idées telles qu'il les a conçues et "qu'il les sent lui-même, et de communiquer à ceux "qui le lisent ou qui l'entendent, l'enthousiasme dont "la sincérité de ses convictions l'anime presque habi-"tuellement. Enfin, par dessus tout la défense de sa "foi et de sa patrie qui le préoccupe sans cesse et lui "inspire, dès l'âge de quinze ans, le plan de l'ou-"vrage dont nous avons parlé, défense au service de "laquelle il a voué son talent et sa vie. C'est là "qu'Ozanam est tout entier, tel qu'il s'est montré "depuis sa tendre jeunesse jusqu'à son dernier soupir, "sans se démentir un seul instant."

Vers ce moment arrivèrent à Lyon plusieurs prédicateurs de la doctrine de Saint-Simon. Quelques-uns de ces hommes avaient une facilité d'élocution remarquable, et s'ils ne réussirent pas à faire un grand nombre de disciples, ce ne fut pas manque de talent et d'habileté. En peu de temps Lyon se trouva inondée de Saint-Simoniens tandis que plusieurs journaux se mirent à publier les discours de ces nouveaux apôtres. Blessé dans ses croyances, Ozanam entra immédiatement en lutte avec ces nouveaux

docteurs. Les questions traitées dans cette polémique et les arguments du jeune défenseur de l'Eglise peuvent se résumer de la manière suivante.

Personne n'ignore que les disciples de Saint-Simon prétendaient constituer sur de nouvelles bases la propriété, la religion et même la famille. Pour mettre ces innovations en pratique, les prédicateurs demandaient une hiérarchie nouvelle dans la société. Ils prétendaient aussi modifier le mariage, abolir l'hérédité et régénérer la famille en substituant à la filiation naturelle une filiation toute conventionnelle. Bien plus ils prêchèrent l'établissement d'un culte nouveau, disant que le catholicisme avait fini son temps et que l'Eglise catholique allait nécessairement succomber sous les coups réunis du protestantisme et de la philosophie. Ozanam répondit dans les journaux, et si bien, que, malgré leurs promesses, aucun des novateurs n'osa entreprendre la discussion avec lui. Après ce premier triomphe Ozanam publia ses *Réflexions sur la doctrine de Saint-Simon*, où ayant donné un exposé des idées de la nouvelle secte telle que constituée par Saint-Simon lui-même, il présenta un abrégé des croyances et des dogmes catholiques. Ses arguments d'ailleurs irréfutables étaient appuyés de preuves fournies par les livres saints et par les docteurs de l'Eglise. C'est ainsi qu'après avoir cité la Bible en plusieurs endroits il reproduit certaines parties des ouvrages de saint Justin, de saint Clément, de saint Augustin et d'Origène. Plus loin, répondant aux Saint-Simo-

niens qui prétendaient que la religion primitive de l'homme était un fétichisme grossier, il ouvre l'histoire des peuples de l'antiquité la plus reculée, et montre le peuple juif, gardien fidèle des traditions du genre humain, qui ne reconnaît qu'une seule divinité *Jehovah* ou Dieu. Enfin les statistiques les plus indiscutables fournissent la preuve que le nombre des catholiques, depuis le temps de Luther, bien loin d'être diminué, s'est accrû de trente-cinq millions ; il y avait donc loin de là à la disparition prochaine de la religion catholique comme les disciples de Saint-Simon le prétendaient !

Pour terminer nous citerons le jugement de M. Ampère, de l'Académie française sur cet opuscule. " A peine âgé de dix-huit ans, dit-il, Ozanam fut en " état de publier une brochure contre le Saint-Simo- " nisme, écrit où l'on sent la jeunesse de l'auteur, qui " néanmoins mérite d'être cité à cause du sentiment " sincère et courageux qui poussait un jeune homme " inconnu à entrer en lice contre une secte qui ren- " fermait des hommes de talent ; et dont les prédi- " cations avaient eu un certain succès. Cet écrit est " encore remarquable par ce qu'on y trouve déjà en " germe la plupart des qualités qui se sont depuis " développées chez Ozanam : un goût vif, bien que " novice encore, pour l'érudition puisée aux sources " les plus variées, de la chaleur, de l'élan, et avec " une conviction très arrêtée sur les choses, une " grande modération envers les personnes. J'aime à

" y signaler cette libéralité de vues qui lui faisait re-
" connaitre des sympathies même hors du camp pour
" lequel il combattait, et honorer généreusement, par
" exemple, dans ce livre, catholique s'il en fut, les
" luttes que la philosophie spiritualiste soutenait
" contre le matérialisme."

CHAPITRE III.

Ozanam se rend a paris.—Il y continue l'étude du droit et contribue a fonder les conférences de st. vincent de paul.—Importance de cette œuvre. —Ses développements dans le monde entier et particulièrement au Canada.

Nous sommes rendus à une des époques les plus intéressantes de la vie d'Ozanam. Plus tard, à la vérité, nous le verrons publier les ouvrages les plus remarquables par la solidité et la variété des connaissances ; nous le verrons, professeur à la Sorbonne, recueillir des honneurs mérités ; mais ici nous le trouvons tout jeune encore, contribuant à jeter les bases d'une Société dont l'influence a été immense, qui se répand chaque jour, et qui se répandra partout où il y aura un être humain dans la misère et la souffrance : cette gloire qui ne l'estimerait pas autant qu'aucune gloire humaine ! Pour nous surtout qui savons ce que fait dans notre pays, pendant nos longs hivers, cette admirable Société établie dans toutes nos villes, notre admiration est sans bornes comme paraît l'être aussi la charité des nombreux associés.

Nous n'entreprendrons pas ici de faire l'historique de la Société St. Vincent de Paul, le temps et l'espace ne nous le permettent pas. Il faudrait en effet écrire des volumes pour donner même un abrégé de ce qui a été accompli par cette Société depuis le soir où Ozanam et son condisciple M. Letaillandier, portaient, de leurs propres mains, à un pauvre de leur connaissance le peu de bois qui leur restait pour se chauffer pendant les derniers jours de l'hiver.

Qui pourra jamais énumérer le nombre d'aumônes et d'œuvres de charité, accomplies par les Sociétés St. Vincent de Paul depuis la fondation, en 1833, de la pieuse CONFÉRENCE DE CHARITÉ, composée de huit membres, à venir jusqu'à nos jours où elles se comptent par milliers et où elles distribuent pour plus de dix millions d'aumônes par année ?

Ozanam arrivait à Paris au commencement de novembre 1831, il n'était âgé que de dix-neuf ans.

C'était avec chagrin qu'il s'était éloigné pour la première fois du toit paternel La tristesse et la mélancolie restèrent empreintes sur sa figure longtemps encore après son arrivée. Voici en quels termes il décrit à sa mère les désagréments auquels il se trouve exposé. " Je suis fort mécontent et mes griefs sont " nombreux. Je suis éloigné de l'école de droit, des " cabinets de lecture, du centre des études et des " camarades de Lyon ; puis ma maîtresse de pension " a l'air d'être une rusée commère ; ses paroles et ses " manières m'ont fait présumer qu'elle est fort affec-

" tionnée pour la bourse des jeunes gens. Enfin, et " c'est ma grande raison, la compagnie n'y est point " bonne. Il y a des dames et des demoiselles, aussi " pensionnaires, qui mangent à table avec nous, tien- " nent le haut de la conversation et dont les discours " et la tournure sont extrêmement communs ; de ma " chambre je les entends pousser de gros éclats de rire, " car il faut que vous sachiez qu'il est d'usage ici de " se réunir le soir pour jouer aux cartes, et l'on me " presse de prendre part à ces jeux. Vous pensez bien " comme j'ai refusé. Ces gens là ne sont ni chrétiens " ni turcs, je suis le seul qui fasse maigre, et par là " même exposé à mille quolibets. Il est fort désa- " gréable de se trouver en pareille société."

Cependant le jeune étudiant ne devait pas rester longtemps dans cette maison, et la Providence qui avait ses vues sur lui, le fit tomber en de meilleures mains. En effet, peu de jours après avoir écrit cette lettre, Ozanam alla faire visite à M. Ampère de l'Institut, et ce dernier après l'avoir interrogé sur sa situation à Paris et le prix de sa pension, lui offrit une chambre très agréable chez lui en lui disant : " Je " vous offre la table et le logement chez moi, au " même prix que dans votre pension. Vos goûts et " vos sentiments sont analogues aux miens, je serai " bien aise d'avoir occasion de causer avec vous. Vous " ferez connaissance avec mon fils qui s'est occupé de " littérature allemande ; sa bibliothèque sera à votre " disposition. Vous faites maigre, nous aussi ; ma

" sœur, ma fille et mon fils dînent avec moi, ça sera
" pour vous une société agréable. Qu'en pensez-vous ? "

C'est ainsi qu'Ozanam devint l'hôte et le commensal de M. Ampère, et son fils continua l'amitié qui, malgré la différence d'âge, l'unissait à cet homme célèbre.

Le jeune étudiant que la Providence lui avait envoyé aidait souvent M. Ampère dans son travail, et ils passaient bien des heures ensemble à causer, à lire différents ouvrages, et même à faire des vers latins. En même temps qu'Ozanam ne pouvait trouver rien de plus intéressant que la conversation de son hôte, il ne pouvait non plus rencontrer rien de plus édifiant que la vie embellie par la foi de ce célèbre mathématicien. Le trait suivant rapporté par M. l'abbé Ozanam peint bien la solide piété de ces deux amis : " Un
" jour, accablé par le découragement, qui était sa
" tentation habituelle, Frédéric Ozanam entra dans
" l'Eglise de Saint-Etienne-du-Mont, pour répandre
" devant le Seigneur son âme désolée ; il venait puiser aux pieds des saints autels, le courage qui lui
" manquait, et que ne refuse jamais Celui qui a dit :
" Venez à moi, vous tous qui travaillez, et qui pliez
" sous le fardeau de la vie et je vous soulagerai."
" Mais voilà que dans un coin retiré, parmi les BONNES
" FEMMES, un homme agenouillé priait dans un profond recueillement..... Ozanam l'avait reconnu ;
" c'était M. Ampère. Ozanam contemplant l'illustration de toute une époque, prosternée devant Dieu, se

" prit à rougir de sa lâcheté, et la foi dont s'honorait " l'immortel génie d'Ampère, vint raffermir son cou- " rage ébranlé, consoler sa tristesse; il sortit tout " renouvelé."

Cette première année de séjour à Paris, se passa au milieu des études et des traductions nécessaires pour continuer son travail, sans cependant abandonner l'étude et les cours de droit dont il devait passer les premiers examens.

Il traduisit un opuscule allemand sur la religion du Thibet, et poursuivit ses études de l'hébreu et du sanscrit. Outre les cours de droit il suivait de plus les cours d'économie politique de M. De Coux. Il lisait les ouvrages de M. Ballanche, son compatriote et passait de longues heures dans les bibliothèques qui lui étaient ouvertes, surtout dans celle de l'Institut que M. Ampère lui avait rendue accessible.

Chez son aimable hôte et protecteur, il rencontrait plusieurs hommes éminents dont cette maison était le rendez-vous et il alla lui-même faire visite aux sommités de l'époque. C'est ainsi qu'il alla voir M. de Chateaubriand qui le reçut avec une extrême bonté.

Dans le cours de cette même année, il eut occasion de donner des preuves de son grand dévouement et de son infatigable charité pendant le choléra qui sévissait alors dans plusieurs quartiers de la capitale. Il eut la consolation de se rendre utile à plusieurs personnes sans être atteint lui-même par cette terrible maladie.

Dans une de ses lettres à son cousin M. Ernest Falconnet, Ozanam disait : "Tu n'ignores pas combien "je désirerais m'entourer de jeunes gens sentant, "pensant comme moi ; or je sais qu'il y en a beau-"coup, mais ils sont dispersés comme l'or sur le "fumier, et difficile est la tâche de celui qui veut "réunir des défenseurs autour d'un drapeau."*

Néanmoins le jeune étudiant avait déjà réussi à s'associer un certain nombre d'amis avec lesquels il livra, cette même année, non seulement contre quelques-uns de ses compagnons d'étude, mais encore contre un des professeurs du cours de Philosophie, quelques combats dans lesquels il fut victorieux.

Parmi les jeunes gens qui suivaient les cours, il y avait des saint-simoniens, des fouriéristes, des déistes, et lui et ses amis étaient à peu près les seuls véritables catholiques.

Il soutint d'abord, avec grand succès, une polémique contre un certain monsieur qui avait entrepris de prouver la dissolution du christianisme par l'histoire des révolutions et par l'anarchie actuelle de ses doctrines. Puis, appuyé par ses amis, il livra un combat sérieux, au cours de philosophie, contre le professeur M. Jouffroy, qui avait osé attaquer la révélation. Le professeur ne répondit pas d'abord aux premières observations par écrit qu'Ozanam lui envoya, mais il

* Lettres t. 1. p. 44.

ne put pas passer sous silence une seconde protestation rédigée par Ozanam et revêtue à la hâte de quinze signatures. M. Jouffroy, du haut de sa chaire, fit une réponse mais il ne réussit qu'à tout embrouiller et termina en exprimant ses regrets et en déclarant qu'il n'avait pas eu l'intention d'attaquer le catholicisme.

Le jeune étudiant se rendait aussi le soir chez M. le Comte de Montalembert ; là il rencontra les hommes les plus distingués de la France et de l'étranger. Enfin il assistait à des réunions d'étudiants qui s'occupaient de droit et d'histoire. C'est dans ces Conférences comme on les appelait, que prit naissance la Société St-Vincent de Paul, dont nous allons faire connaître l'origine.

Nous avons dit que dans ses lettres, Ozanam exprimait le désir de s'associer un certain nombre de jeunes gens qui partageraient ses goûts et l'aideraient à faire quelque chose pour le peuple. Voici ce qu'il disait un jour à ses amis :

"Combien il est douloureux de voir le catholicisme
" et notre sainte mère l'Eglise ainsi attaqués, tra-
" vestis, calomniés ! Restons sur la brèche pour faire
" face aux attaques. Mais n'éprouvez-vous pas comme
" moi ce désir, ce besoin d'avoir en dehors de cette
" conférence,* une autre réunion, composée exclu-
" sivement d'amis chrétiens et toute consacrée à la

* La Conférence d'Histoire.

" charité ? Ne vous semble-t-il pas qu'il est temps de " joindre l'action à la parole et d'affirmer par des " œuvres la vitalité de notre foi ?"

Cette pensée, ce désir de former une Conférence de Charité, c'étaient les adversaires même d'Ozanam qui l'avaient fait surgir dans son esprit, au cours d'une discussion. En effet, un jour qu'il exposait à la Conférence tout ce qu'avait fait le christianisme pour la civilisation et le progrès, un de ses contradicteurs répondit : " Vous avez raison si vous parlez du passé. " Le christianisme a fait autrefois des prodiges, mais " aujourd'hui il est mort. Et en effet, vous qui vous " vantez d'être catholique, que faites-vous ? où sont " les œuvres qui démontrent votre foi, et qui peuvent " nous la faire respecter et admettre ? " *Ce reproche ou plutôt ce défi frappa vivement Ozanam, et il résolut de travailler à l'avenir, de manière à ce qu'on ne fût pas en droit de répéter une pareille objection.

La Conférence d'Histoire se tenait chez M. Bailly, propriétaire d'un journal *La Tribune Catholique*, alors, à la tête d'un pensionnat d'étudiants, et qui devait être plus tard Président des Conférences. Cependant depuis quelque temps Ozanam se demandait s'il ne serait pas possible d'avoir des séances consacrées, non à des discussions, mais à des œuvres de charité.

Dans une de ces réunions, un des membres, et l'on

* Discours prononcé par Ozanam en 1853 devant la Conférence de Florence.

prétend que ce fut Ozanam, s'écria : " Fondons une Conférence de Charité ! " Si on avait demandé à quelques-uns des assistants, peut-être même à celui qui avait prononcé cette phrase, ce qu'ils entendaient par Conférence de Charité, ils auraient été bien embarassés de répondre et ils étaient loin de prévoir ce que deviendrait plus tard leur association. Ils résolurent aussitôt de réunir les aumônes de chacun des assistants et d'aller les distribuer eux-mêmes aux pauvres. Dans ce but il fut décidé de rendre visite à la Supérieure des Sœurs de St-Vincent de Paul, et de la prier d'indiquer quelques familles pauvres à visiter. A partir de ce jour, la Conférence de Charité était fondée et elle avait pour président M. Bailly qui lui offrit pour ses séances les bureaux de *La Tribune Catholique*, où elle s'installa au mois de mai 1833.

La réunion était composée, en sus de M. Bailly, de huit membres tous très jeunes. On peut citer six noms dont le souvenir s'est conservé : Messieurs Ozanam, Letaillandier, Devaux, Lamarche, Lallier et Clavé ; les deux autres noms sont restés inconnus. Plusieurs d'entre eux, dans les écrits qu'ils ont laissés, reconnaissent Ozanam comme fondateur. Il est vrai que lui-même nous dit dans un discours prononcé à Florence : " Nous ne pouvons pas nous donner véritablement le " titre de fondateurs ; c'est Dieu qui a voulu et qui a " fondé notre société." Il est une chose cependant que les premiers associés admettent, c'est qu'aucun n'a travaillé autant qu'Ozanam à constituer et à développer les conférences de saint Vincent de Paul.

Pendant quelque temps les membres fondateurs ne voulurent pas s'adjoindre de nouveaux confrères pensant que la Conférence de Charité serait une société limitée à eux seuls. La Providence en avait toutefois décidé autrement. M. De Lanoue, jeune poète de grandes espérances, fut bientôt après admis à faire partie de la société et à la fin de l'année (1883) le nombre des membres était de dix-huit. Les séances commençaient et s'achevaient par la prière ; on faisait une courte lecture de piété, le plus ordinairement dans l'*Imitation de Jésus-Christ* ou dans la vie de saint Vincent de Paul, puis chacun rendait compte de la visite de ses pauvres. Car les Conférences à l'origine de même que de nos jours n'ont tenu essentiellement qu'à une œuvre : la visite des pauvres à domicile. Après cela on faisait la distribution des bons et l'on terminait toujours par une modeste quête. Ces quêtes auraient été bien insuffisantes si Ozanam et quelques autres membres n'avaient pas mis de temps en temps dans la bourse de la confrérie le produit des articles qu'ils écrivaient dans les journaux.

A une de leurs réunions les membres choisirent saint Vincent de Paul pour leur patron et depuis ce temps la Conférence de Charité fut surtout connue sous le nom de Conférence de Saint Vincent de Paul.

A la fin de l'année suivante, 1834, la conférence se composait déjà d'une centaine de membres. C'est alors qu'il fut question de limiter le nombre des associés à ce chiffre ; mais M. de la Perrière, qui fut

plus tard président général des conférences de Lyon, plaida si bien contre cette mesure que l'on continua à admettre de nouveaux associés, se contentant de changer de local et de se rendre à l'amphitéâtre des Bonnes Etudes. Peu de temps après, il fut cependant encore question de se séparer en deux conférences, car le nombre des associés était devenu si grand qu'on ne pouvait plus s'occuper des détails sur les visites aux pauvres, tout le temps se passait à distribuer des bons.

Cette proposition fit surgir une tempête, et ce n'est qu'après maintes assemblées tumultueuses qu'on convint de se séparer en deux sections, sans se diviser en deux sociétés. C'est néanmoins grâce à cette première séparation qu'on vit s'établir dans les autres paroisses de la capitale d'autres conférences liées cependant entre elles, et la conférence-mère par un conseil général. De Paris, la société Saint Vincent de Paul passa en province et bientôt il n'y eut pas une ville en France, de quelque importance, qui n'eut pas sa société de Saint Vincent de Paul. La première conférence organisée à Paris à part de la conférence-mère dont nous avons donné l'origine, fut celle de la paroisse de St-Sulpice et la seconde, celle de la paroisse de St-Philippe du Roulle.

En 1837, la société comptait, dans la capitale, deux cent trente-sept membres; elle avait créé des conférences à Nîmes, à Lyon, à Nantes, à Rennes, à Dijon, à Toulouse et même à Rome. En 1838, elle en fonda

à Nancy, à Metz, à Quimper, à Langres et à Lille. En 1851, il y avait en France quatre cent quinze conférences établies dans trois cent onze communes.

Voici ce que disait Ozanam dans son discours prononcé à Florence, le 30 janvier 1853 : "A Paris seulement nous sommes deux mille, et nous visitons "cinq mille familles, ou environ vingt mille individus, c'est-à-dire le quart des pauvres que renferment "les murs de cette immense cité. Les conférences, "en France seulement sont au nombre de cinq cents, "et nous en avons en Angleterre, en Espagne, en "Belgique, en Amérique et jusqu'à Jérusalem. C'est "ainsi qu'en commençant humblement on peut arriver à faire de grandes choses, comme Jésus-Christ, "qui de l'abaissement de la crèche s'est élevé à la "gloire du Thabor. C'est ainsi que Dieu a fait de "notre œuvre la sienne, et l'a voulu répandre par "toute la terre en la comblant de ses bénédictions."

Puisqu'il est fait mention de l'Amérique nous donnerons ici quelques renseignements sur l'établissement et le fonctionnement dans notre pays de la société Saint Vincent de Paul.*

* Nous devons ces renseignements à l'obligeance de M. Le Sage, vice-président de la société, pour ce qui concerne la ville de Québec. Pour ce qui est de Montréal nous devons nos remerciements au président actuel, M. Bellemare. Nous sommes surtout redevables à M. Joseph Desrosiers et à M. Ernest Myrand, de leurs beaux et importants travaux sur la société Saint Vincent de Paul qui ont rendu nos recherches faciles et agréables.

M. le docteur Painchaud, mort en Orégon en 1855, fonda la société à Québec le 12 novembre 1846. M. le juge Chabot en fut le premier président. On compte près de 3,000 pauvres secourus annuellement par la société, qui dépense en moyenne la somme de $5,000 chaque année. Il y a aussi sous sa direction, l'œuvre du patronage qui pourvoit à l'entretien de 125 enfants et en habille un certain nombre, chaque année, pour la première communion. M. Paul Ernest Smith est le président actuel et MM. S. L. Rivard et Ed. Foley sont les secrétaires. L'œuvre du patronage est due au zèle infatigable et à la courageuse et persévérante initiative de M. le grand-vicaire Hamel, recteur de L'Université Laval.

La société Saint Vincent de Paul fut fondée à Montréal, en 1848, deux ans après celle de Québec. M. Hubert Paré en fut le premier président. Comme à Québec on adopta tous les règlements de la société tels qu'ils étaient en force à Paris, et l'on écrivit au président général dans cette dernière ville pour demander l'agrégation de la nouvelle conférence. On ne se contenta pas des quêtes faites à chaque réunion, mais on en fit encore à domicile et dans les églises. La société Saint Vincent de Paul compte actuellement, à Montréal, dix-huit conférences, dont seize françaises et deux irlandaises. D'après le dernier rapport général, ces conférences comprenaient 1615 membres, dont 1215 membres actifs et 400 souscripteurs. Elles secourent, chaque année, au delà de

700 familles comprenant plus de 3,000 personnes. Elles ont distribué dans l'année 1882, plus de 50,000 pains, environ 1,000 cordes de bois, et pour plus de $2,000 d'autres secours.

M. R. Bellemare est le président actuel et M. L. A. Huguet Latour, le secrétaire.

En sus de celles de Québec et de Montréal, la société Saint Vincent de Paul a aussi des conférences en Canada, dans les villes suivantes: Lévis, Hull, Rimouski, Nicolet, Arthabaskaville et Bécancour dans la province de Québec; Ottawa, Toronto, London, Hamilton, Guelph, Lindsay, Belleville, Brantford, dans la province d'Ontario; Chatham, Almonte et St-Jean, dans la province du Nouveau-Brunswick; Yarmouth et Halifax, dans la province de la Nouvelle-Ecosse; et Winnipeg, dans la province de Manitoba.

CHAPITRE IV

ÉTUDES ET VACANCES.—PART QUE PRIT OZANAM A L'ÉTABLISSEMENT DES CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME.

Il ne faut pas s'étonner si nous insistons tellement sur les différentes études et sur le travail assidu auquel se livrait Ozanam. Il peut être considéré comme le modèle de l'étudiant et nous devons mettre sous les yeux de nos lecteurs sinon tous les détails au moins les grandes lignes de cette existence si bien remplie.

En même temps qu'il se préparait aux premiers examens du droit, Ozanam poursuivait ses études pour obtenir la licence ès-lettres. Il suivait plusieurs cours et prenait part aux discussions dans plusieurs conférences. Il écrivait de plus un grand nombre d'articles pour les journaux, entr'autres pour la *Revue Européenne.*

Au milieu de tous ces travaux les vacances arrivèrent et ce fut avec bonheur qu'il se dirigea vers le toit paternel où il allait revoir son père, ses frères, un grand nombre d'amis, mais surtout sa mère qu'il aimait tendrement. Dans une lettre qu'il adressait à

cette époque, à un de ses amis, M. Lallier, Ozanam décrit la douleur qu'il éprouva en revoyant sa mère affaiblie et bien changée par la maladie.

" A quelques lieues de Lyon, je trouvai une mau-
" vaise carriole qui m'amena à huit heures du soir à
" la maison, au moment où toute la famille assemblée
" pour fêter maman s'affligeait de mon retard. Père
" mère, frères, oncle, tante, cousines, tout était là ;
" je laisse à penser la joie du premier embrassement.

" Toutefois à ce premier embrassement s'est bien
" mêlée quelque tristesse. Les inquiétudes que j'avais
" eues sur la santé de ma bonne mère n'avaient été
" que trop fondées. Vous vous souvenez de ce jour de
" chagrin, et de cette lettre charmante que je vous
" communiquai ; ce chagrin et ces alarmes mon père
" et mes frères les avaient partagés ; maman avait été
" saisie pendant plus de deux mois d'une faiblesse et
" d'une langueur dont on ne prévoyait pas la fin ; des
" accidents assez graves s'étaient joints à cette indis-
" position, et les craintes qu'on avait eues à Lyon
" n'étaient guère au dessous de celles que j'avais éprou-
" vées à Paris. Heureusement à mon retour une grande
" amélioration s'était faite ; ma bonne mère n'était
" plus souffrante, mais elle portait les traces de ses
" souffrances passées, et en la baisant j'ai été effrayé
" de la maigreur de son visage. Tranquille pour le
" présent, je suis encore bien tourmenté pour l'avenir,
" je vois que cette santé qui m'est si chère s'est véri-
" tablement affaiblie, que sa sensibilité est devenue

" extrême, que peu de chose suffit pour la cha-
" griner, la désoler ; que sa vertu et sa bonté angéli-
" ques sont toujours en lutte avec son organisation
" maladive et nerveuse ; avec cela elle redouble de
" bonnes œuvres, et s'impose des fatigues devant les-
" quelles moi, jeune et fort, je reculerais ; j'ai bien du
" souci pour l'hiver prochain. Mon cher ami, si vous
" avez deux places à me donner dans vos prières,
" donnez en une pour la santé de maman et l'autre
" pour moi ; si vous n'en avez qu'une, qu'elle soit
" pour ma mère ; c'est prier pour moi que de prier
" pour elle ; à sa conservation dans ce monde est
" peut-être attaché mon salut dans l'autre."

Pendant ces vacances de 1833, Ozanam eut le plaisir de faire un premier voyage en Italie. Il était accompagné de son père et de son frère l'abbé qu'il appelait son ange gardien. Ce premier voyage fit sur le jeune étudiant l'impression la plus profonde et il en revint raffermi dans la foi et le cœur rempli du feu de la charité.

A son retour d'Italie, il se mit à la tête d'un groupe de jeunes étudiants qui signèrent une pétition à Mgr de Quélen pour l'établissement de conférences à Notre-Dame. Cette première démarche n'eut pas de résultat, malgré la bonne volonté de l'archevêque. L'année suivante, les même étudiants, ayant un vague espoir de réussir cette fois, rédigèrent une nouvelle supplique couverte de deux cents signatures. MM. Ozanam, Lallier et Lamarche délégués pour la

présenter à l'archevêque eurent leur audience le 13 janvier 1834, et cette fois avec plus de succès. Cependant quoiqu'ils eussent demandé M. l'abbé Lacordaire pour être le seul prédicateur de ces conférences, elles furent distribuées entre huit conférencirs y compris Mgr de Quélen lui-même. Malgré le talent de ces prédicateurs, cet enseignement sans unité eut peu de résultats. Toutefois les conférences de Notre-Dame étaient fondées et l'année suivante les sermons de Lacordaire eurent les plus beaux succès. Chaque année, pendant cinquante ans, les plus célèbres prédicateurs se succédèrent dans la chaire de Notre-Dame et cette grande œuvre bénie de Dieu fut pour beaucoup dans le retour aux idées chrétiennes et catholiques.

Les travaux des Lacordaire, des Ravignan, des Félix et des Monsabré sont donc dus en partie à l'initiative d'Ozanam et de ses courageux amis. Ce n'est pas là un de ses moindres titres de gloire. "Quelle œuvre singulièrement féconde que cet apostolat spécial d'hommes visiblement suscités du ciel pour ramener dans le chemin de la vérité catholique tant d'esprits égarés dans les arides déserts du doute et du mensonge ! " *

Vers cette époque (1834) les évêques de Belgique fondèrent une Université catholique soutenue par

* Frédéric Ozanam par Maxime de Montrond.

des actionnaires. Les actions n'étaient que d'un franc payable pendant cinq ans ou de cinq francs une fois payés ; Ozanam s'occupa très activement de trouver des souscripteurs et s'intéressa beaucoup au succès de l'entreprise. Plus tard, quand les étudiants catholiques de l'Université de France eurent à protester au nom de la liberté, contre un groupe de jeunes étudiants de l'Université de Louvain qui attaquaient les évêques de Belgique et faisaient tout en leur possible pour étouffer la nouvelle Université à sa naissance, ce fut encore Ozanam qui fut chargé de rédiger cette protestation et d'écrire et de parler au nom de tous. Par ses études sérieuses, autant que par son maintien grave, par ses connaissances autant que par sa courageuse attitude dans la défense de ses idées, il était considéré comme le chef des étudiants catholiques, le porte-drapeau de ceux qui ne craignaient pas de combattre l'impiété et le désordre.

Les vacances de 1834 furent marquées par un incident dont Ozanam conserva toujours le souvenir. En 1831, il avait reçu de M. de Lamartine une lettre très flatteuse à l'occasion d'une pièce de vers qu'il lui avait adressée, mais il n'avait pas encore eu l'honneur d'être présenté au grand poète. M. Dufieux se chargea de le conduire à Saint-Point et de lui ménager une entrevue. Voici en quels termes le jeune étudiant écrivit l'impression que lui fit cette conversation avec Lamartine : "Il semble philosophe encore plus que " poète par la pensée et plus poète que philosophe

" par la parole..... A la table et au salon il m'a paru
" rempli d'amabilité ; il nous a instamment pressés
" de passer une huitaine de jours auprès de lui, et
" comme nous ne le pouvions pas, il m'a fait promet-
" tre d'aller le voir à Paris cet hiver..... Nous avons
" dîné, passé la nuit, et le lendemain il nous a menés
" visiter ses deux autres maisons de Milly et de Mon-
" ceaux. Le long du grand chemin, les paysans le
" saluaient d'un air d'affection ; il les abordait et
" causait avec eux en leur demandant des nouvelles
" de leurs vendanges, de leurs intérêts, de leurs
" familles. Aussi semblaient-ils l'aimer beaucoup, et
" les petits enfants couraient après lui en criant :
" *Bonjour M. Alphonse.*"

L'admiration d'Ozanam pour M. de Lamartine n'était pas aveugle cependant, et l'on verra par le passage suivant d'une de ses lettres * où il est question de "Jocelyn" que tout en rendant hommage au génie du poète il ne manquait pas de condamner en lui les idées qui blessaient sa foi.

" Ce grand poète, disait-il, est en même temps si
" impressionable, qu'en traversant l'Asie, il s'est
" imprégné d'une partie de ses idées et de ses ten-
" dances. Il donne des louanges extrêmes à l'Alcoran
" et à force d'optimisme et de tolérance il sort évidem-
" ment de l'orthodoxie. Parce que des ordres avaient

* Lettres d'Ozanam t. 1, p. 154, 2e édition.

" été donnés pour qu'il fût bien reçu, parce que les
" pachas et les chefs de tribus l'ont accueilli en grand
" seigneur, menacés qu'ils étaient de perdre la tête
" s'ils y manquaient ; sa belle âme, qui ne sait pas
" soupçonner le mal, s'est laissée prendre à ces dehors,
" et s'est éprise d'admiration pour les mœurs orien-
" tales. Cependant le mal n'est pas sans remède, car
" ce n'est que l'exagération d'une bonne qualité. D'ail-
" leurs ce livre ne renferme pas une apostasie formelle,
" mais il est évident que le ciel de la Palestine s'est
" reflété avec toutes ses ardeurs dans l'âme limpide
" du poète. Le temps effacera ce qu'il y a d'impur
" dans cette image."

C'était toujours ainsi qu'en usait Ozanam avec ceux qu'il admirait sans pouvoir approuver toutes leurs idées. Il en avait agi ainsi avec M. de Lamennais dont il passait pour être un des plus fervents admirateurs tout en condamnant ses fausses doctrines. Il ne laissait jamais échapper un mot d'amertume dans les critiques qu'il faisait des œuvres de ses contemporains.

CHAPITRE V.

LES DEUX CHANCELIERS D'ANGLETERRE.—BACON ET ST THOMAS DE CANTORBÉRY.

Tel est le titre du second essai d'Ozanam. Cet opuscule parut en 1836 et eut un grand succès. L'auteur, dans les quelques phrases suivantes, nous fait connaître comment lui est venue la pensée d'un parallèle entre ces deux hommes si dissemblables à bien des égards.

" En poursuivant, dit-il, le cours de quelques études " historiques, nous nous trouvâmes au seuil du dix- " septième siècle, face à face avec l'un des plus puis- " sants esprits qu'aient enfantés les temps modernes, " Bacon de Vérulam. Nous essayâmes de suivre de " loin ce génie explorateur signalant à ses contempo- " rains des sources ignorées de science et de prospé- " rité où l'on a largement puisé dans la suite. Nous " vîmes cet homme revêtu des plus augustes fonctions " politiques, et Chancelier d'Angleterre, de qui l'on " avait droit d'attendre de grandes actions comme " de grandes idées, déshonorer sa simarre par d'in- " croyables faiblesses. Alors nous nous souvînmes " que la même simarre avait été portée par un autre

" personnage que l'Eglise compte parmi ses saints, " Thomas Becket, Archevêque de Cantorbéry, lui " aussi doué d'un beau génie, mais en même temps " d'une invincible vertu. Nous nous rappelâmes sa " laborieuse vie, sa mort qui fut un triomphe ; et " notre âme qui venait d'assister au triste spectacle " des bassesses du philosophe, fut heureuse de rencon- " trer sur son chemin la consolante mémoire du " martyr."

1o BACON.

La vie de Bacon considéré comme philosophe donne à Ozanam une occasion de jeter un rapide coup d'œil sur la marche de la philosophie à travers les siècles. Après avoir parlé longuement des philosophes de l'antiquité et surtout d'Aristote qui, dit-il, " entreprit de résumer tout le passé pour instruire l'avenir ;" après avoir suivi la marche des idées des philosophes au milieu des changements nécessités par l'avènement du christianisme et nommé les défenseurs de la doctrine aristotélienne tels que Abélard, Pierre le Grand, Pierre Lombard et saint Thomas d'Aquin ainsi que leur vénérable adversaire le savant Gerson ; enfin après avoir parlé du système de tolérance apporté à l'organisation de l'Université de Paris, l'auteur termine son exposé de l'état de la philosophie au moyen âge par ces remarquables paroles :

" D'un autre côté, quelques rêveurs qui s'ennuyaient " d'errer entre les murs infranchissables du *trivium* et

" du *quadrivium* se séparaient de la foule, montaient " sur leurs observatoires, se penchaient sur leurs " creusets enfumés, comptant rencontrer soudaine- " ment dans les cieux ou dans les entrailles de la " terre quelque mystérieux levier capable de remuer " les mondes. De là l'astrologie, l'alchimie et la magie " elle-même ; car ce qu'elles ne trouvaient ni sur la " terre ni au ciel, des âmes exaltées purent bien dans " leur délire le chercher aux enfers. Toutes ces aberra- " tions venaient d'une même cause. L'intelligence de " l'homme est impérieuse, ses désirs sont impatients " parcequ'ils sont immenses ; les obstacles l'irritent, " les lenteurs de la science la désolent ; elle cherche " incessamment quelque moyen, non de soulever, " mais de déchirer le rideau et d'embrasser tout d'un " coup la vérité tout entière. Il semble qu'elle se " souvienne d'un temps où elle n'avait qu'à voulois " pour connaître. C'est un aigle qui s'est brisé les ailes " en tombant de son aire : il pourrait y remonter de " rocher en rocher ; mais il ne sait pas se servir de ses " serres pour marcher, elles ne sont faites que pour " étreindre : il voudrait reprendre son vol et s'élancer " d'un seul essor ; mais ses ailes lui manquent et tou- " jours il retombe."

Cependant avec la Renaissance, avec l'invention de la poudre à canon et de l'imprimerie, avec la découverte d'un nouveau continent par Christophe Colomb, ce triste état de choses vint à changer, le philosophe se lança dans une autre voie et l'étude des sciences

reprit un nouvel élan. " Christophe Colomb, dit " Ozanam, avait grandi d'un continent la terre connue " des anciens, Copernic et Galilée l'avaient arrachée " du poste qu'on lui avait prescrit, et, brisant les " cieux factices de Ptolémée, avaient reculé les astres " dans un espace sans fin. Toutes les sphères de la " science s'éclairaient et semblaient commencer une " révolution nouvelle; il leur fallait une nouvelle " direction, il fallait une philosophie, une logique " appropriée aux besoins présents de l'esprit humain; " Descartes et Leibnitz allaient paraître: Bacon les " devança."

Bacon naquit en 1561 et était encore étudiant à l'Université de Cambridge quand il eut l'idée de travailler à une restauration universelle des sciences. Il fit paraître un premier essai où il exposait son plan sous un titre pompeux.

Pour donner une idée des travaux du célèbre philosophe nous allons reproduire, d'après Ozanam, l'ordre dans lequel il procéda:

" 1° Préparer le nouvel avènement de la science en " découvrant son origine et ses destinées, retrouver " ses droits méconnus, déterminer l'étendue et la dis- " tribution de son domaine, indiquer les parties qui " jusque là étaient restées incultes et celles qui avaient " besoin de changer de culture: tel devait être l'objet " d'un premier travail. 2° Signaler les anciens égare- " ments de l'entendement humain, en constater les " causes, lui tracer une voie meilleure, lui donner la

" méthode qui devait le conduire comme un guide sûr
" à la recherche de la vérité : *Novum organum.* 3° Faire
" l'épreuve de cette méthode, et, s'enfonçant, le fil
" d'Ariane à la main, dans les profondeurs de la
" nature, aller à la découverte dans cette forêt encore
" vierge, et revenir riche d'observations : *Sylva Sylva-*
" *rum.* 4° De l'étude des phénomènes naturels et des
" lois qui les gouvernent déduire les applications
" nombreuses aux besoins de l'homme et de la société
" et ainsi donner naissance à une philosophie pra-
" tique non moins belle et non moins féconde que la
" philosophie contemplative, sa sœur aînée : *Philoso-*
" *phia secunda.* Et l'ensemble de cette vaste entreprise
" devait être désigné par un seul nom : *Instauratio*
" *magna scientiarum.*"

On aura une idée du grand travail et des recherches nombreuses que ce plan embrasse lorsqu'on saura que, seulement sous le titre de *Sylva Sylvarum*, Bacon publia une collection d'observations et de vues sur lesquelles son histoire naturelle devait reposer: il écrivit l'histoire particulière *du Soufre, du Mercure et du Sel ; l'Histoire des Vents*, celles *du Son et de l'Ouïe ; du Dense et du Rare, de la Vie et de la Mort ; les Questions sur les Minéraux et sur l'Aimant, etc.* " Ces travaux, ajoute Ozanam,
" sont des prodiges de patience, et souvent, au milieu
" de beaucoup d'erreurs, on y rencontre des traits
" d'une étonnante perspicacité....." C'est ainsi qu'il prédit avec une merveilleuse justesse les conquêtes futures de la chimie: " On doit cette louange à la

" chimie, dit-il, qu'elle peut être comparée au labou-
" reur d'Ésope. Au moment de quitter la vie ce bon
" père annonça à ses enfants qu'il leur laissait un grand
" trésor enfoui dans sa vigne : ceux-ci la remuèrent
" en tous sens, et ne trouvèrent point d'or, mais la
" vendange de l'année suivante les paya bien de leurs
" peines. Ainsi ces veilles infatigables des alchimistes,
" labeurs sans fin pour faire de l'or, ont fini par allu-
" mer un flambeau aux clartés duquel s'accompliront
" de nombreuses découvertes : les entrailles de la
" nature s'ouvriront et de grandes choses se feront
" pour les usages de la vie."

Une autre fois, devançant Newton, Bacon entrevit la loi de l'attraction, ce principe générateur de la mécanique universelle. "Il faut, écrivait-il, ou que les
" corps graves soient poussés vers le centre de la terre,
" ou qu'ils en soient mutuellement attirés ; et, dans ce
" dernier cas, il est évident que plus les corps en tom-
" bant s'approcheront de la terre, plus ils seront attirés
" fortement. Il faudra expérimenter si la même hor-
" loge à poids va plus vite sur le haut d'une montagne
" qu'au fond d'une mine ; si la force des poids dimi-
" nue sur la montagne et augmente dans la mine, il
" y a apparence que la terre a une véritable attrac-
" tion."

Voici maintenant ce qu'était au point de vue religieux ce savant aussi admirable dans l'analyse que dans la synthèse. Nos lecteurs verront qu'il était loin d'être ce philosophe athée et sophiste que des hommes

tels que Voltaire, Naigeon et Condorcet ont accablé de l'infamie de leurs louanges selon l'heureuse expression de notre auteur.

" Contemplons, dit Ozanam, ce grand philosophe " dans toute la solennité de ses méditations. A la " lueur de la lampe qui veille avec lui, il vient de " relire son livre *De Dignitate et Augmentis scientia-* " *rum*, qu'il s'apprête à rendre public ; il vient d'en " tracer la préface : devant lui la Bible est ouverte ; " une grave pensée est descendue sur son front ; le " voilà qui découvre sa tête vénérable, il s'agenouille, " et d'une main que l'inspiration fait trembler il " ajoute à sa préface ces dernières lignes :

" Au commencement de cet ouvrage nous offrons à " Dieu le Père, à Dieu le Fils, à Dieu l'Esprit, des " prières très humbles et très ardentes, afin que, se " souvenant des misères du genre humain et du pèle- " rinage de cette vie, où nos jours sont courts et mau- " vais, il daigne par nos mains répandre de nou- " velles aumônes sur la famille chrétienne. Et, de " plus, nous lui demandons ceci avec instance : que " les choses terrestres ne nuisent pas aux choses " divines, et que le nouvel éclat des lumières natu- " relles ne jette pas de ténèbres dans notre esprit sur " les mystères révélés ; mais plutôt que notre intelli- " gence épuisée, délivrée des fantômes qui la trou- " blaient, demeure soumise aux oracles divins et " rende à la foi l'hommage que la foi réclame."

Après nous avoir décrit Bacon comme philosophe

et avoir fait connaître une partie de ses travaux, notre jeune mais savant auteur nous le montre dans sa vie publique et politique.

Nous sommes au temps d'Elizabeth et avec elle règne un tel cortège de vices de tout genre qu'il est bien difficile d'y voir paraître une seule bonne qualité, une seule vertu. A moins qu'on ne soit assez bon pour donner ce nom à cet art qu'elle a possédé par excellence, l'art de se faire craindre des grands. Par son exemple la reine prêche l'apostasie et par ses ordres les droits les plus sacrés sont foulés aux pieds. C'est ainsi que Marie Stuart, *sa bonne sœur*, et une foule de personnages illustres par leur naissance et leur vertu sont traînés d'outrages en outrages jusqu'à l'échafaud, n'ayant, quelques-uns, d'autres fautes à se reprocher que de pratiquer une religion qu'elle avait pratiquée elle-même, mais qu'elle venait d'abjurer. Et nous ne parlons ici que des crimes de la reine, les fautes de la femme sont assez connues.

C'est à cette princesse fameuse à plus d'un titre que Bacon encore enfant et élevé dans l'atmosphère de la cour devait adresser ses premières louanges. On rapporte, en effet, qu'un jour que la reine lui demandait quel âge il avait, il répondit sans hésiter : "Juste deux "ans de moins que le règne heureux de Votre Majesté." Avec de pareilles dispositions cet enfant devait se rendre loin, aussi loin du moins que peuvent conduire l'adulation et la bassesse.

A dix-neuf ans, le jeune Bacon réussit dans une mission délicate entre la reine et l'ambassadeur de France et il publia vers ce temps un ouvrage sur l'*État de l'Europe*, où, dit Ozanam, on trouve plusieurs marques d'une maturité précoce. A la mort de son père, n'étant pas homme à se contenter du sort modeste qui lui était fait, il abandonna la carrière du barreau à laquelle il se destinait d'abord pour porter ses convoitises sur les fonctions publiques.

Dans un ouvrage intitulé *Antitheta rerum* il semble prédire lui-même le triste rôle qu'il jouerait s'il obtenait jamais une charge de quelqu'importance. Citons plutôt, d'après Ozanam, un passage où se lisent des maximes présentées il est vrai comme de simples lieux communs, dont cependant, nous ne tarderons pas à voir la triste application :

" La dissimulation est l'abrégé de la sagesse ; c'est " comme une haie vive qui protège les desseins des " hommes habiles ; c'est une sorte de pudeur intellec- " tuelle qui nous fait couvrir la nudité de nos pensées. " Celui qui ne dissimule jamais ne trompe pas moins ; " car, le plus grand nombre des hommes étant accou- " tumés au mensonge, rien ne les surprend et ne les " met en défaut comme la vérité. La magnanimité " n'est qu'une vertu poétique. La flatterie est excusable. " Les grands ont droit à ne recevoir de leçons que celles " qui se cachent sous les formes de la louange. Ce " que l'on nomme du nom odieux d'ingratitude n'est " autre chose que la juste appréciation des motifs d'un

" bienfait. La reconnaissance envers quelques-uns " nous fait manquer de justice envers les autres, et " trahir notre indépendance. On ne doit point récom- " penser un service, puisqu'on n'en saurait estimer la " valeur."

Il n'aurait jamais eu peut-être l'occasion de mettre en pratique d'aussi jolies maximes s'il n'avait eu la pensée de publier en même temps l'*Éloge de la Reine Élizabeth*, "œuvre de rhéteur, dit Ozanam, où l'adula- " tion s'élève jusqu'au cynisme de l'hyperbole." Il y suppose toutes espèces de vertus à la Reine et loue les traits, la démarche et le teint *de cette vierge la plus chaste* et qui avait alors plus d'un demi-siècle. " Au " milieu de ce panégyrique, dit Ozanam, François " Bacon avait jeté une phrase courte et rapide, mais qui " n'était peut-être pas la moins importante selon ses " vues: c'était celle où il exaltait l'habileté de la reine " dans le choix de ses serviteurs, et l'art merveilleux " avec lequel elle savait satisfaire les uns et tenir les " autres en appétit." On sut tenir le savant philosophe *en appétit* par des emplois très considérables, mais qui rapportaient plus d'honneurs que de revenus. Ce n'est que vingt ans après qu'il entra dans la première catégorie " des hommes dont la reine savait si bien faire " le choix et qu'elle avait l'art merveilleux de satis- " faire."

Jusqu'ici, dans le caractère de Bacon, nous n'avons remarqué, comme défaut dominant, qu'une flatterie basse et intéressée; mais nous sommes rendus à la

page la plus sombre de sa biographie et il nous faut narrer avec notre auteur la plus grande ingratitude et la plus infâme trahison que l'on puisse imputer à un homme de génie.

Deux factions rivales se tenaient auprès du trône d'Élizabeth. D'un côté les grands hommes d'état et les guerriers célèbres de l'époque, ayant à leur tête lord Burleigh et son fils, lord Cecil. Ceux-ci en servant avec honneur et courage leur patrie s'étaient acquis la confiance de la reine et l'admiration du peuple. De l'autre côté on voyait la jeunesse de la cour ne manquant pas de valeur et de talent, mais poursuivant avec une ardeur égale les plaisirs effrénés et les honneurs et les charges publiques. Robert Devereux, comte d'Essex, était le chef reconnu de ce parti qui devait disparaître par les suites de sa témérité dans ses attaques imprudentes contre les hommes au pouvoir. Le comte d'Essex était lui-même en grande faveur auprès de sa souveraine et le peuple aimait ce grand maréchal du royaume, car il était aussi brave que beau. Ses partisans étaient loin d'être aussi populaires.

C'est entre ces deux chefs, que Bacon, se sentant encore trop éloigné de la reine, avait à se choisir un protecteur. Sa parenté avec le premier ministre l'avait poussé d'abord à se présenter à lord Burleigh ; mais il fut reçu si froidement qu'il ne tarda pas à offrir ses services à la faction opposée. Le comte d'Essex le reçut avec la plus grande bienveillance et en retour

des services que lui rendit sa plume habile et complaisante, il reçut un patronage honorable et une amitié fructueuse. La bonté de l'infortuné comte pour son protégé ne connaissait pas de bornes et il n'y avait pas de charge honorable et rémunérative qu'il ne lui eût pas donnée. C'est ainsi que, ne pouvant lui obtenir la charge de solliciteur-général, il lui fit présent d'un domaine de plus de dix-huit cents livres sterling. Nous allons voir comment sut le remercier de tous ces bienfaits le grand philosophe qui avait écrit : " on " ne doit pas récompenser un service, parcequ'on ne " saurait en estimer la valeur."

Le jour vint en effet où éclata la conspiration du comte d'Essex pour renverser par la force le ministre Robert Cecil et gouverner à sa place. Le comte d'Essex fut pris les armes à la main ; on lui fit immédiatement son procès et la reine n'osa pas entreprendre de défendre son ancien ami. Bacon élevé à la magistrature grâce à l'influence du malheureux comte ne se contenta pas de diriger lui-même volontairement la poursuite contre son protecteur, mais il demanda à grands cris la tête du comte. On le vit, dit Ozanam, lui, tant de fois dépositaire des confidences de ce noble cœur, y descendre maintenant par des voies ténébreuses pour y surprendre quelqu'intention criminelle. Il réussit à obtenir sa condamnation à mort et quelques jours plus tard la tête du grand maréchal tombait au milieu des murmures de la nation. Bacon pour se justifier publia un opuscule sous le titre de

" Déclaration des intrigues et trahisons de Robert " dernier comte d'Essex." L'extrême bassesse qui frappe dans cet ouvrage n'a d'égale que la vilenie des actions de l'auteur. Et malheureusement ce ne fut pas la seule trahison rapportée dans la vie du grand chancelier. Ozanam dit, en effet, qu'il travailla avec une haineuse persévérance à la disgrâce de son ancien rival Coke, aiguillonnant le mécontentement royal, que la fermeté de ce jurisconsulte rigide avait provoqué. Il prit aussi une part honteuse à la mort de Walter Raleigh qui, condamné au commencement du règne de Jacques 1er, sortit ensuite de prison, et mis à la tête d'une flotte anglaise fut arrêté de nouveau au bout de quinze ans, victime d'intrigues diplomatiques, et sur l'avis de Bacon subit le dernier supplice.

Plus loin, après la mort d'Elizabeth, nous voyons Bacon tombé de nouveau dans l'ombre et dans l'oubli ; puis quelques années plus tard nous assistons à son élévation aux plus hautes dignités, jusqu'à celle de chancelier du Royaume sous Jacques 1er. Ozanam nous donne un aperçu d'un opuscule que le chancelier publia pendant les premières années qui suivirent la mort de la reine. Voici ce que pense notre auteur de cet ouvrage qui a pour titre : *Doctrina de ambitu vitæ.* " L'histoire, dit Ozanam, n'est que la révéla- " tion des âmes. C'est pourquoi toute l'histoire poli- " tique de Bacon est dans ce livre. Là sont prises sur " le fait les pensées dont la réalisation va devenir " pour lui l'œuvre de chaque jour. Tout ce qui dans

" sa vie aurait pu nous paraître commandé par les " circonstances, arraché par la surprise; tout est là " prévu, médité; rien n'est laissé au hasard, presque " rien à la Providence; on eût aimé à chercher, à trou- " ver des excuses au génie coupable; et voilà qu'on " est confondu en présence de ses calculs et de sa " désolante sagacité." Et Ozanam termine l'analyse de cet ouvrage par ces remarques: " On doit se tenir " averti que l'auteur n'a prétendu choisir et proposer " ici que des règles que la morale avoue et des moyens " honnêtes; pour ceux qui chercheraient la fortune " par des voies plus courtes, mais fangeuses il les ren- " voie à l'école de Machiavel. Néanmoins nous trou- " vons dans les récits de Bacon d'autres maximes que " nous ne saurions passer sous silence et qui font " corps de doctrines avec celles-ci: " Quand le vice " est utile, dit-il, quelque part, le fuir, c'est pécher." " Ailleurs, à celui qui craint d'avoir offensé le prince, " il conseille de rejeter la faute sur les autres. Enfin, " dans un autre passage il se propose pour modèle le " philosophe Aristippe qui, s'étant jeté aux pieds de " Denis le tyran, répondit aux reproches d'un specta- " teur indigné: " Est-ce ma faute, si Denys a les " oreilles aux pieds."

Enfin, Bacon, mettant en pratique ces maximes d'une honnêteté plus que douteuse, et rampant habilement aux pieds du duc de Buckingham parvient au faîte des grandeurs. Il est fait chevalier puis ensuite il passe successivement aux charges suivantes: con-

seiller, solliciteur-général, juge de la maison du roi, procureur-général et membre du Conseil Privé. Enfin il arrive à la charge de chancelier d'Angleterre, l'apogée de toutes ses espérances. C'est du haut de cette échelle si difficilement atteint en rampant que nous allons le voir tomber. Sa ruine se préparait depuis longtemps; la mesure était remplie. Le luxe de sa maison engloutissait des sommes énormes. Jamais il n'y avait eu d'ordre dans l'admistration de ses affaires privées; deux fois dans sa jeunesse ses créanciers l'avaient conduit en prison. " Ses domestiques le pillaient, dilapidaient ses biens et allaient jusqu'à se servir du sceau du roi quand le chancelier était absent. Pour remplir ses coffres qui se vidaient à mesure, il alla, lui, premier magistrat du pays, jusqu'à tendre la main et accepter des présents de ceux qui attendaient de lui des sentences."

La Chambre des communes s'alarma à bon droit de cet état de choses et elle présenta à la Chambre des lords un *impeachment* qui accusait le lord Chancelier de s'être laissé corrompre. " La Commission chargée d'instruire son procès établit qu'en vingt-sept différentes occasions il avait reçu plus de six mille livres sterling, des meubles, des diamants, des prêts gratuits et jusqu'à une douzaine de boutons, car toute proie était bonne à cette insatiable cupidité." Deux mois après le commencement de l'enquête le lord Juge en chef rendait une sentence par laquelle Bacon était condamné à une amende de quarante mille livres et à

l'emprisonnement à la Tour durant le bon plaisir du roi. Il était de plus déclaré inhabile à siéger au Parlement ou à remplir aucune charge ou emploi La sentence portait aussi le bannissement de la cour. Cinq ans plus tard, Bacon, âgé de soixante-six ans, mourait dans la solitude et la disgrâce. Cependant, pendant les dernières années de sa vie, à force de lamentations et de sollicitations dégradantes, il était parvenu à obtenir du roi, d'abord sa liberté, puis l'exemption de son amende, l'abrogation de la clause qui le bannissait de la cour et enfin des lettres de grâce qui le relevaient de toute incapacité.

Ozanam termine par les réflexions suivantes :

" Et maintenant ne sont-ce point deux visions diffé-
" rentes qui viennent de passer devant nos yeux ?
" D'où vient que cet homme de génie et cet homme
" d'Etat portèrent tous deux le même nom de Fran-
" çois Bacon ? Jamais il n'y eut tant de dissemblance
" entre deux frères ! N'y a-t-il point là quelque erreur
" de la postérité, quelque confusion de deux indivi-
" dualités distinctes ; ou bien ne serait-ce pas le renou-
" vellement de ce vieux récit mythique qui fait asseoir
" Hercule aux pieds d'Omphale ? Non. La proximité
" des temps ne permet pas le doute, le symbolisme
" n'est ici de nul secours : ces deux hommes ne sont
" qu'un homme, ces deux histoires ne sont que l'his-
" toire d'une seule vie. Oui, celui que nous avons vu,
" au premier réveil de sa raison, secouer si fièrement
" la servitude de l'école ; celui qui, par la seule puis-

" sance de sa pensée, renversa une autorité usurpa-
" trice, vieille de deux mille ans ; celui de qui la
" science recevait des lois et devant qui la nature se
" plaisait à dévoiler ses mystères ; celui qui s'était
" fait un si vaste empire et s'y mouvait avec tant
" d'aisance et de majesté, qui se révélait par de si
" admirables ouvrages, bravait si généreusement la
" colère et la jalousie de la multitude des esprits
" subalternes, et s'agenouillait si magnifiquement
" devant Dieu ; celui enfin qui nous apparaît exerçant
" une si heureuse influence sur le développement des
" connaissances humaines et sur la prospérité des
" nations ; couronné de tant de rayons de gloire : c'est
" le même que nous avons trouvé faisant dès sa jeu-
" nesse l'apprentissage de la servitude des cours, et
" qui, durant quarante ans, se traîna dans les fangeux
" sentiers du pouvoir, tressaillant d'espérance ou de
" crainte à la parole d'une reine capricieuse ou d'un
" monarque imbécile, et ne s'arrêtant jamais ni devant
" le crime ni devant l'ignominie ; c'est le même qui
" traçait pour son usage de si odieuses maximes, qui
" mendiait des bienfaits et trahissait son bienfaiteur ;
" c'est le même encore qui exerça une si funeste
" influence sur les destinées de son pays, qui reçut un
" affront retentissant et mérité, qui ne sut point cou-
" ronner ses cheveux blancs de l'honneur d'une infor-
" tune noblement portée et laissa planer sur son tom-
" beau de sinistres souvenirs. C'est le même ; et, si
" nous avons au cœur quelques sentiments de pitié ;

" si nous ne voyons pas sans tristesse la cognée au
" tronc d'un vieux chêne, le serpent dans le nid des
" oiseaux, un volcan sous de récentes contrées, une
" blessure dans un corps plein de vie ; si nous voyons
" avec douleur l'erreur et la folie, la souffrance et la
" mort, et cette infirmité qui est dans les choses ter-
" restres même les plus grandes et les plus belles, nous
" pleurerons ici : car il y a plus qu'erreur et folie, il
" y a plus que la souffrance et la mort ; il y a avilisse-
" ment d'une grande âme, il y a une sublime créature
" à qui Dieu avait donné une mission glorieuse et qui
" s'est dégradée. Vous étiez envoyé, Bacon, ainsi que
" le corbeau de l'arche, à de vastes découvertes ; et,
" comme lui, vous jetant sur une honteuse pâture,
" vous avez oublié d'où vous étiez venu, et vos égare-
" ments ont alarmé les hommes qui vous attendaient
" au rendez-vous sacré du devoir. Votre exemple a pu
" faire maudire la science et douter de la vertu. Vous
" êtes grand, mais vous avez été mauvais. Et, malgré
" les honneurs de votre nom, nul homme de bien,
" vous apercevant à travers les âges, ne s'écriera avec
" une sainte jalousie : " Je voudrais être lui ! "

CHAPITRE VI.

LES DEUX CHANCELIERS D'ANGLETERRE.—(*Suite.*)

2o ST-THOMAS DE CANTORBERY.

Ozanam, avant d'écrire un abrégé de la vie de St Thomas,remontant aux sources du contraste entre les deux hommes,établit celui qui existe entre la religion et la philosophie, " La philosophie est une grande " et magnifique conception,dit-il, mais c'est une con- " ception humaine. La religion est une conception " divine. C'est plus encore, c'est une puissance ; car " ce que Dieu conçoit, il le veut. La philosophie,con- " tinue-t-il, est une idée et non une puissance ; elle " demeure dans les régions de l'intelligence,elle n'agit " guère sur le domaine de la volonté ; c'est presque " toujours une clarté sans chaleur. Nous en avons eu " une preuve dans la vie de Bacon. La religion est " dans le monde depuis le commencement ; elle y est " visible, agissante, accessible à tous ; mais toujours " il se trouve un certain nombre d'hommes choisis qui " se font d'une manière plus spéciale ses disciples et " ses instruments. St-Thomas Becket, archevêque de " Cantorbéry, Chancelier d'Angleterre, futun de ces " héros."

Comme la vie de ce grand homme ne fut qu'une lutte continuelle en faveur des droits et des libertés de l'Église, l'auteur nous donne dans les premières pages de son travail un long exposé de l'origine et de la nature de ces droits. Puis il nous montre l'Église traversant les siècles en cherchant à sauvegarder ses privilèges et ses droits, d'abord contre les empiètements de la féodalité, puis contre les abus du pouvoir de la royauté. Dans des pages admirables il nous fait assister aux grandes luttes du Saint Siège contre les Empereurs d'Allemagne qui se prévalaient de leur titre usurpé de Rois des Romains pour créer de temps à autres des antipapes. C'est ainsi que, parcourant les différentes époques, il nous conduit jusqu'au règne de Henri II d'Angleterre qu'il nous montre s'unissant à Louis VII de France pour consoler le pape Alexandre III dans son exil ; puis il ajoute : "et toutefois si le " vieillard avait pu jeter dans l'avenir un regard divi- " nateur, il aurait vu bien des épines préparées à son " front, bien des tristesses à son cœur par l'un de ces " deux hommes couronnés qui tenaient la bride de " son cheval."

Depuis la conquête de l'Angleterre par les Normands, les prêtres anglo-saxons avaient vu le roi Guillaume et ses descendants attaquer chacun des pouvoirs et des droits du clergé et s'en emparer. On s'était arrogé successivement le droit d'investiture, de procédure dans les causes spirituelles et on en était venu jusqu'à contrôler la correspondance du clergé

avec le Souverain Pontife. Seuls les archevêques de Cantorbéry, primats d'Angleterre avaient disputé pied à pied les droits de l'Église. Lanfranc et saint Anselme qui occupèrent le siège primordial avant saint Thomas osèrent résister à ces rois normands qui ne connaissaient pas de maîtres ni sur mer ni sur terre.

Cependant lorsqu'éclatèrent les troubles et les désordres du règne du roi Etienne, le clergé parvint à ressaisir une partie de ses droits et même son influence se faisait tellement sentir que Henri II avait été obligé, en montant sur le trône, de faire serment de respecter les immunités de l'Église. Le nouveau roi, Henri II, était doué de grandes connaissances et du don de la parole, il était de plus plein de courage et d'adresse, mais son caractère hautain et son orgueil excessif le portèrent bientôt à briser tout ce qui paraissait être un obstacle à sa volonté ou une borne à son autorité suprême.

Henri II était sur le trône depuis quelques années lorsque le siège primatial de Cantorbéry devint vacant. Le roi avait alors pour chancelier du royaume, précepteur de son fils et premier conseiller de l'État, un homme sage et bon, Thomas Becket, en qui le monarque avait toute confiance et le peuple toute estime. Ce fut lui qu'il choisit pour devenir primat d'Angleterre. On prétend que lorsque le prince annonça à son ministre le choix qu'il avait fait, les paroles suivantes furent échangées entr'eux à Falaise. "Allez, lui

" avait-il dit, et soyez archevêque." Le chancelier jeta sur ses vêtements profanes un ironique regard. " Vraiment, répondit-il, vous avez fait choix d'un " saint et religieux personnage et bien fait pour gou- " verner une Église aussi célèbre ! Si pourtant Dieu " permet qu'il en soit ainsi, je sais très certainement " que votre esprit se détournera de moi. Car vous " élèverez et déjà vous avez élevé des prétentions que " je ne pourrais souffrir, et mes envieux trouveront " une occasion de s'interposer entre vous et moi ; et " votre ancienne affection se changera en une inimitié " qui ne finira point." Si l'on considère que la tradition populaire fait précéder et accompagner la naissance de St Thomas Becket de plusieurs prodiges, l'on ne sera pas surpris de le voir ainsi prédire l'avenir.

Thomas Becket était fils d'un citoyen de Londres, Gilbert Becket, qui avait combattu en Syrie pendant les croisades. Sa mère était la fille convertie d'un émir arabe chez qui Gilbert Becket avait été longtemps prisonnier. On rapporte que cette femme, lorsqu'elle berçait sur ses genoux son fils unique Thomas, avait de longues extases pendant lesquelles elle voyait et prédisait l'avenir. Le jeune Becket reçut sa première éducation dans le cloître de Merton, puis plus tard il fit de longues et fortes études aux Universités d'Oxford, de Paris et de Boulogne. Avant de devenir ministre de la couronne il avait été nommé archidiacre du dernier archevêque de Cantorbéry, Théobalde, qui l'avait chargé de plusieurs missions importantes dont il s'était acquitté avec beaucoup d'honneur.

Sa nomination au trône archiépiscopal suscita bien des rumeurs contradictoires, bien des appréciations différentes sur ses mérites. Les uns voyaient dans son passé le présage d'une heureuse administration, tandis que d'autres ne trouvaient dans leurs souvenirs que des prévisions sinistres. Seul Thomas voyait s'ouvrir devant lui un avenir beaucoup plus glorieux que ne pouvaient se l'imaginer ses meilleurs amis; mais aussi beaucoup plus orageux et plus tragique que n'auraient désiré ses détracteurs les plus hostiles.

Dès son installation comme primat d'Angleterre, Thomas changea sa manière de vivre, diminua le train de sa maison et abandonna complètement le luxe dans lequel il avait vécu jusqu'alors. Il retint, cependant, un an sa charge de ministre garde des sceaux, mais les pauvres furent ceux qui profitèrent le plus de ce cumul. Il se préparait ainsi aux luttes qu'il prévoyait par une vie simple et modeste et par des œuvres de mortification et de charité.

Thomas avait résigné sa charge de ministre depuis quelque temps lorsque surgit un incident qui fut le commencement de la guerre entre le prince et le primat. Ce dernier ayant suspendu de tout bénéfice ecclésiastique et condamné au fouet un chanoine qui avait insulté un des officiers royaux, Henri ne trouva pas la punition suffisante et demanda qu'on livrât le coupable à la justice séculière. L'archevêque refusa et le monarque chercha dès lors une occasion de prendre une revanche prompte et éclatante. Dans ce but il

assembla les prélats d'Angleterre à Westminster et essaya de les faire acquiescer à plusieurs propositions qui étaient autant d'empiétements du pouvoir séculier sur le pouvoir ecclésiastique. Les prélats assemblés refusèrent unanimement leur approbation à ces changements. Cependant le prince ne se considéra pas comme battu, il revint de nouveau à la charge demandant aux évêques "s'ils voulaient au moins promettre "d'observer les coutumes royales." Ne connaissant pas ce que le monarque voulait dire par ces coutumes royales, les évêques répondirent naturellement qu'ils étaient prêts à renouveler le serment de fidélité qu'ils prêtaient d'ordinaire au couronnement des rois, mais pas autre chose. Henri, incapable de contenir plus longtemps sa colère, se leva alors et se retira sans saluer les prélats assemblés.

Cependant parmi les évêques plusieurs eurent peur de leur victoire, et craignant le ressentiment du roi, ils firent tout en leur pouvoir auprès du primat pour revenir sur cette décision et prêter serment entre les mains du prince, d'observer les coutumes royales. L'archevêque refusa pendant longtemps son consentement. Toutefois, il se rendit plus tard au désir unanime du clergé et s'engagea dans un concile tenu à Clarendon "à observer *de bonne foi* les coutumes royales." St Thomas pleura le reste de ses jours cette condescendance aux désirs des autres évêques, mais en même temps il fit tout en son pouvoir dans les limites de sa juridiction pour réparer le mal qu'il n'avait pas pu prévoir.

Il ne voulut pas cependant briser de lui-même les engagements pris, mais il se fit relever par le pape de son serment que la mauvaise foi de Henri rendait d'ailleurs nul. Dans son diocèse il continua d'exercer tous les droits dont avaient joui ses prédécesseurs et il rétablit même plusieurs privilèges tombés en désuétude par négligence ; il frappa à coups redoublés sur tous les abus en quelque lieu qu'ils se rencontrassent Il n'ignorait pas que cette manière ferme d'agir lui attirerait le ressentiment du monarque dont la haine devait être d'autant plus forte et tenace que leur attachement antérieur avait été plus grand. D'ailleurs les courtisans représentaient l'archevêque comme un ambitieux qui n'aspirait à rien moins qu'à gouverner seul le royaume. Henri convoqua un parlement à Northampton devant lequel le prélat fut accusé d'avoir gardé pour lui-même les sommes considérables qu'il avait reçues pour le trésor public dans le temps qu'il était chancelier. L'archevêque prouva, par des témoins, que les sommes mentionnées avaient été employées par lui à l'entretien des forteresses du royaume et il ajouta qu'il n'entendait pas s'abaisser à des questions d'argent et qu'il était prêt à remettre tout si c'était là la seule demande du prince. Ce n'était pas ce que désirait le monarque ; c'était sa perte qu'il avait en vue, et il s'était promis d'obtenir une condamnation quand même. Au jour fixé pour le prononcé du jugement le primat se rendit au parlement en grande pompe et revêtu de ses habits pontificaux. Lorsque le

comte de Leicester s'avança pour lire la sentence l'archevêque se leva et lui dit : "O comte ! O mon fils ! " écoute toi-même. Tu n'ignores pas, mon fils, combien " j'ai été cher et fidèle au roi au temps où je gouver- " nais les affaires de ce monde. C'est pour cela qu'il " lui a plu de m'élever au siège archiépiscopal de " Cantorbéry, malgré ma résistance, Dieu le sait, car " je connais mon infirmité, je me suis soumis plutôt " pour l'amour de mon roi que pour l'amour de mon " Dieu. En ce temps là je fus déchargé de toute obli- " gation séculière, et là-dessus je ne dois plus aucun " compte et n'en veux rendre aucun..... Mon fils, " écoute encore. Autant l'âme est plus précieuse que " le corps autant je dois obéir à Dieu plutôt qu'au roi " de la terre. Ni la loi ni la raison ne permettent aux " fils de juger leur père. C'est pourquoi je décline le " jugement du roi et le tien, et celui des autres, ne " pouvant être jugé que par le pape après Dieu. J'en " appelle devant vous tous à son tribunal, et je me " retire sous la protection du Siège apostolique et de " l'Église universelle." Il se retira calme et majestueux au milieu des vociférations des gens de cour, et personne n'osa l'arrêter. Une immense multitude l'acclama au dehors et l'accompagna en triomphe.

Thomas cependant comprit qu'il n'était plus en sûreté dans le royaume, car plusieurs nobles, familiers du prince, avaient conspiré contre sa vie. Il s'éloigna donc dans une barque de pêcheurs qui le porta aux rivages de Flandre d'où il parvint non sans périls sur le territoire français.

Nous n'entrerons pas avec l'auteur dans les détails de cette longue persécution. L'espace nous manque pour énumérer les scènes et les actions qui ont fait ressortir l'humilité profonde, le courage, l'énergie héroïque du saint archevêque de Cantorbéry pendant les sept années que dura son exil.

Aussitôt que le départ du primat fut connu Henri accrédita quatre des évêques de son parti auprès du pape qui se trouvait alors à Sens, lui demandant d'envoyer un *légat à latere* en Angleterre. Devinant un piège dans cette proposition, Alexandre III ne voulut rien faire sans avoir entendu Thomas dont il connaissait la foi et le courage. Celui-ci se rendit alors auprès de Louis VII qui d'abord le reçut dignement et lui tint un langage qui lui faisait le plus grand honneur.

" Si le roi d'Angleterre, dit-il, dans l'intérêt de sa " propre dignité royale maintient les coutumes qu'il " dit être celles de ses ancêtres et qui offensent la loi " divine, moi aussi je conserverai les coutumes de " France pour lesquelles j'ai reçu avec le trône un " respect héréditaire. Or, c'est la coutume de la France " depuis les temps les plus anciens de nourrir et de " défendre tous ceux qui souffrent, ceux surtout qui " sont exilés pour la justice."

La France servait alors de refuge au pape persécuté par l'empereur d'Allemagne. C'était donc un proscrit qui allait plaider sa cause devant un autre proscrit.

Thomas se déclara coupable non d'avoir trop résisté au roi, mais d'avoir montré une faiblesse qu'il ne se

pardonnait point. Il remit au souverain pontife son anneau pastoral, le priant de choisir quelqu'un plus digne que lui.

Malgré les avis de plusieurs cardinaux qui n'eussent pas été fâchés d'éloigner une difficulté ajoutée à tant d'autres, Alexandre refusa d'accéder à la généreuse proposition du saint archevêque. Il le plaça dans l'abbaye de Pontigny appartenant à l'ordre de Cîteaux.

Le roi d'Angleterre eut l'incroyable bassesse de faire savoir aux moines que s'ils continuaient de donner asile au saint prélat il abolirait les monastères de leur ordre qui se trouvaient dans ses domaines.

Thomas se retira dans la ville de Sens. C'est alors que le roi fit pire encore ; par une cruauté qu'on peut justement appeler diabolique, après avoir confisqué les biens des parents et amis de l'archevêque, il obligea ces pauvres gens, hommes, femmes et enfants, à aller le trouver dans son exil, à lui porter leurs plaintes et leurs supplications, espérant vaincre par la douleur des autres celui qui résistait si noblement à celles qui lui étaient infligées à lui-même.

Voyant cependant que le roi de France conservait sa bienveillance et sa protection au prélat proscrit, Henri imagina une ruse à laquelle Louis VII se laissa prendre. Il lui proposa une entrevue avec l'archevêque en sa présence. Henri mit tant d'astuce dans sa manière d'exiger de l'archevêque ce que celui-ci ne pouvait promettre que le roi de France et sa cour furent d'avis qu'on avait affaire à un homme intrai-

table. Se voyant abandonné, Thomas se rendit dans le Lyonnais où il continua à jouir de la protection du pape, la seule qui lui restât.

Ne pouvant lui enlever cette dernière ressource, le perfide souverain se mit à intriguer en faveur de l'antipape soutenu par l'empereur d'Allemagne et essaya d'enlever l'Angleterre à la juridiction d'Alexandre. Il n'en intriguait pas moins aussi auprès de ce dernier.

" Protée aux mille formes, dit notre auteur, il chan-
" geait à toute heure d'attitude et de langage, il dissi-
" mulait son alliance avec les schismatiques, en pro-
" testant de sa soumission filiale à l'Eglise romaine,
" formant des vœux pour la paix, déplorant amère-
" ment les dissentions qui l'avaient séparé de l'arche-
" vêque autrefois son ami. Il contrefaisait à merveille
" l'innocence et, ce qui est plus difficile à contrefaire,
" le remords. Un jour, il pleura avec tant de perfection
" devant deux cardinaux que l'un se mit à pleurer
" avec lui, l'autre éclata de rire. D'autre fois il faisait
" gronder l'orage..... Il faisait entendre qu'il pour-
" rait bien prendre le turban et soumettre l'Angleterre
" à la loi de Mahomet. Car se donnant le choix des
" apostasies, une instinctive sagacité lui révélait entre
" tant de religions fausses, la religion des tyrans."

Cependant l'année 1170 devait apporter avec elle le présage d'heureux changements et les événements en Europe prirent une telle tournure que bientôt on put prévoir le triomphe de l'Église, la victoire de la bonne cause. Déjà le pape Alexandre III était rentré dans

Rome où il régnait paisible. Frédéric 1er avait été excommunié pour avoir lutté contre l'Église et ses sujets déliés du serment de fidélité. De plus, les rois de Danemark et de Hongrie s'étaient détachés du schisme. Henri Plantagenet, à la vue de tous ces changements, commença à trembler, non pour son royaume d'Angleterre, mais pour ses possessions de Normandie, d'Anjou et d'Aquitaine que l'excommunication dont il était menacé séparait forcément des domaines de la couronne. Il résolut donc de faire sa paix avec l'Église et de provoquer une réconciliation officielle avec l'archevêque de Cantorbéry.

L'entrevue entre le roi et le primat eut lieu en 1171 sur les frontières de la Touraine dans une admirable prairie connue sous le nom de *Champ des Traîtres*. Quelque temps après ce rendez-vous, l'archevêque se présenta en deux différentes occasions à la cour du roi pour obtenir les restitutions promises, mais il ne réussit pas. Malgré cela, emporté par le désir de revoir son pays et son église bien aimée, Thomas s'embarqua pour son diocèse après avoir dit à ses amis : " Je vais mourir en Angleterre." Il était en effet impossible pour lui de vivre longtemps et surtout de vivre heureux dans un pays où il ne devait rencontrer de tous côtés que mauvais vouloir et désagrément. Au-dessus de lui il ne voyait qu'une haine implacable, car le roi n'avait pas pardonné il n'avait fait que jouer à la réconciliation. A ses côtés, les évêques compromis dans les difficultés avec le saint-siège et surtout

l'archevêque d'York dont la conduite scandaleuse faisait horreur, les évêques, disions-nous, ses suffragants portaient sur Saint Thomas des yeux remplis de ressentiment et de colère, car loin de laisser en paix leurs faiblesses et leurs vices, il leur avait fait parvenir les lettres de suspension et d'excommunication dont le pape l'avait chargé.

Il n'y avait que le peuple et surtout ses diocésains qui lui témoignaient un grand amour et la plus sincère estime. La foule s'était rendue en procession à sa rencontre et chacun s'écriait : " Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! " On lui fit un véritable triomphe, une grande ovation depuis le port où avait abordé son vaisseau jusqu'à Cantorbéry.

Bientôt après cependant les nuages s'accumulèrent plus épais que jamais et la tempête éclata avec une violence des plus sinistres. Le jour même où il devait donner sa vie pour sauver les droits de l'Église, il aurait pu fuir et tous ses clercs l'y exhortaient avec larmes ; mais il s'y refusa avec un invincible courage. Quatre conjurés, avec leurs hommes d'armes, frappèrent à coups redoublés les portes du monastère pour en forcer l'entrée, au moment où Thomas se rendait aux vêpres de la cathédrale. Le saint archévêque resta impassible et continua à s'avancer lentement à travers les cloîtres, marchant, comme à l'ordinaire, le dernier de tous. Il était à peine arrivé aux marches de l'autel que les conjurés parvinrent jusqu'à lui. Il s'écria alors : " Je reçois volontiers la mort, si dans

" l'effusion de mon sang, l'Église peut trouver la paix " et la liberté." Il se mit à genoux et proféra cette dernière prière : "Je recommande à Dieu, à la bien- " heureuse Marie, aux saints patrons de ce lieu, et au " bienheureux martyr saint Denis, mon âme, et la " cause de l'Église." Alors trois coups d'épée s'abattirent sur lui et lui donnèrent la couronne du martyr le 29 décembre 1171.

Ozanam fait suivre la scène du martyr de Saint Thomas des réflexions suivantes :

" Lorsque deux hommes au moyen âge, s'en " remettaient au jugement de Dieu, ils combattaient " en champ clos ; le bon droit devait se trouver du " côté où se rangerait la victoire, et l'ignominie " accompagnait la défaite ou la mort. C'était peut- " être un vieux reste de paganisme, de culte de la " nature qui, donnant à tout phénomène physique " une portée mystérieuse, divinisant la force bru- " tale, faisait plier toute chose sous une loi de terreur. " La querelle de Thomas avait fini par une sorte de " combat où la vertu s'était trouvée aux prises avec " le crime : le crime avait vaincu par le fer. D'après " la législation barbare de ce temps, Thomas ne " vivait plus, il était condamné.

" Mais il est une autre loi, une loi d'amour selon " laquelle le droit est dégagé du fait, qui reconnait " une justice invisible, qui ne s'arrête point devant " le silence de la mort, et qui entend la voix du sang " versé. Devant cette loi, celui-là triomphe qui a le

"plus aimé et celui qui a aimé jusquà mourir est "appelé martyr et se couronne d'une triple gloire ; "car, dans le martyr, il y a trois choses. Première- "ment, un acte d'indépendance morale ; l'âme, aban- "donnant sa chair, comme autrefois Joseph le pieux "esclave de Putiphar, abandonna son manteau, "échappe à la violence qu'on méditait contre elle. "Secondement un acte de charité : le martyre est "un témoignage qu'un homme rend, non pas à sa "propre doctrine, mais à celle de ses frères croyant "comme lui, et par lequel il rassure en eux ce qu'il "y a de plus précieux et de plus fragile, la foi : rien "ne rassure la foi comme le témoignage d'un homme "de bien, et rien ne donne plus de valeur à cette "affirmation que le sceau de la mort. Enfin et par- "dessus tout, un sacrifice, un sacrifice offert à Dieu, "qui en retour donne la victoire et la paix : il faut "que la croix soit ensanglantée sur le Calvaire avant "de régner au Capitole. Voilà comment Saint "Thomas fut justifié à l'heure où il tomba massacré "aux pieds des autels.....

"Le peuple, avec un admirable instinct de recon- "naissance courut aux funérailles de ce pasteur qui "avait donné sa vie pour lui ; des miracles nombreux "illustrèrent sa sépulture ; l'Angleterre tomba à "genoux et le proclama saint, toute la chrétienté "répéta le cri de l'Angleterre et l'Eglise ratifia le vœu "de la chrétienté..... .....

"Une récompense encore plus magnifique lui fut

" décernée : son sang avait payé la rançon de l'Eglise, " l'Eglise reconquit sa liberté. Le tombeau de Saint " Thomas fut placé entre elle et les rois comme un " abîme que ceux-ci n'osèrent franchir et il y eut une " longue trêve. Henri II lui-même s'humilia et " abjura les prétentions qui avaient engagé la lutte " fatale. "

Appuyé sur les témoignages de Hume, de Thierry et de Michelet, Ozanam, considère que Saint Thomas rendit les services les plus signalés, non seulement à son pays dont il retarda le schisme de quatre siècles, mais encore à l'Europe entière parceque sa grande et sublime lutte empêcha l'incorporation de l'Eglise dans le système féodal.

" A cette époque, dit Ozanam, l'Eglise seule ne " reconnaissant aucune suzeraineté et restant com- " plètement indépendante, conservait toute son auto- " rité ..... La royauté était faible, elle-même était " féodale, et dans sa naïveté, elle conservait encore " un respect profond pour son principe : le roi n'était " que le seigneur suzerain et les ducs, les comtes et " les barons étaient ses pairs. Restait l'Eglise, seule, " mais forte de son antiquité, forte de son incorrup- " tibilité. En présence d'un tel adversaire, la féoda- " lité était contrainte de se tenir dans ses bornes et " si parfois elle essayait une sortie furtive, elle était " bientôt repoussée, non sans un notable dommage " pour son honneur et pour son crédit. Avec un tel " auxiliaire elle eut envahi la société entière, écrasé

" toute opposition, doublé l'intensité de son pouvoir
" et prolongé de plusieurs âges l'ère de son règne.
" Saint Thomas de Cantorbéry empêcha que cette
" alliance ne fut conclue ; et comme les puissants
" d'alors étendaient des mains avides et qu'il fallait
" les remplir, il leur donna sa vie et pendant ce
" temps-là l'Eglise sauvait dans un pan de sa robe la
" liberté des nations. "

Ozanam après avoir ainsi tracé le tableau de la vie de ces deux grands hommes, Bacon de Vérulam et Saint Thomas de Cantorbery, arrive à la conclusion de son œuvre: " Souvenons-nous maintenant de
" Bacon, dit-il et mesurons dans notre pensée ses
" œuvres et sa gloire avec la gloire et les œuvres de
" Saint Thomas ; pesons dans la même balance les
" cendres des deux chanceliers.

" L'histoire de Bacon est celle du plus grand nombre des philosophes qui tous ont fait connaître ce qu'on peut attendre du rationalisme en fait d'honneur et de liberté. Il sacrifia sa personalité et son génie aux passions et aux caprices des têtes couronnées dont il s'était résigné à être le docile instrument.

" L'histoire de Saint Thomas est celle de beaucoup d'entre les saints : une juste et religieuse indépendance fut le caractère dominant de cette noble vie.

" Ce ne sont donc plus deux hommes qui sont en
" présence ce sont deux types : c'est le philosophe et
" c'est le saint..... Et maintenant, continue Ozanam,

"vous avez devant vous deux grandes figures: le "rationalisme a fait l'une, le catholicisme a fait "l'autre; c'est à vous de voir auquel des deux vous "voulez livrer votre âme "

CHAPITRE VII

OZANAM SE PRÉPARE AUX EXAMENS ET SOUTIENT SES THÈSES DE DOCTEUR EN DROIT ET DE DOCTEUR ÈS-LETTRES. IL EST NOMMÉ PROFESSEUR DE DROIT COMMERCIAL A LYON, MORT DE SON PÈRE (1835-1839.)

Ici nous devons nos excuses au lecteur pour cette longue excursion dans le domaine de l'histoire d'Angleterre ; nous nous sommes laissés entrainer non-seulement par le style si élevé et si coulant de l'auteur, mais encore par la narration de faits si importants.

Nous sommes en 1835, notre jeune étudiant est à Paris se préparant tout à la fois aux examens du doctorat en droit et aux épreuves nécessaires pour le diplôme de docteur ès-lettres. Ceux qui ont lu les belles pages, et elles sont nombreuses, contenues dans les ouvrages d'Ozanam tels que "*les Poètes Franciscains en Italie*," "*les sources de la Divine Comédie*" *et l'Introduction à l'histoire de la civilisation aux temps barbares*, ceux-là, sont loin de penser que cet élégant auteur n'écrivait qu'avec grande difficulté. C'est peut-être pour cela que ses écrits sont émaillés des

plus belles comparaisons ; c'est là, il nous semble, la figure de rhétorique dont il se sert le plus souvent et le plus habilement. Craignant que les mots ne puissent pas rendre complètement toute sa pensée, il appelle les choses extérieures à son secours et non content de nous expliquer tout, il s'efforce de tout nous montrer.

Pendant sa dernière année consacrée à l'étude du droit, Ozanam fut constamment préoccupé de son avenir. D'un côté il se sentait attiré malgré lui par les belles lettres, qui, disait-il, lui faisaient payer fort cher leur familiarité. De l'autre côté afin de plaire à son père qui espérait le voir un jour un brillant avocat et un savant magistrat, il désirait donner tout le temps possible à l'étude du droit et il se préparait, avec quelque répugnance, à entrer au barreau. Il exposait à un de ses amis l'anxiété qu'il éprouvait alors et lui écrivait : " Tout en reconnaissant dans le " passé de ma vie cette conduite providentielle que je " ne cesse pas d'admirer, je ne puis m'empêcher de " jeter un regard défiant et un peu sombre sur l'avenir. " Le moment de se choisir une destinée est un " moment solennel, et tout ce qui est solennel est " triste. Je souffre de cette absence de vocation qui " me fait voir la poussière et les pierres de toutes les " routes de la vie, et les fleurs d'aucune. En parti- " culier, celle dont je suis le plus près maintenant, " celle du barreau, m'apparaît moins séduisante. J'ai " causé avec quelques gens d'affaires ; j'ai vu les

" misères auxquelles il faudrait se résigner pour obte-
" nir d'être employé, et les autres misères qui accom-
" pagneraient l'emploi. On a coutume de dire que
" les avocats sont les plus indépendants des hommes ;
" ils sont au moins aussi esclaves que les autres, car
" ils ont deux sortes de tyrans également insuppor-
" tables : les avoués au commencement et les clients
" plus tard." *

Malgré son aversion pour la voie que son père désirait le voir suivre, Ozanam se préparait par de longues et solides études à ses derniers examens qu'il subit sans difficulté. La même année (1837) il soutint avec distinction sa thèse pour le doctorat en droit.

Pendant les cinq années de son séjour à Paris, Ozanam avait eu des rapports presque journaliers avec les hommes les plus distingués dans les sciences et dans les lettres. Il avait passé bien des heures agréables et utiles dans les bibliothèques, où en cherchant des renseignements, il avait découvert des trésors. Il avait donné à l'établissement de la Société St. Vincent de Paul toute son activité et son énergie et il continuait à surveiller son fonctionnement et ses progrès avec amour. Maintenant que ses études étaient finies, qu'il était reçu avocat, il lui fallait dire adieu à toutes ces occupations et briser tous ces liens

* Lettres d'Ozanam t 1, p. 209 2e édit.

que l'amour commun des lettres et des sciences avait si bien resserrés. Il n'avait plus aucune raison à donner pour rester à Paris, et à Lyon, son père l'attendait avec impatience. On préparait pour le nouvel avocat un bel et grand cabinet où l'on avait apporté un assez grand nombre de livres pour lui former une bibliothèque. Quel bonheur pour ce bon père de revoir son fils et de le revoir entré dans la voie où semblaient aboutir toutes les ambitions paternelles ! Mais hélas ! ce père bien aimé ne devait pas vivre assez longtemps pour assister aux triomphes professionnels et littéraires de son fils.

Ozanam était encore à Paris lorsqu'il apprit la mort de son père. Le docteur Ozanam, malgré ses fatigues et ses chagrins, avait toujours joui d'une forte santé ; un accident seul semblait pouvoir triompher de ce robuste tempérament. Malheureusement ce déplorable accident eut lieu et fut la cause de sa fin prématurée. Le 12 Mai 1837, vers la fin du jour, il prit l'escalier qui descendait à une cave, pour celui qui montait à l'étage où l'appelaient ses affaires. Il tomba sur la tête, et ne survécut qu'environ quatre heures à cette épouvantable chute.

Le jour même, tout en dînant, il disait : " La mort " n'est rien, mais les jugements de Dieu sont redou- " tables. " Heureusement il était prêt à y paraître, car il y avait à peine trois ou quatre jours qu'il s'était confessé, et Dieu lui donna le temps de recevoir les derniers sacrements, dont il avait lui-même procuré

les bienfaits à plusieurs de ses malades ; il n'avait encore que soixante et quatre ans. *

Il est plus facile de s'imaginer que d'exprimer le chagrin profond qu'Ozanam ressentit à la nouvelle de ce triste accident, car il professait pour son père la plus grande admiration et surtout le plus tendre amour. Comme il n'existait pas alors de communication par chemin de fer entre Paris et Lyon, ce ne fut que le sixième jour qu'il arriva au milieu de sa famille. Il y trouva sa mère bien faible et bien souffrante.

M. le docteur Ozanam était très estimé et très respecté dans sa ville natale. Avant d'étudier la médecine, il avait servi dans l'armée, sous Napoléon, et s'était acquis une grande réputation de bravoure. Devenu capitaine des hussards, il reçut dans une seule campagne cinq blessures, et fut envoyé comme parlementaire près du général Souwarow dont il obtint tout ce qu'il était chargé de demander. Il se distingua aussi en faisant prisonnier le Prince de la Cattolica, général Napolitain, qu'il emmena à Bologne et plus tard, il s'empara de l'étendard des uhlans de Kerazinski, et le présenta à Bonaparte.

Comme médecin, le père de Frédéric Ozanam s'était fait une grande réputation et une bonne clientèle dans la ville qu'il habitait. Il écrivit pour la Société médicale de Lyon et pour celle de Montpellier, deux

* Vie de Frédéric Ozanam par M. l'abbé Ozanam.

dissertations qui lui valurent des médailles d'or. Ces ouvrages étaient écrits en latin, comme c'était assez l'usage. En 1814, il reçut la décoration de l'ordre de la couronne de fer du royaume d'Italie pour ses services et sa générosité dans les hôpitaux qui regorgeaient alors de malades et de blessés français, italiens et autrichiens.

Il publia plusieurs ouvrages entr'autres un livre important intitulé : *Histoire médicale générale des maladies épidémiques contagieuses qui ont régné en Europe depuis les temps les plus reculés et notamment depuis le XIV siècle jusqu'à nos jours.*

Le père d'Ozanam était profondément religieux. Ce brave et brillant officier de hussards suivait toujours la procession de la Fête-Dieu, un cierge à la main, comme membre de la confrérie du Saint Sacrement. Dans la famille les prières se faisaient toujours à haute voix et en commun.

Au milieu de son grand deuil et de son profond chagrin, Ozanam éprouvait aussi les plus vives inquiétudes pour sa bonne mère. Voici d'ailleurs comment il exprime toutes ses tristesses, toutes ses angoisses.

A un ami intime, il écrivait en date du 1er Juin 1837 : "Vous savez, vous aussi quelle solitude fait "dans une famille la perte d'un de ses chefs, si la "mort d'une mère est plus déchirante pour ses fils, "celle d'un père est plus accablante : elle fait peut-être "verser moins de larmes, mais elle laisse après elle "une sorte de terreur. Comme un jeune enfant,

"habitué à vivre à l'ombre d'autrui, si on le laisse
"pendant une heure seul dans une maison, pénétré
"du sentiment de sa propre faiblesse s'effraye et se
"met à pleurer ; de même lorsqu'on vivait si paisible
"à l'ombre de cette autorité paternelle, de cette pro-
"vidence visible en qui l'on se reposait de toutes
"choses, en la voyant disparaître tout à coup, en se
"trouvant seul chargé d'une responsabilité inaccou-
"tumée au milieu de ce monde mauvais, on éprouve
"un des plus douloureux sentiments qui aient été
"préparés depuis le commencement du monde pour
"châtier l'homme déchu. Il est vrai que ma mère
"est encore là pour m'encourager de sa présence et
"me bénir de ses mains ; mais abattue, souffrante,
"me désolant par les inquiétudes que sa santé me
"donne. Il est vrai que j'ai d'excellents frères ; mais
"quelques bons que soient ceux dont on est entouré,
"ils ne peuvent suppléer à l'absence de ceux dont
"on était protégé ; moi surtout d'un caractère irré-
"solu et craintif, j'ai besoin non-seulement d'avoir
"beaucoup d'hommes meilleurs que moi autour de
"moi, mais d'en avoir au-dessus de moi ; j'ai besoin
"d'intermédiaires entre ma petitesse et l'immensité
"de Dieu : et maintenant je suis pareil à celui qui,
"demeurant dans une région orageuse, sous l'abri
"d'un large toit, en lequel il aurait mis sa confiance,
"le verrait brusquement s'écrouler et resterait perdu
"sous la voute infinie des cieux."

Le fragment suivant d'une lettre qu'il adressait

alors à M. Ampère fils, donne, en même temps qu'une idée de sa douleur, une nouvelle preuve de la sincère reconnaissance qu'il avait vouée à cette illustre famille. " L'année dernière, écrivait-il, vous aviez perdu à " cette époque un excellent père, la France une de " ses gloires, moi un patronage qui honorait et encou- " rageait ma jeunesse. Mon deuil se confondait avec " le deuil général qui devait être une des consolations "du vôtre. Toutefois vous voulûtes bien m'admettre " d'une manière plus intime à partager vos douleurs. " Je me souviens d'un jour où vous vîntes me visiter " dans ma petite chambre ; tous deux nous avions les "larmes aux yeux ; je vous disais combien je me " sentais pressé de retourner dans ma famille, de " profiter de toutes les heures que le ciel accorderait " à mes vieux parents. L'exemple de votre malheur " me faisait penser en frémissant à la possibilité d'un " malheur semblable."

" Aujourd'hui, vous le savez, ces tristes pressen- " timents se sont réalisés, et les sévérités de la Pro- " vidence se sont aussi appesanties sur moi. Moi aussi, " pendant une courte absence, j'ai reçu une alarmante " nouvelle ; je suis arrivé, il était trop tard ; je suis " arrivé pour embrasser ma mère et mes frères seu- " lement : mon père les avait quittés ; il n'était plus " là ; il n'y devait plus être ; je ne lui avais dit qu'un " adieu de trois mois, et je m'en trouvais séparé de " tout l'intervalle de la vie. Ceux qui ne l'ont pas " éprouvé ne peuvent dire quel vide fait la privation

" d'un seul homme,quand tant de respect et d'amour
" l'entourait, quand on avait coutume de faire tant
" de choses à cause de lui et de se reposer sur lui de
" tant de choses, quand il était vraiment parmi les
" siens la présence visible de la Divinité."

Ozanam après la mort de son père, étant chargé de régler les affaires, comprit bientôt que les revenus de la succession étaient insuffisants. Il prit alors la résolution de faire tout en son pouvoir pour obtenir une charge qui lui permît d'aider à sa famille.

La ville de Lyon avait obtenu du gouvernement la création d'une chaire de droit commercial et elle avait demandé au ministre pour premier titulaire son jeune et déjà savant concitoyen Ozanam. Grâce à la complication des rouages administratifs cette nomination n'était pas chose facile, il fallait faire bien des démarches et mettre en cause bien des influences. Enfin un plein succès vint couronner l'entreprise de la ville et les espérances d'Ozanam furent exaucées. Le 6 juillet 1839,M. Cousin annonçait au jeune savant sa nomination à la chaire de droit commercial créée à Lyon. " J'aurais bien aimé, ajoutait-il, vous voir
" dans mon régiment, mais je n'en désespère pas, et,
" en tout cas, je suis sûr, qu'avec ou sans moi, vous
" aimerez et servirez toujours la vraie philosophie.
" Ne m'oubliez pas trop ; car vous êtes sûr de trouver
" toujours en moi.....un ami."

Ozanam professa le droit commercial à Lyon,durant une année scolaire seulement (1839-40). Une foule

immense assistait à la séance d'ouverture. Le professeur continua son cours au milieu d'un nombreux auditoire qui admirait en lui " la solidité d'un vieux docteur et la verve d'un jeune érudit. *

Une fois les affaires de la famille réglées. Ozanam malgré toutes ses répugnances ne tarda pas à se faire inscrire au tableau des avocats du barreau de Lyon. L'aversion que ressentait notre jeune savant pour la pratique de sa profession, n'était pas due seulement à l'aridité de l'étude du droit comparée aux travaux littéraires vers lesquels il se sentait naturellement porté, mais encore, et surtout, au malaise où se trouvait continuellement son âme délicate en face des injustices et des bassesses qu'il rencontrait parmi les gens d'affaires. Il aimait assez à plaider et s'en acquittait fort bien. Il donnait souvent des consultations et rédigeait nombre de mémoires pour des contestations entre commerçants. Tout en étant frappé par la modestie dont il fait preuve dans la lettre suivante qu'il adressait à un ami pour lui faire connaître ses occupations au barreau, on remarque qu'il n'était pas sans ambition, ni insensible aux triomphes oratoires. " Vous intéresserai-je, écrivait-il, en vous disant deux " mots de la vie que je mène ici ? C'est toujours cette " vie bizarre entre des études inconstantes et des " occupations importunes. Je compte irrévérencieu-

* Maxime de Montrond, Frédéric Ozanam, p. 10 h.

" sement parmi ces derniers les rares plaidoieries qui
" me conduisent au Palais. La fameuse affaire d'in-
" terdiction, pendante à l'époque de votre départ, a
" été plaidée deux fois depuis, et se jugera peut-être
" demain. En deux autres occasions, j'ai dû porter
" la parole à la barre du tribunal civil et à la police
" correctionnelle pour de minimes intérêts. Cette
" semaine les assises m'ont donné beaucoup de
" besogne. Lundi, un pauvre homme, défendu par
" moi, a été condamné à cinq ans de travaux forcés,
" non pas tant pour un crime qui n'a pas été prouvé,
" que pour des antécédents détestables qui étaient
" trop certains. Avant-hier, la scène avait changé ; et
" si, présent en notre bonne cité, votre mauvais génie
" vous eût conduit à la grande salle de l'hotel-de-
" ville, vous eussiez vu le plus humble de vos servi-
" teurs aux côtés de Pitrat, le directeur de la " *Gazette*
" *du Lyonnais*," citée pour attaque au gouvernement
" du roi ; vous auriez entendu une longue harangue
" du ministère public, requérant contre le chétif
" journal toutes les sévérités de la loi, et le jeune
" défenseur s'efforçant, selon sa louable coutume,
" d'occuper une place neutre entre l'accusateur et
" l'accusé ; et de justifier le second sans irriter le
" premier. Vous auriez ouï un homme d'Etat de
" vingt quatre ans, se prononçant avec une impertur-
" bable audace sur les plus hautes questions du droit
" constitutionel, et sur les causes des plus illustres
" faits contemporains. Je ne sais si, comme la presque

" totalité de l'auditoire, vous eussiez après les débats, " compté sur un verdict d'acquittement ; mais je sais " fort bien que, n'étant pas sourd, vous auriez entendu " prononcer une condamnation qui, pour n'être point " trop sévère, n'en a pas moins désappointé le défen- " seur et le défendu. On m'a vraiment complimenté " sur mon discours ; mais vous le savez, mes pauvres " paroles ont ce bonheur d'obtenir des félicitations " quelquefois, des convictions jamais. Voilà, mon " cher ami, la plus mémorable scène de cette vie de " barreau, laquelle j'ai l'avantage de mener depuis " quatre mois, jugez du reste."

Aussi, quand Ozanam fut obligé de se rendre de nouveau à Paris, vers la fin de 1836, pour les épreuves du doctorat ès lettres, ce qu'il quittait avec le plus de regret, ce n'était pas assurément ses occupations professionnelles ni sa clientèle, mais sa bonne mère dont l'état de santé était très alarmant. Il fallait cependant se décider, car il y avait longtemps que le jeune savant désirait ce diplôme. Les épreuves eurent lieu au milieu d'une pompe inaccoutumée, et les séances furent très intéressantes ; nous en empruntons les détails à M. l'abbé Ozanam.

" Le sujet de sa thèse latine était : *De frequenti apud* " *veteres poetas heröum ad inferos descensu.* C'est-à-dire " sur la fréquente fiction de la descente des héros " aux enfers chez les poètes de l'antiquité. Elle était " dédiée à son père. Dans sa thèse française, il trai- " tait : *De la divine Comédie et de la Philosophie de*

" *Dante.* Elle était dédiée à M. de Lamartine, à M. " Ampère fils et à M. Noirot, son ancien professeur de " philosophie.

" Outre un auditoire très nombreux, neuf profes- " seurs de la faculté des lettres y assistaient ; plusieurs " d'entr'eux pourtant ne l'étaient plus comme titu- " laires, tels que M. Villemain et M. Cousin, M. de " Lacretelle, qui avait soixante-quatorze ans, était au " nombre des examinateurs. Il était professeur d'his- " toire à la faculté des lettres de Paris depuis 1809 ; " son cours était un des plus suivis. Il posa à Ozanam " cette question : Quels ont été au XVIe siècle les " maîtres de la langue française et de la littérature ? " Ozanam dans sa réponse, plaça en tête saint Fran- " çois de Sales, puis, par ordre de date, avec leurs " caractères divers, Rabelais, Michel Montaigne, Char- " ron, Etienne Pasquier, etc. Alors le vieux professeur, " qui n'avait probablement jamais lu saint François " de Sales, se recria sur la priorité donnée à ce dernier. " Ozanam donna ses raisons. * M. de Lacretelle multi- " plia ses objections, mais il tombait souvent à faux, et " son contradicteur, le serrait de près, ne laissait rien " passer sans le relever.

" Cependant la lutte s'échauffait ! A l'occasion de

* Ses raisons étaient si vraies, si concluantes qu'elles furent comme le prélude du jugement que porta quarante ans plus tard le souverain pontife, en proclamant saint François de Sales *docteur de l'Eglise.* (*M. l'abbé Ozanam.*)

" la littérature, on ne tarda pas à mettre en jeu les " convictions. On ne pouvait amener Ozanam sur " un terrain qui lui assurât mieux la victoire : philo- " logie aussi bien que science de l'expression ; philo- " sophie comme doctrine de fond ; origine de notre " langue, ses oscillations au XVe siècle, ses sources " dans les idiomes grec, latin, germanique, et jusqu'aux " racines émanées des langues orientales ; tout fut " exploité par le candidat avec une surabondance et " surtout avec une verve incomparable. Le vieux " professeur aux abois s'arrêta, forcé de ne plus reven- " diquer autre chose que le respect dû à ses cheveux " blancs."

D'autre part l'argumentation sur le Dante eut un tel succès que M. Cousin intervint en s'écriant avec enthousiasme : *Monsieur Ozanam, il est impossible* " *d'être plus éloquent que vous.* Ces paroles qui expri- " maient si bien l'admiration de tous les auditeurs, " furent couvertes des applaudissements unanimes " de l'assemblée. Jamais thèse ne fut passée d'une " manière plus brillante.

CHAPITRE VIII.

Autres travaux littéraires d'Ozanam. Il perd sa mère. Son concours pour l'agrégation a une chaire de littérature a la Sorbonne. (1839-1840.)

Nous avons vu dans le chapitre précédent Ozanam préparer et passer ses épreuves pour le diplôme de docteur ès lettres et pour celui de docteur en droit. On sait combien en Europe ces examens sont sérieux, sévères même. Nous l'avons vu de plus occupé à régler des affaires de famille et en même temps se mettre à l'exercice de sa profession, Au milieu de toutes ses occupations, il trouva encore moyen de publier dans différentes revues, plusieurs articles littéraires assez importants, et il se chargea de plus de la rédaction des Annales de la Propagation de la Foi. Maintenant si on ajoute à cela les moments consacrés à la correspondance et aux réunions de la Société Saint Vincent de Paul, on sera tenté de se demander où il prenait le temps de faire tant de travail, d'écrire tant et de si profonds articles. Ozanam ne cessa pas un instant de travailler, même dans ses voyages, il travailla avant, pendant et après ses examens, et si

l'on considère qu'il ne dépassa point l'âge de quarante ans, on a une preuve indéniable de son immense activité dans le nombre et la valeur des écrits publiés dans une si courte existance.

Parmi les différents articles qu'il écrivit alors (1837-38), nous nous contenterons d'en indiquer quelques-uns qu'on retrouve dans ses œuvres complètes, septième et huitième volumes intitulés : *Melanges :* " *Droit Public—Des biens de l'Eglise*, 1837—*Origines*, " *du droit français, cherchées dans les symboles et formules* " *du droit universel.—Critique de l'ouvrage de Michelet*, " 1837.—*Du protestantisme dans ses rapports avec la liberté*, " 1838.

Vers le milieu de l'année 1839, Ozanam fut obligé d'aller passer quelques jours à Paris pour y régler quelques affaires. Il revint à Lyon vers le milieu du mois d'Août et trouva sa mère mourante. Elle avait pris le lit, le jour même de son départ, souffrant d'excessives douleurs et atteinte d'une fièvre ardente qui devait l'emporter au bout de deux mois. La perte de sa bonne mère jeta Ozanam dans une grande désolalation, et cette nouvelle affliction à laquelle il devait pourtant s'attendre, vint rouvrir toutes les blessures de son cœur sensible qui souffrait encore de la mort de son père.

Comme le fait très bien remarquer M. l'abbé Ozanam, lorsqu'on veut faire connaître un homme, il est important de montrer le milieu dans lequel s'est faite sa première éducation, de découvrir les principes qui

y ont présidé et de produire surtout les modèles sur lesquels il s'est formé. Nous dirons donc ici un mot de la vie de cette excellente femme que ses fils pleurèrent si longtemps.

Marie Nantas naquit à Lyon le 15 juillet 1781 ; elle passa son enfance au milieu des horreurs de la révolution. Ses parents, échappés comme par miracle à la guillotine,se réfugièrent en Suisse dans un petit village appelé Echallens, c'est là qu'elle alla les rejoindre après être demeurée longtemps cachée dans les caves de sa ville natale. Elle y fit sa première communion. Elle reçut une éducation solide et pratique, même un peu austère, elle s'en trouva bien au milieu des infortunes et des malheurs qui ne lui furent pas épargnés. Elle épousa en 1800 M. Ozanam dont elle partagea pendant trente-sept ans toutes les peines et les épreuves, et elle mourut à l'âge de cinquante-huit ans. C'est d'elle que Frédéric Ozanam prit le goût du travail, car elle était infatigable à l'ouvrage et l'emploi de chaque instant de la journée était réglé d'avance. C'est par elle aussi qu'il apprit à faire toutes les œuvres de charité qui le distinguèrent pendant sa vie et surtout la visite des pauvres.

A Lyon les indigents habitent les étages les plus élevés des maisons et pour aller les secourir il faut monter quatre ou cinq et quelquefois même six escaliers. M. Ozanam, alors que sa femme n'était plus jeune lui avait défendu de se rendre plus haut qu'au quatrième étage, et de son côté Madame Ozanam qui savait que

son mari était sujet aux étourdissements, lui avait fait la même défense. Or, on rapporte qu'un jour, étant allés séparément et à l'insu l'un de l'autre, visiter un pauvre malheureux malade, ils se rencontrèrent et se prirent tous deux en flagrant délit. Tous deux avaient désobéi ; tous deux se pardonnèrent et revinrent ensemble, faisant valoir chacun de leur mieux les circonstances atténuantes, mais contents d'avoir accompli une bonne œuvre.

Les fils de si bons et de si charitables parents ont su résumer la vie de ces êtres qui leur étaient si chers dans le verset suivant des psaumes. C'est l'inscription gravée sur leur tombe commune.

Beatus qui intelligit super egenum et pauperem ; in die malâ liberabit eum Dominus.

Bienheureux celui qui a l'intelligence des souffrances de l'indigent et du pauvre. Le Seigneur le sauvera au jour redoutable (du jugement), Ps. XL, 2.

M. l'abbé Ozanam termine par les remarques suivantes : " Tel est le sang qui a coulé dans les veines " de Frédéric Ozanam ; avec ce sang généreux s'inocu- " lèrent dans son âme tous les sentiments élevés " d'amour passionné du devoir, de dévouement, de " charité chrétienne, de solide piété qui firent de lui " cet homme éminent dont nous essayons de retracer " la vie. Sans doute il ne reçut pas des mains de la " Providence tout ce qui devait illustrer son nom ; " son mérite personnel y eut une grande part ; mais " il puisa toujours, au sein de la famille qui lui donna

" le jour, les éléments de noblesse, de grandeur d'âme
" et de ce beau caractère, qui furent l'objet de l'admi-
" ration de ses contemporains, et qui laisseront long-
" temps encore les plus honorables souvenirs. Quant
" à lui, il travailla avec un rare courage à féconder ces
" dons précieux, pour les mettre au service de la
" vérité et de la vertu. Au milieu de ses succès et de
" la gloire qui couronnait ses efforts, il sut toujours
" reconnaître tout ce qu'il devait à ceux qui, mar-
" chant les premiers, lui avaient ouvert le difficile
" sentier qui conduit à la vraie science, à l'honneur et
" à la sainteté."

Si Ozanam eut un grand chagrin à la perte de son père, son affliction fut encore plus profonde, si c'est possible, à la mort de sa mère. Sa douleur semble le pousser au désespoir, lisons plutôt ce qu'il écrivait à un de ses amis : " C'était elle, disait-il, dont les pre-
" miers enseignements m'avaient donné la foi ; elle
" qui était pour moi comme une image vivante de la
" sainte Eglise, notre mère aussi ; elle qui me semblait
" la plus parfaite expression de la Providence ; aussi
" je dois me sentir à peu près comme les disciples
" devaient être après l'ascension du Sauveur, je suis
" comme si la Divinité s'était retirée d'auprès de moi.
" Il me semble par moments, vous l'avouerai-je, que
" la foi m'échappe avec celle qui en fut pour bien dire
" l'interprête, et que je demeure seul dans mon néant.
" Oh ! demandez pour moi au Seigneur qu'il m'envoie,
" comme à ses disciples, orphelins aussi, l'esprit qui

" console, le Paraclet. Je voudrais seulement obtenir
" la force nécessaire pour achever mon pélerinage de
" quelques années, peut-être quelques jours, et pour
" finir enfin comme a fini ma mère."

Ozanam, nous le savons, s'était livré à l'étude et à la pratique du droit, malgré ses répugnances, dans l'unique but de plaire à son père ; mais son père était mort avant qu'il eût pu jouir de ses sacrifices. Plus tard, comme nous l'avons vu, il s'était fait nommer professeur de droit commercial afin de concilier les exigences pécuniaires de sa position avec les soins qu'il devait à sa mère. Maintenant tous ces sacrifices devenaient inutiles ; de là de nouvelles hésitations sur le choix d'une vocation, de nouvelles inquiétudes sur le sort qui lui était réservé. D'un côté, sa correspondance avec l'abbé Lacordaire semblait indiquer qu'il penchait vers l'état religieux. Il alla même jusqu'à prier le célèbre dominicain de lui faire connaître les règles de son ordre et celui-ci en lui répondant ne lui avait pas caché " qu'il éprouverait une joie bien vive
" s'il pouvait un jour l'appeler mon père ou mon frère." D'un autre côté, M. de Montalembert voulait le mettre à la rédaction d'une publication qu'il venait de fonder et M. Cousin lui faisait de sérieuses instances pour *l'enrégimenter* dans l'enseignement universitaire. Au milieu de ces hésitations, la chaire de droit commercial était le seul lien qui le retenait dans sa profession.

Il se décida enfin à reprendre son cours vu qu'il avait eu tant de difficulté à l'obtenir, et craignant sur-

tout de manquer à ses devoirs envers ses concitoyens qui avaient demandé sa nomination. Durant l'année scolaire de 1840 il donna quarante-sept leçons. Elles étaient bien suivies et les hommes d'affaires s'y rendaient en si grand nombre que la salle qui pouvait pourtant contenir deux cent cinquante personnes ne suffisait pas. Le jeune profeseur s'efforçait de rendre ses leçons intéressantes en commentant l'esprit des codes et en donnant des considérations historiques et économiques. " Son ascendant sur son auditoire était tel, dit son bio-" graphe, que c'était merveille de voir un homme " de vingt-six ans inspirant à des négociants bien plus " âgés que lui pour la plupart, l'amour et le respect de " leur profession, et par conséquent l'observance des " devoirs qu'elle impose, et obtenant leurs applaudis-" sements, malgré les vérités, quelquefois sévères qu'il " se croyait obligé de leur adresser."

Notre jeune professeur aurait aimé à prouver son amour et sa reconnaissance à ses concitoyens en gardant aussi longtemps que possible sa chaire de droit commercial, mais il se sentait de plus en plus et malgré lui attiré par les belles-lettres. Un jour il apprend que la chaire de littérature étrangère à la faculté des lettres de Lyon va devenir vacante par la retraite de M. Quinet. Aussitôt il se rappelle que M. Cousin lui avait écrit : " J'aimerais mieux vous voir " dans mon régiment, mais je ne désespère pas. Ne " m'oubliez pas trop, car vous êtes toujours sûr de " trouver en moi un ami." Il part immédiatement

pour Paris où il s'empresse d'aller rendre visite au ministre de l'Instruction publique à qui il expose sa demande. Il pensait qu'il pourrait probablement cumuler les deux professorats. M. Cousin le reçut avec la plus grande affabilité et lui annonça son intention de le nommer l'année suivante à la chaire de littérature étrangère à Lyon, mais il y mit une condition. Le ministère de l'Instruction publique venait d'établir un concours pour l'agrégation à la chaire de littérature étrangère de la Sorbonne. Il n'ignorait pas que des jeunes gens pleins de talent et très savants, se préparaient à ce tournoi depuis plus d'un an ; mais telle était sa confiance dans les connaissances et les talents d'Ozanam qu'il ne craignit pas de l'engager à prendre part à cette lutte, quand notre jeune professeur n'avait plus que six mois pour se préparer. En insistant sur cette condition le ministre ajouta : " Ce " n'est pas que vous puissiez espérer d'y être nommé " (à la chaire de la Sorbonne), car vous avez de redou- " tables concurrents qui se préparent depuis long- " temps, mais je désire que ce premier concours soit " brillant et que le plus grand nombre de jeunes gens " qui ont du talent s'y présentent. Si vous voulez " bien me donner cette preuve de bonne volonté, je " vous nommerai à Lyon."

Cédant aux sollicitations pressantes du ministre, du directeur de l'Académie de Lyon et d'un grand nombre de ses amis qui tous avaient la plus grande confiance dans ses capacités, Ozanam se décida à subir

ces épreuves de la haute licence et il repartit pour Lyon où il désirait s'absorber dans les études préparatoires.

Il lui fallut renoncer à un voyage qu'il se proposait de faire en Suisse et en Allemagne et s'enfermer avec ses livres. Il ne s'agissait de rien moins que d'apprendre et de confier à sa mémoire les diverses origines, les progrès et les époques les plus brillantes des langues française, anglaise, allemande, italienne, espagnole, latine et grecque, s'imbiber de leur littérature et en connaître les maîtres avec leurs différentes spécialités et leurs caractères.

Au temps fixé pour ce tournoi littéraire, Ozanam retourna à Paris, la tête remplie de toutes les connaissances requises, mais dans un état d'énervement bien difficile à décrire. On s'expliquera cependant l'agitation qui s'était emparée de lui, si l'on songe à toutes les occupations qu'il avait déjà, et qu'il continuait en même temps.

Nous empruntons encore à M. l'abbé Ozanam le compte rendu de ces épreuves pour la haute licence, ainsi que l'extrait du rapport adressé au ministre de l'Instruction publique par le président du concours.

" Les candidats étaient au nombre de sept et il y avait cinq juges dont voici les noms : 1. M. Leclerc, doyen de la faculté, président. Il devait interroger sur la littérature en général ; 2. M. Alexandre avait à examiner sur la langue et la littérature grecques ; 3. M. Patin, sur la langue et la littérature latines ;

4. M. Fauriel, sur les quatre littératures étrangères, anglaise, allemande, italienne, espagnole; sur lesquelles Ozanam fut seul à fournir carrière complète ; 5. enfin M. Ampère, professeur au Collège de France, pour la littérature française." *

" On réunit les concurents dans une salle de la Sorbonne, et là sous clef, ils avaient devant eux huit heures pour une dissertation latine *sur les causes qui arrêtèrent le développement de la tragédie chez les Romains.*

" Ozanam possédait la question ; " mais, n'étant pas habitué à composer vite, il était aux abois quand sonna l'heure fatale, et il dut donner un brouillon dont la rédaction lui paraissait laisser beaucoup à désirer." Même aventure le lendemain pour la dissertation française : *De la valeur historique des oraisons funèbres de Bossuet.*

" Les auspices lui paraissant peu favorables, il se serait retiré du concours si quelques encourageantes indiscrétions de l'un des juges ne lui eussent donné à entendre que ses compositions avaient réussi.

" Venaient ensuite trois argumentations distinctes à des jours différents, et de trois heures chacune environ, sur des textes grecs, latins et français, donnés vingt-quatre heures d'avance. En *grec*, Ozanam dut expliquer un chœur d'*Hélène* d'Euripide, et un fragment de la *Rhétorique* de Denis d'Halicarnasse (dans

* Extrait de la lettre LXXI.

sa modestie il s'accuse d'avoir fait peu de philologie et beaucoup de phrases): *Hélène* envisagée comme caractère poétique et mythe religieux; histoire de l'art oratoire à Athènes et à Rome. En *latin*, un fragment de *Lucain* et un chapitre théologique de *Pline:* discussion sur le rôle de César et sur les révolutions des doctrines religieuses chez les Romains.—En *français*, *Philémon et Baucis* de La Fontaine, et le Dialogue de *Sylla et d'Eucrate* par Montesquieu; ici quelques conjectures un peu hardies sur les causes de l'abdication de Sylla et une comparaison qui lui paraissait plus téméraire encore, de Montesquieu comme publiciste avec saint Thomas d'Aquin. Cette saillie assez vive de catholicisme, aussi bien que deux ou trois autres, ne déplurent ni à l'auditoire ni au jury, elles leur parurent même fort originales.

"A la suite de cette épreuve vint l'interrogatoire sur les quatre littératures étrangères. Dante, les auteurs espagnols, Shakespeare et Klopstock, furent tour à tour expliqués avec succès.

"Restaient deux leçons sur des sujets différents pour chaque concurrent, et désignés par le sort, l'un vingt-quatre heures, l'autre une heure d'avance. Le sujet de littérature ancienne fut pour Ozanam: *L'histoire des scoliastes grecs et latins.*

"Ceci semblait une méchanceté du sort, et l'on savait si bien que le candidat n'était nullement au courant de cette spécialité philologique, que la lecture du billet fut accueillie par un rire général de malice,

et peut-être un peu de vengeance par les nombreux universitaires qui composaient le public. Frédéric se croyait perdu et bien qu'un de ses rivaux, M. Egger, lui eût fait passer d'excellents livres avec une générosité au-dessus de tout éloge ; après une nuit de veille et une journée d'angoisses, il arriva plus mort que vif au moment de prendre la parole. N'attendant plus rien de lui-même, il fit un acte d'espérance en Dieu, tel que jamais il n'en forma de plus vif, et jamais non plus il ne s'en trouva mieux. Il parla sur les scoliastes pendant sept quarts d'heure avec une assurance, une liberté dont il s'étonnait lui-même ; il parvint à intéresser, à émouvoir même, à captiver non pas seulement les juges, mais l'auditoire, et s'en tira avec tous les honneurs de la guerre, ayant mis les rieurs de son côté.

" Enfin la dernière séance était plus facile ; il eut à parler *de la critique littéraire au siècle de Louis XIV*. Il prit encore ses aises, se donna carrière au sujet de l'influence funeste exercée par l'école janséniste sur la poésie française et trouva le moyen de signaler les services rendus à la langue par saint François de Sales. Il craignait d'avoir brisé les vitres, mais tout fut pris pour le mieux.

" Le scrutin définitif, fait d'après la moyenne des rangs obtenus dans les divers épreuves, fit sortir Ozanam le premier ; et à son grand étonnement, dans ce résultat il ne fut pas nécessaire de tenir compte des littératures étrangères, c'est-à-dire que pour les lettres

classiques seulement, il avait été placé au-dessus de ses concurrents, dont plusieurs réunissaient pourtant à de profondes études une improvisation coulante, vive et gracieuse.* Ce triomphe fut accueilli par des applaudissements unanimes, non seulement des auditeurs, mais même de ses rivaux."

Parmi ceux qui prirent part à la lutte, il y avait entr'autres concurrents, un homme qui vit encore et dont le nom est célèbre dans le monde des lettres. Nous voulons parler de M. Egger, l'helléniste. Son nom est mentionné au rapport immédiatement après celui d'Ozanam.

Voici l'extrait du rapport auquel nous avons fait allusion.

" *Monsieur le Ministre.* Trois concurrents ont dès l'abord dans ces diverses épreuves, montré une supériorité qui leur a été quelquefois disputée vivement, mais qu'ils ont cependant presque toujours conservée.

" M. Ozanam, déjà connu, comme ses deux rivaux dont les noms suivent, par les plus honorables épreuves de notre faculté, a semblé aux juges mériter le premier rang, non-seulement par ses connaissances classiques, fort étendues sans doute, mais égales peut-être chez d'autres, mais encore par sa manière large et ferme de concevoir un auteur et un sujet, par la grandeur de ses commentaires et de ses plans, par ses vues hardies et

* Extrait de la lettre LXXI 1. p. 413.

justes, et par un langage qui, alliant l'originalité à la raison, et l'imagination à la gravité, paraît éminemment convenir au professorat public. Seul des candidats, il a fait preuve d'une étude grammaticale et littéraire des quatre langues étrangères indiquées au programme, l'italien, l'espagnol, l'allemand et l'anglais.

" M. Egger, qu'un prix remporté à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et des services distingués dans les collèges de Paris, avaient signalé de plus près à notre attention, est, avant tout, un philologue très savant et très habile ; mais la rapidité de sa pensée, la vivacité de sa parole, et l'immense avantage qu'il a obtenu dans la composition française, qui a fait partie de ce concours, prouvent qu'il est appelé à joindre au mérite de savoir beaucoup, le talent d'être écouté.

" M. Berger, esprit plus calme et plus froid, aussi incapable de commettre une faute de goût que de se tromper dans l'interprétation d'un texte difficile, porte à un degré singulier la netteté et la précision du langage: on ne peut appliquer aux lettres avec plus d'art et d'élégance, la rigueur des études philosophiques.

" C'est ainsi que le concours qui vient de commencer sous vos auspices une ère nouvelle pour les facultés, ne sera peut-être pas surpassé de longtemps."

Ozanam et tous ses amis, M. Ampère surtout, crurent voir dans cet éclatant triomphe, une manifestation de la volonté divine qui avait enfin exaucé ses nombreuses prières pour connaître sa véritable vocation. Il n'eut plus d'hésitation et dès lors son nom, ses talents et ses

grandes connaissances furent exclusivement acquis à la littérature.

Aussi quand, le cours à peine terminé, M. Fauriel, professeur de littérature étrangère à la Sorbonne, crut devoir se retirer pour prendre du repos, accepta-t-il cette chaire pour laquelle son prédécesseur l'avait recommandé avec chaleur.

Avant de se livrer aux études préparatoires des épreuves de la haute licence, Ozanam, en même temps qu'il préparait les leçons de son cours de droit commercial, avait composé un livre avec sa *thèse* sur Dante ; il l'avait intitulé : Dante et la philosophie catholique au XIIIe siècle. Nous nous efforcerons dans le chapitre suivant, de donner une idée de cet ouvrage.

CHAPITRE IX.

DANTE ET LA PHILOSOPHIE CATHOLIQUE.

L'édition que nous avons entre les mains contient 1. un discours préliminaire sur la tradition littéraire en Italie, depuis la décadence latine jusqu'à Dante. 2. Une introduction complètement consacrée à Dante. 3. Le livre lui-même, qui n'est que la *thèse*, annotée et augmentée, que soutint Ozanam pour le doctorat ès lettres. 4. Les documents et recherches pour servir à l'histoire de Dante et à l'histoire de la philosophie au XIIIe siècle.

Dans son discours sur la tradition littéraire en Italie, Ozanam nous dit ce qu'il entend par ces expressions. " Ce travail obscur qui nous a conservé les lettres clas-
" siques, cet enseignement qui a son foyer en Italie et
" ses rayons partout, c'est ce que je nomme la tradition.
" Elle recueille l'art pour traverser les époques ora-
" geuses, comme l'arche à la veille du déluge recueillit
" dans ses flancs la nature vivante. L'arche était un
" refuge ténébreux, triste et pauvre, et cependant la
" nature y était tout entière. De même, la tradition
" semble réduite au misérable échafaudage des gloses

" scolastiques et des règles grammaticales ; elle porte
" dans son sein toutes les grandes époques littéraires
" de l'Europe."

Notre auteur au commencement de cet article se place au temps de la décadence de l'Empire romain. Là il considère trois choses qui touchent à leur décadence, la religion, les lois et les lettres. De ces trois choses la religion païenne seule disparaît complètement, mais non subitement, au contraire elle dispute le terrain jusqu'au bout devant l'Evangile.

Quant aux lois, pendant que l'édifice romain allait crouler, que la cité périssait, les provinces sous le pouvoir de Rome grandissaient sous une administration commune, le droit des gens. Ce fut le droit des gens, c'est-à-dire, la loi que le monde s'était faite par l'entremise des Romains, qui se conserva dans les compilations de Justinien pour devenir le fondement des sociétés futures. Les lois de tous les états européens sont basées sur ce code.

Les lettres eurent le même sort que les lois. Dans la première période de temps embrassée par l'auteur (ce temps commence au siècle d'Auguste et se rend jusqu'à l'apparition de la langue italienne), Rome subjugua toute la terre plus souverainement et universellement encore par sa langue et ses institutions, qu'elle ne l'avait subjuguée autrefois par ses armes.

Du nord de l'Italie les lettres passèrent d'abord en Espagne, témoins, les deux Sénèque, Lucain, Quintilien et Martial, puis elles se rendirent dans les Gaules

jusqu'aux confins de la Germanie, témoins encore Ausone, Rutilius et Sidoine Apollinaire. Nul n'était réputé civilisé s'il ne possédait à fond la langue et les lettres des Romains. C'est pour désigner cette culture universelle qui s'étendait de la Grande Bretagne aux extrémités de la Hongrie que Tertullien créa un barbarisme éloquent, il l'appelle *Romanitas*.

" En même temps, dit notre auteur, s'établissait une " puissance nouvelle que les âges antérieurs n'avaient " pas connue : l'enseignement public. De là les sco- " liastes qui se chargèrent de maintenir la pureté de " la langue, la correction des textes, d'éclairer les " allusions mal comprises et de consacrer le souvenir " des usages effacés."

Voilà pour la première période.

Puis vient la dissolution de la société romaine et l'époque où la religion païenne disparaît devant le christianisme. Les lettres en ces temps furent sauvées par l'Eglise qui fit surgir alors tant de grands hommes, évêques et docteurs, littérateurs et poètes, témoins saint Justin, saint Augustin et saint Ambroise, Lactance, Victorinus et le poète Prudence, c'est la seconde période. Mais voilà que les barbares apparaissent et qu'ils envahissent tout. Qui pourra maintenant empêcher les lettres de périr ? L'Église encore, par ses papes et ses moines, et ceci forme la troisième époque. Dans ces temps ont vécu parmi les papes : saint Léon le Grand et saint Grégoire le Grand ; parmi les moines : saint Benoît et saint Colomban et avant eux, parmi

les séculiers, Cassiodore et Boëce qu'on appela "le dernier des Romains."

"Ainsi ajoute Ozanam, la tradition ne périt pas. "Elle se maintient dans l'Eglise et par là dans la chré-"tienté. Au milieu de cette obscurité qui s'étend du "septième au huitième siècle, l'esprit humain ne "détruisit pas son œuvre de tant d'années. L'ouvrier "immortel travaillait dans le silence, ou, s'il sembla "un moment sommeiller, l'Église veilla pour lui, "comme l'ange de cet artiste pieux, qui, à son réveil, "trouva achevé par une main invisible, le tableau "interrompu le soir."

Quand les barbares, les chrétiens et les hommes de l'ancienne civilisation ne formèrent plus qu'une seule société, les lettres se réfugièrent dans les écoles établies par les rois, tels que Charlemagne et Lothaire. Puis plus tard on vit apparaître les moines de Saint-Gall qui représentèrent les lettres et les sciences.

Quand la querelle éclata entre le sacerdoce et l'empire, Grégoire VII, en forçant le prince allemand Frédérick Barberousse à venir s'humilier à Canossa, fit triompher la civilisation sur la barbarie et en réalisant l'émancipation du clergé de l'esclavage féodal, il proclama en même temps l'émancipation des sciences et des lettres. Les décrets des conciles remettaient continuellement en force les bulles ordonnant l'établissement, auprès des églises épiscopales, de chaires pour l'enseignement. Vers ces temps brillèrent Lanfranc, saint Anselme, et Pierre Lombard qui donnèrent une

grande impulsion aux études littéraires dans l'Europe septentrionale.

Enfin apparaissent les langues populaires, et les langues classiques deviennent plus proprement le partage des savants et de l'Eglise. C'est d'abord le français qui par les trouvères et les troubadours pénètre un peu partout. On le parle même dans les provinces du Midi et à la cour de Palerme ; plus tard saint François demandait l'aumône en français aux portes de la Basilique du Vatican, et Sordello n'était pas moins habile versificateur en langue d'*oïl* qu'en langue d'*oc*.

Tant d'exemples, dit Ozanam, enhardirent enfin la timidité de cette belle langue italienne, née depuis deux cents ans et qui n'osait encore se produire dans les lettres. Enfin apparaît Ricordano Malespini avec la première prose en langue populaire, et Brunetto Latini avec la première poésie. Ce sont les amis et les maîtres de Dante.

L'auteur termine en faisant les remarques suivantes : " Ainsi les lettres n'ont jamais péri. Ainsi cette période " de barbarie complète, qu'on étendait dans un espace " de mille ans, de la chute de l'empire romain à la " prise de Constantinople, qu'on avait successivement " réduite, et qui demeurait enfin restreinte aux sep- " tième et dixième siècle, s'évanouit devant un examen " plus sévère. La barbarie put usurper, elle ne pres- " crivit jamais. Une protestation nombreuse, toujours " transmise, toujours recueillie conserva les droits du " savoir. Je ne trouve point cette ignorance univer-

" selle déplorée par plusieurs contemporains ; et parce " que plusieurs la déplorent éloquemment, je com- " mence à n'y plus croire. L'intelligence humaine a " eu cet honneur, que la ruine du monde ancien, et " le débordement de l'invasion n'aient pu prévaloir " contre elle. La Providence pour qui rien n'est petit, " a pris soin des destinées de l'art, comme des révolu- " tions des peuples. Elle ne laissa jamais le monde " sans un foyer où il put rallumer ses flambeaux. Il " n'y a que les temps qui n'ont de foi ni en Dieu ni " dans l'homme, il n'y a que les siècles impies qui " croient à une nuit éternelle."

Impiaque æternam timuerunt sæcula noctem.

Dans l'introduction, Ozanam, nous l'avons dit, s'occupe uniquement de Dante et de la philosophie contenue dans ses ouvrages.

Dans un de ses voyages en Italie, lorsqu'il parcourait le Vatican, il avait été frappé par une des fresques des *Chambres de Raphaël.* Cette fresque, représente le Saint Sacrement sur un autel, élevé entre ciel et terre : le ciel qui s'ouvre et laisse voir dans ses splendeurs la Trinité divine, les anges et les saints ; la terre couronnée d'une nombreuse assemblée de pontifes et de docteurs de l'Eglise. " Au milieu de l'un des groupes dont " l'assemblée se compose, on distingue une figure " remarquable par l'originalité de son caractère, la " tête ceinte, non d'une tiare ou d'une mitre, mais " d'une guirlande de laurier, noble et austère toutefois, " et nullement indigne d'une telle compagnie. Et si

" l'on recueille ses souvenirs, on reconnaît Dante
" Alighiéri.

" Alors, poursuit l'auteur, on se demande de quel
" droit l'image d'un tel homme a-t-elle été introduite
" parmi celles des vénérables témoins de la foi, par un
" peintre accoutumé à l'observation scrupuleuse des
" traditions liturgiques, sous l'œil des papes, et dans
" la citadelle même de l'orthodoxie."

Ozanam explique cette place d'honneur donnée à Dante, par le besoin d'une réparation éclatante à la mémoire de cet homme qui non seulement fut un grand poète, mais aussi un grand philosophe. Toute l'Italie est couverte de monuments du poète populaire, et chaque chose qu'il a touchée, chaque endroit où il a été vu, devient l'objet d'un culte de respect et d'honneur. " Florence surtout a entouré d'un culte expia-
" toire tout ce qu'elle a conservé de lui ; le toit qui
" abritait sa tête, la pierre même où il avait coutume
" de s'asseoir. Elle lui a décerné une sorte d'apo-
" théose en le faisant représenter par la main de
" Giotto, vêtu d'une robe triomphale et le front cou-
" ronné, sous un des portiques de l'Eglise métropoli-
" taine, et presque entre les saints patrons de la cité."

En même temps que les monuments se chargeaient de faire la partie matérielle de cette réparation, les chaires publiques en faisaient la partie spirituelle. Florence, Pise, Plaisance, Venise, Bologne entendaient donner dans ces chaires, l'interprétation de la *Divine Comédie*. Les plus beaux génies italiens s'occupèrent

d'expliquer les œuvres de Dante et de les commenter, et tous ses compatriotes s'unirent pour le saluer comme un poète excellent, un philosophe profond et un théologien judicieux.

L'auteur exprime ensuite son regret de ce que le côté philosophique dans les œuvres de Dante ait été si souvent traité avec dédain et que plus souvent encore il ait passé inaperçu.

La *Divine Comédie*, selon lui, était spécialement écrite pour les esprits méditatifs, et pour ceux qui parmi les philosophes sont le plus exempts de la contagion de l'erreur, et cependant le plus grand nombre de ceux-ci, tout en admettant la philosophie contenue dans l'ouvrage, n'ont pas voulu en reconnaître l'importance, la grande portée. D'autres n'y ont vu qu'un épouvantail de plus dans ces ténèbres fabuleuses du treizième siècle déjà peuplées de tant de fantômes. D'autres enfin y ont découvert, tout à la fois, une passion pieusement romanesque et un manifeste politique. " Ce qui prouve, ajoute Ozanam, que parmi nous, " périssables créatures que nous sommes, telle est " l'impuissance des souvenirs et la courte portée de " la gloire, qu'à peine de ceux qui honorèrent le plus " l'humanité, nous parvient-il au bout de quelques " siècles, autre chose que le nom. Ces noms vont ordi- " nairement à l'immortalité, portés par une admiration " traditionnelle et ignorante, comparable au dauphin " de la fable, qui, sans le savoir, portait à travers les " mers tantôt un animal moqueur et tantôt un poète

" aux accents divins. Si ces complaisances paresseuses
" de la postérité profitent quelquefois à des personnages
" peu dignes, plus souvent elles font tort aux grands
" hommes. Il semble qu'une justice suffisante leur ait
" été rendue parce qu'on leur paie en l'occasion un
" tribut de vulgaires louanges, tandis que leurs titres
" les plus précieux restent ensevelis dans la poussière.
" En sorte que, s'ils pouvaient soulever tout à coup
" les pierres de leurs tombes, on ne sait, quel sentiment
" les agiterait davantage, ou l'indignation de se voir
" ainsi méconnus, ou l'orgueil d'être entourés de tant
" d'hommages, alors même qu'on les connaît si peu."

Ozanam n'a pas voulu que la philosophie contenue dans les œuvres de Dante, fût ignorée et c'est pour cela, que considérant ce mérite comme un des plus beaux fleurons de la couronne du poète, il s'est décidé à produire cette *thèse* et plus tard à écrire cet ouvrage.

L'auteur n'ignore pas qu'on a traité avec dédain la philosophie de l'époque où vécut Dante et que de toutes les choses du moyen âge, elle a été la plus calomniée, celle dont la réhabilitation s'est fait, le plus attendre. On a représenté le moyen âge comme parlant un langage barbare, mais les œuvres de Dante ne sont-elles pas écrites dans la langue la plus mélodieuse de l'Europe? On a dit de plus que le langage en était pédantesque dans sa forme et monacal dans son esprit, et cependant, pour charmer leurs loisirs, n'a-t-on pas vu les princes se faire réciter les chants de la *Divine Comédie*, tandis que pour se délasser de leurs

travaux, les artisans les répétaient dans leurs humbles demeures. Ils expriment tout à la fois les plus doux mystères du cœur et les plus brillantes luttes de la place publique.

De nos jours, le plus grand nombre des poètes ne font de la poésie qu'une affaire d'art, et n'y voient qu'une beauté relative, résultant de la double harmonie des pensées avec les paroles, et des paroles entre elles. La dernière de leurs occupations est de voir à la valeur logique de la pensée et à la portée morale de la parole.

Dante lui, n'ayant plus de patrie ici-bas, pénètre dans le monde invisible dont il fait sa patrie. De là laissant tomber ses regards sur les choses humaines il en découvre le principe et la fin. Aussi ses chants sont-ils remplis d'enseignements, car chaque vers semble porter en lui-même une double valeur logique et morale.

Enfin on a accusé le moyen âge d'être un temps d'abrutissement où non seulement personne ne savait exprimer ses idées, mais encore où les idées mêmes semblaient faire défaut. Dante, par ses chants remplis d'une philosophie poétique, une poésie philosophique vraiment sociale, venge bien cette époque de ces reproches si mal fondés. Qui, en effet, après avoir lu et médité les écrits du grand poète italien, pourra nier la culture de l'esprit à l'époque où il vécut ? " Pour nous, " ajoute Ozanam, comme nous nous arrêtons avec " respect devant la maison qui vit naître un homme " illustre, encore que les murs en soient noircis par la

" vétusté, et que nous n'en comprenions pas l'ordon-
" nance intérieure ; nous apprendrons aussi à respecter
" la civilisation au sein de laquelle il vécut, bien
" qu'elle nous apparaisse confuse dans l'ombre des
" temps."

L'auteur passe ensuite au plan qu'il veut adopter, il nous indique la marche qu'il suivra et nous en fait connaître les différentes étapes. Il nous donne de plus une idée des recherches que ce travail a nécessitées et nous découvre les sources où il est allé puiser. Ces documents forment la dernière partie du livre et consistent en une série d'extraits de saint Bonaventure, de saint Thomas, d'Albert le Grand et de Roger Bacon. On y trouve aussi une légende rimée : la *Vision de saint Paul ;* poème inédit du treizième siècle.

* Seignors freres, ore escoutez
Vous qui estes à Deu nummez †
Et aidez-moi à translater
La visiun Saint Paul le ber ‡

---

* Seignors etc., Il suffit d'avertir une fois pour toutes que l'*o* tient souvent lieu des diphthongues *eu* et *ou* ; qu'il est lui-même ordinairement remplacé par l'*u* devant les liquides *un et in* ; que *l* et *r*, *b* et *g* se permutent ; que *ei* et *ou* s'écrivent pour *oi*, *i* pour *y*, *e* pour *i*.

† *A Deu, nummez,* a Dieu voués. Il est remarquable que le traducteur s'adresse à des moines.

‡ *Saint Pol le ber*, le baron ; c'est-à-dire le brave et puissant Le moyen âge aimait à rapprocher la milice du ciel et celle des rois.

Deu, par sa douçor
Et par la soue grant amor, ⁒
Ait merci et mémoire.
Des almes qui sunt en purgatoire !
.....
.....
.....
.....
Seignors frères, par Deu amor
Gauduns nos di tel labor
Et eschevun, nos de toz mals
Et de toz péchéz criminals ;
Et à Dampne-Deu convertuns
Et nos ensemble O lui vivuns
* Amen, Deus, par ta merci
Otrie nos que soit issi !

Dans la première partie du livre, Ozanam jette un coup d'œil sur l'état général de la chrétienté du treizième au quatorzième siècle, et nous fait connaître les causes qui favorisèrent le développement de la philosophie. Cette époque, dit l'auteur, fut un temps de transition. L'Eglise, abandonnant les luttes extérieures, semble se replier sur elle-même et donner plus d'attention que jamais aux affaires spirituelles. Aussi il n'est pas de siècle qui ait produit un aussi grand nombre de saints que le treizième siècle.

⁒ *Soue*, sa., sua.

* Et ce manuscrit de Musée Britannique (Bibliothèque Cattonienne), Vespas A. VII, donne plusieurs variantes, et termine par ces deux vers où l'auteur se fait connaître :

Jeo suis serf Deu, Adam de Ros :
Ici fais je le mun repos.

La situation politique subissait aussi une révolution. Les nationalités se formaient, et les peuples, échappés à la centralisation du saint Empire romain, se livraient à un travail d'organisation à l'intérieur et essayaient leurs forces entr'eux à l'extérieur afin d'établir leurs frontières respectives. En certains pays les communes s'émancipaient, et le peuple essayait de se soustraire au régime féodal afin de se gouverner lui-même, et l'on vit ainsi surgir les Parlements, les Diètes et les Cortès. Les lettres, les sciences et les beaux-arts subissaient aussi l'influence que de nouvelles découvertes ne pouvaient manquer de leur donner. Les voyages de Marco-Polo, les missions de quelques pauvres religieux à travers les déserts de l'Asie septentrionale, enfin les vaisseaux génois poussés par les vents aux rivages des Canaries avaient reculé les bornes de la terre connue. La découverte de la boussole, de la poudre à canon, faisait pressentir dans la nature des forces inaperçues jusque-là. En même temps s'ouvraient les grandes Universités, celle de Paris qui fut la première ne comptait pas moins de quarante mille étudiants venus de tous les coins du monde ; puis surgirent successivement les universités d'Oxford, Bologne, Padoue, Salamanque, Naples, Lisbonne et Rome. La poésie faisait place à la prose qui faisait sa première apparition assujettie aux seules règles d'une grammaire mal assurée. Dans l'architecture et dans la peinture, les progrès étaient aussi très marqués. La peinture surtout ne se contenta plus de décorer les vitraux des basiliques, mais elle

passa aux murs et les couvrit de fresques. Enfin les croisades donnèrent le plus grand élan au commerce en ouvrant les grandes voies de communication avec l'Orient.

Est-ce que, seule, la philosophie serait restée en arrière dans le chemin du progrès ? Non, certainement ; et en ce temps où Ptolémée, Platon et Aristote trouvèrent leurs premiers interprètes, en ce siècle qui produisit Jean de Salisbury, Roger Bacon et Albert le Grand, non seulement les traditions savantes de l'humanité ne restèrent pas dans l'oubli, mais toutes les sciences se rapportant à la philosophie semblent y avoir atteint leur apogée. L'effervescence causée par toutes ces découvertes et ces innovations se fit sentir jusque dans les plus grandes solitudes, et les événements contemporains communiquèrent à la philosophie un mouvement durable.

Dans les pages suivantes l'auteur s'occupe plus spécialement de la philosophie scolastique. Aux temps de l'effondrement de l'empire romain et de l'invasion des barbares, les lettres, les sciences et les beaux-arts, nous l'avons vu, cherchèrent un refuge dans les cloîtres. C'était le temps où l'on ne connaissait que sept arts libéraux divisés sous les noms de *trivium* et *quadrivium;* la philosophie n'en faisait partie que par la dialectique. La théologie n'y avait pas de place, mais quand elle vint y prendre la première, elle donna naissance à cette longue lutte des réalistes et des idéalistes ou nominaux. Il s'agissait de démontrer s'il y avait ou

non correspondance entre les existences invisibles que la métaphysique suppose et les notions que la logique déduit entre les réalités et les idées.

Lorsqu'apparut le siècle dont s'occupe particulièrement notre auteur, les discussions philosophiques étaient à l'ordre du jour si bien que les philosophes, par suite d'opinions différentes, se trouvaient divisés en sept camps, sur le nombre desquels trois ou quatre furent anathématisés. A cause même de ces divergences d'opinions la philosophie atteignit dans ce siècle sa plus grande gloire, et reçut l'élan le plus puissant.

La politique au treizième siècle, rapprocha les différents systèmes et il y eut fusion des différents camps, même des réalistes et des idéalistes. Cette union fit apparaître d'illustres docteurs dont chacun représenta plus excellemment un des systèmes, mais jamais ne méconnut les autres. Citons entr'autres celébrités les noms d'Albert le Grand dont l'érudition paraissait sans bornes. "Grand philosophe et grand magicien, devenu célèbre, dit M. Cousin, dans les souvenirs de la postérité comme un être presque mythologique et plus qu'humain." Roger Bacon d'Angleterre qui, par des expériences faites dans un monastère obscur et dans une cellule plus obscure encore, fit connaître les merveilleux effets de la poudre, prédit l'utilité de la vapeur appliquée à la navigation et sa puissance comme force motrice. Saint Bonaventure, le séraphique docteur, aux doctrines contemplatives; toutes ses

œuvres publient l'accord des facultés humaines avec les sources divines, accord bien propre à consoler ceux qui vivent ici-bas au milieu des misères humaines, par l'espoir des félicités éternelles cachées dans les hauteurs mystérieuses. Saint Thomas d'Aquin, l'Ange de l'école, le grand maître de la métaphysique, celui qui a réuni dans la *Summa totius theologiæ*, tout ce qu'une philosophie vraiment catholique peut savoir de Dieu, de l'homme et de leurs rapports.

Il est vrai que ce siècle donne aussi naissance, parmi les philosophes à des hommes dont les opinions ne furent pas sans reproches; au nombre de ces derniers on peut citer Raymond Sulle, Dun Scott et Occam, mais la grandeur des premiers ne suffit-elle pas à prouver que la philosophie et les sciences qui s'y rapportent avaient atteint leur apogée?

Le savant professeur poursuit ensuite ces considérations sur la philosophie au treizième siècle, en nous faisant connaître les caractères particuliers de la philosophie italienne. "L'Italie, cette terre bénie du ciel, " dit-il, et d'une nature si active, a toujours eu une " philosophie qui a su maintenir dans leur primitive " alliance la direction morale et la forme poétique." Les philosophes et les poètes de l'antiquité latine sont cités et rapprochés les uns des autres.

Au moyen âge la philosophie italienne n'était ni moins florissante ni moins fidèle à son caractère. La renommée des penseurs de la Péninsule était si grande qu'on a vu Lanfranc et saint Anselme sortis de

Pavie et d'Aoste aller prendre possession l'un après l'autre du siège primatial de Canterbury, plus tard aussi le Lombard Pierre fut porté, par l'admiration universelle, de sa chaire de professeur à l'évêché de Paris. Quant il s'agissait de l'étude des hautes sciences la plus grande rivalité semblait exister entre les différentes villes. Bologne et Padoue avaient leurs écoles de philosophie. Milan ne comptait pas moins de deux cents maîtres de grammaire, de logique, de médecine et de philosophie.

La vigueur exubérante de la philosophie italienne se manifeste surtout dans les luttes que firent surgir les différents systèmes, luttes qui furent souvent sanglantes. Dès l'année 1115, les Epicuriens étaient assez nombreux à Florence pour y former une faction redoutée et pour y provoquer une guerre civile, et plus tard le matérialisme y apparaissait comme la doctrine avouée des Gibelins. La lutte entre les Papes et les Empereurs donna aussi un nouvel élan aux sciences, car de même que les premiers s'entouraient des hommes les plus savants et professant les systèmes les plus orthodoxes, de même aussi les derniers ralliaient autour d'eux les hommes les plus capables de soutenir les opinions les plus perverses, et de faire la guerre à l'enseignement catholique. Mais ils furent admirablement bien combattus par saint Thomas d'Aquin et par saint Bonaventure. Pour terminer, citons encore parmi les savants les plus célèbres d'Italie, Algidius Colonna, Albertano de Brescia, Brunetto Latini et Guido Cavalcanti.

Ozanam termine la première partie de son livre par un abrégé de la vie de Dante, suivi du plan général de la *Divine Comédie* dont il nous indique les parties se rapportant plus particulièrement à la philosophie.

Dante Alghiéri naquit à Florence en 1265. Le grand poète vint au monde dans la maison d'un exilé et mourut en exil. Dès sa plus tendre enfance il se mit à l'étude et cultiva toutes les sciences connues de son temps. Il eut pour maître Brunetto Latini. Il n'avait que neuf ans quand il fit la rencontre de la jeune Béatrix dont il fut pour toujours épris, et qui mourut à la fleur de l'âge. Cette beauté qui s'était montrée à lui sous des formes réelles, devenait un type idéal qui remplissait son imagination, et Béatrix apparaît chaque fois que le poète veut faire entendre un chant d'amour, il semble même que c'est elle qui l'inspire continuellement. Après la mort de Béatrix, Dante se maria et il a laissé plusieurs enfants. Il prit une part importante dans les troubles qui agitèrent alors l'Italie : il se distingua particulièrement à Campaldino, où les Guelfes remportèrent une victoire sur les Gibelins. Le futur poète s'était jeté dans les rangs des Guelfes, c'est-à-dire, qu'il était un des défenseurs de l'indépendance italienne contre les Gibelins qui combattaient pour le maintien des droits féodaux et de la suzeraineté du Saint-Empire. Dante fut souvent chargé par son parti de missions politiques très importantes, et en 1300 on le trouve un des prieurs ou magistrats de sa ville natale. Plus tard, la division

s'étant mise parmi les Guelfes victorieux, la guerre civile éclata à Florence entre les *Noirs* et les *Blancs*, et Dante épousa la cause de ces derniers. Les premiers formaient le parti des nobles qui voulaient ouvrir les portes de la ville à Charles de Valois, tandis que les plébéiens ou les *Blancs* le repoussaient. Le parti dont le poète était un des chefs, malheureusement pour lui, fut vaincu et Dante dut s'enfuir, banni de sa ville natale par le prince français. C'est dans l'exil qu'il écrivit la *Divine Comédie*, poème qui, a bon droit, excita l'admiration universelle. Outre cette grande œuvre Dante a aussi composé des *Poésies lyriques* qui ne sont pas indignes de lui. Il écrivit de plus la *Vita nuova*, qui renferme des détails sur ses premières années ; des traités : *De vulgari eloquentiâ ; De Monarchiâ universali*, ouvrage favorable à l'Empereur et condamné à Rome. Dante mourut à Ravenne en 1321. Il était ami du musicien Casello et de l'architecte Arnolfo, et contemporain de Guido Cavalcanti et du très célèbre peintre Giotto. Dante savait l'*Enéide* entière, était familier avec Ovide, Lucain, Stace, Pline et Frontin ; il savait le grec, citait volontiers des vers espagnols ou français, et composait souvent lui-même en provençal. Cependant, ce qu'il connaissait et étudiait de préférence ce sont les nombreux dialectes de l'Italie. Il étudia à l'Université de Paris, et Padoue, Crémone, Bologne et Naples ont revendiqué l'honneur de l'avoir compté au nombre de leurs élèves.

" A la mort de Béatrix, dit Ozanam, le grand poète

" chercha dans la lecture de Cicéron et de Boèce des pen-
" sées consolantes, il y trouva plus car c'est dans cette
" lecture qu'il prit goût à la philosophie qui vint cou-
" ronner toutes ses grandes connaissances. Il poursui-
" vit l'étude de cette science avec une telle opiniâtreté
" que sa vue fut pour longtemps altérée par suite de
" ses nombreuses lectures et préparations aux discus-
" sions publiques. Comme le fait remarquer Ozanam,
" ce culte qu'il avait voué à la philosophie ne se ren-
" fermait pas dans les bornes d'un seul ordre de con-
" naissances, il embrassait la vérité absolue et com-
" plète. Universalité de savoir, élevation de points de
" vue, ne sont-ce pas là deux éléments constitutifs de
" l'esprit philosophique ? C'est ainsi, poursuit notre
" auteur, que dans la *Divine Comédie* nous nous trou-
" vons en présence d'une vaste philosophie dont l'ex-
" position détaillée va nous occuper désormais et dont
" nous pouvons déterminer d'avance les caractères
" généreux, d'après les faits corrélatifs qui ont été
" l'objet de nos recherches préliminaires. Elle sera
" éclectique dans ses doctrines comme le furent les
" plus illustres doctrines d'alors ; poétique par sa
" forme et morale dans sa direction comme il le fal-
" lait pour obéir aux habitudes nationales ; elle sera,
" comme l'esprit de son auteur, hardie dans son essor,
" encyclopédique dans l'étendue qu'elle embrasse.
" Car, dit Ozanam, une doctrine philosophique peut
" se comparer à une fontaine, le génie de celui qui la
" professe est comme le bassin où elle est contenue,

" et dont elle prend la configuration ; les circons-
" tances de temps et de lieu ressemblent à l'atmos-
" phère environnante dont elle subit la température,
" et dont les vents rident la surface."

CHAPITRE X

DANTE ET LA PHILOSOPHIE CATHOLIQUE AU XIIIe SIÈCLE (*suite*).—EXPOSITION DES DOCTRINES PHILOSOPHIQUES DE DANTE.

Ozanam au commencement de cette deuxième partie de son livre nous donne une définition de la philosophie d'après Dante. Déjà, dans le cours du livre, nous avons rencontré des définitions de cette science d'après saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure; avec notre auteur nous reproduirons ici celle de Dante qui certes en vaut bien une autre. Après avoir fait un rapprochement entre les neuf cieux de Ptolémée et les neuf sciences du système encyclopédique de Dante; après avoir parlé des cieux et des astres sans nombre qui les illuminent Ozanam ajoute : " Et de même qu'au " dessus de ces orbes matériels s'étend le ciel empy- " rée, pure lumière, immuable en son repos; de même " par delà toutes les sciences profanes se trouve la " théologie, où la vérité repose dans une radieuse et " pacifique évidence. La physique, la métaphysique " et la morale sont donc les derniers degrés de l'échelle " scientifique auxquels nos forces naturelles peuvent

" atteindre; on les réunit sous le nom de philoso-
" phie. * La philosophie dans le sens étendu de son
" étymologie, est plus encore: c'est une affection
" sainte, un amour sacré dont l'objet est la sagesse. Et
" comme nulle part la sagesse et l'amour n'existent
" plus parfaitement qu'en Dieu même, il est permis
" de dire que la philosophie est de l'essence divine,
" qu'elle est l'éternelle pensée, l'éternelle complai-
" sance réfléchie sur elle-même, la fille, la sœur,
" l'épouse du souverain empereur de l'univers." †

L'auteur vient à s'occuper plus particulièrement de la *Divine Comédie*, et dans le cours de ce chapitre, il explique l'apparition dans les chants du poète des différents personnages qui y jouent les premiers rôles, tels que la Vierge Marie, Lucie, Béatrix et Virgile; Dante avait pour la sainte Vierge un culte de prédilection et c'est elle qui dans ses écrits représente toujours la clémence divine. Les commentateurs de Dante reconnaissent tous en Lucie la grâce illuminante dont le poète a besoin. Quant à Béatrix, elle n'était plus pour lui une simple fille des hommes, mais une intelligence inspiratrice, une dixième Muse, la Muse qui, dans ce temps, dominait toutes les autres, la Muse de la Théologie. L'auteur cite à l'appui de cette assertion un grand nombre de vers du poète. Enfin Virgile, à

* *Convito* tratt II, 14.

† *Convito* tratt II, 16; III, 12, 14, 15.

cause de sa quatrième églogue, est considéré par Dante comme le maître de toute science humaine, c'est-à-dire le plus grand philosophe. L'auteur reproduit plusieurs vers du poète qui vont à prouver cet avancé.

Passant ensuite plus particulièrement à l'examen du côté philosophique de l'œuvre, Ozanam remarque que le poète dédaigne, dans ses écrits, cette partie de la philosophie qui est la logique, et qu'il s'attache de préférence à la physique, à la metaphysique et surtout à la morale. Il ne se livre pas comme le plus grand nombre de philosophes ses contemporains à la discussion de questions aussi oiseuses que de savoir par exemple : quel est le nombre des moteurs des cieux ? s'il faut admettre l'existence d'un premier mouvement ? etc. Non, ce qu'il recherche surtout c'est la morale. " La morale à ses yeux, dit Ozanam, est " l'ordonnatrice de l'entendement humain, elle en " règle l'économie, elle y prépare la place, elle y mé- " nage l'accès des autres sciences qui ne sauraient " exister sans elle; de même que la justice légale, or- " donnatrice des cités, y protège la culture des arts " utiles. * C'est ainsi que le poète considère les " vérités morales comme le plus bel héritage que lais- " sèrent au monde, ceux qui, par le raisonnement, " descendirent au fond des choses." †

* *Convito* II, cap. XV.

† *Purgatorio* XVIII, 23.

Dante laissant de côté cette dialectique improductive qui se complaît dans la discussion de questions pour le moins inutiles, a toujours pour but dans toutes ses recherches l'utilité pratique. " Dans ses ouvrages " ajoute l'auteur, l'étude elle-même est représentée " comme une obligation morale et la science un de- " voir. Il ne faudra donc pas s'étonner si dans ces " œuvres toutes les connaissances obtenues viennent se " classer sous la notion du bien et du mal. Il y aura " un ensemble de doctrines qui comprendra le mal " d'abord, puis le mal en lutte ou en rapport avec le " bien ; enfin le bien lui-même, dans l'homme, dans " la société, dans la vie à venir, dans les êtres exté- " rieurs aux influences desquels la nature humaine est " soumise. Le monde invisible sera pris pour théâtre " principal de ces explorations, parce que là seule- " ment les problèmes du monde visible ont leur solu- " tion définitive, là se contemplent face à face les " substances et les causes admises ici-bas sur la foi de " leurs phénomènes et de leurs effets. Ainsi les con- " ceptions savantes de la raison entreront comme " d'elles-mêmes dans le cadre poétique donné par " la tradition religieuse : Enfer, Purgatoire et Pa- " radis."

Poursuivant sa thèse, notre savant auteur nous donne dans les autres chapitres, de belles et savantes dissertations, d'abord sur le mal (l'enfer) puis sur le mal et le bien dans leur rapprochement (le purgatoire), et enfin sur le bien (le paradis). Nous regret-

tons que le cadre de cet ouvrage ne nous permette pas de donner autre chose que l'analyse la plus succincte de ces belles pages.

Donnant différentes définitions du mal Ozanam dit entr'autres choses : " Le mal ce n'est pas seulement l'absence c'est la privation du bien." Dante avait dit : " Comme la vérité est le bien suprême de l'intelligence, le mal intellectuel est l'ignorance et l'erreur." *

L'ignorance et l'erreur varient comme leurs causes ; de ces causes les unes sont en dedans de l'homme, les autres en dehors. Les premières se divisent en quatre catégories : les défauts du corps ; les infirmités natives et universelles de l'âme ; les infirmités volontaires de l'esprit telles que la jactance, la pusillanimité, la légèreté, enfin les vices du cœur, ennemis des bonnes pensées.

Les causes du dehors se divisent en deux catégories distinctes. D'abord les difficultés de la vie domestique et civile ; la difficulté des temps et des lieux ; l'absence des moyens d'étude, de conseils, d'exemples et enfin les opinions vulgaires.

La fin de ces diverses maladies de l'entendement c'est la mort, car cesser de raisonner pour l'homme c'est mourir. † C'est pour cela que Dante dit quelque part : "Comment peut-on appeler mort celui qu'on

* *Inferno* III, 403.

† *Convito* IV, 7.

voit encore agir ? Il faut répondre : que l'homme est mort et que la bête est restée ! *

Le mal encore, le mal moral, c'est le vice et le vice est la disposition de notre vouloir contraire au vouloir divin. Or le vouloir divin défend l'incontinence, la luxure et la gourmandise, la brutalité, le blasphème, le meurtre, la calomnie et la médisance, l'usure, la fraude et la trahison.

"L'homme, dit Ozanam, à mesure qu'il s'enfonce " dans la forêt de la vie, y rencontre trois monstres " menaçants : la volupté, pareille à la panthère légere " et lascive et qui ne cesse pas de fasciner les regards " qu'une fois elle a captivés ; l'ambition, qu'on peut " comparer au lion superbe ; la cupidité semblable " à la louve, dont la maigreur accuse les insatiables " désirs : c'est elle qui fait les plus nombreuses vic- " times. Mais ces bêtes redoutables ne sont point ori- " ginaires du monde qu'elles ravagent : filles de l'enfer, " l'envie leur en ouvre les portes." †

Après avoir donné les causes du mal dans l'homme pris individuellement, Ozanam examine les mêmes causes suivies des mêmes résultats dans la société, car la société, dit-il, n'est que la multiplication de l'individu dans l'espace.

---

* *Convito* IV, 7.

† *Nel camino della vita*, etc, débuts du poème de l'*Enfer*.

‡ *Inferno* I, 11, 15, 17, 32, 37.

Les égarements de l'humanité commencent à ses premiers jours, il faut presque remonter à la création. Déchu du bonheur de converser ici-bas face à face avec la Divinité, l'homme la chercha dans les astres ; de là l'idolâtrie, la première erreur des premiers peuples. * Plus tard la recherche de la vérité absente et l'amour de la sagesse formèrent les premiers philosophes. Que d'erreurs et d'aberrations dans les différents systèmes depuis Parménide jusqu'à Epicure qui fait mourir l'esprit et le corps : depuis Pythagore qui fait descendre les âmes à travers tous les degrés de la création, jusqu'à Platon qui les voit remonter aux étoiles dont elles sont émanées. †

Et de nos jours n'a-t-on pas aussi l'enseignement et la croyance du faux : l'hérésie et le schisme dans l'ordre moral ; et la révolution et l'usurpation dans l'ordre civil, car, ajoute Ozanam si l'ordre est le souverain bien de la société, la confusion, le désordre est pour elle la dernière expression du mal.

L'auteur jusqu'ici n'a traité que du mal tel qu'il existe sur cette terre où il est souvent en présence du bien, ce qui permet un retour possible à la vérité, mais dans les pages qui suivent, il s'occupe du mal dans son isolement, le mal avec désespoir d'en sortir, l'enfer enfin.

---

* *Paradiso* IV, 21 ; VIII, 1.

† *Convito* IV, 21 ; *Paradiso* IV, 8.

Il faudrait des volumes pour décrire les supplices et tout ce qui a été écrit, par les différents poètes et surtout par Dante, sur la cité des méchants dont les portes sont marquées de cette inscription. " Vous qui entrez, laissez toute espérance. *

Nous nous contenterons seulement d'indiquer ce qui nous a le plus frappé en certains endroits de cette analyse qu'Ozanam fait du poème de Dante. L'auteur nous dit dans le cours de ce chapitre que l'enfer garde encore les vestiges de l'omniprésence divine. La puissance, l'intelligence et l'amour le préparèrent dès le commencement: l'amour lui-même, car il est juste que des douleurs éternelles soient le partage de ceux qui méprisèrent l'éternel amour. †

Après avoir parlé de l'enfer tel que Dante l'a décrit, composé de neuf cercles se resserrant à mesure qu'ils s'enfoncent, l'auteur ajoute: " Mais la souffrance phy-
" sique suppose l'existence des sens, qui semblent à
" leur tour ne se point séparer de leurs organes. Ainsi
" avant que la résurrection générale ait rendu aux
" réprouvés la chair en laquelle ils se corrompirent
" autrefois, des corps provisoires leur sont donnés:
" ombres, si on les compare aux membres vivants
" qu'ils remplacent, et pourtant réalités visibles; ne
" déplaçant pas les objets étrangers qu'ils rencontrent,

* *Inferno* III, 40, 3.

† *Inferno* III, 2.

" et dérobant l'aspect de ceux devant lesquels ils s'in-
" terposent; vanités en eux-mêmes, mais donnant
" prise aux tortures. Ils perdent quelquefois la for-
" me humaine pour en revêtir de plus sinistres,
" ramper sous des figures de serpents, se ramifier sous
" une écorce trompeuse, s'agiter en tourbillons de
" flammes. *

Le dernier supplice indiqué c'est l'absence d'amour. De là cette haine de la Divinité qu'ils bravent au milieu de leurs peines, † de là ce blasphème éternel contre le lieu, le temps, les auteurs de leur naissance, de là aussi ces malédictions sur les parents et les amis trop indulgents et ce désir du néant, désir qui ne s'exaucera jamais. ‡

Avant de sortir de l'antre infernal, Ozanam nous donne d'après Dante une description des maîtres de ces lieux horribles.

" Dans l'enfer du poète, dit-il, par une réminis-
" cence de la poésie païenne, que la théologie ne con-
" damnait pas, Caron, Minos, Cerbère, Plutus, Phli-
" gias, les Furies, les Centaures, les Harpies, Géryon,
" Cacus, les Géants, transformés en démons, sont
" établis les gardiens d'autant de zones successi-

* *Inferno* VI, 6, 12; XVII, 29, 23; XII, 27.

† *Inferno* XIX, 18.

‡ *Inferno* III, 34.

" ves. * D'innombrables légions sont répandues, soit " sur les ramparts de la cité douleureuse, soit dans " ses diverses parties et s'y jouent parmi les terribles " spectacles qui s'y donnent. † Mais ces légions " sont les esclaves d'un seul maître. Celui-là est le " premier-né, et jadis le plus beau des esprits; au- " jourd'hui c'est le Mauvais Vouloir qui ne cherche " que du mal, celui de qui toute douleur procède, " l'antique ennemi de l'humanité. ‡ Divinité de " triste et mensongère parodie, empereur du royaume " des souffrances: il a son trône de glace en un point " qui est tout ensemble le milieu et le fond de l'abîme, " autour de lui s'échelonnent les neuf hiérarchies de " la réprobation; sur lui repose tout le système de " l'iniquité." §

Considérant le mal et le bien dans leur rapprochement, l'auteur étudie les circonstances et les effets de cette rencontre. Il nous les montre se rencontrant soit dans les vicissitudes de la vie individuelle ou sociale; soit dans cette prorogation de la vie où d'efficaces expiations s'accomplissent; soit dans la nature qui est le théâtre de tous les faits temporels et qui se ressent toujours en quelque manière de leur passage.

---

* *Inferno* III, V, VI, VIII, IX, XII, XXXI, XXXIV.

† *Inferno* VIII, 28; XXI.

‡ *Inferno* XXX, IV, 6.

§ *Purgatorio* XIV, 49; *Inferno* XXXIV.

Après nous avoir fait connaître jusque dans les plus profonds détails la constitution intime de l'homme, le savant professeur s'occupe de l'âme et traite des rapports de l'âme avec le corps. Dans de très belles pages il nous décrit l'origine de l'âme, son essence et ses attributs : plus loin il nous la montre possédée de trois puissances, une végétative, l'autre animale et la troisième rationnelle.

L'âme est unie au corps, dit-il, comme la forme à la matière, la cause à l'effet et l'acte à la puissance. L'âme est partout dans les moindres atomes de poussière vivante qui forment tout le corps, mais elle habite surtout dans la tête de l'homme où elle se manifeste dans ses yeux, et dépose dans son cerveau les images qu'elle veut retenir.

De même, dit Ozanam, qu'aux quatre âges de la vie correspondent pour le corps quatre tempéraments qui résultent de la combinaison de l'humide, du chaud, du sec et du froid ; de même l'âme passe par quatre phases, dont chacune a son caractère distinct, ses charmes et ses tristesses, ses vices plus familiers et ses vertus de prédilection. *

Telle est l'âme pendant la vie, mais la mort vient interrompre cette harmonie. L'Eternel, dit Dante, ne communique pas une vie tarissable : l'humanité est son œuvre, l'humanité tout entière, âme et corps, fut

* *Convito* IV, 2, 25, 28.

formée de ses mains, animée de son souffle, au sixième jour du monde; au dernier jour, tout entière, corps et âme, elle revivra. *

Après la mort de chacun de nous, cependant, jusqu'au jugement général, que devient notre âme? Plusieurs philosophes anciens, ainsi qu'un grand nombre de penseurs modernes, sont d'avis qu'il existe un royaume composé complètement d'ombres, où l'âme recouvre les fonctions de sa vie animale, et révèle sa présence par la parole, le sourire, ou par les larmes; ce royaume, c'est le royaume des âmes.

Poursuivant sa dissertation sur l'âme, l'auteur fait une analyse très détaillée de tout ce qui s'y rapporte, et tout ce qui la frappe par les sens et surtout par la vue.

Les sensations de l'âme par la vue sont les plus compliquées. Souvent les yeux donnent de telles sensations à l'âme que les autres sens semblent paralysés. C'est ainsi qu'il arrive que, retenue par le charme d'un spectacle qui enchante les yeux, l'âme ne s'aperçoit point de la fuite du temps que l'horloge fidèle annonce à l'oreille. Non seulement les sensations frappent ainsi l'âme, mais elles lui donnent un sentiment d'utilité, de peine ou de plaisir, selon certaines dispositions de l'objet d'où elles émanent. C'est ce qu'on appelle, en ramenant à sa valeur primitive, un nom de-

* *Paradiso* VII, 23, 49.

puis longtemps dénaturé "appréhension" * Les sens jouent donc le plus grand rôle dans les opérations de l'esprit humain. Mais cette partie de l'âme, qui est soumise aux influences extérieures, n'est que la région basse ou première partie ; il y a de plus une région supérieure où tout est spontané, pur et radieux. C'est là où se trouvent toutes les facultés, telles que celles du jugement, de l'invention, de l'intellect qui marche hardiment à la recherche de l'inconnu, et la mémoire qui revient sur les traces laissées par lui sans pouvoir toujours les suivre jusqu'au bout. †

Dans l'esprit humain il faut encore reconnaître des idées premières dont on ne saurait expliquer l'origine ; il y a des principes qui ne nous viennent pas du dehors et que nous ne nous sommes point donnés. Il y a une création intérieure continuelle qui annonce la présence invisible de la Divinité. ‡

Puis l'auteur donne des conseils pour suivre le chemin de la science véritable et de la vérité au lieu de celui de l'ignorance et de l'erreur. Ces préceptes se résument en trois mots qui sont: expérience, prudence, persévérance.

Après avoir décrit toutes les passions qui viennent assaillir l'âme, et surtout celle de l'amour, l'auteur

* *Paradiso* XVII, 9.

† *Paradiso* I, 3.

‡ *Convito*, *Cicéron*, *Platon*.

nous donne, d'après Dante, une idée des difficultés que l'âme rencontre quand après s'être laissée entraîner par les passions, elle a reconnu son erreur et désire revenir dans la bonne voie. Le premier obstacle c'est l'isolement, car souvent celui qui tombe, se détache en même temps de la société religieuse; le second obstacle c'est la négligence, qui fait qu'on retarde autant que possible à se corriger des mauvaises habitudes. Celui qui voudra marcher jusqu'au bout dans cette voie du repentir et du bonheur, s'appliquera à la méditation des exemples que l'histoire profane et l'Ecriture sainte lui fourniront, des vices auxquels il se livra et des vertus contraires. *

D'ailleurs l'œuvre de la régénération morale est une seconde création, elle ne saurait s'accomplir sans l'intervention divine. On la sollicitera donc par la prière, la prière fait violence à la Toute-Puissance même, parceque la Toute-Puissance s'est fait une douce loi de se laisser vaincre par l'amour pour vaincre à son tour par la bonté. † C'est ainsi qu'on parviendra à éviter le Purgatoire dont le poète a si bien peint tous les tourments.

Nous avons vu ce que c'était que le mal, voyons maintenant ce qu'est le bien et ce qu'en dit le poète. Pour parvenir au paradis il ne suffit pas d'éviter le

* *Purgatorio* XIII, 13.

† *Purgatorio* IX, 28.

mal, qui n'est pas suivi de repentir (l'enfer), ou le mal qui est effacé par la contrition et la pénitence (purgatoire), il faut de plus pratiquer la vertu, faire le bien.

" Le bien pour l'homme, c'est ce qu'il doit être, " c'est la fin dernière de son existence. Cette fin, dit " Ozanam, peut être considérée tour à tour comme " extérieure, puisqu'on y tend et comme intérieure " puisqu'on y touche. Le bien aperçu au dehors, à la " possession duquel on s'efforce d'atteindre, c'est le " bonheur, le bien conçû au dedans et qu'on réalise " en soi, s'appelle perfection. Ce dernier bien ne se " laisse pas atteindre en ce monde, car l'intelligence " ne saurait parvenir ici-bas, à son exercice le plus " complet, qui est de contempler l'être souverainement intelligible, Dieu. Les trois femmes, dit l'auteur, qui allèrent visiter le Sauveur au sépulcre, ne " l'y trouvèrent pas, mais à sa place, un ange qui leur " dit : Il n'est point ici ; vous le verrez ailleurs. De " même, trois écoles, celles d'Epicure de Zénon et " d'Aristote, vont chercher dans ce tombeau terrestre " que nous habitons, le souverain bien qu'elles n'y " trouvèrent point. Mais le sentiment intérieur, qui " vient d'en haut comme un messager divin, nous " fait savoir qu'en une autre vie, ce bien nous attend."

La Providence a mis en nous, dit Ozanam, l'amour inné du beau et du bien ; cette initiative providentielle s'exerce à notre insu dans nous-mêmes, elle s'annonce par des dispositions heureuses qui varient avec

les âges de la vie. " L'adolescence, dit notre auteur, " a pour elle l'obéissance et la douceur, la modestie " et la beauté : la modestie qui comprend l'humilité, " la pudeur et la honte ; la beauté qui consiste dans " la proportion et dans la santé de toutes les parties " du corps, dans leur fidélité à rendre les impressions " de l'âme, à subir ses impulsions. Les ornements de la " jeunesse sont : la tendresse, la courtoisie, la loyau- " té, la tempérance et la force. On peut dire que ces " deux dernières sont le frein et l'éperon dont la rai- " son se sert pour gouverner l'appétit, ainsi que " l'écuyer gouverne un cheval généreux. La vieillesse " est l'époque où les acquisitions laborieuses des an- " nées écoulées doivent se communiquer, c'est l'heure " où la rose s'ouvre et répand ses parfums. Les quali- " tés qui lui sont propres sont : la prudence, la justice, " la bienfaisance et l'affabilité. Enfin le dernier âge " se repose dans l'attente pieuse et sereine de la mort, " dans un retour reconnaissant sur les jours passés, " dans une affectueuse aspiration vers Dieu, qui est " proche.

Dans les pages suivantes, l'auteur fait une longue énumération de toutes les vertus, vertus cardinales et vertus théologales.

Une des formes du bien c'est la vérité. " Nous avons " vu, dit Ozanam, se multiplier les systèmes et les " écoles, sans rien de commun que leur insuffisance. " La plénitude de la science ne pouvait se retrouver " que dans un nouvel homme : elle habite la poitrine

" sacrée qui fut ouverte sur le calvaire par la lance du " soldat. * De là elle devait se répandre parmi ces " sages du sanctuaire, pères et docteurs de l'Eglise." Ici l'auteur nomme Denis l'Aréopagite, Boèce, Isidore, Bède, Raban le Maure, Anselme Bernard, Pierre Damien, Pierre Lombard, Hugues et Richard de Saint Victor, Pierre l'Espagnol et Albert le Grand, saint Bonaventure et saint Thomas d'Aquin.

Une autre forme du bien encore c'est la justice, le droit. L'homme en effet, dit notre auteur, a une double mission en ce monde, l'une est de réaliser toute la somme de bien-être possible en cette vie : on y parvient par l'accomplissement des préceptes de la philosophie, par la pratique des vertus intellectuelles et morales. L'autre est d'atteindre à la béatitude éternelle ; et l'on y arrive par une adhésion docile aux enseignements de la révélation, par l'exercice des vertus théologiques. † Toutefois cette admirable économie serait bientôt troublée par les passions rebelles, si un frein ne les contenait, si une main ne les dirigeait, si des circonstances extérieures ne les modifiaient : le frein, c'est la loi ; la main, l'autorité ; les circonstances extérieures, la société. Aux deux missions de l'homme correspondent deux sortes de loi, d'autorité, l'une temporelle, l'autre spirituelle. ‡

* *Paradiso* XIII, 14.

† *De Monarchia* III.

‡ *Purgatorio* XXI.

De même qu'en parlant du mal, Ozanam a été entraîné à nous faire une peinture de l'enfer d'après le poète, de même aussi le bien l'a porté à analyser ce que le poète a chanté du bonheur du ciel. Nous reproduirons quelques parties de ce chapitre qui nous ont le plus frappé.

" D'après la loi qui s'accomplit dans les trois royaumes du monde invisible, dit notre auteur, loi qui supplée à l'absence temporaire des corps, les âmes bienheureuses revêtent des formes sensibles. Mais ces formes resplendissent d'une clarté merveilleuse et toujours mesurée à la grandeur des vertus qu'elle couronne. Ce n'est d'abord qu'un voile de lumière, ce sont des flambeaux ardents, des astres enflammés ; ce qu'il y a de matériel se spiritualise pour ainsi dire : ce ne sont plus des ombres, mais des gloires." *

Le poète continue dans les pages suivantes à nous retracer ces apparitions éblouissantes de lumière, de bonheur et de joie. Pour parler de cette fête sans lendemain, il a réuni les plus ravissantes et les plus suaves couleurs. " Il a vu, dit-il, au milieu de l'empyrée, un immense réservoir de lumière s'étendre en forme circulaire, et réfléchir les splendeurs de la gloire divine ; alentour des trônes brillants s'élèvent en amphithéâtre, où sont assis, cou-

* *Paradiso* III, 8, V, 36 ; XXI, 5.

" verts de blancs vêtements, les rangs pressés des
" bienheureux. C'est comme une rose blanche aux
" feuilles innombrables qui s'épanouit : l'allégresse et
" la louange sont les parfums qui s'échappent de son
" calice. Des anges aux ailes d'or descendent, pareils
" à des essaims d'abeilles, dans cette grande fleur et
" et remontent vers le soleil éternel, sans que leur
" foule en intercepte les rayons. Seul, en effet, il satis-
" fait et captive les contemplations et les affections
" de ces millions d'esprits, astre que jamais aucun
" nuage ne voila, sans coucher et sans hiver, affranchi
" des lois de la création que lui-même a fixées." *

Avant de sortir de l'enfer, l'auteur nous a donné une description des maîtres de ce terrible royaume, il fait la même chose, avant de descendre du ciel, et il nous représente le souverain Maître de l'univers, tel que l'a décrit Dante.

" Il arrive un moment, dit-il, où le poète semble
" devoir s'arrêter, infidèle à son procédé systématique,
" où chaque série de conceptions, se réfléchit dans une
" vision correspondante; il semblait que l'image ne
" pouvait plus qu'appesantir la pensée. Mais le génie
" accepta le défi; et jamais peut-être, ni avant ni de-
" puis, l'expression poétique ne s'éleva à une pureté
" plus parfaite, avec une plus audacieuse énergie.—
" Le ciel était ouvert, un point lumineux apparut,

* *Paradiso* XXX, 33.

" qui rayonnait d'une clarté insoutenable à l'œil. " Environ à la même distance où l'auréole aux sept " couleurs se forme à l'entour de l'astre, dont elle " réfléchit les rayons, autour de ce point immobile, " un cercle de feu tournait si rapide, qu'il surpas- " sait en vitesse la rotation des cieux. D'autres " cercles concentriques entouraient celui-ci jusqu'au " nombre de neuf, toujours plus vastes dans leurs " dimensions, mais moins prompts dans leur course, " moins purs dans leur éclat. Or comme à ce spec- " tacle, le poète demeurait suspendu entre l'étonne- " ment et le doute, il lui fut dit : De ce point, dépend " le ciel et toute nature." C'était Dieu. Et dans ces " cercles, qui mutuellement s'attiraient vers leur " centre, il reconnut les neuf ordres de créatures " spirituelles, qui, entraînées par l'amour, entraînent " elles-mêmes le monde entier : c'étaient les Anges. *

" Les mondes que nous avons parcourus annoncent " l'art admirable qui les fit être. Jusque sur les portes de l'Enfer, nous avons vu l'empreinte de la puis- " sance, de la sagesse et de l'amour. Le ciel, en pour- " suivant sur nos têtes le cours de ses évolutions, " nous montre ces beautés éternelles, comme pour " nous convier à reconnaître l'ouvrier qui les fa- " çonne."

* *Paradiso* XXVIII, 6, 14.

Tout cela est bien hardi et l'on a raison de préférer la sagesse des livres saints qui recouvre d'un voile épais la personnalité divine, ailleurs que dans l'incarnation et dans des manifestations très rares.

Qui pourra cependant, après avoir admiré ce qui précède, nier l'existence d'un Dieu infiniment puissant, infiniment sage et infiniment aimable : un Dieu infiniment juste, qui condamnera à des tourments et à des supplices éternels, ceux qui auront fait le mal, de même qu'il accordera un bonheur sans mélange, une félicité sans fin, à ceux qui auront pratiqué la vertu et fait le bien ?

Dans les chapitres suivants, Ozanam, faisant une appréciation de la philosophie de Dante, démontre les analogies de cette philosophie avec les opinions des penseurs indiens, et les idées orientales.

Rien de surprenant, que le poète florentin ait eu connaissances des différents systèmes des philosophes de l'Inde, puisqu'à cette époque, toute l'Europe, et surtout l'Italie,était en relation avec l'extrême Orient, par les croisades. " De plus, comme le remarque " l'auteur, les traductions d'Avicennes, d'Agazil et " d'Averrhoès, circulant dans toutes les mains, n'a- " vaient pu manquer de tomber dans celles de Dante ; " des citations répétées en font foi dans ses écrits."

C'est ainsi, que la montagne du purgatoire, décrite

dans la *Divine Comédie*, comme le centre primitivement destiné à l'habitation de l'homme, et couronné par les délicieux ombrages du Paradis terrestre, n'est autre que le mont Mérou, que les brahmes se représentaient comme le pivot du monde, aux pieds duquel rayonnaient toutes les contrées habitées par les hommes et les génies, et dont le sommet contenait la demeure terrestre des dieux.

Plus loin, l'auteur nous énumère aussi les nombreux rapports entre la philosophie de Dante et les écoles de l'antiquité, d'après Platon et Aristote. Le philosophe florentin considérait toujours Aristote, comme la souveraine puissance philosophique, le grand maître de toutes les connaissances humaines. Cependant, cette prédilection pour celui qu'il appelait le docteur de la science et de la sagesse, ne l'a pas empêché d'accepter un grand nombre de dogmes platoniciens et de partager les opinions de Platon sur l'idéalisme. "Car, dit Ozanam, Dieu reconnu *a* " *priori* pour expliquer le monde, les idées pour faire " comprendre les réalités, la raison pour dominer l'ex- " périence ; la vie future pour régler la vie présente : " les vérités intelligibles devançant dans l'ordre lo- " gique les vérités expérimentales, ne sont-ce pas " tous les traits de l'idéalisme ? "

Tout en acceptant un grand nombre des doctrines de Platon, et en suivant Aristote avec une confiance inébranlable, lorsqu'il ne s'agissait que de questions purement philosophiques, Dante avait assez de discer-

nement pour se garder de suivre toutes les erreurs, dans lesquelles sont tombés ces deux grands philosophes. C'est ainsi qu'il se sépare d'eux, lorsqu'il s'agit de l'immortalité de l'âme : il la conçoit séparable du corps, et la fait survivre séparée tout en proclamant la nécessité, de leur réunion future pour l'éternité. C'est ainsi aussi qu'avec Aristote, il admet l'expérience acquise par les sens (sensualisme), comme une base nécessaire de toute science, mais non pas comme la seule et unique base de toutes connaissances.

Le poète philosophe a bientôt saisi toutes les erreurs et aperçu toutes les lacunes des différents dogmes philosophiques ; il en rejette complètement quelques-uns et n'en admet d'autres qu'avec certaines restrictions. Mais d'Aristote comme de Platon, il emprunte des vues profondes et des principes très rigoureux.

La plus grande sauvegarde contre l'erreur était sa grande connaissance des ouvrages de saint Thomas d'Aquin et de saint Bonaventure. Ajoutons à cela, l'amour et l'admiration qu'il professait pour ces deux grands docteurs, et nous ne serons pas surpris de le voir parmi leurs plus fidèles disciples.

" Dante rencontrait, dit Ozanam, dans le monde " savant leur mémoire toute récente et toute puis- " sante, leurs enseignements et leurs vertus, confon- " dus encore en un même et vivant souvenir. Aussi " traitait-il quelquefois avec eux, comme avec de " nobles mais bienveillants amis, citant à l'appui

" de ses opinions, avec une familiarité sublime, " *le bon frère* Thomas. * Et cependant il devan- " çait, il dépassait même par son jugement phi- " losophique, l'apothéose solennelle, que l'autorité " religieuse devait lui décerner un jour ; il plaçait, " dans une des plus belles sphères de son Paradis, les " deux anges de l'école ; il les représentait, dominant " dans une souveraineté fraternelle, la multitude bien- " heureuse des docteurs de l'Eglise."

Rien de surprenant alors, que les doctrines philosophiques de Dante, se ressentent de l'influence et de l'admiration que lui inspiraient ces deux grands maîtres, les plus fidèles représentants de tout ce qu'il y avait eu de plus sage et de plus pur dans la philosophie scolastique.

Plus loin, Ozanam ajoute : " En se plaçant à la fois, " sous les auspices de saint Thomas et de saint Bona- " venture, Dante suivait cet heureux entraînement, " qui déjà l'avait conduit à subir tour a tour les in- " fluences du platonisme et de l'aristotélisme. S'il " avait cru à la possibilité d'un rapprochement entre " les deux princes des écoles grecques, il le voyait " complètement réalisé entre les maîtres du mysti- " cisme et du dogmatisme. C'est à leur école que " Dante avait recueilli plusieurs de ses plus intéres- " sants aperçus : les rapports de l'erreur et du vice ;

* *Convito* IV, 30, " buon fra Tommaso ".

" de la vertu et du savoir; l'ordre généalogique des " péchés capitaux, et l'action réciproque du physique " et du moral. Enfin, il n'y a pas jusqu'à la forme " générale de la *Divine Comédie*, qui, en décrivant le " pèlerinage de son auteur, par les sphères du ciel, " séjour d'autant de vertus distinctes, jusqu'aux pieds " du Tout-Puissant, qui ne rappelle les titres favoris, " des opuscules de saint Bonaventure: *Itinéraire de* " *l'âme vers Dieu;* l'*Echelle dorée des vertus;* les *sept* " *chemins de l'Eternité*, etc.

Dante, nous l'avons vu, ne trouvait pas de titres assez élevés, pour en parer Platon et Aristote. Saint Thomas et saint Bonaventure eux-mêmes ne ménageaient pas leur admiration à ces grands philosophes païens. Cependant, pas plus que saint Bonaventure et saint Thomas, Dante ne se bornait pas à être le simple continuateur des systèmes philosophiques du paganisme.

Nous l'avons dit plus haut, la philosophie du poète florentin est surtout éclectique dans ses doctrines. A part de ce qu'il trouvait dans les ouvrages des deux grands maîtres de l'école de philosophie catholique, il lui fallait de grandes et profondes études et recherches dans les systèmes antiques et païens, pour ne prendre et ne choisir que ce qui n'était pas erreur, ou n'y pouvait pas conduire, surtout lorsqu'il s'agissait de points aussi essentiels, que ceux de l'immortalité de l'âme, du devoir, et de Dieu. " En effet, dit " Ozanam, la philosophie païenne est une philosophie

" d'investigation, qui se perd en d'interminables
" généralités, dans les prolégomènes d'un système
" encyclopédique, toujours incomplet. La philosophie
" chrétienne, toute de démonstration, conduisait à
" des recherches précises, détaillées, fécondes : en dé-
" gageant de tous les alliages de l'erreur, les deux
" idées capitales de Dieu et de l'âme, elle a fondé la
" théodicée et la psychologie ; elle a préparé des loi-
" sirs à ceux, qui voudraient un jour observer la na-
" ture, des instructions à ceux qui seraient appelés à
" réformer les sociétés ; elle a vraiment accompli ce
" que Bacon nommait la grande instauration des
" connaissances humaines. Si donc les systèmes de
" l'antiquité semblèrent se continuer à quelques
" égards dans le dogmatisme et le mysticisme, par-
" mi les réalistes et les conceptualistes, ce fut pour se
" rapprocher et se ranimer, sous l'action conciliante
" de la foi nouvelle. Les dispositions générales de
" l'époque favorisaient ce résultat : Dante, disciple
" fidèle de son époque, avant d'en devenir le maître,
" devait donc être l'éclectique chrétien."

Dante, nous l'avons déjà dit, ne voulut pas s'associer à l'admiration des philosophes, ses contemporains, pour cette partie de la philosophie, qui est la logique, il alla même jusqu'à contester son infaillibilité, en ce qui concerne du moins le syllogisme. En agissant ainsi, il se rapprocha de la philosophie moderne : " Car, dit Ozanam, l'essai d'une réforme
" logique, et l'esquisse d'une nouvelle méthode ; la

" liberté de l'intelligence reconquise, et son premier " exercice, récompensé par la prévision de plusieurs " vérités, desquelles dépendaient tous les progrès des " sciences physiques ; voilà, par quels services, Dante " s'associa aux progrès de l'empirisme moderne, mais " il en sut éviter les aberrations ; il laissa loin de lui " les routes, par où la foule alla plus tard se perdre " dans la fange des doctrines matérialistes et des " systèmes utilitaires."

Plus loin, l'auteur dit encore que "Dante, en se " plaçant au point de vue de la mort, avait conçu le " plan d'une philosophie de la vie ; il en fit le centre " et le lieu de ralliement de toutes ses recherches " ultérieures ; il en fit une science universelle. Or, " cette sagesse pratique, ce côté positif du savoir, est " précisément ce qui distingue les deux célèbres " écoles du dix-septième siècle, celle de Descartes, " d'où sortirent Nicole, Bossuet et Fénelon, et celle de " Leibnitz, où l'esprit germanique devait acquérir " la profondeur et la gravité dont il s'enorgueillit."

D'un autre côté, Dante, en cherchant continuellement à donner un but utile et pratique à ses écrits philosophiques, se rapprochait du rationalisme moderne. " Toutefois, dit Ozanam, il n'alla pas aux excès " qui se sont vus de nos jours. Il ne divinisa pas l'hu- " manité, en la représentant suffisante à soi-même, " sans autre lumière que la raison, sans autre règle " que son vouloir. Il ne l'enferma pas non plus dans " le cercle vicieux de ses destinées terrestres, comme

" le font ceux pour qui, tous les événements histo-
" riques ne sont que les causes et les effets néces-
" saires d'autres événements passés ou futurs. Il ne
" plaça l'humanité, ni si haut ni si bas. Il vit qu'elle
" n'est pas tout entière dans ce monde, où elle passe,
" en quelque sorte, par essaims ; il alla tout d'abord
" la chercher, au terme du voyage, où les inombrables
" pèlerins de la vie sont rassemblés pour toujours."

Pour terminer disons que, cette analogie des idées de Dante avec celles des principaux philosophes modernes, a été la principale cause, d'après notre auteur, de l'intérêt et de l'admiration, qu'on a ressentis pour le grand poète florentin, dans ces derniers temps. Ozanam, par l'extrait suivant du discours de réception de M. de Lamartine à l'Académie française, prouve jusqu'à quel point, Dante a pu attirer, l'attention et les sympathies des penseurs et des écrivains de notre temps. Dante, a dit M. de Lamartine, "semble le poète
" de notre époque, car, chaque époque adopte et ra-
" jeunit tour à tour, quelques-uns de ces génies im-
" mortels, qui sont toujours aussi des hommes de cir-
" constance ; elle s'y réfléchit elle-même, elle y trouve
" sa propre image, et trahit ainsi sa nature, par ses
" prédilections."

Avant de terminer cette troisième partie du livre, l'auteur s'occupe de l'orthodoxie de Dante, et nous fait connaître les raisons pour lesquelles, plusieurs ont refusé d'admettre que le poète philosophe fut vraiment catholique. Pour nous, qui vivons au milieu

d'une population de croyances mixtes, et dont le protestantisme forme une large part, nous avons été surpris de voir qu'on ait pu compter Dante, comme un des précurseurs de Luther et de Calvin. Il est vrai que la religion prétendue réformée, s'est enrichie de bien des variations, depuis son apparition jusqu'à nos jours, mais elle a toujours rejeté, il nous semble, des points aussi importants que le purgatoire, le culte de la sainte Vierge, le sacrement de Pénitence, et bien d'autres croyances qui font notre joie et notre bonheur, et qui ont inspiré les chants les plus sublimes, de la *Divine Comédie.* * Il est vrai, comme le remarque l'auteur, que la religion établie par Henri VIII a cherché dès ses commencements, dans les œuvres des hommes célèbres de l'antiquité et du moyen âge, des rapprochements, des idées, et des principes qui touchassent, de plus ou moins loin, aux doctrines religieuses prêchées par Luther, afin de faire remonter la nouvelle religion jusqu'à eux ; mais, nous étions loin de nous attendre, à ce qu'on accordât la paternité, d'une hérésie au poète qui place dans la partie, la plus horrible de son enfer, tous les hérésiarques connus avant son temps, et tous ses contemporains qui paraissaient incliner vers le schisme, sans distinction de parti, et sans exception pour les vertus guerrières et civiles qui pouvaient les illustrer.

* Voyez *Paradiso* V, 25 ; *Purgatario* IX, 26 ; III, 46 ; V, 19 ; IX *Passion* II, 23 ; *Paradiso* XXV, 23 ; IV, 14.

" Plus tard, dit Ozanam, lorsque la littérature ita-
" lienne, affranchie de la funeste influence des *scien-*
" *tisti*, revint à des traditions meilleures, le culte des
" vieux poètes de la patrie, fut habilement mis à pro-
" fit par les sociétés secrètes, et rattaché à leurs théories
" politiques et religieuses." Ainsi on voulut faire de Dante, non seulement un protestant, mais un franc maçon, " chef d'une association mystérieuse, à la-
" quelle Dante, Pétrarque et Boccace, auraient prêté
" leurs serments et leur génie."

Quelle a été la cause de toutes ces suppositions? car il ne peut y avoir que supposition ; et quelles parties des œuvres du poète ont pu donner naissance à ces malentendus ? Tout cela vient de l'opiniâtreté avec laquelle Dante, poursuivit de ses invectives, la cour romaine et quelques-uns des souverains pontifes. Ici, il nous paraît préférable de reproduire la réponse d'Ozanam, à ce blâme jeté au poète italien. " On peut
" répondre, dit-il, d'abord en distinguant le souverain
" pontificat, indéfectible et divin, d'avec la personne
" sacrée, mais mortelle et fragile, qui en est revêtue.
" Jamais les catholiques ne furent tenus de croire à
" l'impeccabilité de leurs pasteurs. Les défenseurs
" les plus ardents des droits du sacerdoce : saint Ber-
" nard par exemple, et saint Thomas de Cantorbéry,
" ne dissimulaient pas les vices, qui le déshonoraient
" quelquefois. L'Eglise, couverte d'une inviolabilité
" plus sérieuse que celle dont on environne les rois,
" ne saurait être solidaire des iniquités de ses mi-

" nistres. Sans doute, il est plus pieux de détourner
" nos regards, et, comme les fils du patriarche, de je-
" ter le manteau sur les turpitudes de ceux qui, dans
" la foi, sont nos pères. Mais si Dante l'oublia ; si, dans
" les jours mauvais qu'il passa loin de sa patrie, il
" accusa les chefs du parti qui lui en fermait les
" portes ; si, dans l'entraînement d'une indignation
" qu'il croyait vertueuse, il répéta souvent les calom-
" nies de la renommée ; s'il apprécia mal la piété de
" saint Célestin, le zèle impétueux de Boniface VIII,
" la science de Jean XXII, ce fut imprudence et co-
" lère, ce fut erreur et faute, et non pas hérésie." (1)

Après avoir, par des preuves nombreuses, établi l'orthodoxie de Dante, Ozanam résume dans les phrases suivantes, les différents sujets, traités dans cette troisième partie du livre.

" Notre tâche est accomplie. L'orthodoxie de Dante,
" complètement établie par les preuves qui viennent
" d'être rassemblées, nous semble résulter plus évi-
" demment encore du travail tout entier que nous
" achevons. C'est la vérité dominante, où viennent
" aboutir toutes nos inductions et nos recherches. En
" étudiant les circonstances dans lesquelles le poète
" fut placé, nous l'avons vu naître, pour ainsi dire, sur

(1) Mais c'était une faute très grave et dans son principe et dans ses conséquences. Ici Ozanam se montre trop indulgent.

" la dernière limite des temps héroïques du moyen
" âge, lorsque la philosophie catholique était parve-
" nue à son apogée, et dans une contrée, où elle répan-
" dait ses plus purs rayons. Au milieu de ces salu-
" taires influences, et à travers les vicissitudes d'une
" vie pleine d'infortunes, d'émotions morales, d'étu-
" des profondes, dont le concours avait dû puissam-
" ment développer en lui le sentiment religieux, nous
" l'avons vu concevoir une œuvre magnifique dont le
" plan, emprunté aux habitudes de la poésie légen-
" daire, devait embrasser tout ensemble les plus su-
" blimes mystères de la foi et les plus belles concep-
" tions de la science. Une scrupuleuse analyse, nous
" a fait connaître cet ensemble de doctrines qui,
" sous les trois catégories du mal, du bien en lutte
" avec le mal, du bien enfin, comprend l'homme in-
" dividuel, la société, la vie future, le monde exté-
" rieur, les esprits séparés, Dieu même. Si, par de
" nombreux rapports, il se rattache aux systèmes de
" l'Orient, à l'idéalisme et au sensualisme grecs, à
" l'empirisme et au rationalisme des derniers temps,
" il appartient surtout aux deux grandes écoles
" mystique et dogmatique du treizième siècle, dont
" il accepte avec docilité, non seulement les dogmes
" essentiels, mais encore, les idées accessoires, et sou-
" vent même, les expressions favorites.

" On a dit que Homère était le théologien de l'an-
" tiquité païenne, et l'on a représenté Dante, à son
" tour, comme l'Homère des temps chrétiens. Cette

" comparaison qui honore son génie, fait tort à sa re-
" ligion. L'aveugle de Smyrne fut justement accusé
" d'avoir fait descendre les dieux, trop près de
" l'homme; et nul au contraire, mieux que le Floren-
" tin ne sut relever l'homme, et le faire monter vers
" la Divinité."

CHAPITRE XI.

MARIAGE D'OZANAM.—SES VOYAGES.

Nous avons laissé notre héros, sortant en triomphateur du concours, pour la chaire de littérature étrangère à la Sorbonne, et se préparant à remplacer M. Fauriel. Nous disons notre héros, car, non seulement il y avait eu lutte, mais de plus, une victoire, qui apportait avec elle, une grande récompense, car, pour Ozanam comme pour les anciens chevaliers, une dame, la dame de ses pensées, devait être le prix de son triomphe.

Un jour que notre jeune avocat était à préparer ses examens, pour la haute licence, il vit entrer dans sa chambre, son ancien professeur et ami dévoué, M. l'abbé Noirot. La surprise d'Ozanam fut grande, lorsque ce bon prêtre, lui annonça qu'il pensait lui avoir trouvé une compagne pour la vie, dans la personne de Mlle. Soulacroix, fille du recteur de l'Académie de Lyon. Notre professeur, plongé dans l'étude des littératures étrangères, entouré de livres polyglottes, était loin de penser au mariage dans le moment, cependant

croyant voir en cela une manifestation de la volonté divine, et connaissant déjà le recteur de l'Académie, il fit plusieurs visites à ce dernier, dans l'espérance de voir celle qu'on lui proposait, pour partager sa destinée. On fit connaissance, en effet, et quelques jours plus tard, l'époque du mariage était fixée au retour d'Ozanam de Paris, immédiatement après le concours à la Sorbonne. Toutefois les circonstances nécessitèrent, un délai de six mois. Ozanam, en effet, avait espéré se faire nommer professeur de littérature étrangère, à la Faculté des lettres, à Lyon, en même temps qu'il y occuperait sa chaire de droit commercial, ce qui lui aurait donné de bons avantages pécuniaires ; mais depuis le concours, il avait cru devoir, accepter la suppléance de M. Fauriel, à la Sorbonne, position bien moins avantageuse, surtout à la veille d'un mariage. Il lui fallait de plus se séparer de sa fiancée, de ses frères et de tous ses amis : aussi hésita-t-il longtemps, et il n'y eut que l'influence de M. Ampère fils, qui put le décider à retourner à Paris.

A l'expiration des six mois, la cérémonie religieuse du mariage fut célébrée, et la partie civile fut présidée par le maire de la ville. La famille Soulacroix, était une des plus considérées de Lyon, et Mademoiselle Soulacroix, douée des plus heureuses dispositions, et du caractère le plus aimable, devait assurer le bonheur du jeune professeur, l'encourager dans ses travaux, et se dévouer pour lui, dans les jours tristes de la maladie.

Avant son mariage, Ozanam avait été obligé, bien à regret, de faire un voyage en Belgique et en Allemagne. Ses amis lui avaient conseillé de donner, en prenant sa chaire de suppléant, à la Sorbonne, un cours de littérature allemande au moyen âge. Pensant avec raison qu'un voyage dans le pays, dont il allait avoir à parler, donnerait un grand élan à son imagination, le professeur se décida à faire une rapide excursion sur les bords du Rhin, afin de rechercher les commencements de cette littérature germanique et franque dans les lieux mêmes, où devaient avoir vécu, les principaux personnages du livre des héros (Niebelungen).

Plus d'une chose contrariait Ozanam, dans ce voyage. D'abord, il sentait le besoin de se reposer, après tant et de si longues études, puis il aurait aimé à parler du dernier concours, avec ses amis de Lyon, et surtout avec celle dont la pensée le soutenait dans ces luttes littéraires. De plus, il lui fallait voyager, avec beaucoup de rapidité, sans avoir le temps d'entrer dans les détails de ce qui pouvait l'intéresser ; pour un esprit comme le sien, si profond et si méthodique, le superficiel était le plus grand ennui.

Ozanam était grand observateur et il saisissait promptement le sens des choses, de sorte que la rapidité de sa course ne l'empêcha pas de revenir muni de tous les renseignements qu'il pouvait désirer, et capable de donner une appréciation du caractère et de l'esprit des peuples qu'il n'avait fait qu'entrevoir. En effet,

remarque M. l'abbé Ozanam " un observateur a bien-
" tôt jugé du caractère et de l'esprit d'un peuple à l'as-
" pect de l'architecture des monuments et des habi-
" tations d'une ville, à la tenue de ses habitants, et
" même jusqu'à un certain point à la configuration
" du sol environnant. L'œil perçoit moins de détails,
" mais il plonge sur un horizon plus large et par là
" même moins trompeur."

Notre savant professeur traversa donc les principales villes de Belgique : Malines avec son palais archiépiscopal et ses grands ateliers ; Louvain avec son Université catholique qui répand ses grandes lueurs de science non seulement sur le royaume, mais sur toute l'Europe. Il vit aussi dans les provinces rhénanes : Cologne avec son incomparable cathédrale, terminée depuis ; Aix-la-Chapelle et le tombeau de Charlemagne. Ces villes étaient du plus grand intérêt pour lui, c'était en effet à Cologne et à Aix-la-Chapelle que se couronnaient et se déposaient les empereurs, que se tenaient les diètes, que s'organisaient les croisades. " Les noms de Charlemagne, des Othon,
" des Henri, dit l'abbé Ozanam, des Frédéric, repa-
" raissent partout où s'élève une pierre historique ;
" et il n'y a pas une pierre, pas un rocher qui n'ait
" son histoire, sa tradition, sa fable ou sa légende."

C'était donc dans ces villes, qu'Ozanam trouvait la plus grande somme d'informations, pour son voyage historique et littéraire, et il y puisa les renseignements importants dont il se servit dans les premières séances de son cours à la Sorbonne.

Poursuivant sa course, il put compléter ses notes sur l'Allemagne du moyen âge, en visitant Mayence, Francfort et Worms. Puis, se laissant glisser sur le beau fleuve, large et profond, il put retrouver le moyen âge tout entier, en contemplant une série de châteaux, de chapelles et de petites villes, admirablement bien conservés.

" Dans sa course rapide, dit l'abbé Ozanam, Frédé-
" ric avait à peine le temps de saluer ces intéressantes
" apparitions du passé ; mais il s'efforçait, dans sa pro-
" menade solitaire, d'emporter du moins par la pen-
" sée, ce que ses regards abandonnaient ; aussi revint-
" il, l'imagination enrichie des plus merveilleux ta-
" bleaux."

" Les voyages occupent une place importante dans
" la courte vie d'Ozanam, dit M. de Montrond. Pos-
" sédant la science qui donne le droit d'enseigner, et
" l'éloquence qui sait embellir et faire goûter un
" enseignement, il aimait à accroître le fond de ce
" double trésor, en puisant d'autres richesses, non
" plus seulement dans les livres et les bibliothèques,
" mais encore dans les pérégrinations lointaines ; il
" y trouvait une source d'érudition plus attrayante
" et non moins féconde, et il lui fut donné d'y puiser
" largement."

C'est ainsi qu'avant ce voyage en Belgique et en Allemagne, voyage dont nous venons de faire connaître l'itinéraire d'une manière très sommaire, Ozanam s'était déjà rendu une première fois en Italie,

avec ses parents, et il avait fait de plus une excursion à la Grande Chartreuse, avec son frère, pendant les vacances de 1833.

Du premier voyage en Italie, nous n'avons dit qu'un mot jusqu'à présent, et c'est pourtant de là que date l'admiration de notre professeur pour Dante. Grâce à ce voyage, nous avons ses magnifiques écrits sur le poète florentin et ses œuvres.

" Pour Frédéric, dit M. l'abbé Ozanam, ce voyage " était un complément d'éducation qui devait jeter " au fond de sa belle intelligence et de son cœur, les " germes féconds qui se développèrent plus tard dans " ses leçons comme dans ses œuvres, et plus particu- " lièrement dans son livre sur la philosophie de " Dante."

De tous ses voyages, c'est certainement celui qui a réveillé plus de souvenirs de son enfance, comme ce devait être plus tard, celui qui lui rappelerait les jours heureux passés avec ses bons parents qu'il devait perdre si tôt. Il n'avait alors que vingt ans, et son émotion devait être grande, quand il revit à Milan, la maison où il était né, et l'église où il avait été baptisé. Avec quelle admiration ne traversa-t-il pas ces villes d'Italie, qui sont autant de champs de bataille, et de monuments de triomphe des armées françaises ! Comment peindre son enthousiasme en écoutant de la bouche de son père, et sur les lieux mêmes, les récits des combats de Pavie, de Lodi et du Pont d'Arcole que le narrateur avait traversé, sous le feu de l'ennemi, à la

suite de Napoléon, dont il était un des plus braves officiers !

Chaque ville parcourue intéressait vivement Ozanam, qui gravait profondément dans sa mémoire, les monuments et les souvenirs de chaque endroit. C'est ainsi qu'à Bologne, il visita avec le plus grand intérêt, la célèbre Université qui a eu l'honneur de compter parmi ses professeurs, plusieurs femmes célèbres, comme Gaëtana Agnesi qui professait les mathématiques, Novella qui occupait avec honneur la chaire de jurisprudence, et Clotilde Tambroni qui y donnait un cours de langue grecque en 1795. C'est aussi dans cette grande Université que Mondini, le premier, fit la dissection d'un cadavre, donnant ainsi une base plus solide à l'étude de l'anatomie.

A Ancône, Ozanam fut heureux de rencontrer des compatriotes dans les militaires de la ville qui était alors occupée par l'armée française. Cependant il ne demeura dans cette ville, que le temps suffisant pour admirer le magnifique arc de triomphe élevé en l'honneur de Trajan. La *Santa Casa* n'était pas loin, et il se sentait attiré vers Lorette, par ses sentiments religieux.

On se rendit donc à cette jolie petite ville, qui a l'honneur de posséder la maison de la Mère de Dieu.

Ozanam avait une foi vive mais éclairée, et ceux qui ont lu les ouvrages où il traite de philosophie aussi bien que ceux qui savent que, dans sa jeunesse, il a combattu longtemps contre le doute, ceux-là,

dis-je, ne l'accuseront pas de croire à la légère. " Sa " foi, dit l'abbé Ozanam, était le fruit de la grâce, mais " aussi celui des plus sérieuses études."

Notre savant professeur avait pris connaissance des pièces justificatives de la translation de la maison de la Sainte Vierge, et il connaissait très bien l'histoire de cette maison, dont les murs, sans fondations, ont déjà bravé six siècles. Aussi, était-il profondément convaincu de l'authenticité du prodige qu'il avait sous les yeux, et l'émotion la plus vive s'empara de lui à la vue de ces saintes reliques ; il en était si profondément touché, qu'il ne pouvait se décider à quitter ce lieu de bénédiction.

Cette nature poétique et élevée, était profondément impressionnée aussi par le site et les beautés de l'endroit. On a comparé au paradis terrestre, cette partie de l'Italie, et de tous les points de cette terre privilégiée, c'est certainement celui qui présente aux yeux du voyageur, les plus délicieuses richesses de la nature.

Ozanam ne se décida à partir qu'après avoir été à confesse, servi la messe et communié. Il fit aussi avec son frère tous les différents actes de dévotion propres à l'endroit, tel que le tour de la *Santa Casa* en se traînant sur les genoux.

Nos voyageurs reprirent le lendemain, la route de Rome par Foligno et l'Ombrie, et ils purent admirer les plus ravissants paysages. Enfin ils arrivèrent à Rome, le but de leur voyage, et la ville après laquelle ils soupiraient depuis longtemps.

Notre intention n'est pas d'accompagner nos pèlerins dans toutes leurs promenades à travers la Ville Éternelle, encore bien moins de décrire, après tant d'autres, les nombreux monuments de Rome. Cependant il nous faut dire un mot, de certaines visites où Ozanam eut occasion de manifester sa foi vive, et son ardente passion pour les lettres et pour les arts.

Suivons-le d'abord dans sa visite à la grande Basilique, et nous le trouverons implorant à genoux le prince des apôtres d'augmenter sa foi, et de prendre sous sa protection toute spéciale, la société de Saint-Vincent de Paul. A la bibliothèque Vaticane, nous le verrons soupirer devant les armoires fermées qui contiennent tant de richesses littéraires en manuscrits grecs, latins, italiens et orientaux, et se promettant bien de se faire donner accès, un jour, à ces précieux trésors.

" Nous ne parlerons pas, dit l'abbé Ozanam, des " vives impressions qu'éprouva Frédéric, en visitant " les monuments de Rome païenne, ou ceux de la " Rome moderne et chrétienne, les chefs-d'œuvre que " les arts ont répandus à pleines mains, soit dans les " palais, soit dans les églises. La chambre et le tom- " beau de Torquato Tasso, en particulier, le touchè- " rent profondément ; il croyait presque voir et " entendre l'illustre poète de l'Italie. C'était, en effet, " bien moins sa curiosité qu'il cherchait à satisfaire, " lorsqu'il contemplait toutes ces merveilles, qu'une " étude sérieuse à laquelle il s'appliquait, autant que

" le peu de jours que nous avions à passer à Rome le
" lui permettait. Les nombreuses lectures qu'il avait
" faites, les cours qu'il avait suivis à l'École des
" chartes, à Paris, le mettaient à même de déchiffrer
" les inscriptions anciennes ; les différents livres dont
" il s'était entouré, et qu'il parcourait chaque soir
" pour éclairer sa course du lendemain, lui permirent
" de voir avec fruit, ce dont un voyage précipité laisse
" à peine quelques traces chez un touriste vulgaire."

Pendant son séjour à Rome, Ozanam, son père et ses frères furent reçus en audience par le pape Grégoire XVI, qui voulut bien permettre cette visite sans le costume exigé par l'étiquette. Comme Lyonnais ils firent aussi une visite au cardinal Fesch qui était encore alors archevêque titulaire de la métropole des Gaules.

De Rome, nos voyageurs passèrent à Florence où madame Ozanam les avait précédés. C'est dans cette ville qu'ils firent le plus long séjour, Ozanam et ses frères y ayant une tante, qui leur donna la plus cordiale hospitalité.

Pendant son séjour à Florence, il se prit d'une grande admiration pour Dante, et il sentit naître en lui cet ardent amour pour l'Italie dont il a donné des preuves pendant toute sa vie. A Florence, tout parle des noms les plus célèbres de l'Italie ; c'est la patrie en effet, des Médicis, de Dante, de Boccace, de Machiavel, de Guichardin, d'Améric Vespuce, de Léon X, de Brunelleschi, etc. C'est donc dans cette

ville qu'on peut apprendre toute l'histoire de l'Italie et de ses hommes célèbres, aussi Ozanam y resta-t-il un mois entier.

Après Florence, nos voyageurs visitèrent Pise et Livourne, puis ils revinrent à Lyon par Turin et le Mont-Cenis.

Ozanam revint de ce premier voyage d'Italie animé d'une nouvelle ardeur pour ses œuvres de charité et pour ses études, et il ne tarda pas à utiliser ses notes et ses souvenirs dans des écrits de tout genre sur l'Italie et sur Dante. C'est ainsi qu'il publia de magnifiques pages sous le titre *Florence vue du Dôme*, puis les *Notes sur Pise*, *Rome*, etc., sans compter tous ses écrits sur *Dante et la Divine Comédie.*

Avant de terminer ce chapitre, nous dirons un mot de l'excursion à la Grande Chartreuse.

Il y avait déjà longtemps que le projet de ce voyage avait été formé quand les deux frères, un beau matin, se décidèrent à se mettre en route et partirent à pied pour accomplir ce pieux pèlerinage. La Grande Chartreuse, on le sait, se trouve près de Grenoble, et de cette ville à Lyon, il y a dans le moins cent cinquante mille anglais.

Ils marchèrent tellement la première journée, que le lendemain, la fatigue ne leur permit qu'une courte étape, et ce n'est que le troisième jour qu'ils commencèrent à gravir la montagne, au milieu de laquelle se trouve le monastère de la Grande Chartreuse.

Tel que décrit par M. l'abbé Ozanam, il semble n'y

avoir rien de plus enchanteur que l'aspect du pays autour de ce cloître majestueux et grandiose. " Dans " ce nid solitaire, dit notre auteur, soixante-huit " moines, moines véritables, descendant sans inter- " ruption de leur fondateur, soumis à une règle aus- " tère, passent le jour dans le silence et la méditation, " et une partie de leurs nuits dans le chant des " psaumes. Là, on ne se souvient plus du tumulte du " monde et de la lutte des systèmes ; il règne un " parfum de vieux christianisme, de prière, de sain- " teté et de quiétude. Nous avons assisté aux mati- " nes, chantées à onze heures du soir, dans leur cha- " pelle solitaire. Nous avons entendu ce concert de " soixante voix innocentes montant vers le ciel, solli- " citant les célestes miséricordes à l'heure où les " crimes se multiplient dans nos grandes villes, et où " les vengeances de Dieu se préparent."

De la Grande Chartreuse, nos deux pèlerins passèsèrent à une autre montagne très élevée, nommée le Grand Som. Ils avaient de la neige jusqu'aux genoux, et s'apercevaient de temps à autre du voisinage des loups, ce qui ne les empêcha pas de jouir toute la journée des points de vue les plus admirables et d'un paysage qui défie toute description. Le soir, ils entrèrent à Grenoble où leur pèlerinage se trouva terminé.

Écrivant au sujet de ce voyage d'Ozanam et de son frère, M. de Montrond, dans son ouvrage déjà cité, s'exprimait ainsi :

" S'il est, dit-il, un voyage utile et salutaire au

" jeune homme arrivé sur le seuil d'une carrière et " sur le point d'affronter les orages de la vie, n'est-ce " pas celui de la Grande Chartreuse ? Oh ! comme la " vie paraît bien ce qu'elle est, entrevue du haut de " ces saintes montagnes, un pèlerinage de quelques " jours dans une *vallée de larmes*, aux confins de " laquelle s'ouvre une éternité bienheureuse pour le " pieux pèlerin fatigué de la route ! Heureux donc et " sage, celui qui va se recueillir un instant sous ces " cloîtres de saint Bruno, où règne un parfum de " grande dévotion et de sainte solitude."

Quant à Ozanam, voici comment il exprimait les impressions ressenties et les dispositions dans lesquelles il se trouvait au retour de ce voyage. " Je " suis donc revenu, écrivait-il, l'espérance au cœur et " avec un souvenir qui restera dans moi et pourra " peut-être me servir quelque fois, d'encouragement " dans les jours mauvais ; peut-être en jaillira-t-il " quelque inspiration qui, un jour, me fera devenir " meilleur ! " *

* Lettres, etc., 1. septembre 1835.

CHAPITRE XII.

AUTRES VOYAGES D'OZANAM. " PÈLERINAGE AU PAYS DU CID."

" Un des faibles d'Ozanam, écrivait le R. P. Lacor-
" daire, c'était les voyages aux grands lieux du
" monde. Il courait à un lac, à une vallée, et quand
" les ombres de l'histoire descendaient avec celles de
" la nature sur un champ ou sur une ruine, il s'y sen-
" tait attiré par une invincible sympathie."

C'est ainsi que nous l'avons vu voyager successivement dans le Dauphiné, à la Grande Chartreuse, puis en Italie dans un premier voyage, et plus tard en Belgique et en Allemagne.

Nous le verrons bientôt entreprendre un second voyage en Italie, et cette fois, se rendre en Sicile pour y étudier les imposantes ruines de l'antiquité grecque. Quelques années écoulées, son livre intitulé *Un pèlerinage au pays du Cid* nous apprendra qu'il est de retour d'un voyage en Espagne et dans le sud de la France. En 1846, il partira une troisième fois pour l'Italie, et le résultat de cet intéressant voyage, sera

un de ses ouvrages les plus remarquables, *Les Poètes franciscains en Italie au XIIIe siècle.*

Malheureusement, il n'y avait pas que son grand désir de voir, de connaître et d'étudier, qui le portait à voyager ; bien des fois, hélas ! le triste état de sa santé lui faisait une nécessité d'abandonner l'étude pour se rendre aux eaux, et souvent même se réfugier à l'étranger. Nous le verrons donc se diriger en 1850, vers la Bretagne, se rendre à Dieppe et de là traverser en Angleterre. Enfin, les dernières dates de sa correspondance nous apprendront qu'il est un jour à Nice, un autre jour à San-Jacopo et en dernier lieu à Antegnano.

Pour suivre l'ordre chronologique des voyages de notre savant professeur, nous devons nous rendre d'abord aux eaux d'Allevard, où nous le trouverons occupé à se guérir d'une laryngite qui résistait à tout remède,

C'était le premier voyage qu'il faisait en compagnie de madame Ozanam. Quelques jours plus tard, son frère l'abbé et son autre frère Charles vinrent les rejoindre.

Tout en suivant un traitement assez sévère, nos voyageurs passèrent très agréablement leur temps, à faire différentes promenades dans les environs d'Allevard qui est un village très pittoresquement situé dans le fond d'une belle vallée.

Ils visitèrent le château du chevalier Bayard et firent une autre fois une longue excursion aux Sept-Laux ou Sept Lacs.

Ozanam voulut faire partager à sa femme le bon souvenir qu'il avait conservé de sa visite à la Grande Chartreuse. On se dirigea donc de ce côté mais le mauvais temps qui les surprit en route et qui dura plusieurs jours les obligea à rebrousser chemin et à rentrer à Lyon.

Au mois de septembre de la même année, les deux jeunes époux partirent pour un voyage beaucoup plus important. Chaque fois qu'il songeait à en entreprendre un, Ozanam se sentait immédiatement attiré vers son pays natal, l'Italie. Cette fois, il semble s'être occupé de visiter surtout Naples et ses environs.

Dans ses notes et ses lettres, il nous parle du Vésuve, d'Herculanum et de Pompéi, et tout en nous décrivant les monuments et les belles ruines de ce qui fut un jour le royaume de Naples, il nous fait en peu de mots, un abrégé de l'histoire de toute l'Italie.

Pour parcourir la Sicile, nos voyageurs trouvèrent la route longue et fatigante, étant obligés de traverser un pays infesté de brigands ; mais ils furent bien récompensés de toutes leurs fatigues, par la beauté des paysages, et surtout par les richesses qu'ils en apportèrent sous forme de notes et de souvenirs. Ozanam put y admirer une végétation tropicale dont il nous peint toutes les beautés sous les plus riantes couleurs. Mais ce qu'il nous décrit avec plus de complaisance encore, et jusque dans leurs moindres détails, ce sont les monuments de l'antiquité grecque. " L'antiquité grecque, dit-il, bien moins connue que

" l'antiquité romaine, c'est là ce que j'allais chercher " en Sicile, et mon attente n'a pas été trompée. Par- " tout, des restes nombreux : de vieilles colonnades " soutiennent les voûtes des églises modernes ; les " débris d'un tombeau s'élèvent tristes et désolés au " bord du chemin ; ou bien, un grand pilastre soli- " taire est resté debout sur le rivage, et résiste depuis " deux mille ans à l'effort destructeur des vagues et " des siècles."

C'est ainsi qu'il nous décrit l'ancien et magnifique théâtre de Taormine et le temple de Minerve à Syracuse. Il n'oublie pas de nous faire part de son admiration à la vue du port de cette ville, ni de son étonnement en y visitant une grotte acoustique célèbre, connue sous le nom d'Oreille de Denys. A Agrigente, l'aspect des temples élevés aux divinités grecques lui fait la plus vive impression. " Il est impossible, " dit-il, que le génie grec se révèle nulle part avec " plus de pureté et de splendeur. On se trouve en " présence de toutes les grandes inspirations du génie " et en même temps de toutes ses folies ; tous les pro- " grès de l'art, depuis l'austère nudité des premiers " monuments jusqu'à la parure quelquefois trop " riche des derniers. Et quand l'admiration s'est " épuisée devant ces prodiges, on apprend que le sol " qui les porte, que le rocher où fut fondée Agrigente, " où s'agitait une population de huit cent mille habi- " tants, est entièrement vidé à l'intérieur par des " excavations qui se croisent en tous sens, travail

" colossal et dont le but est encore ignoré, ville sou-
" terraine et ténébreuse, encore plus étonnante que
" celle qui se déployait si opulente à la face du soleil."

Poursuivant son voyage au milieu de ces belles et illustres ruines, Ozanam visite successivement les villes suivantes : Sélinonte où l'on a trouvé des bas-reliefs " qui passant de la grossièreté barbare jusqu'au " mérite le plus achevé, présentent l'histoire entière " de la sculpture ; " Ségeste où l'on admire un temple très bien conservé; Montréal, avec sa magnifique cathédrale ; Palerme, avec la chapelle du palais " deux " monuments resplendissants de mosaïques, alliant la " légèreté des ogives gothiques à la gravité des formes " byzantines, véritables types d'un art qui ne se " retrouve plus hors de là."

Après avoir visité les principales villes de Sicile, il était de retour à Naples, bien tard en automne; de là, il fit une courte visite à Rome, puis il prit le chemin du retour, le temps de l'ouverture de son cours étant venu.

Il revint de ce long et beau voyage muni des plus importants renseignements sur les monuments de l'antiquité grecque ; l'esprit ranimé et élargi par la vue de tant de beautés et le cœur bien disposé pour reprendre ses importants travaux.

Vers la fin de l'année 1846, il partit de nouveau pour l'Italie, chargé cette fois par le ministre de l'Instruction publique, d'une mission scientifique et littéraire. C'était son troisième voyage dans ce pays

qu'il aimait tant, et auquel il venait demander tout à la fois une meilleure santé, des connaissances plus complètes et une foi plus ardente.

Avant de se rendre à Rome, notre voyageur passa par Florence où il se sentait attiré non seulement par la présence de quelques parents, mais encore par son admiration pour Dante, dont le souvenir semble remplir la ville. Rome et Assise semblent s'être partagé presqu'exclusivement tout l'intérêt d'Ozanam, dans ce voyage, de même qu'au second voyage, il semblait s'être plus particulièrement occupé de Naples et de ses environs.

A Rome, la plus grande partie du temps fut consacrée aux visites des catacombes. En compagnie de M. l'abbé Gerbet, plus tard, évêque de Perpignan, il y descendit cinq fois, toujours avec la plus grande émotion.

Le travail qui fut le résultat de sa mission officielle, ne fut publié qu'en 1850, sous le titre de *Essai relatif aux écoles et à l'Instruction publique en Italie, aux temps barbares.*

Pendant son séjour dans la Ville Éternelle, il mit la dernière main à la préface de son livre sur les Germains.

Le long de la route en revenant, et surtout à Assise, il prit des notes qui lui servirent plus tard pour écrire son ouvrage intitulé : *Les Poètes franciscains en Italie au XIIIe siècle.* Ce fut le résultat non officiel de ce voyage, mais non pas le moins important. Nous don-

nerons dans les chapitres suivants, une analyse de cet ouvrage.

"A cette époque, dit l'abbé Ozanam, il y avait encore "en Italie des voituriers qui voyageaient à petites "journées, se reposant chaque nuit. Ils donnaient "ainsi aux touristes, le temps de contempler, d'ad-"mirer des sites ravissants, et les beautés artistiques "des principales villes où ils s'arrêtaient. Ce fut le "moyen de transport que choisit Ozanam. Il parcou-"rut ainsi toute l'Ombrie, les Romagnes, Ravenne, "Venise, la Lombardie, et pénétra par le Splûgen, "dans le pays de Coire jusqu'à Saint-Gall, nom qui "se rattachait à ses études germaniques; après "Einsiedoln et la Suisse, il descendit le Rhin de "Bâle à Cologne, puis reprenant la route de sa patrie "par la Belgique, il rentra dans Paris, rétabli, l'esprit "reposé, son portefeuille bien garni de notes pré-"cieuses et de souvenirs délicieux. Ce voyage, en "effet, se fit au milieu d'un perpétuel enchantement."

Il nous est impossible de passer outre sans dire un mot de la ville d'Assise où Ozanam s'arrêta, et que les guides désignent sous le nom de *ville monastique remplie de saint François.* Notre voyageur ressentit la plus douce émotion, en se trouvant au milieu de cette vieille et charmante ville qui a conservé l'empreinte et le cachet du XIIIe siècle qu'il a tant étudié. La séraphique figure de saint François qui semble planer au-dessus de la ville, et l'éclairer de ses suaves rayons impressionnait fortement Ozanam. Il voyait dans ce

grand saint, son idéal de la pauvreté et de la charité évangéliques.

Assise occupe une très jolie position sur une colline qui domine l'un des plus riants bassins de l'Ombrie. Tout dans la ville et ses environs nous parle de saint François. A l'endroit où il est né, aux places qu'il affectionnait particulièrement, comme au lieu où repose son corps s'élèvent des sanctuaires, des chapelles et même de magnifiques églises. Comme nous aurons occasion de revenir sur ce sujet dans l'analyse de l'ouvrage sur les poètes franciscains, nous n'ajouterons rien, si ce n'est que c'est dans cette ville et à la lecture d'un opuscule intitulé : *Les petites fleurs de saint François*, qu'Ozanam s'inspira pour écrire ce livre que M. Ampère appelait *un chef-d'œuvre plein de savoir et de grâce.*

En passant par la Suisse, il traversa le village où sa famille avait trouvé refuge au temps de la terreur. Dans une page charmante de ses lettres, voici comment il décrit ses impressions et l'emploi de la trop courte demi-heure passée à Echallens. On remarquera dans quels termes il parle de sa bonne mère dont le souvenir était continuellement présent à sa mémoire, et qui, pensait-il, était toujours auprès de lui pour le protéger.

" Un des plus doux moments de ce voyage de
" Suisse, c'est la demi-heure que nous avons passée à
" Echallens. Nous n'avions ni calculé, ni prévu cette
" station de notre pèlerinage. La chose s'était arrangée

" d'elle-même, comme tout ce qui s'arrange bien.
" Echallens se trouvait à moitié chemin du trajet de
" Lausanne à Iverdun. Je me rappelais que c'était le
" lieu où mon grand père s'était retiré pendant les
" derniers mois de la terreur, et dont ma mère m'avait
" si souvent parlé. Que n'aurais-je pas donné pour
" connaître la maison qu'habita ma famille ! Du
" moins, je voyais les petits bois et les jolis sentiers
" où ils allaient cueillir les fraises. L'oncle chartreux
" marchait le premier en éclaireur, et quand il avait
" découvert un nid de fraises, il appelait ses joyeuses
" nièces : Venez, mesdemoiselles, c'est tout rouge.
" Et l'on revenait avec des paniers tout pleins de ces
" jolies petites fraises qu'on mangeait avec du pain
" excellent. J'ai visité l'église où ma bonne mère a
" fait sa première communion, sous la direction de
" ce bon curé, qui lui répétait : " nous irons les deux,
" nous irons les deux en paradis." Je l'ai trouvée
" comme ma mère me l'avait décrite, partagée,
" hélas ! entre les deux cultes : le sanctuaire réservé
" aux catholiques et fermé par une grille de bois,
" la nef commune aux catholiques et aux protes-
" tants ; d'un côté, la chaire du curé et le baptis-
" tère ; de l'autre, la chaire du pasteur et la table de
" la cène. Cette chère église est bien misérable ; cepen-
" dant j'y ai prié avec plus d'émotion que de cou-
" tume ; j'y ai remercié Dieu des grâces qu'il avait
" faites en ce lieu même à la petite exilée. J'ai prié
" pour ma bonne mère, parce que c'est un devoir de

" prier pour les morts: mais, comme je la crois heu-
" reuse et puissante dans le ciel, je lui ai demandé
" de veiller sur nous, de nous aider à finir heureuse-
" ment ce voyage trop long, et surtout d'obtenir à
" ses enfants, quelques-unes de ses douces vertus.
" Ma femme et ma belle-mère priaient avec moi, et
" ma petite Marie s'agenouillait bien sagement devant
" la grille du sanctuaire. Amélie a voulu cueillir
" quelques fleurs sur la petite éminence où s'élève
" l'église. Ces fleurs ne sont pas celles que notre
" bonne mère foulait en allant à la messe, mais elles
" leur ressemblent, et plaise à Dieu que nous lui res-
" semblions autant." *

Si nous continuons la narration des nombreux voyages faits par Ozanam durant sa trop courte vie, nous devrons maintenant le suivre en Bretagne et en Angleterre.

C'est en 1850, qu'il fit ce voyage dans l'espérance d'améliorer sa santé bien compromise par un travail trop assidu. Depuis longtemps, ses amis lui conseillaient d'aller en Bretagne, pensant que les bains de mer lui seraient favorables.

Durant son séjour dans le Morbihan, il fut témoin à Vannes, de la procession annuelle en l'honneur de saint Vincent Ferrier dont on conserve les reliques dans cette ville. Il assista aussi à une noce bretonne et à la fête patronale de l'Isle d'Artz. Dans

* Lettres, 2 vol., p. 197.

toutes ces occasions, notre voyageur fut aussi étonné du caractère calme et de l'apparence sombre des bretons de cette partie de la province qu'édifié par leurs démonstrations religieuses, qu'une foi profonde et un grand recueillement caractérisaient.

M. de Francheville et M. et Mde. de la Villemarqué, firent tout en leur possible pour faire connaître le pays en entier à Ozanam, à sa femme et à sa petite fille. C'est ainsi qu'après avoir visité Truscat, ils se rendirent par eux à Sainte-Anne d'Auray, admirant tout le long du voyage, les paysages enchanteurs qui abondent le long de la rivière et qui font une admirable diversion avec les landes incultes de quelques autres parties du Morbihan.

Au sanctuaire de Sainte-Anne d'Auray, qu'Ozanam visita, les bretons font annuellement un pèlerinage national. N'oublions pas que c'est le *prototype* de notre *bonne* Sainte-Anne de Beaupré, où les pèlerinages deviennent de jour en jour plus nombreux et plus fructueux, et dont la réputation s'étend maintenant dans toute l'Amérique. *

Nos voyageurs passèrent aussi par le chemin de

* Il y a un grand nombre de paroisses et d'églises au Canada sous le vocable de Sainte-Anne; mais Sainte-Anne de Beaupré, est la plus ancienne et la plus célèbre, et elle seule porte l'appellation populaire de " la bonne." La vieille église a été malheureusement démolie pour en construire une plus grande qui est confiée aux RR. Pères Rédemptoristes. Une petite chapelle dans le style de l'ancienne église a été élevée avec une partie des matériaux.

Carnac où ils purent contempler " cette plaine de six " lieues sur laquelle s'élèvent mille à douze cents " pierres dont les plus hautes ont une trentaine de " pieds. Elles sont pour ainsi dire rangées en bataille " sur onze rangs également espacés. De distance en " distance, on voit des *dolmens*, des tumulus surmon- " tés d'un *menhir*, c'est-à-dire d'une pierre élevée."

A Quimperlé, Ozanam assista à une fête connue dans le pays sous le nom de *Pardon*. Dans cette partie de la province, les costumes sont très gais et éclatants. Il y a aussi moins de gravité, et la nature est plus fraîche et riante : telle était la différence entre ce pays et celui de Vannes que nos voyageurs en étaient à se demander si les deux endroits faisaient véritablement partie de la même province.

Enfin, après avoir visité Brest, sa rade et ses vaisseaux de guerre, puis Morlaix, Saint-Pol-de-Léon, et le pèlerinage du Fol-Goat, il acheva le tour du Finistère et revint à Paris, par Carhaix, Lorient, Vannes et Nantes.

Au retour de ce voyage, sa santé parut s'être améliorée, et ces six semaines passées au grand air et dans l'activité des excursions lui avaient certainement donné de nouvelles forces.

L'année suivante (1851), sur l'avis de ses médecins, il se dirigea sur Dieppe pour y prendre les bains de mer. C'était précisément à l'époque de la première exposition universelle de Londres. Ses amis réussirent à lui persuader de traverser en Angleterre.

Il se mit donc en route avec sa femme et son enfant, ainsi que M. Ampère qui devait de là se rendre en Amérique.

Pendant son séjour à Londres, Ozanam eut occasion d'admirer la puissance matérielle de l'Angleterre, la hardiesse de ses machines et le bon marché de ses tissus.

Son cœur sensible fut cependant affligé de voir la misère des pauvres, dans la métropole surtout.

Nos voyageurs visitèrent plusieurs fois l'exposition du palais de Crystal où ils purent se rendre compte des progrès de l'industrie et des prodiges opérés par la mécaniqne.

M. l'abbé Ozanam nous dit que son frère Frédéric, convenait volontiers des qualités du peuple anglais. Il lui reconnaissait son respect pour la loi, son amour pour son pays, son ardeur constante pour le travail, et malgré cela, son respect pour le repos du dimanche. Mais ce qu'il ne pouvait lui pardonner, c'était la morgue des riches et leur mépris pour les pauvres.

Ozanam se rendit aussi à Oxford où il se remit du bruit étourdissant de la métropole, en visitant tranquillement l'Université et les grandes et célèbres maisons d'éducation, qui ont conservé l'architecture gothique ou celle de la renaissance.

A son retour d'Angleterre, il s'arrêta de nouveau à Dieppe pour y prendre les bains de mer. Comme vice-président général de la société Saint-Vincent de Paul, (il avait refusé la présidence), il y visita les

différentes conférences établies dans la ville, et dans une séance générale, il prononça un discours très éloquent et qui fut tellement admiré qu'on en parla longtemps.

Malgré tous ces voyages, les forces revenaient bien lentement à notre trop zélé professeur, et au retour de cette dernière excursion, se sentant un peu mieux, il se remit à l'étude avec trop d'ardeur et perdit en peu de temps, les bons effets du grand air et des bains de mer.

En 1852, il fut atteint d'une pleurésie des plus graves, et aussitôt qu'il redevint en état de voyager, ses médecins l'envoyèrent aux Eaux-Bonnes.

Il se trouva en cet endroit, dans un temps de pluies continuelles, de sorte que sa santé ne fut guère améliorée. Voyant cela, ses amis lui conseillèrent de poursuivre son voyage jusqu'à Biarritz où la température était beaucoup plus douce. Chemin faisant il fit le pèlerinage de Bétharran, où l'on vient implorer la Vierge *au rameau d'or*. Ce rameau d'or fut offert par une jeune fille qui, tombée dans le torrent voisin, fit un vœu à Notre-Dame, et au même instant, trouva sous sa main un rameau où elle se suspendit et put être sauvée.

A environ deux heures de marche de Biarritz il existe, dans les Landes, au bord de l'Océan, une communauté de Bernardines ; Ozanam entendit parler de ce monastère et eut aussitôt le désir de le visiter, il se mit donc en route du côté de cet océan

de sables qu'on appelle les Landes, et après une longue marche, il se trouva tout à coup en présence d'un établissement entouré de champs cultivés et de riants jardins, au milieu de ces arides déserts comparables à ceux de la haute Egypte. Une magnifique plantation de peupliers garantit les récoltes du vent, de la mer et de l'invasion des sables. Les maisons qui contiennent les cellules des religieuses, sont en brique. La communauté est sous une règle austère qui est à peu près la même que celle des trappistes.

" La piété de Frédéric, dit M. l'abbé Ozanam, son " cœur si sensible à toutes les impressions morales, " reçurent de cette visite et du touchant spectacle " auquel il venait d'assister de si douces émotions, " qu'unies à la douceur du climat de Biarritz, son " état éprouva une amélioration notable.

" Dès lors, ajoute-t-il, il ne pensa plus qu'à mettre " à exécution, le projet qu'il caressait depuis long- " temps, de faire un voyage en Espagne, et de le " commencer par le pèlerinage de Saint-Jacques de " Compostelle."

Pendant les premières années de son mariage, Ozanam avait entretenu l'espoir d'un voyage en Terre-Sainte, et c'était un de ses vœux les plus ardents. Toutefois le faible état de sa santé joint à la nécessité de donner ses cours, l'empêchèrent d'entreprendre une aussi longue pérégrination.

Le pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle semble avoir eu pour but de remplacer pour lui, ce

voyage en Palestine, ou du moins de l'en consoler. Aussi quel enthousiasme, quelle émotion ne voyons-nous pas éclater dans chaque page de ce petit livre : *Un pèlerinage au pays du Cid.*

Comme nous aimerions à accompagner ce groupe de pieux voyageurs qui se compose d'Ozanam, sa femme et son enfant, ainsi que du docteur Charles Ozanam qui désirait veiller sur la santé de son frère !

Comme nous aimerions à visiter en détail avec eux les monuments, les beautés de la nature et les lieux historiques de la vieille Espagne chrétienne, où tout parle si hautement des incomparables espoirs de ses braves chevaliers contre les infidèles !

Il nous est impossible d'aller avec nos voyageurs, nous incliner devant ces vieux murs de Diego Porcellos, témoins de tant de combats héroïque, et nous ne pouvons pas non plus nous y rendre pour admirer avec lui ces vieux châteaux des rois d'Espagne d'où sont sorties tant d'invincibles épées, et où ont été suspendus des écussons nobles entre les plus nobles de la chrétienté.

Nous avons déjà donné à ce chapitre, des dimensions plus grandes que ne le comporte le cadre de notre ouvrage, et nous craignons que le temps et l'espace ne viennent bientôt à nous faire défaut.

Cependant nous croirions faillir à notre tâche, et ne pas faire connaître le style si élevé d'Ozanam dans ses plus beaux endroits, si nous ne reproduisions les belles pages où l'auteur nous déroule le panorama des Pyrénées, et nous décrit l'aspect de la mer.

" Quel poète, dit-il a jamais conçu, quel architecte
" a jamais dessiné un sanctuaire comparable à celui
" que l'Éternel s'est bâti à lui-même au plus profond
" des Pyrénées, dans un lieu où il n'était adoré que
" par des pâtres ? On l'appelle le *Cirque de Gavarnie.*
" Mais plutôt qu'un cirque, représentez-vous l'abside
" d'un temple, taillée à pic dans des rochers hauts de
" deux mille quatre cents pieds. Quand nous arri-
" vâmes au bas de ces murailles prodigieuses, des
" nuages rougis par le soleil couchant en voilaient le
" sommet, et flottaient comme une draperie. Puis,
" quand le vent eut dissipé ces vapeurs, le faîte de
" l'édifice parut couronné de neiges éternelles sous le
" pavillon bleu du firmament. La voix des cascades
" gémissait comme une prière sans fin : s'il restait
" encore des athées, c'est ici que je voudrais les ame-
" ner pour les voir tomber à genoux, terrassés et ravis.
" Rien n'égale ce spectacle si ce n'est le chaos qu'on
" traverse pour y arriver. Là des blocs énormes de
" trente, quarante pieds de haut, s'écroulent les uns
" sur les autres, depuis la cime de la montagne jus-
" qu'au fond du précipice ou rugit le gave. On dirait
" les restes du combat décrit par Milton, quand les
" esprits bons et mauvais arrachèrent les collines du
" ciel pour s'entr'écraser. Mais les spectacles pathé-
" tiques sont plus rares dans les Pyrénées que dans
" les Alpes. Les Pyrénées n'ont pas les horreurs
" sublimes du mont Blanc, elles ont plus d'élégance
" que de majesté. Les beautés des Pyrénées, ce sont

" celles de la vallée d'Ossau, de la vallée d'Argelés et
" du pont d'Espagne. Peu de glaciers, mais de riants
" mamelons que baignent des gaves limpides ; des
" croupes arrondies et couronnées de verdure, des
" pics qui montent vers le ciel avec une légèreté mer-
" veilleuse, et dont la crête de granit rose se noie
" dans l'éclatante lumière du midi. Nulle part on ne
" voit de plus belles eaux. Ce ne sont plus, il est vrai,
" les grands lacs de la Suisse ; mais la Suisse n'a pas
" plus de cascades, elle n'a pas dans les flancs de
" tous ses rochers, des torrents si abondants et si
" purs. Je trouve en effet, comme un sentiment de
" pureté morale sur ces hauteurs que le pied de
" l'homme souille rarement, au bord de ces eaux
" qui ne désaltèrent que l'isard et l'aigle, au milieu
" de ces plantes qui ne fleurissent que pour parfumer
" la solitude. David avait vu de près les sommets du
" Liban, quand il s'écriait : Le Seigneur est admi-
" rable sur les lieux hauts ! *Mirabilis in altis Dominus.*

.....

" Les montagnes sont toutes divines ; elles portent
" l'empreinte de la main qui les a pétries. Mais que
" dire de la mer, ou plutôt que n'en faut-il pas dire ?
" La grandeur infinie de la mer ravit dès le premier
" aspect ; mais il faut la contempler longtemps pour
" apprendre qu'elle a aussi cette autre partie de la
" beauté qu'on appelle la grâce. Homère le savait
" bien, et c'est pourquoi, s'il donnait à l'Océan des
" dieux terribles et des monstres, il le peuplait en

" même temps de nymphes et de sirènes enchante-
" resses. J'ai vu le jour s'éteindre au fond du golfe de
" Gascogne, derrière les monts Cantabres dont les
" lignes hardies se découpaient nettement sous un
" ciel très pur. Ces montagnes plongeaient leur pied
" dans une brume lumineuse et dorée qui flottait au-
" dessus des eaux. Les lames se succédaient azurées,
" vertes, quelquefois avec des teintes de lilas, de rose
" et de pourpre, et venaient mourir sur une plage de
" sable ou caresser les rochers qui encaissent la plage.
" Le flot montait contre l'écueil et jetait sa blanche
" écume où la lumière décomposée prenait toutes les
" couleurs de l'arc-en-ciel. Les gerbes capricieuses
" jaillissaient avec toute l'élégance de ces eaux que
" l'art fait jouer dans les jardins des rois. Mais ici
" dans le domaine de Dieu, les jeux sont éternels.
" Chaque jour, ils recommencent et varient chaque
" jour, selon la force des vents et la hauteur des
" marées. Ces mêmes vagues si caressantes mainte-
" nant, ont des heures de colère où elles semblent
" déchaînées comme les chevaux de l'Apocalypse ;
" alors leurs blancs escadrons se pressent pour don-
" ner l'assaut aux falaises demantelées qui défendent
" la terre. Alors on entend des bruits terribles, et
" comme la voix de l'abîme redemandant la proie
" qui lui fut arrachée aux jours du déluge. Au delà
" de cette variété inépuisable, apparaît l'immuable
" immensité. Pendant que des scènes toujours nou-
" velles animent le rivage, la pleine mer s'étend à

" perte de vue, image de l'infini, telle qu'au temps
" où la terre n'était pas encore, et quand l'esprit de
" Dieu était porté sur les flots. David avait aussi
" admiré ce spectacle, et peut-être du haut du Carmel,
" son regard embrassait-il les espaces mouvants de
" la Méditerranée, lorsqu'il s'écriait: Les soulèvements
" de la mer sont admirables : *Mirabiles elationes maris.*

Plus loin, l'auteur nous décrit son entrée en Espagne et l'aspect de Fontarabie " avec ses maisons anti-
" ques toutes garnies de grands balcons, de verandas,
" de loges grillées et vitrées d'où les belles Espa-
" gnoles peuvent voir et se laisser voir autant qu'il
" leur convient. Puis, il nous parle des tableaux et
" des statues dans les églises: je me rends, dit-il, à
" la sculpture peinte, surtout depuis que je la sais
" justifiée par les exemples de Phidias et de Praxi-
" tèle; mais je ne m'accoutume pas à la sculpture
" habillée, à cette *Mater dolorosa* qui a une chapelle
" dans chaque église d'Espagne, et qui porte le cos-
" tume d'Anne d'Autriche, robe de velours noir,
" guimpe blanche, à la main, un mouchoir garni de
" dentelles et de plus, un poignard d'argent dans le
" cœur."

Nos voyageurs visitèrent successivement Irun, Port-du-Passage et Saint-Sébastien où ils purent admirer les sites les plus magnifiques et enrichir leur mémoire des plus grands souvenirs historiques.

Ozanam prenait beaucoup de notes, relevant des inscriptions et glanant de tous côtés.

Toutefois, malgré le charme d'un voyage tellement dans ses goûts et sous un climat qui paraissait être si favorable, il ne se sentait pas bien ; l'état de sa santé alarmait tous ceux à qui il était cher, et lui-même devint bientôt si inquiet, qu'il résolut d'abandonner pour le moment le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle, pour retourner à Biarritz où il trouvait toujours l'air tiède qui lui convenait.

Après s'être reposé pour quelques mois dans cet endroit agréable et sentant ses forces lui revenir, il obtint de ses médecins, la permission de reprendre son voyage et de se rendre jusqu'à Burgos.

Nous aimerions à suivre nos voyageurs dans cette ville nommée autrefois *la Mère des rois et la Restauratrice des royaumes. Madre de Reges y Restauradura de reynos* et qu'on peut surnommer aujourd'hui la ville de la Vierge.

Avec eux nous aimerions à visiter en détails cette imposante cathédrale, le résultat de deux siècles de travail, édifice d'une majesté qui n'exclut pas l'élégance et la grâce. A part de sa magnifique façade, et de ses deux flèches élancées, on admire " à l'endroit " où la nef et le transept se coupent pour former la " croix, une large tour octogone (el Crucero), cette " tour s'élève jusqu'à la hauteur de deux cent trente " pieds. Deux rangs de fenêtres l'éclairent, et des " huit angles se détachent huit petites tours, toutes " découpées, toutes peuplées de saints, toutes termi- " nées par de fines aiguilles. Derrière l'église, la cou-

" pole de la *Chapelle du Connétable*, moins élevée, mais " toujours octogone, reproduit la même décoration. " Ce sont comme deux diadèmes que porte cette reine " des basiliques espagnoles. On raconte que Charles " V à la vue du Crucero fut frappé d'admiration. Il " faudrait, dit-il, mettre ce joyau dans un écrin et le " traiter comme une chose qui ne se voit pas tous les " jours et qui se fait désirer. Assurément l'étranger " qui passe ne forme pas le même vœu que Charles " V, mais ravi de cette cathédrale, il ne peut s'empê- " cher de lui adresser ces mots qu'elle porte au front " en l'honneur de la Vierge Marie : *Tota pulchra es et* " *decora*. Vous êtes toute belle et gracieuse."

Il y a aussi la chapelle du Crucifix. Ce crucifix (el santisimo Christo de Burgos) d'après la légende, était l'ouvrage, paraît-il, de Nicodème, l'un des disciples de Notre-Seigneur, et il était fait d'un bois dont la plante ne croissait pas sur la terre.

Nous ne pouvons résister à la tentation de reproduire ici, les vers suivants d'un vieux poète espagnol inspiré par la vue de cette relique à laquelle on attribue beaucoup de prodiges. Ces deux strophes sont de Juan Tallante qui vivait au quinzième siècle ; on y trouvera donc du latin mêlé à l'espagnol primitif.

Imenso Dios, perdurable
Que el mundo todo criaste,
Verdadero
Y con amor entrânable
Por nosotros espiraste
En el madero !

Pues te plugo tal pasion,
Por nuestras culpas, sufrir
O Agnus Dei !
Lleva nos do está el ladron,
Que salvaste por decir
Memento mei. *

" Dieu immense qui dures toujours, qui créas tout " l'univers, Dieu vrai, et qui ému d'amour jusqu'aux " entrailles, expiras pour nous sur le bois.—Puisqu'il " te plut de souffrir pour nos fautes une telle passion, " O Agneau de Dieu ! fais nous monter où est le bon " larron que tu sauvas, seulement pour t'avoir dit : " *Souvenez-vous de moi.*"

Comment encore sortir de Burgos sans dire un mot de la *Chapelle du Connétable* mentionnée plus haut ? Ce monument est la merveille de la Castille.

Dans ce magnifique mausolée reposent les corps du grand connétable de Castille, Don Pedro Hernandez de Velasco, et de son épouse.

" Dans les deux épitaphes, dit Ozanam, se trouvent " réunis les plus grands noms du moyen âge espagnol " qui semble descendre tout entier dans ce tombeau, " mais y descend avec sérénité.

" Ce monument est si connu, ajoute-t-il, le crayon " et le burin en ont si bien popularisé les beautés, que " je me trouve à peu près dispensé de décrire encore " après tant de descriptions, des détails indescrip-

* Un pèlerinage au pays du Cid. p. 93.

" tibles, et de laisser les lecteurs dans la confusion, " quand je voudrais les jeter dans le ravissement."

En sortant de Burgos saluons en passant deux grandes fondations. A l'occident l'abbaye de Huelgas et à l'orient la Chartreuse de Miraflores.

Ces deux établissements sont célèbres dans le monde entier, non seulement par leur origine et par leur destination, mais encore par les grands pouvoirs civils et ecclésiastiques que possèdaient leurs chefs, surtout l'abbesse de la Huelgas. L'abbaye est entourée d'une enceinte crénelée mise en communication avec la vaste plaine par des pont-lévis, ses clochers sont garnis de machicoulis et cinq grilles en fer ferment les cloîtres.

Ces deux vieilles reliques du moyen âge sont encore remarquables par la beauté et l'étendue des édifices, par les grands souvenirs historiques qu'elles contiennent et par la grandeur, l'étendue et la richesse de leurs dépendances.

Le retable du sanctuaire de la Chartreuse de Miraflores est doré du premier or que Christophe Colomb rapporta de l'Amérique.

L'hiver vint interrompre ici les excursions de nos voyageurs, et ils se décidèrent quoiqu'à regret à abandonner le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle.

Après trois jours passés à Burgos, ils reprirent la route de France, chargés de lithographies, de notices sur les monuments, de mémoires sur les abbayes et surtout de notes prises par Ozanam lui-même ce qui

constitua plus tard, avec ses lettres, la matière de son ouvrage : *Un pèlerinage au pays du Cid.*

En 1852 Ozanam entreprenait un pèlerinage à Notre Dame de Buglose. Il voulait, chemin faisant, visiter à Pouy le berceau de saint-Vincent de Paul. Il y vit le vieux chêne sous lequel, dans son enfance, le saint s'abritait pour garder ses brebis, et la maison où il reçut le jour.

En visitant ces lieux honorés par la présence du grand apôtre de la charité, le fondateur de la société qui porte son nom, éprouvait la plus grande émotion et la plus vive piété. Il remplit tous ses devoirs de catholique avec la plus grande dévotion et reçut en présent du curé de la paroisse, une branche de l'arbre de saint Vincent de Paul, qu'il envoya au conseil général à Paris, où on la voit encore aujourd'hui.

De Pouy-sur-Dax nos voyageurs se rendirent à Pise où, d'après l'avis de ses médecins, Ozanam devait séjourner pendant quelque temps.

S'il nous était permis d'accompagner nos voyageurs dans les derniers voyages nécessités par la maladie d'Ozanam, nous visiterions avec eux Toulouse, Montpellier, Marseille, Toulon, Cannes, Nice, Gênes et Livourne, mais ils ne firent pas de longs séjours dans ces villes, si ce n'est peut-être à Marseille où madame Ozanam avait quelques-uns de ses parents.

A un quart d'heure de marche de Livourne, sur le bord de la mer, au milieu des rochers, se trouve un petit village du nom de San Jacopo. Ce fut en cet endroit qu'Ozanam alla s'établir pour quelque temps.

Après deux mois de séjour dans cette retraite, il s'aperçut que les forces lui revenaient et il eut un moment d'espérance, ce qui lui inspira les vers suivants si charmants et si gracieux.

Sur l'écueil de San Jacopo, le 22 juin 1853.

Sur un écueil lointain, notre nef échouée
Attend le flot sauveur qui la ramène au port,
Et la Madone à qui la barque fut vouée,
Semble sourde à *nos vœux, et l'enfant Jésus dort !*

Pourtant voici douze ans, sous ce doux patronage,
Nous partions pleins d'espoir ; des fleurs ornaient ton front ;
Et bientôt pour charmer, pour bénir le voyage
A la poupe *s'assit un petit ange* blond.

Depuis ce temps, le ciel s'est noirci sur nos têtes,
Les vents ont ballotté notre esquif nuit et jour ;
Mais nous n'avons pas vu si cruelles tempêtes,
Climats si rigoureux *où s'éteignît* l'amour.

Non, non, je ne veux plus craindre sous votre garde
Compagnes de l'exil que Dieu me prépara,
Déjà d'un œil clément, la Vierge nous regarde.....
Tout à l'heure l'*Enfant Jésus s'éveillera.*

Et sa main nous poussant sur une mer calmée,
Sans peur et sans effort nous toucherons enfin,
Au bord où nos amis, foule ardente et charmée,
Signalent notre *voile et nous tendent* la main.

Vain espoir ! la barque qui devait toucher au rivage aimé de la patrie n'apportera plus qu'un mourant, un homme dont les jours sont condamnés.

De San Jacopo, Ozanam se dirigea sur Sienne dans le but d'y établir une conférence de Saint-Vincent de

Paul. Il ne réussit pas dans son projet, du moins durant son séjour dans cette ville, mais plus tard, il eut la consolation d'apprendre que le P. Pendola, un de ses amis, avait pu y établir deux conférences, une au collège et l'autre dans la ville.

Ce fut le dernier effort que put faire ce cœur rempli de charité en faveur de son œuvre de prédilection.

A leur retour de la ville de Sienne, nos voyageurs allèrent s'établir à Antignano, joli village à une heure de marche de Livourne, au pied de Montenero et à quelques minutes de la mer.

Ce fut la dernière étape d'Ozanam sur cette terre d'Italie qu'il aimait tant. Déjà la maladie avait fait tant de progrès qu'il ne pouvait écrire plus de deux ou trois lignes sans s'étendre sur un canapé.

C'est dans ce joli village qu'il entendit la messe pour la dernière fois, et qu'il communia de la main du curé d'Antignano qui lui-même ne devait plus monter à l'autel, car il mourut quelques jours plus tard.

A la fin du mois d'août, les médecins décidèrent qu'il devait être conduit au plus tôt à Marseille afin de rendre le dernier soupir dans sa patrie et au milieu de la famille de madame Ozanam.

CHAPITRE XIII.

LES POÈTES FRANCISCAINS EN ITALIE.

Le volume qui fut le produit des voyages en Italie que nous venons de raconter sommairement se divise en deux parties dont nous ferons deux chapitres différents. Dans la première partie il est exclusivement question des poètes franciscains tandis que dans la seconde l'auteur s'occupe des *Sources de la Divine Comédie.* La première partie est divisée en plusieurs époques : la première antérieure à la naissance de saint François nous donne l'histoire de la littérature italienne à son berceau ; la seconde date de la naissance de saint François et nous fait connaître la vie du saint et l'élan qu'il donna à la littérature italienne, surtout à la poésie ; la troisième est consacrée à ses disciples et se termine par une traduction " *des petites fleurs de St-François.*"

Ce n'est pas un livre de science que notre auteur écrit cette fois, c'est plutôt un bouquet littéraire où *les petites fleurs de saint François d'Assise* se mêlent par-

tout aux fleurs fraîchement écloses sous la plume d'Ozanam.

" Plusieurs s'étonneront, dit l'auteur de tant d'ad-
" miration pour un mysticisme dont notre siècle ne
" comprend plus le langage, de tant de complaisance
" pour des traditions qui ne sont pas de foi. Aussi je
" ne propose rien à la foi des lecteurs ; si je ne fais
" pas un livre de science, je n'écris pas non plus un
" livre de religion. Je ne confonds point ces chants,
" ces traditions, avec le dogme infaillible, pas plus
" que je ne confonds les gouttes de la rosée avec les
" feux de l'aurore qu'elles accompagnent. Je les re-
" cueille comme les émanations d'une terre fécondée
" par le christianisme. Si je ne puis toucher sans
" émotion à cette poésie des vieux âges, c'est que j'ai
" vécu tout un jour le contemporain des événements
" et des hommes qui l'inspirèrent. J'ai passé un jour
" trop court pour moi dans la vieille cité d'Assise.
" J'y ai trouvé la mémoire du saint aussi présente
" que s'il venait de mourir hier, et de laisser à sa
" patrie la bénédiction qu'on lit encore sur la porte de
" la ville. On m'a montré le lieu de sa naissance et la
" chapelle où son cœur disputé se rendit à Dieu. On
" m'a fait voir le buisson d'épines qui se couvrit de
" roses quand François s'y précipita dans l'ardeur de
" sa pénitence. J'y ai reconnu l'image de cette langue
" italienne encore toute inculte et toute épineuse, qui
" n'eut besoin que d'être touchée par l'ascétisme catho-
" lique pour germer et fleurir. Enfin, je me suis age-

" nouillé au saint tombeau, sous cette voûte d'azur
" étoilée d'or qui le couronne, et qui fut le premier
" ciel où la peinture renaissante essaya son vol. C'est
" là qu'acheva de se préciser la pensée de ce petit
" livre."

L'auteur prend la littérature italienne à son berceau; mais c'est un berceau qui est bien près d'une tombe! Selon lui, déjà l'art et la littérature des chrétiens, dans les derniers siècles de l'empire, n'étaient plus romains ou latins que de nom. C'est dans les catacombes que se voit la transformation. Les chrétiens en étaient sortis quand les barbares arrivèrent; mais à mesure qu'ils en sortaient le peuple italien se formait et le peuple latin disparaissait.

" Je vois déjà, dit Ozanam, le peuple dans le sens
" moderne qu'on donne à ce mot, en y comprenant
" les femmes, les enfants, les faibles et les petits, ce
" que les historiens anciens méprisaient, ce dont ils
" ne tenaient aucun compte. J'y vois un peuple nou-
" veau mêlé d'étrangers, d'esclaves, d'affranchis, de
" barbares, animé d'un esprit qui n'est plus celui de
" l'antiquité. Cette société a donc une pensée qu'elle
" veut produire, mais une pensée trop abondante,
" trop émue, trop neuve, pour que la parole lui suf-
" fise: il y faut le concours de tous les arts. Dans ce
" premier état, la poésie n'est pas encore distincte,
" précise, revêtue de la forme qu'elle cherche. Mais
" elle est partout, dans l'architecture, dans la pein-
" ture, dans la sculpture, dans les inscriptions, puis-

" qu'il y a partout symbolisme, langage figuré, effort " pour faire reluire la pensée sous l'image, et l'idéal " sous le réel."

D'abord la sculpture se charge la première de reproduire la pensée. Dans les premiers temps elle s'en acquitte, il est vrai, d'une manière bien grossière; toutefois, comme le fait remarquer Ozanam, la foi des martyrs est dans le regard de ces figures que l'artiste " met en prières les yeux levés au ciel et les mains " étendues."

Les peintures qui ornent les oratoires pratiqués de distance en distance nous montrent tantôt la multiplication des pains et le miracle de Cana, tantôt aussi le Bon Pasteur portant la brebis égarée sur ses épaules. On y trouve de plus de nombreuses représentations des martyrs tels que Daniel dans la fosse aux lions, les trois enfants dans la fournaise, figures bien faites pour soutenir le courage de ces persécutés qui pouvaient être traînés à la mort à chaque instant du jour et de la nuit.

Sur les tombeaux de ces premiers chrétiens on voyait dans les commencements quelques figures à peine ébauchées, signes de reconnaissance, symboles de deuil et de piété. C'est ainsi que l'on trouve, ici, une feuille exprimant la fragilité de la vie, là, une barque à la voile pour montrer la rapidité de nos jours. *

* Les Poètes franciscains en Italie, p. 20.

Bientôt cependant ces différents signes sculptés ne suffisant pas, on eut recours aux lettres. Ce ne sont d'abord que des inscriptions d'un mot ou deux, quelques-unes en grec d'autres en latin : Ainsi sur la tombe d'un enfant on lit : c'est la place de Philemon ; plus loin on exprime par les paroles suivantes la peine ressentie par la mort prématurée d'une jeune fille : " *nimium citò decedisti, Constantia, mirum pulchritudi-* " *nis at que idonitati.*" " Vous êtes tombée trop tot " Constance, miracle de beauté et de sagesse."

Puis la poésie inspirée par la foi religieuse vient préserver de l'oubli ces premières familles chrétiennes ; ainsi la famille du chrétien Severianus fait graver sur la tombe de son chef les vers suivants où l'on invoque *Celui* qui fait revivre les semences enfoncées dans les sillons.

Vivere qui præstat morentia semina terræ,
Solvere qui potuit lethalia vincula mortis ! *

Plus tard, quand, de tous côtés, les barbares vinrent fondre sur Rome, les chrétiens construisirent ces admirables Basiliques de saint Paul, de sainte Marie Majeure et tant d'autres qui du quatrième au treizième siècle recueillirent et sauvèrent tous les arts. Alors, comme le fait remarquer Ozanam, " au lieu de la poésie des écoles, il y eut une poésie des monuments."

Cette poésie des grands temples chrétiens inspirait

* Les Poètes franciscains en Italie page 23.

les poètes, dans la décoration des murs ; on y lisait leurs sublimes pensées exprimées dans la langue des dieux. " Ils avaient, nous dit Ozanam leurs ins-
" criptions en vers à saint Jean de Latran sur le portail
" et l'abside et jusqu'au siège papal. A saint Pierre
" les épitaphes des pontifes faisaient à elles seules toute
" l'histoire de la papauté. Le sixième et le septième
" siècle surtout y avaient gravé en distiques latins
" les noms, les dates, les bienfaits des papes contem-
" porains. L'abondance et la facilité de ces petits
" poèmes prouvaient la perpétuité des études littéraires
" à une époque où on a coutume de représenter Rome
" comme la prostituée de Babylone enivrée et d'igno-
" rance et de corruption."

Mais les basiliques de Rome ne furent pas les seuls temples qui donnèrent ainsi asile aux muses. Voyons plutôt la cathédrale de Pise élevant fièrement son dome dont le fronton est sillonné d'iscriptions triomphales et saint Marc de Venise avec ses incomparables cousoles et son imposante façade chargée d'or et de sculptures. " Autour de la grande arcade du chœur dit Ozanam, on lit cette invocation au patron de la cité : " Marc vous couvrez de votre doctrine l'Italie,
" l'Afrique de votre tombeau, Venise de votre présence
" et comme un lion vous les protégez de vos rugisse-
" ments."

" Italiam, Libyam, Venetos, sicut leo Marce,"
" Doctrinâ, tumulo, requie, fremituque tueris." *

* Les Poètes françiscains en Italie p. 30.

A un autre endroit dans la même cathédrale, devant l'autel de saint Laurent le poète se permet de donner l'avertissement suivant au doge. " Aime la justice, " rends à tous ce qui leur est dû. O doge! que le " pauvre et la veuve, le pupille et l'orphelin, espèrent " trouver en toi un défenseur! Que ni la crainte ni la " haine, ni l'amour, ni l'or ne te fassent fléchir! O " doge! tu tomberas comme la fleur, tu deviendras " cendre, et selon tes œuvres, après ta mort tu recevras"

" Ut flos casurus, dux, es cineresque futurus."
" Et velut acturus. post mortem sic habiturus." *

Comme on le voit toutes ces inscriptions étaient en latin car c'était encore la langue du peuple du onzième jusqu'au quatorzième siècle, mais déjà chaque province, chaque cité avait un dialecte et de leur rapprochement devait surgir la langue nationale. "Cependant " dit Ozanam, toute la poésie des souvenirs, toute " celle des chants guerriers et des monuments reli- " gieux, n'était encore qu'un souffle qui n'avait pas " trouvé son instrument tant qu'il lui fallut s'empri- " sonner dans cette langue latine, comprise, mais " vieillie, mais impuissante à rendre la variété des " sentiments nouveaux. La Fable raconte que Mercure " enfant, jouant au bord de la mer, ramassa, dans le " sable une écaille de tortue dont il fit la première " lyre. Ainsi le génie italien, jeune encore et populaire,

* Les Poètes franciscains en Italie p. 30.

" devait prendre pour ainsi dire, à ses pieds et dans " la poussière, l'humble idiome dont il allait faire un " instrument immortel."

C'est alors qu'apparurent successivement les premiers poètes italiens ; et le premier de tous, par ordre chronologique fut saint François d'Assise qui au commencement du treizième siècle composait des hymnes en Italien. Puis vinrent Fra Giacomino, moine franciscain, qui écrivit deux poëmes, un sur l'Enfer, l'autre sur le Paradis, puis Giacopone de Todi qui composa plusieurs cantiques et des chants de longue haleine et enfin Dante qui s'inspira des écrits des deux derniers et les surpassa de beaucoup.

Cependant si Dante avait écouté les conseils de ses amis il n'aurait jamais écrit en italien, heureusement qu'il était rempli du plus grand mépris pour les lettrés de son temps, " qui, disait-il, se vendaient aux " princes et n'avaient eu des lyres qu'afin de les donner " à loyer."

Dante chanta donc dans la langue du peuple, la langue des femmes et des gens de guerre. Il eut plus tard de célèbres imitateurs parmi ses compatriotes entr'autres l'Arioste et le Tasse.

Il faut dire que le peuple qui n'avait pas sû reconnaître le mérite de ces trois grands poètes, pendant leur vie, leur a cependant gardé, après leur mort, un souvenir mêlé de respect et d'amour.

Pour Dante, l'Arioste et le Tasse la gloire va toujours grandissante et aujourd'hui avec l'estime du

peuple italien ils ont acquis de plus l'admiration de l'univers entier.

Au temps où naquit saint François d'Assise, l'Italie sous le pontificat d'Alexandre III venait d'affirmer sa liberté et son indépendance après une seconde lutte entre le sacerdoce et l'empire. Voulant profiter du succès obtenu, chaque ville s'entourait de murs et se disposait à défendre son indépendance.

Un grand mouvement se produisait partout et tous les arts s'éveillaient. Le peuple italien à l'exemple du peuple français allait se créer une littérature populaire et les poètes allaient chanter non plus dans l'idiome des savants, mais dans le langage de tous.

A cette époque vivait à Assise un riche marchand de draps du nom de Pierre Bernardone. En l'année 1182, ayant visité la France et trouvant à son retour que sa femme lui avait donné un fils, il le nomma François en mémoire du beau pays où il venait de s'enrichir. " L'obscur marchand, ajoute Ozanam, était " loin de penser que ce nom de son invention, serait " invoqué par l'Eglise et porté par des rois."

Le jeune François reçut une instruction élémentaire des mains de quelques prêtres de la ville à qui il fut confié dès ses plus tendres années. Il préfera toujours l'étude de la langue française à ses études classiques et quelques-uns même prétendent que de là lui est venu son surnom de François car il aimait à parler autant que possible cette belle langue et il chantait souvent des cantiques en français.

François pendant son adolescence fut toujours à la tête des sociétés joyeuses de sa ville natale. Sa bonne mine et la noblesse de ses manières le faisaient reconnaître comme chef par ses nombreux amis, il présidait tous les banquets et organisait toutes les fêtes.

Avec toutes ses habitudes romanesques et les idées chevaleresques de son siècle le jeune François était naturellement porté à se lancer dans les aventures. Il avait même entrepris, en s'engageant à la suite de Gauthier de Brienne, de conquérir pour lui-même, et par la seule force de son épée, le titre de prince.

Comme beaucoup de chevaliers de son temps il ne manqua pas de prendre part aux croisades, et plus hardi que bon nombre d'entre eux il pénètra jusqu'auprès du soudan d'Egypte, lui prêcha la foi ; et laissa dans Jérusalem une colonie de ses disciples qui s'y perpétuèrent sous le nom de Pères de la Terre sainte.

" Après cela, dit Ozanam, on n'est pas surpris quand " les biographes de saint François lui donnent tous " les titres de la gloire militaire et quand saint Bona- " venture, près d'achever le récit de la vie et des " combats de son maître s'écrie : " Et maintenant " donc, valeureux chevalier du Christ, portez les " armes de ce chef invincible qui mettra en fuite vos " ennemis. Arborez la bannière de ce Roi très-haut : " à sa vue tous les combattants de l'armée divine " ranimeront leur courage. Elle est désormais accom- " plie la vision prophétique selon laquelle, capitaine

" de l'armée du Christ, vous deviez revêtir une céleste " armure." *

Saint François était un excellent musicien, il chantait en s'accompagnant sur le luth et possédait une très belle voix.

Et c'est ce grand homme, ce poète remarquable, ce grand chantre du Créateur et de toutes les beautés créées, qui, dans sa grande humilité, s'est plu à se représenter comme un pauvre moine sans culture et sans savoir. Toutefois saint Bonaventure et ses autres disciples savaient le contraire et ils ont mis leur gloire à le publier.

A l'âge de 25 ans, au milieu de tous les amusements et les plaisirs de ce bel âge, saint François fut tout à coup saisi d'une longue maladie. C'est là que la grâce l'attendait et de là date sa conversion.

Pendant sa convalescence il se sentit pris d'un profond dégoût pour tout ce qu'il avait jadis tant admiré. Il fut effrayé de ce changement, et il chercha aussitôt dans les plaisirs et les distractions d'autrefois, un remède contre cet ennui inexplicable, sans cependant pouvoir le trouver. Il se sentait attiré vers la solitude, et il échappait souvent à ses compagnons pour se

* Saint François eut un songe mystérieux : il se vit au milieu d'un palais superbe; les salles paraissaient remplies d'armes et de riches harnais, des boucliers resplendissants étaient suspendus aux murailles, et sur ce qu'il demandait à qui appartenait ce château et ces armures,il lui fut répondu que tout cela serait à lui et à ses chevaliers.

retirer au fond d'une caverne. Là il restait pendant plusieurs heures en prières, demandant à Dieu de lui faire connaître ce qu'il attendait de lui. Or, voici, d'après notre auteur ce qui lui arriva dans une de ces longues oraisons. "Un jour qu'il persévérait ainsi " dans la prière, il crut voir devant lui la croix du " Calvaire et le Sauveur attaché au bois ; et à cette " vue, dit l'historien de sa vie, son âme sembla se " fondre en lui et la Passion du Christ s'imprimer si " profondément dans ses entrailles et dans la moelle " de ses os, qu'il ne pouvait plus y arrêter sa pensée " sans être inondé de douleur."

Dès lors il se sentit porté à secourir l'humanité souffrante ; il se voua au soulagement de toutes les misères et de toutes les maladies : il donna surtout ses soins aux lépreux et à tous ceux qui devaient inspirer le plus de répulsion.

Il se dépouilla de ses riches habillements, s'habilla en mendiant et fit vœu de pauvreté.

" Saint François, dit Ozanam, vivait dans la con- " templation des idées éternelles, dans l'habitude du " dévouement qui exalte toutes les facultés, dans un " commerce familier avec la création qui a des charmes " plus vifs pour les simples et les petits. Il errait, il " mendiait, il mangeait le pain d'autrui, comme " Homère, comme Dante, comme le Tasse et Camoëns, " comme tous ces pauvres glorieux à qui Dieu n'a " donné ni toit ni repos dans ce monde, et qu'il a vou- " lu garder à son service, errants et voyageurs, pour

" visiter les peuples, les délasser et souvent les ins-
" truire."

Ce qui distinguait donc saint François, c'était d'abord son amour pour la pauvreté et de plus sa grande admiration et son estime pour toutes les œuvres du Créateur.

Il passait la plus grande partie de son temps dans la contemplation du firmament et de toutes les beautés de la nature qui l'environnait. Sa figure amaigrie et ascétique avait pris dans la contemplation continuelle de toutes ces grandeurs, un tel rayonnement de suave sérénité et de divine douceur, qu'il est dit dans la vie du saint que lorsqu'il passait devant un pâturage et que, selon sa coutume, il saluait les brebis du nom de sœurs, elles levaient la tête et couraient après lui, laissant les bergers stupéfaits.

Nous croyons devoir donner, d'après notre auteur, un autre exemple de la grande innocence du saint et de son empire sur les êtres créés. " Comme il commen-
" çait le cours de ses pérégrinations, dit Ozanam, il arri-
" va que traversant la vallée de Spolète, non loin de
" Bevagna, il passa par un lieu où il y avait une
" grande quantité d'oiseaux et surtout de moineaux,
" de corneilles et de colombes. Ce qu'ayant vu le bien-
" heureux serviteur de Dieu, à cause de l'amour qu'il
" portait même aux créatures dépourvues de raison,
" il courut à cet endroit, laissant pour un moment ses
" compagnons sur le chemin. Or à mesure qu'il s'ap-
" prochait, il vit que les oiseaux l'attendaient et il les

" salua selon son usage. Mais admirant qu'ils ne se " fussent point enfuis à sa vue, il fut rempli de joie et " les pria humblement d'écouter la parole de Dieu, et " il leur dit: " Mes frères les petits oiseaux, vous de- " vez singulièrement louer votre Créateur et l'aimer " toujours; car il vous a donné des plumes pour vous " couvrir, des ailes pour voler, et tout ce qui vous est " nécessaire. Il vous a fait nobles entre tous les ouvrages " de ses mains et vous a choisi une demeure dans la " pure région de l'air. Et sans que vous ayez besoin de " semer ni de moissonner, sans vous laisser aucune " inquiétude il vous nourrit et vous gouverne." A ces " mots, selon ce qu'il rapporta lui-même et ce qu'af- " firmèrent ses compagnons, les oiseaux se redres- " sant à leur manière, commencèrent à battre des " ailes. Mais lui, passant au milieu d'eux, allait et " venait, et les effleurait du bord de sa robe. Enfin il " les bénit, et faisant sur eux le signe de la croix il " leur permit de s'envoler. Après quoi le bienheureux " père s'en alla avec ses disciples, pénétré de conso- " lation. Mais comme il était parfaitement simple, par " l'effet, non de la nature mais de la grâce, il com- " mença à s'accuser de négligence pour n'avoir pas " prêché aux oiseaux jusqu'à ce jour, puisqu'ils écou- " taient la parole de Dieu avec tant de respect."

Nous essayerons maintenant de faire connaître les occupations littéraires de ce grand saint.

La prédication était un des devoirs qu'il s'était imposés et dont il s'acquittait avec le plus de succès.

Il est beaucoup à regretter qu'il ne soit pas parvenu jusqu'à nous quelques unes de ces exhortations où le saint s'est élevé jusqu'à la plus sublime éloquence.

" Toutefois cette âme embrasée d'amour, dit Oza-
" nam, devait naturellement, désirer reproduire ses
" sentiments et les beautés qui la touchaient dans un
" langage qui émeuve et ravisse, c'est-à-dire dans le
" langage de l'amour, la poésie. En effet l'amour
" ajoute à la parole, il lui donne l'essor poétique, il
" lui prête le rythme et le chant comme deux ailes."

Saint François exprima donc en poésie son grand amour pour Dieu, et il chanta ses louanges dans la langue que tous ses auditeurs pouvaient comprendre c'est-à-dire dans la langue italienne.

L'auteur cite de saint François le *Cantique du Soleil* puis un autre cantique bien plus considérable, composé de trois cent soixante-deux vers, divisés en strophes de dix vers chacune avec des rimes industrieusement combinées.

Mais de tous les poèmes attribués à saint François, il n'en est pas comme le suivant pour faire connaître son genre de poésie. Le style et les expressions sont tellement en rapport avec son caractère qu'on y voit de suite le jeune homme aventureux, le vaillant chevalier qui voulait se conquérir une principauté par la seule force de son épée. On y reconnaît aussi le pauvre moine dont le cœur est embrasé par la charité humaine et l'amour divin.

Voici la traduction de ce poème telle que donnée par notre auteur.

L'amour m'a mis dans la fournaise, l'amour m'a mis dans la fournaise ; il m'a mis dans une fournaise d'amour.

Mon nouvel époux, l'amoureux Agneau, m'a remis l'anneau nuptial ; puis, m'ayant jeté en prison, il m'a frappé d'une lame, il m'a fendu tout le cœur.

Il m'a fendu le cœur, et mon corps est tombé à terre. Ces flèches que décoche l'arbalète de l'amour m'ont frappé en m'embrasant. De la paix il a fait la guerre ; je me meurs de douceur.

Je me meurs de douceur. Ne vous en étonnez pas. Ces coups me sont portés par une lance amoureuse. Le fer est long et large de cent brasses, sachez-le : il m'a traversé de part en part.

Puis les traits pleuvaient si serrés, que j'en étais tout agonisant. Alors je pris un bouclier ; mais les coups se pressèrent si bien, qu'il ne me protégea plus, ils me brisèrent tout le corps, si fort était le bras qui les dardait.

Il lesdardait si fortement,que je désespérai de les parer ; et pour échapper à la mort je criai de toute ma force : " Tu forfais aux lois du champ clos." Mais lui, dressa une machine de guerre qui m'accabla de nouveaux coups.

Les traits qu'il lançait étaient des pierres garnies de plomb, dont chacune pesait bien mille livres ; il les lançait en grêle si épaisse, que je ne pouvais les compter. Aucune d'elles ne me manquait.

Jamais il ne m'eût manqué, tant il savait tirer juste. J'étais couché à terre, sans pouvoir m'aider de mes membres. J'avais le corps tout rompu, et sans plus de sentiment qu'un homme trépassé.

Trépassé, non par mort véritable, mais par excès de joie. Puis, reprenant possession de mon corps, je me sentis si fort, que je pus suivre les guides qui me conduisaient à la cour du ciel.

Après être revenu à moi, aussitôt je m'armai ; je fis la guerre au Christ ; je chevauchai sur mon terrain, et, l'ayant rencontré, j'en vins aux mains sans retard, et je me vengeai de lui.

Quand je fus vengé, je fis avec lui un pacte ; car dès le commencement le Christ m'avait armé d'un amour véritable. Maintenant mon cœur est devenu capable des consolations du Christ.

L'amour m'a mis dans la fournaise, l'amour m'a mis dans la fournaise ; il m'a mis dans la fournaise d'amour.

Quand le poète écrivit ces vers il était encore sous l'impression du grand événement qui marqua sa personne du sceau miraculeux.

C'était en 1224, saint François s'étant un jour retiré sur une montagne (le mont Alvernia), la veille de l'exaltation de la sainte Croix, il se sentit dans un moment comme percé de trous dans toutes les parties du corps où les clous avaient été enfoncés dans le corps du Christ, et depuis il en conserva les cicatrices.

Saint François mourut deux ans après cet événement et fut canonisé en 1230 par Grégoire IX qui fixa sa fête au 4 octobre jour de sa mort.

" Le 26 mai de l'an 1219 et le jour de la Pentecôte, " dit Ozanam, dans cette riante vallée que dominent les " terrasses d'Assise, cinq mille hommes étaient cam- " pés sous des nattes ou des abris de feuillage. Ils " avaient la terre pour lit, une pierre pour chevet, un " sac pour vêtement ; on les voyait réunis par groupes " de quarante, de quatre-vingts, s'entretenant de Dieu, " priant, psalmodiant, mais tout rayonnant de joie. " Leur émotion gagnait la foule du peuple et des " gentilshommes venus des villes voisines pour ad- " mirer un spectacle si nouveau. Vraiment, disaient- " ils, c'est ici le camp de Dieu et le rendez-vous de " ses chevaliers." C'était en effet le chapitre général " des Frères Mineurs tenu par saint François."

Les Franciscains ou Frères Mineurs comme ils s'ap-

pelaient eux-mêmes par humilité, portaient une robe grise avec une ceinture de corde ; ils faisaient vœu de pauvreté et renonçaient à toutes les jouissances de la vie. On les comptait parmi les ordres mendiants. Ils avaient le droit de se livrer dans leurs églises à la confession et à la prédication. Cet ordre donna naissance à plusieurs autres ordres religieux, entr'autres chez les hommes, aux *Pères de l'Observance*, aux *Récollets ou Recucillis*, aux *Cordeliers*, aux *Capucins* et aux *gardiens du saint sépulcre* à Jérusalem : chez les femmes, les *Urbanistes*, les *Capucines* et les *Clarisses*. Plusieurs papes ont appartenu à l'ordre de Saint-François, entr'autres, Nicolas IV, Alexandre V et Sixte-Quint. Au XVIIIe siècle l'ordre des Franciscains comptait 115,000 moines et 28,000 religieuses répartis dans 8000 couvents.

L'esprit du saint fondateur de même que ses paroles et ses exemples furent admirablement conservés par les bons religieux après sa mort. On retrouvait de plus parmi eux, ces expressions et ces idées de chevalerie qui les ont poussés par centaines aux croisades. Dans les litanies composées en l'honneur de saint François on le salue de plusieurs titres militaires qu'il affectionnait : " Le Chevalier du Crucifié, le Gonfalonier du Christ, le Connétable de l'armée sainte etc."

La pauvreté continue à être la vertu distinctive de l'ordre aussi bien que la charité ; cette dernière vertu les porta à rechercher les lépreux et à s'occuper de la conversion des voleurs. L'amour de saint François

pour les plus humbles créatures se retrouve aussi * parmi eux, puisqu'on rapporte qu'un bon religieux de Soffiano était tellement aimé des petits oiseaux que durant sa prière ils venaient se poser sur sa tête et sur ses bras.

Le chant et la musique, la poésie et la liturgie demeurèrent en grand honneur parmi les Frères de l'ordre. Plusieurs même sont devenus très célèbres soit comme poètes soit comme théologiens et leurs écrits sont parvenus jusqu'à nous.

Le premier disciple de saint François mentionné par notre auteur, s'appelait en religion Frère Pacifique ; on a toujours ignoré le nom qu'il portait dans le monde, on sait seulement qu'il était surnommé *le Roi des vers*.

On prétend que l'empereur, renouvelant pour lui l'ancienne coutume romaine, lui avait décerné la couronne de la poésie. Il dut sa conversion à une prédication de saint François. Mêlé à la foule il écoutait le prédicateur, lorsque tout à coup il crut le voir traversé de deux épées en croix, tandis que lui-même se trouvait transpercé par la parole divine. Il s'enrôla dans les rangs des Frères Mineurs et fut un des amis les plus intimes du saint fondateur. Il est à regretter que sa trop grande modestie l'ait empêché de mettre son nom à ses écrits.

* Chavin de Malan, *Histoire de saint François d'Assise*, notes p. 210. Citation d'Ozanam.

" Il cacha son génie, dit Ozanam, dans quelques-
" uns de ces cantiques si communs au moyen âge,
" comme il avait caché son front couronné sous le
" capuchon de saint François."

Le second par ordre chronologique mais bien le premier par sa grande célébrité, est saint Bonaventure, regardé par Gerson comme le plus excellent maître qui eût paru dans l'Université de Paris. Naturellement nous nous occuperons avec notre auteur du poète plus que du théologien.

La Légende de saint François est certainement un de ses écrits qui contient le plus d'idées et d'expressions poétiques. " Il n'y manque guère, dit Ozanam, que la versification pour l'appeler un poème."

Saint Bonaventure en entreprenant ce travail avait deux objets en vue, d'abord il voulait raconter avec la plus stricte exactitude tous les événements de la vie de saint François, et de plus, laisser au monde un témoignage de reconnaissance pour le saint à l'intercession de qui, tout enfant, il avait dû la santé et la vie.

Dans son livre, saint Bonaventure semble ne pas pouvoir trouver d'expressions assez élevées, de comparaisons assez belles pour glorifier son maître. Tantôt il le compare à Elie et ailleurs il déclare que " c'est l'ange que saint Jean a vu montant du côté du soleil et tenant à la main le sceau de Dieu."

Parmi ces pages où l'auteur semble n'avoir qu'une seule préoccupation celle de ne dire que la plus exacte

vérité il se trouve cependant des passages pleins d'enthousiasme et de feu, de même que du commencement à la fin on peut y admirer les pensées les plus poétiques et les expressions les plus gracieuses.

Doué d'un pareil talent, saint Bonaventure ne se contenta pas de la prose, il voulut exprimer en vers ses hautes idées et il chante dans ses poèmes son amour de Dieu et sa dévotion à la Vierge Marie. " Il " fallait, dit Ozanam, que le docteur, l'historien, le " ministre général de l'ordre de saint François en vînt " aussi à cette faiblesse de tous les cœurs passionnés " et qu'il composât des vers."

Parmi les poèmes de sa composition on mentionne un anagramme de l'*Ave Maria*. Le saint a puisé dans son ardent amour pour la Mère de Dieu les images les plus riches et les expressions les plus brillantes qui ornent ce beau chant. Le grand Corneille a traduit lui-même cette gracieuse poésie longtemps chantée non seulement par les religieux franciscains mais par tout le peuple italien. Il n'y a pas moins de quatre-vingt-trois octaves, en vers rimés. Nous reproduisons la première octave avec la traduction.

Ave, cœleste lilium !
Ave rosa speciosa !
Ave mater humilium,
Superis imperiosa !
Deitatis triclinium !
Hac in valle lacrymarum
Da robur, fer auxilium,
O excusatrix culparum !

Accepte notre hommage et souffre nos louanges ;
Lis, tout céleste en pureté,
Rose d'immortelle beauté,
Vierge, mère de l'humble et maîtresse des anges ;
Tabernacle vivant du Dieu de l'univers,
Contre le dur assaut de tant de maux divers
Donne-nous de la force et prête-nous ton aide ;
Et jusqu'en ce vallon de pleurs
Fais en du haut du ciel descendre le remède
Toi qui sais excuser les fautes des pécheurs.

Comme le fait remarquer notre auteur, la candeur et la simplicité de l'original disparaissent un peu sous la pompe accoutumée du dix-septième siècle.

Disons avant de passer à un autre sujet que c'est saint Bonaventure qui le premier fit sonner l'*Angelus* dans toutes les églises de son ordre. Il voulait, dit Ozanam, que la cloche, à la chute du jour, rappelât le salut de l'ange à la reine du ciel à l'heure où les femmes de la terre aimaient à être saluées par les chants des troubadours.

C'était en langue latine qu'écrivaient les poètes franciscains dont nous avons parlé jusqu'ici ; ces religieux cependant prêchaient en italien et rien n'a tant contribué à hâter l'avénement de cette langue que les prédications des célèbres orateurs de cet ordre.

Avec le prochain poète franciscain mentionné par l'auteur apparaît la langue italienne écrite.

Jacomino de Vérone a voulu *rimer deux histoires* en langue vulgaire, l'une est l'*histoire* de l'enfer, l'autre celle du Paradis.

Ces voyages supposés dans le monde invisible étaient

avec les légendes des saints les sujets le plus souvent traités par les littérateurs de l'époque. "Je ne m'é-
" tonne point, dit Ozanam, de reconnaître le reflet des
" incendies dans l'enfer des prédicateurs et des poètes
" dans le moment où les pirates Normands, les
" Hongrois et les Sarrasins brûlaient la moitié de
" l'Europe. Ne les accusez pas de noircir les imagi-
" nations; ils les trouvent effrayées, et ne se servent
" de ces frayeurs que pour régler, pour calmer les
" consciences. Voilà les modèles auxquels Fra Jaco-
" mino s'attache; et c'est peut-être d'une compilation
" théologique, attribuée à saint Bonaventure, sous le
" titre de *Fascicularius* que le Franciscain de Vérone a
" tiré sa première ébauche de sa cité infernale avec
" ses feux et ses glaces, les fureurs des démons, et
" les pécheurs qui s'entredéchirent."

Le travail de Fra Jacomino est empreint de toute la piété et de toute la ferveur d'un moine franciscain de l'époque; on y trouve aussi cependant l'esprit satirique et les interpellations provoquantes qui donnent du piquant à ce genre de poésie. "On reconnaît même,
" dit Ozanam, au commencement et à la fin, l'imita-
" tion de ces passages où les romanciers s'efforcent de
" réveiller la curiosité de leur auditoire par les grands
" récits qu'ils promettent et par le mépris qu'ils font
" de leurs devanciers et de leurs rivaux. Quand frère
" Jacomino assure à ses auditeurs que son poème n'est
" ni fable, ni dire de bouffons, il veut lutter d'intérêt
" avec les fabuleux récits d'Olivier et de Roland, que

" les jongleurs de son temps récitaient sur les théâtres
" de Milan et de Vérone."

Voici le début de l'Enfer en italien :

A l'onor de Christo, Segnor a Re de gloria,
E a terror de l'om, cuitar voio un'ystoria
La qual spese fiac ki ben l'avra in memoria,
Contra falso enemigo ell'a far gran victoria.

" A l'honneur du Christ, Seigneur et Roi de gloire,
" et pour le bien des hommes, une histoire je veux
" vous conter : qui maintes fois s'en souviendra aura
" grande victoire du faux ennemi." *

Dans la description de l'Enfer par le frère Jacomino tout n'est pas aussi triste et aussi noir qu'on pourrait le croire. Voici un passage destiné à faire rire la foule, réveiller son auditoire, et s'attirer une plus grande attention au moment où le poète va faire la morale et dire à tous de dures vérités. " Alors vient un cuisinier
" qui a nom Belzébut, un des pires de l'endroit, qui
" met le coupable, rôtir comme un porc à un grand
" épieu de fer. Il l'arrose de fiel et de vinaigre, il en
" fait un fin régal qu'il envoie au roi des enfers. Et
" celui-ci y mord, et, tout en colère, il crie au messa-
" ger : " Va, dis à ce méchant cuisinier que le morceau
" est mal cuit ; qu'on le remette au feu et qu'il y
" demeure."

Le poète franciscain ne dit pas un mot du purgatoire : de l'Enfer il passe droit au Paradis.

* Les Poètes franciscains en Italie, p. 127.

Le ciel qu'il nous décrit et le bonheur qu'on y trouve sont bien en rapport avec les idées guerrières et les mœurs chevaleresques du treizième siècle. Ainsi, il nous dit que le souverain bonheur est de contempler Dieu face à face, puis il nous donne une description de la cour céleste. Voici ce qu'il nous apprend de la *suite* de la Vierge Reine. " Or pour l'honneur de sa " personne, cette noble vierge qui porte couronne au " ciel, donne à ses chevaliers destriers et palefrois tels, " que jamais on n'ouit dire que sur terre se trouvassent " leurs pareils. Les destriers sont fauves, et blancs les " palefrois ; ils courent plus que les cerfs, plus que les " vents d'outremer. Les étriers, les selles, les arçons " et les freins sont d'or et d'émeraudes, resplendissants " et d'un travail exquis. Et pour compléter l'équipage " qui convient à de grands barons, elle leur donne " aussi un gonfalon blanc, où elle est représentée vic- " torieuse de Satan, ce lion perfide. Ce sont là les che- " valiers dont je devisais tout à l'heure. Le Père, le " Fils et l'Esprit Saint les ont donnés à la dame du " ciel pour se tenir sans cesse devant elle ; en sorte " que ceux-là pourront s'estimer bien heureux qui " feront les œuvres requises, afin de vivre dans la " société des saints couronnés de fleurs, au service " d'une telle dame pendant l'éternité."

Voici comment le poète termine cette étrange composition :

" Sachez que ceci n'est ni fable ni dire de bouffons ; " Frère Jacomino de Vérone, de l'ordre des Mineurs,

" l'a composé de textes, de gloses et de sermons.
" Maintenant demandons tous qu'à l'auteur de l'his-
" toire et à vous qui l'avez entendue avec grande dévo-
" tion le Christ et sa mère donnent récompense. *

Inutile d'ajouter que dans la Divine Comédie de Dante on trouve beaucoup de passages qui ont une grande analogie avec la *Babylone de l'Enfer* et la *Jérusalem du Ciel* de Fra Jacomino de Vérone.

Continuant avec notre auteur l'énumération des poètes de l'ordre de Saint-François qui illustrèrent le treizième siècle, nous rencontrons le bienheureux Jacopone de Todi dont les hymnes ornent encore aujourd'hui la liturgie romaine. L'auteur consacre la plus grande partie de son ouvrage à nous faire connaître sa vie et ses œuvres.

C'était au milieu du treizième siècle; l'Italie, longtemps bouleversée par les luttes des papes contre les empereurs, était alors en proie aux dissensions politiques et à la guerre civile des Guelfes et des Gibelins. On ne voyait que ruines partout et c'est à ce sujet qu'Ozanam nous dit: "que la Providence met des
" poètes dans les sociétés qui tombent, comme elle
" met des nids d'oiseaux dans les ruines pour les con-
" soler."

Dans une jolie ville forte de l'Ombrie, très bien située et connue sous le nom de Todi, florissait une

* Les Poètes franciscains en Italie, p. 131.

famille noble du nom de Benedetti qui venait de fêter la naissance d'un enfant baptisé sous le nom de Jacques avec une pompe inaccoutumée. Cet enfant devint plus tard cet homme extraordinaire qui, comme le remarque notre auteur, "passa du cloître à la prison et de la prison sur les autels."

La famille du jeune Benedetti, nous l'avons dit, était riche, noble et puissante : lui-même nous décrit dans un de ses poèmes les soins et le luxe dont ses bons parents entourèrent ses premières années.

Parvenu à l'âge de commencer ses études il fut envoyé à Bologne. Là il vécut dans la plus grande prodigalité, dépensant des sommes considérables en vêtements, en festins et en toutes sortes de divertissements.

Aussitôt qu'il eût obtenu les honneurs du doctorat en loi il se maria avec une jeune fille de sa ville natale qui possédait tous les dons de la richesse, de la naissance et de la vertu.

En 1268 un terrible accident lui enleva cette aimable compagne. On la rapporta morte des jeux publics où l'estrade des dames s'était écroulée. On trouva un cilice sous les riches vêtements que portait cette jeune personne élevée dans le luxe et l'opulence ! La vue de cet instrument de pénitence et la force du coup qui la frappait si subitement, firent une telle impression sur Jacques Benedetti qu'il resta longtemps dans une morne stupeur, et qu'ensuite il se dépouilla de tout ce qu'il avait, remplaça ses riches vêtements par des

haillons et se mit à courir les rues comme un mendiant. Les enfants le poursuivaient, l'appelant Jacopone ou Jacques l'Insensé. Il alla souvent frapper à la porte du couvent des frères Mineurs, mais on le renvoya longtemps le prenant pour un insensé. Il fut enfin admis en prouvant son bon sens par une petite pièce de poésie latine qui commence par les vers suivants :

Cur mundus militat sub vanâ gloriâ
Cujus prosperitas est transitoria ?
Tam citò labitur ejus potentia
Quam vasa figuli quæ sunt fragilia.

" Pourquoi le monde s'enrôle-t-il sous la bannière
" de la vaine gloire, dont si passagère est la félicité ?
" Sa puissance tombe comme le vase d'argile qui se
" brise."

Nous ne pouvons pas suivre l'auteur dans les détails de la vie d'ailleurs pleine d'intérêt du bienheureux Jacopone, il nous suffira de dire qu'il a joui dans la communauté et au dehors d'une grande réputation de sainteté, et que les pauvres surtout eurent raison de l'aimer beaucoup.

A l'avènement du pape Boniface VIII il se forma en Italie un parti de mécontents à la tête duquel se trouvaient les Colonnas qui réussirent à enrôler sous leur bannière le bon frère Jacopone. Le poète attaquait ses adversaires avec des poésies satiriques, ses armes favorites ; mais ses nouveaux alliés y ajoutaient, sous son nom, des strophes très insolentes et très méchantes

contre le pape. Ils firent si bien que le pauvre frère Jacopone fut jeté en prison, après la prise de Palestrina en 1298, et qu'il y resta six ans, c'est-à-dire jusqu'à la prise d'Agnani par les Colonnas aidés des troupes de Philippe le Bel.

Jacopone de Todi mourut quatre ans plus tard, dans le couvent de Collazone où il s'était retiré pour trouver le repos et la paix, dans la pratique des plus austères mortifications. Les ignorants et les pauvres aimèrent ce saint homme qui avait chanté pour eux, et ils se pressèrent à son tombeau. Jacopone reçut un culte public et fut mis au nombre des Bienheureux.

Maintenant que nous connaissons l'homme, jetons un coup d'œil sur les œuvres du poète.

On peut réunir sous trois chefs principaux les deux cent onze morceaux de poésies que contiennent les œuvres de Jacopone, savoir : les poèmes théologiques, les satires et les petites compositions écrites pour le peuple.

Parmi les premiers nous placerons les hymnes dont les deux principales suffiraient à elles seules pour rendre illustre le pauvre moine franciscain, n'eût-il composé que ces deux chants. Nous voulons parler du *Stabat Mater dolorosa* et du *Stabat Mater speciosa*. Ce dernier poème fut imprimé pour la première fois dans l'ouvrage d'Ozanam que nous sommes à parcourir.

" Quand au *Stabat* du Calvaire, dit Ozanam, la litur-
" gie catholique n'a rien de plus touchant que cette
" complainte si triste dont les strophes monotones

" tombent comme des larmes ; si douce qu'on y recon-
" naît bien une douleur toute divine et consolée par
" les anges ; si simple enfin dans son latin populaire,
" que les femmes et les enfants en comprennent la
" moitié par les mots, l'autre moitié par le chant et
" par le cœur."

Pour ce qui est du *Stabat* de la Crèche, on s'est longtemps demandé si ce n'était pas par erreur qu'on l'attribuait à Jacopone, et, l'on voulait surtout savoir s'il était antérieur au poème des douleurs de la Vierge.

Plusieurs écrivains ont publié de nos jours des ouvrages où ces hymnes latines étaient reproduites, traduites et commentées.

Ces littérateurs, et parmi eux plusieurs protestants, se sont principalement occupés de ces vieux chants de l'Eglise catholique tels que le *Dies iræ* et des deux hymnes dont il est actuellement question.

M. le docteur Coles, dans son ouvrage sur ces poèmes latins, nous donne l'opinion du docteur Philippe Schaff au sujet du *Stabat Mater speciosa* ; il est comme lui d'avis que la poésie exprimant les douleurs de la Vierge est antérieure à l'autre ; mais il paraîtrait disposé à l'attribuer à tout autre qu'à Jacopone. Il serait curieux en effet, dit-il, que le bon frère franciscain, après avoir vu le grand succès obtenu par son *Stabat Mater dolorosa*, se fut mis à composer un autre poème semblable sur les joies de la Vierge auprès du berceau, sans toutefois parvenir à la hauteur ni atteindre le sublime du premier. Il aurait ainsi inutilement passé son

temps à imiter ses propres écrits. * Quoiqu'il en soit les deux *Stabat* ainsi qu'une autre composition intitulée: *De contemptu mundi*, se trouvent, au dire de Brunet, dans la seconde édition des poèmes du frère Jacopone. (Laude di Fratre Jacopone da Todi, Brescia 1496.)

L'auteur anglo-américain cité plus haut semble être très reconnaissant envers Ozanam pour avoir le premier fait imprimer le *Stabat* de la Crèche.

Nous donnons dans les pages suivantes, en même temps que l'original du poème latin, quelques strophes de la traduction en vers anglais faite par M. Coles.

Stabat Mater speciosa
Juxta fœnum gaudiosa
  Dum jacebat parvulus.

Cujus animam gementem
Lactabundam et ferventem
  Pertransivit jubilus.

O quam læta et beata
Fuit illa immaculata
  Mater unigeniti.

Quæ gaudebat et ridebat
Exultabat, cum videbat
  Nati partum inclyti.

Quis est qui non gauderet (*sic*)
Christi matrem si videret
  In tanto solatio.

* Coles, *Latin Hymns*. New-York, Appleton and Co., 1868.

Quis non posset collætari
Christi Matrem contemplari
  Ludentem cum filio.

Pro peccatis suæ gentis
Christum vidit cum jumentis
  Et algori subditum.

Vidit suum dulcem natum
Vagientem adoratum
  Vili diversorio.

Nato Christo in præsepe
Cœli cives canunt læte
  Cum immenso gaudio.

Stabat senex cum puellâ
Non cum verbo nec loquelâ
  Stupescentes cordibus.

Eia mater fons amoris
Me sentire vim ardoris
  Fac ut tecum sentiam.

Fac ut ardeat cor meum
In amando Christum Deum
  Ut sibi complaceam.

Sancta Mater istud agas
Prone (*sic*) introducas plagas
  Cordi fixas valide.

Tui nati cœlo lapsi
Jam dignati fœno nasci
  Pœnas mecum divide.

Fac me vere congaudere
Jesulino cohærere
  Donec ego vixero.

In me sistat ardor tui
Puerino fac me frui
  Dum sum in exilio

Hunc ardorem fac communem
Ne facias me immunem
Ab hoc desiderio.

Virgo Virginum præclara
Mihi jam non sis amara
Fac me parvum rapere.

Fac ut portem pulchrum fantem (*sic*)
Qui nascendo vicit mortem
Volens vitam tradere.

Fac me tecum satiari
Nato tuo inebriari
Stans inter tripudia.

Inflammatus et accensus
Obstupescit omnis sensus
Tali de commercio.

Fac me nato custodiri
Verbo Dei præmuniri
Conservari gratia.

Quando corpus morietur
Fac ut animæ donetur
Tui nati visio. *

Omnes stabulum amantes
Et pastores vigilantes
Pernoctantes sociant

Per virtutem Nati tui
Ora ut electi sui
Ad patriam veniant. Amen.

* Ici doit finir la prose de Jacopone. Une main étrangère peut être y ajouta les deux strophes suivantes (Ozanam).

Traduction de M. Coles.

I

Stood the glad and beauteous mother,
By the hay, where, like no other,
  Lay her little infant boy:
Through whose soul rejoicing yearning
And with love maternal burning
  Thrilling passed the lyric joy.

II

Oh what grace to her allotted
Blessed mother and unspotted
  Of the Sole Begotten one!
Who rejoiced with silvery laughter
As she gazed exulting, after
  Birth of her Illustrious Son.

III

Who is he, would joy not greatly,
If he saw Christ's mother, lately
  With such solace happy made?
Who could view without emotion
That fond mother's rapt devotion,
  Playing with her smiling Babe?

IV

For His people's sins providing,
Christ she saw with cattle biding
  And exposed to winter keen:
Saw her darling Offspring, crying
As an infant, worshipped, lying
  In a lodging vile and mean.

V

O'er that scene surpassing fable,
Sing they, Christ born in a stable,
  Heavenly hosts with joy immense:

Old men stood with maidens gazing
Speechless at that sight amazing,
In astonishment intense. *

Le célèbre poète franciscain écrivit un grand nombre d'autres poèmes que l'on retrouve dans ses œuvres complètes. Par humilité, il refusa toujours les saints ordres pour demeurer frère lai et par humilité encore il abandonna d'écrire pour les savants en langue latine et se mit à composer des chants dans le dialecte populaire de son pays natal.

Toutefois, soit qu'il écrivît dans le dialecte des montagnes d'Ombrie, soit qu'il s'essayât dans la langue italienne que Dante appelle la langue des cours ou qu'il composât en latin, Jacopone semble avoir toujours eu pour but d'abattre les passions, de montrer le vice sous ses plus hideux aspects et de porter ses lec-

* M. Coles a publié à New-York en 1868 pas moins de treize traductions différentes en vers du *Dies iræ* en un volume illustré de belles photographies, en mêmes temps que des traductions du *Stabat Mater dolorosa* et du *Stabat Mater speciosa*. Il est à regretter que, pour atténuer sans doute, l'effet que pouvait produire chez ses coréligionaires cet hommage implicite rendu au catholicisme, il ait cru devoir se livrer, dans ses notes très intéressantes d'ailleurs, à des diatribes d'assez mauvais goût.

Il est étonnant qu'Ozanam parle si peu de Thomas de Celano l'ami de saint François et qui passe généralement pour l'auteur du *Dies iræ*. Ce fut lui qui composa la première biographie du saint fondateur écrite à la demande du Pape Grégoire IX. Voir la préface du beau volume publié par le Père Clair, *Le Dies iræ* et qui contient une traduction en vers français, tercet pour tercet de cette admirable séquence. *Paris* 1881.

teurs au bien en leur faisant la morale. C'est ainsi que dans une page de ses œuvres il énumère les désordres de la volonté, nous découvre la source de ces désordres et le grand mal qui en résulte. Ailleurs il nous donne une longue liste des passions et nous indique l'endroit où chacune d'elle fait plus particulièrement sentir son empire chez l'homme. Plus loin il exhorte le lecteur à résister au pouvoir funeste de ses passions, à abandonner le vice et à pratiquer la vertu. Pour cela il faut premièrement que l'âme ait horreur de sa chute et c'est pourquoi Jacopone lui présente une parabole : "Si le roi de France, dit-il, " avait une fille, et elle seule pour héritière, elle irait " parée d'une robe blanche, et sa bonne renommée " volerait par tout pays. Et maintenant, si par bassesse " de cœur elle s'attachait à un lépreux, et qu'elle s'a- " bandonnât à son pouvoir, que pourrait-t-on dire " d'un tel marché ? O mon âme, tu as fait pis quand " tu t'es vendue au monde trompeur !"

Au souvenir de sa céleste origine et de sa beauté première à la vue de l'image divine dont elle garde les traits défigurés, l'âme se repent ; et du repentir jaillissent les larmes. Le poète en reconnaît la secrète vertu par les vers suivants : *

* " O lacrima, con grazia gran forza hai
" Tuo è lo regno è tua è la potenza
" Sola davanti al giudice ne vai
" Ne ti arresta da ciò nulla temenza, etc."

" O larmes vous avez la force et la grâce; à vous " appartient le pouvoir et à vous la royauté. Vous " vous en allez seules devant le juge et nulle crainte " ne vous arrête en chemin. Jamais vous ne revenez " sans fruit : par l'humilité vous avez su vaincre la " grandeur, et vous enchaînez le Dieu tout puissant !"

" Quelquefois, dit Ozanam, les chants de Jacopone " rappellent les plus belles pages de l'*Imitation*. Ainsi, " quand il donne à l'âme deux ailes pour monter à " Dieu, savoir, la chasteté du cœur et la pureté de " l'intelligence (lib. V. 35), on reconnaît un passage " admirablement traduit par Corneille.

" Pour t'élever de terre, homme, il te faut deux ailes
" La pureté de cœur et la simplicité
" Elles te porteront avec félicité
" Jusqu'à l'abîme heureux des clartés éternelles."

" Les satires de Jacopone, ajoute-t-il, ne s'adressent " pas aux rois ni aux seigneurs des villes italiennes ; " il ne faut donc pas s'attendre à y voir foudroyer les " grands crimes du treizième siècle. Ecrites dans le " langage du peuple, elles poursuivent d'abord les " péchés du grand nombre, les désordres qui ôtent au " pauvre le mérite de ses sueurs et de ses larmes... " Tantôt, commes les fossoyeurs de Shakspeare, il " ramasse la tête d'un mort pour lui demander des " nouvelles de ces yeux qui jetaient tant de flammes, " de cette langue plus tranchante que l'épée. Tantôt il " traduit le pécheur devant le tribunal du souverain " juge et donne la parole au démon : Seigneur, dit

" Satan, tu créas cet homme selon ton bon plaisir, tu " lui prêtas le discernement et la grâce; cependant " il ne garda jamais un de tes commandements. Il est " juste qu'il soit récompensé par celui qu'il a servi, etc. " Aux accusations de Satan, l'ange gardien ajoute son " témoignage; la sentence est prononcée. Les démons " enlèvent le coupable; d'une grande chaîne ils l'ont " étroitement lié, ils l'amenèrent durement en enfer. " Venez, crie l'escorte armée de fourches, venez au " devant du damné." Tout le peuple infernal se ras- " semble, et le pécheur est mis au feu." *

Nous avons dit plus haut que ce bon poète franciscain avait fait aussi des petites compositions pour glorifier une vertu, populariser une sainte pensée ou célébrer une fête. Voici ce que dit Ozanam du poème de Jacopone sur la pauvreté.

" Mais j'honore surtout, dit-il, ce poète des pauvres " lorsqu'il célèbre la pauvreté. Le peuple n'a jamais " eu de plus grands serviteurs que les hommes qui lui " apprirent à bénir sa destinée qui rendirent la bêche " légère sur l'épaule du laboureur, et firent rayonner " l'espérance dans la cabane du tisserand. Plus d'une " fois sans doute, au coucher du soleil, quand les " gens de Todi revenaient du travail des champs et " serpentaient le long de la colline, les hommes

* Jacopone IV, 10: " Quando talegri, O huomo, di altura,"
" Va, poni mente à la sepoltura."

" aiguillonnant leur bœufs, les femmes portant sur le
" dos leurs enfants basanés, derrière eux quelques
" religieux franciscains, les pieds tout couverts de
" poussière, on les entendit chanter la chanson de
" Jacopone qui se mêlait aux tintements de l'Angelus :

" Dolce amor di povertade
" Quanto ti degiamo amare !
" Povertade, poverella
" Umilitade è tua sorella ;
" Ben ti basta la scodella
" E al bere e al mangiare, etc.

" Doux amour de pauvreté, combien faut-il que nous
" t'aimions ! Pauvreté, ma pauvrette, l'humilité est ta
" sœur ; il te suffit d'une écuelle pour boire et pour
" manger, etc."

L'espace nous manque pour continuer les citations ; mais nous en avons dit assez pour prouver que Jacopone de Todi a surpassé tous ses devanciers comme poète théologique, comme poète satirique et comme poète populaire. C'est ainsi que celui qui passait pour insensé et devant qui les portes du couvent s'ouvrirent si difficilement fut celui-là même qui couvrit de gloire l'ordre de saint François au treizième siècle et le seul parmi les poètes franciscains dont les œuvres complètes soient passées à la postérité.

Il ne nous reste plus, qu'a dire un mot des *Petites fleurs de saint François*, *Fioretti di san Francisco*.

Le seul moyen de les faire connaître au lecteur est de reproduire ici un des chapitres dans la traduction

française faite par madame Frédéric Ozanam. On pourra ainsi constater que rien n'égale la simplicité de langage et le naturel que l'on trouve dans cet ouvrage. "Ces pages, dit Ozanam, ressemblent vrai-" ment aux fleurs, qui ne publient pas le nom de leur " jardinier, mais qui annoncent leur saison. Tout dans " ce livre respire la foi, la naïveté du moyen âge ; des " indices incontestables y font reconnaître la première " moitié du quatorzième siècle ; mais on n'a que de " faibles conjectures pour y soupçonner la main de " Jean de Saint-Laurent, de la noble famille florentine " de Marignolles, que son savoir et sa vertu firent éle-" ver en 1354 au siège épiscopal de Besignano."

Le petit livre ne contient que cent et quelques pages et il est exclusivement destiné à glorifier saint François d'Assise et ses premiers disciples. L'auteur raconte le plus simplement possible la vie du saint, ses principaux miracles et ses conversations avec ses compagnons préférés.

Chacun des chapitres du livre est un conseil ou un enseignement donné par saint François à ses compatriotes. "Ainsi, dit Ozanam, lorsque le saint, causant " avec frère Léon, comme nous le verrons dans le cha-" pitre ci-après cité, lui demande où est la joie parfaite " et qu'il ne la trouve ni dans la science, ni dans la " prédication, ni dans les miracles, mais dans le par-" don des injures, il met alors la main sur la plaie de " cette nation italienne si inspirée, si éloquente, qui " sut tout excepté pardonner, et qui devait périr par " ses discordes."

*Traduction de Madame Ozanam.**

Saint François allait une fois de Pérouse à Sainte-Marie-des-Anges avec frère Léon, en temps d'hiver; et comme le très grand froid le tourmentait fort, il appela frère Léon qui marchait devant, et parla ainsi: "Frère Léon, quand même il plairait à Dieu que les "frères mineurs donnassent, en tout pays, un grand "exemple de sainteté et de bonne édification, toutefois écris et retiens bien que là n'est pas la joie "parfaite." Et allant plus loin, saint François l'appela une seconde fois: "O frère Léon, encore que le frère "Mineur fît marcher le boiteux, redressât les contrefaits, chassât les démons, rendit la lumière aux "aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, et, "ce qui est une plus grande chose encore, ressuscitât "les morts de quatre jours, écris que là n'est pas la "joie parfaite." Marchant encore un peu, il s'écria d'une voix forte: "O frère Léon si le frère Mineur "savait toutes les langues, et toutes les sciences, et "toutes les écritures, s'il pouvait prophétiser et révéler non seulement les choses futures, mais encore "les secrets des consciences et des âmes, écris que là "n'est pas la joie parfaite." Et allant un peu plus loin saint François s'écria encore avec force: "O frère

* "Comment Saint-François cheminant avec Frère Léon lui expose quelles choses font la parfaite joie," chap. VI des *Petites fleurs.*

" Léon, petite brebis de Dieu, quand le frère Mineur " parlerait la langue de l'ange, quand il saurait le " cours des étoiles et la vertu des plantes, et que tous " les trésors de la terre lui seraient révéles, et qu'il " connaîtrait les propriétés des oiseaux, des poissons " et de tous les animaux; et des hommes, et des " arbres, et des pierres, et des racines, et des eaux, " écris que là n'est pas la joie parfaite." Et marchant encore un peu il s'écria à haute voix: " O frère Léon, " lors même que le frère Mineur saurait si bien prê- " cher qu'il convertirait tous les infidèles à la foi du " Christ, écris que là n'est pas la joie parfaite."

Or comme ces discours avaient bien duré l'espace de deux milles, frère Léon, avec un grand étonnement interrogea le saint et lui dit: " Père je te prie, de la " part de Dieu, de m'apprendre où est la joie parfaite." Et saint François lui répondit: " Quand nous serons " à Sainte-Marie-des-Anges, ainsi trempés de pluie, " transis de froid, souillés de boue, mourant de faim, " et que nous frapperons à la porte du couvent, et que " le portier viendra en colère nous demander: " Qui " êtes-vous?" et quand nous lui dirons: " Nous " sommes deux de vos frères "et qu'il répondra :" Vous " ne dites pas vrai, vous êtes deux ribauds qui allez " trompant le monde et dérobant les aumônes des " pauvres, allez-vous en ;" et lorsqu'il ne nous ouvrira " point, et nous fera rester dehors, à la neige et à la " pluie, avec le froid et la faim, jusqu'à la nuit; alors " si nous supportons tant d'injustice de dureté et de

" rebuts, patiemment, sans trouble et sans murmure,
" pensant avec humilité et charité que ce portier nous
" connaît véritablement, et que Dieu le fait ainsi par-
" ler, ô frère Léon, écris que là est la joie parfaite. Et
" si nous persistons à frapper et que lui, sortant tout
" en colère, nous chasse comme de coquins impos-
" teurs, avec des injures et des soufflets, disant : " Hors
" d'ici, misérables voleurs ! allez à l'hôpital, car vous
" ne mangerez ni ne logerez ici," et si nous supportons
" cela avec patience, avec allégresse et avec amour,
" ô frère Léon, écris que là est la joie parfaite. Et si,
" forcés par la faim, par le froid et par la nuit, nous
" frappons encore, appelant et demandant, pour l'a-
" mour de Dieu, avec beaucoup de larmes, que le por-
" tier nous ouvre, et qu'il nous mette seulement à
" l'abri ; et si lui, encore plus irrité, s'écrie : " Voici
" d'impertinents coquins, je les paierai bien comme il
" le méritent," et qu'il sorte avec un bâton noueux,
" et que, nous prenant par le capuchon, il nous jette
" à terre, nous roulant dans la neige, nous battant et
" nous meurtrissant de tous les nœuds de son bâton ;
" si nous soutenons toutes ces choses avec patience et
" allégresse, pensant aux peines du Christ béni, les-
" quelles nous devons partager pour son amour, ô
" frère Léon, écris que là est enfin la parfaite joie.

" Et maintenant, frère, écoute la conclusion : Au-des-
" sus de toutes les grâces et de tous les dons de l'Esprit-
" Saint que le Christ accorde à ses amis, est celui de
" se vaincre soi-même, et pour l'amour du Christ, de

" soutenir volontiers les peines, les injures, les oppro-
" bres et les misères. Car de tous les autres dons de
" Dieu nous ne pouvons nous glorifier, puisqu'ils ne
" viennent pas de nous, mais de Dieu, selon cette
" parole de l'Apôtre: " Qu'as-tu que tu n'aies de Dieu ?
" et si tu l'as eu de lui, pourquoi t'en glorifier comme
" si tu l'avais de toi ! " Mais dans la croix de la tribu-
" lation et de l'affliction nous pouvons nous glorifier,
" parceque l'Apôtre dit encore : " Je ne veux pas de
" gloire sinon dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-
" Christ." *

* Il ne faut pas oublier que les Récollets ont été les premiers évangélisateurs du Canada. Ils y vinrent avant les Jésuites. Leur premier établissement à Québec était au bord de la rivière Saint-Charles, où se trouve le monastère de l'Hôpital Général. Leur second couvent fut à l'endroit où se trouvent le Palais de Justice et la Cathédrale anglicane, et leur église s'élevait sur une partie de la Place d'Armes. M. de Gaspé qui en fut témoin oculaire raconte dans ses mémoires l'incendie qui détruisit ces édifices. A Montréal, leur église et leur couvent étaient sur la rue Notre-Dame, pas bien loin du séminaire. Il n'y a pas bien des années qu'on les a démolis, pour construire des magasins ou boutiques.

Les ouvrages des Pères Récollets sont au nombre des plus rares et des plus anciens qui aient été publiés sur notre pays. *Premier Etablissement de la Foy dans la Nouvelle-France*, et, *La Relation de la Gaspésie*, par le Père Leclerc ; *L'Histoire du Canada*, et, *le Grand Voyage au Pays des Hurons*, par le Frère Sagard, ainsi que les éditions originales des Relations de la Nouvelle-France, par les Pères Jésuites, sont cotés dans les catalogues d'amateurs à des prix très élevés.

Il est étonnant que tandis qu'il s'est établi tant d'ordres religieux dans le pays depuis quelques années, les Franciscains

CHAPITRE XIV.

"LES POÈTES FRANCISCAINS EN ITALIE." (suite).—"DES SOURCES POÉTIQUES DE LA DIVINE COMÉDIE."

"Le poème de Dante, dit Ozanam, est comme une "de ces basiliques romaines dont on ne veut pas seu- "lement visiter le dedans et le dehors, mais aussi le "dessous; on descend à la lueur des torches dans le "caveau sacré, on y trouve l'entrée d'une catacombe "qui s'enfonce, se divise en plusieurs branches, se "développe dans un espace immense; et si l'on va "jusqu'au bout sans reculer et sans se perdre, on sort "dans la campagne, bien loin du lieu où on était "entré. Je ne me dissimule ni l'immensité ni l'obscu- "rité des recherches; j'irai d'un pas rapide, et j'espère "que le fil conducteur ne tombera pas de mes mains."

L'auteur après cet exorde nous montre la poésie comme se faisant jour partout au 13e siècle. "Quand

n'y soient point revenus. Il y a un grand nombre de membres du *tiers-ordre* ou affiliés laïques. Ils ont acheté à Montréal, une ancienne église protestante où ils récitent l'office en costume.

" Dieu, dit-il, sème de grands événements quelque " part, je m'attends qu'il y germera de grandes idées." Les événements sont les dernières croisades, le suprême effort de la lutte de l'empire et du sacerdoce, la chute de Frédéric II, le règne de saint Louis, la vie de saint François et de saint Dominique. Les grandes idées sont dans la construction de la sainte Chapelle, des cathédrales de Cologne et de Pise, et dans les récits où s'échauffaient la foi et le patriotisme des peuples.

Tout dans ce temps semble rayonner de gloire et être à l'apogée de toute grandeur, l'Eglise, l'empire, la chevalerie et les communes. C'est au milieu de cette grande prospérité et à l'éclat de ce grand déploiement d'activité que s'éveilla le génie de Dante.

Cependant si l'on en croit les commentaires de son fils Giacopo, la première partie de la vie du grand poète florentin ne fut pas précisément celle d'un saint. Voici ce que dit Giacopo. "Il faut savoir que Dante, quand " il commença ce traité, était au milieu du cours ordi- " naire de la vie (qui selon le poète va jusqu'à soixante- " dix ans), et qu'il était pécheur et vicieux, et comme " dans une forêt de vices et d'ignorance. Et encore " que, dans les premiers vers, il use d'un langage " détourné pour accuser sa vie, néanmoins il la blâme " avec sévérité et se déclare un homme qui vivait " charnellement... Le sommeil dont il parle se prend " pour le péché et signifie sa vie pécheresse, et les " fautes dont il était tout taché et tout plein.. Mais " lorsqu'il parvint à la montagne, c'est-à-dire à la

" grâce de la véritable connaissance et du véritable
" amour, il quitta cette vallée et cette vie de misère.
" Ainsi, ajoute Ozanam, le premier chant du poème,
" l'homme égaré dans la forêt à moitié chemin de la
" vie, combattu par les trois concupiscences que
" figurent la panthère, le lion et la louve, jusqu'à ce
" qu'il échappe en s'enfonçant dans la considération
" de l'éternité ; cette admirable allégorie enfin est une
" histoire : c'est l'histoire du poète concevant son des-
" sein à l'âge de trente-cinq ans, au moment où finit
" une vie de désordres, où sa conversion se décide. Il
" en faut chercher la cause."

L'auteur continuant à traiter ce sujet, assigne pour première cause de la conversion de Dante, les reproches que lui adresse sa bien aimée-Béatrix dans le poème du Purgatoire. La seconde cause est sa peur profonde des peines de l'enfer, à mesure qu'il énumère les châtiments réservés aux damnés. La troisième et dernière, celle d'où date réellement sa conversion en 1300, dans sa trente-cinquième année, est le grand jubilé accordé par le Pape Boniface VII. Dante se trouvait alors à Rome, faisant partie d'une ambassade envoyée par les Guelfes de Florence au souverain pontife. Non seulement la vue des trente milles pèlerins qui se présentaient chaque jour à Rome pendant ce temps de grâce, fut cause du changement de vie du poète, mais encore elle lui inspira, au dire d'Ozanam, l'idée du jugement dernier dans la vallée de Josaphat, la récompense accordée aux élus et la punition des coupables. " Ainsi,

" dit Ozanam, il ne fallait pas moins que les saintes " violences de la religion pour vaincre la volonté " récalcitrante du poète."

Parmi les objets extérieurs qui durent suggérer au poète florentin le plan de son ouvrage, Ozanam mentionne, en premier lieu les produits des beaux-arts. En effet, à cette époque, il n'y avait pas un seul temple ou sanctuaire qui n'eût sa représentation du ciel peint sur sa voûte d'azur constellée d'or. Il en était ainsi des basiliques de Rome, de Pise et de Venise. De l'autre côté des Alpes, Dante a dû voir de plus, les portails des églises à Autun et à Paris décorés de bas-reliefs représentant le jugement universel. Le passant en admirant ces belles sculptures était saisi, terrifié et poussé dans le lieu saint où il pouvait contempler le bonheur des élus dans la voûte du sanctuaire ornée de ravissantes peintures et de mosaïques éblouissantes d'or.

Plus loin l'auteur nous fait connaître ce qui est encore plus proprement les sources de la Divine Comédie. Dans de nombreuses pages il nous décrit les jeux, les récits et surtout les livres de l'époque où il est question du Paradis, du Purgatoire et de l'Enfer.

Rien de plus commun en ces temps là que de jouer les mystères et à chaque représentation on séparaît le théâtre en trois étages afin de découvrir d'un seul coup aux regards de la foule, la terre, le ciel et l'enfer. A ce propos Ozanam rapporte le fait suivant. " Le 1er mai " 1304, à Florence, une troupe joyeuse avait dressé

" des tréteaux sur l'Arno, au pied du pont *alla Carraia*
" pour y donner le spectacle des diables pourchassant
" les damnés. Les gens de la ville et des environs
" avaient été invités, à son de trompette, à venir savoir
" des nouvelles de l'autre monde. Le poids des spec-
" tateurs fit crouler le pont, et les promesses de la
" fête se trouvèrent cruellement remplies."

Un des jeux les plus célèbres de l'époque avait pour titre " Les vierges sages et les vierges folles."

Ces théâtres étaient pour le peuple ; les seigneurs et les nobles dames avaient pour les divertir des trouvères qui, au milieu de leurs chansons comiques, leur faisaient des récits intitulés le *Jongleur qui va en Enfer ; le salut d'Enfer ; la Cour du Paradis ; le Vilain qui gagne le Paradis par plaid* et beaucoup d'autres semblables.

Puis viennent les œuvres des différents auteurs qui ont traité le même sujet, sujet tellement intarissable au treizième siècle que nous pensons bien que les bibliothèques du temps ne devaient que difficilement contenir autre chose. Les premiers écrits que l'auteur mentionne sont la *Voie du Paradis* par Rutebœuf, le *Voyage de Paradis* de Raoul de Houdan et le *Songe d'Enfer* par le même. Ce qu'il y a de plus singulier dans ces deux derniers ouvrages par le même auteur, c'est que, dans le premier, il voit au ciel la place qui lui est réservée, tandis qu'en enfer on lui montre un couvert qui l'attend.

Récompense d'un côté, punition de l'autre, le libre arbitre ne saurait être mieux indiqué, car les deux visions sont nécessairement soumises à cette condition.

L'auteur nous fait connaître ensuite les différentes épopées du temps où les poètes promènent leurs héros dans le monde invisible. Ainsi dans un des poèmes romanesques de l'époque, on voit parmi les preux de Charlemagne, un certain Guérin le Mesquin qui visite en rêve l'enfer et le paradis. Le chevalier errant s'endort au pied du mur d'un couvent près du puits de Saint-Patrice dans l'île d'Or, et lorsque son songe est terminé, il se retrouve encore à la porte du monastère, mais il a beaucoup vieilli et ses cheveux sont devenus blancs.

Il y a aussi l'*Alexandre* de Rodolphe de Montford, celui d'Ulrich d'Eschembach et les autres apothéoses du grand conquérant. Alexandre, à cette époque, était le héros d'un grand nombre de romans, et toujours on le faisait voyager dans des déserts de feu au milieu de dragons, de monstres et de foudres qui représentaient le chemin de l'Enfer par lequel il était obligé de passer pour arriver à la porte de l'Éden. Arrivé là il frappe plusieurs fois sans succès jusqu'à ce qu'il ait déclaré qu'il renonce à ses conquêtes et demande pardon à Dieu pour ses péchés. On lui permet alors de revenir sur la terre où il jouit douze ans d'un règne paisible et obtient à sa mort, d'après le poète le pardon de ses péchés. " Ainsi, dit Ozanam, ce génie " du moyen âge qu'on se représente toujours prêt à " damner les vivants et les morts, fait preuve d'une " singulière indulgence. Les romanciers ne peuvent " se résoudre à prendre congé des héros qu'ils aiment,

" sans les laisser s'acheminer vers le ciel. Nous voici en
" paix sur le salut d'Alexandre. Dante mettra Caton
" en purgatoire, Trajan en paradis. Et le poète anglais
" Lydgate n'achève point les funérailles d'Hector sans
" lui faire élever un tombeau dans la cathédrale de
" Troie,auprès du maître-autel ; une messe perpétuelle
" est fondée pour le repos de son âme."

Il faut avouer que l'anachronisme est un peu fort ; mais l'intention est excellente.

Plus loin l'auteur parle aussi des poèmes de Marie de France et de deux écrivains anglo-normands qui popularisèrent le puits légendaire et le purgatoire de Saint-Patrice.

Beaucoup d'écrivains français entr'autres Mathieu Pâris, Jean de Vitry et Vincent de Beauvais, traitèrent le même sujet. Il a été fait des versions espagnoles de ces divers ouvrages et même des traductions italiennes en dialecte populaire, de sorte qu'il est plus que probable que Dante a dû les connaître.

L'auteur nous montre ensuite les écrivains de tous les pays publiant, à cette époque, des voyages dans un monde invisible. Soit comme légende, soit comme songe ou vision, le même sujet de l'éternité des peines et de l'inaltérable bonheur est traité aussi bien au milieu des frimas et des glaces de l'Islande que sous le ciel brûlant de l'Italie.

En Islande se trouve le célèbre recueil de l'Edda, Edda Sæmundar, où il est dit qu'un père secoua les liens de la mort pour venir remettre son fils dans le

droit chemin de la vertu, en lui révélant tous les secrets de l'Éternité.

En Angleterre il était question du pèlerinage d'un chevalier anglais du nom de Oweins qui entreprit un voyage au purgatoire pour l'expiation de ses péchés. Ce dernier, après avoir passé dans ces régions de supplices sans nombre, de bûchers ardents et de bouilloires pleines de damnés, arrive enfin sur un pont jeté sur l'abîme et là une procession vient au-devant de lui et le délivre de cet antre terrible d'où il sort purifié de tout péché. Ce pont, le pont de l'épreuve est emprunté à la mythologie persane et on en trouve une trace dans le XXIIIe chant de Dante. Le poète florentin vers la fin du poème du Purgatoire nous fait aussi voir une procession de vieillards et de Vertus.

L'Irlande vient ensuite avec son odyssée célèbre du *Voyage de saint Brendan*, poème traduit dans toutes les langues de l'Europe. Il est remarquable surtout par ce passage de la description de l'Enfer où Judas est représenté seul, au milieu des eaux, jouissant du repos hebdomadaire que la mansuétude du Christ lui accorda. Le passage de saint Brendan prolonge d'un jour cette suspension de souffrance.

" Rien, ajoute Ozanam, de plus touchant que ce " pardon partiel ; le seul que Dieu puisse accorder aux " réprouvés. On y reconnaît les habitudes de douceur " que la religion introduisait dans la société moderne.

" Où pouvait s'arrêter une pitié qui descendait jusqu'à
" Judas? " *

Enfin nous ne finirions pas si nous continuions la seule énumération de tous les ouvrages écrits sur le même sujet. " Toute la poésie du moyen âge, dit
" Ozanam, était donc pleine des spectacles de l'Éter-
" nité. Mais de même que les songes de la nuit se
" forment des pensées du jour, ainsi les poètes rêvent
" ce que les peuples croient. Les peuples croyaient
" donc au commerce des vivants et des morts... Tout
" l'effort de la religion, suivant l'énergie même du nom
" qu'elle porte, c'est de lier souverainement ce qui est
" souverainement désuni, ce qui est en deçà de la mort
" avec ce qui est au delà."

Dans les pages suivantes l'auteur démontre que cette question des tourments de l'enfer et des délices du ciel a fait l'occupation de toutes les nations, dans des temps bien antérieurs au treizième siècle. En effet les manuscrits et les livres anciens sont remplis de *descentes aux enfers ;* mais il faut avouer que les ascensions au ciel sont rares.

Dante devait donc trouver dans tous les ouvrages qui lui étaients familiers non seulement l'inspiration première de son travail mais encore l'aide qu'on reçoit de plusieurs auteurs qui tous traitent le même sujet de différentes manières.

* Les sources poétiques de la Divine Comédie, p. 426, notes.

" Parmi les réminiscences qui ont inspiré la Divine " Comédie, dit Ozanam, celle de Cicéron me frappe " d'abord. Lorsque Dante parcourt les cercles du " Paradis, écoutant le bruit harmonieux des astres, " et cherchant des yeux au fond de l'espace, la terre " imperceptible; lorsqu'il apprend de son bisaïeul " Cacciaguida sa mission périlleuse et son exil, on " reconnaît le récit du *Songe de Scipion*."

C'est ainsi que ceux qu'on est convenu d'appeler aujourd'hui les auteurs classiques, apportaient aussi leur concours à cette grande œuvre du poète : Virgile, avec sa descente d'*Enée aux enfers* et Lucien avec ses *Dialogues des morts.*

Les philosophes eux-mêmes n'ont pas dédaigné de s'occuper de cette question, et nous voyons Hiéronyme le Péripatéticien attribuer à Pythagore une *Descente aux enfers.*

Si maintenant nous jetons les yeux sur les premiers siècles chrétiens, nous verrons que Dante pouvait trouver dans l'Évangile de saint Jean, le récit des fêtes de la Jérusalem céleste, et dans l'Apocalypse, assez de choses terribles pour donner une bonne idée de l'enfer. Puis avec saint Paul il pouvait concevoir le paradis et contempler "ce que l'œil de l'homme n'a jamais " vu, ce que l'oreille n'a jamais entendu, ce que le " cœur de l'homme n'a jamais compris."

Le grand poète italien pouvait surtout trouver dans la vie du Sauveur, un séjour dans le monde invisible comme il ne s'en était jamais fait avant, et comme il s'en

fera jamais. Le Fils de Dieu, en effet, descendit dans les limbes non seulement comme vainqueur de la mort mais encore comme conquérant de l'enfer.

Il y a dans l'Évangile apocryphe de Nicodème, cité par notre auteur, un passage merveilleux qui décrit ce qui a dû se passer dans le monde surnaturel à cet instant unique dans l'histoire de notre monde à nous. Ces évangiles apocryphes, véritables poèmes pour la plupart, sont remplis des plus grandes beautés. Ils ont dû être lus de nos jours, par la Sœur Emmérick et servi de base en grande partie à ses visions, sublimes dans la *Douloureuse passion de Notre-Seigneur*, et quelquefois puériles, au moins en apparence, dans la *Vie de la sainte Vierge*, si toutefois l'un et l'autre ouvrage n'ont pas été réellement inspirés, *quod est demonstrandum*, l'Église n'ayant pas encore prononcé. Nul doute que Dante n'eut connaissance de ces évangiles apocryphes et de celui de Nicodème en particulier.

Si nous continuons maintenant à nous occuper des premiers siècles chrétiens, nous trouverons encore beaucoup d'autres sources où le poète florentin est allé cherché l'inspiration. Ainsi que le dit Ozanam, nous verrons que "comme les enfants et les jeunes "filles qui portaient des briques d'or pour la tour "céleste rêvée par le visionnaire de saint Grégoire le "Grand, ainsi tous les siècles catholiques apportaient "leur offrande à l'œuvre de Dante. Il leur devait plus "que le fond de ses tableaux, plus que la terreur et la "grâce qui les animent, plus que l'amour qui les

" échauffe ; il leur devait la foi invisible qui les sou-
" tient."

Saint Hermas, dès le premier siècle, console la piété des fidèles par de belles allégories contenues dans son *Livre du Pasteur*. Ce qui, à notre point de vue, frappe le plus dans la vie du saint, c'est que, de même que Dante désira changer de vie après avoir vu dans la gloire du ciel sa bien-aimée Béatrix lui adressant les plus grands reproches, tout en souriant, de même aussi Hermas se convertit après avoir vu en songe une jeune fille belle et sainte qu'il avait aimée et qu'il apercevait au milieu des élus. Elle lui reprocha avec douceur ses égarements et Hermas confessa ses erreurs et vécut si saintement qu'il fut plus tard canonisé.

" Vers le même temps, dit l'auteur, on racontait la
" résurrection miraculeuse de sainte Christine. Cette
" vierge étant morte, avait parcouru le purgatoire,
" l'enfer et le paradis. Arrivée devant Dieu, il lui
" avait été permis de choisir, ou de rester au ciel, ou
" de retourner au monde afin de soulager, par sa péni-
" tence, les âmes du purgatoire. Christine ayant choisi
" de revenir ; et les anges l'ayant ramenée dans son
" corps, au milieu des obsèques, elle se leva subite-
" ment du cercueil."

Au septième siècle les écrits de saint Grégoire le Grand étaient remplis de faits miraculeux. Tantôt c'est un moine de Lipari qui aperçoit trois figures passant dans les airs, ce sont les figures du pape et d'un saint personnage du temps qui vont jeter leur persé-

cuteur dans le cratère d'un volcan. Tantôt c'est un homme mort de la peste, qui ressuscite. Il a vu le pont de l'épreuve d'où les méchants qui voulaient passer tout droit au paradis étaient précipités dans les eaux ténébreuses. Les justes traversaient ce pont d'un pas sûr et trouvaient sur l'autre rive tous les délices et toutes les joies de l'Éden.

Les belles chroniques du neuvième et du dixième siècle, écrites par son compatriote Ricordano Malespini, donnèrent sans doute à Dante l'idée de la forêt représentée au premier chant de la Divine Comédie. Voici une des légendes du dixième siècle telle que rapportée par Malespini. D'après la chronique, le marquis Hugues de Brandebourg de la suite d'Othon III, alors en Italie, s'égara un jour de chasse dans une forêt où il aperçut des hommes noirs occupés à tordre d'autres hommes sous le feu et le marteau. Ces forgerons d'un nouveau genre dirent au marquis que c'était là le sort qui lui était réservé après sa mort, à moins d'une conversion. Hugues, effrayé, changea en effet sa vie mondaine pour une vie religieuse, vendit tous ses biens et fit bâtir sept abbayes qu'il dota richement.

Enfin dans les différents monastères où le poète florentin aimait à se rendre, on ne devait pas lui laisser ignorer les visions et les légendes dont on conservait si pieusement le souvenir. Ainsi chez les Bénédictins, entr'autres légendes, on a dû mettre sous ses yeux la célèbre *Vision d'Albéric* qui vivait au douzième siècle. Le voyage du jeune Albéric dans le monde invisible,

sous la conduite de saint Pierre, ressemble beaucoup aux autres pèlerinages déjà décrits, on y remarque le même pont de l'épreuve jeté sur l'abîme et les mêmes châtiments. Toutefois on y trouve de plus un ver d'une longueur infinie qui aspire et rejette un nombre incroyable de damnés. On y voit aussi une vallée de glace et l'alternative des châtiments de feu et de glace que Dante n'a pas manqué de noter. Pendant son voyage dans l'autre monde, le jeune Albéric assista au jugement d'un pécheur qui obtint de Dieu le pardon de ses fautes, parce que sur les dernières années de sa vie il avait versé une larme sur les misères des pauvres.

Dante, dit-on, porta pendant quelques années le cordon de l'ordre de Saint-François, mais cela n'a jamais été prouvé ; il est certain cependant qu'il fut enterré avec l'habit des frères mineurs. Il visitait très souvent le couvent des frères franciscains, et les plus anciens parmi eux ont dû lui conter non seulement les visions du fondateur, mais encore les légendes que l'on rapportait sur ses disciples.

Telle est celle des trois voleurs admis par saint François dans le monastère après que le gardien leur en eut durement refusé la porte. Deux d'entre eux moururent peu de temps après. Le troizième vécut quinze ans et eut une vision où se retrouvent et la montagne du purgatoire et le *pont des épreuves*, et les ailes merveilleuses sur lesquelles on s'élève au ciel. Saint François, mort depuis peu de temps, introduit lui-même son ancien disciple dans la cité céleste, lui

apparaissant couvert d'un manteau admirable, orné de cinq étoiles parfaitement belles,et avec lui se trouvaient grand nombre de frères aux splendides auréoles. Réveillé de son sommeil, le *bon larron* croyait avoir voyagé pendant bien des années, tandis que son extase n'avait duré que de matines à prime. Sept jours après il était mort.

Mais il est plus que temps d'en finir avec les légendes et les visions. " Plus d'un de nos lecteurs, dit Ozanam, " se trouve peut-être fatigué de ces visions dont nous " venons d'achever la longue histoire. Ces peuples ne " l'étaient pas, ils ne se lassaient pas d'entendre parler " d'une vie meilleure que celle-ci. Cette passion de " l'invisible fait l'honneur des sociétés chrétiennes, " elle en fait la puissance. De même que l'âme invi- " sible se rend maitresse du corps, de même qu'elle " l'applique au travail, le tourmente par les priva- " tions, le risque dans les hasards ; ainsi elle s'éprend " de tout ce qui est invisible comme elle, elle se " détache bientôt de tout ce qui se touche. Je vois des " martyrs, des chevaliers, des soldats, se faire tuer " pour Dieu qu'ils n'ont jamais aperçu, pour des " ancêtres qu'ils n'ont jamais connus, pour une patrie " dont ils n'ont jamais habité qu'un coin obscur ; et " je comprends que les hommes ne savent mourir que " pour ce qu'ils ne voient pas. Il ne paraît pas non " plus qu'ils sachent vivre pour autre chose. S'ils tra- " vaillent c'est en vue de leurs fils qui les enseveliront, " de la postérité dont ils ne sauront rien. Et ce qui

" semble la dernière des folies se trouve la souveraine
" règle de toute justice, savoir le sacrifice désintéressé
" de soi-même au bien d'autrui, au bien dont on ne
" jouira pas, dont on ne sera pas témoin. En même
" temps que j'y découvre le principe de toute moralité,
" j'y vois celui de tout art et de toute science. Que fait
" la science, que de chercher une vérité absente ? et
" que veut l'histoire, et qu'essayons-nous encore nous-
" même en ce moment, sinon de retrouver, par une
" tentative téméraire, les pensées, les passions, les
" rêves d'un temps qui n'est plus, que nous ne vîmes
" pas, et que nous connaîtrons toujours mal ? Qui a
" jamais contemplé la beauté parfaite ? et cependant
" cet idéal, qui ne se laisse pas voir, pousse l'une après
" l'autre, au plus dur labeur, des générations de
" peintres, de sculpteurs, d'architectes. On dirait qu'ils
" se proposent un type impossible, tout exprès pour
" leur être un sujet de désespoir, mais en même temps
" un sujet de lutte et d'efforts. Tout le moyen âge a
" rêvé une cathédrale dont les flèches atteignissent
" cinq cents pieds : c'est le plan primitif de celles de
" Strasbourg et de Cologne. La cathédrale invisible ne
" s'est jamais réalisée ; mais sa pensée poursuivait,
" recrutait des miliers d'ouvriers qui ne laissaient pas
" de repos à la pierre et qui y mettaient leur imagi-
" nation, leur foi, leur cœur, tout excepté leur nom.
" Voici un poète qui avait une inspiration puissante,
" il aurait pu aller avec elle chanter de ville en ville,
" et recueillir des applaudissements et des couronnes.

" Au lieu de cela, il la prenait, il la liait, il l'enlaçait " dans des vers comme un corps dans des bandelettes; " il la déposait dans un livre comme dans un tombeau " habilement sculpté; il y travaillait jusqu'à sa mort, " afin qu'elle demeurât incorruptible et que durant " la suite des siècles, ceux qui viendraient au monu- " ment y retrouvassent ce qu'il y avait mis. Mais, si " ce poète était Dante, l'inspiration déposée dans son " monument était la pensée de tous les temps chré- " tiens, qui l'avaient précédé. Il ne touchait pas une " idée qui ne fût consacrée pour ainsi dire par les " craintes ou les espérances des hommes; il n'em- " ployait pas une image où quelqu'un n'eût laissé un " souvenir, un sourire ou une larme."

Maintenant on nous demandera peut-être dans quel but notre auteur a fait connaître au public les sources auxquelles le grand poète a dû puiser pour écrire sa Divine Comédie. Ne craignez-vous pas, dira-t-on, que Dante n'en paraisse que moins grand! A cela nous laisserons Ozanam répondre lui-même " que le " premier trait du génie n'est pas d'être neuf, comme " le veulent quelques-uns; c'est bien plutôt d'être " antique, de travailler sur quelques-uns de ces sujets " qui ne cessèrent jamais de toucher les hommes. Il " n'est pas vrai que l'art n'intéresse que par l'im- " prévu..... .....

" L'art, au contraire, ne veut donner ses peines " qu'à une matière qui les vaille. Il la lui faut du- " rable, éprouvée, ancienne par conséquent. Comme

" il prend le marbre dans le rocher aussi vieux que
" la terre, il choisit le texte de l'épopée dans les plus
" vieilles traditions des peuples ; et, s'il en est quel-
" qu'une qui remonte aux premiers jours du monde,
" c'est celle qu'il préfère, puisqu'elle tient davantage
" à l'éternité.

" Que reste-t-il donc au génie, et par où sort-il de
" la foule ? Il y touche par l'emprunt du sujet, qui
" appartient à tout le monde : il en sort par le travail
" qui est à lui, et par l'inspiration qu'il tient de Dieu.
" Cette pierre où s'asseyait le pâtre, où broutaient les
" chèvres, à laquelle le voyageur ne prenait pas garde,
" Michel-Ange la façonne et la taille, le ciseau en fait
" peu à peu sortir une forme divine ; elle s'anime,
" elle rayonne, on la met dans un sanctuaire, et les
" pèlerins viendront déposer leur bâton et prier
" devant elle. Voici des récits fabuleux qui ont circulé
" durant toute l'antiquité, et auxquels les enfants
" mêmes finissaient par ne plus croire : voici des
" légendes pieusement contées dans les cloîtres, ai-
" mées du peuple, versifiées sans trop de respect par
" les trouvères de Normandie. Les grands et les lettrés
" ne font plus guère qu'en sourire. Mais il y a en Italie
" un homme venu au moment qu'il fallait, dont l'âme
" a été de bonne heure façonnée par l'étude, échauffée
" par la tendresse et la douleur ; car Dieu n'a pas
" ménagé le feu dans l'encensoir. Cet homme a l'ins-
" piration : depuis l'âge de neuf ans, son cœur est
" tourmenté d'une passion qui veut quelque chose de

" grand, et que rien de médiocre ne peut contenter.
" Il a l'impatience du savoir : son zèle n'a reculé ni
" devant les voyages lointains, ni devant les langues
" ignorées, et la rareté des livres, ni devant l'inexo-
" rable ennui qui est au fond des sciences comme des
" plaisirs de la terre. Enfin il a la foi, qui ne lui per-
" met pas de résister à une vocation si manifeste. Il
" semble, au surplus, que la Providence ait pris ses
" précautions avec lui, qu'elle l'ait poussé hors de sa
" patrie, qu'elle lui en ait fermé les portes, afin qu'un
" si beau génie, au lieu de se perdre dans les affaires
" d'une seule ville, arrêté par l'obstacle, se rejette
" quelque part, et trouve un meilleur emploi. Cet
" homme, fatigué du temps, se tourne vers l'éternité :
" il la voit éclairée d'une tradition qui vient du fond
" des siècles. Il y entre, il s'y établit pour le reste de
" sa vie ; il y porte tout ce qu'il a d'art et de science,
" de colère et d'amour ; il se rend maître de l'ensemble,
" fixe la structure, travaille pendant vingt ans jus-
" qu'aux moindres détails, et ne se retire qu'en lais-
" sant partout la proportion et la beauté.

" Et le travail du poète forcera encore, au bout de
" cinq cents ans, l'admiration de ceux mêmes qui
" n'aiment ni la pensée de la mort, ni celle de l'éter-
" nité, ni la théologie parce qu'elle en est pleine, ni
" l'Église parce qu'elle les prêche.—Pendant ce temps,
" on avait d'autres récits épiques, des poèmes che-
" valeresques écrits pour le plaisir des rois et des
" cours : on avait les douze preux de la Table Ronde,

" et la quête de Saint-Graal. Impossible de concevoir
" de plus nobles caractères ni des aventures plus
" attachantes. Cependant les grands écrivains n'y tou-
" chèrent pas. Ces belles histoires descendirent les
" siècles, se transformant toujours, en vers, en prose,
" en contes populaires. Je trouve le *Lancelot* refait
" quatre fois en Italie, au seizième siècle seulement.
" Je ne sache point qu'on ait tenté de refaire la
" Divine Comédie. Dante s'en est assuré, selon la
" forte expression d'un ancien, la possession perpé-
" tuelle. C'est là sa gloire, d'avoir mis sa marque, la
" marque de l'unité, sur un sujet immense, dont les
" éléments mobiles roulaient depuis bientôt six mille
" ans dans la pensée des hommes."

CHAPITRE XV.

LES ÉTUDES GERMANIQUES.

Nous aurions peut-être dû déjà jeter un coup d'œil sur ce beau et grand travail qui fut fait et publié avant *Les Poètes Franciscains.*

Mais il nous a semblé que les études sur Dante, les voyages, presque tous faits en Italie, et le charmant volume sur saint François et ses disciples se tenaient pour bien dire par la main, et nous n'avons pas voulu les séparer.

Les Etudes Germaniques publiées pour la première fois en 1847 et en 1849 forment deux volumes. Le premier traite des Germains avant le Christianisme, le second de la civilisation chrétienne chez les Francs.

Nous allons examiner séparément ces deux parties de l'œuvre qui expose une des grandes sources de la nation française; car il est à remarquer que les mêmes éléments qui composent le peuple anglais se rencontrent chez les français, mêlés dans des proportions différentes. Ce sont de part et d'autre les éléments celtique, germain, scandinave et latin. Il en est des

peuples comme des produits chimiques, les mêmes bases combinées dans des proportions différentes deviennent des corps bien différents.

Du reste les travaux ethnologiques modernes et surtout ceux de la linguistique, démontrent que tous les peuples de l'Europe ont eu pour berceau le plateau central de l'Asie, et leurs langues toutes dérivées du sanscrit ont pris dans la nomenclature en usage aujourd'hui le nom de langues indo-germaniques. Dans tout son travail notre auteur s'est attaché à cette idée, et la science de l'étymologie y joue un grand rôle.

I.

Les Germains avant le Christianisme.

" Toute la société française repose sur trois fondements : le christianisme, la civilisation romaine, et l'établissement des barbares."

Cette phrase qui dit tant de choses en si peu de mots, est la première de la préface de cet ouvrage. Elle en signale l'importance d'une façon bien saisissante. C'était la manière d'Ozanam, ce qui le caractérise, il y a *du trait* dans tout ce qu'il écrit.

Son érudition a fait qu'il s'est quelquefois attardé à des détails, qui du reste ont toujours leur valeur ; mais après les longueurs qu'on peut lui reprocher, il

se résume toujours d'une manière heureuse et quelquefois d'une manière éclatante.

Ici c'est au frontispice de son œuvre qu'il en donne pour ainsi dire la mesure, qu'il en indique toute la portée.

Dans une étude qui se publie en ce moment dans la *Revue des deux Mondes*, M. Lavisse traitant de l'établissement du christianisme chez les Germains avec des idées préconçues tout opposées à celles d'Ozanam, rend cependant un hommage bien mérité au grand travail de ce dernier.

Notre auteur étudie d'abord l'origine des Germains et leur condition sociale jusqu'à leur contact avec la civilisation romaine, et donne ensuite l'histoire abrégée des résultats de ce contact.

Pour ce qui est des origines, il compare leur religion leurs lois, leur langue et leur poésie, avec celles des Latins, des Grecs, des peuples du nord de l'Europe, tels que les Scandinaves et surtout avec les peuples de l'Inde où se trouve la source commune de tous les formidables torrents humains qui ont remonté d'abord vers le nord-ouest pour redescendre ensuite vers le sud.

Il s'occupe d'abord de la religion. Indiquant les différentes altérations de la tradition, et comme le font tous les écrivains vraiment chrétiens, rattachant les mythologies diverses, malgré leurs erreurs, à la révélation primitive, il s'exprime comme suit sur le nom de Dieu dans les différentes langues appelées

gothiques par extension de ce nom Goth (God) donné aux peuples eux-mêmes.

" L'idée d'un Dieu inconnu semble, dit-il, dominer " toutes les traditions allemandes. C'est ce je ne sais " quoi de divin que les Germains de Tacite adoraient " dans l'horreur de leurs forêts, qu'ils ne voyaient " que par la pensée et qu'ils n'osaient ni représenter " sous les formes humaines, ni resserrer entre des " murailles. Le nom même que la langue allemande " donne au Créateur (Goth) semble tenir, par sa " racine, aux plus exactes notions métaphysiques. " Une explication étymologique désormais incontes- " table le ramène à une racine orientale qui exprime " l'être incréé (en persan Khoda, Zeud, Quadata; " sanscrit Svadata (a se datus) et par une déduction " parfaitement juste, le même mot (Gut) signifiait " l'être bon. Mais une idée si pure n'avait pas suffi à " des esprits charnels, il leur avait fallu, comme à " tous les peuples du paganisme, des divinités faites " à leur image."

Dans Wadan, l'Odin des Scandinaves, on reconnaît facilement le Mercure des Grecs et des Latins; Donar qui s'appelle Thor en Scandinave, n'est autre qu'Hercule ; enfin Saxnot le Tyr des chants de l'Edda, a tous les attributs de Mars. Tacite avait donc raison de dire que les Germains adoraient ces trois dieux des Romains. Donar qui lançait la foudre et qu'on représente armé d'un marteau, forme qu'affecte assez souvent l'éclair déchirant la nue, Donar s'identifie

aussi avec Jupiter ; mais dans toutes les mythologies l'un et l'autre représentent la force suprême. Hercule du reste comme les dieux des Scandinaves et des Germains, comme Sigurd ou Siegfried paraît être tantôt un dieu, tantôt un demi-dieu, un héros.

Chez les divinités inférieures, celles qui symbolisent plus en détail les forces de la nature, notre auteur trouve une coïncidence aussi marquée. Freya, la Vénus du nord, les trois Nornes qui enregistrent les destinées humaines et qui ne sont autres que les Parques, les Ondines sœurs des Naïades, les géants qui rappellent les Cyclopes, et qui figurent aussi dans la Bible, les nains qui sont au moins les cousins-germains des pygmées de la Fable et bien d'autres personnages se rapportent aux divinités des Grecs et des Latins. Pour l'Inde, nous voyons les sacrifices humains, le bûcher qui s'élève sur la tombe du mari pour consumer sa femme et souvent ses esclaves, et jusqu'à la coutume des femmes Indoues de se baigner dans le Gange comme purification religieuse, qui se retrouve à une époque comparativement récente en Allemagne.

" Au quatorzième siècle, dit notre auteur, Pétrarque, " se trouvant à Cologne la veille de la Saint-Jean, y " fut témoin d'une solennité qui le frappa et qu'il " décrit dans ses lettres. Les femmes de la ville, cou- " ronnées de fleurs, s'étaient rassemblées au bord du " Rhin ; là elles s'agenouillèrent pour tremper dans " les eaux leurs mains et leurs bras en prononçant " des paroles superstitieuses ; c'était une persuasion

" générale que le fleuve emportait avec l'ablution de " ce jour tous les maux qui menaçaient l'année."

Les lois comme chez les Étrusques et les Latins tenaient à la religion, et une foule de choses y sont identiques chez ces deux branches de la race aryenne.

Les *sacra privata* se trouvent à l'origine des successions chez les Germains comme chez les Romains ; l'agnation et la cognation y sont parfaitement définies.

" Je crois apercevoir, dit Ozanam, dans les coutumes " du Nord la trace d'une loi commune aux plus " grandes nations du Midi et de l'Ouest, qui liait les " sacrifices aux successions et n'investissait le suc- " cesseur qu'à la charge par lui de satisfaire pour " ses ancêtres. Ce devoir sacerdotal de l'héritier " explique la préférence accordée aux fils et comment " les filles sont exclues de la terre salique, c'est-à-dire " de la terre noble reçue des aïeux. A défaut des des- " cendants mâles, l'héritage est dévolu aux ascendants " et ensuite aux collatéraux jusqu'au septième degré. " Les diverses coutumes varient dans le rang qu'elles " leur assignent, mais toutes s'accordent à préférer " les parents du côté de l'épée (*Swertmage*) aux " parents du côté du fuseau (*Spillmage*)."

Voilà pour l'agnation fondée sur les *sacra privata*, sur le culte domestique des divinités inférieures, des mânes des ancêtres ; voici maintenant comme contrepartie la *detestatio sacrorum* des Romains.

" Le dogme mystérieux de la solidarité, de la

" réversibilité des mérites et des démérites se fait
" sentir dans cette constitution de la famille germa-
" nique, où l'on ne voyait d'abord qu'un état violent.
" Et ces relations, que la chair et le sang semblaient
" n'avoir formées que pour un temps, se rattachent à
" des lois éternelles, qui font l'unité morale du genre
" humain.

" Les peuples du Nord connaissaient si bien la force
" de ces liens qu'ils s'en effrayaient. Ils se réservaient
" la faculté de rompre des engagements si inflexibles.
" La loi salique en dispose expressément. "Si quel-
" qu'un, dit-elle, veut renoncer à ses parents, il se
" présentera dans l'assemblée du peuple, portant
" quatre verges de bois d'aune et il les brisera sur sa
" tête, en déclarant qu'il n'y a plus rien de commun
" entre eux et lui."

La renonciation à la famille se faisait donc dans l'assemblée du peuple, de même que chez les Romains l'abrogation se faisait à l'origine dans les comices, aussi bien que le testament.

Pour ce qui est de l'adoption, les Germains allaient plus loin que les Romains, ils avaient quelquefois recours à l'expédient peu moral que Lycurgue avait sanctionné pour ne pas laisser le foyer privé d'enfants.

Pour certains crimes, même pour certaines transgressions de la loi, le romain était dévoué aux dieux : *sacer esto !*

Chez les Germains et chez tous les peuples du nord la même idée existait. Le coupable était dévoué aux

dieux. C'était la raison suprême, la justification de la peine de mort.

" Toute exécution à mort est un sacrifice humain : " la loi de Frise s'en explique formellement. Elle " ordonne que celui qui a profané un temple soit " immolé aux divinités du pays. Chez les Scandinaves " le patient est une victime offerte à Odin : le dieu " vient s'asseoir sous la potence pour converser avec " le supplicié, il aime qu'on l'invoque sous le nom de " *Hanga Drothin* " le seigneur des pendus."

Voici maintenant quelque chose qui ressemble beaucoup à ces gestes, à ces actes solennels et bizarres, en même temps à ces formules sacramentelles qui ont été la base de la procédure romaine sous le nom d'*actiones legis*. Il est à remarquer aussi que beaucoup de formules et de prestations féodales portent le même caractère, et qu'elles le tiennent vraisemblablement plutôt des us et coutumes germaniques que du droit romain, d'où ce symbolisme était à peu près disparu lors de l'invasion des barbares. *

" La loi salique veut que l'insolvable présente " douze hommes pour jurer qu'il ne possède plus rien " ni sur la terre ni dessous. Alors il entrera dans sa

* Comparez ce travail d'Ozanam avec l'excellent ouvrage de M. Fustel de Coulanges : *la Cité antique ;* voir aussi le discours de M. Loranger sur la *Symbolique du droit*, prononcé à l'Université Laval à Montréal ; on le trouve dans le premier volume de la Thémis.—Montréal, 1879.

" maison, y ramassera de la poussière aux quatre
" coins, et debout sur le seuil, le visage tourné vers
" l'intérieur, il jettera de cette poussière de la main
" gauche par-dessus ses épaules, de façon qu'elle
" retombe sur le parent le plus proche. Puis en che-
" mise, sans ceinture, un bâton à la main il sautera
" plusieurs fois, et dès ce moment la dette restera à
" la charge du parent désigné."

On retrouve aussi chez les peuples du Nord ces usages du *nexus* et de *l'addiction* qui modifiés par la loi Pétillia et par la loi des Douze Tables n'en ont pas moins été longtemps en vigueur et auraient été jusqu'à faire dépecer le débiteur par ses créanciers, ce qui est nié cependant par quelques écrivains romains.

" Si le débiteur ne peut payer de ses biens, dit
" encore notre auteur, le créancier se le fait adjuger
" par le tribunal à titre de serf; il le garde dans sa
" maison, le charge de travaux humiliants, l'enchaîne
" s'il lui plaît, pourvu que la chaîne ne soit pas ser-
" rée au point de faire rendre l'âme. Mais si le débi-
" teur récalcitrant refuse de travailler, la loi norvé-
" gienne permet de le conduire à l'assemblée afin
" que ses amis le rachètent, et si personne ne le
" réclame, de couper sur son corps ce que l'on voudra
" en bas ou en haut."

Ozanam pousse plus loin encore sa comparaison des lois des Germains avec celles des Grecs et des Romains et avec la législation primitive et théocratique de l'Inde.

Il parcourt savamment toutes les relations légales et interroge les différents états de la personne, les différents rapports des choses et du droit, les différentes formes de la société ou même l'absence presque complète de toute forme sociale pour en arriver à refaire d'une part l'unité de la race indo-européenne; et de l'autre à indiquer les dissemblances entre les nations de cette race aux diverses étapes de la civilisation; et comme ces étapes paraissent avoir été parcourues en deux sens, en descendant et en montant il essaie de répondre au problème suivant: quel était le plus ancien de l'état d'indépendance ou de l'état de société?

Nous ne sommes pas prêts à admettre sans restrictions la conclusion à laquelle il arrive; mais nous ne croyons pas devoir en priver nos lecteurs:

" Je crois, dit-il, pouvoir dire que ces deux états " sont aussi anciens que le monde, parce que tous " deux ont leur principe dans les dernières profon- " deurs de la nature humaine, qui veut être libre, " mais qui ne supporte pas la solitude.

" Chez les nations du Midi, dans l'Inde, en Grèce, à " Rome l'autorité l'emporte; et comme c'est l'autorité " qui fonde et qui conserve, ces nations ont couvert " la moitié du monde de leurs institutions et de leurs " monuments. Mais pour avoir poussé trop loin le " droit de la cité, pour avoir divinisé la patrie, pour " l'avoir adorée d'un culte idolâtrique, on en vint à " ne lui refuser aucun sacrifice. On méconnut le droit

" sacré de désobéir aux lois injustes, ou plutôt on ne
" reconnut pas la prérogative de la raison qui juge
" de la justice des lois. Les jurisconsultes proclamaient
" cette maxime, que la société n'a pas de compte à
" rendre de ses décisions. Ce fut l'erreur des grands
" états de l'antiquité ; ils périrent comme périssent
" tous les pouvoirs, par leurs excès. La décadence
" romaine donna cet exemple au monde. Les insti-
" tutions étaient grandes, mais les consciences étaient
" étouffées ; un moment vint qu'elles s'éteignirent, et
" que les lois se soutenant, la société se trouva dis-
" soute.

" Mais l'instinct de la liberté s'était réfugié chez
" les peuples germaniques. Sans doute cette passion
" d'indépendance, qui ne souffrait rien d'obligatoire,
" rien de fixe, rien de durable, ne permettait pas à
" la société de s'affermir. Il ne semble pas que la
" passion humaine fut meilleure hors de ces liens de
" la loi qui la soutiennent, incapable de se maîtriser,
" impuissante pour tout, si ce n'est pour détruire.
" Mais c'était aussi la destinée des barbares d'accom-
" plir une œuvre de destruction. D'ailleurs le mal
" chez eux, n'était pas sans ressources. L'homme n'y
" était pas descendu aussi bas que dans les pays
" policés, qui ont abusé de toutes les jouissances et
" de toutes les lumières. Ils étaient ignorants, par
" conséquent excusables à beaucoup d'égards ; ils
" étaient pauvres car il n'y a pas de richesse plus tôt
" tarie que le pillage ; et la pauvreté devait les réduire

" au travail. Ils paraissaient chastes, si l'on compa-
" raît la grossière simplicité de leurs mœurs aux
" raffinements des débauches romaines. Enfin ces
" caractères énergiques, qui ne savaient pas obéir,
" mais qui savaient se dévouer, conservaient un reste
" de dignité humaine, une étincelle de ce sentiment
" d'honneur que les autres peuples anciens n'ont
" jamais bien connu, et dont le christianisme devait
" se servir pour former les consciences, et pour fonder
" sur l'obéissance raisonnable tout l'édifice des légis-
" lations modernes."

Passant à la langue et à la poésie notre auteur se livre à un travail semblable à celui qu'il a fait pour la religion et pour les lois.

Tous ces sujets sont tellement connexes, ils s'enchevêtrent si bien que c'est merveille que l'on ne s'y embrouille pas davantage. Le lecteur se trouve bien, il est vrai, quelquefois embarrassé, mais grâce à la magie du style, il finit par s'en tirer.

Chez les peuples primitifs la langue ne se distingue guère de la poésie, car la poésie plus que la prose forme et perpétue la littérature ; elle expose même les lois (*carmen necessarium*), elle raconte les fables, qui font partie de la mythologie, enfin la religion elle-même est entièrement mêlée au droit et à l'histoire, on pourrait même dire sans exagération que la poésie est dans tout et que tout est dans la poésie. Aussi l'auteur dans ses deux derniers chapitres revient-il souvent sur ses pas. Il rappelle les mythes religieux,

les légendes, bases de tout les systèmes que les poètes ont chantés.

" Les peuples, dit Ozanam, ne laissent pas de monuments plus instructifs que leurs langues. Dans le vocabulaire on a tout le spectacle d'une civilisation. La grammaire conduit plus loin, on y saisit le génie même de la nation où elle s'établit."

Le vocabulaire est vraiment le flambeau qui révèle l'homme à lui-même et ensuite lui permet de tout connaître: *lux in tenebris.* La grammaire est l'engin puissant qui apporte le mouvement à cet élément essentiel de la vie intellectuelle.

" Il fut un temps, dit le poème scandinave *la* " *Voluspa*, où le soleil ne connaissait pas ses palais, " où les étoiles ne connaissaient pas leur place, alors " les ases s'assirent sur leur siège élevé et ces dieux " saints délibérèrent. Ils donnèrent des noms à la " nuit et aux décroissances de la lune ; ils nommèrent " le matin, l'après-midi et le soir, en sorte que l'on " put compter les années."

Une autre légende raconte comment le nain Alvis qui savait *toutes choses* alla trouver le dieu Thor pour lui demander la main de sa fille. Celui-ci le garde toute la nuit à se faire réciter les noms des astres, des éléments, et de toute chose dans plusieurs langues. Le nain y prend tant de plaisir qu'il ne s'aperçoit pas que le jour vient, or le jour est fatal aux nains comme aux sorciers. Alvis expira sur le seuil de la demeure du dieu.

Dans la Genèse, Dieu nomme lui-même le soleil et la lune, le jour et la nuit, et ayant créé l'homme il ne l'installe pas autrement comme roi des autres êtres animés qu'en lui donnant le droit de les nommer. *

Les noms des nombres, les noms des divinités, ceux des personnes qui composent la famille, ceux des jours de la semaine, des mois de l'année, offrent non seulement dans les diverses langues du nord (le gothique, le teutonique, l'anglo-saxon, le scandinave), une très grande ressemblance, mais encore cette ressemblance s'étend au celtique, au grec et au latin et de toutes ces langues on peut facilement remonter au sanscrit. Il suffit d'indiquer en sanscrit les noms des nombres qui, à l'exception du premier se retrouvent très facilement dans les idiomes dérivés : *eka*, † *dva*, *tri*, *tchatour*, *pantchan*, *chach*, *saptan*, *atchan*, *navan*, *dasan*. Ajoutons-y les noms de la famille : *pita*, *sunus*,

* Voir sur l'origine des langues et des idées les ouvrages de M. DeBonald et plus particulièrement la *Législation primitive* et les *Pensées diverses*.

† Assez singulièrement le nombre un, en langue iroquoise, *Enskat* se rapproche plus du sanscrit et en même temps a une ressemblance avec les mots *unus* du latin, *ains* du gothique, *einer* du teutonique. Les autres noms de nombre iroquois se rattacheraient plus difficilement aux langues indo-européennes. Ceux de la langue algonquine et des autres langues qui d'après elle s'appellent *algiques*, se rapportent plutôt au chinois et au japonais. D'un autre côté plusieurs noms de lieu en iroquois ont une grande ressemblance avec d'autres noms de lieu en japonais.

duhita, *bhratri*, *svasri*. Enfin prenons le mot *vidava* en sanscrit, *vidua* en latin, *vidovo* en gothique, *widow* en anglais.

Mais une des choses les plus curieuses c'est l'alphabet qui, ainsi que le calendrier, est attribué aux dieux chez tous les peuples du Nord, de même que le calendrier des Romains était du domaine des pontifes.

" Ces lettres qui portent le noms de runes sont " liées aux opérations magiques, aux rites des sépul- " tures, à tout ce qu'il y a de plus ancien dans les " coutumes et les souvenirs. Odin lui-même est l'in- " venteur des runes, il les porte gravées sur la ba- " guette mystérieuse qui donne la paix ou la guerre " aux nations, c'est lui qui en enseigna l'usage aux " rois et aux sacrificateurs ; de là ce système d'écri- " ture sacré connu par tout le Nord."

Notre auteur nous donne un alphabet runique anglo-saxon et un autre irlandais, dans lesquels à la suite de chaque lettre se trouvent des commentaires très instructifs, mais dont la naïveté rappelle quelquefois nos alphabets illustrés à l'usage des petits enfants : *nil novi sub sole !*

Nous ne pouvons suivre l'auteur dans tous les détails de sa savante étude où il passe en revue l'étymologie et la grammaire des peuples indo-européens, prenant toujours le sanscrit pour point de départ et qu'il accompagne de nombreux tableaux.

Riche, gracieuse, flexible et sonore, cette vieille langue aurait subi dans ses transformations une dété-

rioration persistante ; son vocabulaire et sa grammaire se seraient constamment appauvris ; tout serait devenu plus terne, plus sombre, plus froid et plus desséché. Il ne dit rien ici des Slaves et des Celtes qui avaient précédé les Goths et les Germains de l'Europe occidentale, mais il parcourt les idiomes grec, latin, gothique, teutonique, anglo-saxon et scandinave qui composent dans l'ordre que nous venons d'indiquer, une gamme descendante sous le rapport de l'euphonie et du mécanisme grammatical.

Pour le vocabulaire, le sanscrit avait quatorze voyelles et trente-quatre consonnes qui représentent toutes les touches, toutes les nuances de la voix humaine. Pour ce qui est de la grammaire, les déclinaisons et les conjugaisons sont beaucoup plus fortes et plus riches dans la langue mère : "le verbe compte "trois voix, six modes, six temps, trois personnes "avec trois nombres, en tout trois cents formes dis- "tinctes." Ces formes vont ordinairement en décroissant en même temps que le nombre des sons eux-mêmes ; et la langue mère n'arrivera jusqu'à nous qu'après que ses héritiers successifs, selon l'expression de l'auteur, auront dissipé la plus grande partie de leur héritage.

Ainsi les flexions vont tellement en diminuant dans les déclinaisons et les conjugaisons, qu'à la fin les premières ne se font plus qu'à l'aide des propositions et des articles, et les autres à l'aide des verbes auxiliaires. C'est surtout le cas dans l'anglais et le français

qu'on peut considérer comme deux des derniers dérivés du sanscrit, l'un à travers le teutonique et le gothique, l'autre à travers le latin et le grec.

Qui n'a aussi remarqué la sonorité et quelquefois la douceur plus grande du latin et du grec ? Eh bien ! la même différence existe pour le gothique et le teutonique comparés aux derniers dérivés de cette branche des langues anciennes.

Passant à la poésie l'auteur fait remarquer que chez les peuples du Nord elle a conservé le caractère sombre et presque féroce qu'elle avait à l'origine chez les Grecs. Comme pour la langue, l'influence du climat et d'une vie plus rude a été pour beaucoup dans cette âpre sévérité. Du reste la poésie intime et le roman étaient à peu près inconnus chez les peuples de l'antiquité. Quelques odes d'Horace, les églogues de Virgile, les poèmes d'Anacréon et de Sapho, l'odyssée d'Homère, ont bien un sentiment personnel, mais dans leur ensemble la poésie grecque et la poésie romaine sont dévouées presqu'uniquement à la religion et à l'histoire ; l'homme y apparaît moins pour lui-même que pour le rôle qu'il joue dans la société, moins comme l'artisan de sa destinée que comme l'instrument des dieux, le jouet de la fatalité. Ce dernier caractère est encore plus marqué chez les peuples du nord, leur poésie est presque exclusivement heroïque et mythologique. La gaieté en est à peu près absente et de leurs désolantes fictions est descendue jusqu'à nous cette tristesse, cette mélancolie qui à l'heure

présente est encore la note dominante dans la poésie anglaise comme dans la poésie allemande.

" Toute la fable de Sigurd, dit Ozanam, n'est que l'histoire d'un trésor et de plusieurs vengeances, * les frères pour un peu d'or y font égorger leurs frères, les héros arrachent le cœur de leurs ennemis et en boivent le sang, une mère tue ses enfants, jette leur chair dans des vases remplis de miel qu'elle met sur la table de son mari, le poignarde lui-même après cet horrible festin, et l'ensevelit sous les ruines de son palais incendié. Le poète achève son récit en déclarant heureux "l'homme qui engendrera une telle " fille, une femme aux actions fortes et courageuses."

Notre auteur ajoute que ce sont bien là, dans les dieux et les héros, les mœurs féroces des peuples eux-mêmes.

Que l'on rapproche cela cependant des horreurs de la vieille tragédie grecque, des crimes accumulés dans les familles des rois et l'on ne trouvera pas une aussi grande différence. †

---

* Ce trésor ne porte chance à personne, tous ceux qui s'en emparent par la ruse ou par la violence en sont victimes et périssent à leur tour,... morale que l'on paraît avoir oubliée au *pays des milliards.*

† Vous ne démentez point une race funeste,
Oui, vous êtes le sang d'Atrée et de Thyeste;
Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
Que d'en faire à sa mère un horrible festin.

RACINE, *Iphigénie.*

Ozanam en convient: "ce ne sont pas les goûts " sanguinaires ni les images monstrueuses qui man- " quent dans les premières créations de la poésie " grecque; il s'y voit assez de parricides, assez de " géants, d'hydres, de gorgones et de centaures pour " trahir le désordre des imaginations et la barbarie " de l'art." Mais il veut que tout cela s'arrête avec Homère, oubliant tout un théâtre qui est bien postérieur à cette époque.

Un autre caractère de la poésie des barbares, qui se trouve aussi chez les peuples les plus civilisés de l'antiquité et qui contraste avec l'atrocité de la plupart des légendes, c'est le caractère didactique.

Comme Hésiode chez les Grecs, comme plusieurs poètes latins antérieurs à Virgile, les poètes germains et scandinaves se faisaient les instituteurs des peuples. Tout s'apprenait en chantant, et n'y revient-on point, sans s'en douter, dans ces *salles d'asile* des Français, dans ces *infant schools* des Anglais, dans ces *écoles gardiennes* des Belges, faites à l'image des *kinder-garten* des Allemands? Les chantres errants des Scandinaves, les bardes de l'Écosse et de l'Irlande, les *meinesingers* de la Germanie, comme les trouvères et les troubadours de nos ancêtres, ne sont-ils pas les successeurs éloignés des rapsodes de la Grèce?

Seulement, les plus anciens remontaient plus volontiers à l'origine des choses, tandis que les plus modernes se contentaient des combats des preux du moyen âge, en y ajoutant l'élément de la galanterie, particulier à leur époque.

L'auteur insiste sur le pouvoir magique attribué plus spécialement par les peuples du Nord à la poésie. Nous disons plus spécialement car, sans remonter à Amphion et à Orphée, l'idée n'était pas nouvelle; chez eux elle sert aux incantations. Ce mot, comme celui d'enchantement, explique bien la chose, et elle était indispensable aux rites sacrés et publics, comme à des pratiques plus ténébreuses et plus sinistres.

Choisissons cependant une page gracieuse au milieu de bien des choses révoltantes.

" Il y avait aussi des formules magiques qui se " chantaient pour consulter le sort, pour fermer des " blessures et dont quelques-unes sont parvenues jus- " qu'à nous. S'il s'agissait, par exemple, de guérir un " cheval blessé, on répétait des vers où paraissaient " les dieux et les déesses secourant le coursier de " Balder blessé dans la forêt. S'il fallait faire tomber " les fers d'un prisonnier on récitait cet autre chant: " Un jour les nymphes étaient assises; elles étaient " assises ça et là. Les unes nouaient des liens, les " autres retenaient la marche de l'armée, d'autres " cueillaient des fleurs pour en tresser des guirlandes. " Captif secoue tes chaînes, échappe à tes ennemis."

Ces dernières paroles étaient sans doute le refrain du chant.

Dans la forme de la poésie, l'accentuation, l'allitération et la rime jouaient un grand rôle. On sait que ces deux derniers éléments de la versification existaient chez les anciens Latins, et qu'ils reparurent dans la

décadence, et jouèrent un rôle qui n'est pas à dédaigner dans la latinité du moyen âge, surtout dans les chants liturgiques.

Mais ce qui étonnera peut-être nos lecteurs, c'est de retrouver dans cette poésie des tropes et des périphrases, qui auraient fait pâmer d'aise les précieuses de l'hôtel Rambouillet. "Jamais, dit notre auteur, " l'horreur du mot propre, la passion des figures ne " fut poussée si loin que chez ces pirates de la mer du " Nord. L'or qu'ils supposent recueilli dans les fleuves " s'appellera dans leurs vers : *la flamme des eaux*, la " grêle sera *la pierre des nuages*, un vaisseau devient " *le coursier de l'Océan* et un cheval *le vaisseau de la* " *terre ;* la harpe s'appelle *le bois du plaisir* et les " larmes *l'eau du cœur*. Les scaldes se vantaient de " donner au dieu Odin cent quinze noms et de pou- " voir désigner une île par cent vingt et une péri- " phrases différentes."

Comme nous l'avons dit plus haut, Ozanam met en regard toutes les mythologies en remontant à celles de l'Inde, et y retrouve le germe des révélations primitives, une partie même des dogmes de l'Ancien et du Nouveau Testament obscurcis et défigurés. Nous ne le suivrons pas dans cette démonstration, nous en donnerons seulement la conclusion.

"Ainsi s'établit l'incontestable fraternité des nations " germaniques, avec les deux grands peuples du Nord " en même temps qu'avec les peuples policés du Midi. " Quelque différente que soit la destinée des uns et des

" autres ils donnent tous le spectacle de la même lutte.
" Il n'en est pas de si barbare où l'on ne voit un reste
" de civilisation et il n'en est pas de si cultivé où l'on
" ne touche au vif quelque racine de barbarie que rien
" ne peut arracher. Au fond des sociétés comme au
" fond de la conscience humaine on retrouve la loi de
" la révolte, on retrouve la contradiction, le désordre,
" ce que Dieu n'y a pas mis. L'histoire comme la tra-
" dition aboutit au mystère de la déchéance ; nous
" arrivons par un chemin bien long à une vérité bien
" vieille, mais rien n'est plus digne de la science que
" de donner des preuves nouvelles à de vieilles vérités.

" Tout le travail des siècles ne consiste qu'à réparer
" cette déchéance, à effacer cette contradiction, à
" remettre l'unité, la paix dans l'homme, dans les
" peuples, dans le genre humain. C'est ce que je vois
" commencer au sein de la famille européenne, à l'é-
" poque où, resserrée dans les vallées de l'Asie occi-
" dentale, elle attendait l'heure de se disperser. Quand
" le moment de la Providence fut arrivé, les Indiens
" et les Perses prirent leur route vers le Sud. L'essaim
" des peuples d'où devaient sortir les Grecs et les
" Latins se dirigea du côté de l'Occident ; les Celtes, les
" Germains et les Slaves ne trouvèrent devant eux
" que les froides plaines du Septentrion, et il semble
" que leur partage était mauvais. Pendant vingt siècles
" leurs frères possédant les plus belles contrées de la
" terre, fondèrent des cités, des écoles et firent à eux
" seuls toutes les affaires publiques de l'humanité.

" Les conquérants, les législateurs, les philosophes se " succédèrent travaillant, sans le savoir, à unir les " peuples méridionaux par une civilisation commune " qui s'acheva sous la garde et pour ainsi dire sous le " mur de l'empire romain. Quand cet ouvrage fut " accompli il ne resta plus que de renverser le mur et " de livrer la contrée aux hommes du Nord, afin de " composer cette société plus grande qui devait être " la chrétienté. Les Germains se trouvèrent en mesure " de répondre à l'appel, ils avaient crû et multiplié " dans l'ombre et s'ils étaient assez barbares pour ren- " verser l'empire romain, il leur restait assez de " lumières pour rebâtir sur ses ruines."

Les Romains en venant en contact avec ces peuples du Nord ne soupçonnèrent aucunement qu'il pût y avoir entre eux et leurs ancêtres cette communauté de lois, de langue et de religion que notre auteur a fait ressortir si énergiquement. Ils ne la virent du reste ni chez les Celtes qu'ils avaient rencontrés avant, ni chez les Slaves, ni chez les nombreux peuples barbares qui vinrent les envahir alors qu'ils avaient eux-mêmes envahi presque tout l'univers connu. Il est bizarre de penser, comme notre auteur nous le fait voir, que ces hordes venues du centre de l'Asie au centre de l'Europe en suivant une ligne courbe vers le Nord d'abord et vers le Sud ensuite, retournèrent en Asie incorporés dans les légions romaines, pour lutter avec les maîtres du monde, non loin du berceau de leurs ancêtres et contre les peuples dont ils étaient peut-être issus. La

même évolution fut faite contre les Romains plus tard, par d'autres barbares en passant de l'Europe en Afrique et jusqu'en Asie.

Le seconde partie du livre est employée à étudier les effets de la conquête romaine sur les Germains, jusqu'où elle s'étendit et pourquoi elle ne put s'étendre davantage. Elle ne fut jamais aussi complète que celle des Celtes de la Gaule et du mélange de Celtes et d'Ibères en Espagne, ces derniers n'étant point cependant d'origine aryenne.

Mais si elle ne fut pas complète, elle fut cependant plus sérieuse qu'on ne le pense généralement. César n'avait guère fait que se montrer sur les deux bords du Rhin, et la courte description qu'il fit des Germains et de leur pays suffit pour exciter l'insatiable ambition des Romains. Il se proposait après ses guerres d'Asie de revenir par le Pont-Euxin, de prendre la Germanie à revers et de rentrer dans les Gaules, ayant étendu l'empire jusqu'à la mer du Nord.

" Ce rêve, dit notre auteur, ne fut pas réalisé; mais " il est remarquable que le génie de César ait été " attiré vers ces trois grands pays du monde moderne, " la France, l'Angleterre et l'Allemagne; qu'il n'ait " pas moins fallu que son épée pour commencer leur " destinée, et que sa plume pour écrire le premier " chapitre de leur histoire."

Auguste, petit neveu de César et son fils adoptif, n'avait pas considéré comme la partie la moins précieuse de son héritage les brillants projets que ce grand

homme avait formés. Ce furent ses fils adoptifs à lui, Drusus et Tibère, qui en furent chargés. Le premier, après de nombreux combats et une occupation sérieuse, qui a laissé derrière elle des tours et des remparts encore visibles aujourd'hui, périt dans un accident. Sa mort, causée par une chute de cheval, aurait été précédée d'une vision, qui a quelque chose de fatidique, et symbolise bien la résistance de la barbarie à la civilisation. Ayant pénétré jusqu'aux bords de l'Elbe, une femme d'une forme gigantesque lui serait apparue et lui aurait défendu d'aller plus loin. " Qui " sait, dit notre auteur, si dans cette apparition, il " ne faut pas reconnaître quelque prêtresse de Woden, " qui se crut inspirée d'arrêter l'étranger au passage " et de sauver les derniers sanctuaires de ses dieux ? "

On sait que Tibère parvint lui-même à l'empire, mais on accuse le successeur d'Auguste d'avoir arrêté les progrès du vaillant Germanicus par jalousie. Celui-ci avait entrepris de venger la défaite de Varus, défaite, qui avait été pour les Romains une humiliation autant qu'un désastre. Qui ne se rappelle avoir entendu citer en pareille occurrence le cri d'Auguste : " Varus, rends-moi mes légions ! "

Avant de succéder à l'empire, Trajan avait aussi commandé en Germanie, il semblait que ce fût le chemin du trône. La soumission de la Germanie était l'idée fixe des gouvernants.

" Après avoir achevé la conquête du territoire com- " pris entre le Rhin, le Mein, et le Danube, dit notre

" auteur, Trajan tourna ses armes contre les Daces,
" les plus belliqueux des Germains orientaux, et
" réduisit en province la contrée qui s'étend du Danube
" aux monts Carpathes et au Dniester. La civilisation
" latine y jeta des racines profondes ; après dix-huit
" siècles, les peuples de la Valachie et de la Moldavie,
" issus, si l'on veut les en croire, des soldats de Tra-
" jan, prennent encore avec orgueil le nom de Romains
" (Roumouni).

Dans le premier et dans le second siècle de l'ère chrétienne, les Romains avaient fait la conquête des pays du Rhin et de ceux du Danube ; ils y avaient transporté, outre leurs légions, des colons gaulois et bâti des villes. Dans le troisième siècle ils eurent à se défendre contre les invasions des *Allemans*, qui paraissent alors pour la première fois dans l'histoire, et contre celles des Francs et des Goths. Ces barbares eurent d'abord le dessus, mais Maximin et Probus vengèrent l'honneur déjà périclitant du grand empire. La lettre de Probus au sénat romain est une des dernières pages de l'histoire glorieuse de Rome ; les invasions de barbares qui suivirent furent de plus en plus terribles, et toute l'habilité des premiers empereurs chrétiens ne put que retarder la chute de l'empire en Occident. Cette lettre est curieuse, en ce qu'elle ferme l'ère du paganisme, en même temps qu'elle indique la foi des Romains dans la divinité, et la reconnaissance qu'ils lui témoignaient pour leurs victoires. C'est pour bien dire le dernier *Te Deum* païen.

" Je rends grâce aux dieux immortels, pères cons-
" crits, parcequ'ils ont justifié le choix que vous aviez
" fait de moi. La Germanie est subjuguée jusqu'à ses
" dernières limites. Neuf rois de différents peuples
" sont venus en suppliants se prosterner à mes pieds,
" c'est-à-dire aux vôtres. Dejà les barbares ne labou-
" rent, ne sèment, ne combattent plus que pour vous.
" Décernez donc selon l'usage, des supplications solen-
" nelles. On a repris à l'ennemi plus de butin qu'il
" n'en avait fait. Les bœufs des Germains courbent la
" tête sous le joug de nos laboureurs... Nous aurions
" voulu, pères conscrits, réduire la Germanie en pro-
" vince, mais nous avons remis cette mesure à un
" temps où nos vœux seront mieux remplis, c'est-à-
" dire où la bienveillance des dieux nous donnera des
" armées plus nombreuses."

Ozanam examine si la civilisation romaine eût prise sur les Germains ; il nous les montre d'abord esclaves, puis colons sur les terres de l'empire, puis initiés aux lettres latines, puis remplissant les charges publiques et aspirant même aux plus hautes dignités comme l'avaient fait avec succès les Gaulois ou Gallo-Romains.

La construction des villes et les écoles publiques, introduites dans ces villes et dans toutes les parties du territoire conquis, furent les agents les plus actifs de l'assimilation.

Après avoir donné des détails très curieux sur cette partie de son sujet, détails que nous regrettons beaucoup de ne pouvoir reproduire, l'auteur montre en

quoi tout cela fut insuffisant et il conclut que le christianisme seul pouvait fondre ces peuples avec les Romains d'un côté, et de l'autre avec les nouvelles couches de barbares, qui venaient se superposer à celles qui, civilisées ou à demi-civilisées se joignirent le plus souvent aux Romains pour résister aux nouveaux envahisseurs.

" Nous ne concluons pas, ajoute-t-il, que la civili-
" sation romaine n'avait rien fait pour les Germains ;
" nous savons quelle trace profonde elle laissa dans
" le sol, dans les institutions, dans les esprits. Mais
" nous ne disons pas non plus qu'elle fut en mesure
" d'achever l'éducation de ces peuples, puisqu'elle les
" gâtait par ses exemples et les révoltait par ses injus-
" tices. En montrant d'un côté la puissance de Rome,
" de l'autre son impuissance, nous n'avons pas voulu
" établir un parallèle inutile, mais poser sans ména-
" gement les deux termes d'une question qu'il faut
" résoudre : qu'elle fut la mission des Romains en
" Germanie?

" Quand la Providence prend à son service des
" ouvriers comme les Romains, assurément elle ne se
" propose rien de médiocre. Quand elle permet qu'un
" pays soit labouré, pendant plus de trois cents ans
" par les plus cruelles guerres, c'est qu'elle se réserve
" de semer dans le sillon. Au moment où Drusus je-
" tait des ponts sur le Rhin et perçait des routes à
" travers la forêt Noire, il était temps de se hâter ;
" car dix ans après devait naître dans une bourgade

" de la Judée, Celui dont les disciples passeraient
" par ces chemins pour achever la défaite de la bar-
" barie. Ce n'était pas trop des bras des légions pour
" élever ces villes superbes de Mayence, de Cologne,
" de Trèves et tant d'autres, qui devaient résister
" au fer et au feu des Vandales et abriter les premiers
" développements de la société chrétienne. Les lois
" des empereurs, si savamment commentées par les
" jurisconsultes, introduisaient le règne de la justice,
" qui préparait celui de la charité. La langue latine
" donnait aux esprits ces habitudes de clarté, de pré-
" cision, de fermeté, aussi nécessaires au progrès de la
" science qu'au maintien de la foi. Les vices mêmes
" de la conquête avaient leur utilité. Il fallait peut-
" être toute la dureté des Césars et de leurs lieute-
" nants pour faire la police du monde païen, pour
" dompter les peuples violents et pour les rendre plus
" dociles à des leçons plus douces. Il fallait surtout
" que l'exemple de la civilisation romaine nous apprît
" à juger la raison humaine dans ce qu'elle a produit
" de plus grand, et à reconnaître, non pas qu'elle ne
" peut rien, mais qu'elle ne suffit pas.

" Ce que Rome païenne ne fit jamais, ce fut la con-
" quête des consciences, et ce fut par là que lui
" échappa l'empire du monde. Jamais ses législateurs
" et ses philosophes s'inquiétèrent-ils des âmes immor-
" telles de tant de millions de barbares ensevelis
" dans l'ignorance et dans le péché? Au contraire,
" c'était cette inquiétude qui poursuivait les mission-

" naires chrétiens, qui troublait leur sommeil, qui les " entraînait jusqu'au delà des fleuves où s'étaient " arrêtées les légions. Ils ne songeaient qu'à sauver " les âmes ; mais par elles ils sauvèrent tout le reste. " De toutes les fondations romaines, on n'en voit " point qui se fussent conservées si le christianisme " ne fût venu les purifier et y mettre son signe."

Le bénéfice le plus clair que les nations du Nord retirèrent de leur résistance à l'empire romain plus longue et plus persistante que celle des Celtes fut la conservation de leurs langues, cet élément si important de l'autonomie. Mais d'un autre côté elles durent aux Romains leur vocation au christianisme, une législation plus sage et plus humaine, et un rôle politique important sous l'égide de l'Église.

" La monarchie impériale, dit notre auteur, recom- " mence avec Charlemagne. Mais les peuples, qui " avaient droit de se défier d'un pouvoir si dangereux, " voulurent que cette monarchie régénérée s'appelât " le Saint-Empire ; ils voulurent que la personne de " l'empereur fût sacrée, non par une fiction de la loi, " mais par l'onction du souverain pontife ; qu'au jour " de son couronnement il fût ordonné diacre, c'est-à- " dire serviteur des pauvres ; qu'il fît porter devant " lui la croix, symbole d'humilité et de miséricorde. " On est moins surpris de l'autorité des lois romaines " au moyen âge, quand on les trouve déclarées saintes " et vénérables par les canons de l'Église ; quand on " les voit corrigées, tempérées par le droit canonique,

" à travers lequel, pour ainsi dire, elles passèrent
" avant de descendre dans nos législations. Enfin,
" pendant que les lettres s'éteignaient à l'ombre des
" écoles dégénérées, l'éloquence se réfugiait dans la
" chaire évangélique, où elle retrouvait les grands
" intérêts et les grands auditoires qui l'inspirent. La
" poésie, cet art religieux et populaire, revivait dans
" les hymnes sacrées, dans les légendes aimées des
" ignorants et des petits. Ne dédaignons pas ce latin
" d'église, dont on ne remarque pas assez la naïveté
" et la grâce : ce fut pendant plusieurs siècles le seul
" langage possible de l'enseignement et des affaires ;
" c'est lui qui conserva tout ce qui resta de lumières
" aux temps barbares ; c'est lui, bien plus encore que
" la langue morte de Cicéron et de Sénèque, qui donna
" ses grandes qualités à nos langues modernes.

" Il y avait bien plus que du génie à recueillir ainsi
" l'héritage de l'antiquité, à le débrouiller sans rien
" laisser perdre de ses richesses légitimes, et à recon-
" naître en même temps chez les Germains, chez des
" peuples si désordonnés, les fondateurs d'un ordre
" nouveau. Il fallait un amour infini des hommes
" pour ne pas abandonner avec horreur les restes de
" cet empire romain qui avait fait tant de martyrs, et
" pour ne pas désespérer de ces conquérants du Nord
" qui avaient fait tant de ruines. L'histoire n'a peut-
" être pas de plus beau monument que celui où le
" christianisme intervient de la sorte entre le monde
" civilisé et la barbarie, afin d'achever un rapproche-

" ment préparé de loin, mais arrêté par des ressenti-
" ments terribles. L'Église, dont la mission est de
" réconcilier les ennemis, conclut cette pacification,
" elle en dicta les termes ; elle resta gardienne du
" pacte sur la foi duquel la société européenne se
" constitua."

II

La civilisation chrétienne chez les Francs.

Ozanam, et le titre l'indiquait, n'a pas, dans son premier volume, amené son étude, ethnologique plus encore qu'historique, jusqu'à l'établissement du christianisme. Il n'a envisagé cette époque qu'en perspective, comme il le dit lui-même. "Nous vivons, dit-il en ter-
" minant, dans un siècle de réparations. De toutes parts
" dans nos basiliques, des manœuvres, suspendus aux
" échafaudages, travaillent à gratter la chaux sous
" laquelle le mauvais goût des derniers temps avait
" caché les vieilles fresques. Le dessin était trop ferme
" et la couleur avait trop profondément pénétré pour
" s'effacer à si peu de frais ; et les saints de nos aïeux
" reparaissent avec leurs têtes inspirées et leurs
" auréoles d'or. En achevant cette pénible reconstruc-
" tion des antiquités germaniques, je voudrais avoir
" porté mon échelle assez haut pour atteindre aux

" temps chrétiens, et pour être l'un des ouvriers qui " dégageront de l'oubli les glorieuses figures de nos " pères dans la foi et dans la civilisation."

Dans son second volume, l'auteur réalise avec bonheur, mais sans en tirer gloire, le vœu qu'on vient de lire. C'est dans les Gaules, c'est-à-dire sur ce qui devait être la bien-aimée et glorieuse terre de France, qu'il montre la plus généreuse des nations germaniques, les Francs, non seulement se convertissant au christianisme, mais devenant les champions de la Foi.

Il est bon de se rappeler que sous le nom de Germains * un grand nombre de peuples se trouvaient compris : les Vandales, les Burgondes, les Goths qui se divisaient en Gépides, Visigoths (Goths de l'Ouest) et Ostrogoths (Goths de l'Est), les Teutons qui se divisaient aussi en plusieurs branches et d'autres encore. † Il est remarquable que les noms qui ont figuré le plus à l'époque du christianisme et qui nous sont les plus familiers étaient à l'origine portés par des divisions ou des subdivisions moins importantes de la grande famille germanique, tels que les Angles, les Saxons,

* Les savants ne s'accordent pas sur l'étymologie de ce nom de *Germains*. Il viendrait, selon les uns, de deux mots teutons qui veulent dire *hommes de guerre*, selon d'autres, du latin *Germani*, par allusion à la fédération de tous ces peuples *alliés les uns aux autres*.

† Dans un sens large, les Scandinaves eux-mêmes y sont compris.

les Allemands et les Francs. Tous ces peuples furent en guerre avec les Romains, qui pendant environ 175 ans avaient l'offensive et furent ensuite sur la défensive.

Les Vandales et les Visigoths, devenus chrétiens, adoptèrent l'hérésie d'Arius qui fit tant de ravages en Orient, les Francs qui restèrent fidèles eurent à combattre d'abord contre les barbares païens, puis et en même temps contre les hérétiques et enfin contre les Maures et les Sarrasins, champions de l'islamisme.

Notre auteur raconte toutes les péripéties de ces luttes avec cette brillante mise en scène que l'on a eu déjà l'occasion d'apprécier par les nombreux passages que nous avons cités. Avec cet esprit généralisateur qui le distingue, il ne s'occupe pas seulement des Gaules, il décrit les luttes du christianisme dans toute l'Europe occidentale, faisant la part des rois Mérovingiens et Carlovingiens, celle des évêques et enfin celle des moines, dont le rôle fut à cette période de l'histoire d'autant plus grand, qu'en certaines parties de l'Europe, quelques hommes indignes s'étaient élevés à l'épiscopat par l'intrigue et la violence.

Il traite d'abord de la Germanie chrétienne sous les Romains, du rôle joué par le christianisme comme défenseur de la civilisation et protecteur des peuples dans les nouvelles invasions des barbares, de la conversion des Francs et de l'influence qu'elle eut, non seulement dans les Gaules, mais encore dans les îles Britanniques et particulièrement en Irlande, des

moines irlandais et de la manière dont ils rendirent au continent les grands bienfaits que leur pays en avait reçus, saint Colomban renouvelant dans les Gaules, en Germanie et en Italie les exploits religieux de saint Patrice, gallo-romain, qui avait été l'apôtre de l'Irlande.

Après avoir raconté la conversion des Bretons insulaires et celles des Anglo-Saxons, il décrit la grande lutte de Charlemague contre les Saxons païens du continent ; enfin en quelques chapitres il fait une esquisse on ne peut plus lumineuse et savante de l'état de l'Église, de la société civile, et des lettres humaines dans les cinquième, sixième, septième et huitième siècles.

Nous ne saurions le suivre dans tous les détails de ce beau travail dont une partie a peut-être donné à son ami M. de Montalembert l'idée de ses *Moines d'Occident ;* la tâche serait trop difficile. On peut juger du mérite qu'il a eu de réunir, d'analyser, de comparer et d'apprécier des renseignements si nombreux et de sources si diverses, par la difficulté que nous éprouvons à en faire une simple revue.

Nous en détacherons quelques peintures, quelques réflexions, qui toutes feront voir l'esprit religieux et éclairé qui a présidé à cette œuvre, qui selon M. Caro réunit à l'éloquence et à la science une probité courageuse.

Si l'auteur, en effet, a son franc parler au sujet des abus qui s'introduisirent dans l'Église, s'il flétrit les

simoniaques, les fanatiques et les intrigants lorsqu'il en trouve sur son chemin, il ne manque aucune occasion de faire ressortir le grand rôle joué par tous ces évêques, ces missionnaires, ces moines, ces vierges chrétiennes qui, à force de courage et de sainteté, ont sauvé l'Église et la société de dangers sans cesse renaissants, qui ont été les vrais instruments de Dieu pour créer et conserver la chrétienté !

On s'incline respectueusement devant le défilé de tous ces traits d'héroïsme, de tous ces épisodes glorieux d'une époque dont le fond est quelque fois si sombre ; on admire à tel point la franchise de l'écrivain, que les plus prévenus lui pardonnent de n'avoir pas dédaigné la légende, selon le mot d'un homme d'esprit, souvent plus vraie que l'histoire. Lisons plutôt celle de sainte Ursule, sans nous occuper si les vierges qui la suivaient étaient plus nombreuses que le prétendent les critiques, qui de onze mille veulent les réduire à onze. *

" Jamais peut-être le paganisme ne parut plus près
" de venger ses humiliations qu'au moment où les
" Huns vinrent s'abattre sur les villes chrétiennes de
" la Gaule. A l'aspect de ces fils du désert conçus,

* Ozanam incline vers l'interprétation critique des initiales latines XIMV, " Undecim Martyres Virgines," et cela parce qu'il a trouvé les noms de dix seulement des compagnes de sainte Ursule.

" disait-on, dans les embrassements des sorcières et
" des mauvais génies, à qui l'on ne connaissait pas
" d'autre dieu qu'une épée plantée en terre ni d'autre
" culte que l'effusion du sang, les cœurs les plus
" fermes purent regretter les temps de Dèce et de
" Dioclétien. Les églises disparaissaient et les der-
" nières traces des cultures s'effaçaient comme l'herbe
" sous les pieds des trois cent mille hommes qu'Attila
" traînait après lui. Besançon, Strasbourg, Worms,
" Mayence, Langres, Reims, Cambrai, Toul et Trèves
" furent emportés; il ne resta de Metz qu'une cha-
" pelle dédiée à saint Étienne; les prêtres périrent
" aux pieds des autels qu'ils paraient ce jour-là pour
" célébrer la fête de Pâques. Les Huns succom-
" bèrent dans les plaines de Châlons, mais cette lutte
" sanglante prolongea la terreur de leur passage.
" C'est au milieu de ces redoutables spectacles que la
" postérité, encore émue, plaça la belle légende de
" sainte Ursule.

" Ursule, fille d'un roi chrétien de la Grande-
" Bretagne, est demandée en mariage par un prince
" idolâtre ; elle donne son consentement afin de sau-
" ver son père, mais on lui accordera trois ans pour
" jouir de sa virginité, et, pour présent de fiançailles,
" dix jeunes filles de la plus pure noblesse des deux
" royaumes: chacune de ces dix sera comme elle,
" suivie de mille compagnes. Alors elle fait équiper
" onze galères, et chaque jour elle exerce sa jeune
" troupe à déployer les voiles, à soulever les rames.

" Les courses de la flotte virginale charment la mul-
" titude rassemblée sur le rivage : ce sont les derniers
" jeux de ces filles de navigateurs. Un soir, le vent du
" nord s'élève ; les onze galères fuient sur l'océan,
" arrivent aux bouches du Rhin et le remontent jusqu'à
" Bâle. Là, averties par un ange, les voyageuses
" prennent terre et passent les Alpes pour accomplir
" le pèlerinage de Rome. Elles revenaient joyeuses et
" redescendaient le Rhin sur leurs navires ; déjà elles
" reconnaissaient les clochers de Cologne, quand elles
" aperçurent les tentes des Huns campés autour de
" la ville. Enveloppées de toutes parts, brebis parmi
" les loups, entre le déshonneur et la mort, elles mou-
" rurent jusqu'à la dernière. Ursule, menée aux pieds
" d'Attila, refusa de partager son trône ; et percée
" d'un trait, la reine de cette blanche armée rejoignit
" ses compagnes dans le ciel. Voilà le poétique récit
" du moyen âge. Ces légions de vierges entourées par
" les païens, et tombant sous les flèches, n'étaient-elles
" pas l'image des jeunes chrétientés de Germanie
" étouffées dans leur fleur par l'invasion ? "

Remarquez qu'il ne s'agissait pas seulement de ces nouvelles hordes de barbares, ni des païens convertis et ensuite pervertis par l'arianisme ; mais de même que, dans tout le reste de l'empire, le vieux paganisme lutta longtemps et même sous les empereurs chrétiens, sans parler de la courte réaction de Julien l'Apostat, disputa le terrain pied à pied à la nouvelle foi ; de même, dans les Gaules et dans la Germanie, Celtes et

Germains retournaient souvent à leurs superstitions qu'il fut très difficile de déraciner complètement, si bien qu'il en reste encore des traces dans quelques parties de la Bretagne.

" Il ne faut pas croire, dit l'auteur, que tous les Francs " eussent accompagné Clovis au baptême ; longtemps " encore on vit à sa table les adorateurs d'Odin, s'as- " seoir à côté des évêques et des moines. Un jour que " saint Waast accompagnait Clotaire au banquet qu'un " de ses leudes lui avait préparé, en entrant dans la " salle il remarqua d'un côté les vases de bière et " d'hydromel bénits pour les convives chrétiens, de " l'autre ceux qu'on avait réservés aux libations des " infidèles. Tel était à Cologne le nombre des Francs " faisant profession d'idolâtrie que le diacre Gallus " ayant mis le feu au sanctuaire où ils célébraient " leurs orgies, ils le poursuivirent l'épée à la main " jusqu'auprès du roi Thierry et que celui-ci au lieu " de les punir réussit à peine à les apaiser par la " douceur de ses discours. Souvent après que le " prêtre avait usé une longue vie à la conversion de " ces barbares, touchés de quelque présage inattendu, " d'un cri de guerre, d'une terreur panique, ils le " laissaient tout à coup seul dans son oratoire et " retournaient aux superstitions de leurs pères.

" Ceux même qui faisaient profession publique de " christianisme portaient en secret des amulettes, " prenaient les augures, sacrifiaient au bord des fon- " taines et allumaient le feu sacré au moyen de deux " morceaux de bois.

" Les mœurs étaient encore moins chrétiennes que " les croyances. L'esclavage et la polygamie régnaient " dans les manoirs des grands ; l'incendie et le pillage " faisaient l'occupation de leurs journées, et l'orgie le " repos de leurs nuits."

Et cependant, somme toute, les Francs étaient encore les plus zélés et les plus fidèles de tous les peuples convertis ; leur avènement au christianisme fut le fait le plus éclatant, le plus décisif de cette période. La conversion de Clovis fut pour l'Europe occidentale, l'équivalent de ce qu'avait été, longtemps avant, pour l'empire, la conversion de Constantin ; le champ de bataille de Tolbiac est aussi célèbre que le pont de Milvius, * et l'épouse de Clovis, sainte Clotilde partage la gloire de la mère de Constantin, sainte Hélène.

Voici en quels termes émus Ozanam raconte ce grand événement. Ici, sur les bords du Saint-Laurent, un tel récit mérite de faire battre les cœurs de près de deux millions de catholiques d'origine française qui n'y doivent pas être plus insensibles qu'on ne l'est, ou qu'on ne devrait l'être sur les bords de la Seine.

" Le jour de Noël, 496, l'évêque Rémi attendait à " la porte de la cathédrale de Reims. Des voiles " peints, suspendus aux maisons voisines, ombra- " geaient le parvis. Les portiques étaient tendus de

* Aujourd'hui pont de *Moli*. Pour complèter le parrallèle, mentionnons le *labarum* et la sainte ampoule.

" blanches draperies. Les fonts étaient préparés et les " baumes versés sur le marbre. Les cierges odorants " étincelaient de toutes parts ; et tel fut le sentiment " de piété qui se répandit dans le saint lieu, que les " barbares se crurent au milieu des parfums du " paradis. Le chef d'une tribu guerrière descendit " dans le bassin baptismal ; trois mille compagnons " l'y suivirent. Et quand ils en sortirent chrétiens, on " aurait pu voir en sortir avec eux quatorze siècles " d'empire, toute la chevalerie, les croisades, la sco- " lastique, c'est-à-dire tout l'héroïsme, la liberté, les " lumières modernes. Une grande nation commençait " dans le monde : c'étaient les Francs."

" L'Église le comprit. Ces illustres évêques des " Gaules, qui veillaient depuis cent cinquante ans, " pour attendre l'heure de Dieu, sentirent qu'elle était " venue. Saint Rémi reconnut dans son néophyte un " nouveau Constantin. Saint Avitus de Vienne écrivit : " L'Occident a trouvé sa lumière." Le pape Anastase, " peu de jours après son élection, adressa une lettre à " Clovis : " Nous nous félicitons, ô notre glorieux " fils ! de votre avènement à la foi chrétienne, qui " s'est rencontré avec le nôtre au souverain pontificat, " car le siège de Pierre, en une si grande occasion, ne " peut point ne pas tressaillir de joie quand il voit la " plénitude des nations accourir à lui à pas pressés, " et se remplir, dans l'espace des temps, le filet mys- " térieux que le pêcheur d'hommes a jeté en pleine " eau, sur la parole du Christ."

Ajoutons à cette page pour la compléter, cette partie du prologue de la loi salique que cite notre auteur un peu plus loin.

" Vive le Christ qui aime les Francs ! Qu'il garde " leur royaume et qu'il remplisse leurs chefs de sa " lumière et de sa grâce ! qu'il protège l'armée ; qu'il " leur accorde des signes qui attestent leur foi, la joie, " la paix, la félicité ! Que le Seigneur Jésus-Christ " dirige dans le chemin de la piété ceux qui gouver- " nent ! Car cette nation est celle qui, petite en nom- " bre mais brave et forte, secoua de sa tête le dur " joug des Romains, et qui après avoir reconnu la " sainteté du baptême orna somptueusement d'or et " de pierres précieuses, les corps des saints martyrs " que les Romains avaient consumés par le feu, " mutilés par le fer ou fait déchirer par les bêtes."

Des évêques ou des moines qui furent canonisés figurent à toutes les époques de cette histoire ; chacune d'elles a un saint pour présider à ses destinées. Pour faire un abrégé un peu complet, il faudrait écrire quelque chose qui ressemblerait à un calendrier ou à des litanies. Les noms de ces grands hommes sont pour la plupart familiers à beaucoup de nos lecteurs, d'autres sont moins connus, ou du moins ne le sont pas dans la proportion du rôle qu'ils ont joué.

Nous avons à peine nommé saint Rémi, de qui date la monarchie chrétienne en France ; du grand saint Éloi, dont bien des gens, qui mettent l'*histoire à l'envers*, n'ont qu'une idée grotesque, recueillie dans une sotte

chanson populaire. Saint Colomban, saint Augustin de Cantorbéry, saint Rupert, saint Boniface sont peut-être moins ignorés. Mais qui connaît saint Séverin l'apôtre du Norique, saint Nicétius de Trèves, saint Virgile de Salzbourg, saint Ludger, saint Anschaire, l'apôtre des Scandinaves ?

Les conquêtes des Romains et les invasions des barbares avaient tellement sillonné le vieux monde que les mêmes hommes ont pu jouer des rôles importants dans des pays divers, qui aujourd'hui encore, malgré la grande facilité des communications, nous paraissent très éloignés les uns des autres. Ce fut le cas pour saint Séverin.

On appelait Rhétie et Norique la vaste contrée qui s'étend du pied des Alpes jusqu'au Danube ; c'est aujourd'hui l'Autriche et la Bavière.

" C'était, dit notre auteur, le chemin le plus court " des invasions ; ce fut celui de Radagaise et d'Attila. " Après eux une partie des peuples qui les suivaient " s'établit dans ce beau pays. Nulle part la conquête " du sol, ne fut plus complète ; nulle part la conquête " des âmes ne fut plus laborieuse, ni la lutte plus " soutenue entre l'orthodoxie, maîtresse des villes " romaines et les croyances des barbares, attachés au " paganisme de leurs pères ou gagnés par l'arianisme " de leurs voisins.

" La mort d'Attila avait laissé le désordre parmi " les nations qu'entraînait sa fortune. Les restes de " cette formidable armée occupaient le Norique. Les

" habitants des villes, décimés par la guerre et la
" famine, suivaient du haut de leurs murailles les
" rapides chevauchées de ces barbares qu'ils voyaient
" enlevant les moissons et chassant devant eux les
" troupeaux de captifs. Les garnisons délaissées et
" souvent sans armes finissaient par abandonner
" leurs postes. Le clergé même n'était plus maître
" des esprits effrayés et beaucoup de chrétiens ne
" sachant plus de quels dieux conjurer la colère,
" allaient prier à l'église et ensuite sacrifier aux
" idoles."

Ce fut dans ces terribles circonstances que parut au milieu de ces peuples un étranger, un inconnu, qui par des miracles de charité, de sagesse et de courage sut les rallier autour de lui et sauver au moins provisoirement les intérêts de l'Église et de l'humanité. Qui était-il? d'où venait-il? On ne le savait trop, mais on comprit de suite sa mission. Séverin qui parlait le latin, les langues de l'Orient et qui sut se faire bien vite aux exigences de sa nouvelle position avait vécu de la vie des anachorètes dans les déserts de l'Asie. C'est une des figures les plus intéressantes et les moins connues de cette époque.

Ozanam nous le représente occupé à la fois à sauver les villes romaines et les âmes des Germains. L'humble anachorète se transformait en chef de peuple, en négociateur et au besoin, en chef militaire.

" Il s'occupait de la défense militaire avec le calme
" d'un vieux capitaine, organisant l'attaque et la

" retraite, recueillant d'abord les populations des " campagnes dans les villes avec leurs troupeaux et " leurs récoltes, abandonnant ensuite les villes mal " fermées pour réunir ses forces derrière des remparts " plus sûrs."

Quant aux Germains, " les plus farouches, les plus " gâtés par l'arianisme ou par l'idolatrie, ne pouvaient " s'empêcher d'honorer un vieillard pauvre comme " eux, exempt des délicatesses et des vices qui leur " rendait la civilisation méprisable. Comment eussent-" ils considéré comme un ennemi celui qui bénissait " leurs enfants, guérissait leurs malades, se faisait " livrer ceux d'entr'eux qu'on amenait prisonniers, leur " servait à manger et à boire et les renvoyait libres ? "

Odoacre, qui devint plus tard un des derniers souverains d'Italie, alors qu'il était parmi les Germains recrutés pour la garde de l'empereur, fut désigné par saint Séverin d'une manière prophétique pour le grand rôle qu'il devait jouer. Il était d'une haute stature et comme il baissait la tête pour entrer : " Va, " lui dit Séverin, tu n'es vêtu que de misérables peaux, " mais le temps viendra où tu feras de grandes lar-" gesses." A Rome, ce barbare couronné n'oublia pas l'anachorète.

Un autre jour comme les *Allemans* ravageaient un des territoires qu'il protégeait, leur roi souhaita de voir Séverin. Le saint parla avec tant de fermeté que le chef barbare promit de rendre les captifs et d'épargner le pays ; il avoua plus tard n'avoir jamais tant

tremblé dans aucun péril de guerre. Rien n'est plus beau que la scène de la mort du saint. " Il avait fait " venir près de lui le roi Fléthée et la reine Gisa, fou- " gueuse arienne dont il avait plus d'une fois com- " battu les violences. Après avoir exhorté le roi à se " souvenir de Dieu et à traiter doucement ces sujets, " il mit la main sur le cœur du barbare, et se tour- " nant vers la reine : " Gisa, lui dit-il, aimes-tu cette " âme plus que l'or et l'argent ? " Et comme Gisa pro- " testait qu'elle préférait son époux à tous les trésors ! " Eh bien ! donc, reprit-il, cesse d'opprimer les justes, " de peur que leur oppression ne soit votre ruine. Je " vous supplie tous deux, en ce moment où je retourne " à mon maître de vous abstenir du mal, et d'honorer " votre vie par des actions bienfaisantes."

" L'histoire des invasions, ajoute Ozanam, a bien " des scènes pathétiques. Je n'en connais pas de plus " instructive que l'agonie de ce vieux Romain, expi- " rant entre deux barbares et moins touché de la " ruine de l'empire que du péril de leurs âmes."

Si Séverin n'eut qu'un succès passager, si après sa mort ses disciples persécutés durent se sauver en Italie, chargeant sur leurs épaules le corps de leur maître, ce maître aussi courageux qu'habile avait fait gagner du temps à la civilisation et retardé le grand débordement : " En temps si désastreux, dit avec " raison notre auteur, dix ans de délai pouvaient être " le salut du monde." Les hommes qui mettaient une digue au torrent, si provisoire qu'elle fût, étaient des

sauveurs. Tels furent saint Léon devant Attila, au passage du Mincio, saint Aignan sur les murs d'Orléans et saint Loup aux portes de Troyes et d'autres encore.

Mais le courage de ces hommes providentiels ne consistait pas seulement à marcher droit à la tente des conquérants, et à les arrêter au nom de Dieu, dans leurs courses terribles ; il consistait autant, et plus encore peut-être, à parler avec une sainte indépendance aux rois chrétiens, entraînés par leurs passions ou dévoyés par l'hérésie.

Saint Nicétius fut au nombre de ces prophètes, qui savaient dire aux grands : *Non licet.* De son évêché de Trèves, où il s'était fait remarquer par son amour des pauvres, par son horreur de l'injustice, il écrivait à l'empereur Justinien de la manière la plus sévère pour lui reprocher de s'être laissé gagner par l'hérésie. Il s'adressa aussi, avec non moins d'autorité, à la petite fille de Clotilde, devenue l'épouse d'un roi des Lombards, pour que, se souvenant de son aïeule, elle détachât son mari de l'arianisme. On pourrait peut-être dire qu'il bravait ces souverains de loin ; mais voici ce qu'il fit à Théodebert : "Comme Théodebert " entrait un jour à l'église, entouré de ses leudes, " dont il négligeait de réprimer les injustices, Nicé- " tius interrompit les mystères : " Le sacrifice, dit-il " ne sera point achevé, si les excommuniés ne sortent " d'abord." Les excommuniés sortirent."

Cependant ils eurent leur tour, Clotaire exila le

saint évêque qui fut rappelé par Sigebert. " Les Francs, " continue notre auteur, entourèrent de leurs respects " les dernières années de ce vieil évêque, qui passait " pour avoir connu les desseins de Dieu sur la race de " leurs rois. On disait qu'il avait vu en songe une " haute tour dont les créneaux touchaient au ciel. Le " Sauveur était debout sur le faîte et les anges se " tenaient aux fenêtres. Or l'un d'eux avait dans les " mains un grand livre, où il lisait l'un après l'autre " les noms de tous les rois qui avaient été ou qui se- " raient un jour, en marquant le caractère de leur " règne et la durée de leur vie; et après chaque nom " tous les anges répondaient *Amen*. Grégoire de Tours " rapporte ce rêve, et le trouve prophétique; rien ne " peint mieux en effet la mission des Francs que cette " intervention de Dieu même, faisant lire aux anges " les commencements d'une histoire qui devait être " pour ainsi dire la sienne: *Gesta Dei per Francos.*"

Le rôle des évêques a été plus grand en France, somme toute, que celui des moines, bien que la patrie de nos ancêtres aît été couverte d'abbayes et qu'elle aît eu les célèbres monastères de Cluny, de Citeaux et de Clairvaux.

" S'il est vrai que la France ait été faite par des " évêques, dit M. de Montalembert, il est bien plus " vrai encore que l'Angleterre chrétienne a été faite " par des moines. De tous les pays de l'Europe c'est " celui qui a été le plus profondément labouré par le " soc monastique. Ce sont les moines, et les moines

" seuls, qui ont porté, semé et cultivé dans cette île
" fameuse la civilisation chrétienne.

" D'où venaient ces moines ? de deux courants très
" distincts, de Rome et d'Irlande. Le christianisme
" britannique est né du concours et quelquefois du
" conflit des missionnaires monastiques de l'Église
" romaine et de l'Église celtique." (*)

Ozanam pour traiter cette partie de son sujet commence par l'Irlande, ayant bien soin de rattacher, au moins un des courants, qui contribuèrent à l'établissement du christianisme en Angleterre, au sol de la Gaule.

" On ne remarque pas assez, dit-il, que les Romains
" finissaient quand les Germains commençaient à
" peine, que la première de ces deux races était trop
" vieillie pour achever l'éducation de la seconde, et
" qu'entre elles il avait fallu pour ainsi dire une autre
" génération pour soutenir la chaîne et former le
" nœud. C'est la fonction de la race celtique, qu'on
" voit de bonne heure couvrir, comme d'une couche
" féconde, une partie de la Germanie, de l'Italie et de
" l'Espagne, la Gaule, la Bretagne et l'Irlande. La
" culture latine se propagea bientôt chez ces peuples
" dociles. La moitié des grands écrivains de Rome
" sortent des provinces celtiques, de la Tarragonaise,
" de la Narbonnaise, de la Cisalpine ; et dès la fin du

(*) *Les Moines d'Occident*, 3e volume, p. 8 et 9.

" siècle, les rhéteurs gaulois tiennent école d'élo-
" quence chez les Bretons. Nulle part, le christianisme
" ne trouva des cœurs plus inclinés et des communi-
" cations plus rapides. L'Église des Gaules enveloppa
" bientôt dans son prosélytisme le reste des nations
" celtiques ; et pendant qu'elle envoyait, en 429, saint
" Loup de Troyes et saint Germain d'Auxerre paci-
" fier les troubles que l'hérésie pélagienne excitait
" chez les Bretons, un Gallo-Romain appelé Patricius,
" formé à la vie religieuse dans les monastères de
" Marmoutiers et de Lérins, avait entrepris et presque
" achevé en trente-trois ans la conversion de l'Ir-
" lande."

Dès les premiers temps de sa conversion, l'Irlande, qui fut nommée "l'Ile des saints," se couvrit de monastères : couvents d'hommes et couvents de femmes, vivant sous une même règle, sous une même direction. C'est là, pour bien dire, que commença l'éducation systématique de la femme, institution toute chrétienne, comme le fait remarquer notre auteur. L'esprit poétique des anciens bardes se communiqua aux cénobites ; les monastères furent là, plus encore que partout ailleurs, les sanctuaires de la science et de la littérature. Les religieuses de Kildare qui entretenaient auprès de l'église de Ste-Brigitte un feu bénit, qui brûlait encore au bout de six cents ans, furent célèbres par leurs travaux littéraires. Cette vie d'étude et de recueillement bien loin cependant d'apaiser ces imaginations celtiques si ardentes, les exaltait encore pavantage.

" Ces hommes, dit Ozanam, qui avaient cherché la " paix dans la solitude, ne l'y trouvaient pas ; ils se sen- " taient pressés d'en sortir, de répandre ce feu de la " science sacrée qui les brûlait, d'évangéliser les infi- " dèles et les chrétiens dégénérés. Dans leurs songes, " dans leurs extases, les anges les appelaient pour " leur montrer des peuples assis à l'ombre de la mort ; " ils voyaient la mer s'ouvrir devant eux, ou se chan- " ger sous leurs pas en une prairie émaillée de fleurs. " Ils franchirent le détroit et se répandirent sur les " rochers des Hébrides, sur les hautes terres de l'Écosse " et dans le Northumberland ; ils passèrent en Neustrie " et en Flandre, traversèrent le continent, pénétrèrent " jusqu'au fond de l'Espagne et de l'Italie, où plu- " sieurs d'entre eux occupèrent des sièges épiscopaux. " Du dixième siècle au onzième, c'est-à-dire précisé- " ment quand toute science et toute piété menaçaient " de s'éteindre, ces maîtres infatigables ne cessaient " de sillonner l'Europe, ouvrant des écoles monas- " tiques, enseignant dans celles qu'ils trouvaient " ouvertes ; et, si les auditeurs leur manquaient, se " tournant vers le peuple et criant sur les places " publiques : " Qui veut acheter la sagesse ? " Mais " une sorte de piété filiale les poussait de préférence " vers ces églises des Gaules, d'où ils avaient reçu " l'Évangile. Ils y rapportaient la vigueur d'une race " dont le sang n'était pas mêlé, et qui ne connaissait " pas les mœurs relâchées du Midi."

Deux des plus célèbres parmi ces missionnaires por-

taient presque le même nom. C'étaient saint Columba et saint Colomban. L'un, qui fut l'apôtre de la Calédonie, sortait du grand monastère de Clonard, l'autre qui fut le réformateur des Francs et des Gaulois et l'apôtre de la Germanie, sortait de la non moins célèbre abbaye de Bangor.

Tous deux, quoique bien différents sous d'autres rapports, sont remarquables par cette tendresse pour la nature animée, qui, on l'a vu, fut plus tard un des caractères les plus saillants de saint François d'Assise et de ses disciples. *

* La légende de la cigogne de saint Columba, retiré dans cette île d'Iona, l'une des Hébrides, qu'il a rendue si célèbre, est ainsi rapportée par M. de Montalembert : " Jamais cette mélan-" colie patriotique ne s'effaça de son cœur, et bien plus tard dans " sa vie, on la vit reparaître dans une circonstance où perce le " regret obstiné de son Irlande perdue, à côté de sa tendre et " vigilante sollicitude pour toutes les créatures de Dieu. Un " matin, il appelle un des religieux d'Iona, et lui dit : " Va t'as-" seoir au bord de la mer sur la grève de notre île à l'ouest et " là tu verras arriver du nord de l'Irlande une pauvre cigogne " voyageuse, longtemps ballottée par les vents, et qui, tout épuisée " de fatigue, viendra tomber à tes pieds sur la plage. Il faut la " ramasser avec miséricorde, la soigner et la nourrir pendant " trois jours ; après ces trois jours de repos, quand elle sera " ranimée et qu'elle aura repris toutes ses forces, elle ne voudra " pas prolonger son exil parmi nous; elle revolera vers la douce " Irlande, sa chère patrie où elle est née. Je te la recommande " ainsi parce qu'elle vient du pays où je suis né moi-même."

" Tout arriva comme il l'avait prévu et ordonné. Le soir du " jour où le religieux avait recueilli la voyageuse, comme il ren-" trait au monastère, Columba ne lui fit aucune question, mais " lui dit : " Que Dieu te bénisse, cher enfant, toi qui as eu soin

Bien d'autres moines irlandais avaient prêché sur le continent avant saint Colomban ; mais celui-ci fit époque et peut être considéré comme le type de ses devanciers et de ses successeurs. Voici comment on nous le peint à son arrivée à la cour du roi Gontran, dans un temps où les mœurs souffraient des malheurs de la guerre et de la négligence des prélats.

" C'était un homme d'environ trente ans, d'une " beauté qui attirait tous les regards. Nourri de bonne " heure aux lettres divines et humaines, versé dans la

---

" de l'exilée : tu la verras dans trois jours regagner sa patrie." " Et en effet, au terme prédit, elle séleva de terre devant son " hôte, puis après avoir cherché un moment sa route dans les " airs, elle dirigea son vol à travers la mer, droit sur l'Irlande." *Les Moines d'Occident*, 3e volume.

Cette légende, avec quelques variantes—les légendes en ont toujours — fut racontée ici dans un sermon par le regretté Mgr Conroy, évêque d'Ardagh et délégué apostolique. On lit dans la *Revue de Montréal* : année 1878, page 590.

" Quelles larmes abondantes ne versèrent point les compa- " triotes de Mgr Conroy, lorsque dans un sermon de la clôture " du mois de Marie, à l'église de Saint-Patrice à Québec, il leur " raconta la touchante histoire de saint Columba qui, s'était " réfugié avec ses compagnons dans une île de l'Atlantique et " se fit apporter pour le réchauffer dans son sein un pauvre " oiseau venu des côtes de l'Irlande et que la tempête avait jeté " sur ces parages lointains ! Mais l'évêque d'Ardagh n'avait-il " pas un secret pressentiment du sort qui l'attendait lui-même, " lorsqu'il se comparaît à ce pauvre oiseau ? Ne devait-il pas " mourir sur une île brumeuse de l'Atlantique, loin de sa patrie, " loin de son vieux père et de sa vieille mère, qui se faisaient " déjà une si grande joie de le voir revenir et bientôt peut-être " revêtir la pourpre romaine ? "

" grammaire, la rhétorique, la géométrie et les saintes
" Écritures, son savoir et sa piété avaient fait l'admi-
" ration des religieux de Bangor, parmi lesquels il
" avait passé sa jeunesse. Après de longues épreuves,
" il s'était cru inspiré d'aller, comme Abraham, servir
" Dieu sur une terre lointaine. Deux moines l'accom-
" pagnaient. Le roi, touché de l'austérité de ces pèle-
" rins, leur permit de se choisir une demeure dans
" ses états. Ils s'enfoncèrent donc dans les Vosges, et,
" à l'endroit le plus âpre et le plus désolé, sur les
" ruines de deux bourgades romaines, au milieu
" desquelles les idoles des païens étaient encore
" debout, ils fondèrent successivement les trois monas-
" tères d'Anegrai, de Luxeuil et de Fontaines. En
" effet, ces colons du désert avaient attiré un grand
" nombre de disciples par le spectacle de leurs vertus,
" par le triomphe du travail et de la prière sur la sté-
" rilité du sol et les terreurs de la solitude. On croyait
" que toute la nature était soumise à des hommes qui
" avaient chassé les ours et fécondé les rochers ; lors-
" que saint Colomban traversait les forêts voisines,
" on disait que les oiseaux venaient se jouer autour
" de lui, et que les écureuils descendaient des arbres,
" pour se poser sur sa main. Il ne faut pas s'étonner
" si les cœurs ne résistaient pas à une parole qui tou-
" chait les bêtes sauvages, si de tous côtés les nobles
" amenaient leurs fils, et si, la communauté s'accrois-
" sant chaque jour, au bout de vingt ans, ce foyer
" commençait à percer de ses clartés les ténèbres de
" l'Église franque et à troubler le sommeil du clergé."

Le courage de Colomban envers la terrible reine Brunehaut, aïeule de Thierry II, ne dépare point les exemples d'indépendance donnés par Nicétius et d'autres évêques. Craignant de voir s'affaiblir son autorité si une jeune reine montait sur le trône, Brunehaut avait encouragé les désordres de son petit-fils et quoiqu'elle connût les reproches que Colomban avait adressés au roi et les conseils qu'il lui avait donnés, elle eut l'audace de l'inviter à bénir les enfants des concubines : "Sache, répondit l'apôtre, que ceux-ci ne porteront jamais le sceptre royal, car ils sortent d'un mauvais lieu." Brunehaut se vengea et fit exiler le saint moine après l'avoir chassé de Luxeuil, le principal monastère qu'il avait fondé, et qui a donné tant de grands hommes à l'Église. Mais le vaisseau qui devait le rapatrier fut rejeté sur la plage ; Colomban se rendit auprès de Théodebert, roi d'Austrasie et celui-ci le chargea d'évangéliser les Germains ses voisins. Les Francs d'Austrasie avaient un grand intérêt à convertir les peuples placés sous leur dépendance : les Allemans, les Thuringiens et les Bavarois. Pendant trois ans, Colomban se dévoua avec l'énergie et l'enthousiasme de sa race à la tâche difficile qu'il avait entreprise, puis il se découragea et s'éloigna de ce qu'il appelait " un nid de vipères," pour passer en Lombardie où il fonda le couvent de Bibbio. Il y mourut en 615, à l'âge de 65 ans ; sa carrière a été beaucoup discutée. On l'a taxé d'inconstance, on lui a reproché son attachement aux usages religieux de son pays, et

la grande liberté avec laquelle il adressait des remontrances au pape Boniface IV. Pour nous, tout se résume en un seul mot : c'était un véritable irlandais ; il en avait les qualités et les défauts.

Quoiqu'il en soit, il laissa derrière lui un disciple éloquent qui, parlant la langue des Allemans, reprit en sous-ordre et accomplit non sans éclat la tâche abandonnée par son maître : ce fut Gallus ou Gall, le fondateur de la célèbre abbaye de Saint-Gall.

Ozanam rapporte à son sujet, comme au sujet de saint Colomban, une foule de traits légendaires, que nous laissons de côté bien à regret.

Pendant tout ce temps s'opérait lentement la fusion des Gallo-Romains avec les Francs ; et à ces éléments vint s'ajouter au neuvième et au dixième siècle, celui d'une autre race germaine : les Scandinaves ou Normands * C'est à la conquête de l'Angleterre par Guillaume, duc de Normandie, autant peut-être qu'à la conquête romaine, qu'est due la très grande ressemblance de bien des choses dans le droit et les institutions des Anglais avec ceux des Romains, ressemblance dont M. de Montalembert ne nous paraît pas

* Les Scandinaves s'étaient établis en Angleterre avant de commencer à ravager la France. Ils finirent par se fixer dans la province qui porte maintenant leur nom, l'ancienne Neustrie, et à s'y mêler avec la vieille population. Comme avaient fait autrefois celles des peuplades germaniques, qui s'étaient alliées aux Romains, ils aidèrent à repousser de nouveaux envahisseurs de la même race qu'eux-mêmes.

avoir tenu assez de compte. L'espace nous manque pour insister ici sur ce que nous avons dit plus haut de l'identité des éléments qui, dans des proportions bien différentes, ont formé les deux plus grandes nations des temps modernes, la France et l'Angleterre. Pour nous, Canadiens-Français, la recherche de ces origines serait intéressante et même utile à bien des points de vue.

Pour en revenir aux missions irlandaises, Kilian parut à la cour de Thuringe comme saint Colomban s'était présenté à celle d'Austrasie. Il ne semble pas qu'il eût un grand succès; mais les Bavarois offraient plus de facilité que les Thuringiens. Ils étaient établis dans la Rhétie et le Norique, aux lieux mêmes où nous avons vu saint Séverin faire tant de prodiges. Deux moines de Luxeuil furent chargés de prêcher à ce peuple et leur parole ne fut pas sans effet sur les infidèles et sur les hérétiques. Plus tard, l'évêque Rupert de Worms fonda la ville de Salzbourg sur les ruines de la vieille cité romaine de Juvava, dans un endroit redevenu sauvage. Il fut canonisé, comme le fut aussi un de ses successeurs, le moine Virgile, qui fit bâtir la cathédrale de *Saint-Rupert.* On a comparé Virgile à Galilée, et son procès pour avoir soutenu l'existence des antipodes est devenu, comme celui du célèbre astronome, une thèse antipapale; mais comme le fait remarquer notre auteur, si l'on avait trouvé qu'il manquait d'orthodoxie de son vivant, il n'est guère probable qu'on l'eût mis sur les autels après sa mort.

Voici comment Ozanam termine le chapitre qu'il a intitulé : *Prédication des Irlandais*, chapitre intéressant pour nous à plus d'un titre. Après avoir nommé les vingt évêchés fondés à cette époque sur le territoire des Germains et avoir constaté qu'ils correspondaient à huit anciennes provinces romaines, il ajoute : " C'était la frontière du Rhin et du Danube, " telle que la politique d'Auguste la traça, celle " qu'Adrien couvrit d'une ligne de fortifications. " L'Évangile, au septième siècle, n'avait donc fait " que reprendre un terrain perdu : il avait mis tout " ce temps à retrouver les limites que ses premières " prédications atteignaient déjà, à reprendre les villes " dont les Césars avaient bâti les basiliques, dont les " évêques siégeaient au concile d'Arles, de Sardique " et d'Aquilée. Tant de fatigue n'aboutissait qu'à " réparer l'œuvre détruite de la civilisation romaine. " Il fallait maintenant la poursuivre, s'établir dans la " grande Germanie, où Drusus, Marc-Aurèle, Probus, " avaient pénétré sans y laisser rien de durable, et " que le sénat n'osa jamais réduire en province. Cet " effort devenait nécessaire pour la sécurité même de " la société chrétienne. Le voisinage des païens était " en même temps un scandale, une tentation et une " menace. Il fallait passer la frontière des Romains " ou céder comme eux : car c'est le sort des conquêtes, " de ne pouvoir s'arrêter sans que, tôt ou tard, elles " reculent. Le christianisme sembla donc rassembler " ses forces. A la prédication des Irlandais succéda

" celle d'un peuple pour qui la Germanie ne devait
" plus être une terre étrangère. Au concours de l'épis-
" copat et du monachisme s'ajouta une intervention
" plus active de la papauté, et un grand homme se
" rencontra pour être le lien de tant de puissances et
" l'instrument libre de leur dessein."

Le grand homme dont il est ici question n'est autre que le pape saint Grégoire le Grand. Son mot : *Angli sunt ; si christiani essent, angeli forent* est célèbre. Ce mot avait été dit lorsqu'il n'était encore qu'un moine de l'ordre de Saint-Benoît ; devenu souverain pontife il n'oublia pas les jeunes esclaves aux blonds cheveux, aux figures presque célestes qui le lui avaient inspiré. Par son ordre, Augustin accompagné de quarante moines partit pour reconquérir l'Angleterre. Les Anglo-Saxons maîtres depuis un siècle et demi de la Grande-Bretagne avaient presqu'anéanti la chrétienté bretonne.

On peut juger du changement rapide qu'opérèrent les envoyés de Grégoire par ces deux faits : en 586, l'évêque de Londres et celui d'York durent se réfugier dans le pays de Galles, emportant avec eux les corps des saints ; en 597, onze ans plus tard seulement, Augustin devenu archevêque de Cantorbéry baptisait dix mille infidèles après avoir converti Ethelbert, le roi de Kent. Pour le bien, comme pour le mal, il faut dire : cherchez la femme ; c'est encore une femme, Berthe, fille du roi des Francs et épouse d'Ethelbert, qui est l'instrument de la grâce divine.

Ici se place une grave question d'histoire ecclésiastique, qui a occupé beaucoup d'écrivains et que M. de Montalembert résout dans le même sens qu'Ozanam. Cette question est double, elle a été soulevée et pour l'Église d'Irlande et pour l'Église bretonne. Jusqu'à quel point ces communautés primitives ont-elles affirmé leur indépendance de Rome? Y a-t-il eu réellement, à part l'hérésie de Pélage, qui fit tant de prosélytes dans les deux Bretagnes, y a-t-il eu quelque chose qui ressemblât à une hérésie ou à un schisme? Les Irlandais ou les Bretons furent-ils à un moment donné les ennemis de Rome?

Pour ce qui est des premiers, bien que saint Patrice ait eu des différends avec les moines gallois qui l'accompagnaient, il ne paraît pas que ceux-ci aient fait souche de schismatiques ou d'hérétiques dans l'Ile des saints.

" Quoiqu'il en soit de ces dissentiments, dit M. de " Montalembert, ils ne portèrent aucune atteinte ni à " la foi catholique, puisque le pélagianisme, l'hérésie " dominante en Bretagne, ne prit jamais pied en " Irlande, ni à l'ascendant du grand missionnaire " romain, puisqu'il est resté le premier et le plus " populaire des saints dans la catholique Irlande."*

* *Les Moines d'Occident*, 3e volume, p. 83. Pélage était né dans la Grande-Bretagne au quatrième siècle. Il vint à Rome et fut l'ami de saint Augustin, le grand évêque d'Hippone. Son hérésie, porte sur la grâce, le libre arbitre, le péché origi-

" On a bien tort, dit Ozanam, de répéter que l'Église " d'Irlande, nourrie des doctrines de l'Asie, repous- " sait l'autorité des papes et que ses moines de concert " avec les Culdées de Bretagne sauvèrent l'indépen- " dance religieuse.

" Parcourez ce qui reste de ces premiers siècles, les " décrets des conciles nationaux, vous y retrouverez " tout ce que les ennemis de Rome ont rejeté. Les " dissidences se réduisent à trois points : la forme de " la tonsure, les cérémonies accessoires du baptême, " et l'époque où il fallait célébrer la Pâques."

L'hypothèse d'une église nationale celtique ne se soutient pas mieux pour la Grande-Bretagne que pour l'Irlande. Il est bien vrai que saint Augustin de Cantorbéry fut mal reçu par le clergé du pays de Galles. Les points de dissidence étaient les mêmes ; mais il s'y ajoutait un sentiment de répulsion, qui s'explique s'il ne se justifie point. Ce nouvel archevêque, qui leur arrivait de l'étranger, qui avait fait ses débuts à la cour d'un roi anglo-saxon, ne disait rien de bon à ces populations si maltraitées par leurs conquérants.

---

nel, la nécessité du baptême. Il fut combattu par des Pères de l'Église, par son ancien ami surtout, et condamné par plusieurs conciles. Quelques écrivains font naître saint Patrice en Écosse ; il paraît certain qu'il naquit dans les Gaules, près de Boulogne. Le principal auteur de cette hypothèse saugrenue d'une ancienne église protestante chez les Celtes est Usher : *On the religion of ancient Ireland and Brittanny.* M. Thierry s'y est laissé prendre.

Il y a plus, les Gallois ne voulurent point prêcher l'Évangile à leurs ennemis, il semble qu'ils se soient réservé de les haïr jusque dans l'autre monde. Leur obstination fait songer à ce Cacique, qui prêt à recevoir le baptême, s'y refusa après qu'on lui eût dit que les Espagnols aussi allaient en paradis. Peut-être les Bretons craignaient-ils de plus que les Anglo-Saxons, après les avoir persécutés comme nation ne vinssent à les dominer encore dans le sanctuaire, s'ils entraient dans le giron de l'Église. Enfin le missionnaire romain peut avoir eu quelques torts à leur égard ; mais il n'eut certainement pas celui que lui reprochent certains historiens : de s'être vengé en livrant les Gallois aux fureurs des Saxons païens et d'avoir été la cause du massacre d'une multitude de moines. Il y avait longtemps qu'il était mort, lorsque se passèrent ces tristes événements ; ce qui a pu donner lieu à cette calomnie, c'est sans doute la menace prophétique qu'il fit. Le simple bon sens ne disait-il pas, du reste, qu'en refusant de convertir leurs ennemis, les Gallois rejetaient une chance de salut pour eux-mêmes, en ce monde aussi bien que dans l'autre ? Augustin, en prévoyant ces malheurs, ne donnait-il pas une nouvelle preuve de sa sagesse et de sa charité ?

Il était du reste soutenu dans la lutte par saint Grégoire, qui montrait pour cette mission une sollicitude sans égale. On trouve dans des extraits de leur correspondance les marques d'une intelligente libéra-

lité; les conseils du pape sont pleins de sagesse, de modération et de tendresse tant pour la nouvelle Église que pour le dévoué missionnaire. " La première " maxime de sa politique si différente de celle que " l'ancienne Rome avait pratiquée, c'était d'abhorrer " la conquête par les armes et de ne rien devoir " qu'au libre assentiment des esprits."

De là des sortes de controverses publiques qui précédaient les conversions. Le langage que tenaient les chefs saxons était quelque fois plein de poésie, et nous rappelle les discours de nos anciens aborigènes, en de pareilles rencontres, tels qu'ils ont été rapportés dans les *Relations* des Pères Jésuites. Qu'on lise ces paroles d'un des conseillers d'Elwin, roi des Northumbres:

"O roi, s'écrie-t-il, telle me paraît être la vie de l'hom- " me sur la terre, en comparaison du temps qui la suit " et dont nous ne savons rien. C'est comme en hiver, " quand vous êtes assis au festin avec vos chefs et vos " officiers, et qu'un grand feu allumé au milieu de la " salle l'échauffe tout entière, pendant qu'au dehors " tout est enveloppé d'un tourbillon de neige. Alors, " s'il arrive qu'un passereau traverse la salle, entrant " par une ouverture et sortant par l'autre, tant qu'il " est dedans il n'est point battu par l'orage; mais " après un court intervalle de sérénité, il disparaît, " passant de la tempête à la tempête. Telle est la vie " humaine dont nous voyons un court moment; mais " nous ignorons ce qui la précède et ce qui la suit. " C'est pourquoi, si cette doctrine nouvelle vient nous

" apprendre quelque chose de plus certain, il semble " qu'il faudra la suivre."

Quatre-vingt douze ans de prédication achevèrent la conversion de l'Angleterre. Telle était la vénération dont le métropolitain, résidant à Cantorbéry, et les quatorze évêques ses suffragants étaient environnés, qu'on voulut les voir et dans les assemblées publiques et dans les cours de justice où ils siégeaient. Les deux monastères fondés par saint Augustin avaient prospéré; les essaims sortis de ces ruches en ayant formé d'autres, l'Angleterre comptait plusieurs milliers de moines. Tout cela était dû autant à la protection constante du pape, qu'à l'habilité et au courage de son représentant et de ses successeurs. Aussi M. de Montalembert, après avoir décrit l'église du monastère qui à Rome aujourd'hui porte le nom de Saint-Grégoire, a-t-il raison de s'adresser aux Anglais protestants et d'attirer leur attention sur ce lieu vénérable; on y montre encore la chaire où le saint prêchait, et l'autel devant lequel il a dû tant prier pour la conversion de ses chers Anglais:

" Où est donc l'Anglais digne de ce nom qui, en " portant son regard du Palatin au Colisée, pourrait " contempler sans émotion et sans remords ce coin de " terre d'où lui sont venus la foi et le nom de chré- " tien, la Bible dont il est si fier, l'Église même dont " il a gardé le fantôme? Voilà donc où les enfants " esclaves de ses aïeux étaient recueillis et sauvés! " Sur ces pierres s'agenouillaient ceux qui ont fait sa

" patrie chrétienne ! Sous ces voûtes a été conçu par " une âme sainte, confié à Dieu, béni par Dieu, " accepté et accompli par d'humbles et généreux " chrétiens, le grand dessein ! Par ces degrés sont " descendus les quarante moines qui ont porté à " l'Angleterre la parole de Dieu, la lumière de l'Évan- " gile avec l'unité catholique, la succession aposto- " lique et la règle de saint Benoît ! Aucun pays n'a " reçu le don du salut plus directement des papes et " des moines, et aucun hélas ! ne les a sitôt et si " cruellement trahis." (*)

Après leur conversion les Anglo-Saxons de la Grande-Bretagne, firent comme les Irlandais, ils rendirent au continent les bons offices qu'ils en avaient reçus. Leurs moines avaient un grand avantage sur les moines irlandais, c'était celui d'une commune origine avec les Germains. Ils montrèrent peut-être aussi un sens plus pratique et naturellement une plus grande connaissance du caractère national.

Saint Boniface est celui dont le nom est le plus connu. Tout grand événement historique se traduit et se résume par un nom d'homme. Saint Colomban est demeuré le représentant de la prédication irlan-

(*) Sous le porche de cette église on voit les tombes de quelques Anglais et, entr'autres inscriptions, celle-ci : " Ci-git Robert Pecham, anglais catholique qui, après la rupture de l'Angleterre avec l'Église, a quitté sa patrie, ne pouvant supporter d'y vivre sans la foi, et qui, venu à Rome, y est mort, ne pouvant supporter d'y vivre sans patrie."

daise sur le continent, saint Boniface, celui de la prédication anglo-saxonne.

Son nom était Winfried; ce fut le pape Grégoire II qui en le sacrant évêque *régionnaire*, c'est-à-dire sans diocèse, lui imposa le nom de Boniface sous lequel il a été canonisé. (*)

C'était lors de son second voyage à Rome; il y était allé une première fois après une mission infructueuse dans la Frise, Grégoire II l'avait renvoyé avec des pouvoirs très étendus " le laissant libre " d'observer les peuples et comparable à l'abeille, qui " voltige autour des fleurs d'un jardin avant de se " reposer sur le calice qu'elle a choisi."

Il parcourut alors la Lombardie, la Bavière, la Thuringe et la France orientale; mais se sentit encore attiré vers la Frise où avait commencé son apostolat et où il devait se terminer d'une manière bien tragique. Ses succès, cette fois, furent tels que l'évêque Wilbrod voulut l'associer à l'épiscopat. Effrayé de cette proposition, il s'enfonça dans l'Allemagne et poussa dans le pays des Hessois, jusqu'aux frontières des Saxons; il baptisa plusieurs milliers d'infidèles, et voyant qu'il y avait une grande moisson à recueil-

(*) Les papes se succédaient rapidement à cette époque. Depuis le pontificat de saint Grégoire le Grand, jusqu'à celui de saint Grégoire II, dans un espace de 111 ans seulement, il n'y eut pas moins de 24 souverains pontifes, sans compter les *anti-papes*.

lir, il fit ce second voyage à Rome dont nous avons parlé. Revenu évêque, il résolut de frapper un grand coup, ce qu'il fit à la lettre, en abattant un arbre séculaire qui était pour les païens, et pour beaucoup de gens flottant encore entre les deux religions, un objet de superstition des plus vénérés et des plus redoutables.

" Une grande multitude de barbares était accourue " à Geismar, autour du chêne de Thor, menaçant de " défendre à main armée ce dernier signe du culte de " leurs pères et de mettre à mort l'ennemi des dieux. " L'évêque parut entouré de ses clercs. Aux premiers " coups de cognée, un grand vent que l'on regarda " comme un signe du ciel fit plier le chêne gigan- " tesque. Il s'inclina sous le poids de ses branches, " et tomba se brisant en trois endroits, de sorte que " sans aucun travail il se trouva partagé en quatre " grands troncs d'une égale longueur. La foule des " idolâtres rétracta ses imprécations et loua le Dieu " des chrétiens. Du bois de l'arbre sacré on cons- " truisit un oratoire en l'honneur de saint Pierre."

A travers mille obstacles dont le moindre n'était pas la conduite d'une partie du clergé, le nouvel évêque se mit à reconstruire l'œuvre tant de fois détruite et reprise, de la conversion des Germains, et à réunir les débris qu'avaient laissés derrière eux ces grands hommes: Séverin, Nicétius, Rupert et Colomban que nous n'avons fait qu'entrevoir dans cette rapide analyse d'une esquisse elle-même déjà bien rapide.

Ozanam nous fait descendre dans la vie intime de Boniface, il nous le montre tout autre pour lui-même qu'aux yeux de la foule : plein de courage, de hardiesse, de fermeté à l'extérieur ; timide, scrupuleux, et sensible à l'excès au dedans. Mais Boniface, comme bien des saints et des grands hommes luttait sans cesse contre lui-même. Il était dans sa nature de s'appuyer sur autrui, d'implorer du secours ; et il devait dire souvent avec le psalmiste : *Levavi occulos in montes undè veniet auxilium mihi.* Ce secours, il le cherchait surtout à Rome et en Angleterre. De Rome, il recevait des pouvoirs toujours de plus en plus étendus, des consolations, des encouragements et de sages conseils pleins de douceur et de modération. D'Angleterre, il lui venait des lettres remplies de sympathie, des manuscrits précieux, entr'autres les "Questions de saint Augustin avec les réponses de Grégoire le Grand," des ornements sacerdotaux, des cloches, enfin des moines et des religieuses.

" Lioba, belle comme les anges, ravissante dans ses " discours, savante dans les écritures et dans les saints " canons, gouverna l'abbaye de Bischofsheim. Les " farouches germaines, qui, autrefois, aimaient le " sang, et se mêlaient aux batailles, venaient mainte- " nant s'agenouiller au pied de ces douces maîtresses. " Le silence et l'humilité ont caché leurs travaux aux " regards du monde ; mais l'histoire marque leur " place aux origines de la civilisation germanique : la " Providence a mis des femmes auprès de tous les " berceaux. "

La correspondance de saint Boniface avec une de ses parentes montre de part et d'autre une grande culture d'esprit ; nous en parlerons plus loin. Le saint avait la faiblesse de faire des vers, dit plaisamment Ozanam, qui, on l'a vu, en faisait lui-même. Cette faiblesse a été celle de saint Grégoire de Nazianze, de saint Bonaventure, de saint Thomas d'Aquin, et le pape régnant Léon XIII n'en est pas exempt. *.

Boniface crut devoir faire un troisième voyage à Rome, et se rendit auprès de Grégoire III, pontife rempli de la même sollicitude qu'avaient manifestée ses prédécesseurs pour ces importantes missions. Il resta un an dans la ville éternelle, travaillant avec le pape aux affaires de la France et de la Germanie et prêchant d'église en église, suivi partout d'une grande foule de pèlerins, venus de tous les pays de l'Occident.

Il avait déjà tenu plusieurs conciles qui marquèrent dans l'histoire ecclésiastique pour cette partie de la chrétienté. Il en tint encore un à son retour. Dans l'un de ces conciles on fit un catalogue des superstitions païennes qui obscurcissaient encore les lumières de la foi. C'est un curieux document à consulter.

Boniface s'occupa des rapports avec le pouvoir politique, et le *bras séculier*, à la suite de ces conciles ap-

* Voir : *Leonis XIII pontificis maximi carmina collegit atque italicè interpretatus est Jeremias Brunellius* ; magnifique volume publié par l'Institut du Patronage du Saint-Esprit, auquel le pape a donné la propriété de cet ouvrage.

paraît, on peut le dire, pour la première fois, dans l'histoire ecclésiastique de cette partie de l'Europe. Le pape Zacharie lui avait confié en 748, l'Église de Mayence, érigée en métropole, ayant sous sa juridiction Tongres, Cologne, Worms, Spire et Utrecht. Le nouvel archevêque était plutôt un primat pour toutes les régions germaniques, et il étendit sa sollicitude aux intérêts généraux de la chrétienté.

Charles Martel n'avait donné aux œuvres de ce grand apôtre qu'un appui peu efficace. Sa victoire sur les Sarrasins, qui avait sauvé la civilisation d'un des plus grands dangers qu'elle ait courus, en avait fait naître d'autres. Ce maire du palais paya ses *leudes* ou *feudataires* par des bénéfices et même des évêchés ; de là, un clergé peu édifiant et des abus qu'il était difficile de réprimer.

Carloman et Pepin le Bref, firent davantage pour l'Église, et c'est une question historique de savoir si ce fut saint Boniface qui sacra ce dernier après que les chefs Francs, réunis à Soissons, l'eurent élevé sur le bouclier, pour mettre fin au règne des rois fainéants. Notre auteur se prononce pour l'affirmative.

A tous ces gouvernants et même aux souverains pontifes, le zélé missionnaire écrivait avec une liberté et une indépendance qui rappellent celles que l'on a reprochées à saint Colomban. Au pape Zacharie à qui il dénonçait les abus et les divertissements que l'on tolérait à Rome, il ne craignait point de dire : " Si des " hommes charnels, qui ne savent rien, voient prati-

" quer à Rome ce que nous leur défendons comme
" péché, ils le croiront permis par l'Église, et en tire-
" ront une accusation contre nous, un scandale pour
" eux. "

Il obtint de Carloman une concession pour l'abbaye de Fulda que son disciple Sturm établit par ses ordres et qui fut plus tard la rivale de Saint-Gall. C'était en pleine forêt que l'on avait courageusement commencé cette grande entreprise. L'intention du saint archevêque était d'y finir ses jours. " C'est là, écri-
" vait-il au pape, qu'avec le bon plaisir de Votre Sain-
" teté, j'ai résolu de donner un repos de quelques
" jours à mon corps brisé par la vieillesse, et de choi-
" sir une sépulture, car cet endroit est dans le voisi-
" nage des quatres peuples auxquels, par la grâce de
" Dieu, j'ai annoncé la parole du Christ. "

Mais la Providence et le zèle de Boniface, en décidèrent autrement. Quelqu'attrait qu'il eût pour cet endroit, il ne voulut point entrer dans la retraite sans avoir revu le théâtre de ses premiers travaux, sans avoir fait un dernier effort pour la conversion de la Frise. Quoiqu'il eût soixante et quinze ans, il partit malgré les supplications de ses amis. Il avait non seulement le pressentiment, mais encore l'intuition de ce qui devait arriver. Il semblait qu'il s'offrît au martyre et qu'il voulût le recevoir dans le pays où il avait débuté, et par là peut-être obtenir la conversion de ses habitants si rebelles à la grâce.

Ayant remis à Lull, son disciple, l'exercice de sa

charge, et la continuation de ses entreprises, il lui dit : " Pour moi, je me mettrai en chemin, car le jour de " mon passage approche. J'ai désiré ce départ et rien " ne peut m'en détourner. C'est pourquoi, mon fils, " faites préparer toutes choses et placez dans le coffre " de mes livres le linceuil qui doit envelopper mon " vieux corps. "

Avec une suite assez nombreuse de prêtres et de moines, il descendit le Rhin jusqu'à Utrecht et commença à évangéliser avec succès, faisant plusieurs milliers de néophytes. Ici se place une scène inoubliable, une des plus émouvantes qui soient racontées dans ces récits, si remplis cependant de tableaux héroïques.

" Un jour, le 5 juin, le pavillon de l'archevêque avait " été dressé près de Dockum, au bord de la Burda, " qui sépare les Frisons orientaux et les occidentaux. " L'autel était prêt et les vases sacrés disposés pour le " sacrifice, car une grande multitude était convoquée " pour recevoir l'imposition des mains. Après le lever " du soleil, une nuée de barbares, armés de lances et " de boucliers, parut dans la plaine et vint fondre sur " le camp. Les serviteurs coururent aux armes et se " préparèrent à défendre leurs maîtres. Mais l'homme " de Dieu, au premier tumulte de l'attaque, sortit de " sa tente entouré de ses clercs et portant les saintes " reliques, qui ne le quittaient point. " Cessez ce com- " bat, mes enfants ! s'écria-t-il, souvenez-vous que l'É- " criture nous apprend à rendre le bien pour le mal. " Car ce jour est celui que j'ai désiré longtemps, et

" l'heure de notre délivrance est venue. Soyez forts " dans le Seigneur, espérez en lui, et il sauvera " vos âmes. " Puis se retournant vers les prêtres, les " diacres et les clercs inférieurs, il leur dit ces pa- " roles : " Frères ! soyez fermes, et ne craignez point " ceux qui ne peuvent rien sur l'âme ; mais réjouissez- " vous en Dieu, qui vous prépare une demeure dans " la cité des anges. Ne regrettez pas les vaines gloires " du monde, mais traversez courageusement ce court " passage de la mort, qui vous mène à un royaume " éternel. " Aussitôt, une bande furieuse de barbares " les enveloppa, égorgea les serviteurs de Dieu, et se " précipita dans les tentes, où, au lieu d'or et d'argent, " ils ne trouvèrent que des reliques, des livres et le " vin réservé pour le saint sacrifice. Irrités de la sté- " rilité du pillage, ils s'enivrèrent, ils se querellèrent " et se tuèrent entre eux. Les chrétiens, se levant en " armes de toutes parts, exterminèrent ce qui était " resté de ces misérables. Le corps de saint Boniface " fut retrouvé. Auprès de lui était un livre mutilé par " le fer, taché de sang, et qui semblait tombé de ses " mains. Il contenait plusieurs opuscules des Pères " entre lesquels un écrit de saint Ambroise : *Du bien-* " *fait de la mort.* "

Telle fut la fin de l'apôtre des Germains, d'un homme illustre par sa science et son éloquence ; car, il a laissé des homélies, des poésies et un *Traité des huit parties du discours* ; mais plus illustre encore par son activité, sa fermeté, son habileté, son courage et le

dévouement sans bornes, qui lui valut la palme du martyre. De sa mort date une ère nouvelle. Il était bien touchant de voir tout un troupeau de chrétiens, le pasteur en tête, subir la mort sans résistance ; mais de pareils sacrifices ne devaient pas se renouveler souvent, la barbarie ne devait pas toujours triompher. Aussi bientôt l'épée de Charlemagne vint opérer au Nord ce que l'épée de Charles Martel avait fait au Midi ; le paganisme fut vaincu une fois de plus par les armes ; le fils de Pepin le Bref devint le continuateur de Clovis et de Constantin ; et l'avenir religieux de l'Europe ne fut plus abandonné aux caprices et aux féroces entreprises des sectateurs de Woden.

" Ces esprits indomptés, qui résistaient aux lu-
" mières, ne devaient céder qu'à l'ascendant d'un
" grand pouvoir : la papauté l'exerça. Elle avait ce ca-
" ractère de paternité qu'elle tient de son institution
" divine ; elle avait la force des idées, les habitudes
" du gouvernement, avec le prestige du temps et de
" la distance, et la majesté du nom latin. C'est par là
" qu'elle maîtrisa les Francs, et par eux le reste des
" peuples. Le moment décisif fut celui où Grégoire II
" dicta à Boniface, évêque, le serment d'obéissance. Ce
" jour-là seulement, Rome vit s'accomplir ce qu'elle
" avait pressenti lorsque les soldats d'Alaric rappor-
" tèrent en pompe les vases sacrés dans la basilique de
" Saint-Pierre. Rome vit commencer son empire sur
" ces nations mêmes qui l'avaient renversé ; elle vit un
" pontife saxon, agenouillé au nom de la Germanie,

" aux pieds d'un citoyen romain. Le représentant des " barbares se releva délégué du Vatican. Ce proconsul " des temps nouveaux, sans licteurs, sans glaive et " sans fisc, portait avec lui le génie législatif du vieux " sénat. Pendant trente-sept ans il poursuivit les des- " seins de cette politique romaine dont il s'était fait le " serviteur. Les hommes du Nord reçurent la domi- " nation bienfaisante qui venait à eux, non plus avec " les aigles, mais avec les symboles de la colombe et " de l'agneau. Ils sortirent de l'incertitude entre l'ido- " latrie et l'Évangile, où ils avaient hésité durant " quatre cents ans. Le légat du siège apostolique re- " nouvela l'onction des rois de Juda sur le front des " ducs austrasiens. Les Francs, confirmés dans leur " mission, se trouvèrent, comme la Providence les " avait voulu, les défenseurs de l'Église, les continua- " teurs des Romains, et l'obstacle invincible des inva- " sions ; et tous les pouvoirs semblèrent réunis pour " inaugurer le règne de Charlemagne. "

Charlemagne s'est trouvé à la tête des Germains convertis et mêlés aux Gaulois et aux Latins, et en présence des autres Germains qui repoussaient la civilisation chrétienne et lui faisaient une guerre à mort. " Au huitième siècle, dit notre auteur, il y avait deux " Germanies."

Mais il y avait longtemps que les deux Germanies existaient. Déjà du temps où l'Empire romain d'Occident était dans toute sa vigueur, comme nous l'avons vu, les Germains, rangés sous les étendards de

Rome, combattaient les autres barbares. La situation fut plus tranchée lorsque les Francs devinrent chrétiens et que les Anglo-Saxons établis dans la Grande-Bretagne suivirent leur exemple. Les Bavarois, les Thuringiens, les Allemands se convertirent partiellement mais avec des retours trop fréquents au paganisme.

Les Saxons du continent furent au contraire les implacables ennemis de la nouvelle Rome, de la Rome chrétienne, de la Rome des papes. Ils avaient derrière eux les Frisons et d'autres peuples plus barbares qu'eux-mêmes, et surtout les Scandinaves ces terribles pirates du Nord.

Ozanam donne comme traits distinctifs des deux espèces de Germains, l'attachement des uns à la propriété, la vie nomade des autres. Cette distinction était déjà très visible à l'époque de la conquête romaine ; elle s'accentua davantage. Ce n'est pas que toute nation germaine sédentaire dût devenir facilement chrétienne, mais toutes les peuplades nomades, ou si l'on veut, non encore définitivement fixées, offraient au christianisme et à la civilisation une résistance pour bien dire invincible.

Il était, il est vrai, dans le caractère des Saxons de désirer la propriété du sol et de s'y attacher ; et c'est par cela même qu'ils devinrent comme le boulevard du paganisme. Ils formaient un centre de résistance ; ils étaient devenus les plus indomptables, les plus importants, et à certains égards, les plus féroces des ennemis du Christ.

Une tradition ancienne rapporte leur premier établissement en Allemagne. Des aventuriers qui avaient suivi jusqu'au fond de l'Asie la fortune d'Alexandre le Grand, s'étant trouvés sans chefs à sa mort, se seraient dispersés par toute la terre. Un certain nombre d'entre eux seraient arrivés sur leurs vaisseaux jusqu'aux embouchures de l'Elbe.

" Les navigateurs, disait-on, poussés vers la terre, " la trouvèrent occupée par les Thuringiens. Ils obtin- " rent de ces peuples la liberté de jeter l'ancre dans " leurs eaux et de trafiquer avec eux, mais en renon- " çant au meurtre, au pillage et à la possession du sol. " Au bout de peu de temps, épuisés par ce commerce " sans profit, ils commencèrent à manquer d'argent et " de vivres. Un jour, il arriva qu'un jeune homme " sortit de leurs navires, mourant de faim, mais cou- " vert d'or, paré d'un collier d'or ; et des anneaux " d'or chargeaient ses mains. Il aborde un Thurin- " gien et lui offre tout cet or pour tel prix qu'il lui " plaira. Celui-ci lui propose en riant une poignée " de terre en échange. L'autre l'accepte, la reçoit " dans son vêtement et se retire joyeux vers les siens. " Le Thuringien retourne dans sa tribu, on le loue " d'avoir trompé l'étranger. Cependant la nuit sui- " vante, les hommes de mer descendent sur le rivage ; " leur jeune compagnon les guide, semant devant lui " la poussière qu'il a reçue; et, dans l'enceinte décrite " de la sorte, ils dressent silencieusement leurs tentes. " Au lever du soleil, les habitants du pays les recon-

" naissent, et les somment sur la foi des traités, de
" retourner à leurs vaisseaux. Nous avons payé cette
" terre de notre or, répondirent-ils, nous la défendrons
" de nos épées. La guerre s'engagea. Après de san-
" glants combats, les chefs des deux partis convinrent
" d'une entrevue où ils se rendraient désarmés. Les
" étrangers y portèrent sous leurs habits le long cou-
" teau qui ne les quittait jamais, égorgèrent les chefs
" des Thuringiens et demeurèrent les maîtres du ter-
" ritoire. Une terreur profonde se répandit dans la
" contrée; et, en mémoire de l'événement, on appela
" ces étrangers du nom de leur arme nationale; ils la
" nommaient *Sahs ;* on les appela *les hommes au grand*
" *couteau*, les Saxons."

Et qui ne les a pas connus *les hommes aux grands couteaux ? Sahsen !* tel est encore aujourd'hui le cri de détresse du véritable Celte, du paysan, irlandais dans sa misérable hutte! Ils ont pour bien dire exterminé les Bretons de l'île où ils se sont implantés et se sont plus tard assimilé les Danois et les Normands qui sont venus les conquérir. Les pauvres Gallois leur en voulaient tant, comme nous l'avons vu, qu'ils ne les croyaient pas dignes de la parole divine et qu'ils auraient renoncé au ciel plutôt que de le partager avec eux. Après avoir embrassé la foi chrétienne avec une généreuse ardeur ils ont embrassé l'hérésie avec une ardeur égale et ont voulu l'imposer avec cruauté à l'île sœur, dont la condition sociale forme

en ce moment, pour l'Angleterre, le plus difficile et le plus dangereux des problèmes.

Après qu'ils eurent combattu sans relâche nos ancêtres dans le vieux monde, ils n'ont eu de repos dans le nouveau que lorsqu'ils crurent les en avoir chassés complètement. C'est encore de leur nom que s'enorgueillissent leurs enfants rebelles et séparés d'eux par une juste rétribution. Chaque jour nous entendons de leur bouche les louanges de la grande race anglo-saxonne. Et nous-mêmes, après avoir lutté vaillamment contre eux, ne nous faut-il pas admettre que nous leur devons beaucoup et que la domination anglaise, sur le tout, ne nous a pas été défavorable ?

Il y a peu de nations composées d'éléments aussi nombreux qui ait reçu une aussi forte empreinte d'un seul de ces éléments. Si son histoire est pleine d'anomalies, si son caractère national offre de si frappantes antithèses, n'est-ce point parce qu'elle représente mieux l'humanité, dont elle a au plus haut degré toutes les qualités et tous les défauts ? *

Pour ce qui est des Saxons du continent, le rôle qu'ils ont joué dans l'histoire moderne est bien diffé-

* M. de Montalembert, après avoir fait miroiter ces antithèses aux yeux de ses lecteurs, terminait une appréciation encore pleine d'actualité, par les pages suivantes :

« Aimant la liberté pour elle-même, et n'aimant rien sans elle, « ce peuple ne doit rien à ses rois, qui n'ont été quelque chose « que par lui et pour lui. Sur lui seul pèse la formidable respon- « sabilité de son histoire. Après avoir subi autant et plus qu'au-

rent de celui qu'ils avaient au temps de Charlemagne. Ils furent les plus fidèles et les derniers alliés de la France sous Napoléon Ier. En ce moment ils sont dominés ou plutôt effacés dans le nouvel Empire d'Allemagne par les Prussiens, qui, au dire de savants

---

" cune nation de l'Europe, les horreurs du despotisme politique " et religieux au seizième et au dix-septième siècle, il a su, le " premier et le seul, s'en affranchir pour toujours. Réintégré " dans son vieux droit, sa fière et vaillante nature lui a depuis " lors interdit d'abdiquer entre des mains quelconques ses droits, " ses destins, ses intérêts, son libre arbitre. Il sait vouloir et " agir pour lui-même; gouvernant, soulevant, inspirant ses " grands hommes, au lieu d'être séduit, égaré ou exploité par " eux. Cette race anglaise a succédé à l'orgueil comme à la " grandeur du peuple dont elle est l'émule et l'héritière, du " peuple romain ; j'entends les vrais Romains de la République, " non les vils Romains asservis et dépravés par Auguste. Comme " les Romains envers leurs tributaires, elle a été féroce et cupide " envers l'Irlande, infligeant ainsi à sa victime, jusqu'en ces " derniers temps, la servitude et l'abaissement qu'elle répudie " avec horreur pour elle-même. Comme la Rome antique, sou- " vent haïe et trop souvent digne de haine, elle inspirera tou- " jours à ses juges les plus favorables plus d'admiration que " d'amour. Mais, plus heureuse que Rome, après mille ans et " plus, elle est encore toute jeune et féconde. Un progrès lent, " obscur, mais ininterrompu, lui a créé un fonds inépuisable de " force et de vie. Chez elle la sève débordait hier et débordera " demain. Plus heureuse que Rome, malgré mille inconsé- " quences, mille excès, mille souillures, elle est de toutes les " races modernes et de toutes les nations chrétiennes celle qui a " le mieux conservé les trois bases fondamentales de toute " société digne de l'homme : l'esprit de liberté, l'esprit de famille " et l'esprit religieux."

(*Les Moines d'Occident. Origines chrétiennes des Iles Britanniques, pp.* 6 *et* 7.)

ethnologistes, sont plutôt d'origine slave que d'origine germanique. †

Mais revenons aux temps anciens dont nous abrégeons l'histoire.

Dans une guerre sans relâche dont les vicissitudes sont difficiles à suivre, les Saxons avaient lutté contre les Francs, tantôt victorieux, tantôt défaits, mais jamais soumis. Charlemagne, héritier du titre de protecteur de la chrétienté qui avait été donné à son père et à son aïeul, devait non seulement triompher des Germains, mais encore porter chez eux le siège de sa puissance.

" La guerre de Saxe, sous son règne, fut une croi-
" sade. Ce caractère se laissait déjà voir dans les
" expéditions militaires des Mérovingiens chez les
" Ariens du Midi ; il reparaît dans les combats de
" Charles Martel contre les Sarrasins ; il éclate dans
" les guerres de Charlemagne. La tradition populaire
" les représentait ainsi ; elle avait fait du grand empe-

† La Saxe est presque entièrement protestante, il n'y a, à vrai dire, que la famille royale, la cour et une partie de la population de Dresde qui soient catholiques. Les Saxons ne s'en sont pas moins battus bravement à Sadowa pour leur bon roi Jean. Aujourd'hui, disait un homme d'esprit, le roi de Saxe n'est plus qu'un préfet et encore... un préfet fort mal en cour. Le royaume de Saxe ne renferme pas toute la descendance des Saxons sur le continent, elle s'étend dans le Hanovre, le Brunswick et d'autres États et même en Danemark et en Transylvanie.

" reur le premier des croisés... Lorsque bien longtemps
" après sa mort, Pierre l'Ermite entraînait les popu-
" lations au cri de *Dieu le veut !*, le bruit se répandit
" que Charlemagne allait sortir de son tombeau d'Aix-
" la-Chapelle et prendre le commandement de l'armée
" chrétienne."

Nouveau César, le petit fils de Charles Martel avait trouvé devant lui un nouveau Vercingétorix ; c'était Witikind, qui profita habilement des diversions que faisaient d'autres ennemis, car celui qui devait être empereur d'Occident avait à tenir tête à la fois aux Saxons au Nord, aux Lombards à l'Est, et au Sud, du côté de l'Espagne, aux Sarrasins.

Deux fois vaincus par Charlemagne, les Saxons de Westphalie s'étaient deux fois soumis pour se soulever de nouveau en apprenant que le roi chrétien avait passé les Alpes, courant au secours du pape. Une troisième fois il reparut et s'avança jusqu'à la Lippe où il ne trouva plus que des suppliants. "Il les
" reçut en grâce, bâtit la forteresse de Lippstadt aux
" sources du fleuve, releva Eresburg, et, après avoir
" passé l'hiver à Héristal, il revint, au printemps de
" 777, convoquer les nobles et tout le peuple de
" Saxe à Paderborn. C'était le plus beau lieu de
" Westphalie. Des sources jaillissantes y arrosaient
" les terres d'un riche manoir. Le roi des Francs,
" entouré de ses prélats et de ses comtes, déploya
" toute la pompe guerrière des champs de mai. Ce
" fut là qu'il voulut recevoir les envoyés des Sar-

" rasins d'Espagne venus pour solliciter le secours
" de ses armes. Il semble que ce grand spectacle
" frappa les Saxons. Les hommes libres, réunis sous
" la conduite de leurs chefs, jurèrent obéissance et
" se soumirent à perdre leur territoire et leur liber-
" té, s'ils violaient la foi promise. Une grande multi-
" tude, renonçant aux idoles, demanda le baptême.
" On vit des troupes innombrables d'hommes, de
" femmes et d'enfants descendre dans les rivières.
" Les blonds néophytes, couverts de vêtements blancs,
" sortaient des eaux au chant des cantiques. A leur
" tête, les prêtres et les moines allaient poser la pre-
" mière pierre des églises dans les forêts purifiées ; et,
" pendant plusieurs mois, le récit de la conversion de
" la Saxe consola le monde chrétien."

Au moment où l'on croyait leur conquête assurée, les Saxons se soulevèrent de nouveau. C'était surtout la discipline qui leur avait fait défaut ; Witikind sut les y soumettre. Seul de tous les chefs, il n'avait rien juré, et s'était retiré chez les Danois. Le bruit de la défaite de Charlemagne à Roncevaux, et même celui de sa mort s'étant répandus, Witikind procura aux Saxons l'alliance des Frisons et des Danois, et se jeta sur la Hesse et la Thuringe, brûlant maisons, églises et monastères. Les moines de Fulda durent fuir emportant avec eux la châsse de saint Boniface. L'invasion s'étendit jusqu'à Coblentz ; la Germanie échappait aux Francs.

Mais Charlemagne revint ; à ses ordres les Allemans

et les Francs repoussèrent l'ennemi. Bientôt le roi marcha en personne, et triompha à Bochold. Witikind prit la fuite, et une multitude immense demanda le baptême. On crut s'assurer l'avenir en formant des évêchés qui furent largement dotés. "Le roi, dit " notre auteur, leur donna des terres ; Dieu seul pou- " vait leur donner les âmes."

Deux ans s'écoulèrent et Witikind reparut. Les ravages et les cruautés des barbares furent plus terribles que jamais. La patience de Charlemagne était à bout ; vainqueur une fois encore, il abusa de la victoire. Une assemblée fut convoquée à Verden sur l'Aller, Witikind y fut jugé par contumace, quatre mille cinq cents de ses complices furent mis à mort ; leur chef s'était échappé emportant avec lui la rage et l'espoir de la vengeance. Cette affreuse boucherie souleva l'horreur des peuples ; toute la Saxe, on peut dire, presque toute la Germanie païenne se leva en masse, aidée d'une partie des Slaves qui avaient pris part aux dernières luttes. Dans une grande bataille livrée à Detmold, les Francs firent des pertes énormes. Selon leurs historiens, ils auraient été vainqueurs ; mais une tradition rapporte que, vaincus, ils se seraient retirés sur le Mein et que lorsqu'ils cherchaient en vain à traverser le fleuve, une biche se jetant devant eux leur aurait montré le gué. De là le nom de Francfort ou *gué des Francs*. *

* La célèbre cité de Francfort sur le Mein, a été longtemps le

Cependant les forces de Charlemagne augmentées par de nouvelles recrues lui permirent d'écraser les Saxons. Il parcourut et ravagea le pays, et voyant les ennemis épuisés, il fit offrir la paix à Witikind. Des nobles Saxons allèrent lui porter les propositions du roi.

" Le guerrier défiant exigea des otages, et les ayant " reçus, il se rendit avec Alboin, son compagnon " d'armes, à Attigny, où il demanda le baptême. Cet " exemple entraîna la Saxe, et la Frise l'imita. Char- " lemagne connut que ses desseins étaient accomplis. " Il écrivit à Offa, roi des Saxons, pour lui annoncer " une conversion qui faisait la joie de son règne. Le " pape Adrien en reçut la nouvelle; il répondit en " rendant des actions de grâces à la clémence divine, " parce que les nations païennes, rangées sous la puis- " sance du roi, entraient dans la grande religion. " Pour louer Dieu d'une si éclatante victoire, il ordon- " nait trois jours de processions solennelles dans " toutes les contrées habitées par les chrétiens. L'i- " magination des peuples s'empara de ce grand évé- " nement. On racontait qu'aux jours des fêtes solen- " nelles, Charlemagne avait coutume de faire distri- " buer une pièce d'argent à chacun des pauvres qui " se rassemblaient à sa porte. Or, il arriva que, le

lieu des séances de la diète germanique. C'est la patrie de Goëthe et de la famille Rotschild.

" jour de Pâques, Witikind, en habit de mendiant,
" s'introduisit dans le camp pour en observer les dis-
" positions. Le roi faisait dire la messe sous sa tente ;
" et quand le prêtre éleva la sainte hostie, Witikind
" vit, dans le pain consacré, la figure d'un enfant
" d'une beauté parfaite. Après la messe on distribua
" les aumônes. Le guerrier se présenta à son rang,
" fut reconnu sous ses haillons, arrêté, conduit au
" roi. Alors il raconta sa vision, demanda à devenir
" chrétien, et fit enjoindre aux chefs de son parti de
" poser les armes. Charlemagne le fit duc, et changea
" contre un cheval blanc le cheval noir de son écu.
" Ceci est le récit des Saxons. Ce peuple inflexible
" ne voulait avoir cédé qu'à l'intervention de la
" Divinité. D'un autre côté, les généalogistes pla-
" cèrent Witikind à la tête de la troisième race des
" rois de France, en le faisant aïeul de Robert le Fort.
" Plusieurs légendaires le comptèrent au nombre des
" saints et au treizième siècle la chanson de Witikind
" le Saxon était encore récitée par les jongleurs fran-
" çais. Son nom ne périt pas, il resta comme ceux
" de Roland, d'Arthur, de tant d'autres illustres
" vaincus que la poésie est allée ramasser sur les
" champs de bataille, comme pour montrer que l'i-
" magination des peuples est généreuse, et ne se range
" pas toujours du côté du plus fort."

Cependant, même après la soumission et la conversion de Witikind, tout n'était pas fini. Les Saxons de l'Ouest furent fidèles aux traités, mais ceux du Weser

se révoltèrent de nouveau. Cinq campagnes successives ne suffirent point pour éteindre ce foyer de rébellion, il fallut avoir recours au triste expédient de la dispersion et de la déportation.

Un écrivain contemporain veut excuser Charlemagne en disant : " Tous ne regrettèrent point leur exil ; ils aimèrent ces grasses terres du Midi qui leur donnèrent de riches vêtements, des monceaux d'or et des flots de vin. "

La puissance royale et militaire ne fut pas heureusement seule à combattre pour la foi. Les moines et les évêques continuèrent par la persuasion ce qui avait été poursuivi par la force. Un enfant de cette Frise que saint Boniface avait évangélisée au prix de sa vie, saint Ludgier en fut le nouvel apôtre, et un Franc, saint Anschaire, entreprit la tâche en apparence téméraire d'aller convertir les Danois. Nous n'avons point l'espace nécessaire pour rapporter les détails de leurs missions ; qu'on se rappelle seulement les vaillants efforts de Colomban et de Boniface, la carrière de Ludgier et d'Anschaire fut pleine de la même abnégation, du même héroïsme, et l'on y respire également le parfum légendaire qui embaume cette grande époque malheureusement aujourd'hui si oubliée.

La noble figure de Charlemagne la domine et notre auteur fait une étude complète du rôle que joua ce grand homme sous le triple rapport de la religion, de la politique et de la science. Arrivé à l'apogée de la puissance, il fut en effet pendant quelque temps le lien

qui unissait ces trois grands éléments de la civilisation.

Malgré la chute de l'empire d'Occident et la triste décadence de celui de Constantinople, le prestige de la couronne impériale hantait encore les esprits et les barbares eux-mêmes n'y étaient pas insensibles. Plusieurs de leurs chefs s'en étaient déjà saisis, mais n'avaient pu la conserver ou la transmettre à leurs descendants. Ils étaient remplis d'une admiration involontaire pour cette puissance romaine qu'ils avaient mission de renverser. Les papes eux-mêmes qui se substituaient peu à peu aux empereurs, étaient mal à l'aise en ne sentant plus l'appui qu'ils en avaient reçu. Plus d'empereur d'Occident, les empereurs d'Orient jouets de l'hérésie et destinés à succomber sous les assauts de l'islamisme, des rois lombards ennemis de l'Église ; les Saxons, les Ariens, les païens divisant ou attaquant la chrétienté ; telle était la situation aux temps de Charles Martel, de Pepin le Bref et de Charlemagne. Pour faire face à tous ces dangers on demandait un empereur !

Clovis avait reçu les insignes du patriciat et une lettre de l'Empereur ; à la joie qu'il en montra il est permis de croire que le roi des Francs y voyait plus qu'une confirmation de son pouvoir : un acheminement vers l'Empire ; en effet il se fit proclamer non seulement consul, mais *Auguste*. Ses successeurs se considérèrent comme indépendants des empereurs d'Orient, comme le prouvent les monnaies qu'ils firent frapper.

Théodebert, irrité de ce que Justinien, qui, malgré

sa véritable grandeur, avait entre autres petitesses, la manie des titres plus ou moins légitimes, avait pris celui de vainqueur des Allemans et des Francs, ne parle de rien moins que d'aller l'en châtier à Constantinople, et Childebert II, traitant d'égal à égal avec l'empereur Maurice, lui envoie des ambassadeurs.

Menacé par l'empereur d'Orient d'être maltraité comme l'avaient été quelques-uns de ses prédécesseurs, Grégoire II s'adresse à Charles Martel, et plus tard, Grégoire III lui envoie les chaînes et les clefs en mémoire de saint Pierre, lui offrant le titre de patrice et lui " mandant que le peuple romain était prêt à se mettre sous la protection de son bras invincible. "

Lorsque Pepin fonde une nouvelle dynastie, ce n'est pas vers l'Orient qu'il tourne ses regards, ce n'est que du pape, par l'entremise de saint Boniface, qu'il reçoit le sacre et l'investiture.

Quant à Charlemagne, il fut à deux reprises, et la seconde fois après un très long espace de temps, poussé par les papes vers le rang suprême. La première fois c'était lorsqu'il allait de Pavie à Rome après avoir remporté une brillante victoire dans l'intérêt du saint-siège.

" Le Samedi saint de l'an 774, ayant laissé son " armée sous les murs de Pavie, il se présenta devant " Rome ; à trois milles de la ville sainte, il trouva la " bannière et les magistrats venus au-devant de lui ; à " un mille toutes les populations avec leurs chefs et " les enfants qui étudiaient aux écoles, tous portant

" des palmes et chantant des hymnes; enfin la croix
" qui ne sortait que pour les exarques et les patrices.
" A cette vue le roi des Francs descendit de son che-
" val de guerre ; il entra dans Rome à pied, la traversa
" pour se rendre au Vatican, monta le grand escalier
" de Saint-Pierre en baisant chaque marche: à la der-
" nière il trouva le pape Adrien, qui l'embrassa. Tous
" deux se tenant par la main, entrèrent dans la basi-
" lique pendant que la foule chantait le verset: *Bene-*
" *dictus qui venit in nomine Domini*, et, à la suite
" du roi, tous les évêques, les abbés, les chefs, et les
" guerriers francs s'agenouillèrent devant la Confession
" de Saint-Pierre pour accomplir leur vœu. Le lende-
" main, Charles, en habit de patrice, revêtu du lati-
" clave et de la tunique, prit séance au tribunal pour
" juger les causes des citoyens, conformément aux
" constitutions des empereurs."

Vingt-six ans plus tard, après avoir triomphé des Saxons, des Sarrasins et des Lombards, Charlemagne retournait à Rome.

" Le vœu du peuple chrétien demandait, et Léon
" III le trouva juste, de mettre le nom où était la
" puissance. Le jour de Noël de l'an 800, Charlemagne
" étant venu à Rome pour rétablir la paix, comme il
" était entré dans la basilique de Saint-Pierre et qu'il
" y priait prosterné devant l'autel, le pape lui mit sur
" la tête une couronne, pendant que tout le peuple
" remplissait l'église de ses acclamations, et s'écriait:
" A Charles-Auguste couronné de Dieu, grand et paci-
" fique empereur des Romains, vie et victoire ! "

" Toute la pensée du temps était dans cette accla-
" mation ; le droit de Dieu, de qui toute souveraineté
" descend ; le droit du peuple, qui la délègue au plus
" digne ; l'élection d'un barbare victorieux, mais pour
" restaurer l'empire pacifique d'Auguste. L'Occident
" applaudit avec le peuple de Rome ; les impuissantes
" réclamations de la cour d'Orient se turent bientôt.
" Ce fut un de ces moments solennels, où le présent
" est assuré de la sanction de l'avenir : et Léon, cer-
" tain d'avoir accompli un de ces grands actes par
" lesquels le pontificat devait traduire à la terre les
" arrêts du ciel, en voulut immortaliser le souvenir
" dans l'éclatante mosaïque dont il décora le tricli-
" nium du palais de Latran."

Le règne de Charlemagne fut de 46 ans ; il ne régna que pendant quatorze ans après avoir été couronné empereur ; mais à vrai dire il en avait la puissance longtemps avant de s'en laisser donner le titre.

Quelles avaient été les causes de sa lenteur et de ses hésitations, quelle était la raison qui l'éloignait de cette magistrature suprême si désirée et si enviée ? Certes Napoléon Ier et le roi Guillaume, de nos jours, n'ont pas fait tant de façons !

C'est probablement que le petit-fils de Charles Martel voulut consolider son œuvre avant de la proclamer aux yeux du monde ; c'est qu'il voulait faire l'Empire avant de se faire empereur. Peut-être aussi la pourpre romaine lui déplaisait-elle, parce qu'il était lui-même plutôt un Franc et un Germain qu'un Gallo-Romain.

Il eut une certaine répugnance, paraît-il, à se revêtir de la longue tunique et de la chlamyde et à porter les insignes qui avaient fait tant de plaisir à Clovis. Quoiqu'il appréciât les littératures grecque et latine, il aimait la langue de ses aïeux et voulut que l'Évangile fût prêché en langue vulgaire.

Ozanam donne encore comme une preuve de ce patriotisme un peu étroit pour celui qui devait faire l'unité de l'Europe chrétienne, le fait qu'il choisit pour capitale de ses États, Aix-la-Chapelle et non point Paris, Rome, ni aucune autre grande ville des Gaules ou de l'Italie. Mais n'y avait-il pas là plus de tactique que de sentiment? Ne valait-il pas mieux asseoir le siège de sa puissance dans des pays qu'il avait eu tant de peine à conquérir, opposer par là une digue à de nouvelles invasions, entamer l'ennemi plutôt que de s'exposer à être entamé de nouveau par lui ?

Quoiqu'il en soit, Charlemagne qui n'avait certainement pas ménagé les Saxons, témoin ce terrible massacre que l'Église dut blâmer, se montra très disposé à concilier les peuples germains récemment conquis et convertis. Les célèbres Capitulaires que notre auteur a étudiés avec soin en fournissent plus d'une preuve. D'un autre côté, il ne se faisait pas faute de se poser, suivant le mot d'Eusèbe au sujet de Constantin, " en évêque de l'extérieur," et il ne manqua point d'écrivains pour l'accuser d'avoir mis la main à l'encensoir. Il est juste de dire, pour sa défense,

que tout ce qui dans ses Capitulaires touchait à la discipline de l'Église, était inspiré par les évêques et fut confirmé par les souverains pontifes, ou du moins ne fut pas blâmé.

Il s'efforça de mettre les lois de l'Empire en harmonie avec celles de l'Église, et les conflits que soulevèrent plus tard d'autres empereurs en s'arrogeant, comme l'avaient fait ceux de Byzance, le pouvoir spituel, furent évités par celui qui s'intitulait bien *rector christiani populi*, mais qui en même temps avait voué au saint-siège la plus grande obéissance.

Ozanam nous montre ensuite Charlemagne travaillant à l'équilibre des pouvoirs,—cette chose que nous croyons toute moderne,—favorisant, dans une certaine mesure, les idées de liberté innées chez les Germains, réglant tout ce qui avait trait aux privilèges des *leudes* et maintenant dans la féodalité naissante un ordre et une modération qui malheureusement ne lui survécurent point, puis enfin appuyant l'exercice de son autorité suprême sur de fréquentes assemblées et sur les conseils des hommes les plus savants et les plus habiles de son époque.

Dans cette partie de son travail notre auteur reprend habilement, dans son premier volume, tout ce qui se rapporte à celui-ci. A propos de l'organisation sociale que Charlemagne fit accepter aux Germains, il rappelle le chant de l'Edda " où le dieu Heindall, parcourant la " terre, s'arrête d'abord chez une femme appelée la Bi- " saïeule qui lui donne pour fils le Serf; puis chez

" l'Aïeule qui lui donne le Libre, et enfin chez la Mère,
" dont il a le Noble. Or, le Noble engendra plusieurs en-
" fants, entre lesquels le dernier fut le Roi ; et les au-
" tres apprirent à aiguiser les flèches et à manier la
" lance. Mais le Roi connut les runes, les runes du
" temps, les runes de l'éternité. "

Ces rois-prêtres qui possédaient la science humaine et la science divine, crurent bon de s'assurer aussi celle des armes. Le chant de l'Edda ajoute en effet: " que le roi s'exerçait aux mystères de la science magique lorsqu'il entendit le cri d'une corneille, et l'oiseau dont il comprit le langage lui dit qu'il ferait mieux de monter à cheval, de coucher les armées dans la poussière et de conquérir des terres plus fécondes."

En sens inverse, Charlemagne, qui possédait déjà la science des armes, voulut y ajouter celle de toutes les *choses divines et humaines*. Ce qu'il fit de nobles efforts pour s'instruire et instruire son peuple, disons mieux ses peuples, suffirait à sa gloire.

Dans le chapitre qu'il a intitulé "*les Ecoles*," Ozanam entre dans tous les détails du mouvement littéraire et intellectuel de l'Europe occidentale dans ces commencements de l'époque connue sous le nom de moyen âge. Là encore il va chercher dans les fables, dans la poésie des Germains, exposées dans son premier volume, des rapprochements souvent heureux, toujours ingénieux.

Il s'occupe surtout de la singulière école du faux Virgile et des grammairiens de Toulouse formant

avec ses *douze latinités* une sorte de franc-maçonnerie littéraire qui se répandit dans toute l'Europe et semblerait avoir été inventée pour mettre les lettrés gallo-romains à l'abri des persécutions des chefs barbares, eux-mêmes assez instruits déjà dans la latinité vulgaire.

Il signale des traits frappants de ressemblance entre la littérature germaine ou scandinave et la prose et la poésie de la dernière décadence latine ; ces ressemblances consistent surtout dans l'allitération, dans le goût des énigmes, des métaphores et des périphrases poussé à l'excès, et qui, nous l'avons déjà dit, fait songer aux précieuses du temps de Louis XIV. Les noms de Virgile, d'Horace et de Cicéron dont s'affublaient ces rhéteurs, qu'ils inscrivaient sur leurs portes, et dont ils abusaient au point de jeter une véritable confusion dans les études, sont aussi un trait commun entre eux et les habitués de l'hôtel de Rambouillet.

Par un sentiment de justice qui honore la critique contemporaine on étudie aujourd'hui des écrivains naguère encore méprisés, et qui, s'ils ne brillent pas toujours par le bon goût, ne manquaient point de génie et avaient à tout événement le mérite de conserver la tradition littéraire. *

Notre auteur dit avec raison : " On s'arrête avec ad-
" miration devant l'âge d'or des littératures, aux

* Nos lecteurs se rappellent le faible que saint Boniface avait pour la poésie. Parmi les plus jolies choses du temps se trouvent

" courts moments où le rayon d'en haut vient éclairer
" l'époque de Périclès, d'Auguste, de Léon X : on n'a
" que de l'indifférence et du mépris pour les périodes
" difficiles et méritoires qui, d'un âge d'or à l'autre,
" ont gardé la tradition littéraire. Nous ne savons pas
" tout ce qu'il a fallu de courage à des hommes assu-
" rés qu'ils n'auraient jamais les applaudissements du
" monde, pour se vouer à cette tâche obscure, d'étu-
" dier, de commenter, de conserver la pensée d'au-
" trui, la parole d'autrui, la renommée d'autrui. Il y
" a pourtant quelque attrait à s'enfoncer dans ces
" siècles injustement délaissés, à voir de près le tra-
" vail dans toute son aridité, le travail sans gloire,
" mais sans lequel plus tard l'inspiration serait inuti-
" lement descendue sur des âmes incultes. C'est le
" spectacle des temps qu'on appelle barbares, dont il
" ne faut pas nier la barbarie, mais qu'on aurait cru
" moins ignorants, si on les avait moins ignorés."

---

ses dix énigmes, ou acrostiches sur les vertus. Voici la première telle qu'Ozanam l'a reconstruite sur une édition imparfaite.

CARITAS AIT.

C uncta meis precibus restaurat secla redemptor,
A ctus, vel dicti, seu sensus, vincla resolvat,
R egina clamor cœlorum, filia regis,
I nstruxi mortale genus virtutibus alunis,
T etrica mondani calcent ut ludicra luxus,
A d requiem ut tendant animæ pulsabo tonantem.
S edibus e superis soboles nempe arcitenentis
A rbiter æthereus condit me calce carentem
I n qua nec metas ævi nec tempora clausit;
T empora sed mire tempore longa creavit.

Faisant pour bien dire le tour de l'Europe, Ozanam signale tous les hommes marquants qui ont contribué à nous transmettre le flambeau de la science à l'époque qui suivit la chute de l'empire romain en Occident. Nous en citerons quelques-uns d'après lui.

Ce sont d'abord à Rome, Arator, Boèce et Cassiodore. Arator, auteur d'un poème sur les *Actes des Apôtres*, lut son œuvre, avec la permission du pape, dans l'église de Saint-Pierre-aux-Liens. " La foule qui s'y " pressait fut si grande qu'il fallut mettre plusieurs " jours à relire sept fois le poème d'un bout à l'autre, " les auditeurs se faisant répéter les plus beaux en- " droits et ne se lassant pas de les entendre. " C'était à l'époque où Justinien reconquérait l'Italie sur les barbares, et le poète chrétien promettait à Rome une nouvelle grandeur. *

Boèce est célèbre surtout par son traité *de la Consolation;* Cassiodore par son ouvrage des *Institutions divines et humaines;* tous deux ont exercé une très grande influence sur leur époque. Parlant de ce dernier, notre auteur dit: " On ne saurait penser sans " respect à ce savant vieillard qui, voyant venir avec " l'invasion lombarde des siècles terribles, ne pense " qu'à la conservation des livres, et qui à l'âge de

* Cela fait songer aux nombreuses représentations de la *Fille de Roland* et de *Jeanne d'Arc*, à Paris, après la *dernière invasion des Germains* (1875).

" quatre-vingt-treize ans écrit encore un traité d'or-
" thographe."

En Espagne, Isidore de Séville, évêque et frère d'évêque et appartenant à une famille dont tous les membres ont été célèbres, écrit de nombreux ouvrages et laisse dans son *Traité des origines* une véritable bibliothèque, de fait le premier dictionnaire encyclopédique dont l'histoire fasse mention.

Nous avons déjà vu quelque chose de la science et de la littérature de l'Irlande qui brilla plus qu'aucun au-autre pays peut-être à cette époque : l'école de Toulouse y étendit comme ailleurs sa mystérieuse influence. Scott Erigène, qui se distingua en France au neuvième siècle, était aussi un enfant de la verte Érin comme son nom l'indique.

L'Angleterre, qui avait déjà produit saint Boniface, eut entre autres grands lettrés, Théodore de Cantorbéry, le vénérable Bède et Alcuin.

Théodore, venu en Angleterre en même temps que le célèbre moine Adrien était un Grec et, devenu archevêque de Cantorbéry, il établit une grande école où il enseignait lui-même le grec, le latin et les sciences. Malgré les succès de cette école, les jeunes Anglais n'en passaient pas moins en Irlande en grand nombre et telle était du reste la réputation des moines de cette île, que l'on s'y rendait aussi de toutes les parties du continent. Une fièvre, un vrai délire littéraire animait les populations de ces temps que l'on nous représente comme plongées dans l'ignorance la plus profonde !

Bède est le plus illustre des écrivains anglais du moyen âge. Ses nombreux traités, mais surtout son *Histoire ecclésiastique de la nation anglaise*, font encore autorité. Rien de beau comme la vie de ce savant, passée tout entière dans l'étude et l'enseignement ; rien de touchant comme sa mort au milieu de ses travaux que la maladie ne put lui faire interrompre. Le récit qu'en a fait son disciple Cuthbert nous a impressionné aussi vivement que celui de la mort de saint Boniface.

" Dans ces jours-là, Bède commença deux ouvrages : " une traduction de l'Évangile selon saint Jean dans " notre langue, pour l'utilité de l'Église de Dieu, et " quelques extraits d'Isidore, évêque de Séville, car, " disait-il, je ne veux pas que mes enfants lisent des " erreurs ni qu'après ma mort ils se livrent à des tra- " vaux sans fruit." Le troisième jour avant l'Ascension, " il se trouva beaucoup plus mal. Il continua néan- " moins de dicter gaiement, et quelquefois il ajou- " tait : " Hâtez-vous d'apprendre, car je ne sais com- " bien de temps je resterai avec vous, ni si mon Créa- " teur ne m'appellera pas bientôt." Le jour de la fête, " aux premières lueurs du matin, il ordonna qu'on " se hâtât d'écrire ce qu'on avait commencé, et nous " travaillâmes jusqu'à l'heure de tierce. Depuis tierce, " nous fûmes avec les autres religieux, comme l'exi- " geait la solennité. Mais un d'entre nous resta auprès " de lui, et lui dit alors : " Il manque un chapitre au " livre que vous avez dicté, et il me semble difficile

" de vous faire parler davantage." Bède répondit: " Je le puis encore ; prends ta plume, taille-la, et écris " promptement." Et l'autre obéit. A l'heure de none, " il envoya chercher les prêtres du monastère et leur " distribua quelques objets de prix, de l'encens, des " épices, qu'il avait dans sa cassette, et il leur fit ses " adieux, suppliant chacun d'eux de prier pour lui ; il " passa ainsi le dernier jour jusqu'au soir. Et le disci- " ple dont j'ai parlé lui dit encore : " Mon maître bien- " aimé, il reste un verset qui n'est pas écrit.—Écris-le " donc promptement, répondit-il. Et le jeune homme " ayant fini en quelques minutes, s'écria : " Tout est " consommé." Et lui : " Tu l'as dit, répliqua-t-il, tout " est consommé. Prends ma tête dans tes mains, et " tourne-moi ; car j'ai beaucoup de consolation à me " tourner vers le lieu saint où je priais ! " Et, ainsi posé " sur le pavé de sa cellule, il se mit à dire *Gloria Pa-* " *tri* avec ce qui suit ; et comme il achevait, il rendit " le dernier soupir."

Alcuin, l'élève de Bède, compte plutôt parmi les savants français que parmi ceux de l'Angleterre. On peut dire qu'il a été le ministre de l'instruction publique de Charlemagne et même, à certains égards, son premier ministre. Il eut en effet sur lui une très grande influence.

C'est à Parme, en 781, que Charlemagne rencontra Alcuin, et avec ce coup d'œil des grands hommes, il vit de suite le parti qu'il pourrait en tirer. Ce ne fut qu'après bien des hésitations que le docte écrivain

consentit à se fixer en France, et il mit pour condition qu'il lui serait permis de vivre dans la solitude " et qu'on lui ferait venir au moins quelques fleurs d'Angleterre." C'était ainsi qu'il nommait ses livres. Le roi l'établit dans l'abbaye de Saint-Martin de Tours et lui donna de riches domaines. Il se livra plus que jamais à l'étude et grand nombre de ses élèves et amis d'York vinrent le visiter. Le trait suivant est charmant: " Le nombre des pèlerins anglo-saxons qui " venaient grossir l'école de Tours avait fini par fati- " guer l'hospitalité des Francs. On raconte qu'un jour, " quatre d'entr'eux se tenaient sur la porte, quand le " prêtre Aigulf entra pour visiter Alcuin; et l'un " d'eux s'écria dans la langue maternelle: " Grand " Dieu, quand délivrerez-vous ce logis des Bretons, qui " viennent, comme autant d'abeilles, tourbillonner " autour de ce vieux Breton? " Mais le voyageur " avait tout compris; et, un moment après, Alcuin, " envoyant chercher les moqueurs, exigea pour leur " châtiment qu'il bussent à la santé des Anglo-Saxons " une coupe de son meilleur vin."

Un autre jour, lorsque Charlemagne, impatient de la lenteur avec laquelle se réalisaient ses projets, s'écriait: " Plût à Dieu que j'eusse seulement douze clercs " comme saint Augustin et saint Jérôme! " Alcuin lui répondit: " Le Créateur du ciel et de la terre n'en a " eu que deux et tu en veux douze! "

L'inspirateur, on pourrait presque dire le précepteur de l'empereur, était évidemment mieux qu'un savant,

c'était un homme d'esprit et, comme on aurait dit bien plus tard, " un homme de bonne compagnie."

Son introduction au *Livre des sept arts* * est plein de ces énigmes par questions et réponses, qui étaient à la mode et qui malgré leur forme pédantesque avaient quelquefois une très remarquable élévation; elles durent servir à aiguiser les esprits des barbares. Elles avaient du reste une grande ressemblance avec les *ternaires* des druides et les *runes* des Scandinaves. Les extrêmes se touchent et les formes de la décadence latine la plus avancée sont presque les mêmes que celles des poésies dites primitives du nord de l'Europe. Mais les barbares, comme on l'a vu, il est vrai, n'étaient que des *décadents* remontant à une civilisation plus ancienne que toutes les autres.

Ozanam cite un certain nombre de ces questions et de ces réponses qui sont censées échangées entre Alcuin et son disciple Pepin, fils de Charlemagne. Nous en cueillerons quelques-unes.

" Pepin. — Qu'est-ce que l'écriture? Alcuin. La " gardienne de l'histoire.—P. Qu'est-ce que la parole? " A. La gardienne de la pensée.—P. Qu'est-ce que " l'homme? A. L'esclave de la mort, l'hôte d'un lieu,

* *Les sept arts libéraux* " la grammaire, la rhétorique, la dialectique, l'arithmétique, la musique et l'astronomie." On y ajoutait souvent la jurisprudence dont l'étude était obligatoire dans bien des écoles. C'était, bien entendu, le droit romain et le droit canon.

" un voyageur qui passe.—P. Qu'est-ce que la mer ? " A. Le chemin de l'audace."

" Alcuin. Un inconnu est venu me parler sans langue. Avant il n'était point ; après il ne sera plus ; je ne l'entendais pas et je ne le connus jamais. Pepin. Maître, un songe vous a fatigué !—A. Qu'est-ce que le rêve de ceux qui veillent ? P. L'espoir.—A. Qu'est-ce que l'amitié ? P. L'égalité de deux âmes.—A. Qu'est-ce que la liberté ? P. C'est l'innocence."

Tous les noms d'hommes que nous avons mentionnés sont échelonnés du sixième au neuvième siècle inclusivement, et si nous les avons présentés un peu pêle-mêle à nos lecteurs, c'est beaucoup la faute d'Ozanam, qui ne les a pas toujours inscrits d'après les règles d'une sévère chronologie.

On n'est pas sans avoir remarqué qu'il n'y a guère dans cette liste que des Italiens, des Irlandais et des Anglais. Les Francs et les Gallo-Romains, quoiqu'ils aient dû beaucoup aux étrangers, ont eu aussi leur part dans le mouvement littéraire.

Nous ne dirons rien de Fortunatus, ce disciple des écoles de Ravenne au sixième siècle, qui a laissé tant de poésies élégantes et gracieuses et " qui faisait descendre du ciel Vénus et Cupidon pour consoler Frédégonde de la perte de son fils." Fortunatus est encore un étranger, quoiqu'il se soit identifié avec son pays d'adoption et qu'il y ait exercé une grande influence. Il n'en est pas de même de Grégoire de Tours, son contemporain, de saint Didier de Cahors, de saint

Ouen et de Loup de Ferrières. Grégoire de Tours est tellement connu et son nom est tellement attaché à l'histoire de France, que malgré toutes les accusations d'exagération et de crédulité portées contre lui comme chroniqueur, il reste encore une des grandes figures de son époque. Didier, l'ami de saint Éloi et de saint Ouen, eut une grande réputation à la cour du roi Dagobert. Enfin saint Ouen est resté célèbre entre autres choses par la guerre qu'il fit à la littérature païenne. " Dans la chaleur de ses invectives contre " l'éloquence, qui finit par le rendre éloquent, il cite " au tribunal du Christ, tous les poètes, tous les ora- " teurs, les historiens, les philosophes du paganisme, " et les défie de rien apprendre à des chrétiens." Virgile et Cicéron triomphèrent cependant, et avec eux toute l'antiquité grecque et latine, latine surtout. Virgile comme poète, Cicéron comme philosophe étaient considérés comme des précurseurs du christianisme et jouissaient d'une faveur toute particulière dans les monastères.

Loup de Ferrières, élevé dans la grande abbaye de Fulda, bien postérieur en date aux trois autres puisqu'il fut le professeur du petit-fils de Charlemagne, était un écrivain si élégant, " qu'on le prendrait, dit " notre auteur, pour un bel esprit de la Renaissance, " venu six siècles trop tôt, si nous ne commencions à " soupçonner qu'il n'y eut jamais de renaissance pour " les lettres, qui ne moururent jamais."

Ce fut le mérite de Charlemagne de comprendre

qu'elles ne pouvaient pas, qu'elles ne devaient pas mourir, d'attirer de partout tous ceux qui pouvaient lui aider, de se faire lui-même humblement tantôt élève, tantôt précepteur, et de donner ce grand exemple d'un roi qui savait, pour ainsi dire, quitter le sceptre pour la férule et s'occuper de détails que l'on a tort de trouver puérils, ennoblis qu'ils sont par la grande pensée qui l'inspirait.

On a exagéré en le donnant comme le fondateur de l'Université ; mais il en prépara de loin la naissance. Son palais était une véritable académie de savants. " Et " tandis que les chaires des monastères et des églises " épiscopales réunissaient la jeunesse lettrée et l'ini- " tiaient aux sept arts, les canons des conciles avaient " fondé l'enseignement primaire ; ils l'avaient fondé " *universel* et *gratuit*, en exigeant que le prêtre de " chaque paroisse apprît à lire aux petits enfants, sans " distinction de naissance et sans autre rétribution " que cette promesse des livres saints : " Ceux qui " auront instruit leurs frères brilleront comme des " étoiles dans l'éternité."

En France comme en Italie, la musique d'église eut une grande influenee sur la conservation et sur le développement des lettres, " la chapelle du palais fut le berceau de l'école. " C'est là que les enfants des paysans élevés avec ceux des *leudes* ou seigneurs se préparaient à jouer un rôle dans la société. Le moine de Saint-Gall rapporte dans sa chronique que Charlemagne ayant donné des devoirs à faire aux élèves de

son palais, et les enfants de famille obscure s'étant distingués beaucoup plus que ceux des nobles, il fit placer les premiers à sa droite et les autres à sa gauche, adressant à ceux-ci une sévère remontrance.

Une telle carrière, une telle passion pour les lettres et pour l'égalité chez un souverain étaient bien faites pour séduire un esprit comme celui d'Ozanam; aussi en a-t-il retracé avec amour toutes les parties. Il termine les *Études germaniques*, travail qui lui a valu un grand prix académique et qui selon M. Ampère est le plus beau de ses ouvrages, par les réflexions suivantes.

" Nous ne nous repentons point de cette laborieuse " éducation de nos aïeux, ni des siècles qu'ils passèrent " à lire en latin, à parler latin. L'empreinte latine " était encore le sceau de l'empire du monde; et les " nations qui en furent marquées plus fortement, la " France, l'Angleterre et l'Espagne, étaient seules " destinées à voir leur épée, leur politique et leur " langue sortir de l'Europe et remuer toute la terre.

" Le travail n'étouffe donc pas l'inspiration, il la " féconde; et nous pouvons dire maintenant qu'il n'y " a point de siècles laborieux sans un souffle inspiré " qui les soutienne. S'il nous était donné de revenir " un jour sur les temps obscurs où nous n'avons cher- " ché que la trace de l'étude, nous y suivrions sans " peine le sillon lumineux de la poésie et de l'élo- " quence. Sans doute nous ne trouverions pas la " poésie dans les vers de Fortunat et d'Alcuin; mais " elle est déjà tout entière dans cet effort des âmes

" pour atteindre un idéal meilleur que les tristes
" réalités de la vie. D'un côté, c'est l'idée de l'empire,
" d'une monarchie qui échappe aux étroites limites
" des royautés barbares, qui se rattache à tous les
" grands souvenirs de l'antiquité ; voilà le rêve de la
" société laïque, et en même temps la première pen-
" sée de l'épopée guerrière, de ces poèmes d'Alexan-
" dre, de César, de Charlemagne, éternel passe-temps
" du moyen âge. D'un autre côté, c'est l'idée de Dieu
" qui conduit les anachorètes au désert, les mission-
" naires au milieu du hasard de l'apostolat, les pèle-
" rins aux saints lieux de Rome et de Jérusalem.
" Mais ni le désert, ni les saints lieux, ni les forêts
" païennes évangelisées, ni aucune des scènes de la
" terre, ne suffisent à ce besoin de l'infini qui fait le
" charme et le désespoir de l'imagination humaine.
" Lasse des beautés qui se voient, elle veut qu'on
" l'entretienne de l'invisible ; et, pour la satisfaire,
" il faudra que saint Fursy visite le ciel et l'enfer sous
" la conduite des anges, que saint Patrice descende au
" purgatoire. Ces visions rempliront les légendes des
" saints, elles agrandiront le cycle mobile de l'épopée
" religieuse, jusqu'au moment où elle se fixera sous
" les traits immortels de la Divine Comédie.

" Les temps que nous avons traversés ne nous ren-
" draient pas les merveilles de l'éloquence classique ;
" nous ne retrouverions nulle part les tribunes
" d'Athènes et de Rome, ni même la parole dorée de
" saint Jean Chrysostôme, ni les cris pathétiques de

" saint Augustin. Cependant saint Jean Chrysostôme
" et saint Augustin, avec toute la beauté de leur génie,
" ne réussirent qu'à consoler les derniers moments
" de leurs peuples d'Antioche et d'Hippone ; ils ai-
" dèrent la société ancienne à bien mourir, ils hono-
" rèrent ses funérailles. Les prédicateurs des temps
" barbares firent plus : ils créèrent des peuples nou-
" veaux. Les discours de saint Éloi, de saint Gall, de
" saint Boniface, commencèrent la tradition de cette
" éloquence simple, populaire, moins curieuse de
" plaire à l'oreille que de vaincre la raison, et dont il
" faudra bien avouer la puissance quand elle éclatera
" sur les lèvres de saint Bernard et qu'elle fera les
" croisades. Mais saint Bernard prêche en langue vul-
" gaire : à cette voix qui lève des armées, je reconnais
" la parole de la France, mise au service de la civili-
" sation chrétienne ; et j'ai confiance qu'elle y res-
" tera."

CHAPITRE XVI.

OZANAM ENSEIGNE A LA SORBONNE PENDANT DOUZE ANS.—IL PUBLIE PLUSIEURS AUTRES OUVRAGES.—SA VIE INTIME.

Nous avons vu dans d'autres chapitres qu'une bonne partie de la vie d'Ozanam s'était passée à voyager, les premières années, afin de voir et d'apprendre, puis plus tard pour améliorer sa santé, mais le temps qu'il passait à Paris il le consacrait complètement à ses devoirs de professeur de littérature étrangère à la Sorbonne.

Les cours s'ouvrirent, nous l'avons déjà dit, par des leçons sur la littérature allemande au moyen âge ; c'était, au dire du professeur lui-même, un sujet des plus restreints, des plus spéciaux et des moins attrayants.

Après ses leçons sur la littérature allemande au moyen âge Ozanam traça l'histoire littéraire de l'Italie. En parlant de l'Allemagne il prouva que sa grandeur et sa puissance avaient augmenté en raison de son union avec la chrétienté, et en parcourant

l'histoire littéraire de l'Italie il sut établir les bienfaits et les services que l'Église a rendus au monde entier.

A l'histoire littéraire de l'Allemagne et de l'Italie au moyen âge il ajouta plus tard celle de l'Angleterre. Ces trois cours joints à ses *Études germaniques* devaient former la base de la grande œuvre qu'il avait rêvée dès sa première jeunesse. Ce devait être l'*Histoire littéraire des temps barbares*, l'histoire des lettres et par conséquent de la civilisation depuis la décadence latine et les débuts du génie chrétien jusqu'à la fin du treizième siècle.

Voici comment le P. Lacordaire nous peint Ozanam dans sa chaire de professeur : " Ozanam plus qu'un " autre, dit-il, était sujet au mal d'éloquence. Défiant " de lui-même, il se préparait à chacune de ses leçons " avec une fatigue religieuse, amassant des matériaux " sans nombre autour de sa pensée, les fécondant par " ce regard prolongé de l'intelligence qui les met en " ordre et enfin leur donnant la vie dans ce colloque " mystérieux de l'orateur qui se dit à lui-même ce " qu'il dira demain, ce soir, tout à l'heure, à l'audi- " toire qui l'attend. Ainsi armé, tout pâle cependant " et défait, Ozanam montait à sa chaire. Il n'y avait " rien de bien ferme et de bien accentué dans son " début ; sa phrase était laborieuse, son geste embar- " rassé, son regard mal sûr et craignant d'en rencon- " trer un autre : mais peu à peu, par l'entraînement " que la parole se communique à elle-même, par cette " victoire d'une conviction forte sur l'esprit qui s'en

" fait l'organe, on voyait de moment en moment la
" victoire grandir, et lorsque l'auditoire et lui-même
" étaient une fois sortis de ce premier et morne silence,
" si accablant pour l'homme qui doit le soulever,
" alors l'abîme rompait ses digues, et l'éloquence
" tombait à flots sur une terre émue et fécondée. Des
" applaudissements sincères répondaient à l'orateur,
" et tout palpitant d'un bonheur acheté par huit jours
" de travail et par une heure de verve, il retournait
" chez lui retrouver la peine, qui est la condition de
" tout service et l'instrument de toute gloire."

Citons aussi le jugement de M. Ampère sur Ozanam considéré comme professeur. "Ceux, dit-il, qui n'ont
" pas entendu professer Ozanam, ne connaissent pas
" ce qu'il y a de plus personnel dans son talent.
" Préparations laborieuses, recherches opiniâtres dans
" les textes, science accumulée avec de grands efforts,
" et puis improvisation brillante, parole entraînante
" et colorée, tel était l'enseignement d'Ozanam. Il
" est rare de réunir au même degré les mérites du
" professeur, le fond et la forme, le savoir et l'élo-
" quence. Il préparait ses leçons comme un béné-
" dictin et les prononçait comme un orateur ; double
" travail, dans lequel s'est usée une constitution
" ardente, et qui a fini par le briser."

Pendant qu'il n'était que professeur suppléant à la Sorbonne, Ozanam enseignait en même temps la rhétorique au collège Stanislas. Là il sut tellement se faire aimer de ses élèves qu'à sa seconde année d'en-

seignement sa classe entière redoubla. "Quand il "sortait, dit l'abbé Ozanam, chacun se précipitait "pour avoir un mot de lui, pour l'entendre encore ; on "lui faisait ainsi un cortège le long des allées du "Luxembourg, qu'il traversait pour entrer chez lui. "Il était épuisé, mais il rapportait souvent des joies "qu'il estimait bien au-dessus des plus enthousiastes "applaudissements. Plusieurs pourraient dire s'ils "osaient élever la voix : *Vous m'avez fait chrétien*, "comme dans cette lettre qu'il reçut un jour après "une de ses leçons à la Sorbonne :

4 mai 1844.

"Monsieur,

"Il est impossible de ne pas croire ce que l'on exprime si "bien et avec tant de cœur; si ce peut être pour vous une satis-"faction, que dis-je ! un bonheur, éprouvez-le dans toute sa "plénitude; avant de vous entendre je ne croyais pas; ce que "n'avaient pu faire bon nombre de sermons, vous l'avez fait en "un jour : vous m'avez fait chrétien !

"Recevez, monsieur, l'expression de ma joie et de ma recon-"naissance."

"Nous étions nous-même présent, ajoute l'abbé "Ozanam, lorsqu'il reçut cette lettre, et il nous en "fit la lecture le cœur plein d'une sainte joie."

Maintenant, si l'on veut avoir une idée de l'activité et de l'amour du travail qui le caractérisaient, on n'a qu'à jeter un coup d'œil sur la liste suivante des écrits qu'il publia et des discours qu'il prononça pendant ces douze années de professorat, indépen-

damment de ses cours à la Sorbonne et de ses devoirs comme un des premiers officiers de la société St-Vincent de Paul, devoirs qu'il n'a jamais négligés :

Littérature allemande au moyen âge—des Niebelungen et de la poésie épique, 1841.

Essais sur le boudhisme, 1842.

Des devoirs littéraires des chrétiens, 1842.

Les dangers de Rome et ses espérances, 1843. Discours prononcé au cercle catholique, publié dans *le Correspondant.*

Discours sur la puissance du travail, 1843, prononcé à la distribution des prix au collège Stanislas.

Fauriel et son enseignement, 1845.

Extraits de *l'Ère nouvelle* 1848 : Du divorce.—Origine du socialisme.—Aux gens de bien.—Causes de la misère.—De l'assistance qui humilie et de celle qui honore.—De l'aumône.

Ballanche, 1848. *

Nous avons presque terminé ce que nous avions jugé à propos d'écrire pour faire apprécier l'homme public, le savant professeur et l'élégant écrivain ; il conviendrait donc à présent de dire un mot du caractère d'Ozanam et de rapporter quelques traits de sa vie afin de le mieux faire connaître de nos lecteurs.

Nous avons vu ailleurs comment il aimait son père et sa mère. On trouve sans cesse dans sa correspon-

* *Frédéric Ozanam*, par l'abbé Ozanam, p. 555.

dance des expressions qui démontrent à quel degré il portait la piété filiale. Nous avons donné dans d'autres chapitres les principales lettres qui se rapportaient à ce sujet, surtout les lettres écrites à l'époque où il eut le malheur de perdre ses bons parents.

Il avait une grande affection pour tous les autres membres de la famille, et l'abbé Ozanam nous dit " qu'il aimait à célébrer la fête de chacun d'eux, c'é- " tait là une de ses meilleures joies, et fallût-il s'impo- " ser quelque gêne ou même un voyage fatigant pour " se trouver au rendez-vous, il n'hésitait pas un ins- " tant. "

Nous avons eu aussi occasion de faire connaître son affection pour son aimable compagne. Jamais il n'entreprenait un voyage, jamais il ne s'accordait le moindre plaisir sans le lui faire partager ; aussi prenait-elle, en d'autres circonstances, la plus large part de ses chagrins et de ses douleurs. " Le 23 de chaque mois, " dit le R. P. Lacordaire, date chère à sa mémoire " parce que c'était celle de son mariage, il ne manquait " jamais d'offrir à sa femme quelques plantes fleuries. " Même à la veille de sa mort, il n'oublia point de le " faire, et le 23 août qui la précéda, étant encore au " village de l'Antignano, il envoya chercher une " branche de myrte qu'il avait remarquée au bord de " la mer, pour la donner à celle qui, depuis douze " ans, charmait et fortifiait sa vie."

Quant à son jeune enfant, sa chère petite Marie, il l'entourait de la plus vive tendresse et d'attentions

vraiment charmantes. A quatre ans elle eut un jour une légère indisposition; il écrivit cette jolie pièce sur un éventail qu'il lui donna :

A ma petite Marie.

Un jour de maladie, 8 juillet 1849

Quand le bon Dieu te fit, petit ange sur terre,
Pour essuyer les pleurs dans les yeux de ta mère,
Je demandai pour toi tous les dons précieux
Que l'Esprit-Saint répand sur les anges des cieux.
Pour toi je demandai leurs grâces immortelles,
Leur pureté, leur foi, tout, excepté leurs ailes,
De peur qu'il ne te vînt quelque jour le désir
De retourner là-haut sans nous et de t'enfuir.
C'est pourquoi tu n'as pas les deux ailes légères
Que portent dans le ciel les chérubins tes frères :
Qui défendraient ton front des ardeurs du soleil,
Ou qui, battant les airs d'un mouvement pareil,
Te feraient respirer, rafraîchie et charmée,
Le souffle bienfaisant d'une brise embaumée.
Ta tête maintenant, comme une pauvre fleur,
S'incline et porte mal le poids de la chaleur.
L'éventail, des jours chauds nécessaire parure,
De l'aile qui te manque imite la figure.
Puisse le doux zéphir échappé de ses plis,
Rendre à mon ange aimé l'air pur du paradis !

Pour ce qui concerne ses amis, les deux volumes de lettres écrites par Ozanam témoignent assez combien, au milieu de ses nombreuses occupations, il savait trouver d'heures pour les jouissances et les devoirs de l'amitié. " Pour Frédéric, dit l'abbé Ozanam, l'amitié " ne fut pas le sentiment éphémère d'une jeunesse en- " thousiaste ; ni les années, ni le mariage, ni la célé-

" brité n'affaiblirent en lui la vive affection qu'il avait " vouée à un certain nombre d'hommes distingués par " leur science, par l'élévation de leurs sentiments et " surtout pour leurs vertus. "

" Nul, dit M. de Montrond, n'a mieux compris qu'O- " zanam le vers du poète :

" Le plaisir le plus doux est celui qu'on partage."

Nous avons eu occasion dans quelques-uns de ces chapitres de reproduire plusieurs lettres d'Ozanam à ses amis et on a pu remarquer combien il y faisait preuve de sincère attachement et de familier épanchement.

A ces reproductions, nous avons cru devoir ajouter deux autres lettres qui ont rapport à notre pays et dont une, écrite par M. Ampère, est datée de Montréal. Dans la réponse d'Ozanam, nos compatriotes verront ce que pensait de nous et de notre pays le jeune et savant professeur.

" M. J. J. Ampère a Ozanam. *

" Montréal, 2 octobre 1851.

" Mon cher ami,

" C'est du Canada que je voulais dater la première " lettre que j'écrirais d'Amérique. Vous m'avez paru " peu enthousiaste des Yankees, dont jusqu'ici je suis

* *Lettres*, t. II, p. 398.

" fort content. La grande fête de Boston pour la jonc-
" tion avec le Canada par le chemin de fer, les *spec-*
" *ches* du président des États-Unis, de M. Webster,
" le grand orateur Walker, l'exhibition ambulante,
" la procession des Arts et Métiers, qui a défilé dans
" cette ville, et même le dîner de quatre mille per-
" sonnes auquel j'ai assisté vous laisserait froid, j'en
" ai peur, bien que tout cela m'ait fort intéressé.

" Je pourrais bien vous dire que j'ai trouvé chez
" M. Ticknor une bibliothèque espagnole comme il
" n'y en a pas en Europe, et même une bibliothèque
" dantesque où vous figurez honorablement, mais tout
" cela vous intéressera moins que cette population
" française et catholique qui se débat de son mieux
" contre la race saxonne qui cherche à l'envahir.

" C'est l'Église qui a fait en grande partie ce pays ;
" elle y a joué, à peu de chose près, le rôle que vous
" avez si bien peint dans votre histoire des premiers
" siècles ; ici les barbares s'appelaient des sauvages ;
" de même, les uns se convertissaient, se civilisaient,
" les autres restaient dans les forêts. Je verrai un de
" ces jours un de ces villages de sauvages chrétiens ;
" pour les vrais sauvages, ils sont loin et je risquais
" de laisser l'Amérique sans en avoir vu un seul, si
" pour le jour de mon arrivée, je n'en avais rencontré
" un en costume avec des plumes sur la tête dans
" Broadway qui est la rue Vivienne de New-York.

" Pour moi, je ne suis point, jusqu'ici, de ceux sur
" lesquels les États-Unis produisent une fâcheuse

" impression. J'ai beaucoup joui de mon épisode
" canadien. Québec est dans une situation merveil-
" leuse. C'est un des plus beaux aspects de ville que
" j'aie jamais vus. Il y a un vrai plaisir à retrouver
" la France et la vieille France au bout du monde.
" J'ai été entouré de cordialité et d'empressement.
" J'ai trouvé le nom de mon père honoré et béni dans
" les séminaires qui donnent tout le haut enseignement
" à ce pays ; j'y ai trouvé les instruments de physique
" qu'il a inventés. Votre nom est en grand honneur.
" Un bon prêtre du Mans m'a exprimé sa reconnais-
" sance de ce que vous avez bien voulu recevoir le
" diplôme de l'Académie de cette ville. Il y a eu ici
" hier un grand dîner patriotique en l'honneur de
" M. Lafontaine ; un petit neveu de Jacques Cartier m'a
" fait de grands compliments ; on a porté ma santé ; j'ai
" fait un discours, souvent interrompu par les applau-
" dissements, comme on dit dans les journaux.

" Au milieu de tout cela les brusques variations du
" temps, en général cependant assez beau, m'ont un
" peu fait tousser, mais je vais noyer ma toux dans la
" cataracte du Niagara.

" Adieu, mon cher ami, conservez, je vous prie, ainsi
" que madame Ozanam, quelques souvenirs de votre
" errant ami. Je serai dans une quinzaine de jours à
" New-York, où j'espère trouver une lettre de vous. "

" OZANAM A M. AMPÈRE.

" Sceaux, 22 octobre 1851.

" Mon cher ami, que pensez-vous de mon retard ?

" Après la lettre si bonne et si chaleureuse que vous " m'avez adressée en quittant l'Europe, ne devais-je " pas vous poursuivre à toutes voiles, pour qu'un mot " de votre ami reconnaissant vous arrivât bientôt dans " ce nouveau monde, où vous étiez déjà connu, mais " pas encore aimé ? Maintenant, vous n'avez plus be- " soin de ma visite. Voici deux mois à peine que vous " parcourez l'Amérique, elle n'a déjà plus de solitude " pour vous ; il suffisait de vous montrer, vous avez " été accueilli, fêté, comblé d'honneurs. Et cependant " au milieu de cet accueil, de ce mouvement qui vous " emporte, vous trouvez des heures pour les absents, " et vous m'adressez de Montréal des pages deux fois " précieuses par la date et par la signature. Je vous en " remercie tendrement, et je n'en suis que plus pressé " de justifier mon silence. Mais, vraiment, je n'ai su " qu'il y a peu de jours où il vous faut écrire, et, de- " puis lors, comme à peu près depuis que nous nous " sommes quittés, je suis dans un état de fatigue qui " m'interdit bien des devoirs et bien des plaisirs.

" Rien de cela n'est grave et n'a de quoi inquiéter " votre amitié. Mais j'admire l'ordre de la Providence " qui ne veut pas nous permettre de nous acclimater " sur la terre. J'avais tout fait pour me bien établir " dans la vie, et vous y aviez beaucoup aidé. Vous sa- " vez si j'ai bien réussi à mettre le bonheur à mon " foyer ! votre abnégation, votre appui, vos conseils y " avaient ajouté le bien-être, la considération et le " plaisir du travail. Dieu n'a pas souffert que je prisse

" racine dans une existence si commode. Il m'a laissé
" les joies du cœur et m'envoie les peines de santé : je
" le bénis de ce partage. Cependant, je le prie d'abré-
" ger l'épreuve, et je me soigne de mon mieux, ou
" plutôt je n'ai qu'à me laisser soigner par quelques
" personnes qui ne me haïssent pas. Car, j'ai bien plus
" de résignation dans l'imagination que dans la prati-
" que, et il me serait bien dur de me trouver arrêté,
" au moment même où j'espérais utiliser mes études
" et mes misérables essais, en mettant la main à une
" œuvre moins indigne de vos encouragements.

" Je travaille un peu, mais lentement, difficilement ;
" et je n'écris pas une page pendant que vous faites
" cinquante lieues. Pourtant, je trouve quelque dou-
" ceur dans ce repos même de la campagne, dans ce
" séjour de Sceaux, d'où les feuilles déjà s'en vont,
" mais d'où la paix ne s'en va pas. De la fenêtre
" auprès de laquelle j'écris, j'entends la voix joyeuse
" de ma petite Marie qui joue au jardin, et Amélie
" assise tout à côté me réjouit par un bon visage.
" Peu de personnes viennent visiter notre retraite,
" mais elles n'y laissent que des traces plus chères.
" Ne craignez point que nous finissions par oublier
" notre errant ami. N'est-ce pas ici que nous avons
" eu l'intimité de ses soirées? Voici la place où nous
" lui arrachions ses beaux vers. *Hilda* ne nous a
" point quittés, et l'autre soir nous nous sommes sur-
" pris, ma femme et moi, y pensant tous deux au
" même moment, et tous deux nous nous rappelions

" cet admirable passage où, son fardeau sur la tête,
" elle est rencontrée par *Lucius!* Ah! vous pouvez
" faire le tour de l'Amérique et voir si quelque part
" *Atala* n'a pas laissé une sœur: vous ne trouverez
" pas une plus charmante créature que votre blonde
" Germaine. Je vous remercie de nous avoir donné
" part aux prémices de cet ouvrage; mais vous le
" devez à votre gloire et à l'admiration de la France.
" Quand les vents du printemps vous ramèneront, si
" vous nous trouvez en paix, donnez-nous *Hilda* pour
" que nous en jouissions à la faveur de notre sécurité
" nouvelle. Si nous sommes à feu et à sang, donnez-
" la pour nous apprendre à bien finir.

" Ne croyez pas cependant, cher ami, que je goûte
" seulement une partie de votre talent; j'admire, au
" contraire, cette prodigieuse activité qui ne vous
" laisse pas de relâche, et qui vous fait trouver de
" l'intérêt, de la passion, dans des études si diverses.
" Quand je faisais opposition à votre voyage transa-
" tlantique, je cédais à l'égoïsme de l'amitié. Mais ne
" me croyez point l'ennemi des Yankees, et je vous
" prie de ne pas me faire d'affaires avec ce grand
" peuple. Il réalisera peut-être l'idéal politique où
" tendent, à mon sens, les sociétés modernes. Tout
" ce que vous me dites de Montréal et de Québec me
" touche beaucoup, surtout cette joie que vous avez
" eue d'y retrouver le souvenir tout vivant de votre
" illustre père. Je suis charmé de vous voir assis au
" banquet de famille de nos frères d'outre-mer. Mais

" ne pensez pas que je sois indifférent à la bonne for-
" tune que vous avez eue de vous trouver aux fêtes
" de Boston ; je ne méprise pas les *speeches* du prési-
" dent des États-Unis, et je n'ai garde de dédaigner
" ces processions d'ouvriers qui nous donnent le spec-
" tacle de la démocratie calme et disciplinée. Elles
" valent mieux que nos bandes armées du Cher et de
" la Nièvre. Ouvrez bien les yeux, observez, et vous
" reviendrez fort à propos en 1852 ; car, à ne vous rien
" cacher, 1852 est déjà commencé depuis une quin-
" zaine de jours, et nos affaires se brouillent assez joli-
" ment. Même si vous attendez le mois d'avril, je ne
" puis vous garantir que vous retrouverez votre fau-
" teuil à l'Académie française ; il pourrait bien avoir
" chauffé la soupe des insurgés ! Heureux mortel,
" vous ne verrez pas la fumée de nos incendies ! mais
" vous serez là-bas sur ce rivage paisible, pour recevoir
" vos amis fugitifs ; vous protégerez madame Ozanam
" et vous lui ferez avoir une échoppe de bouquetière
" dans *Broad street*. Quant à moi, je parle trop mal
" l'anglais pour exercer mes petits talents de profes-
" seur et d'avocat, et je ne me vois guère d'autre car-
" rière que de battre la grosse caisse derrière la voi-
" ture de mon frère quand il ira arracher les dents.
" Voilà pourtant la fin de cette famille Ozanam qui
" avait promis de grandes choses !

" Adieu, mon très cher ami, que le vent souffle fa-
" vorablement dans vos voiles ! poussez, s'il vous plaît,
" jusqu'au fond de la Californie ; vous serez bien ha-

" bile si vous trouvez un endroit où nos pensées ne " vous suivent pas. Il n'est pas jusqu'à " petite Ma- " rie " qui ne soit au courant de vos pérégrinations. " Vous l'aidez à retenir sa géographie, et pour elle l'A- " mérique, c'est le pays où voyage M. Ampère. Des " autres propos qui se tiennent sur votre compte hors " de chez moi, je ne veux rien vous en dire : tout vous " sera pardonné dès qu'on vous aura revu.

" Adieu donc une fois encore, je vois bien qu'il m'en " coûte de vous quitter, mais je sais qu'à vrai dire je " ne vous quitte pas, et que vous avez quelque part " dans le cœur une place réservée à votre ami. "

Ce serait bien mal connaître Ozanam, que de croire que son caractère, naturellement sérieux, ne lui permît pas de faire les plus charmantes plaisanteries. Comme le dit M. de Montrond, le grave philosophe s'était certainement dépouillé de sa robe de professeur lorsqu'il composa les cent cinquante vers annoncés dans la lettre suivante :

" Ozanam a M. Ampère.

" Quimper-Corentin, 3 octobre 1850.

" Mon cher ami,

" On annonce que vous êtes à Paris, revenu d'un " long voyage, qui vous a valu les plus sincères malé- " dictions. Sur la foi des traités, nous nous étions " acheminés vers la Bretagne. On avait pris les bains " de mer à Saint-Gildas, tandis que dans ces lieux

" sauvages, je me préparais, par une vie contempla-
" tive et mortifiée, au plaisir de vous entendre. Et
" voilà qu'arrivés à Kerbertrand où il y avait société
" excellente, puisqu'elle se composait de vos amis,
" nous apprenons votre départ pour Berlin ; je ne
" puis vous dire tout le désappointement de la com-
" pagnie, ni à quels dieux infernaux on vous a voué
" pendant plusieurs jours. Enfin, las d'enrager sans
" vengeance, on m'a chargé de vous adresser une
" épître d'invectives que vous trouverez ci-jointe. De
" mon chef, je ne me fusse jamais permis une pareille
" inconvenance ; mais chacun en prend sa part, et
" lecture faite, l'œuvre a été approuvée, et votre ser-
" viteur autorisé à signer pour tous. Veuillez me par-
" donner cette espièglerie de vacances, ne la lisez que
" si vous éprouvez l'envie de vous égayer un moment,
" et croyez à une amitié plus sérieuse que mes vers..."

Voici cette pièce, qui pour Ozanam était une véritable débauche d'esprit et dont nous avons dû retrancher quelques vers.

La respectable compagnie
Pour se réjouir réunie
Sous les arbres de Kerbertrand,
A monsieur Jean-Jacques Ampère,
Voyageur par mer et par terre
Et véritable juif errant :
Salut, et paix à votre course,
Toujours cinq sous dans votre bourse,
Et prompt retour au pays franc.

I

Tan lis qu'enfourchant l'hippogriffe,
Vous courez après l'hiéroglyphe
Qu'un diable écrit de sa griffe
Sur quelque obélisque apocryphe,
Notre amitié s'en ébouriffe
Et demande que l'on vous biffe
Du livre des preux chevaliers.
Car deux jeunes et belles fées,
De leurs chapeaux roses coiffées,
Vous attendaient bien attiffées,
Au perron de leurs escaliers,
Vous trahissez leur espérance.
Point ne prétextez ignorance :
Avez-vous oublié qu'en France
Chevaliers félons sont flétris ?
Et ne saviez-vous pas, poète,
Qu'ayant trompé dame discrète,
Lancelot sur une charrette
Fut promené par le pays ?
Vous nous avez faussé parole,
Vous méritez, sans hyperbole,
De revenir en carriole
De Kœnigsberg jusqu'à Paris.
Mais nous sommes des gens sans haine,
Et nous voulons, pour toute peine,
Vous raconter tout d'une haleine
Les plaisirs que vous avez fuis.

II

C'était sur le penchant d'une verte colline
Que l'Aven caressait de son onde argentine.
La lice allait s'ouvrir, et le lutteur debout
Toisait son adversaire, et mesurait son coup.

On voyait accourir et se former en haies
Bretons aux longs cheveux, Bretons aux larges braies.

Un pourpoint bleu descend sur leur triple gilet,
Leur front brun s'arrondit sous un chapeau coquet.
....
Les dames étalaient, en habits de dimanches,
L'édifice orgueilleux de leurs cornettes blanches,
Et les petits Bretons, à l'envi bretonnants,
Se suspendaient en grappe aux pins environnants,
Quand un cri tout à coup a soulevé la foule,
Tel aux rocs de Penn March le vent pousse la houle.
Le combat, s'échauffant, l'Hercule de céans
A saisi son rival entre ses bras géants.
....
Le reste se passa comme au siècle d'Homère :
Les plus adroit des deux mit son homme par terre
Et triomphant, reçut pour prix de son savoir
Un gros mouton, qu'il fit rôtir le même soir.
C'est alors que le cidre et le vin circulèrent :
De buveurs trébuchants les gazons s'émaillèrent,
Et plus d'un Bas-Breton, dans l'ornière bercé,
Goûta jusqu'au matin l'oubli du mal passé.

III

Laissons dormir l'héroïque trompette :
De Théocrite empruntons le pipeau,
Je veux conter la fraîche historiette
D'une promenade en bateau.

Je sais un lieu sans rival en ce monde,
Où sous les murs joyeux de Quimperlé,
L'Isole va, du tribut de son onde,
Enrichir les flots de l'Ellé.

Je sais aussi deux aimables ménages,
Qui, renforcés d'un gentil jouvenceau,
Firent un jour, plus curieux que sages,
Glisser leur barque au fil de l'eau.

Nous descendons la paisible rivière.
Comme on descend le vieux Mississipi,

Entre des bois dont l'ombre hospitalière
Offre aux chevreuils un éternel abri.

A notre aspect fuit la biche effrayée,
Le bœuf pensif, étonné de nous voir,
Laissant tomber l'herbe qu'il a broyée,
Lève pesamment son front noir.

C'est là qu'au pied des chênes druidiques,
Au temps jadis, les Bretons mal pensants
Baignaient de sang les pierres fatidiques,
Et dévoraient leurs grands-parents.

Là, si j'en crois la légende fidèle,
Habite encor la peuplade des nains,
L'un dans le sable a poussé la nacelle,
L'autre versait la pluie à pleines mains.

Sur nous le ciel pleura toutes ses larmes,
A les sécher rien ne réussissait,
Le calembour avait perdu ses charmes,
Et la charade languissait.

Ah ! c'est alors, conteur incomparable,
Que vous manquiez à vos amis transis :
Un jour entier dans la pluie et le sable,
Eût paru court, charmé par vos récits !

Entre deux eaux une heure nous restâmes,
Plus d'un poisson nous prit pour ses cousins ;
Sans le respect que nous devions aux dames,
Mieux eût valu rester entre deux vins.

IV

Je ne finirais pas si je contais encore
Les plaisirs que pour nous chaque jour fait éclore :
Comment, bons pèlerins, nous armant du bourdon,
Nous allons visiter quelque lointain pardon,
Et fréquentant les lieux que la piété consacre,
Saluer sainte Barbe et vénérer saint Fiacre,

Puis, comment, au retour, affamés et dispos,
Nous ornons le dîner de nos malins propos.
Sur le perdreau fumant, sur le beeftake classique,
Les grâces et l'amour sèment le sel attique.
Enfin le soir, tandis que, sous de jolis doigts,
Chante complaisamment l'ivoire aux mille voix,
Mon hôte bienveillant, qui n'est plus sur ses gardes,
Finit par me trahir le secret de ses bardes,
Et me fait admirer, après mûr examen,
Les rhythmes d'Aneurin, les chants d'Elywarrh'en.
Un seul trait vous peindra ces joyeuses merveilles,
Vous jugerez d'un mot nos gais déportements,
Puisque nous comptons là deux femmes sans pareilles,
Sans nous vanter, et trois hommes charmants.

V

Ces biens vous attendaient. Vous avez cru sans doute
Mieux faire de manger la tudesque choucroute ;
Et chez les beaux enfants de Vienne et de Berlin,
Vous fêtez savamment la bière et le brandwin.
Allez donc, et parmi le peuple des momies
Cherchez-vous des amis, faites-vous des amies,
Puisque les Pharaons, leurs sphinx et leurs matous
A votre jugement ont plus d'attraits que nous.
Nous pardonnerons tout, si la neige prochaine,
Heureux et bien portant, à Paris vous ramène,
Et si la belle Hilda, ce livre tant promis,
Vient mouiller doucement les yeux de vos amis.

L'anecdote suivante rapportée par l'abbé Ozanam, nous montre encore notre savant professeur sous le même jour. " Voyageant en chemin de fer, Ozanam " se trouva placé devant un conscrit qui, tout fier de " son uniforme, avait entrepris une séduisante cau- " sette avec une jeune fille assise à côté de lui. Frédé- " ric l'invite carrément à se taire; notre chevalier ré-

" pond: "Monsieur, de quel droit me parlez-vous
" ainsi ? je n'ai pas de leçon à recevoir de vous. "—
" Mon ami, c'est ce qui vous trompe, car précisément
" je suis payé par le gouvernement pour en faire."
" On voit d'ici notre pauvre recrue tout ébahie, ou-
" vrir de grands yeux, et ne plus souffler mot. "

Lorsqu'il s'agissait de donner un conseil, de consoler un chagrin ou seulement de faire briller une espérance, Ozanam se hâtait de donner des preuves de son amitié, et quand la journée s'était écoulée sans apporter le temps nécessaire pour la correspondance, épuisé de fatigue, il dérobait à la nuit des heures entières qu'il employait à consoler des amis.

Il trouvait toujours dans sa délicatesse exquise et dans sa grande charité les paroles que l'on cherche souvent en vain. Nous désirons en donner une nouvelle preuve en reproduisant ce passage d'une lettre qu'il écrivait à un de ses amis qui venait de perdre un petit enfant. * " J'ai vu, disait-il, bien des gens en-
" vier à ma mère le bonheur d'avoir trois fils demeu-
" rés fidèles à la foi catholique. C'est qu'elle avait au
" ciel onze autres enfants qui priaient pour nous.
" Pour moi, je crois fermement que si nous arrivons
" heureusement au terme suprême, nous le devrons
" beaucoup à nos petits frères et petites sœurs arrivés
" avant nous. Et c'est pourquoi je crois que ces jeunes
" élus portent bonheur aux familles où ils sont nés..."

* *Lettres*, t. II, p. 69.

" Pleurez, monsieur et cher ami, écrivait-il à un au-
" tre père infortuné, car Dieu le permet et vos amis
" comprennent votre douleur. Que de fois j'ai vu aussi
" pleurer mon père et ma mère, puisque sur quatorze
" enfants le ciel ne leur en a laissé que trois ! Mais,
" combien de fois aussi ces trois survivants, dans
" leurs chagrins et leurs périls, n'ont-ils pas compté
" sur les frères et sœurs qu'ils avaient parmi les an-
" ges ! Ah ! ceux-là sont bien aussi de la famille ; ils
" se rappellent à nous, tantôt par des lumières, tantôt
" par des secours inattendus ; heureuses les maisons
" qui ont ainsi la moitié des leurs là-haut, pour faire
" la chaîne et tendre la main à ceux d'ici-bas ! Cou-
" rage donc, cher ami ! * "

Dans les quelques lignes qui suivent, le P. Lacordaire nous fait connaître l'emploi qu'Ozanam faisait des premières heures de la journée. " Chaque matin,
" dit-il, il lisait dans une Bible grecque quelques ver-
" sets ou quelques pages de l'Écriture sainte, suivant
" que l'onction divine le retenait plus ou moins sur
" ce qu'il avait lu. C'était la première demi-heure de
" la journée. Il y avait puisé une connaissance effi-
" cace de la parole de Dieu. Jamais il ne se rendait à
" son cours sans avoir prié à genoux pour qu'il ne dît
" rien de contraire à la vérité ou dans le seul but de
" s'attirer des applaudissements. On remarquait dans

* *Lettres*, t. II, p. 308.

" sa controverse une attention infinie à ne pas blesser
" ceux qui discutaient avec lui, quelles que fussent
" leurs erreurs. Il lui semblait, dès qu'une intelligence
" traitait de Dieu, que déjà elle était sur la voie de le
" trouver, et qu'un mot superbe ou trop vif pourrait
" lui faire une blessure irréparable. Mais cette dou-
" ceur n'allait jamais jusqu'au déguisement de sa pen-
" sée. Il professait sa foi avec la courageuse humilité
" du chrétien qui connaît le peu qu'est le monde ; et
" si le respect des âmes lui inspirait une exquise mo-
" dération, le respect de la sienne s'élevait au-dessus
" de toute crainte humaine. "

Terminons par un dernier trait qui peint encore mieux, si c'est possible, son excellent cœur et sa grande charité. Nous citons encore l'abbé Ozanam :

" Il ne manquait jamais, le jour de l'an, d'aller don-
" ner des étrennes à ses pauvres, voulant qu'ils eus-
" sent leur part des joies que la nouvelle année répand
" au sein de toutes les familles. Il poussait même en-
" core plus loin ses attentions et ses prévenances : il
" recueillait avec soin les jouets que sa fille avait re-
" çus l'année précédente et les lui faisait porter aux
" enfants des indigents qu'il visitait. C'était pour elle
" une leçon de charité et un grand bonheur procuré
" aux petites filles qui les recevaient.

" Le matin de l'un de ces jours, celui de 1852, il dit
" à sa femme qu'il connaissait une famille si malheu-
" reuse, qu'elle avait été obligée de mettre au mont-de-
" piété sa commode de mariage, dernier reste d'une

" ancienne aisance, qu'il avait envie de la leur rendre
" pour leurs étrennes du premier de l'an. Sa femme l'en
" dissuada par d'excellentes raisons, et il s'y rendit.
" Le soir venu, au retour des visites officielles, Oza-
" nam était triste ; il jeta un regard douloureux sur
" les jouets entassés aux pieds de sa fille, et ne voulut
" pas toucher aux bonbons qu'elle lui présentait ; il
" était aisé de comprendre qu'il regrettait la bonne
" œuvre manquée le matin. Sa femme alors, l'ayant
" engagé à suivre sa première pensée, il partit aus-
" sitôt pour racheter le meuble, et après l'avoir accom-
" pagné jusque chez ces pauvres gens, il rentra tout
" heureux. " *

* Biographie d'Ozanam, par le P. Lacordaire.

CHAPITRE XVII

"LA CIVILISATION AU CINQUIÈME SIÈCLE."

II

Tel est le titre de l'ouvrage placé en tête des œuvres complètes d'Ozanam, et que, malheureusement, nous donnons en dernier lieu puisque nous avons suivi l'ordre chronologique des publications. Les deux volumes que nous allons analyser n'ont été publiés que trois ans après la mort de l'auteur.

Ozanam a fait sur ce sujet un cours dont vingt et une leçons ont été recueillies. Dans ces différentes leçons il traite tour à tour des lettres païennes et des lettres chrétiennes, de la théologie, de la philosophie, de l'éloquence, de l'histoire et de l'art.

Dans ces deux volumes que nous avons sous les yeux, il faut bien remarquer qu'il est question d'abord d'un livre dont Ozanam avait conçu l'idée à l'âge de dix-huit ans et qui devait avoir pour titre *Démonstration de la Religion catholique par l'antiquité des croyances*

historiques, religieuses et morales. Ce livre devait être le fruit du travail de la vie entière du savant professeur. Mais, par malheur, le plan conçu était trop grand et la vie du laborieux écrivain fut trop courte.

Ce qu'il devait laisser d'écrits, une fois liés entr'eux, ne pouvait former qu'une partie de ce vaste plan qu'il avait conçu : cette partie était celle qui avait rapport au moyen âge et devait être intitulée : *Histoire de la Civilisation aux temps barbares.* Il en est question dans la préface de M. Ampère, dans l'avant-propos écrit par Ozanam, et dans les deux premières leçons où, au milieu de cette longue période de huit cents ans qu'on est habitué à considérer comme les temps barbares, l'auteur fait voir le progrès se montrant à la fois dans les sciences, les arts et les lettres.

Enfin il y a le sujet, que comporte le titre des deux volumes : *La Civilisation au cinquième siècle.* L'auteur s'occupe exclusivement de ce siècle dans les dix-huit leçons sténographiées qui formaient un de ses cours donné dans la chaire de littérature étrangère à la Sorbonne.

M. Ampère, dans sa préface, résume ainsi l'œuvre d'Ozanam : " On voit que dans ce livre il s'agissait " d'une grande chose, le christianisme civilisant les " barbares par son enseignement, leur transmettant " l'héritage de l'antiquité, créant avec la vie religieuse " et la vie politique, l'art, la philosophie et la littéra- " ture du moyen âge : c'est-à-dire un abîme de douze

" siècles comblé par l'histoire, les ténèbres de la bar-
" barie éclairées, les origines de la civilisation et de la
" culture moderne expliquées, le christianisme glori-
" fié par ses résultats, le tableau de ce qu'il a main-
" tenu et de ce qu'il a produit, des vérités qu'il a pro-
" pagées, des sentiments qu'il a inspirés, des lois qu'il
" a dictées, des œuvres d'art et de poésie dont il a été
" la source. C'est ce magnifique ensemble qu'on doit
" toujours avoir devant les yeux, comme Ozanam l'a-
" vait constamment lui-même, quand on lit ses
" écrits. "

Aussi quand il conçut un si vaste plan, il n'ignorait ni les études variées qu'il serait obligé de faire, ni les difficultés sans nombre à surmonter, ni le temps qu'il faudrait y consacrer. Voyons plutôt ce qu'il écrivait, tout jeune encore, à un de ses amis, M. Hippolyte Fortoul : " Oui, les travaux préliminaires
" m'ont déjà indiqué la vaste perspective que je viens
" de découvrir et sur laquelle mon imagination plane
" avec transport. Mais c'est peu de contempler la car-
" rière que j'ai à parcourir, il faut se mettre en chemin,
" car l'heure est venue, et si je veux faire un livre à
" trente-cinq ans, je dois commencer à dix-huit les
" travaux préliminaires, qui sont en grand nombre.

" En effet, connaître une douzaine de langues pour
" consulter les sources et les documents, savoir assez
" passablement la géologie et l'astronomie pour pou-
" voir discuter les systèmes chronologiques et cosmo-
" goniques des peuples et des savants, étudier enfin

" l'histoire universelle dans toute son étendue et l'his-
" toire des croyances religieuses dans toute sa pro-
" fondeur ; voilà ce que j'ai à faire pour parvenir à
" l'expression de mon idée. "

Dans l'avant-propos, l'auteur nous explique de la manière suivante le but de son travail : " L'historien
" Gibbon avait visité Rome dans sa jeunesse ; un jour
" que, plein de souvenirs, il se trouvait au Capitole,
" tout à coup il entendit des chants d'église, il vit
" sortir des portes de la basilique d'*Ara Cœli* une lon-
" gue procession de franciscains essuyant de leurs
" sandales le parcours traversé par tant de triomphes.
" C'est alors que l'indignation l'inspira : il forma
" le dessein de venger l'antiquité outragée par la bar-
" barie chrétienne, il conçut l'*Histoire de la Décadence*
" *de l'Empire romain.* Et moi aussi j'ai vu les reli-
" gieux d'*Ara Cœli* fouler les vieux pavés de Jupiter
" Capitolin, je m'en suis réjoui comme de la victoire
" de l'amour sur la force, et j'ai résolu d'écrire l'his-
" toire du progrès à cette époque où le philosophe an-
" glais n'aperçoit que de la décadence, l'histoire de la
" civilisation aux temps barbares, l'histoire de la pen-
" sée échappant au naufrage de l'empire des lettres,
" enfin traversant ces flots des invasions comme les
" Hébreux passèrent la mer Rouge, et sous la même
" conduite, *forti tegente brachio.* Je ne connais rien de
" plus surnaturel, ni qui prouve mieux la divinité du
" christianisme, que d'avoir sauvé l'esprit humain."

Plus loin Ozanam ajoute : "La thèse de Gibbon est

" encore celle de la moitié de l'Allemagne, elle est
" celle de toutes les écoles sensualistes qui accusent le
" christianisme d'avoir étouffé le développement légi-
" time de l'humanité en opprimant la chair, en ajour-
" nant à la vie future le bonheur qu'il fallait trouver
" ici-bas, en détruisant ce monde enchanté où la Grèce
" avait divinisé la force, la richesse et le plaisir pour
" y substituer un monde triste, où l'humanité, la pau-
" vreté, la chasteté veillent aux pieds d'une croix... ".
" Il faut voir le mal, le voir tel qu'il fut, c'est-à-dire
" formidable, précisément afin de mieux connaître les
" services de l'Église, dont la gloire dans ces siècles
" mal étudiés, n'est pas d'avoir régné, mais d'avoir
" combattu. Ainsi j'aborde mon sujet avec horreur
" pour la barbarie, avec respect pour tout ce qu'il y
" avait de légitime dans l'héritage de la civilisation
" ancienne. J'admire la sagesse de l'Église qui ne ré-
" pudia pas l'héritage, qui le consacra par le travail,
" le purifia par la sainteté, le féconda par le génie et
" qui l'a fait passer dans nos mains pour qu'il s'y
" accroisse. Car, si je reconnais la décadence du mon-
" de antique sous la loi du péché, je crois au progrès
" des temps chrétiens. Je ne m'effraye pas des chutes
" et des écarts qui l'interrompent : les froides nuits
" qui remplacent la chaleur du jour n'empêchent pas
" l'été de suivre son cours et de mûrir les fruits."

Rien de plus gracieux et de plus touchant que les dernières phrases de cet avant-propos, où l'auteur, arrivé à l'âge mûr, se compare à Dante commençant son

travail à l'âge de trente-cinq ans. Rien de plus sympathique que ces paroles émues par lesquelles Ozanam nous fait connaître la source d'où lui viendra le courage et l'inspiration. Voyons plutôt : " Je ne sais " pas, dit-il, quel sort attend ce livre, ni s'il s'achè- " vera, ni si j'atteindrai la fin de cette page qui fuit " sous ma plume. Mais j'en sais assez pour y mettre " le reste, quel qu'il soit, de mon ardeur et de mes " jours. Je continue d'accomplir ainsi les devoirs de " l'enseignement public ; j'étends et je perpétue au- " tant qu'il est en moi, un auditoire que je trouvai " toujours bienveillant, mais trop souvent renouvelé. " Je vais chercher ceux qui m'écoutèrent un moment, " et qui, en sortant de l'école, m'ont gardé quelque " souvenir. Ce travail résumera, refondra mes leçons " et le peu que j'ai écrit.

" Je le commence dans un moment solennel et sous " de sacrés auspices. Au grand jubilé de l'an 1300, et " le Vendredi saint, Dante, arrivé, comme il le dit, au " milieu du chemin de la vie, désabusé de ses pas- " sions et de ses erreurs, commença son pèlerinage en " enfer, en purgatoire et en paradis. Au seuil de la " carrière, le cœur un moment lui manqua ; mais trois " femmes bénies veillaient sur lui dans la cour du " ciel : la Vierge Marie, sainte Lucie et Béatrix. Vir- " gile conduisait ses pas, et, sur la foi de ce guide, le " poète s'enfonça courageusement dans le chemin té- " nébreux. Ah ! je n'ai pas sa grande âme, mais j'ai sa " foi. Comme lui, dans la maturité de ma vie, j'ai vu

" l'année sainte, l'année qui partage ce siècle orageux
" et fécond, l'année qui renouvelle les consciences ca-
" tholiques. Je veux faire aussi le pèlerinage de trois
" mondes, et m'enfermer d'abord dans cette période
" des invasions, sombre et sanglante comme l'enfer.
" J'en sortirai pour visiter les temps qui vont de Char-
" lemagne aux croisades, comme un purgatoire où
" pénètrent déjà les rayons de l'espérance... Je trou-
" verai mon paradis dans les splendeurs religieuses du
" treizième siècle. Mais tandis que Virgile abandonne
" son disciple avant la fin de sa course (car il ne lui
" est pas permis de franchir la porte du ciel), Dante,
" au contraire, m'accompagnera jusqu'aux dernières
" hauteurs du moyen âge où il a marqué sa place.
" Trois femmes bénies m'assisteront aussi : la Vierge
" Marie, ma mère et ma sœur ; mais celle qui est pour
" moi Béatrix, m'a été laissée sur la terre pour me
" soutenir d'un sourire et d'un regard, pour m'arra-
" cher à mes découragements, et me montrer sous sa
" plus touchante image, cette puissance de l'amour
" chrétien dont je vais raconter les œuvres.

" Et maintenant pourquoi donc hésiterais-je à imi-
" ter le vieil Alighiéri, et à terminer cette préface
" comme finit celle de son *Paradis*, en mettant mon
" livre sous la protection de Dieu béni dans tous les
" siècles ? "

II

DU PROGRÈS DANS LES SIÈCLES DE DÉCADENCE. *

Ozanam, au début de ses leçons, s'exprime ainsi : "Je "voudrais étudier, dit-il, cette éducation commune "des peuples modernes ; je voudrais les considérer, non "plus dans cet isolement auquel se condamne l'histo- "rien particulier de l'Angleterre ou de l'Italie, † mais "dans ce rapprochement fécond que la Providence "avait préparé. Enfin, je voudrais faire l'histoire des "lettres au moyen âge, en remontant au moment obs- "cur où on les voit échapper au naufrage de l'anti- "quité, en les suivant dans les écoles des temps bar- "bares, jusqu'à ce que, les nations étant constituées, "les lettres sortent de l'école pour prendre possession "des langues nouvelles. "

L'auteur, en faisant l'histoire des lettres, fait en même temps l'histoire de la civilisation, et dans la civilisation il cherche surtout le progrès par le christianisme. Il nous fait remarquer qu'il y a deux doctrines de pro-

* Première et deuxième leçons.

† Ozanam avait alors donné ses cours sur l'histoire littéraire de l'Allemagne, de l'Angleterre et de l'Italie.

grès, " la première, dit-il, nourrie dans les écoles sen-
" sualistes, réhabilite les passions : elle promet au
" peuple le paradis terrestre au bout d'un chemin de
" fleurs, et ne leur prépare qu'un enfer terrestre au
" bout d'un chemin de sang. La seconde, née d'une
" inspiration chrétienne, reconnaît le progrès dans la
" victoire de l'esprit sur la chair ; elle ne promet rien
" qu'au prix du combat, et cette croyance qui porte
" la guerre dans l'homme, est la seule qui puisse don-
" ner la paix aux nations."

La pensée du progrès n'est pas de source païenne ; au contraire, les païens se croyaient voués à une décadence irréparable : témoin, les livres sacrés de l'Inde, puis Hésiode chez les Grecs, et Horace chez les Romains. L'Église, au contraire, croit au progrès, et l'Évangile en disant : *Soyez parfaits, comme le Père céleste est parfait*, condamne l'homme à un progrès sans fin, puisqu'elle en met le terme dans l'infini.

" L'humanité, dit l'auteur, semble attirée irrésisti-
" blement vers une perfection que jamais elle n'at-
" teindra, mais dont chaque âge la rapproche. Toute-
" fois, c'est précisément cette nécessité irrésistible qui
" effraye plusieurs esprits sages, et qui soulève con-
" tre la doctrine du progrès deux difficultés. On la
" repousse comme une doctrine d'orgueil, car elle sup-
" pose les hommes de chaque génération meilleurs
" que leurs pères ; elle inspire le mépris du passé, le
" dédain des traditions. On la dénonce comme une
" doctrine de fatalisme, car il suffit qu'un siècle soit

" le dernier pour être le plus grand, et comme il y a
" des siècles où s'obscurcissent la vertu et le génie, le
" progrès se réduit au seul travail qui ne s'interrompt
" point, c'est-à-dire à l'accroissement des biens ma-
" tériels.

" Ces difficultés se dissipent, si l'on distingue entre
" l'homme et l'humanité. Dieu n'a pas créé l'huma-
" nité sans dessein, et ce dessein éternel soutenu d'une
" puissance infinie, ne peut pas rester sans effet. La
" volonté qui meut les astres règle aussi le cours des
" civilisations. Ainsi l'humanité accomplit une des-
" tinée nécessaire, et cependant, elle se compose de
" personnes libres. Il reste donc à faire la part de la
" liberté dans les destinées humaines, par conséquent
" la part de l'erreur et du crime. Il y a des jours
" de maladies, des années d'égarement, des siècles
" qui n'avancent pas, des siècles qui reculent. "

Ici, Ozanam en vient à s'occuper plus particulièrement de la thèse qu'il doit soutenir dans ces deux leçons, savoir : " Le progrès par le christianisme dans
" les siècles de décadence."

Mais pour mieux traiter son sujet et se tenir dans le cadre qu'il a choisi, c'est-à-dire le moyen âge, il divise cette longue époque de huit cents ans en trois périodes. La première, depuis la décadence de l'empire romain jusqu'à Charlemagne ; la seconde, depuis Charlemagne jusqu'à Grégoire VII, et la troisième période depuis Grégoire VII jusqu'à Dante.

Chacune de ces périodes commence par une ruine,

une décadence, mais la plus grande de toutes est celle de la première période, qui s'ouvre par l'effondrement de l'empire romain. En effet, à l'annonce de la prise de Rome par les barbares, les nations furent frappées d'épouvante, les peuples restèrent mornes de frayeur, et l'on se crut rendu aux approches du dernier jour. " Mais au moment où l'empire païen est conquis, dit " Ozanam, la civilisation chrétienne devient conqué- " rante. Cette conquête surpassa toutes celles de l'an- " tiquité par la profondeur, la difficulté et l'étendue " de ses desseins. "

Rome avait conquis le monde par les armes, le christianisme devait le conquérir par la prédication et la prière, par la persécution et le martyre. Pour aller à une pareille conquête on n'avait pas besoin de guerriers; au contraire, ils auraient nui; il fallait des instruments faibles et dédaignés, des esclaves, des malades et surtout des femmes. Témoin, d'abord le jeune gaulois Patrice enlevé par des pirates irlandais qui lui firent garder leurs troupeaux. Étant parvenu à s'échapper, il retourna dans son pays, d'où il revint bientôt en Irlande comme envoyé de la papauté, et réussit par ses paroles et ses miracles, à mettre ce peuple sous le joug léger de l'Évangile. Témoin aussi, saint Grégoire le Grand qui, pendant quatorze ans de pontificat, ne pouvait pas laisser son lit plus de trois heures par jour et qui, cependant, réussit à envoyer des missionnaires sur la côte des Angles : un siècle après, l'Angleterre était chrétienne. Témoin

encore, Clotilde chez les Francs et Théodelinde chez les Lombards. La conversion de la Germanie demanda plus de temps et plus d'efforts. Il fallut trois siècles pour convertir les païens des bords du Rhin et de ceux du Danube en chrétiens, et faire en même temps connaître l'Évangile dans la Thuringe, la Franconie et la Frise.

Que devinrent les sciences, les arts et les lettres pendant ce temps ? Le dogme catholique sauva la science. Les théologiens, non seulement ne laissèrent pas brûler par les barbares les œuvres des philosophes païens, mais les moines s'empressèrent même de copier les écrits de Cicéron et de Sénèque. "Saint "Augustin, dit l'auteur, introduit Platon dans l'école "sous son manteau d'évêque, et Boèce y fait entrer "l'*Introduction* de Porphyre."

La loi religieuse sauva les institutions sociales. Les chrétiens trouvaient un merveilleux accord entre les lois de Rome et les préceptes de Moïse, et ces lois réunies formèrent la *Collatio legum Mosaicarum et Romanarum*, écrite à la fin du cinquième siècle. L'Église, de plus, purifia la Royauté sortie de Germanie avec des traditions toutes païennes et des instincts sanguinaires. Le christianisme apprend aux rois à régner non par la force mais par la justice.

Enfin, le culte sauva les arts. Lorsque les chrétiens sortirent des catacombes, on vit surgir les basiliques et les grands temples catholiques. Les évêques de France et d'Italie envoyèrent chercher les meilleurs

artistes ; la peinture et l'architecture rivalisèrent avec le chant et la musique pour donner à ces superbes édifices toute la pompe et la grandeur dues au Créateur. " L'Église, dit Ozanam, se garda bien de briser la " harpe des bardes gallois et des scaldes germani- " ques ; elle la purifia, elle y mit une corde de plus " pour chanter Dieu, les saints, et les joies de la fa- " mille au foyer que le Christ a béni. "

Passons à la seconde période. Une autre catastrophe en marque le commencement, c'est l'invasion de l'empire de Charlemagne par les Normands. Jamais pouvoir n'avait paru plus nécessaire ni mieux établi que celui de Charlemagne, qui avait mis la force au service de l'esprit et la puissance au service de l'ordre. Au dehors, il couvrait l'Église de son glaive, tandis qu'au dedans il faisait respecter ses lois. Trente ans après sa mort, les Normands viennent s'emparer du royaume des Francs en même temps que les Hongrois, ces frères des Huns, envahissent l'Allemagne, la Bourgogne et l'Italie.

Tout semble perdu. Que deviendront dans ces bouleversements les sciences, les arts et les lettres ? Les barbares ont tout mis à feu et à sang ; les monastères sont incendiés et les trésors littéraires vont certainement périr. Non ! De ces couvents qui brûlent dans toutes les parties du pays, quelques moines parviennent à s'échapper et emportant avec eux les ouvrages les plus importants de leurs tablettes, ils vont se réfugier au milieu des camps des envahisseurs et finissent par les convertir.

Avec le temps, les Normands entrent dans la civilisation chrétienne et y apportent le génie des entreprises maritimes aussi bien que la stabilité et le perfectionnement dans le gouvernement des différents pays, entr'autres de l'Angleterre et de l'Italie. De leur côté, les Hongrois et les Slaves, tout couverts de sang, viennent tomber aux pieds de saint Adelbert et apportent à la chrétienté une épée invincible qui la défend contre la corruption byzantine et contre l'invasion musulmane.

Cependant les savants, les théologiens et surtout les disputeurs semblent s'être réfugiés en Irlande, " qui " bientôt se voit obligée de déverser son trop plein " de ces troupeaux de philosophes sur les côtes de " France. " L'Angleterre, sous le règne d'Alfred le Grand, qui vient de délivrer son pays du joug des Danois, l'Angleterre se réveille à la civilisation, les écoles s'ouvrent et on s'efforce de répandre l'éducation parmi le peuple.

Les lettres ne périssent donc pas. Elles prennent, au contraire, un grand développement en Allemagne, aux foyers monastiques de la Nouvelle-Corbie, de Fulde et de Saint-Gall. Dans cette dernière abbaye surtout, on ne se contente pas du latin, mais grâce aux connaissances de la princesse Hedwige, le grec devient de nouveau une des branches les plus importantes des études des moines.

Les pays latins, l'Italie, l'Espagne et la France, pendant une partie de ce temps, paraissent stationnaires

dans la voie des connaissances et dans la culture des lettres. Cependant, le progrès n'y est pas éteint et pour s'en convaincre, il suffit de citer le nom de Gerbert, ce moine d'Aurillac, instruit en Catalogne et porté par l'admiration de ses contemporains jusque sur la chaire de saint Pierre.

C'est aussi à cette époque que l'on peut fixer la naissance des langues modernes ; car, sous Alfred le Grand on chantait en langue saxonne les actions héroiques des guerriers. En même temps, les moines de Saint-Gall traduisirent en langue teutonique divers auteurs et surtout les chants de l'Église. Quant à la langue française, sa croissance fut moins rapide. Cependant on a découvert une homélie qu'on ne peut placer au-dessous de l'an 1000, où un mélange de mots français et latins se trouvent confondus dans une syntaxe barbare.

Grégoire VII marque une troisième époque. Comme les autres cette époque sort aussi des ruines. Ces ruines ont été accumulées par les luttes entre la papauté et l'empire. Ces querelles ont donné occasion à beaucoup d'hommes célèbres de se produire soit dans les camps par leurs succès militaires, soit par leur science politique et leurs grandes vertus. Grégoire VII, après avoir mis à ses pieds Henri VI par la seule force de sa parole, se trouva à son tour assiégé dans Rome, fait prisonnier et s'en alla mourir à Salerne, pendant qu'un anti-pape était intronisé à Saint-Jean de Latran. La lutte se continue pendant deux siècles

et produit d'un côté Frédéric Ier et Frédéric II, et de l'autre côté Alexandre III, Innocent III et Innocent IV. La papauté sort victorieuse de la lutte et l'empire renonce à s'immiscer dans les affaires spirituelles.

L'Église dans ces temps rendit encore un service très important à la civilisation, en empêchant les querelles inutiles et continuelles des souverains et princes d'Occident, et en les lançant en Orient pour la guerre sainte et la délivrance du saint Sépulcre.

Les croisades affranchirent les peuples de l'Occident de la vassalité que prétendait leur imposer le puissant empire d'Allemagne. Elles portèrent de plus un rude coup à la féodalité, qui à son retour d'Orient trouva trois luttes à soutenir : d'abord, contre la royauté qui étendait chaque jour sa juridiction au préjudice des justices seigneuriales, puis contre les communes qui prenaient naissance, et enfin contre l'Eglise qui voulait mettre un terme aux guerres intestines et privées.

Ozanam nous cite ici l'avènement et l'histoire de la commune de Milan, dont il a fait une étude spéciale, et il nous décrit sa lutte, à l'aide de la papauté, contre une aristocratie dépravée et un clergé corrompu. Avec le savant professeur, on assiste ensuite au triomphe complet de la ville de Milan sous Grégoire VII.

Le dogme de l'égalité naturelle semé par le christianisme produisait l'égalité politique.

Plusieurs villes d'Allemagne et de France suivent

l'exemple des villes de Lombardie et de Toscane, et si elles ne deviennent pas complètement libres, comme d'autres villes plus tard, du moins elles ont le droit d'avoir leurs délégués aux États généraux.

Pendant ces luttes, les lettres, chose surprenante, ne sont pas négligées : jamais elles ne prirent un aussi grand élan.

Les luttes entre la papauté et l'empire forcèrent le sacerdoce à devenir savant. Alors, on vit surgir de grands saints et de grands docteurs, tels que saint Thomas d'Aquin, saint Bernard et saint Bonaventure, et de grands philosophes, comme saint Anselme et Abélard. Les papes et les empereurs donnaient de forts subsides pour entretenir les universités. De plus, les grandes écoles inspiraient le goût de l'étude aux peuples, et les langues vulgaires se développaient surtout sous la forme de la poésie.

La poésie française de cette époque est semblable à celle de toutes les nations de l'Occident; elle célèbre les hauts faits de la chevalerie et le culte des femmes qui en est le charme. La poésie de l'Allemagne, représentée par les *Aventures des Niebelungen*, n'est pas encore dépouillée des instincts barbares et des souvenirs païens. En Espagne, le *Cid* se ressent de la chaleur du soleil du Midi, et ce personnage si brave, si fier et si religieux représente bien la vieille Castille.

L'industrie et les beaux-arts prirent aussi une grande place dans les progrès de cette époque. En effet, on ne saurait nier que les croisades en ouvrant

les grandes voies de l'Orient aux peuples de l'Occident n'aient donné une forte impulsion à toutes les branches de l'industrie, tandis qu'en s'inspirant des beautés des dogmes et de la foi catholique, Giotto, et derrière lui une nombreuse génération de peintres et d'artistes, firent fleurir les beaux-arts, surtout en Italie.

Voici comment le professeur termine cette introduction : " Je m'arrête ici, dit-il, et je finis à Dante, digne " de venir après Charlemagne, après Grégoire VII, de " venir comme vainqueur couronnant une époque de " progrès, et, comme vaincu, ouvrant une nouvelle " époque de ruines. En effet, Dante, ce grand vain- " queur qui mène le triomphe de la pensée au moyen " âge, est aussi un grand vaincu, exilé par sa patrie " qui lui refuse un tombeau, suivi par ce quatorzième " siècle qui verra la chute des républiques italiennes, " la France en feu, et l'école en déclin. Mais, ni le " quatorzième siècle, ni aucun autre ne prévaudra ja- " mais contre le dessein de Dieu et contre la vocation " de l'humanité.

" Nous avons parcouru un espace de huit cents ans, " c'est-à-dire une partie considérable des destinées " humaines : les trois périodes que nous y avons re- " connues commencent par autant de décadences. " Mais chacune de ces décadences cache un progrès " que le christianisme assure, qui s'accomplit obscu- " rément, sourdement, et, pour ainsi dire, par des " voies souterraines, jusqu'à ce qu'il se fasse jour et " éclate enfin dans une plus juste économie de la so-

" ciété, dans une plus vive lumière des esprits. Arri-
" vés au sommet du moyen âge, gardons-nous de
" croire que l'humanité n'a plus qu'à descendre, si ce
" n'est une courte pente, pour remonter des cimes
" plus hautes qui ne seront pas encore les dernières.
" Nous avons assez loué le moyen âge pour avouer
" maintenant ce qui manquait à ces temps héroïques,
" mais pleins de souvenirs païens et de passions bar-
" bares. De là, le péril de la foi qui n'eut jamais à li-
" vrer de combats plus terribles ; de là, le désordre
" des mœurs, les emportements de la chair, le goût du
" sang, et tout ce qui fit le désespoir des saints, des
" prédicateurs, des moralistes contemporains. Ces
" juges sévères ont vu surtout les vices de leur épo-
" que et plusieurs ont ignoré le bien même dont ils
" étaient les ouvriers. Les scandales qui trompèrent
" de si grands esprits nous montrent que le moyen
" âge n'a pas achevé l'œuvre de la civilisation chré-
" tienne, et de si grands esprits trompés nous appren-
" nent, au milieu de notre décadence qui se voit trop,
" à ne pas nier le progrès que nous ne voyons pas.
" Venus en des jours mauvais, souvenons-nous que le
" christianisme qui nous porte en a traversé de pires,
" et, comme Énée à ses compagnons découragés, di-
" sons que nous avons passé par trop d'épreuves pour
" n'attendre pas de Dieu la fin de celle-ci.

" *O passi graviora, dabit Deus his quoque finem.*"

III

LE CINQUIÈME SIÈCLE. *

Il y avait près de soixante ans que Constance avait lancé ses édits en faveur des chrétiens, édits renouvelés plus tard par Théodose. Il y avait presque aussi longtemps que la religion catholique était montée sur le trône avec Constantin et avait été déclarée la religion de l'empire par le même empereur ; on était en l'an 404, et cependant les temples de Jupiter et de Minerve étaient encore ouverts à Rome. Bien plus, dans le théâtre dédié à Bacchus, sous l'apparence de rites sacrés, on continuait à commettre des outrages sans nom, tandis que dans l'amphithéâtre consacré au Soleil, les gladiateurs ne cessaient de s'entr'égorger par milliers pour la plus grande gloire et le plus grand plaisir du peuple qui se croyait le plus civilisé de la terre. Croirait-on, de plus, que même vers le milieu du cinquième siècle, on trouvait encore les Romains occupés à nourrir les poulets sacrés dont les présages gouvernaient Rome et l'univers? La religion chrétienne avait donc mis à s'établir plus de temps qu'on ne le pense généralement ; le paganisme n'avait pas disparu sans une lutte longue et acharnée.

* Troisième leçon.

Dans ces premiers siècles, tout semble conspirer contre la propagation du christianisme : les philosophes alexandrins mettent au service des dieux une érudition remarquable aussi bien qu'une interprétation élégante et choisie ; l'aristocratie refuse de mettre de côté les traditions et les souvenirs des familles, tandis que de son côté le peuple ne peut pas se résoudre à abandonner les bacchanales et les saturnales, pas plus que le cirque. Ajoutons de plus qu'après l'invasion, les superstitions germaniques donnèrent la main aux superstitions latines pour s'opposer aux conquêtes du christianisme. Au huitième siècle, des pèlerins du Nord furent scandalisés d'assister sur les places publiques de Rome à des danses païennes.

Cependant, l'Église s'armait de patience, tolérait ces restes du paganisme et elle eut le mérite de comprendre le besoin de laisser aux peuples, selon les conseils que devait donner plus tard, au sujet des barbares, saint Grégoire le Grand, " leurs fêtes antiques, " leurs banquets innocents et leurs joies temporelles, " afin qu'ils goûtent plus volontiers les consolations " de l'esprit. "

" L'Église, dit Ozanam, se contentait de concilier " l'art et la nature avec le Christ, en lui consacrant les " temples et les fêtes, les fleurs et les parfums prodi- " gués aux dieux. "

Notre auteur jette un coup d'œil sur les dernières lueurs des lettres païennes avant leur disparition. Il nous fait remarquer Végèce avec son *Traité sur l'art*

militaire, puis Symmaque, que ses contemporains comparaient à Pline pour l'élégance et l'exquise délicatesse de ses écrits, et enfin Ammien Marcellin, qui écrivit l'histoire avec la verve et la rude sincérité d'un soldat.

Mais c'est surtout sur la poésie que le professeur aime à prolonger son attention. D'abord, il nous montre Claudien dont les chants pleins de grandeur et d'harmonie célèbrent la disgrâce d'Eutrope et les victoires de Stilicon. On croirait toutefois lire des ouvrages de plusieurs siècles antérieurs à cette époque, tant Claudien met de mythologie païenne dans ses chants sans s'apercevoir que ses dieux s'en vont. Cependant, il condescend à introduire les princes chrétiens dans l'Olympe, et les fait converser avec les habitants de ce problématique séjour.

Vient ensuite Rutilius Numatianus, préfet de Rome. Ses écrits resteront à jamais célèbres par la grandeur du patriotisme qui les a inspirés : " Écoute-moi, dit-il, " écoute-moi, reine toujours belle du monde qui t'ap- " partient toujours, Rome admise parmi les divinités " de l'Olympe. Écoute, mère des hommes et mère des " dieux, quand nous prions dans tes temples, nous ne " sommes pas loin du ciel. Le soleil ne tourne que pour " toi, et levé sur tes domaines, dans les mers de tes " domaines il plonge son char. * De tant de nations

* Ne songe-t-on point à l'Empire britannique sur lequel le soleil ne se couche jamais ?

" diverses tu as fait une seule patrie ; de ce qui était
" un monde tu as fait une cité.

Urbem fecisti quod prius orbis erat.

" Celui qui compterait tes trophées pourrait dénom-
" brer les étoiles. Tes temples étincelants éblouissent
" les yeux... Dirai-je les fleuves que t'apportent les
" voûtes aériennes et les lacs entiers versés dans tes
" bains? Dirai-je les forêts emprisonnées sous des
" lambris et peuplées d'oiseaux mélodieux ? Ton an-
" née n'est qu'un printemps éternel et l'hiver vaincu
" respecte tes plaisirs. Relève les lauriers de ton front
" et que le feuillage sacré reverdisse autour de ta tête
" blanchie ! C'est la tradition de tes fils d'espérer dans
" le péril, comme les astres qui ne se couchent que
" pour remonter ! Étends, étends tes lois ; elles vi-
" vront sur des siècles devenus romains malgré eux ;
" et seule des choses terrestres, ne redoute point le
" fuseau des Parques :

Porrige victuras romana in sæcula leges,
Solaque fatales non vereare colos.

" Ceci est très beau, s'écrie Ozanam, et, ce qui vaut
" mieux, très vrai. L'ancien magistrat romain, avec la
" pénétration d'un jurisconsulte, a vu que Rome,
" trahie par les armes, continuerait de régner par les
" lois ; et, toute païenne qu'elle est encore, sa foi dans
" sa patrie ne l'a pas trompé. "

Enfin vient Sidoine Apollinaire, qui est considéré

comme le dernier poète païen, encore qu'il n'écrivît, sous l'invocation des dieux, que les poésies de son jeune âge. Plus tard en effet il se convertit, devint évêque et fut canonisé. Sa fête est célébrée le 23 août de chaque année.

Il ne faut pas croire toutefois que les lettres même païennes aient cessé d'être cultivées à la mort du dernier poète qui a chanté les dieux de Rome. Au contraire, elles reprirent, pour un temps, comme une surabondance de vie. On créa auprès du capitole de grandes écoles impériales, et le nombre des étudiants était si grand qu'il fallut faire une législation spéciale et organiser une police pour maintenir l'ordre dans ces imposants refuges des lettrés. Plus tard, Gratien multiplie ces écoles dans toutes les grandes villes de l'empire. Parmi les savants professeurs de cette époque on cite Donatus dont saint Jérôme écouta les leçons. Le nom de ce savant devint même synonyme de grammaire, et il est fait mention d'une grammaire provinciale intitulée : *Donatus provincialis.*

Ozanam nous montre ensuite le christianisme venant au secours de la civilisation antique menacée de disparaître. Saint Ambroise, saint Jérôme et surtout saint Augustin viennent en aide aux institutions sociales et aux lettres. Dans ses écrits, le saint évêque d'Hippone s'efforce surtout de prouver que la religion catholique est bien une religion et non pas une mythologie, comme le prétendaient les diverses sectes.

Saint Augustin eut surtout à lutter contre de nom-

breuses hérésies qui captivaient les plus nobles intelligences et menaçaient même l'existence de la religion catholique.

" Quatre cents ans de prédication et de martyre, dit " Ozanam, menaçaient d'aboutir à la réhabilitation des " fables païennes et, Manès l'emportant, le christia- " nisme n'était plus qu'une mythologie. D'un autre " côté, les ariens en niant la divinité du Christ, les " pélagiens en supprimant la grâce, rompaient tous les " liens mystérieux qui rattachent Dieu à l'homme et " l'homme à Dieu. Le surnaturel disparaissait donc, le " démiurge des platoniciens remplaçait le Verbe con- " substantiel, et le christianisme devenait une philo- " sophie.

" Saint Augustin ne le permit pas, et comme la pre- " mière partie de sa vie s'était consumée à se dégager " des filets du manichéisme, il employa la seconde à " combattre Arius et Pélage. Il combattit, ainsi que " tous les grands serviteurs de la Providence, moins " encore pour le temps présent que pour la postérité. " Car le moment vient où nous verrons l'arianisme " entrer en vainqueur et par toutes les brèches de " l'empire avec les Goths, les Vandales, les Lombards : " et, dans ces jours de terreur, comment les évêques " auraient-ils eu le loisir d'étudier, à la lueur des in- " cendies, les questions débattues à Nicée, si Au- " gustin n'avait pas veillé sur eux ? Ses quinze livres " *de la Trinité* résumaient toutes les difficultés des sec- " taires, tous les arguments des orthodoxes, et c'était

" lui qui décidait la victoire dans ces conférences de
" Vienne et de Tolède, où les Bourguignons et les Vi-
" sigoths abjurèrent l'hérésie. Plus tard, quand le ma-
" nichéisme, perpétué par les Pauliciens en Orient, re-
" gagne l'Occident ; quand sous le nom des Cathares
" et des Albigeois, il se trouva maître de la moitié de
" l'Allemagne, de l'Italie et de la France méridionale
" et fit courir à la société chrétienne les derniers pé-
" rils, croyez-vous que l'épée de Simon de Montfort en
" triompha ? Non, non, je ne crois pas que le fer ait ja-
" mais eu le pouvoir de vaincre une pensée, si fausse
" et si détestable qu'elle soit ; j'aime à supposer qu'à
" la vue des violences qui déshonorent la croisade et
" qu'Innocent III réprouva, beaucoup de cœurs no-
" bles balancèrent. Ce qui les fixa, ce qui rattacha le
" monde chrétien à l'orthodoxie, ce fut l'éclatante su-
" périorité de la saine doctrine exprimée par saint
" Augustin, le plus ferme et le plus charitable des
" hommes. Et dans cette lutte, dont il faut détester
" mais non pas exagérer les excès, le champ de ba-
" taille resta, non pas à la force, mais à la vérité.

Ainsi, non seulement les écrits de saint Augustin prouvent qu'en son temps les lettres n'avaient pas disparu, mais de plus, ils furent une lumière pour les théologiens des siècles futurs.

Et, quand au cinquième siècle nous voyons dans la chaire de saint Pierre un pape comme saint Grégoire le Grand qui, non content d'arrêter Genséric aux portes de Rome et Attila au passage du Mincio,

fait en sorte, par son prestige et par sa modération, que tout l'Orient échappe à l'hérésie par le concile de Chalcédoine, n'a-t-on pas raison de dire qu'à cette époque le christianisme vint sauver les institutions sociales, les lettres et les arts ?

Et ces moines que Rutilius voit avec dédain dans leurs retraites au milieu des îles de la côte d'Italie, les accusant d'être les ennemis de la lumière, ne les verra-t-on pas plus tard dérober aux flammes les ouvrages des plus célèbres philosophes païens pour les copier dans leur solitude et les transmettre à la postérité ? Et même dans ce cinquième siècle, n'avaient-ils pas déjà fondé les abbayes de Lérins, de l'île Barbe et de Marmoutiers, devançant d'un siècle les immortelles fondations de saint Benoît ?

Pendant ce siècle, l'éloquence du forum est remplacée par l'éloquence sacrée et saint Ambroise écrit les règles de cette nouvelle rhétorique dans son livre *De Officiis*. Les principaux prédicateurs de cette époque étaient Pierre Chrysologue, Maxime de Turin, et surtout Salvien dont la voix puissante et harmonieuse s'élevait au-dessus des bruits de l'invasion et du désastre lorsqu'il célébrait les funérailles de l'empire romain.

L'histoire et la chronique trouvent d'admirables interprètes dans saint Jérôme, Prosper d'Aquitaine et Paul Orose. Ce qui distingue ces premiers historiens chrétiens, c'est leur scrupuleuse exactitude en ce qui concerne les faits et les dates. Leurs devanciers avaient

souvent sacrifié la vérité à l'ampleur de la phrase et aux ornements du style.

Enfin, la poésie trouve de fervents adeptes, d'abord dans saint Ambroise qui introduisit les hymnes dans les chants de l'Église ; puis dans Juvencus, Sedilius et Dracontius, qui jettent les bases d'une poésie épique célébrant les mystères et les gloires du christianisme. Mais les deux plus célèbres poètes de l'epoque furent sans aucun doute saint Paulin et Prudence. Saint Paulin est surtout remarquable par la délicatesse et la grâce qu'on trouve dans ses écrits, et Prudence par l'harmonie et la pensée moderne qu'on trouve dans ses chants et dans ces charmants noëls où il convie la terre à orner de ses fleurs le berceau du Christ. Cette poésie chaste et élevée fit l'honneur et les délices du moyen âge, et mit ses auteurs au rang de Virgile, qui avait fait l'admiration de l'antiquité.

Ce temps vit aussi fleurir les beaux-arts et l'on admirait à bon droit les basiliques de Constantin et de Théodose, aussi bien que les bas-reliefs tumulaires de Rome, de Ravenne et d'Arles. On contemplait déjà avec plaisir les premiers efforts de cette architecture romaine et byzantine qui devait couvrir l'univers entier de ses imposants monuments.

Ozanam termine cette leçon par ces phrases sympathiques où il met son auditoire de moitié dans ses savantes études, lui fait part des difficultés qu'il entrevoit dans son travail, comme il lui fera partager aussi ses heureux résultats.

" Voilà donc, dit-il, le dessein que je me propose. " Il ne s'agit pas de suivre jusque dans ses derniers " détails, l'histoire littéraire du cinquième siècle ; je " n'y cherche que des lumières pour l'obscurité des " siècles suivants. Les voyageurs connaissent des " fleuves qui s'enfoncent dans les rochers, et qui repa- " raissent à quelque distance de leur perte ; je remonte " au-dessus du point où le fleuve des traditions semble " se perdre, et je tâcherai de descendre avec lui dans " le gouffre, pour m'assurer qu'à la sortie je revois " bien les mêmes eaux. Les historiens ont ouvert en " quelque sorte un abîme entre l'antiquité et la bar- " barie ; j'entreprends de rétablir les communications " que la Providence n'a jamais laissé manquer dans le " temps pas plus que dans l'espace. Je ne connais pas " d'étude plus attachante que celle de ces rapports qui " lient les âmes, qui donnent des disciples aux morts " illustres, cent ans, cinq cents ans après eux, qui " montrent partout la pensée victorieuse de la des- " truction. "

IV

LE PAGANISME—COMMENT IL PÉRIT—LE DROIT. *

Au cinquième siècle, dans les derniers jours du polythéisme romain, le doute et l'indifférence paraissaient s'être emparés de toutes les intelligences. Ainsi quand saint Augustin met dans la bouche des païens les paroles suivantes, il exprime bien l'ennui et le dégoût qui s'étaient emparés des hommes de cette époque. " Que nous importent, disaient-ils, des vérités inac-" cessibles à la raison des hommes ! Ce qui importe, " c'est que l'État soit debout, qu'il soit riche, et surtout " qu'il soit tranquille. Ce qui nous touche souverai-" nement, c'est que la prospérité publique augmente " les richesses qui servent à tenir les grands dans la " splendeur, les petits dans le bien-être, et par consé-" quent dans la soumission. Que les lois n'ordonnent " rien de pénible, qu'elles ne défendent rien d'agréa-" ble ; que le prince s'assure l'obéissance des peuples, " en se montrant, non le censeur chagrin de leurs " mœurs, mais le pourvoyeur de leurs plaisirs. Que " les belles esclaves abondent sur les marchés. Que " les palais soient somptueux, qu'on multiplie les " banquets, et que chacun puisse boire, regorger, vo-

* Quatrième, cinquième et sixième leçons.

" mir, jusqu'au jour. Qu'on entende partout le bruit
" des danses, que les acclamations joyeuses éclatent
" sur les bancs des théâtres ! qu'on tienne pour les
" vrais dieux ceux qui nous ont assuré cette félicité !
" Donnez-leur le culte qu'ils préfèrent, les jeux qu'ils
" veulent : qu'ils en jouissent avec leurs adorateurs !
" Nous leur demandons seulement de faire qu'une
" telle félicité soit durable, et n'ait rien à craindre ni
" de la peste, ni de l'ennemi."*

Pour en venir là, le paganisme avait eu à subir plusieurs phases qui correspondaient à autant de changements dans la forme du gouvernement romain.

Avec les rois des premiers temps, s'établissait dans Rome une religion sévère mais puissante. On croyait qu'il existait au sommet de toutes choses un pouvoir immuable, inconnu et sans nom. Au-dessous de ce pouvoir étaient les dieux, mais ils devaient périr, ils n'étaient pas immortels. Plus bas, étaient les âmes qui, suivant qu'elles avaient été bonnes ou mauvaises sur la terre, devaient ou remonter avec les dieux d'où elles étaient venues, ou souffrir aux enfers et même dans ce monde-ci. Rome à cette époque était un temple immense, où la religion était en grand honneur. De plus, chaque maison patricienne était comme un sanctuaire où l'on entourait du plus grand respect le culte des dieux et des aïeux.

* Saint Augustin, *de Civitate Dei*, II, 20

Sous la République, Rome avait promené ses armes triomphantes chez tous les peuples, et avec des milliers de prisonniers, elle avait fait entrer dans ses murs d'innombrables divinités appartenant aux nations vaincues. Il fallut donc élargir les temples, les multiplier, faire couler en or et en argent les statues des anciens dieux, afin de les distinguer des dieux étrangers, enfin on fit entrer dans le culte le luxe et la plus grande somptuosité. "Alors, dit Ozanam, la re-
" ligion perdit de son empire sur les mœurs, mais
" elle régna sur les imaginations."

Avec les empereurs, on introduisit de nouveaux rites, de nouveaux sacrifices empruntés aux peuples des extrémités de la terre. De plus, les grands hommes de chaque contrée pouvaient voir leurs statues dans les temples. " A vrai dire, ajoute Ozanam, les empe-
" pereurs ne faisaient que reprendre l'ancienne poli-
" tique romaine. Souverains pontifes d'une cité qui
" se vantait d'avoir pacifié le monde, il était de leur
" devoir d'en réconcilier toutes les religions. Ils réa-
" lisaient ainsi l'idéal du polythéisme, où il y avait
" place pour tous les faux dieux, puisque le seul vrai
" n'y était pas."

Mais cette religion païenne ne se serait pas maintenue pendant des siècles, si elle n'eût pas eu quelques dogmes essentiels au bonheur des peuples. C'est ainsi que le Romain mettait au-dessus de toutes choses un dieu, maître suprême ; et les inscriptions font voir qu'on le reconnaissait comme très bon et très grand.

De plus, la religion de Rome avait en honneur le souvenir des morts. On offrait des sacrifices pour les mânes des ancêtres, pour leur délivrance des enfers où elles expiaient leurs fautes avant de venir résider, comme divinités protectrices, au foyer de la famille.

Cependant ce bon côté qu'on remarque dans le paganisme, ne saurait être considéré que comme bien peu de chose pour faire oublier les outrages sans nom qu'on applaudissait au cirque et à l'amphithéâtre, sous la présidence et l'invocation de Vénus et de Mars ; c'était surtout bien peu pour compenser les désordres commis dans les temples desservis par des milliers de courtisanes à Chypre, à Samos et au mont Eryx.

Nous nous sommes efforcés de donner une idée de la croyance religieuse dans Rome païenne ; mais les excès et les orgies incroyables des rites et des sacrifices à Vénus, Bacchus, Diane, Saturne et aux Furies, ont quelque chose de si monstrueux et de si révoltant, qu'il nous répugne d'entrer dans les détails.

La philosophie voulut d'abord combattre ces égarements populaires, elle tenta même de les corriger, mais elle finit par les réhabiliter avec assez d'art pour rallier les esprits les plus éclairés de la société romaine.

Il ne serait pas juste de nier l'énergie et la sagesse des premiers savants païens qui cherchèrent à échapper par la raison au culte des idoles. Socrate, chez les Grecs, s'approcha beaucoup de la lumière et de la vérité chrétienne en cherchant la cause première de toutes

choses, et ce grand philosophe enseigne de Dieu tout ce que la création a publié. Sénèque chez les Romains tourna en dérision le culte des idoles, ce qui ne l'a pas empêché de recommander l'assistance aux cérémonies religieuses et aux sacrifices, non pas pour y honorer la vérité, mais la coutume ; de même que Socrate, dit-on, avant de mourir sacrifia un coq à Esculape.

Le système professé par les philosophes de l'école d'Alexandrie, a fait dans ces derniers temps beaucoup de bruit et a servi de base aux erreurs modernes. Parmi les plus célèbres on place Plotin et ses disciples Porphyre, Jamblique et Proclus.

Comme Zénon, Plotin donnait au monde une âme et comme Platon il reconnaissait au-dessus de toutes choses un premier principe indivisible qu'il appelait l'*Un*. L'âme humaine était d'abord contenue dans l'âme divine, mais attirée sur la terre pour avoir la liberté et l'indépendance en dehors de l'âme divine, et jouir des plaisirs de la matière, si elle se complaisait trop dans la vie sur la terre, et si elle s'abandonnait à l'empire des sens, elle ne quittait le corps de l'homme que pour aller habiter celui des bêtes et des plantes. Si au contraire, elle considérait la vie sur terre comme un exil et se conduisait en conséquence, elle remontait après un certain temps auprès de l'âme universelle où toutes les âmes, bonnes ou mauvaises, se trouveront un jour confondues après que les mauvaises auront fini leur temps d'épreuves.

Quelques-uns de ces dogmes philosophiques paraî-

traient être dérobés à l'Évangile, tant il y a de grandeur et d'élévation dans ces notions sur l'âme et dans cette croyance en un Dieu souverain, unique, immatériel et impassible. Cependant il y a cette grande différence entre l'Être suprême de Platon et le Dieu des chrétiens, c'est que le dieu des païens n'était pas un dieu libre, il produisait par nécessité un monde éternel comme lui et il n'était pas libre de ne pas le produire ; de plus le philosophe païen enseignait que la cause première de toutes choses était indéfinissable, n'avait ni vie, ni pensée, ni attribut, tandis que le chrétien reconnaît en Dieu toutes les perfections et l'adore comme un être tout à fait intelligible et souverainement aimable. Quant à l'âme, le chrétien, tout en croyant qu'elle sera punie selon ses fautes, est loin de croire qu'elle sera condamnée à aller habiter le corps des bêtes et des plantes.

Arrêtons-nous un instant avec Ozanam devant un savant, un littérateur et un homme politique qui servira à nous faire connaître le cinquième siècle du côté des païens.

Symmaque, préfet de Rome, fut tour à tour sous Valentinien Ier et ses successeurs questeur, préteur, pontife, intendant de la Lucanie et proconsul d'Afrique. Comme pontife il ne cessa pas de blâmer ses collègues de leur timidité et de leur abandon des rites et des sacrifices. Il adressa même aux empereurs plusieurs requêtes pour le rétablissement du paganisme comme religion de l'Empire, mais on lui refusa toujours sa demande. Quoique administrateur

intègre, le préfet de Rome était cependant un politique versatile, si bien qu'il fut une fois banni de l'Italie, mais son exil ne dura pas longtemps, et aussitôt rappelé, on le combla de nouvelles charges. Comme orateur, ses contemporains le comparaient à Cicéron.

Ce païen zélé, respecté, était considéré comme le représentant de l'aristocratie de l'époque. Aussi fut-il chargé de demander au nom des sénateurs païens le rétablissement de l'autel de la Victoire. En cette circonstance il fit preuve d'une grande éloquence, sans réussir toutefois à obtenir son but. Par son discours on voit que, même dans les rangs les plus élevés de la société et parmi les pontifes des dieux, le scepticisme et la tiédeur commencent à se montrer. Symmaque trouve indigne d'un homme d'État de s'occuper de controverses religieuses et semble professer le doute et l'indifférence sur ces terribles questions de Dieu, de l'âme et de la vie future. " Chacun a ses coutumes, dit-il, " chacun ses rites.... Il est juste de reconnaître, sous " tant d'adorations différentes, une seule divinité. " Nous contemplons les mêmes astres, le même ciel " nous est commun, le même monde nous enferme. " Qu'importe de quelle manière chacun cherche la " vérité ? Une seule voie ne peut suffire pour arriver " à ce grand secret..... Mais de telles disputes sont " bonnes pour les oisifs. (*)

(*) *Symmaque*, lib. X, epist. 61.

Mais ce qui surprendra plus encore, c'est qu'un homme aussi éclairé, si haut placé et si poli ait montré tous les instincts sanguinaires du paganisme. Dans une circonstance où il s'agissait de la punition d'une vestale qui avait été séduite, il employa toute son énergie et son autorité pour obtenir une condamnation et pour faire exécuter le supplice, qui était d'être enterrée vive. Une autre fois, lorsque son fils fut appelé à la préture, pour célébrer son installation il épuisa d'abord tout ce qu'on put trouver de gladiateurs, de bêtes féroces et de chevaux de courses, puis il acheta des prisonniers saxons pour les livrer à l'arène ; mais vingt de ces pauvres condamnés s'étaient étranglés pour ne pas être donnés en spectacle. Symmaque en eut un tel désappointement qu'il fut pour longtemps inconsolable.

Tel était l'état social, moral et religieux du peuple romain au moment où les barbares se préparaient à l'assaillir.

Quand du haut du temple de Jupiter Capitolin on put voir la fumée du camp d'Alaric, pour apaiser les dieux on commença par offrir en sacrifice la veuve de Stilicon, qui était chrétienne et qu'on accusait d'avoir ôté le collier d'une idole dans le temple de Cybèle. Puis on voulut se servir de prêtres étrusques pour faire tomber le feu du ciel sur les barbares ; mais comme d'un côté ces prêtres demandaient de grands et imposants sacrifices afin d'obtenir leur but, et que de l'autre côté les autorités païennes craignaient

d'enfreindre les édits des empereurs, on finit par préférer faire fondre les statues des divinités pour compléter la somme exigée par les barbares.

" Assurément, dit notre auteur, il y a quelque chose " de pathétique dans ce déclin d'une grande religion. " Si l'on pouvait oublier tout ce qui se mêla d'erreur " à ses enseignements, de crime à ses pratiques, on " ne pourrait considérer sans émotion les croyants qui " lui demeuraient fidèles, immobiles auprès des " foyers de leurs dieux, et montrant ainsi quelque " reste, sinon de l'énergie, au moins de l'opiniâtreté " romaine. Sans justifier leur endurcissement, on " doit tenir compte de l'inévitable perplexité des in- " telligences entre deux cultes ennemis, et se rappe- " ler qu'alors plus que jamais la foi voulait un effort " violent. Les Pères ne l'ignorèrent pas, et, songeant " à ce travail douloureux par lequel les âmes de- " vaient devenir chrétiennes, ils s'écriaient : " *Non nas- " cuntur sed fiunt christiani.* Les chrétiens ne naissent " pas tout formés, il faut les faire." Mais on ne doit " point, par un injuste retour sur les temps modernes, " comparer les ruines du cinquième siècle avec les " nôtres, et la chute du paganisme avec ce qu'on ap- " pelle trop souvent le déclin de la civilisation chré- " tienne. L'histoire ne s'arrête point à l'apparente " ressemblance des événements. Elle sait que notre " mollesse trouve toujours plus graves les maux du " présent et que notre orgueil même est flatté de " surpasser les infortunes de nos pères. Elle sait aussi

" que les civilisations ne périssent ni par les passions, " qui sont corrigibles, ni par les institutions, qui sont " remédiables, mais par les doctrines, qu'une logique " inflexible pousse tôt ou tard à leurs dernières con- " séquences. Voilà où l'histoire découvre, en faveur " du temps présent, une différence capable de rassurer " les plus timides. Ce n'est pas le christianisme de " nos jours qui distingue, comme les philosophes " païens, entre la religion des sages et la religion du " peuple, fondant la paix du monde sur des men- " songes nécessaires. Ce n'est pas le christianisme " qui, introduisant comme Plotin un principe pan- " théiste, divinise la matière et aboutit à consacrer " le matérialisme politique, le gouvernement des " peuples par l'intérêt et le plaisir : *panem et circenses.* " Surtout ce n'est pas le christianisme qui professe, " comme Symmaque, le doute et l'indifférence sur ces " terribles questions de Dieu, de l'âme, de la vie fu- " ture. Tant que ces questions trouvent une réponse " donnée avec une souveraine autorité, et en même " temps souverainement raisonnable, rien n'est per- " du : les vérités ne laissent pas tomber les sociétés " du temps qui sont leur ouvrage et l'invisible sou- " tient cette civilisation visible où il s'est révélé."

Comme nous l'avons vu, il y avait près d'un siècle que la religion chrétienne était montée sur le trône impérial avec Constantin ; Honorius avait déjà lancé quatre édits pour fermer les temples des idoles et supprimer les sacrifices païens, et cependant le paga-

nisme restait debout et il était encore tellement puissant en Afrique, au temps de saint Augustin, qu'on y brûlait les églises et que l'on martyrisait les chrétiens par centaines. Cela prouve que, arrivés au pouvoir, les chrétiens n'avaient pas voulu user de représailles puisque, en dépit des édits impériaux, on ne connaît pas d'exemple d'un païen jugé et puni de mort pour fait de religion. Non, ce n'est pas par la persécution et les armes que le christianisme devait vaincre le paganisme, mais par la controverse et par la charité.

Parmi les défenseurs des dieux on peut nommer en première ligne, comme les plus habiles et les plus capables, Ammien, Claudien et Rutilius Numatianus. Tous ces apologistes des dieux purent, malgré la protection accordée aux chrétiens, injurier Dieu, son culte, ses ministres et surtout les pauvres moines. Ils revendiquaient pour l'ancien culte le prestige et l'honneur de l'antiquité et ils mettaient au service des dieux un style savant et élégant dans lequel ils s'efforçaient de démontrer que la nouvelle religion, en prêchant le pardon des injures, le mépris du monde et l'abandon des plaisirs, était la cause de toutes les calamités et de tous les désastres qui fondaient sur l'Empire. Bien plus, rien n'arrivait de mal que par la faute des chrétiens et si la pluie se faisait attendre, il n'y avait qu'eux à accuser, car, disait-il, les dieux sont irrités contre eux : *pluvia desit, causa christiani.*

Les champions de l'Église répondaient par des écrits d'un style noble et élevé où ils faisaient la part

du bien dans les lois romaines, du vrai dans les doctrines des philosophes, mais où ils donnaient aussi l'énumération des crimes horribles, des orgies immondes, qui se pratiquaient dans les temples païens.

A la tête des apologistes chrétiens se trouvait saint Augustin. L'évêque d'Hippone conduisait la controverse ; c'est assez dire qu'elle était éloquente et puissante, charitable pour la raison humaine et sans pitié pour le paganisme. Donnons ici un exemple de cette argumentation serrée mais polie, sévère mais élégante. Volusien, gouverneur de l'Afrique, balançait entre l'Évangile prêché par saint Augustin et les savantes dissertations des philosophes païens. Ce gouverneur était un homme de naissance illustre qui donnait tous ses loisirs à l'étude. D'après ce qui parvint aux oreilles du saint évêque d'Hippone, il reprochait surtout à la religion chrétienne de prêcher le pardon des injures et d'avoir par cette maxime beaucoup contribué aux désastres qui avaient accablé l'empire, désastres arrivés, disait-il, avec les premiers princes chrétiens, qui en étaient seuls responsables. " Saint Augustin, dit Oza-
" nam, lui écrivit, et, sans négliger les objections théo-
" logiques jetées sur son chemin, il alla droit aux ques-
" tions politiques. D'abord, il s'étonne que la mansué-
" tude du christianisme scandalise des hommes habi-
" tués à lire chez leurs sages l'éloge de la clémence.
" D'ailleurs, le christianisme en introduisant la cha-
" rité n'a pas supprimé la justice. Le Christ n'interdit
" pas la guerre, il la veut juste et miséricordieuse.

" Donnez à l'État des guerriers, des magistrats, des " contribuables tels que l'Évangile les réclame, et la " république est sauvée. Si l'Empire est emporté par " le flot de la décadence, Augustin en remonte le " cours bien au delà des siècles chrétiens, et dès le " temps de Jugurtha il voit les mœurs perdues et " Rome à vendre, si elle eût trouvé un acheteur."

Puis, au spectacle de ce débordement où allait périr l'humanité quand le christianisme parut, l'évêque d'Hippone s'écrie : " Grâces soient rendues au Sei- " gneur notre Dieu qui nous a envoyé contre tant de " maux un secours sans exemple ! Car où ne nous em- " portait pas, quelles âmes n'entraînait pas ce fleuve " horrible de la perversité humaine, si la Croix n'eût " été plantée au-dessus, afin que saisissant ce bois " sacré, nous tinssions ferme ? Car, dans ce désor- " dre de mœurs détestables et cette ruine de la dis- " cipline ancienne, il était temps que l'autorité d'en " haut vint nous annoncer la pauvreté volontaire, la " continence, la bienveillance, la justice et les autres " vertus fortes et lumineuses. Il le fallait non seule- " ment pour régler honnêtement la vie présente, pour " assurer la paix de la cité terrestre, mais pour nous " conduire au salut éternel, à la république toute di- " vine de ce peuple qui ne finira pas, et dont nous " sommes citoyens par la foi, par l'espérance et par la " charité. Ainsi, tandis que nous vivrons en voya- " geurs sur la terre, nous apprendrons à supporter, " si nous ne sommes pas assez forts pour les corriger,

" ceux qui veulent asseoir la république sur des vices
" impurs, quand les premiers Romains l'avaient
" fondée et agrandie par leurs vertus. S'ils n'eurent
" point envers le vrai Dieu la piété véritable qui au-
" rait pu les conduire à la cité éternelle, ils gardèrent
" du moins une certaine justice native qui pouvait
" suffire à constituer la cité de la terre, à l'étendre, à
" la conserver. Dieu voulait montrer dans cet opulent
" et glorieux empire des Romains, ce que pouvaient
" les vertus civiles, même sans le secours de la reli-
" gion véritable, pour faire comprendre que, celle-ci
" venant s'y ajouter, les hommes pourront devenir
" membres d'une cité meilleure, qui a pour roi la
" vérité, pour loi la charité et pour durée l'éternité. "

Les vingt-deux livres de la *Cité de Dieu* ne sont que le développement de ces belles pensées, les commentaires de ces sublimes principes.

C'était ainsi que les défenseurs du christianisme s'y prenaient avec les grands et les savants ; avec les cultivateurs et les ouvriers, ils avaient une autre manière de procéder. La philosophie païenne ne s'adressait qu'aux lettrés, mais les dogmes du christianisme étaient pour les ignorants comme pour les plus érudits, autrement l'Église aurait manqué à un de ses plus nobles attributs, celui de l'universalité.

Les homélies de saint Maxime de Turin nous fournissent le modèle de cette controverse populaire. Veut-il attaquer le fatalisme des Piémontais qui restent fortement attachés aux superstitions de leurs

aïeux, il les convoque dans l'église et au cours d'une éloquente prédication, il les apostrophe en ces termes : " Si tout est fixé par le destin, pourquoi donc, ô païens ! " sacrifiez-vous à vos idoles ? Pourquoi ces prières, cet " encens, ces victimes et tous ces dons que vous étalez " dans vos temples ? — C'est, disent-ils, pour que les " dieux ne nous nuisent pas... Comment pourraient " vous nuire ceux qui ne peuvent s'aider ? qu'il faut " faire garder par des chiens, de peur que les voleurs " ne les enlèvent ? qui ne savent se défendre contre les " araignées, les rats et les vers ? Mais, répliquent-ils, " nous adorons le soleil, les étoiles et les éléments. " Ils adorent donc le feu, qu'éteint un peu d'eau et " qu'un peu de bois nourrit. Ils adorent la foudre " comme si elle n'obéissait pas à Dieu aussi bien que " les pluies, les vents et les nuages. Ils adorent la " sphère étoilée, que le Créateur a fait avec un " art merveilleux pour l'ornement et la beauté du " monde."

Comme on le voit, il s'agissait avant tout de briser les liens de la superstition, d'affranchir les âmes de ces craintes qui peuplaient la nature de divinités malfaisantes, de satyres dans les bois et de dryades au bord des lacs.

Nous avons dit plus haut que la conquête du christianisme sur l'idolâtrie se fit aussi par la charité. Il ne s'agit pas ici, du moins pour le moment, de cette charité qui bâtit des hôpitaux et délivre les captifs, mais seulement de la mansuétude de l'Église.

La famille romaine, au temps de saint Jérôme et même au cinquième siècle, était souvent divisée de croyance ; souvent le père, fidèle aux traditions des aïeux, restait attaché avec quelques-uns des autres membres de la famille à ses dieux lares, tandis que la mère et quelque jeune enfant adorait le Dieu des chrétiens. Veut-on savoir comment s'y prenaient les premiers propagateurs de la foi pour conduire par la douceur et la tendresse le père païen aux pieds des autels du Christ, écoutons les conseils que saint Jérôme adressait du fond de son désert à Laeta, mère chrétienne, dont le père païen sera converti par la persévérance et la gentillesse de sa petite fille la jeune Paula. Saint Jérôme écrit donc à Laeta : " Une sainte et fidèle maison " sanctifie, dit-il, l'infidèle resté seul de son parti. Il " est déjà le candidat de la foi celui qu'environne une " troupe chrétienne d'enfants et de petits-enfants. " Laeta, ma très religieuse fille en Jésus-Christ, que " ceci soit dit afin que vous ne désespériez pas du " salut de votre père." Enfin il joint aux encouragements les conseils ; il entre dans le complot domestique, il dirige la dernière attaque contre laquelle l'obstination du vieillard ne tiendra pas. " Que votre " jeune enfant, quand elle apercevra son aïeul, se " jette dans son sein, qu'elle se suspende à son cou, " et lui chante l'*alleluia* malgré lui."

C'est ainsi que Celui qui avait dit : " Laissez venir à " moi les petits enfants, " se servait d'eux pour plier sous son joug d'amour ces superbes Romains dont les

ancêtres avaient pu se vanter d'être les maîtres de la terre.

Si l'Église s'est montrée grande et généreuse dans sa modération envers les derniers païens, que ne doit-on pas dire de sa condescendance pour les esprits grossiers des barbares idolâtres ? Elle traita ces barbares avec le même respect qu'elle avait montré aux peuples de l'Italie et de la Grèce.

Par l'invasion, le paganisme romain reçut de l'aide : le paganisme barbare vint au secours du polythéisme romain, et bientôt ils se confondirent dans une même résistance aux progrès du christianisme. La lutte de la religion nouvelle contre les cultes anciens parut devoir s'éterniser.

Charlemagne cependant apparaît ; le paganisme va-t-il disparaître complètement ? Un instant on aurait pu le croire ; mais malheureusement en disparaissant comme religion il se transforme en superstition. On abandonnait l'idée de s'agenouiller devant les idoles, mais on n'avait pas le courage de les briser. On adorait Dieu, mais on craignait les dieux. Faisait-on un serment, on prenait les anciennes divinités comme témoins : de nos jours même les Italiens jurent encore par Bacchus ; mais ce n'est, il est vrai, qu'un juron. Les jeux publics et les danses conservaient le caractère, les acclamations et les gestes de l'idolâtrie et ils se terminaient par les mêmes orgies des rites de Saturne et de Vénus. A l'arène des gladiateurs avaient succédé des combats entre jeunes gens,

de véritables batailles, pour le plus grand amusement du peuple : le sang coulait avec autant d'abondance qu'aux meilleurs jours du Colisée et la foule était transportée d'admiration et de jouissances cruelles. " Pétrarque rapporte, dit Ozanam, qu'il fut entraîné un " jour par quelques-uns de ses amis de Naples dans un " lieu, en dehors des murs, où la cour, la noblesse et " la multitude, rangées en cercle, assistaient à des jeux " de guerriers. De nobles jeunes gens s'y égorgeaient " sous les yeux de leurs pères ; c'était leur gloire " de recevoir avec intrépidité le coup mortel, et l'un " d'eux vint rouler tout sanglant aux pieds du poète. " Saisi d'horreur, Pétrarque enfonça l'éperon dans les " flancs de son cheval, et s'enfuit en jurant de quitter " avant trois jours une terre abreuvée du sang chré- " tien."

Cette lampe du paganisme qui jetait ainsi ses derniers éclats avant de s'éteindre, parut se raviver un moment avec l'hérésie des Albigeois. En ces temps on vit des milliers d'hommes séduits par les enseignements sensuels d'une mythologie étrange, délaisser l'Église et ses préceptes sévères, s'enrôler sous des chefs inconnus et soutenir les armes à la main pendant près de cinquante ans une doctrine qui paraissait nouvelle, mais qui n'était que le paganisme renouvelé.

Mais bien avant cette époque, au neuvième siècle, des savants comme Jean Scot Érigène avaient professé des doctrines qui se rapprochaient beaucoup de celles que nous avons vu enseigner par les philosophes alexandrins.

L'hérésie des Albigeois n'était à proprement parler qu'un égarement populaire, une erreur limitée à la foule surexcitée; mais les préceptes philosophiques défendus avec tant d'éloquence et de science par Scot Érigène et, trois cents ans plus tard, par Amaury de Bène et David de Dinand, sont la plus grande preuve que non seulement le panthéisme n'était pas complètement disparu comme principe, mais même qu'il continuait dans tous les siècles à occuper les esprits et à s'approprier une large part des études des savants. Dans d'autres siècles encore moins éloignés, cette philosophie néo-platonicienne trouva des défenseurs dans les Averrhoïstes et les Alexandristes jusqu'à ce qu'elle rencontrât ses derniers apologistes dans Giordano, Bruno et Spinosa, ajoutons même dans certains philosophes contemporains.

Nous nous rendrions presque jusqu'à nos jours si nous voulions considérer ce que les sciences occultes ont fait en faveur du paganisme. Depuis le règne d'Auguste à venir jusqu'au dix-septième siècle, un nombre incroyable d'esprits investigateurs, qui ne seraient pas retournés au paganisme par toute la métaphysique des philosophes, s'y laissèrent entraîner par les mystères de l'alchimie et de l'art cabalistique. De tout temps le nombre de personnes qui, à l'aide des dieux ou des démons, ont prétendu lire dans l'avenir, a été très considérable et ni les lois, ni les bûchers n'ont pu faire disparaître complètement cette disposition à l'art divinatoire. Au temps des empereurs romains, on

bannissait de l'empire les devins qui en prédisaient la chute prochaine ; et au moyen âge, les astrologues, après avoir longtemps environné le trône pour conduire la barque de l'État par la connaissance des astres, comme la nuit on conduit un vaisseau en pleine mer, finirent par faire naufrage eux-mêmes. Ces sorciers savants renouvelaient les observances idolâtriques aussi bien dans leurs écrits que dans le fond de leurs laboratoires, et on a fini par les envoyer au bûcher en compagnie des vieilles sorcières.

" Les sciences occultes, dit Ozanam, continuè-
" rent de fasciner les hommes jusqu'au mo-
" ment où elles parurent s'évanouir à la grande lu-
" mière du dix-septième siècle. Mais le paganisme ne
" s'évanouit point avec elles, il se réfugia au fond des
" mauvais instincts de la nature humaine ; il continua
" d'y bouillonner comme la lave d'un volcan dont les
" éruptions devaient effrayer plus d'une fois encore le
" monde chrétien. Non, le paganisme n'est pas éteint
" dans les cœurs tant qu'y règnent la peur de Dieu et
" l'attrait voluptueux de la nature. Le paganisme
" n'est pas étouffé dans l'école, tant que le panthéisme
" s'y défend, tant que les sectes nouvelles annoncent
" l'apothéose de l'homme et la réhabilitation de la
" chair. En même temps, l'antique erreur domine en-
" core l'Asie, l'Afrique et la moitié des îles de l'Océan,
" elle s'y maintient armée et menaçante : elle fait des
" martyrs au Tonquin et en Chine, comme elle en fai-
" sait à Rome et à Nicomédie ; elle dispute à l'Évan-
" gile six cents millions d'âmes immortelles.

" Un homme célèbre qui a laissé de justes regrets, " mais qui s'est trompé souvent, a écrit : "Les dogmes " finissent." Après l'étude que nous venons de faire, " nous commençons à comprendre que les dogmes ne " finissent pas. Sous des formes diverses, l'humanité " n'a connu que deux dogmes, celui du vrai Dieu et " celui des faux dieux : les faux dieux qui sont maî- " tres des cœurs païens et des sociétés païennes ; le " vrai Dieu dont l'idée s'est levée des montagnes de " Judée pour éclairer premièrement l'Europe et en- " suite, de proche en proche, le reste de la terre. La " lutte de ces deux dogmes explique toute l'histoire, " elle en fait l'intérêt et la grandeur, car il n'y a rien " de plus grand et de plus touchant pour le genre hu- " main, que d'être le prix du combat entre l'erreur et " la vérité." *

* Les superstitions ont été de tous les temps ; témoin les écrits de quelques-uns des plus illustres néo-platoniciens, tels que Jamblicus et d'autres L'hérésie des gnostiques remontait à Simon le Magicien et était infectée de pratiques diaboliques. M. Matter a écrit un ouvrage en trois volumes sur le gnosticisme, ouvrage qui a été couronné en 1878 par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. " On a durement accusé, dit Ozanam, les " temps chrétiens d'avoir engendré l'astrologie, la magie et aussi " la législation sanguinaire qui réprimait ces délires. On oublie " que les siècles classiques des scieuces occultes sont les siècles " les plus éclairés du paganisme. Ce fut la législation des empe- " reurs païens continuée par Valentinien et Valens, introduite " dans les lois d'Athalaric, de Luitprand et de Charlemague, qui " fonda le droit pénal du moyen âge en matière de sorcellerie. " Le flambeau de la sagesse antique alluma les bûchers repro- " chés au christianisme."

Le droit chez tous les peuples de l'antiquité, chez les Romains surtout, était intimement lié à la religion. L'histoire du droit romain, qui s'étend sur une période de plus de treize siècles à partir de la fondation de Rome, 750 ans avant Jésus-Christ, jusqu'à 565 ans après Jésus-Christ, date de la mort de Justinien, et qui se prolongea en Orient, on peut dire jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, et en Occident jusqu'au règne de Charlemagne et même bien au delà ; cette histoire est celle des convictions religieuses et philosophiques, à Rome d'abord, et ensuite dans tout l'Empire.

La dureté, la rigueur solennelle et mystérieuse de ce droit tel que l'avaient établi les Romains eux-mêmes sous l'influence de leur vieille organisation théocratique, est la chose la plus originale qu'il y ait dans leurs institutions. Le principe autoritaire s'y affirme constamment à l'exclusion de tous les droits naturels : *potestas*, *dominium*, *manus*, *mancipium*, telles sont les expressions du droit romain, en ce qui règle la famille et la propriété. La technicalité rigoureuse domine partout : *uti lingua nuncupassit, ità jus esto.* Les symboles, les mythes, la famille artificielle de l'agnation, le sol romain distingué du sol italique, les *res mancipi* et les *res nec mancipi*, les jours *fastes* et les jours *néfastes*, tout cela était connu et bien compris des classes privilégiées des patriciens parmi lesquels se recrutaient les sénateurs, les pontifes et les magistrats, mais tout cela était mystère pour la plèbe. La pre-

mière réaction qui prit un caractère sérieux et permanent fut la loi des Douze Tables ; mais si l'on ne connaissait point les principes sévères, cruels même, de la législation et de la jurisprudence qu'elle prétendait corriger en les résumant et en les publiant, on serait loin de la prendre pour un adoucissement au droit barbare qui l'avait précédée. Le grand mérite de cette loi était de faire sortir le droit du mystère qui l'enveloppait comme d'un voile épais.

Ozanam résume avec cette lucidité élégante qui lui est propre toutes les modifications, ou comme on dirait aujourd'hui, toutes les évolutions du droit romain, sous l'influence d'abord de la réaction plébéïenne qui précéda et suivit la loi des Douze Tables, puis successivement de l'action du préteur introduisant le droit des gens *expliquant*, *complétant* et *corrigeant* le droit civil, puis de l'école des philosophes stoïciens au temps de Cicéron et à l'époque des grands jurisconsultes, puis enfin du christianisme, sous la direction d'Alexandre Sévère qui, fils d'une chrétienne, était chrétien de cœur et d'esprit, de Constance, de Constantin, des deux Théodose et de Justinien.

Dans toutes ces évolutions le vieux droit se métamorphosait lentement, quoiqu'il restât beaucoup de ses préceptes, de ceux surtout où les grands jurisconsultes avaient imprimé l'image de la bonté et de la justice divine, *when mercy seasons justice*, suivant l'admirable expression de Shakespeare.

Mais les fictions à l'aide desquelles le préteur ac-

complissait sa mission et poursuivait ce dualisme illogique de deux jurisprudences rivales luttant l'une contre l'autre, celle-ci toujours empiétant, celle-là résistant tant bien que mal, finirent comme les fables et les mythes religieux par ne plus être prises au sérieux. L'on doit convenir franchement, comme le dit quelque part M. Ortolan, qu'il n'était plus resté que le spectre du vieux droit civil.

" Toutes ces fictions, dit Ozanam, devaient tôt ou " tard faire tomber dans le mépris cette loi, si simple " au fond, et en amener la ruine. Cette superstition " incroyante, cette interprétation infidèle nous repré- " sente bien au reste ce qui se passait dans le paga- " nisme : le maintien des observations et l'absence de " la foi. Le vieux droit se conservait comme se con- " servait la mythologie ; il n'était plus qu'une fable, " *carmen serium :* poème sérieux en ce qu'il a du sens " dans plusieurs de ses pages, mais poème sérieux " aussi en ce qu'il a cessé d'être inspiré : on l'écoute, " on se le laisse répéter, puis on passe à d'autres af- " faires, à d'autres occupations plus graves. Pour se " retrouver dans ce dédale, il ne suffit plus de l'édu- " cation de quelques années, il faut en faire l'étude de " toute la vie ; ces fables redeviennent une sorte de " mystères auxquels très peu de personnes sont ini- " tiées : seulement ce ne sont plus les patriciens qui " ont en dépôt cette science de l'ancien droit, c'est l'é- " cole, c'est la famille des jurisconsultes, c'est ce petit " nombre d'hommes voués par état à l'étude des lois ;

" eux seuls en pénètrent les secrets et exercent cette
" espèce de sacerdoce dont Ulpien nous parle quelque
" part : *Jus est ars boni et œqui cujus meritô quis nos sa-*
" *cerdotes appellet.* Ammien Marcellin, qui vivait à la
" fin du quatrième siècle, nous représente ainsi les ju-
" risconsultes de son temps : Vous croiriez qu'ils font
" profession de tirer les horoscopes ou d'interpréter
" les oracles de la sibylle, à voir la gravité sombre
" de leur visage quand ils vantent si haut une science
" où ils ne marchent qu'à tâtons."

Cependant tandis que le droit devenait plus humain, par un singulier contraste, les mœurs devenaient plus cruelles ; après que des principes de sage liberté, substitués aux maximes inflexibles et tyranniques du vieux droit, eurent rapproché les Romains de l'équité naturelle, une réaction autocratique se faisant sentir jusque dans la jurisprudence, plaçait le prince au-dessus de la loi.

" L'empire, dit l'auteur, est une idolâtrie dont l'em-
" pereur est le prêtre et le dieu ; on lui érige des au-
" tels de son vivant, il envoie partout ses images, et
" on accourt au-devant d'elles avec la lumière et l'en-
" cens ; et des milliers de chrétiens meurent pour
" n'avoir pas voulu faire fumer au pied de ses sta-
" tues quelques grains de parfums. L'empereur est
" donc bien un dieu, de son vivant comme après sa
" mort, dieu qui ordonne, dieu qui veut le lendemain
" le contraire de ce qu'il avait voulu la veille ; sa ty-
" rannie est d'autant plus intolérable, qu'elle s'exerce

" sur les choses morales et n'admet pas qu'on puisse
" avoir d'autre volonté que la sienne ; il déclare aux
" chrétiens, par l'organe de ses jurisconsultes, qu'il
" ne leur est pas permis d'être : *non licet esse vos.*
" Cette volonté écrasait aussi le droit de l'État, car le
" prince se trouve placé au-dessus des lois et déclaré
" par les jurisconsultes : *princeps legibus solutus;* la seule
" question était de savoir si l'impératrice jouissait
" du même privilège, et on décida que oui, parce que
" le prince pouvait lui céder la moitié de ses droits.
" Si le prince est ainsi au-dessus des lois, qu'y a-t-il
" de surprenant à ce que sa volonté devienne loi im-
" périeuse et irrésistible ? Comment les jurisconsultes
" n'en concluraient-ils pas que : *quod principi placuit*
" *legis habet vigorem, utpote cum lege regiâ populus ei et*
" *in eum omne suum imperium et potestatem conferet?* De
" là cette formule, insultante pour l'humanité, par
" laquelle les princes ont si souvent, sans y songer,
" terminé leurs actes : car tel est notre bon plaisir.

Du reste toute cette longue période où deux religions luttent l'une contre l'autre, est faite de contradictions et d'anomalies. Ainsi ce texte du *Digeste* qui met le prince au-dessus de la loi, est publié par un empereur chrétien bien longtemps après que Valentinien eut répété après Théodose " que c'était une parole digne de la majesté d'un prince que de se dire lié par les lois."

" Le droit romain de la période classique, dit notre
" auteur, modifié par la jurisprudence des Antonins,

" est beau comme le Colisée : c'est un monument ad-
" mirable, mais on y jette les hommes aux lions."

Ce ne fut que lentement et d'une manière très incomplète que les principes du christianisme furent introduits dans la législation. Peut-être la réforme la plus radicale fut-elle celle des deux Novelles de Justinien qui substituèrent pour l'hérédité la famille naturelle à celle de l'agnation ; elles sont encore la base de la succession chez la plupart des peuples modernes. Lorsque la féodalité établit plus tard le droit d'aînesse, ce fut certainement un mouvement rétrograde. La question du divorce, toutes celles qui concernent le mariage et en général l'union de l'homme avec la femme, furent traitées avec beaucoup de ménagements ; enfin si la condition de l'esclave fut grandement améliorée, si les lois cruelles de l'addiction tombèrent en désuétude, l'esclavage exista toujours.

Les barbares adoptèrent les lois romaines pour juger les Romains, de même que ceux-ci autrefois suivaient le droit des gens pour juger les étrangers, les *peregrini*, et de même aussi que les Romains empruntèrent pour eux-mêmes beaucoup de choses au droit des gens, les nouvelles sociétés formées par le mélange des barbares et des Romains furent induites à adopter les lois romaines et à faire dominer peu à peu leur esprit sur celui des lois germaniques.

Autre coïncidence, de même que ce fut l'Église chrétienne qui sauva les lettres païennes de l'oubli, ce furent les barbares eux-mêmes qui au milieu du

cataclysme amené par eux en Occident, sauvèrent les lois romaines. Le code théodosien nous a été transmis par les Ostrogoths d'Italie dans l'Édit de Théodoric, par les Visigoths et par les Burgondes des Gaules, dans le *Bréviaire d'Alaric* et dans le recueil qui porte le nom de "Papiani responsa" ou "lois des Burgondes." *

En tout cela, il faut distinguer la législation de la jurisprudence, le droit positif de la philosophie du droit. C'est la jurisprudence, la science philosophique du droit qui à l'aide des écrits des grands jurisconsultes consignés aux Pandectes, a traversé les siècles et, enlevant la rouille et le fatras des dispositions variables des législateurs, a régné à côté des coutumes locales, des vieilles lois germaniques en Italie, en Allemagne et en France, a pénétré dans les ordonnances des grands souverains comme Charlemagne, saint Louis, Henri IV et Louis XIV, et a reparu triomphante dans le code Napoléon.

L'adoption du code de Théodose par les barbares n'a pas été étrangère à ces brillantes et savantes études du droit de Justinien qui se sont faites à la fin du moyen âge et à la renaissance en Italie, en France et en Allemagne et qui s'y poursuivent encore.

---

* Le célèbre Cujas avait donné ce titre au recueil des Burgondes, qui commençait par un extrait des œuvres de Papinien. Il n'avait pas fait attention à la contraction *Papiani* pour *Papiniani*.

Notre auteur, en terminant, a donc raison de dire dans son style imagé :

" Le droit romain devait devenir maître du monde, " mais à la condition que l'empire romain périrait ; " il ne fallait rien moins que la chute de l'Empire " pour détruire tous ces rêves de fictions légales, tous " ces restes d'inimitié profonde enracinés dans les " entrailles des mœurs romaines ; il ne fallait rien " moins que l'épée d'Attila et le pied d'Odoacre pour " renverser le dernier fantôme du trône impérial et " affranchir le monde ; il fallait cela pour faire vivre " ce qui était vraiment l'âme du droit romain, c'est-à- " dire ce principe de l'équité naturelle, qui commence " sa lutte dans le sang de Virginie et sur le mont " Sacré, qui combat par la parole des tribuns, par les " édits des préteurs, qui trouve une nouvelle force " dans la philosophie stoïcienne, mais que le christi- " anisme seul avait pu faire triompher, et qui, débar- " rassé de toutes ses entraves, de l'or, de la pourpre " et de tout l'attirail de la puissance impériale et des " pompes humaines, se trouve enfin maître du monde " au moment où on le croyait anéanti."

V

LES LETTRES PAÏENNES. — LA TRADITION LITTÉRAIRE. — LES LETTRES DANS LE CHRISTIANISME.*

Le degré de hauteur à laquelle peuvent parvenir les lettres dépend beaucoup du degré de liberté avec lequel elles sont cultivées. Avec le règne d'Auguste, dit notre auteur, disparut la liberté du sujet romain et c'est aussi de cette époque que date la décadence dans les lettres païennes. Voilà ce qui à bien des gens paraîtra un paradoxe ; mais il ne faut pas oublier qu'Auguste ferme une grande époque et qu'à sa suite vint la médiocrité. "Cependant, dit Ozanam, " le règne des empereurs chrétiens, si accusés d'avoir " hâté la décadence, rendit quelque inspiration aux " lettres, parce qu'il rendit aux esprits quelque liberté. " Nous trouvons chez un témoin non suspect, Sym- " maque, ce fait peu connu, que Valentinien, après " le règne philosophique de Julien, rétablit la publi- " cité des débats judiciaires, et un auteur païen le " loue d'avoir mis fin au silence public. Sans doute, " si l'éloquence avait dû renaître, c'eût été au milieu " de cette lutte des tribunaux romains, où elle trou- " vait tant de grands souvenirs, et où le génie de Ci-

* Septième, huitième et neuvième leçons.

" céron vivait encore ; mais elle ne devait pas revivre
" et se faire entendre au delà de l'enceinte de ces tri-
" bunaux."

Si les libéralités de Constantin et des autres empereurs romains ne purent rien pour faire renaître l'éloquence, elles réussirent du moins à donner un certain élan à la poésie.

Rien ne plaisait plus au peuple romain que d'entendre dans le langage des dieux le récit de ses propres exploits. Ce peuple guerrier préféra toujours la poésie épique à l'épopée mythologique. Pour lui rien n'était comparable aux *Annales d'Ennius*, à la *Pharsale* de Lucain et à la *Guerre punique* de Silius Italicus.

A l'époque dont nous nous occupons particulièrement, c'est-à-dire au cinquième siècle, les sujets ne manquaient pas à l'inspiration des poètes. Quel poème n'aurait-on pas composé en racontant les luttes de Rome contre l'invasion barbare ou en ne perdant pas de vue les aigles de Constantin ? Quelle âme poétique ne serait pas émue en célébrant les exploits de la redoutable épée de Julien ou en célébrant le génie et la fermeté de Théodose? Bien plus, la lutte qui commençait entre le christianisme et le paganisme, lutte qui ne devait pas durer que des années mais bien des siècles, qui ne devait pas avoir plus qu'un seul pays pour théâtre, mais l'univers entier, cette lutte, disons-nous, n'aurait-elle pas mérité d'avoir son Homère, un poète ne devait-il pas se produire pour nous décrire avec noblesse et grandeur, avec élégance et dis-

tinction ce grand combat entre les deux moitiés du genre humain?

Malheureusement, les poètes du cinquième siècle, malgré leurs talents et leurs grandes connaissances, ne crurent pas devoir chercher leur inspiration dans cette direction. Claudien, le plus remarquable d'entre eux, chanta les exploits des guerriers romains et la gloire des dieux sans paraître s'apercevoir que tout l'Olympe était en déroute.

Claudien naquit à Alexandrie vers l'année 365. Il chanta avec amour les beautés et les avantages de sa ville natale, tout en accordant à Rome et à ses guerriers sa plus grande admiration. C'était en 395, et il était encore bien jeune, quand il se rendit pour la première fois en Italie. Le parti de l'ancien culte reçut à bras ouverts ce jeune homme aimable et savant qui ne cessait pas de chanter la gloire de Rome païenne et ses dieux. Ses contemporains, usant avec lui d'autant de complaisance qu'il montrait de flatterie envers les grands, lui élevèrent une statue sur le forum et poussèrent la condescendance jusqu'à le comparer à Homère et à Virgile. L'admiration publique le porta aux plus grands honneurs et il obtint des empereurs chrétiens eux-mêmes les plus grandes faveurs.

Il trouva dans Stilicon un protecteur et un ami qu'il suivait partout aux délibérations du conseil des ministres comme aux conseils de guerre en pleine campagne. Il chanta ses vices et ses crimes comme ses plaisirs et ses victoires et il partagea sa disgrâce et

sa chute comme il avait pris part à ses honneurs et à sa puissance.

Quant aux œuvres du poète du cinquième siècle, elles se rapportent presque toutes aux événements de l'époque, surtout à ceux où les païens sont concernés. Ce sont des *Eloges de Stilicon*, des *Invectives contre Rufin et Eutrope* et l'*Histoire du Consulat d'Honorius*. Le plus estimé de ses ouvrages cependant est un poème intitulé l'*Enlèvement de Proserpine*.

Ozanam donne la traduction de plusieurs passages les plus remarquables des œuvres de Claudien ; nous nous contenterons de celui-ci :

" On est en 404 ; Honorius règne depuis neuf ans ; " il règne à Ravenne, dans une ville chrétienne, qu'il " préfère à cette Rome éprise de ses faux dieux : il " a déjà rendu trois lois contre le paganisme ; cepen- " dant il se décide, après de longues hésitations, à " venir à Rome célébrer son sixième consulat, et il " prend possession de l'ancien palais d'Auguste, sur " le mont Palatin ; il réunit autour de lui le sénat, ce " sénat partagé où la majorité païenne déplore encore " le renversement de l'autel de la Victoire. En pré- " sence d'une réunion si considérable où les chrétiens " l'emportent, sinon par le nombre, au moins par " l'autorité, Claudien s'avance ; il est chargé d'exposer " les vœux de la ville et du sénat, il déroule le par- " chemin où ses vers sont écrits en lettres d'or, et " il raconte un songe : " Toutes les pensées qui durant " le jour agitent nos âmes, le sommeil bienfaisant les

" rend à notre cœur pacifié. Le chasseur rêve ses fo-
" rêts, le juge son tribunal, et l'habile écuyer croit dé-
" passer en songe une borne qui n'existe point. Moi
" aussi le culte des Muses me poursuit par le silence
" des nuits, et me ramène à un labeur accoutumé. Je
" rêvais donc qu'au milieu de la voûte étoilée du ciel,
" je portais mes chants aux pieds du grand Jupiter,
" et comme le sommeil a ses illusions charmantes, je
" croyais voir le chœur sacré des dieux applaudir à
" mes paroles. Je chantais les géants vaincus, Ence-
" lade et Typhée, et avec quelle joie le ciel recevait
" Jupiter tout rayonnant de ses triomphes. Mais une
" vaine image ne m'a pas trompé, et la porte d'ivoire
" ne m'a pas envoyé un songe imposteur. Le voilà
" bien le prince, le maître du monde, aussi haut que
" l'Olympe ; la voici bien telle que je l'ai contemplée,
" cette assemblée des dieux. Le sommeil ne pouvait
" me montrer rien de plus grand et la cour a égalé
" le ciel.

En princeps, en orbis apex æquatus Olympo !
En quales memini, turba verenda, Deos !
Fingere nil majus potuit sopor, altaque vati
Conventum cœlo præbuit aula parem."

" Rien ne pouvait être dit de plus poli, mais rien
" de plus païen. Après la description de la Rome
" païenne le poète, demande à l'empereur s'il ne recon-
" naît point ses pénates ? "

Agnoscisne tuos, princeps venerande, penates ?

Après Claudien le professeur cite Rutilius Nomatianus. Celui-ci paraît être tout le contraire du poète panégyriste, il excelle surtout dans le sarcasme et l'ironie, témoin ses vers contre les moines de l'île Capraria.

Processu pelagi jam se Capraria tollit,
Squalet lucifugia insula plena viris.
Ipsi se monachos graio cognomine dicunt.
Quod soli nullo vivere teste volunt
Munera fortunæ metuunt, dum damna verentur
Quisquam sponte miser, ne miser esse queat ?
Quænam perversi rabies tam stulta cerebri,
Dum mala formidas, nec bona posse pati ?

" Au loin sur la mer on aperçoit déjà l'île de Caprée " dont les rivages sont couverts d'hommes à robe " noire et à face maussade qui d'un nom grec se " disent moines parce qu'ils veulent vivre sans té- " moins, qui fuient les dons de la nature pour éviter " ses coups et se font misérables pour ne pas connaî- " tre la misère. Quelle est cette rage d'un cerveau " troublé de porter la terreur du mal jusqu'à ne pou- " voir souffrir le bien ? "

Ces insultes contre les moines ont été répétées de siècle en siècle contre tous les solitaires des ordres monastiques, et aujourd'hui, outre qu'elles n'ont pas le mérite d'être redites dans un langage aussi élégant, elle n'ont pas même, comme on le voit, celui de la nouveauté.

Puis vient Sidoine Apollinaire qui reconnaît Clau-

dien pour son maître. Il commit dans sa jeunesse plusieurs morceaux de poésie sur des sujets païens, tels que Vénus et Cupidon, Thétis et Pélée. Mais il sut écrire plus tard plusieurs ouvrages plus importants qui rachètent l'inanité de ses premiers passe-temps poétiques. D'ailleurs on sait qu'il est mort évêque de Clermont et qu'il fut canonisé.

Enfin le dernier qu'Ozanam cite est Fortunat, grand admirateur et fervent disciple de Claudien. A l'exemple de son maître, ce poète italien, qui mourut en France, ne laissait pas terminer une fête publique sans y avoir récité quelque poème pour prier les dieux de venir prendre part aux réjouissances des mortels.*

Dans les pages suivantes le professeur s'occupe du théâtre. "Une des comédies de ce temps, dit-il, "*le Jeu des sept sages*, composée vers la fin du "quatrième siècle, se trouve dans les œuvres d'Au-"sone. C'est un sujet que le moyen âge a beaucoup "répété et aimé. Cette comédie consiste en mono-"logues dans lesquels chacun des sept sages vient à "son tour débiter des maximes avec tout un appa-"reil dramatique.

"L'autre comédie est le *Querolus* du quatrième "siècle, que M. Magnier a très habilement commen-

* Lui aussi mourut évêque. On lui attribue l'hymme *Vexilla regis.*

" té, et qui n'est pas une des moindres preuves que
" ce savant ait réunies pour prouver la perpétuité
" des traditions théâtrales."

" Voici le sujet : un vieil avare appelé Euclion a
" caché son or au fond d'une urne, et, pour mieux le
" déguiser, il a rempli l'urne avec des cendres et a
" mis une inscription attestant que l'urne contient les
" cendres de son père ; puis il est parti le cœur tran-
" quille, pour un long voyage ; il meurt en route après
" avoir institué pour cohéritier de son fils un parasite,
" et l'avoir chargé d'aller trouver ce fils et de lui ap-
" prendre que dans une urne est caché tout l'or que le
" vieillard avait amassé. Le parasite arrive, et bien ré-
" solu à profiter seul du legs, il se fait passer pour un
" grand sorcier et introduire par Querolus, fils de l'a-
" vare, dans la maison : Querolus le laisse seul. Le sor-
" cier visite bien la maison, mais n'y trouve qu'une
" urne dont l'inscription lui dit qu'elle contient des
" cendres ; de dépit il s'approche de la fenêtre et jette
" l'urne qui vient se briser aux pieds de Querolus, et
" trahit ainsi son secret. Le parasite est assez hardi
" pour réclamer sa part, et il présente son testament,
" mais Querolus lui dit : " Ou tu savais ce que conte-
" nait l'urne, et alors je te considère comme un voleur ;
" ou tu ne le savais pas, et alors je te ferai punir comme
" violateur de tombeau ",..... et la comédie est finie.
" Mais c'est une page de plus à ajouter à toutes celles
" que je vous ai citées déjà pour compléter ce que trop
" souvent l'éducation classique dissimule : le revers

" de cette belle page de l'antiquité romaine. Querolus
" ne se borne pas, en effet, à faire la satire de tout ce
" qu'il y a de public, d'officiel, de solennel, dans la
" société ancienne, à trahir les mystères de perfidie
" et de cupidité de certains prêtres païens, à montrer
" comment, après avoir fait apporter les offrandes,
" ce sont eux qui les mangent, et ainsi de toutes les
" impostures qui faisaient le fond de ce culte ; il ne
" se borne pas non plus à persifler les devins, les
" augures, les astrologues et tous ceux qui spéculaient
" sur la crédulité publique ; il va plus loin, il fait
" connaître ce que sont les honnêtes gens du paganis-
" me, ce que c'est qu'un homme d'honneur digne
" d'être protégé par les dieux."

C'est dans un dialogue entre Querolus et le dieu lare qui protège la maison où se trouve le trésor, dialogue qui sert de prologue, que se rencontre cette singulière appréciation de ce que peut être un honnête homme païen, véritable satire malheureusement plus vraie qu'exagérée, et qui ne nous apprend rien de nouveau sur le paganisme, surtout sur celui de cette période de l'extrême décadence. Ozanam cite une partie de ce prologue où le cynisme affecte une forme plus étonnante par le fait qu'il est mis dans la bouche d'une divinité du foyer.

Sans doute, tout ce qui précède fait voir combien dans ce monde moitié païen, moitié chrétien la tradition littéraire était affaiblie ; mais quel est le secret, quel est le véhicule de la tradition littéraire ? N'est-ce

pas l'enseignement, sous quelque forme, en vertu de quelqu'autorité et à quelque degré qu'il soit donné ?

L'auteur parcourt rapidement les phases de l'enseignement chez les Romains et explique en même temps celles de la tradition littéraire.

Aux temps de la fondation de Rome, sous le règne de ses premiers rois, le père de famille à son foyer, entouré de ses dieux lares, représente Jupiter ; c'est lui qui règle et conduit tout dans la famille, l'enseignement comme toute autre chose. L'instruction était donc libre à cette époque et il n'y avait pas d'enseignement public. Plus tard l'instruction était encore libre, mais ceux qui la donnaient ne l'étaient point. On achetait au marché quelques-uns de ces philosophes qui coûtèrent jusqu'à quatre cent mille sesterces par an, et toute la famille étudiait sous leurs soins.

" Pendant l'âge d'or de l'empire romain, dit Oza-
" nam, pendant la plus longue et la plus belle période,
" présence simultanée d'un enseignement officiel, ho-
" noré, soutenu des encouragements de l'État, et ce-
" pendant, liberté générale qui permet à tout homme
" capable, instruit, de venir faire preuve de son
" savoir en entreprenant l'éducation de ses jeunes
" concitoyens."

A la fin de l'empire, il n'y avait plus d'enseignement privé, mais l'enseignement public était tout-puissant. Toutefois on ne voit, à proprement parler, l'enseignement officiel et autoritaire que sous les empereurs qui ont persécuté les chrétiens. Car, tandis

que Constantin s'était montré le protecteur des lettres, dictant les lois de l'enseignement, établissant les privilèges, les dotations et les prérogatives du professorat, Julien, dans le but d'exclure les chrétiens, décidait que celui qui prétendra à l'honneur d'enseigner devra se soumettre à l'examen de la commission municipale, de la curie, dont le jugement devra être sanctionné par l'approbation du prince.

" Plus tard Théodose le Jeune et Valentinien III " rendent un décret qui permet aux professeurs pri- " vés l'enseignement chez les pères de famille, mais " leur défend de tenir des écoles publiques, afin de leur " fermer cette voie qui mène à la fortune et peut-être " aux honneurs ; en même temps on interdit l'ensei- " gnement domestique aux professeurs publics, sous " peine de perdre leurs privilèges."

" César, dit Ozanam, paraît être le premier qui at- " tache à l'enseignement des privilèges, et qui en l'ho- " norant le modère et le contient ; Vespasien fixe " la dotation des professeurs publics à cent mille ses- " terces, et au Capitole s'ouvrent ces écoles impériales " que devait hanter la jeunesse de tout l'univers ; " Adrien bâtit l'Athénée, honore l'enseignement au- " quel il accorde des privilèges qu'Antonin étend aux " provinces ; Alexandre Sévère fonde des secours (*sti-* " *pendia*), aujourd'hui on dirait des bourses, pour les " écoliers pauvres et de familles honorables. "

Si l'on veut maintenant savoir ce que l'on enseignait dans les écoles, quelles étaient les sciences qui

s'exprimaient par la voix des maîtres, le professeur nous le dira dans les pages suivantes.

" L'enseignement supérieur à Rome comprenait " trois degrés : la grammaire, l'éloquence et le droit. " La grammaire et l'éloquence étaient enseignées " dans toutes les villes de la Gaule, comment n'au- " raient-elles pas été enseignées à Rome ? Le droit " avait ses chaires spéciales ; aucun enseignement ju- " ridique officiel n'existait dans les villes des pro- " vinces, et Justinien ne connaît que trois villes où il " y avait des écoles de droit : Rome, Constantinople " et Béryte. On étudiait donc le droit à Rome ; quant " aux autres connaissances qui formaient l'accessoire " indispensable d'une grande éducation littéraire, on " ne peut pas douter qu'elles n'y fussent professées, " puisque Cicéron, comme Platon, demandait des mu- " siciens et des géomètres pour en faire des orateurs, " pensant que sans ces connaissances, le discours serait " obligé de se réfugier dans les vaines déclamations, les " jeux d'esprit, les tirades sonores, au lieu d'être puisé " dans une instruction bien faite et dans les entrailles " même du sujet. La géométrie, la dialectique, l'as- " tronomie, la musique devaient donc entrer dans cet " ensemble de sciences enseignées à la jeunesse ro- " maine... Le nom de géométrie n'est pas pris dans " le sens moderne : il embrasse la géographie, la " science de la terre ; la musique ne se borne pas à la " théorie musicale, elle ne sépare pas l'art du chant " de l'art de la parole, et réunit les secrets de l'har- " monie avec les règles de la versification."

Au cinquième siècle, c'est-à-dire à l'époque qui nous occupe plus particulièrement, l'esprit de l'enseignement est encore profondément païen. Le professeur donne ici un aperçu d'un livre de Macrobe intitulé *les Saturnales*, sorte d'encyclopédie du savoir antique, tel qu'il était enseigné par les traditions littéraires. L'auteur du livre suppose que le jour des saturnales, un certain nombre d'hommes de lettres et de nobles se trouvent réunis chez Prétextat et que tous passent le jour en fêtes, en festins et en conversations philosophiques et littéraires : là se trouvaient assemblés, Symmaque, Flavianus, Cæcina, Albinus, Avienus, le rhéteur Eusèbe et le grammairien Servius. Le matin est consacré aux discussions sérieuses, on y parle de l'origine de la fête du jour et de cette fête on passe à une conversation générale sur les rites de la religion et chacun donne une idée de sa connaissane des mystères et des divinités. Puis il est question de Virgile ; Prétextat, Symmaque, le rhéteur Évangèle et Flavianus font tour à tour le plus grand éloge de l'*Énéide*. Le soir, l'humeur devient moins sérieuse après un festin des plus longs et des plus copieux et les sujets de conversation ne sont pas si abstraits.

Le cinquième siècle a été célèbre pour ses grammairiens. "Jamais, dit Ozanam, il ne s'est montré à Rome " une activité grammaticale plus prodigieuse qu'au " cinquième siècle : et c'est ce qui annonçait sa fin " prochaine ; il semblait qu'on eût hâte de sauver les " débris de ce beau langage vers par vers, fragment

" par fragment, de sauver quelques restes de tant
" d'auteurs qui allaient se perdre et dont on ne pou-
" vait recueillir que des lambeaux conservés par les
" grammairiens."

" Les deux grammairiens éminents de cette époque
" sont Donatus et Priscien : Priscien, si honoré en
" Orient, que Théodose le Jeune copiait de sa main les
" dix-huit livres de ses *Institutions grammaticales ;*
" Donatus, qui eut pour disciple saint Jérôme, Dona-
" tus commenté avec tant de persévérance à toutes
" les époques et dont le nom devint synonyme de
" grammaire. La grammaire de Donat, que nous
" avons entre les mains, est devenue le cadre, le type
" de toutes les grammaires modernes ; par sa clarté
" et sa brièveté elle a subjugué tout le moyen âge ;
" seulement elle fut pour les différents idiomes qui
" l'adoptèrent un lit de Procuste, trop court pour
" quelques-uns, trop long pour d'autres. Ainsi le
" *Donatus provincialis* dit qu'il n'y a que huit parties
" dans le discours, et il oublie l'article, qui cependant
" existait dans le provençal. Il y eut de même un Do-
" nat français, et comme nous n'avons pas de décli-
" naisons, il fut très difficile à l'auteur d'y faire ren-
" trer les noms français ; tout cela atteste les services
" rendus à nos pères et à notre langue par ce vieux
" maître que nous lisons peu.

" Tout ce prodigieux travail de critique et de gram-
" maire devait se résumer dans un livre qui en con-
" tînt les éléments essentiels, les resserrât et les pré-

" sentât sous une forme satisfaisante. Ces trésors de " l'antiquité allaient ainsi traverser, sans trop de " pertes, un temps orageux, où l'on jetterait beaucoup " de choses inutiles hors du navire. Le livre fut fait " par Martianus Capella, qui écrivait à Rome vers 470. " C'était un vieux rhéteur africain tout plongé dans " les disputes du barreau, et qui, comme il le dit lui- " même, ne s'était pas enrichi à plaider devant le pro- " consul. Il composa pour l'instruction de la jeu- " nesse, un livre intitulé : *De nuptiis Mercurii et Philo- " logiæ*, " des Noces de Mercure, dieu de l'éloquence, " avec la Philologie, qui était la déesse de la parole : " c'est déjà un titre bien vicieux que celui qui a besoin " d'être commenté.

" Pour que la tradition littéraire de l'antiquité " arrivât jusqu'au moyen âge, il fallait avant tout " qu'elle passât par le christianisme ; il fallait que " les lettres se fissent chrétiennes, que l'ecole voulût " entrer dans l'Église et que l'Église voulût ouvrir ses " portes à l'école. Il ne s'agissait pas d'une question " facile, mais d'un problème qui devait tourmenter " pendant de longs siècles l'esprit humain, qui n'a pas " cessé de le tourmenter ; il s'agissait de conclure un " traité qui semble n'avoir jamais été définitif, tant il " a fallu le recommencer et tant nous le voyons en- " core se débattre dans les temps où nous sommes ! Il " y avait à résoudre ces questions immortelles des " rapports de la science et de la foi, de l'alliance de " l'Évangile et de la littérature profane, de la concor-

" dance de la religion et de la philosophie. Ces ques-
" tions, qui sont encore posées tous les jours, étaient
" aussi, et autant que jamais, celles des siècles où
" nous entrons."

Au cinquième siècle ces questions étaient d'autant plus obscures que, comme nous l'avons vu, l'enseignement était plus profondément païen. Les philosophes alexandrins et leurs disciples, rhéteurs comme poètes, avaient mis toutes les sciences et les beaux-arts au service des dieux. L'enseignement était si exclusivement païen que Tertullien n'hésitait pas à dire qu'il était impossible à un chrétien d'enseigner les lettres. " Car, disait-il, il faut qu'ils enseignent les
" noms des dieux, leurs généalogies, les attributs que
" leur prête la Fable ; qu'ils observent les solennités
" et les fêtes païennes d'où dépendent leurs émolu-
" ments.... La première redevance apportée par l'é-
" lève est consacrée à l'honneur et au nom de Mi-
" nerve..... les étrennes se donnent au nom de Janus ;
" et si les édiles sacrifient, c'est jour férié." Tertullien conclut en défiant celui qui enseigne les lettres de pouvoir se dégager de ces liens d'idolâtrie.

Ce qui devait surtout retarder l'entrée des lettres dans le christianisme, c'était la volupté et le charme qu'on avait su donner, à cette époque, aux fables du paganisme, c'était de plus les grâces et les séductions des muses païennes comparées aux doctrines sévères et pleines de mortification du christianisme. Delà le grand nombre d'apostasies parmi les hommes de let-

tres de ce temps. Témoin le jeune Licentius, né chrétien, mais désertant bientôt la vraie religion pour le service des muses, malgré les conseils et les exhortations de saint Augustin.

Cependant quelques hommes de lettres, plus courageux que le plus grand nombre des savants de l'époque, se jetèrent à la recherche de la vérité et finirent par la trouver. Les premiers, ils font entrer les lettres dans le christianisme, nous verrons plus loin comment l'Église a accepté cet héritage. Ce sont d'abord trois des plus remarquables adeptes des écoles philosophiques de la Grèce, Quadratus, Athénagore et saint Justin, puis viennent les rhéteurs, Tertullien, Arnobe et Lactance; plus tard, au quatrième siècle, on verra parmi les chrétiens des lettrés comme saint Basile, les deux Apollinaire et Prohérésius. Ici Ozanam nous cite en particulier la conversion de Victorin, un des plus savants professeurs et l'un des plus éloquents orateurs de Rome.

Cette situation nouvelle fait surgir deux écoles. La première se prononce pour l'accord de la foi avec la science et désire conserver les lettres et la philosophie antiques pour y choisir ce qu'il y a de bon dans les connaissances et la sagesse des anciens et repousser ce qu'il y a de faux dans leurs doctrines.

La seconde école, effrayée par l'immixtion de la philosophie et des lettres païennes dans le christianisme, trouve plus court de retrancher les lettres que de les émonder, plus facile de montrer l'impuissance et les

contradictions de la philosophie que de démêler les doctrines les plus sages que le christianisme peut accepter d'avec les préceptes faux qu'il doit rejeter Pour cette école il n'y a pas d'accord possible entre la religion et les lettres, ni entre le christianisme et la philosophie.

Les partisans de la première école suivent les maximes de saint Paul, qui reconnaît l'insuffisance de la raison et la puissance de la raison, le danger des lettres et l'utilité des lettres. L'Église grecque accepte généralement les maximes de cette école, elle est suivie dans les écoles catéchétiques d'Alexandrie comme dans les écoles théologiques d'Antioche, de Césarée et d'Édesse. Les plus zélés défenseurs de ce parti sont d'abord saint Pantène, saint Clément d'Alexandrie et Origène, puis viennent Grégoire de Nysse, Eusèbe Synesius et Nemesius et, plus tard, saint Basile et saint Grégoire de Nazianze.

La seconde école a pour défenseurs Arnobe, Lactance et surtout Tertullien. Ce dernier s'écrie : " Quoi " de commun entre Athènes et Jérusalem, entre l'A- " cadémie et l'Église, entre les hérétiques et les chré- " tiens ? Notre doctrine vient du Portique, mais du " Portique de Salomon, qui nous apprend à chercher " Dieu dans la simplicité de notre cœur. Qu'ils s'ac- " cordent donc avec lui, ceux qui veulent nous faire " un christianisme stoïcien, un christianisme platoni- " cien, un christianisme dialectique. Pour nous, nous " n'avons pas besoin de science après le Christ, ni d'é-

" tudes après l'Évangile, et quand nous croyons, nous " ne cherchons plus." *

Voici comment saint Jérôme se défend contre Magnus qui l'accuse de remplir ses livres de souvenirs profanes et de citer à tout instant Cicéron, Horace et Virgile. Saint Jérôme répond : " Que son interlocuteur " ne lui eût jamais adressé un tel reproche s'il con- " naissait l'antiquité sacrée. Saint Paul plaidant à " l'Aréopage la cause du Christ, ne craint pas de " faire servir à la défense de sa foi l'inscription d'un " autel païen et d'invoquer le témoignage du poète " Aratus. L'austérité de sa doctrine n'empêche pas " l'apôtre de citer Épiménide dans l'épître à Tite, et " ailleurs un vers de Ménandre. C'est qu'il avait lu " dans le Deutéronome comment le Seigneur permit " aux fils d'Israël de purifier leurs captives et de les " prendre pour épouses. Et quoi donc d'étonnant si, " épris de la science du siècle à cause de la beauté de " ses traits et de la grâce de ses discours, je veux, d'es- " clave qu'elle est, la faire Israélite ?"

Quant à saint Augustin, quelque temps après sa conversion on le trouve dans sa retraite de Cassiciacum commentant avec ses amis et élèves Trygetius et Licentius l'*Hortensius* de Cicéron et lisant Virgile. Ce grand docteur de l'Église parle toujours avec respect des platoniciens et dans son livre de la *Cité de*

* Tertullien, *de Præscriptione hæreticorum*, c. VIII.

Dieu il dit à la fin : " J'aurais pardonné aux païens si, " au lieu d'élever un temple à Cybèle, ils eussent " dressé un sanctuaire à Platon où on lirait ses livres." Ailleurs, dans le beau livre de l'*Ordre*, saint Augustin dit en parlant de la philosophie: " Si donc ceux qu'on " nomme les philosophes, et surtout les platoniciens, " ont des doctrines vraies et qui s'accordent avec la " foi; non seulement il ne faut pas en prendre om- " brage, mais il faut les revendiquer comme sur d'in- " justes possesseurs. Car, de même que les Égyptiens " n'avaient pas seulement des idoles que le peuple " d'Israël devait fuir et détester, mais des vases et " des ornements d'or et d'argent, et des vêtements que " ce peuple emporta dans sa fuite, ainsi les sciences " des gentils ne se composent pas seulement de fic- " tions superstitieuses que le chrétien doit tenir en " horreur, mais on y trouve les arts libéraux qui " peuvent se prêter au service de la vérité et de sages " préceptes de morale comme autant d'or et d'argent " qu'ils n'ont point créé, mais tiré pour ainsi dire des " mines de la Providence, distribuées par toute la terre, " et que le chrétien a droit d'emporter avec lui quand " il se sépare de leur société."

" La question, dit Ozanam, était résolue et la dis- " pute finie pour bien des siècles. Sur la parole d'Au- " gustin et par les mêmes motifs, tous les âges qui " suivront accepteront l'héritage des anciens, mais " l'Église l'accepte comme il convient à une tutelle " sage, comme on accepte les successions des mineurs,

" c'est-à-dire sous bénéfice d'inventaire. C'est par la " même raison que se déterminent Cassiodore, Bède, " Alcuin ; tous, par un phénomène intellectuel qu'il est " bon de signaler, tous plus frappés des comparaisons " que des raisons, des images que des grands motifs, " répéteront cette parabole que le christianisme a dû " faire comme le peuple hébreu en sortant de l'Égypte, " et emporter les vases d'or et d'argent de ses enne- " mis. Ce sera sur cette parole que les sciences, les " arts, les traditions de l'antiquité passeront au moyen " âge ; c'est ainsi que ce grand problème a été résolu " et que s'est fait le nœud littéraire et intellectuel qui " devait réunir les deux âges."

Le professeur, avant de terminer sa leçon, nous explique comment Virgile, que l'antiquité reconnaissait comme le poète le plus savant sur les rites du paganisme, l'héritier même de la tradition sacerdotale, devint au moyen âge presque un des prophètes de la religion chrétienne. Depuis le savant Eusèbe, au quatrième siècle, qui le considère comme un des précurseurs du christianisme, à cause de sa quatrième églogue, jusqu'au pâtre du treizième siècle, qui, en faisant visiter aux voyageurs le tombeau du poète, leur montrait auprès une petite chapelle où, disait-il, Virgile *entendait la messe !* tous s'accordent à le considérer comme un de ceux qui ont prédit la venue du Messie et comme un représentant du culte chrétien.

La tradition rapporte que saint Paul alla visiter le tombeau de Virgile, que là il lut la quatrième églogue

et ne partit pas sans avoir répandu d'abondantes larmes sur la tombe de ce grand homme. On chanta longtemps dans la cathédrale de Mantoue un hymne rimé où l'on racontait la visite du saint à la tombe du grand poète.

V

LA THÉOLOGIE. — LA PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE. (*)

Dans cette société si savante et si polie des Romains du quatrième et du cinquième siècle, société que nous avons étudiée surtout par Symmaque, nous avons trouvé le fétichisme réduit en doctrine, la croyance des philosophes à la présence permanente des dieux dans les idoles, la prostitution religieuse et les sacrifices humains. La raison n'avait donc pas réussi à améliorer les philosophes pas plus que les peuples et à empêcher la décadence qui se montrait en toutes choses.

" La raison, dit Ozanam, est assurément puissante; " elle est en nous, elle y est toujours ; il n'est pas de " temps si malheureux où elle ne donne signe de sa " présence et de son pouvoir, mais on peut dire que la " raison est liée en nous, qu'elle y est captive et ne " peut rien jusqu'au moment où la parole du dehors

(*) Dixième et onzième leçons.

" la réveille..... Quand on parle
" à l'âme, il est impossible qu'elle ne réponde pas, et
" le premier effort de la parole, c'est de faire qu'elle
" se jette, pour ainsi dire, au devant de cette autre
" intelligence qui vient à elle; et cette adhésion à la
" parole, c'est ce qu'on appelle, dans l'ordre de la na-
" ture, la foi humaine, à laquelle correspond, dans
" l'ordre théologique, la foi divine et surnaturelle.

" Ainsi la raison et la foi sont deux puissances pri-
" mitives, distinctes, mais non pas ennemies, car elles
" ne sauraient se passer l'une de l'autre; la raison ne
" se réveillant qu'autant que la parole la provoque, et
" la foi ne se donnant qu'autant que l'obéissance à la
" parole est raisonnable."

Nous avons vu que le christianisme prêchait la concordance perpétuelle de la raison et de la foi. Bien plus il élève la raison et la nature au-dessus d'elles-mêmes.

Cependant le christianisme établit la nécessité d'un verbe extérieur provoquant la raison et lui répondant. Ce verbe extérieur s'exprimait par une suite de révélations, dont la première remontait aux commencements du monde, et avait fait la première éducation du genre humain, révélation renouvelée ensuite par Moïse et enfin conservée, étendue, fixée pour jamais dans l'Évangile.

" Jamais un appel aussi fort n'avait été fait à cette
" puissance intérieure de l'esprit humain que celui
" qui lui fut adressé du haut du Calvaire; et, lorsque

" cette parole : *Consummatum est*, qui demandait la foi
" du genre humain, se fut exhalée des lèvres de celui
" qui était venu apporter la vie et la délivrance à
" l'humanité, aussitôt on put voir un prodige sans
" exemple : dans ce monde en décadence, corrompu
" et pour ainsi dire éteint, se réveilla une force de foi
" que personne n'aurait supposée. Un théologien
" allemand, critiquant le texte des Évangiles, a dit
" que la supposition y éclatait d'une manière mani-
" feste au passage où il est raconté que le Christ, cô-
" toyant le lac de Génézareth et rencontrant des pê-
" cheurs, leur dit : *Suivez-moi*, et que, laissant leurs
" filets, ils le suivirent. Le critique déclare que, pour
" lui, à leur place, il n'aurait jamais suivi ; qu'il ne
" comprend pas l'inconséquence et le peu de logique
" de ces bateliers, abandonnant leurs filets et leurs
" barques pour suivre le premier passant qui leur
" promet la vie éternelle. C'est là, en effet, qu'est le
" prodige, et je le trouve bien moins encore dans ces
" deux ou trois Galiléens que dans ces populations
" innombrables du monde grec, asiatique, romain,
" qui s'arrachent tout à coup, non pas à leurs ba-
" teaux, à leur travail de chaque jour, à la sueur de
" leurs fronts, mais aux plaisirs, aux voluptés, à cette
" vie de délices que le monde ancien entendait bien
" autrement que nous, pour se précipiter dans les
" difficultés, dans les privations, dans les sacrifices
" de la vie chrétienne, de cette vie bien plus difficile
" que la mort ; car la foi des martyrs me touche, la

" foi de ceux qui meurent me touche ; mais je suis
" encore plus ému de la foi de ceux qui vivent au mi-
" lieu d'un monde qui ne les connaît plus, et qui sont
" voués à la haine et à l'exécration du genre humain.
" Cependant leur nombre croît et leur énergie se per-
" pétue, et les premiers siècles se passent unique-
" ment sous l'empire de cette foi ; c'est ce que nous
" attestent les écrits, les lettres échangées entre les
" premiers pasteurs de ces communautés chrétiennes,
" comme saint Clément, saint Ignace, saint Poly-
" carpe."

Lorsque plus tard les philosophes païens attaquèrent les chrétiens et les défièrent de prouver leurs dogmes, on vit surgir de grands savants, comme saint Justin, Athénagore et Tertullien, qui mirent de l'ordre dans les croyances des chrétiens, écrivirent tout ce qu'on savait de ces révélations, les défendirent avec éloquence et les entourèrent de tout le prestige de la science. Plus tard viendront saint Pantène, saint Clément d'Alexandrie et Origène qui consacreront toute leur existence à l'interprétation des Écritures et à l'explication des dogmes du christianisme. Bien plus, en s'emparant de ces sources immortelles de vérité et en donnant la marche à suivre pour les découvrir et les enseigner, Origène se trouve à être le premier véritable théologien, le premier qui ait posé les éléments et établi tout l'ensemble d'une théologie chrétienne ; et cela, toutes réserves faites quant à ses erreurs.

Les quatrième et cinquième siècles verront l'âge d'or

de cette théologie. Ce sont les siècles de foi, c'est l'époque où la foi combat et est victorieuse partout. L'Orient sera tout illuminé de la science et de l'éloquence de saint Athanase, de saint Basile, de saint Grégoire de Nazianze et de saint Jean Chrysostôme, tandis que saint Jérôme, saint Augustin et saint Ambroise éclairent avec les flambeaux du nouveau culte tout l'Occident. Et ce n'est pas trop de toutes ces lumières pour dissiper les ténèbres du paganisme, des philosophes des différentes écoles et des hérésiarques ; car l'Eglise en ces temps était attaquée en dehors par le paganisme et la philosophie et minée en dedans par l'hérésie.

La première en date est celle des manichéens, qui parut au commencement du troisième siècle. Son fondateur Manès, né en Perse, eut pour maître l'hérétique Thérébinthe et emprunta à la religion de Zoroastre, les principales doctrines de son hérésie. Cette religion de Zoroastre a pour fond une lutte continuelle entre le monde de lumière et le monde de ténèbres. Ormuzd qui représentait le bien et Ahriman le mal, se livraient un combat perpétuel sur les frontières de ces deux mondes. Il y avait de plus un principe médiateur qui s'appelait Mithra et son culte transporté en Occident avait rencontré une si étrange popularité, qu'à Rome, Commode osa lui immoler un homme et que Julien établit les fêtes mithriaques à Constantinople ; des monuments innombrables attestent ce culte dans le Tyrol, dans les Gaules, à Milan, et jusqu'au fond de la Germanie.

L'hérésie prêchée par Manès avait ce dualisme persan, et de plus elle se rapprochait du bouddhisme par la division des âmes en trois catégories. Les premières, les âmes *pneumatiques*, sont les âmes parfaites, puis viennent les âmes *psychiques*, celles qui sont passionnées, mais pas assez fortes pour triompher des passions, et enfin les âmes *hyliques*, qui sont les âmes matérielles et au pouvoir des démons. L'avenir de ces âmes après la mort est l'incorporation dans d'autres corps d'hommes ou d'animaux, ou le retour au soleil selon qu'elles auront bien ou mal vécu ; c'est le dogme de la métempsycose.

Pour expliquer le mélange du bien et du mal, Manès attribuait la création à deux principes, l'un essentiellement bon qui est Dieu, l'esprit ou la lumière, l'autre essentiellement mauvais, le diable, la malice ou les ténèbres. Il rejetait l'Ancien Testament, regardant Jésus-Christ comme étant seul entre les prophètes sorti du sein de la lumière. Manès se disait le divin Paraclet dont la venue avait été annoncée par Jésus-Christ.

Il trouva un grand nombre de partisans et répandit sa doctrine jusque dans l'Inde et la Chine ; il la fit même adopter par le roi de Perse Sapor Ier.

Saint Augustin était lui-même un des disciples de Manès, avant que la parole de saint Ambroise vînt l'arracher à ces erreurs. Il en fut plus tard le plus redoutable adversaire.

" Il y a, dit Ozanam, deux autres hérésies que je " désire surtout faire connaître : l'arianisme et le péla-

" gianisme. De toutes les doctrines philosophiques de
" l'antiquité qui pouvaient avoir un certain prestige
" pour des intelligences chrétiennes, deux surtout de-
" vaient les frapper davantage: la doctrine de Platon
" et celle de Zénon ; l'une, la plus élevée par la mé-
" taphysique, l'autre, la plus saine par la morale."

L'hérésie d'Arius a beaucoup des principes de Platon et celle de Pélage se rapporte plus aux doctrines de Zénon.

Arius, né à Alexandrie à la fin du troisième siècle, fut ordonné prêtre dans un âge avancé. Il commença en 312 à prêcher sa doctrine, qui consistait surtout à répudier le mystère de la sainte Trinité. Il niait la consubstantialité du Père et du Saint-Esprit, du Fils avec le Père. Dieu est trop pur, disait-il, pour agir directement sur la création ; c'est pourquoi il a créé le Verbe ou le Saint-Esprit, qui est plus divin que la création, mais qui n'est pas Dieu, jouissant de tous les attributs divins dans une proportion très considérable, mais pas infinie, saint mais non pas immuable dans sa sainteté et pouvant déchoir, enfin créé et non éternel. Quant au Fils, il prétendait que Jésus-Christ n'était qu'une simple créature tirée du néant et il niait complètement sa divinité.

L'arianisme fit de grands progrès malgré qu'il fût très habilement combattu par saint Athanase. Cette hérésie dura jusqu'au commencement du huitième siècle.

Les préceptes philosophiques de Zénon—ses disci-

ples prirent le nom de *stoïciens*—étaient d'une morale sévère et digne; aussi ont-ils fait de nombreux partisans. Ceux surtout qui se réfugiaient dans les déserts, fuyant le monde pour aller mortifier leur chair, ceux-là étaient les plus portés vers cette école dont l'austérité était pour eux le sujet de longues méditations. C'est cette doctrine de Zénon qui de tant de pieux solitaires a fait de véritables hérétiques, et c'est aussi de cette doctrine qu'est sortie l'hérésie de Pélage.

Ce moine, dont le vrai nom était *Morgan* (qui veut dire maritime en langue celtique), naquit en Irlande, suppose-t-on, et vint à Rome vers la fin du quatrième siècle. Égaré par le stoïcisme, il se mit à prêcher cette hérésie que la nature n'a pas souffert du péché originel et qu'elle est toujours en mesure de s'élever jusqu'à Dieu par sa seule force. Il niait la nécessité de la grâce et le péché originel, par conséquent la nécessité du baptême.

Saint Augustin fut encore ici le champion suscité par la Providence pour combattre cette erreur. Il ne fallut pas moins de quatre conciles, dont un œcuménique (Éphèse, 431) pour terrasser cette hérésie qui dura pendant deux siècles.

" Il faut constater ici, dit Ozanam, que le christia-
" nisme en repoussant ces erreurs, repoussait en même
" temps l'idée d'être une philosophie pour rester ce
" qu'il s'était annoncé : une religion. Lactance l'avait
" résumé dans une phrase mémorable : " Le christia-
" nisme ne peut pas être une philosophie sans religion

" ni une religion sans philosophie." Le christianisme " c'est un dogme, et par conséquent plus qu'une opi- " nion, mais c'est un dogme souverainement raison- " nable. En effet, si le pélagianisme et l'arianisme " eussent triomphé, si le christianisme était devenu " une philosophie, voici les conséquences : d'un côté " Arius supprimait les rapports du Christ avec Dieu, " Pélage les rapports de l'homme avec le Christ, " puisqu'il niait la grâce, le péché originel, la ré- " demption ; ainsi tous les rapports surnaturels étaient " rompus entre l'homme et Dieu, et dès lors toute re- " ligion périssait ; car la religion (religare) c'est un " lien entre deux extrêmes, entre l'homme et Dieu, " entre le fini et l'infini : en même temps disparais- " saient les mystères, c'est-à-dire le principe de la foi " et le principe de l'amour ; il restait un déisme savant, " subtil, mais un déisme faible, et comme le seront " toujours les opinions scientifiques, impuissant pour " féconder et régénérer l'humanité tout entière."

" La théologie, dit Ozanam, descend de la foi à la " raison et la philosophie remonte de la raison à la " foi. Ce retour de l'esprit vers des vérités qu'il a " aperçues de loin, qui lui ont été manifestées dans " l'ombre des mystères, mais qu'il veut contempler de " nouveau et face à face, est un besoin irrésistible et " impérissable de la nature humaine. Aussi quelle " est la religion vraie ou fausse du sein de laquelle " ne soit sortie une philosophie pour la confirmer ou " pour la contredire ? Ces deux grandes vérités, Dieu

" et l'immortalité de l'âme, ces deux vérités à la fois
" souverainement aimables et souverainement effray-
" antes, n'ont jamais cessé de poursuivre l'humanité,
" et par un chemin ou par un autre ont cherché à
" parvenir jusqu'à elle. De tout temps la philosophie
" a trouvé deux voies pour atteindre ces idées dont
" l'attrait la ravissait : l'une de ces voies est l'étude,
" le raisonnement laborieux qui, à chaque instant,
" s'arrête pour se rendre compte du pas qu'il a fait ;
" ce raisonnement méthodique, c'est la logique, la
" science de lier les idées, d'entasser l'Ossa sur le
" Pélion pour escalader jusqu'à Dieu ; mais les mon-
" tagnes sont lourdes à soulever, la dialectique n'est
" pas un médiocre effort pour l'esprit humain, et sou-
" vent son ambitieux édifice s'est écroulé avant
" qu'il fût seulement à moitié construit. C'est pour-
" quoi l'homme s'est retourné d'un autre côté, et,
" apercevant qu'à certaines heures il était illuminé
" par des vérités qu'il n'avait pas cherchées, que l'ins-
" piration avait ses instincts et la contemplation ses
" éclairs, il s'est demandé pourquoi il ne contemple-
" rait pas ; il a cherché alors une autre méthode qui
" consiste dans l'effort de la volonté, dans la purifica-
" tion du cœur, dans le travail intérieur de l'amour,
" en un mot, au lieu de la logique, il a mis sa con-
" fiance dans la morale ; en se rendant digne de Dieu,
" il a pensé qu'il pourrait aussi se rendre capable de
" le contempler. Ces deux méthodes, l'une qui pro-
" cède par le raisonnement, par la logique, l'autre qui

" procède par la contemplation, par l'amour moral, " ont constitué deux philosophies: le dogmatisme et " le mysticisme."

Aux temps les plus reculés on voyait dans l'Inde des contemplateurs qui, fuyant toute société humaine, passaient leur temps à mortifier leur chair. Ces mêmes solitaires inventèrent plusieurs systèmes de philosophie en essayant de rendre compte des révélations qu'ils prétendaient avoir reçues d'en haut.

Mais de tous les pays c'est certainement la Grèce qui produisit le plus grand nombre de métaphysiciens et les plus illustres philosophes. Parmi ceux qu'on peut appeler dogmatiques, on voit au premier rang Aristote, Platon et Socrate, et parmi ceux qui ont préféré le mysticisme, on compte en premier lieu Pythagore.

" Platon, dit le professeur, a poussé la science de " Dieu plus loin qu'aucun des anciens ; il a conçu Dieu " surtout comme l'idée du bien, par qui les êtres sont " nécessairement intelligibles et par qui ils existent ; " c'est un Dieu bon qui par bonté a produit le monde, " mais il ne l'a pas tiré du néant, il l'a produit avec la " matière antérieurement existante qu'il a fait sortir " du chaos dans lequel elle s'agitait, et il a combattu " contre cette matière rebelle qui modifie, gâte et cor- " rompt ses œuvres. Ce Dieu de Platon est bien grand, " mais il n'est pas libre, il n'est pas seul, il vit éter- " nellement côte à côte avec la matière indisciplinée, il " est vaincu dans ses efforts par la résistance qu'elle " lui oppose, il n'est maître qu'à demi ; ce Dieu grand,

" bon, mais qui n'est pas libre, qui n'est pas seul, ce
" n'est pas Dieu. "

Quant à Aristote, il a embrassé toutes les sciences de son temps et il en a même créé plusieurs. Ses écrits forment une sorte d'encyclopédie, et pendant un grand nombre d'années ils posèrent la borne du savoir humain et jouirent d'une autorité absolue. Aristote fonde la démonstration de l'existence divine sur la continuité du mouvement, et il présente Dieu comme la fin ou le but du monde, comme le centre auquel tout aspire. " Ce Dieu d'Aristote, dit Ozanam, est puissant,
" intelligent, il trouve son bonheur dans la contem-
" plation de soi-même, mais il n'est pas bon, il n'aime
" pas ses œuvres, il n'aime que lui ; il est donc plus
" imparfait encore que le Dieu de Platon."

A la suite de ces deux illustres métaphysiciens viennent d'autres philosophes, comme Epicure avec son système d'atomes, Zénon qui représente Dieu comme un grand animal, une substance corporelle, et Pyrrhon avec le doute universel. Voilà où en était la philosophie païenne lorsque le christianisme prit naissance !

L'Église luttait depuis longtemps contre le paganisme et contre toutes les écoles philosophiques, et déjà les Pères de l'Église avaient écrit des ouvrages de métaphysique très importants, lorsque la philosophie chrétienne se produisit avec saint Augustin. Les Pères de l'Église, entraînés dans les débats d'une polémique ardente, n'eurent pas le loisir d'en résumer la pensée, de la réduire en système et de construire une philoso-

phie. Saint Augustin devait être le premier à inaugurer les deux méthodes de la philosophie chrétienne : la philosophie mystique et la philosophie dogmatique.

Cœur droit, noble et très aimant, Augustin aimait le beau et le bon, le bien et l'ordre. Il aimait avec emportement et son attachement était durable. Le passage suivant de ses *Confessions* où il dépeint l'état de son âme à la mort d'un ami, donnera une idée de l'ardeur de son cœur, quoiqu'il ne s'agisse ici que d'amitié : " Mes yeux, dit-il, le cherchaient de toutes parts, et " on ne me le rendait point, et je haïssais toutes choses " parce qu'elles ne me le montraient pas, parce qu'elles " ne pouvaient plus me dire : Voici qu'il va venir tout " à l'heure, comme lorsqu'il vivait, et qu'il était ab- " sent. Je portais donc mon âme déchirée et saignante, " impatiente de se laisser porter ; et je ne savais où la " poser, car elle ne reposait ni dans les aimables bo- " cages, ni dans les jeux et les champs, ni dans les " lieux parfumés, ni dans les festins, ni dans les vo- " luptés, ni enfin dans les livres et les vers."

La doctrine des manichéens, vers laquelle il s'était porté, favorisait les impulsions de ce cœur à la recherche de quelqu'un ou de quelque chose à aimer. Plutôt que de ne rien croire du tout, Augustin préférait s'imaginer avec les disciples de Manès que les plantes exhalent différentes parties de l'âme du monde avec leurs parfums, et que la feuille qu'on détache de l'arbre verse une larme de douleur.

Augustin lisait beaucoup et ses auteurs favoris

étaient Cicéron et Virgile. Toutefois cette lecture ne le satisfaisait pas, car il ne pouvait pas y trouver le nom du Christ dont il cherchait à connaître toute la vie et dont le nom seul faisait vibrer une corde tendre et sensible dans son cœur.

Augustin professa la rhétorique successivement à Tagaste, à Carthage et à Milan. Dans cette dernière ville il eut occasion de connaître saint Ambroise qui, joignant ses efforts à ceux de sainte Monique, réussit à le convertir.

" Bien peu de temps après le jour de cette conver-
" sion, dit Ozanam, Monique allait rendre son âme à
" Dieu ; mais le moment de sa mort n'était pas encore
" venu, et tous deux, la mère et le fils, étaient à Ostie,
" se disposant à s'embarquer sur le navire qui devait
" les ramener en Afrique. Comme un soir ils étaient
" tous deux appuyés sur le bord d'une fenêtre, consi-
" dérant le ciel, ils se mirent à parler des espérances
" de l'immortalité : et alors, dit saint Augustin, après
" avoir traversé tout l'ordre des choses visibles, consi-
" déré toutes les créatures qui rendent témoignage de
" Dieu, au-dessus des astres, au-dessus du soleil, ils
" arrivèrent jusque dans la région de l'âme, et là, ils
" trouvèrent que leurs aspirations n'étaient pas satis-
" faites, et ils parvinrent jusqu'à la sagesse éternelle
" et créatrice ; et, tandis que nous parlions ainsi, con-
" tinue saint Augustin, nous y touchâmes, et con-
" cluant, il déclare que si cette contemplation d'un
" moment eût duré toute l'éternité, elle aurait suffi,

" plus même qu'il était nécessaire, à son éternel bon-
" heur. Ainsi, saint Augustin par cette voie de la pu-
" rification, de l'illumination, de la contemplation,
" était arrivé jusqu'à Dieu, et sous ce rapport, ses
" *Confessions* ne sont qu'un grand livre de philosophie
" mystique."

Saint Augustin fut baptisé à l'âge de trente-deux ans et aussitôt après sa conversion, il abandonna l'enseignement, retourna à Tagaste où il distribua ses biens aux pauvres et se consacra au jeûne et à la prière. Quelque temps après, en 391, il fut ordonné prêtre, malgré sa résistance, par Valère, évêque d'Hippone, et il lui succèda en 395. Les premiers traités philosophiques de saint Augustin sont des conversations sur la métaphysique, des discussions sur la philosophie entre lui et ses amis et disciples Trygétius, Alypius et Licentius: ces entretiens ont été publiés sous les titres suivants : les livres *contra Academicos ; De ordine ; De vitâ beatâ ; De quantitate animæ ; De immortalitate animæ.* A ces travaux il faut ajouter ses *Soliloques* et ses traités sur la grâce et le libre arbitre. Il y a de plus ses *Révélations*, où il juge les écrits et les opinions de sa jeunesse, et ses *Confessions*, où il fait l'histoire de ses erreurs et de sa conversion miraculeuse. Son ouvrage intitulé *la Cité de Dieu* passe toutefois pour être son chef-d'œuvre. Si aux ouvrages que nous venons d'énumérer on ajoute encore des *Traités sur l'Écriture*, un *Commentaire sur les Psaumes*, des *Sermons* et des *Lettres*, on pourra se faire une idée de l'im-

mense travail accompli par le saint évêque d'Hippone.

Tous ces ouvrages contiennent la philosophie mystique et dogmatique de saint Augustin. Dans plusieurs endroits de ces livres le savant docteur de l'Église s'abandonne aux considérations les plus élevées, les plus hardies, les plus judicieuses, avec la plus grande rectitude, sans la moindre subtilité. C'est ainsi, ajoute Ozanam, qu'après avoir établi que le temps est la mesure du mouvement, il conclut par cette admirable parole : " Ainsi toute ma vie n'est que succession, dissi-
" pation. Mais votre main m'a rassemblé dans le
" Christ, mon Seigneur, médiateur entre votre unité
" et notre multitude afin que, ralliant mon être dissi-
" pé au caprice de mes anciens jours, je demeure
" à la suite de votre unité, sans souvenance de ce qui
" n'est plus, sans aspiration inquiète de ce qui doit
" venir."

Saint Augustin mourut dans sa ville épiscopale d'Hippone durant le siège de cette ville par les Vandales. Les œuvres de ce grand saint, passant à travers les siècles orageux du moyen âge, allèrent féconder la France, l'Italie et l'Espagne et y inspirèrent tant de grands esprits, tant de saints docteurs.

Saint Anselme, qui viendra six siècles plus tard, résumera les preuves de l'existence de Dieu données par saint Augustin, les rassemblera et les mettra sous une forme plus méthodique et plus rigoureuse.

" A son tour, dit Ozanam, saint Thomas d'Aquin

" développera les théories de saint Anselme sur les
" preuves de l'existence de Dieu ; enfin, quand vien-
" dra le dix-septième siècle, qui peut-être avait quel-
" que droit d'être difficile en matière de génie, de
" philosophie, de vérité, le dix-septième siècle ne
" trouvera rien de plus grand à faire que de remettre
" en lumière, sous une autre forme, les doctrines de
" saint Augustin ; et Descartes, Leibnitz ne feront
" pas autre chose que reproduire sa méthaphysique
" pour lui donner plus de vigueur et de correction.
" Ce sera tout l'effort de ces grands hommes et tout
" le travail de Malebranche dans son ouvrage de *la*
" *Recherche de la vérité*, de Malebranche qui, dans l'épi-
" graphe de ses œuvres, se fera gloire, comme saint
" Augustin, d'écouter le maître intérieur qui nous
" parle une langue éternelle, de Malebranche enfin
" qui fera profession de tout voir en Dieu."

" C'est cette grande et puissante métaphysique chré-
" tienne à laquelle a été suspendu, depuis le cin-
" quième siècle jusqu'à nos jours, tout l'ensemble de
" la civilisation moderne. Son action reste inaperçue
" au milieu des passions et du tumulte des affaires
" présentes ; mais chez les nations sérieuses, éclairées
" des temps modernes, c'est la métaphysique qui est
" au fond de toutes choses et qui les conduit ; c'est
" elle qui a formé l'opinion publique des peuples chré-
" tiens ; c'est elle qui gouverne tout, qui a donné la
" raison première de toutes les institutions au milieu
" desquelles nous vivons. Dante, arrivé au sommet du

" paradis, voit Dieu comme un point mathématique,
" qui n'a ni longueur, ni largeur, mais autour duquel
" roulent les cieux :

" Da qual punto
Dipende il cielo e tutta la natura."

" La métaphysique, l'idée de Dieu, est ce point au-
" quel est suspendu tout le ciel de nos pensées, de
" notre nature, de nos éducations, toute la société,
" toute la civilisation chrétienne. Tant qu'on n'aura
" pas ébranlé ce point, tant qu'on n'aura pas touché
" à cette idée de Dieu, je n'ai pas peur pour cette civi-
" lisation."

CHAPITRE XVIII

LA CIVILISATION AU CINQUIÈME SIÈCLE. (*Suite.*)

I

LES INSTITUTIONS CHRÉTIENNES.—LES MŒURS CHRÉTIENNES. *

En tête des institutions chrétiennes, Ozanam place la papauté et le monachisme. Il fait bonne justice de la thèse soutenue par les prostestants et par les philosophes modernes de la formation graduelle du pouvoir spirituel des papes. Dans cette démonstration historique de l'ancienneté de la papauté, il n'a point de peine à la faire remonter à saint Pierre. Bien loin qu'elle fût l'œuvre des empereurs, ceux d'Orient eurent toujours intérêt à la combattre, et à faire prévaloir l'autorité du patriarche de Constantinople.

" Saint Irénée, qui écrivait vers la fin du second " siècle, nous représente la succession épiscopale re-

* Douzième et treizième leçons.

" montant sans interruption jusqu'aux apôtres. Pour " abréger et ne pas énumérer cette succession dans " chaque ville, il s'arrête à l'église de Rome, avec la- " quelle, dit-il, à cause de sa primauté supérieure, " doivent s'accorder toutes les églises, c'est-à-dire les " fidèles qui sont partout."

" Tertullien tenait à peu près le même langage..... " De cette sorte, ajoute le professeur, s'établit la cons- " titution primitive de l'Église : l'autorité s'y est fon- " dée par l'intervention de Dieu même ; c'est d'en " haut qu'elle vient, elle est consacrée par l'institution " divine, elle est visible, elle descend des apôtres aux " évêques, des évêques à leurs ministres."

Cette primauté du siège épiscopal de Rome et la grande autorité qui en découle s'affirme, il est vrai, dans les commencements avec une énergie considérable, mais c'est surtout dans les temps de danger et quand l'hérésie paraît, qu'elle intervient comme une puissance indiscutable. De tout temps et de toutes les parties du monde, on en a appelé au pape comme à une autorité qui n'admet pas d'égale.

Au deuxième siècle, le saint pape Victor fixe la célébration de la Pâque au premier dimanche après le jour de la résurrection, et il excommunie les églises d'Asie qui continuent à la célébrer, comme les Juifs, le quatorzième jour. Plus tard, le pape Étienne déclare que le baptême administré par les hérétiques est valide, et il excommunie les églises d'Afrique qui prétendaient le contraire ; ces dernières finirent toutefois par

se soumettre. Au troisième siècle Denys d'Alexandrie, combattant l'hérésie de Sabellius, laisse échapper cette expression, que " le Christ n'est pas le fils, mais l'œuvre de Dieu ; " l'évêque de Rome le somme de s'expliquer: Denys s'explique, se justifie et retire son expression.

" Au quatrième siècle, dit Ozanam, dans cet âge si " rempli d'éclat, où tant de grands hommes sont assis " sur le siège épiscopal, en Orient et en Occident, au " milieu de tant de clartés, on voit la puissance ponti- " ficale reconnue et proclamée en des termes bien forts " par saint Athanase, le grand patriarche d'Alexan- " drie, qui déclare que c'est du siège de saint Pierre " que les évêques ses prédécesseurs tirent leur ordi- " nation et leur doctrine, par Optat de Milène, par " saint Jérôme, par saint Augustin, en un mot, par " tout ce que l'Église a eu de plus grand. En même " temps, sa puissance continue de s'exercer : elle " s'exerce quand les papes Jules Ier et Damase dépo- " sent ou réintègrent les patriarches d'Alexandrie, de " Constantinople ou d'Antioche, lorsque les légats du " saint-siège prennent rang les premiers à Nicée, à Sar- " dique, en 347, et déclarent que les appels de toutes " les sentences épiscopales pourront être portés au " siège de l'Église de Rome. Dans l'assemblée d'É- " phèse, c'est encore à la poursuite et à la diligence de " saint Cyrille, appuyé de l'autorité du pape Célestin " que les évêques réunis de l'Orient prononcent dans " l'affaire de Nestorius."

Plusieurs écrivains ne font remonter la primauté papale qu'à Grégoire le Grand ou à Grégoire VII, tandis que saint Léon dit lui-même, dans le discours qu'il prononça pour remercier le peuple et le clergé, qu'il est le successeur de saint Pierre. Parlant de saint Pierre, il dit : " Il parle dans les actes, les jugements, les " prières de son successeur, en qui l'épiscopat s'ac- " corde à reconnaître, non le pasteur d'une cité, mais " le primat de toutes les églises."

Saint Léon condamna dans plusieurs conciles les sectes hérétiques qui troublèrent l'unité de l'Église au cinquième siècle, notamment Eutychès et les manichéens.

Cependant Léon le Grand ne se contente pas de sauver l'unité de l'Église en Orient comme en Occident, il sauve encore par son prestige et par son éloquence la civilisation des périls de la barbarie.

Voici comment Ozanam raconte l'entrevue de saint Léon et d'Attila aux portes de Rome : " Les ennemis de " la civilisation, dit-il, s'appelaient Attila, qui, avec " trois cent mille hommes derrière lui, faisait la ter- " reur de la Germanie, de la Gaule et du monde en- " tier, et, Genséric, maître du Midi, de l'Afrique, et " redouté même par les guerriers d'Attila. Voilà les " deux périls dont il fallait sauver le monde. Un jour " Attila envoya dire aux deux Césars de Ravenne et " de Byzance : " Faites-moi préparer des palais, parce " que j'ai résolu de vous visiter." Et, entraînant à sa " suite ses hordes innombrables, il passa comme un

" torrent sur la Gaule, perdit la bataille de Châlons,
" mais ne perdit ni l'espoir ni la fureur, et, en 452,
" traversa les Alpes, et parut devant Aquilée. Après
" une courte résistance, Aquilée, emportée d'assaut,
" fut vouée à la ruine et à l'extermination. Pavie et
" Milan eurent le même sort. L'Empereur, effrayé,
" s'était réfugié dans Rome ; il ne trouvait plus ni
" généraux, ni légions ; il n'avait pour toute ressource
" qu'un petit nombre de conseillers, de sénateurs élo-
" quents, et heureusement quelque chose de plus fort,
" de plus nouveau : ce pouvoir qui résidait dans la
" personne de Léon. Il fut député avec Trygétius, ex-
" préfet de la ville, et Aviénus, personnage consulaire,
" pour arrêter, s'il se pouvait, Attila au passage du
" Mincio, pour l'arrêter sans fer et sans hommes, par-
" ce qu'il n'y avait plus ni fer ni hommes, pour l'arrê-
" ter par la parole. Et en effet cette entrevue n'a pas eu
" d'historiens ; il n'entrait ni dans le génie ni dans
" le devoir de Léon le Grand de nous raconter sa vic-
" toire, ni dans le goût de Trygétius et d'Aviénus de
" nous avouer leur impuissance. Une seule chose est
" assurée, c'est qu'après un entretien d'Attila et de
" Léon, Attila se retira, traversa les Alpes, retourna
" en Pannonie, où il mourut l'année d'après. Des
" récits divers s'attachèrent à cet événement : on ra-
" conta surtout qu'Attila avait dit à ses officiers, que
" s'il se retirait, c'est que, pendant que Léon lui par-
" lait, il avait vu, derrière lui, un autre prêtre, au
" visage sévère, qui lui faisait entendre que, s'il allait

" plus loin, il trouverait la mort. Cette légende sans " critique, et en apparence sans autorité, a traversé " les siècles, acceptée par l'histoire, et a reçu pour " toujours sa consécration des mains de Raphaël dans " les chambres du Vatican."

Trois ans plus tard, Genséric se présentait à son tour devant Rome, appelé par la veuve de Valentinien. Avant de partir, son pilote lui demandant de quel côté il fallait diriger le vaisseau, il répondit: " Vers ceux que menace la colère de Dieu." Genséric entra dans Rome avec une armée nombreuse, il y resta quatorze jours, pendant lesquels il pilla la ville, il est vrai, mais il ne versa pas une goutte de sang. C'était encore grâce à saint Léon que ces barbares se montrèrent ainsi fidèles à la lettre du traité conclu avec les Romains.

Après avoir ainsi tracé l'établissement de la papauté depuis les premiers siècles chrétiens jusqu'au sixième siècle, Ozanam constate que ce pouvoir ne doit rien aux siècles barbares, qu'il s'est constitué au grand jour de l'antiquité, sous l'œil jaloux du paganisme, sous l'œil clairvoyant des Pères de l'Église, dans les grands siècles de la théologie chrétienne.

Passant ensuite à une autre institution qui devait sauver les lettres et la civilisation, il décrit l'origine du monachisme depuis les contemplateurs de l'Inde jusqu'à l'établissement des ordres mystiques existant encore actuellement.

Dans la page qui suit on trouve une idée de ce

qu'était le monachisme dans l'Inde dans l'antiquité la plus éloignée: " J'ai répété, dit-il, déjà plusieurs " fois que le christianisme n'a point fait l'humanité, " mais qu'il l'a refaite ; il ne crée pas, il transforme. " L'homme existe, mais sous la loi de la chair ; la fa- " mille, mais sous la loi du plus fort ; la cité, mais " sous la loi d'intérêt. Le christianisme reforme " l'homme par la renaissance de l'esprit ; la famille " par le droit des faibles ; la cité par la conscience " publique. De même aussi il trouve dans les sociétés " antiques des temples, des sacrifices, des prêtres : il " ne les abolit pas, il les purifie ; le christianisme n'a " rien aboli, il a tout régénéré. Ainsi a-t-il fait du " monachisme; il n'y a pas de grande religion sans " moines : l'Inde a eu ses ascètes, qui, abandonnant " toutes choses, s'enferment dans les déserts sans " autre bien qu'un haillon sur l'épaule et un plat de " bois à la main, qui passent leur vie se nourrissant " de graines, de racines arrachées de la terre, et qui, " accroupis sur eux-mêmes, consument leurs jours et " leurs nuits dans la contemplation de l'âme de Dieu, " captive dans leur corps et qu'ils cherchent à affran- " chir. A côté du brahmanisme, le boudhisme a ses " cénobites, et dans la Tartarie, la Chine, le Japon, il " n'y a pas de prêtres, mais des moines, des hommes " qui vivent sous la loi de la communauté. Ces insti- " tutions orientales ne peuvent avoir d'autre esprit " que le paganisme, qui les inspire ; elles sont toutes " fondées sur la confusion du principe de la créature

" et du créateur, et comme le brahmane se figure
" qu'il est de droit le seigneur de la création, et que
" tous les hommes ne vivent que par sa permission,
" il méprise souverainement ses semblables. De même
" l'anachorète pense que le sort le plus heureux, le
" suprême bonheur est d'arriver à s'absorber dans
" Brahma, c'est-à-dire dans l'incompréhensible. Voilà
" l'orgueil et l'égoïsme qui font l'âme de l'ascétisme
" indien."

Plus loin il ajoute: " Ce qui fait la différence de
" l'ascétisme chrétien avec l'ascétisme indien, c'est
" quelque chose de plus profond. Les ascètes païens
" étaient chastes, pauvres, disciplinés; mais il y a
" deux choses qu'ils ne connaissaient pas et que les
" moines chrétiens connaissent: le travail et la prière."

Cependant le moine chrétien ne vient pas du moine indien, il prend plutôt son origine parmi les théopeutes hébreux. " L'anachorète chrétien ne méprise
" pas ses semblables, il les aime passionnément. Vous
" avez cru qu'au moment où il laissait derrière lui
" son vieux père, sa vieille mère en pleurs, vous avez
" cru qu'il allait les oublier, qu'il allait oublier tous
" les hommes: non, il retrouvera son père, sa mère,
" tous les hommes, il les retrouvera à toutes les
" heures, tous les jours et toutes les nuits dans la
" contemplation, dans l'amour, dans l'entretien de ce
" Dieu auquel il va, et la prière même ne sera qu'une
" autre manière de servir les hommes et de coopérer
" à l'œuvre de purification et de sanctification de
" l'Église."

Tant que durèrent les persécutions, on ne remarqua pas de chrétiens fuyant aux déserts ; chacun restait à son poste, attendant la mort dans le cirque ou sur le bûcher. Ce n'est qu'après ce temps d'épreuves pour les chrétiens, qu'on voit apparaître quelques moines, et le premier signalé est l'ermite Paul, en 251.

Ces moines ou solitaires étaient dans l'origine des laïques qui se séparaient volontairement du commerce des hommes, après avoir fait aux pauvres l'abandon de leurs biens pour partager leur temps entre la prière et le travail. Un grand nombre de ces solitaires s'étaient déjà établis en Égypte, lorsque apparut saint Antoine qui leur donna des règles. Peu après, saint Pacôme les rassemble en grandes communautés et en forme un corps auquel il donne, en quelque sorte, une loi. Sous cette loi nouvelle, ils se répandent avec une grande rapidité dans tout l'Orient. Enfin vient saint Basile, qui ajoute encore à l'œuvre de ses devanciers et améliore les règles et les lois des différents ordres.

D'après notre auteur, leur établissement en Occident remonterait à l'an 336 et serait dû à saint Athanase, qui avait bien connu saint Antoine dont il a écrit la vie. Trèves aurait ainsi possédé les premiers monastères, tandis que d'autres écrivains ne font remonter leur établissement en Occident qu'à la fondation du monastère de Ligugé près de Poitiers.

Quoi qu'il en soit, dès l'an 360 saint Martin établissait près de Tours, le grand monastère de Marmoutiers.

Au cinquième siècle, les frontières romaines, désertées par les troupes, étaient couvertes de colonies de cénobites et d'anachorètes. Mais c'est surtout dans Rome, à cette époque de décadence, que la vie des moines devait faire un frappant contraste avec les mœurs de voluptueuse indolence des Romains des derniers jours. Aussi, Ozanam en terminant constate-t-il que " ce qui sépare le monachisme du monde ro-
" main, cette société nouvelle de la société ancienne
" ce sont trois choses : la pauvreté au milieu d'une
" société qui meurt de son opulence ; la chasteté, au
" milieu d'une société qui expire d'orgies ; l'obéis-
" sance, au milieu d'une société qui périt de désordre.
" Voilà ce qui fait la puissance du monachisme vis-
" à-vis de la société romaine."

" Une société, dit Ozanam, se tient encore moins as-
" sise sur ces bases larges, solides et apparentes qu'on
" appelle le droit, que sur ces autres fondements ca-
" chés, profonds, placés, ce semble, hors de la portée
" de la science et qu'on appelle les mœurs. Rome
" païenne eut aussi des institutions puissantes ; seu-
" lement, le progrès des lois y fut en raison de la dé-
" cadence des mœurs. Il s'agit de savoir si la société
" chrétienne au cinquième siècle présentera le même
" contraste, ou si le progrès des mœurs y accompa-
" gnera le progrès des lois. Je m'arrête à deux points
" qui font toute la supériorité des mœurs chrétiennes :
" la dignité de l'homme et le respect de la femme. Les
" barbares passent pour avoir introduit ces deux sen-

" timents dans la civilisation moderne. Et, en effet, " ces hommes errants, ces hommes de guerre, ces " chasseurs, habitués à ne reconnaître aucune auto- " rité visible, à ne se défendre que de leurs arcs et de " leurs flèches, apporteront dans le monde, avec une " hauteur superbe qui foulera aux pieds, pendant " longtemps, toute tentative des lois pour les réduire " à la servitude civile, le sentiment de l'indépendance, " de l'honneur, de l'inviolabilité personnelle. D'un " autre côté, ces hommes indomptés reconnaissent " aux femmes je ne sais quoi de divin ; ils leur de- " mandent des oracles avant la bataille, ils leur por- " tent leurs blessés après la victoire, ils s'agenouillent " autour de la fatidique Velléda. Ils ont un sentiment " que la société romaine ne connaissait pas, qui de- " vait faire la grandeur du moyen âge et porter sa " fleur au temps de la chevalerie."

Mais, se demande le professeur, sont-ce vraiment les barbares qui ont innové ces deux principes dans le monde ? En entrant dans Rome, ne trouvèrent-ils pas une autorité qui non seulement connaissait ces deux principes, mais encore se faisait une gloire de s'y conformer ? En effet, le christianisme réhabilitait la femme, affranchissait l'esclave, honorait l'ouvrier et aimait le pauvre.

" Le premier ressort, le ressort secret, profond de la " société moderne, dit Ozanam, c'est ce sentiment ex- " cellent qu'on appelle l'honneur, qui n'est autre " chose que l'indépendance et l'inviolabilité de la

" conscience humaine, supérieure à tous les pou-
" voirs, à toutes les tyrannies, à toutes les forces
" du dehors ; c'est, en un mot, le sentiment de la di-
" gnité de l'homme, et nous ne devons pas méconnaître
" combien l'antiquité, avec toutes ses vertus civiques,
" avait opprimé cet instinct légitime de la dignité
" personnelle. En effet, vous le savez, en présence de
" la patrie, le citoyen n'est rien, en présence de la loi
" la conscience se tait, en présence de l'État l'homme
" ne connaît pas de droits. Voilà la loi générale ; et
" en même temps que l'antiquité écrasait la dignité
" humaine par la majesté de l'État, elle flétrissait la
" personne dans trois sortes d'hommes qui compo-
" saient la majorité du genre humain : les esclaves,
" les ouvriers et les pauvres."

Nous savons qu'une moitié de la population romaine était esclave, que les mœurs de cette partie de la société n'étaient qu'un dévergondage grossier. Le moral de l'esclave était tombé d'autant plus bas que le maître prétendait que les dieux n'avaient accordé que la moitié de l'intelligence à ceux à qui ils avaient refusé la liberté. L'esclave était condamné aux travaux les plus humiliants et il servait tantôt à assouvir les passions lubriques du maître, tantôt à l'expérimentation des différents poisons et parfois à nourrir de son sang les lamproies des consuls.

Telle était la situation de l'esclave à l'avènement du christianisme. Le dogme de l'égalité native de toutes les âmes vint changer cet état de choses. " Mais

" telle était la dégradation de l'esclave qu'avant d'en
" faire un homme libre, il fallait, dit Ozanam, en faire
" un homme ; reconstituer en lui la personne, retrou-
" ver la conscience étouffée et le relever à ses propres
" yeux. C'est par là, en effet, que le Christ avait com-
" mencé, en prenant la forme d'un esclave et en mou-
" rant sur la croix. Tout homme, à son exemple, par
" cela qu'il devenait chrétien, devenait esclave volon-
" taire : *Qui liber vocatus est, servus est Christi.*"

Du moment que l'esclave devenait chrétien, il se relevait dans sa propre idée ; il lui venait un certain sentiment de la dignité de l'homme, si bien qu'il était à craindre que désormais, au lieu de se mépriser lui-même, il n'en vînt à mépriser son maître idolâtre et corrompu. D'un autre côté, le maître chrétien ne pouvait plus croire qu'il possédait dans son esclave une nature inférieure à la sienne, sur laquelle il avait tous les droits, même le droit de vie ou de mort. Bien plus, l'esclave chrétien, d'après les *Constitutions apostoliques*, a droit aux choses sacrées ; il a droit à la famille, à la vie et à l'honneur. Il se reposera le dimanche en mémoire de la Rédemption et le samedi en l'honneur de la création. Car si l'esclavage continue à subsister en même temps que le christianisme, le pouvoir sur la personne est à jamais aboli par les lois de l'Église.

Sous Constantin, il fut permis d'affranchir les esclaves dans les églises, et alors, les jours de fête il semblait qu'il n'y avait pas de joie possible si des esclaves n'étaient émancipés par bandes et si, au sor-

tir de l'eglise, l'hymne du jour n'était répétée par une foule qui secouait ses fers et les jetait loin derrière elle.

" Ainsi le nombre des émancipations dangereuses " pour la République allait toujours croissant sans " cesse. Mais qu'y faire? il faut bien que les Romains " s'accoutument à affranchir les captifs barbares, s'ils " veulent être affranchis à leur tour. Les barbares, en " effet, s'introduisent par toutes les portes de l'empire ; " eux aussi enlèvent par troupes les femmes et les " enfants, et vendent sur leurs marchés les sénateurs " mêmes. En présence de cette nouvelle source d'es- " clavage, il faut bien que le christianisme s'émeuve, " qu'il presse l'œuvre de la rédemption, que les " évêques, traités d'imprudents naguère, lorsqu'ils par- " laient de la manumission des esclaves, demandent " en chaire maintenant que des sommes soient réunies " et que des collectes soient faites pour affranchir ces " sénateurs, ces patriciens, aujourd'hui captifs de quel- " que Suève ou de quelque Vandale. C'est alors que " saint Ambroise prononce ces admirables paroles " dans lesquelles il exhorte à vendre, s'il le faut, les " vases sacrés de l'Église pour racheter les captifs, " car, dit-il, l'ornement des mystères, c'est la rédemp- " tion des captifs."

C'est donc à tort qu'on a prétendu que l'Église catholique n'avait pas prêché formellement l'émancipation des esclaves. Nous venons d'entendre saint Ambroise, et après lui Ozanam cite saint Cyprien qui

fait faire des collectes afin de racheter des citoyens romains enlevés sur la frontière par des bandes arabes, et saint Grégoire le Grand, qui émancipait lui-même les esclaves de ses nombreux domaines.

Voyons maintenant ce que le christianisme a fait pour la classe ouvrière. " Rien n'est plus ennemi de " l'esclavage que le travail libre; aussi l'antiquité, " qui tenait à l'esclavage, foulait aux pieds le travail " libre, le méprisait, le flétrissait des noms les plus " durs, et Cicéron, ce grand homme, cet homme " si sensé auquel on aime tant à recourir, Cicéron dit " quelque part que le travail des mains ne peut " rien avoir de libéral, que le commerce, s'il est petit, " doit être considéré comme sordide, que, s'il est vaste " et opulent, il ne faut pas trop sévèrement le blâmer. " Brutus prêtait, et exerçait une si effroyable usure, " que toute la Grèce, en quelque sorte, était sa débi- " trice. Atticus prêtait aussi à la grosse aventure et " réalisait des bénéfices énormes."

Le catholicisme n'enseignait pas la même doctrine que Cicéron. Et saint Joseph dans son atelier avec l'enfant Jésus, les apôtres, et saint Paul travaillant aussi de leurs mains, furent autant d'exemples qui réhabilitèrent le travail. Le christianisme s'honorait de recruter ses disciples parmi la classe laborieuse et il se vantait d'avoir appris à philosopher aux cordonniers, aux bouviers et aux laboureurs.

" Saint Augustin a écrit un livre sur la dignité, la " majesté du travail des mains; il a cela de souve-

" rainement respectable, qu'il n'absorbe pas tout en-
" tier, qu'il n'empêche pas la méditation. Les oiseaux
" ne sèment pas, n'amassent pas, mais ils n'ont pas
" vos palais, ils n'ont pas vos greniers, ils n'ont pas
" vos serviteurs ; pourquoi en avez-vous ? Il déclare
" que si l'on voit arriver au monastère un grand nom-
" bre d'esclaves qui demandent à y entrer, il faut leur
" ouvrir les portes à deux battants, parce que ce sont
" ces mâles populations qui font la prospérité d'une
" communauté chrétienne ; mais il ne faudrait pas,
" dit-il, que ces hommes qui entrent au monastère
" croient par là échapper au travail de tous les jours,
" qu'ils avaient accompli jusque-là ; il ne faut pas que
" là où les sénateurs viennent s'enfermer et travailler
" de leurs mains, les paysans entrent pour faire les
" délicats et trouver le repos."

L'antiquité païenne avait inauguré un commencement d'institutions industrielles, des associations ouvrières sous le nom de *collegia*, mais la plupart de ces sociétés n'avaient pour but que de réunir à certaines époques ceux qui vivaient du même genre de travail pour organiser des festins et préparer toute espèce de réjouissances. Ce n'est que plus tard que l'esprit de charité des chrétiens donna à ces associations des liens plus forts et en fit des sociétés très importantes. Ces corporations constituées en compagnies armées luttèrent souvent contre le despotisme et devinrent une force armée qui, au huitième siècle, sauva la papauté des plus grands périls. Ces associations formées d'ou-

vriers furent les premiers éléments des communes, destinées à devenir si fortes et si glorieuses.

Il nous reste à parler de la pauvreté. L'antiquité païenne voyait dans les pauvres des hommes frappés de la malédiction des dieux. Elle avait, il est vrai, des lois pour organiser l'assistance publique, qui se faisait souvent en faveur des Romains au préjudice des populations des provinces. Pour le citoyen de Rome l'aumône n'était pas un devoir, c'était un droit. Le christianisme changea cela et l'Église enseigna que l'aumône n'était pas un droit pour qui que ce fût, mais un devoir pour tous. "Cependant saint Ambroise, dit Ozanam, " veut que le riche discerne, qu'il écarte les hommes " valides, ceux qui peuvent se passer de ce bienfait, " les fourbes, les vagabonds, ceux qui se disent dé- " pouillés par les voleurs ou ruinés par des créanciers. " Il faut, au contraire, qu'une inquisition sévère aille " rechercher les misères cachées, interroger les dou- " leurs qui ne parlent pas, visiter le grabat où souffre " en silence le malade et pénétrer jusque dans les ca- " chots où des malheureux ne trouvent pas d'écho " pour renvoyer au dehors le bruit de leur plainte."

L'Église catholique aime ses pauvres et il en a toujours été ainsi, depuis le temps où saint Laurent, forcé de livrer les trésors des églises au profit de la ville, demanda trois jours de sursis, réunit tous les pauvres sur les portiques des églises et les présenta comme les richesses de l'Église romaine au proconsul, jusqu'aux temps modernes où la charité chrétienne

prend soin des malheureux dans de nombreux asiles et d'immenses hôpitaux.

L'Église donne aux pauvres les premières places dans la communauté chrétienne, elle les fait asseoir dans ses portiques. " Comme, dit saint Jean Chrysos-
" tôme, les fontaines disposées près des lieux de
" prières pour l'ablution des mains que l'on va tendre
" vers le ciel, les pauvres ont été placés par nos aïeux,
" près de la porte des églises pour purifier nos mains
" par la bienfaisance avant de les élever à Dieu."

L'établissement des hôpitaux remonte à la plus haute antiquité chrétienne, comme le prouve le canon suivant du concile de Nicée : " Que dans toutes les
" villes, des maisons soient choisies afin de servir
" d'hospices pour les étrangers, les pauvres, les ma-
" lades. Si les biens de l'Église ne suffisent pas à ces
" dépenses, que l'évêque fasse recueillir par les diacres
" de continuelles aumônes, que les fidèles donneront
" selon leur pouvoir. Et, ainsi, qu'il soutienne nos
" frères pauvres, malades et étrangers ; car il est leur
" mandataire et leur économe. Cette œuvre obtient la
" rémission de beaucoup de péchés, et de toutes, c'est
" celle qui met l'homme le plus près de Dieu."

" L'esclavage, la pauvreté et le travail que l'anti-
" quité avait déshonorés et flétris, dit Ozanam, la bar-
" barie ne devait pas les relever. Ce ne fut, au con-
" traire, que par de longs combats que le christianisme
" parvint, peu à peu, à rendre leur dignité à ces trois
" types de l'humanité qui avaient été si longtemps in-

" sultés, méconnus par l'injustice de la civilisation
" ancienne et foulés aux pieds par l'injustice de la
" barbarie. Il fallut de longs siècles pour que s'élevas-
" sent dans les pays barbares, quelques hôpitaux. Au
" sixième siècle, à Lyon, s'ouvrait ce grand hôtel-
" Dieu qui, depuis, ne s'est jamais fermé ; le septième
" siècle verra commencer les hôpitaux de Clermont,
" d'Autun, de Paris. Bientôt ils se multiplieront avec
" une admirable prodigalité, et le temps viendra où il
" n'y aura pas de commune chrétienne qui, à côté de
" son église, n'ait un asile ouvert à la douleur. Saint
" Grégoire de Nazianze, racontant la fondation du
" grand hôpital de Césarée par saint Basile, s'écrie
" qu'il aperçoit des merveilles supérieures à toutes
" celles de l'antiquité, aux murs de Thèbes ou de Ba-
" bylone avec ses jardins suspendus, au monument
" de Mausole, aux pyramides d'Égypte, tombeaux
" magnifiques, mais qui n'ont pu rendre la vie à un
" seul des rois qui y étaient ensevelis, et dont il n'est
" revenu à leurs fondateurs qu'un peu de vaine gloire.
" Saint Grégoire avait raison. L'antiquité nous a sur-
" passés en élevant des monuments au plaisir ; quand
" je vois nos villes de boue et de fange, nos maisons
" entassées les unes sur les autres, et la condition dure
" et misérable faite à ces populations emprisonnées
" dans les murs d'une cité, je me dis que, si les an-
" ciens revenaient, ils nous trouveraient barbares, et
" si nous leur montrions nos théâtres, ces petites salles
" enfumées où nous nous pressons les uns contre les

" autres, ils se retireraient sans doute avec dégoût.
" Eux, ils entendaient bien mieux l'art de jouir, rien
" ne leur coûtait pour élever leurs colisées, leurs
" théâtres, leurs cirques où venaient s'asseoir les spec-
" tateurs par nombre de quatre-vingt mille ; ils sa-
" vaient mieux l'art de jouir, mais nous les écrasons
" par les monuments élevés à la douleur et à la fai-
" blesse, par ces innombrables hôtels-Dieu que nos
" pères ont bâtis en l'honneur de la souffrance et de la
" faiblesse. Oui, messieurs, les anciens savaient jouir,
" mais nous avons une autre science ; ils savaient
" aussi quelquefois mourir, il faut l'avouer, mais
" mourir c'est bien court...; nous, nous savons ce qui
" fait la véritable dignité humaine, ce qui est long, ce
" qui dure autant que la vie, nous savons souffrir et
" travailler. "

II

LES FEMMES CHRÉTIENNES. *

Pour rendre justice à l'antiquité romaine, il faut avouer qu'elle donnait du mariage une définition sublime: C'est, disait-elle, l'union de l'homme et de la femme à la condition d'une vie commune et d'un par-

* Quatorzième leçon.

tage complet de tous les droits divins et humains.— *Nuptiæ sunt conjunctio maris et feminæ et consortium omnis vitæ, divini et humani juris communicatio.* Toutefois, ce qui s'annonçait comme si beau en théorie, réussissait bien mal en pratique. Les lois et les usages venaient apporter bien des obstacles à ce qui devait être un bonheur si parfait. Les lois détruisaient toute l'harmonie en permettant le divorce, et les usages empêchaient l'égalité en donnant au mari toutes les libertés refusées à la femme, et en admettant cette dernière à toutes les cérémonies du culte, même aux mystères de la bonne déesse.

Le citoyen romain ne considérait sa femme qu'en tant qu'elle lui donnait des enfants pour perpétuer son nom ; du moment qu'elle se faisait vieille ou stérile, il envoyait un de ses affranchis lui signifier de s'éloigner de la maison. Quant au divorce, on y recourait pour le plus léger motif : était-on fatigué de vivre avec sa compagne, aussitôt on la renvoyait pour en prendre une autre. On divorçait aussi par calcul, pour prendre une riche héritière ; on divorçait encore pour choisir une plus belle épouse ; on divorçait même pour faire plaisir à un ami, témoin Caton qui passa sa femme Marcia à Hortensius qui l'aimait plus que lui.

La femme, de son côté, dit Ozanam, divorçait aussi pour se remarier et se mariait pour divorcer. Elle se prévalait de la loi pour satisfaire un caprice ou pour s'avantager pécuniairement. Le divorce était tellement entré dans les mœurs du peuple romain, que Sénèque

nous dit que de son temps les femmes comptaient leurs années non plus par le nombre des consuls, mais par le nombre de leurs maris. Saint Jérôme raconte qu'il a assisté à l'enterrement d'une femme qui avait eu dix-sept maris.

Telle était la position faite à la femme au sein de cette nation qui se considérait comme la plus sage de la terre. Mais le christianisme apparaît et son premier et plus constant souci est de faire croire à la vertu des femmes, en fondant la profession publique de la virginité, en donnant le voile et le bandeau d'or à ces jeunes vierges qui restaient dans leurs familles, mais honoraient par une profession publique cette vertu à laquelle l'antiquité ne croyait pas. De plus, le christianisme égalisa la position du mari et de la femme et fit en sorte que ce qui était défendu à l'un ne fût pas plus permis à l'autre.

Il fallut tous les efforts et tout le travail des Pères de l'Église et des premiers pasteurs pour faire mettre en pratique parmi les chrétiens les lois strictes et sévères de l'Église sur le mariage. Mais aussi à quelle haute considération n'est pas parvenue la femme chrétienne, par la modestie de ses vêtements et par sa charité ardente envers les pauvres et les prisonniers ! Elle marchait seule, sans crainte et la tête haute, là où les femmes païennes étaient obligées de s'entourer d'esclaves pour les défendre contre les insultes. Voilà pour la femme mariée ; mais que dire de l'admiration et du respect qu'inspiraient les jeunes filles chrétiennes

surtout, quand à la couronne des vierges venait s'ajouter celle des martyrs. L'histoire nous rapporte entre autres la vie de sainte Perpétue et de sainte Thècle, auxquelles les bourreaux eux-mêmes ne pouvaient refuser leur admiration. Le culte dont sainte Perpétue est entourée par ses frères dans la souffrance jusqu'au moment où le gladiateur vient l'achever en présence du peuple romain qui hurle de plaisir et d'enivrement, forme un tableau des plus saisissants.

Les lois civiles de Rome, sous les empereurs chrétiens, essayaient de restreindre le divorce en limitant les cas où il serait autorisé, mais cette restriction était seulement pour la forme ; en réalité, il n'y avait rien de changé, quelques-uns même des empereurs, comme Théodose le jeune, rétablirent le divorce par consentement mutuel. " En 416, dit Ozanam, le concile de Mi-
" lène interdit aux époux divorcés de convoler à d'au-
" tres noces, c'est-à-dire qu'il convertit pour toujours
" le divorce en simple séparation de corps. De là,
" toute la théorie chrétienne du mariage, telle qu'elle
" est restée et telle qu'elle a résisté à toutes les atteinte
" tes des siècles. "

Pour montrer le respect et la vénération dont se trouvaient entourées ces grandes dames chrétiennes, le professeur cite ici l'exemple de Fabiola. " Cette
" dame, dit-il, descendante de Fabius, connaissant
" mal le christianisme, avait eu le malheur de di-
" vorcer. A la mort de son second mari, elle se sentit
" prise de chagrin, et résolut de faire une pénitence

" publique. Elle se présenta un jour à la basilique de
" Latran, la tête chargée de cendres, confondue dans
" les rangs des pécheurs et demandant à expier ses
" fautes, au milieu des larmes que versaient le peuple,
" le clergé et l'évêque lui-même : et, quand elle eut
" reçu sa pénitence, elle vendit tous ses biens, et de
" leur prix construisit un hôpital pour les malades où
" elle les soignait elle-même. La fille des consuls et
" des dictateurs pansait les blessures des misérables,
" des estropiés, des esclaves de rebut que leurs maî-
" tres abandonnaient, portait elle-même sur ses épau-
" les les épileptiques, étanchait le sang des plaies et
" remplissait tous ces ministères que les riches chré-
" tiens les plus charitables ont coutume, dit saint Jé-
" rôme, de faire exercer par les mains de leurs servi-
" teurs, ayant le courage de faire l'aumône de leur ar-
" gent, mais non de leurs répugnances. "

Déjà, comme on le voit, la femme représentait la charité sur la terre et en faisait sentir tous les bienfaits. Dès lors, commença à croître la puissance de la femme et son empire s'étendit bientôt sur les mœurs. Quelques années plus tard on vit les femmes monter sur le trône et prendre la plus large part du fardeau de la royauté. C'est ainsi que sainte Pulchérie, assise sur le trône de Constantin, réussit à le faire respecter des barbares, et illustra à jamais son règne en donnant son plus ferme appui à l'Église contre les hérésies d'Eutychès et de Nestorius.

" J'ai insisté, dit Ozanam, sur ce travail du chris-

" tianisme sur les mœurs du cinquième siècle, parce
" que là, comme toujours, il ne travaille pas seule-
" ment pour un temps, mais surtout pour les âges qui
" suivent. Il fallait, en effet, que la famille chrétienne
" fût fondée avant que les barbares vinssent la trou-
" bler de leurs désordres. Les barbares apportèrent
" un instinct qui aurait facilement péri, s'il n'avait
" pas rencontré des leçons capables de le développer
" et de l'agrandir."

" Toutefois, dit plus loin le professeur, si nous
" avons relaté aussi longuement tout le bien qu'a fait
" le christianisme pour la réhabilitation de la femme,
" il ne faut pas conclure de là que le christianisme ait
" détruit tout ce que la nature avait fait, qu'il ait
" voulu précipiter les femmes dans la vie publique et
" établir cette égalité absolue que le matérialisme de
" notre époque a rêvé. Non, le christianisme ne l'en-
" tend point ainsi, il est trop spiritualiste pour avoir
" une pareille idée. Le rôle des femmes chrétiennes
" était quelque chose d'analogue à celui des anges
" gardiens : elles pouvaient conduire le monde, mais
" en restant invisibles comme eux."

Ozanam s'occupe ensuite de ce qui est, dit-il, surtout de son domaine : il étudie l'influence des femmes dans les lettres.

Les femmes chrétiennes des premiers siècles ont bien peu écrit. C'est à peine si l'on peut citer trois ou quatre dames chrétiennes dont les lettres ou les compositions poétiques soient parvenues jusqu'à nous. On

peut mentionner les lettres de Paula et d'Eustochie à Marcella et à saint Jérôme, et une pièce de poésie en l'honneur du christianisme par Falconia Proba. Cependant, si toutes ces grandes dames chrétiennes n'ont pas pu transmettre leurs écrits à la postérité, elles ont su du moins inspirer et demander la production d'ouvrages très importants composés pour leur éducation et la conduite de leurs familles. Tels sont les écrits nombreux des Pères de l'Église qui sont en grande partie adressés à des femmes et les lettres de saint Jean à Électe.

Ce qui surprendra le plus, toutefois, ça sera l'exemple donné par saint Jérôme. On est tout étonné de voir cet homme fougueux, à l'esprit indompté, passer une grande partie de son temps à travailler à l'éducation et à l'instruction des dames chrétiennes. Du fond de sa solitude de Bethléem, il leur adressa des lettres remplies de conseils sur la manière d'élever leurs enfants dans la crainte de Dieu.

A Rome, on le verra entouré de dames chrétiennes réunies chez Marcella pour entendre le grand docteur expliquer les Écritures. Ces sages personnes s'empresseront de lui poser des questions, multipliant les objections autour de lui, ne l'abandonnant que lorsque la lumière était complète.

A cette époque, on voit de plus deux grandes dames romaines mais chrétiennes, traverser les mers pour aller fonder à Bethléem trois monastères de femmes et un monastère d'hommes. Et ces deux per-

sonnes, Paula et Eustochie sa fille, ne reviendront pas dans leur ville natale avant d'avoir, à force d'instances, fait entreprendre à saint Jérôme la traduction de l'Écriture sainte. Ainsi, c'est grâce à ces deux vertueuses personnes que nous avons la Vulgate, et saint Jérôme dans sa dédicace déclare "qu'elles seules ont "eu le pouvoir de le faire décider à reprendre la "charrue pour tracer ce laborieux sillon et écarter les "broussailles qui germent sans cesse dans le champ "de l'Écriture sainte."

Mais ce sont surtout les vierges martyres qui avaient le don d'inspirer les poètes et les écrivains du temps. C'est ainsi que sainte Agnès inspira par sa mort glorieuse tous les poètes contemporains, qui chantèrent sans se lasser et sa grande beauté et son admirable courage. Saint Ambroise et saint Damase, pape, ont célébré en vers élégants la gloire immortelle de cette angélique personne.

La femme entourée de respect, l'esclave relevé dans sa propre estime, l'ouvrier libre dans son travail et le pauvre assisté par la charité chrétienne, tout cela était du nouveau dans Rome. C'était une invasion dans le monde intellectuel aussi grande que l'invasion de l'empire romain par les barbares, avec cette différence toutefois que la première a contribué à développer la civilisation, tandis que l'autre devait forcément en arrêter le progrès.

"On a considéré, dit notre auteur, comme un évé-"nement grave, dans l'esprit humain, l'invasion et

" l'arrivée des barbares ; on a eu raison, car enfin, les
" barbares venaient renouveler l'intelligence humaine
" en donnant à tous ceux qui étaient capables de
" parler et d'écrire des auditeurs nouveaux, une foule
" neuve qui n'apportait pas des oreilles blasées, un
" esprit flétri, qui venait leur ouvrir, au contraire, un
" cœur jusque-là libre et disposé à frémir, à tressail-
" lir de tout ce qui serait véritablement digne d'ad-
" miration. On a eu raison : l'arrivée de ce flot d'es-
" prits nouveaux devait changer les conditions lit-
" téraires du monde ; mais on n'a pas pris assez garde
" à cette invasion plus grande, plus considérable, ac-
" complie avant celle des barbares ; je veux dire l'in-
" vasion des esclaves, des ouvriers, des pauvres dans
" le monde intellectuel, c'est-à-dire l'invasion de la
" plus grande partie de l'humanité qui venait deman-
" der non pas des empires, des biens, des terres, comme
" les barbares le demandèrent plus tard, mais une
" part légitime dans cette jouissance promise à tous,
" qui est due à tous, du vrai, du bien et du beau. "

III

Comment la langue latine devint chrétienne. *

" Il fallait que la littérature chrétienne trouvât sa langue. " Le grec était bien l'idiome d'une grande partie du monde. En Orient, cette langue avait lutté vigoureusement contre sa rivale. Dans plusieurs provinces romaines il y avait trois langues en usage, le latin, le grec et la langue propre au pays. Il existe un monument, entre tous le plus frappant, de cet état de choses ; c'est l'inscription sur la croix qui a sauvé le monde ! Elle était en hébreu, en grec et en latin. C'est cette dernière langue qui est devenue la langue chrétienne par excellence.

Ozanam recherche " comment cette vieille langue païenne, souillée des impuretés de Pétrone et de Martial, devint chrétienne, devint la langue de l'Église, celle du moyen âge, comment cet idiome qui semblait destiné à périr avec le monde des flancs duquel il était sorti, resta langue vivante sur le tombeau d'une société morte. "

La langue latine telle que parlée et écrite dans ses commencements, ne semblait faite que pour la

* Quinzième leçon.

guerre, l'agriculture et les procès. Ainsi, par sa brièveté, sa concision, elle convenait très bien à un peuple qui n'avait que peu de temps à donner à la conversation entre la guerre et les affaires. Lorsqu'il s'agissait de batailles, les expressions qui revenaient le plus souvent étaient courtes, c'étaient des monosyllabes tels que *mars*, *vis*, *æs*, la guerre, la force, l'airain. De même aussi pour le cultivateur, tout ce qui lui était le plus utile avait un nom bref et concis, *flos*, *frux*, *bos*, fleur, fruit, bœuf. Enfin, le plaideur trouvait dans les mots *jus*, *fas*, *lex*, *res*, justice, loi, chose, les expressions les plus souvent répétées et les plus courtes possible du droit romain.

Plus tard, le latin emprunta au grec ses grandes ressources et ses nombreux ornements ; et le forum ne tarda pas à résonner sous un flot de phrases éloquentes et harmonieuses. Cicéron entre autres, fit voir le fruit de ses incessantes études des auteurs grecs dans ses discours remarquables par la hardiesse de la composition, le nombre des figures, et surtout par l'harmonie de la phrase. Il trouva dans Démosthène, Éphore, et dans les autres orateurs et écrivains grecs, le secret des mesures diverses qui peuvent entrer dans une période oratoire pour la rendre plus nombreuse et plus agréable à l'oreille. On en vint bientôt dans Rome à pousser les raffinements de l'euphonie au point de faire accompagner la voix de l'orateur par le son de la flûte.

Rendue à sa maturité, la langue latine n'avait rien à

envier à aucune autre langue, pas même à la langue grecque. Cicéron avait à sa disposition une langue aussi riche en mots que celle dans laquelle s'étaient exprimés Démosthène et Aristote ; elle pouvait servir de véhicule aux plus subtiles délicatesses comme aux invectives les plus virulentes. En poésie, Virgile a su aussi bien qu'Homère charmer les oreilles de la postérité par les plus délicates et les plus harmonieuses combinaisons.

" Mais, remarque Ozanam, cette culture artificielle " ne pouvait durer longtemps. Les langues portent en " elles-mêmes une loi de décomposition qui veut " qu'arrivées à une certaine maturité, elles passent " comme les fruits, tombent, s'ouvrent et rendent à la " terre des semences d'où doivent sortir des langues " nouvelles. Tandis que la société romaine, dans ce " qu'elle avait de plus élégant et de plus poli, s'atta- " chait ainsi à toutes les délicatesses, à toutes les per- " fections d'une langue exquise, le peuple n'avait pas " pu s'élever aussi haut ; il n'avait pas en lui la pa- " tience nécessaire pour se prêter aux exigences pa- " triciennes. En effet, il y a dans une langue litté- " raire deux sortes de règles : les règles euphoniques, " qui tiennent de l'art, et les règles logiques qui tien- " nent de la science. Le peuple n'articule pas exacte- " ment et avec pureté ; pressé qu'il est, il parle comme " il peut, et par là, il viole les règles euphoniques ; le " peuple construit mal, et par là il viole les règles lo- " giques. Il s'ensuivit nécessairement, et au bout de

" peu de temps, qu'une langue populaire, imparfaite,
" un dialecte en quelque sorte un peu grossier, se
" forma au-dessous de la langue savante et circula
" dans cette multitude immense qui remplissait Rome
" et les provinces. En effet, les traces ne manquent
" pas de cette langue populaire des rues de Rome,
" que les comiques devaient parler pour se mettre
" parfois à la portée de leurs auditeurs ; nous les trou-
" vons dans Plaute, et dans les inscriptions nous en
" trouvons des traces plus fortes encore, qui nous
" montrent les règles de la grammaire incroyable-
" ment violées. On y trouve : *cum conjugem suam, pie-*
" *tate causa, templum quod est in palatium.* Et les exem-
" ples semblables sont nombreux. "

" Ainsi, poursuit Ozanam, dès les premiers temps
" de l'empire, la corruption de la langue se déclare,
" le latin périt ; ce n'est donc pas le christianisme qui
" le tue, au contraire, c'est par le christianisme qu'il
" allait revivre. "

Le christianisme fit de la langue latine, non seulement la langue de l'Église catholique, mais encore le langage universel de la civilisation.

Le premier et le plus grand pas qu'on ait fait faire à la langue latine dans cette direction a été l'œuvre d'un ermite ; il est vrai que cet ermite était saint Jérôme. Son travail n'était qu'une traduction, mais il est vrai que cette traduction était la Vulgate, la Bible traduite en latin !

Nous avons vu dans d'autres pages comment saint

Jérôme était versé dans la haute littérature, quel charme il trouvait dans la lecture des ouvrages de Cicéron et de Platon. Eh bien, pour se dompter et mortifier ses penchants, il se mit à étudier l'hébreu pour traduire la Bible. Il entreprit cette traduction dans le but de rectifier ce qui pouvait se trouver d'inexact dans la version grecque.

Pour étudier l'hébreu, il se mit sous la conduite et pour ainsi dire au service d'un Juif converti, interprète avare, qui, la nuit dans une carrière, de peur que les autres Juifs n'en fussent informés, lui enseignait les secrets de la langue sacrée.

" Et moi, dit saint Jérôme, tout nourri encore de la " fleur de l'éloquence de Cicéron, de la douceur de " Pline et de celle de Fronton, des charmes de Vir- " gile, je commençais à bégayer des paroles stridentes " et essoufflées, *stridentia anhelantiaque verba ;* je m'atta- " chais à cette langue difficile comme un esclave s'at- " tache à la meule ; je m'enfonçais dans les ténèbres " de cet idiome barbare comme un mineur dans un " souterrain où, à peine après beaucoup de temps, il " aperçoit quelque lumière, et, dans ces profondeurs, " dans ces obscurités, je commençais à trouver des " jouissances inconnues ; plus tard, de la semence de " mon étude, je recueillis des fruits d'une douceur " infinie."

On se figurera difficilement toutes les difficultés rencontrées par saint Jérôme dans ce travail. Le savant traducteur s'était imposé deux règles invariables : la

première était de faire passer, autant que possible, les beautés de la langue hébraïque dans les textes latins, et la seconde, à laquelle il aurait tout sacrifié, était de conserver le sens, coûte que coûte, de la langue à traduire, même en détruisant la pureté de style et l'élégance de la langue qui traduit.

Une autre difficulté rencontrée par saint Jérôme, c'est que la langue hébraïque ne connaît pas de présent, elle divise le temps en deux portions, l'une passée, l'autre future. Ce caractère distinctif des langues sémitiques s'explique bien, dit Ozanam ; en effet, qu'est-ce que le présent, sinon un point d'intersection invisible entre le passé et l'avenir. L'hébreu n'ayant pas de présent, les prophètes se servaient du passé pour exprimer les choses futures et Isaïe racontera la passion du Christ comme un événement accompli, tandis que Moïse rapportant l'alliance conclue entre le peuple d'Israël et son Dieu, placera toutes ces choses dans l'avenir.

Plus tard, quand le pape Damase exigea de saint Jérôme une révision complète des Écritures de la nouvelle alliance comme de l'ancienne, le saint docteur se trouva encore en face de bien d'autres obstacles. En effet, il n'y avait qu'une partie de l'Ancien Testament qui était écrite en hébreu, l'autre partie et tout le Nouveau Testament étaient en grec. Le latin n'avait pas d'expressions pour rendre les mots de la théologie et de la hiérarchie chrétienne ; il fallait les faire naître du grec, et c'est ainsi qu'on produisit les mots sui-

vants : *episcopus*, *presbyter*, *diaconus*, le nom du Christ, les mots baptême, anathème, *salvator*, *eleemosyna*, et beaucoup d'autres. Bien plus, il fallut créer des verbes, comme *salvare*, *justificare*, *mortificare* et *jejunare*, et des adjectifs, *carnalis*, *sensualis* et *spiritualis*, ainsi que beaucoup d'autres.

Toutefois, Ozanam remarque ici que ce ne fut pas tant le nombre de mots hébreux adoptés par la langue latine qui ont fait sa richesse que l'emprunt d'un style rempli de symbolisme et de figures, de phrases d'une construction hardie et toute imagée. Il en est de même pour le grec, qui vint enrichir le latin bien moins en lui aidant à produire les mots que nous venons de citer qu'en lui transmettant la tournure et les expressions spéculatives et philosophiques. " Le grec, " dit Ozanam, donna à la langue latine les qualités " qui lui manquaient pour satisfaire la raison par " toute la régularité et l'exactitude de la terminologie " grecque et pour saisir l'imagination par toute la " splendeur du symbolisme oriental. " Plus loin, le professeur dit encore : " Ce que la langue latine ap- " prit à l'école du christianisme grec, ce ne furent pas " non plus ces artifices oratoires, ces jeux de nombre " et de rythme auxquels Cicéron s'était arrêté ; mais " elle y apprit à suppléer à son insuffisance philoso- " phique, à cette insuffisance dont Cicéron lui-même " se plaignait lorsque, dans ses efforts pour traduire " les écrits de Platon et doter sa langue de ce que la " Grèce avait pensé, par moments, il s'avouait déses- " péré et vaincu... "

" Ainsi, poursuit Ozanam, la Bible avait été le prin-
" cipe et le grand instrument de la réforme du latin,
" en introduisant, d'une part, les richesses poétiques
" de l'hébreu, et d'autre part, les richesses philosophi-
" ques du grec. Mais la Bible elle-même et le christia-
" nisme, en ceci, furent servis par deux auxiliaires :
" d'un côté, par les Africains, de l'autre, par le peuple,
" c'est-à-dire, déjà à l'époque où nous nous trouvons,
" par un peuple à moitié barbare. "

Nous ne saurions pas suivre le professeur dans sa description détaillée de l'action des peuples d'Afrique et de la population de Rome dans cette réforme de la langue latine ; qu'il nous suffise de dire que pour ce qui est des Africains, ils apportèrent, à défaut de purisme et d'élégance, des expressions et des tournures énergiques.

Écoutons plutôt Tertullien lorsqu'il veut définir l'Église. Il s'exprime dans une langue qu'aucun Romain assurément n'eût voulu reconnaître comme la sienne, et il dit : *Corpus sumus de conscientia religionis et disciplinæ divinitate et spei fœdere.* L'Église est un grand corps qui résulte de la conscience d'une même religion, de la divinité d'une même discipline et des liens d'une même espérance.

Quant au peuple de Rome, composé hétérogène s'il en fut jamais, amalgame de toutes les nations qui entretenaient depuis les temps les plus reculés une émigration continuelle vers la capitale, l'action de cette populace sur la langue latine fut de l'enrichir de bar-

barismes sans nombre et de solécismes incroyables. A côté du langage choisi et élégant de la haute et savante société de Rome, langage de Cicéron et d'Horace, on entendait continuellement dans les rues une espèce de dialecte du peuple, un latin très différent de l'autre par la construction de la phrase et par la prononciation.

Pour ce qui concerne la poésie, le peuple romain n'admirait pas tant les dactyles et les spondées d'Horace et de Virgile que ces vieux vers saturnins où ils goûtaient la rime. " En effet, dit Ozanam, parmi " les plus anciens monuments de la chanson popu- " laire latine, il s'en trouve plusieurs dont les vers " riment entre eux. Vous connaissez ce chant des sol- " dats romains : "

Mille, mille Sarmatas occidimus ;
Mille, mille Persas quærimus.

" Ce qui me frappe surtout, ajoute ailleurs Ozanam, " c'est que cette forme qui consiste à suivre la même " rime pendant vingt, trente, quarante vers, jusqu'à ce " qu'elle soit épuisée, est précisément la première " sous laquelle se produisirent nos anciens poèmes " chevaleresques dans le moyen âge, nos poèmes car- " lovingiens et nos plus vieux romans : la même as- " sonance y revient pendant une page entière jusqu'à " ce qu'elle ait lassé la patience du jongleur et de " l'auditoire... En 934, les gens de Modène veillaient " sur leurs murailles menacées par les incursions des

" Hongrois. Ces bourgeois et ces artisans, armés à la " hâte pour la défense de leurs foyers, et qui voyaient " de loin la flamme des incendies allumés par les " barbares, s'animaient en répétant un hymne guer- " rier que nous avons encore, où nous trouvons une " latinité correcte et toutes les réminiscences de la " poésie classique :

O tu qui servas armis ista mœnia,
Noli dormire, quæso, sed vigila !
Dum Hector vigil extitit in Troia,
Non eam cepit fraudulenta Græcia.

" De tout ce qui précède, dit notre auteur en ter- " minant, on a pu voir ce que le christianisme a fait " avec la Bible pour instrument, les Africains et les " barbares pour serviteurs et, de plus, le peuple, c'est- " à-dire la recrue de la barbarie. Il ne fallait pas moins " que ce grand remaniement de la langue latine pour " y réunir tous les éléments de la civilisation an- " cienne et pour en faire la langue du moyen âge.

IV

L'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE.—L'HISTOIRE.—LA POÉSIE.*

L'histoire, l'éloquence et la poésie chrétiennes, voilà certes des sujets bien propres à ranimer l'esprit scrutateur, à inspirer l'âme poétique et à faire battre la corde sensible d'Ozanam.

Dans l'antiquité encore, l'orateur à la tribune devait montrer sa supériorité, dans le soin de son corps, la beauté et la majesté du costume, et c'était aussi bien par son attitude gracieuse et noble qu'il espérait persuader ses auditeurs et conquérir ses adversaires que par la force et l'élégance de sa diction.

Cependant, au cinquième siècle, à cette époque dont nous nous occupons particulièrement, les grands sujets d'éloquence ayant disparu en même temps que la victoire désertait les drapeaux de l'empire, il ne restait plus à l'éloquence que trois emplois : le forum ou les causes devant le tribunal du proconsul, ce qui, alors comme aujourd'hui, n'enrichissait personne, l'avocat moins que les autres ; les panégyriques ou les louanges basses et exagérées des empereurs, des ministres et de leurs favoris, ce qui de tout temps a

* Seizième, dix-septième et dix-huitième leçons.

conduit plus sûrement à la fortune, et enfin les harangues des rhéteurs ambulants qui à la demande des citoyens d'une ville avaient toujours, paraît-il, des déclamations soigneusement préparées où souvent le patriotisme venait en aide à une certaine éloquence.

Toutefois, malgré ce déploiement de talents oratoires, malgré l'enseignement de la rhétorique qui ne fut jamais abandonné dans les écoles, chacun sentait que le souffle qui avait inspiré Théopompe et Platon, Démosthène et Cicéron ne se faisait plus sentir ; la vie paraissait s'être retirée du discours et la parole semblait menacée de périr.

Le christianisme apparaît, et en changeant le but du discours, de la flatterie à l'enseignement, le genre et le caractère de la parole, de la louange des hommes à la gloire de Dieu, la place de la tribune, du forum à l'autel, il réussit non seulement à sauver l'éloquence, mais encore à la grandir. Sur ce sujet nous allons laisser parler le professeur lui-même.

" Le christianisme, dit-il, ne pouvait pas laisser " périr la parole, lui qui l'honora plus qu'aucune " autre doctrine ne l'avait jamais fait, car le christia- " nisme représentait la parole, c'est-à-dire le Verbe, " comme la créatrice du monde ; c'était elle qui avait " formé l'univers, qui l'avait sauvé, qui devait le juger " un jour. C'était bien cette même parole divine " qui devait se conserver, se perpétuer dans l'Église " chrétienne par la prédication : en telle sorte qu'au- " cune forme de respect n'était trop grande pour en-

" tourer la parole sainte. Les anciens avaient donné
" à la parole humaine le plus magnifique piédestal ;
" ils lui avaient élevé la tribune, au milieu de l'Agora
" ou du Forum, d'où elle dominait ces villes intelli-
" gentes et passionnées dont la conquête était le prix
" de la parole victorieuse. Il était difficile de faire à
" quelque chose d'humain plus d'honneur ; le chris-
" tianisme cependant fit plus : il la plaça non sur la
" tribune, mais dans le temple, à côté de l'autel. Il
" lui éleva une chaire, un second autel pour ainsi
" dire auprès du sanctuaire. On vit alors ce que le pa-
" ganisme n'avait jamais vu, on vit la parole en prose
" simple et sans ornement, dans le temple, au milieu
" des mystères. Il est vrai que, par là même, le carac-
" tère de la parole changeait ; elle cessait d'être un
" spectacle pour devenir un enseignement ; son but
" n'était plus de flatter les sens, mais d'éclairer les
" esprits et d'ébranler les cœurs. "

Le professeur poursuivant l'énumération des changements que le christianisme apporta dans la rhétorique, nous montre l'action et l'élocution y prenant une place plus secondaire à mesure que l'invention et l'inspiration sont reconnues comme les qualités les plus nécessaires de l'art oratoire. Puis Ozanam, voulant nous mettre sous les yeux les nouvelles ressources de l'éloquence, nous cite parmi les prédicateurs qui ont précédé le cinquième siècle saint Paul et saint Ambroise.

Le premier était doué d'une éloquence d'un ca-

ractère tout à fait original ; il réussissait à convaincre ses auditeurs et à convertir les foules par sa brusque simplicité et par l'exposé lucide des doctrines qu'il enseignait.

Saint Ambroise que la légende représente, comme Platon à son berceau, avec un essaim d'abeilles sur ses lèvres, eut au quatrième siècle un grand renom d'éloquence. Sa parole avait un tel ascendant sur tous qu'elle arrêta Théodose coupable à la porte du sanctuaire et arracha saint Augustin à l'erreur des manichéens.

Dans ses écrits, saint Ambroise trace à l'orateur chrétien, des préceptes qu'on peut résumer dans les phrases suivantes : " Que le discours soit correct, sim-
" ple, clair, lucide, plein de dignité et de gravité :
" qu'il n'y ait point d'élégance affectée, mais qu'il
" s'y mêle quelque grâce... Que dirais-je de la voix ?
" Il suffit, selon moi, qu'elle soit pure et nette, car,
" c'est de la nature et de nos efforts qu'il dépend de
" la rendre harmonieuse. Que la prononciation soit
" distincte et mâle, qu'elle s'éloigne du ton rude et
" grossier des campagnes sans prendre le rythme em-
" phatique de la scène, mais qu'elle conserve l'onction
" de la piété."

Le professeur s'occupe ensuite des orateurs chrétiens du cinquième siècle, et il s'arrête particulièrement à saint Augustin, auquel il consacre la plus grande partie de cette leçon.

Dans des pages nombreuses, il nous fait connaître

les préceptes de rhétorique que saint Augustin a enseignés; il nous explique sur quels points principaux l'art oratoire chrétien doit, d'après saint Augustin, différer de la rhétorique enseignée dans l'antiquité, et enfin, il nous donne plusieurs fragments des discours ou sermons les plus éloquents de ce saint docteur de l'Église.

Contrairement à l'opinion reçue parmi les anciens, saint Augustin était d'avis que l'éloquence pouvait se rencontrer sans la rhétorique. Il posait pour principe que la sagesse était le fonds même de toute éloquence, et qu'elle lui est de beaucoup supérieure, car la sagesse sans l'éloquence a fondé des cités, et l'éloquence sans la sagesse les a plus d'une fois mises en ruines. Ce qu'il trouve de plus nécessaire chez le prédicateur c'est la sagesse, l'éloquence est de surplus. L'orateur doit, de plus, convaincre, plaire et toucher ; saint Augustin insiste surtout pour qu'il s'efforce de plaire afin de gagner les âmes. Il déclare que pourvu que la clef ouvre, il permet qu'elle ne soit pas d'or, qu'elle soit de plomb ou de bois, mais il faut qu'elle ouvre les barrières, qu'elle les ouvre à toutes les lumières de la vérité et à toutes les violences de la grâce divine.

Le style simple, dit saint Augustin, est celui que l'auditeur supporte plus longtemps, et plus d'une fois dans sa longue carrière, il a observé que l'admiration d'une belle parole arrache quelquefois moins d'applaudissements à l'auditoire que le plaisir d'avoir

conçu, facilement et sans nuage, une vérité difficile mise à sa portée par une parole simple.

" Toutefois, il y a, dit Ozanam, quelques périls " dans les dédains de saint Augustin pour les déli- " catesses du style ; il y a ici quelques traces de la dé- " cadence et du mauvais goût de son siècle. Cepen- " dant, s'il est insuffisant en ce qui concerne l'élocu- " tion, s'il n'a fait que répéter les règles de la rhéto- " rique cicéronienne en ce qui regardait l'invention, " il va se relever singulièrement lorsqu'il entrera jus- " que dans les dernières profondeurs de la philoso- " phie de la parole, et qu'il donnera le véritable mys- " tère de la nouvelle éloquence qu'il veut fonder. " C'est ce qu'il fait dans un autre ouvrage, dont l'oc- " casion même est digne d'intérêt et qui peint bien " l'âme de saint Augustin. "

" Un diacre, nommé Déo Gracias, chargé de l'ins- " truction des catéchumènes, lui avait écrit une lettre " pour lui peindre ses dégoûts, ses peines, ses décou- " ragements dans une fonction si difficile. Saint Au- " gustin cherche à relever son courage en lui faisant, " avec une admirable analyse, la peinture de toutes " les tristesses, de tous les découragements qui peu- " vent saisir un homme chargé de porter la parole " devant ses frères, et cependant en lui montrant par " quels moyens victorieux on peut dompter ses en- " nuis, ses découragements, et triompher, tôt ou tard, " de toutes les résistances de soi-même ou d'autrui. " Les deux secrets de toute cette éloquence dont saint

" Augustin va chercher le fonds dans l'étude de l'es-
" prit humain, sont l'amour des hommes qu'il faut
" instruire et l'amour de la vérité qui n'est autre que
" Dieu même. Je dis d'abord l'amour des hommes, et
" saint Augustin trouve, en effet, une ressource d'élo-
" quence que les anciens n'avaient pas connue, dans
" la charité, dans ce besoin que nous avons de com-
" muniquer à autrui les vérités dont nous sommes
" pénétrés, dans cette ardeur qui fait que nous ne
" pouvons nous empêcher d'ouvrir la main, quand
" elle est pleine de ce que nous regardons comme
" vrai, comme beau, comme bon. Car, dit-il, de même
" qu'un père se plaît à se faire petit avec son enfant,
" à bégayer avec lui les premiers mots, non qu'il y
" ait rien de bien attrayant à murmurer ainsi des
" mots confus, et cependant, c'est là le bonheur rêvé
" par tous les jeunes pères ; de même pour nous, pères
" des âmes, ça doit être un bonheur de nous faire pe-
" tits avec les petits, de murmurer avec eux les pre-
" mières paroles de la vérité, et d'imiter l'oiseau de
" l'Évangile qui réunit ses petits sous ses ailes, et
" n'est heureux qu'autant qu'il est réchauffé de leur
" chaleur et qu'il les réchauffe de la sienne. C'est
" qu'en effet, personne mieux que saint Augustin n'a
" connu cette mystérieuse sympathie de l'orateur et
" de l'auditeur, par laquelle l'un éclaire, soutient,
" conduit l'autre, tandis que tous deux travaillent à
" la même heure, par le même effort, au détachement
" et à l'éclat de la même vérité. "

Parmi les nombreux passages des sermons de saint Augustin cités par le professeur, nous détachons le fragment suivant d'un admirable discours sur la résurrection.

" Vous êtes tristes, dit saint Augustin, d'avoir porté " au sépulcre celui que vous aimiez, et parce que " tout à coup vous n'entendez plus sa voix. Il vivait " et il est mort; il mangeait et il ne mange plus ; il " ne se mêle plus aux joies et aux plaisirs des vi- " vants. Pleurez-vous donc la semence quand vous la " confiez au sillon ? Si un homme était assez ignorant " de toutes choses pour pleurer le grain qu'on ap- " porte aux champs, qu'on met dans la terre et qu'on " ensevelit sous la glèbe brisée ; et si cet homme di- " sait en lui-même : comment donc a-t-on enterré ce " blé, moissonné avec tant de peine, battu, émondé, " conservé dans le grenier ? nous le voyions, et sa " beauté faisait notre joie, maintenant il a disparu de " nos yeux... S'il pleurait ainsi, ne lui dirait-on pas : " Ne t'afflige point, ce grain enfoui n'est assurément " plus dans le grenier, il n'est plus dans nos mains ; " mais nous viendrons plus tard visiter ce champ, et " tu te réjouiras de voir la richesse de la récolte, là où " tu pleures l'aridité du sillon. Les moissons se voient " chaque année, celle du genre humain ne se fera " qu'une fois à la fin des siècles... En attendant, toute " créature, si nous ne sommes pas sourds, nous parle " de résurrection. Le sommeil et le réveil sont de tous " les jours ; la lune disparaît et se renouvelle tous les

" mois. Pourquoi viennent, pourquoi s'en vont les " feuilles des arbres? Voici l'hiver, assurément ces " arbres desséchés reverdiront au printemps. Sera-ce " la première fois, ou l'avez-vous vu l'an passé? Vous " l'avez vu, l'automne amena l'hiver, le printemps " ramène l'été. L'année recommence dans un temps " qui lui est marqué: et les hommes faits à l'image de " Dieu mourraient pour ne plus revivre!"

Avant de nous séparer de saint Augustin, nous reproduisons le fait suivant rapporté par le saint lui-même. Nous verrons par là le grand ascendant que lui donnait sur le peuple, sa parole toujours éloquente.

" De temps immémorial, dit Ozanam, il existait en " Mauritanie, à Césarée, une coutume qu'on appe- " lait *la Caterva;* c'était une petite guerre, mais sé- " rieuse et meurtrière qu'on se faisait chaque année : " chaque année les habitants de la ville, divisés en " deux bandes, les pères et les fils, les frères et les " frères, armés les uns contre les autres, se faisaient " pendant cinq ou six jours, une guerre à mort; des " flots de sang coulaient dans la ville. Aucune pres- " cription des empereurs n'avait pu déraciner ce dé- " testable usage ; cela étonnera encore moins ceux " qui sauront que l'Italie, au moyen âge, connut quel- " ques coutumes semblables, et qu'il fallut des efforts " persévérants pour les effacer. Saint Augustin tâcha " d'abolir ce que les édits des empereurs avaient vai- " nement voulu détruire: il parla, il ébranla, il fut

" couvert d'applaudissements ; mais il ne se crut pas
" vainqueur tant qu'il n'entendit que des acclama-
" tions ; il parla encore, enfin il vit couler des larmes :
" alors il sentit que la victoire était gagnée. En effet,
" dit-il, il y a huit ans que la coutume annuelle n'a
" pas reparu."

Ozanam termine en énumérant les orateurs chrétiens des premiers siècles, tant en Orient qu'en Occident, ainsi que ceux des quatrième et cinquième siècles. Il mentionne saint Jean Chrysostôme, saint Grégoire de Nazianze et saint Basile, de l'Église grecque. Il place en tête des plus éloquents prédicateurs de l'Église latine, saint Léon le Grand, et il reproduit un de ses sermons prononcé le jour de la fête des apôtres saint Pierre et saint Paul. Puis, viennent saint Pierre Chrysologue, Gaudence de Brescia et Maxime de Turin. Le professeur fait aussi une mention toute particulière de saint Grégoire le Grand qu'il donne avec saint Augustin comme les principaux modèles de la prédication chrétienne au moyen âge.

Au cinquième siècle l'histoire n'existait plus, du moins, il n'existait pas d'historien vraiment digne de ce nom. On ne mentionne que deux chroniqueurs, Prosper d'Aquitaine et Amien Marcellin. Ce dernier, un brave soldat, connaissait trop peu de choses pour rendre un compte raisonné de tous les événements de son temps. Comme païen, d'ailleurs, il ne voyait les choses que du côté matériel.

Pourtant, l'histoire avait été en grande considéra-

tion parmi les anciens, qui la reconnaissaient comme un art, capable, comme la sculpture, de donner à l'homme l'immortalité sur cette terre.

Parmi les historiens anciens, Ozanam mentionne Hérodote et Thucydide, puis chez les Latins, Tite-Live, Salluste et Tacite. Tous s'accordèrent à donner à l'histoire les caractères d'un art. C'est pourquoi ils aspiraient plutôt à charmer qu'à instruire, et trop souvent dans leurs ouvrages, la poésie et l'éloquence prennent la place de la vérité.

" A l'époque où nous sommes, dit Ozanam, nous " trouvons l'histoire pour ainsi dire décomposée, ré- " duite à ses éléments ; mais, du sein de cette déca- " dence sortira une recomposition : les éléments sont " séparés, mais ils attendent l'esprit qui doit les ré- " chauffer et les réunir. Nous allons rencontrer, chez " des écrivains distincts et très différents, ces trois for- " mes des études et des travaux historiques : d'une " part, les chroniques qui rétablissent l'ordre des " temps ; en second lieu, les actes des saints qui font " vivre les plus belles figures des âges nouveaux ; en " troisième lieu, les premiers essais d'une philosophie " de l'histoire, qui déroule toute la suite du plan divin " pour pénétrer plus profondément que la vie même, " et arriver à l'idée qui préside à la succession des " temps et des hommes."

Parmi les chroniqueurs du temps, le professeur place les premiers défenseurs du christianisme, tels que Justin, Clément et Tatius. Tous ont eu à écrire

l'histoire en s'occupant des principales figures de l'Ancien Testament, et surtout de Moïse. Ozanam cite aussi Eusèbe, auteur d'une histoire universelle traduite et augmentée par saint Jérôme.

Cette histoire universelle était assez complète et ces deux écrivains donnèrent un caractère nouveau à leur travail en ne se contentant pas d'écrire seulement l'histoire des événements, mais encore celle de la pensée et de la parole. C'est ainsi qu'à côté des longues listes de rois, de magistrats, de dictateurs et d'empereurs, on trouve aussi un tableau par ordre chronologique, des historiens, des orateurs, des poètes et des philosophes.

Une autre qualité, bien plus importante chez eux, c'est leur grand amour de la vérité. Ces vaillants chrétiens accoutumés à blâmer les mœurs des patriciens de la décadence, étaient loin de songer à jeter un voile sur les fautes des anciens Romains.

Après Eusèbe et saint Jérôme, Prosper d'Aquitaine reprend la chronique et la conduit jusqu'en l'année 444. Puis, vient l'évêque espagnol Idace, qui, les larmes aux yeux, nous fait le récit de toutes les catastrophes dont le bruit parvint jusqu'à lui au fond de la Galicie. Il raconte avec brièveté et amertume toutes les invasions des barbares ; leurs dévastations dans les provinces espagnoles le font pleurer sur sa patrie ; le bruit des coups qui frappent les murs de Rome le fait craindre pour sa religion.

En ces temps malheureux l'histoire, comme d'ail-

leurs tout ce qui se rapportait aux lettres, fut obligée de chercher refuge dans les monastères. La Providence avait ainsi disposé les choses pour qu'il se trouvât dans chaque cloître un moine assez intelligent pour écrire année par année les événements de son temps. Le chroniqueur du monastère faisait aussi connaître la vie des plus illustres contemporains et il entremêlait le tout de souvenirs personnels.

L'histoire ne se trouve pas seulement dans la chronique ou l'exposé pur et simple des événements d'une époque, mais de plus, on rencontre dans la vie écrite des grands hommes des renseignements qui permettent de s'assurer de la vérité des faits et d'entrer dans les détails de la narration. Ainsi, pour cette première partie du moyen âge, les actes des martyrs et la vie des saints, tels que saint Ambroise, saint Augustin et tant d'autres, ont été des sources inépuisables de renseignements. Les disciples de ces grands hommes en écrivant leur vie ont rendu un grand service à l'histoire.

Plus tard, les anachorètes et les solitaires des déserts se mirent aussi à écrire la vie les uns des autres, ainsi que les principaux événements dont le bruit pouvait parvenir jusqu'à eux. Il n'est pas surprenant de voir la poésie envahir les chroniques de ces solitaires, qui écrivaient tout en contemplant les beautés de la nature, et en admirant l'immensité et la magnificence des œuvres du créateur.

Ici, le professeur reproduit un écrit merveilleux

qu'on trouve dans les œuvres de saint Jérôme. Il s'agit d'une dernière visite de saint Paul l'Ermite à l'anachorète Antoine, la veille de sa mort, dans les profondeurs de la Thébaïde.

Jusqu'à présent, nous avons vu dans le travail historique deux parties : d'une part, la chronologie ou la vérité toute entière, mais aride, sèche, dépouillée, et, d'autre part, la légende, où la vie, la couleur, le mouvement de l'histoire se trouvent, mais où souvent aussi la poésie a pris ses ébats. Il nous reste maintenant à parler de la philosophie de l'histoire, qui fut, pour ainsi dire, une des innovations nécessitées par l'avènement du christianisme.

Ozanam trouve dans les écrits de saint Augustin, et surtout dans la *Cité de Dieu*, le premier effort à la recherche des causes premières, ou, si on le préfère, le premier pas fait pour constituer la philosophie de l'histoire.

Lorsque Rome tomba au pouvoir des barbares, de toutes parts s'élevaient des cris et des plaintes contre les chrétiens et le Dieu qu'ils adoraient. On se moquait de Dieu, disant qu'il n'avait pas eu assez de puissance pour protéger ses adorateurs contre le pillage, la captivité et la mort, et l'on accusait les chrétiens d'être la cause du courroux des dieux qui, pour se venger, avaient permis la prise de Rome.

" Dans son livre, saint Augustin répondait à ces
" clameurs des païens en leur montrant, dans les
" malheurs de Rome, les conséquences accoutumées

" de la guerre, mais en leur faisant voir aussi l'inter-
" vention du christianisme dans cette puissance qui
" avait effrayé et dompté les barbares au jour même
" de leur victoire, et triomphé de leur souveraine li-
" berté."

Ozanam, après avoir donné une analyse rapide de ce livre étonnant, nous mentionne encore deux autres écrivains, le prêtre espagnol Paul Orose et le prêtre gaulois Salvien. Le premier n'indique pas comme saint Augustin les causes des désastres du temps, mais avec un sentiment chrétien bien admirable, il ose prévoir dans ces bouleversements une ère de paix pour toute l'Europe. Faisant taire son amour pour la patrie, il ne craint pas de dire que quant à lui, il ne regrettera pas l'invasion si elle a pour résultat de faire des néophytes de tous les barbares.

Salvien dans son livre *de Gubernatione Dei* (455) fait preuve d'un grand progrès dans la philosephie de l'histoire.

Rome a été pendant dix-sept ans entre les mains des barbares, Rome est humiliée et paraît tombée pour ne plus se relever. Il faut alors entendre les clameurs des païens contre les chrétiens. Salvien répond en montrant les causes naturelles et surnaturelles de la décadence et de la ruine. "Il montre ces causes
" dans la corruption d'une société mourante en raison
" du désordre de ses institutions, qui devait ame-
" ner la ruine de son pouvoir. Il les montre dans l'a-
" vilissement des mœurs favorisé par les lois ro-

" maines, et déclare sous ce rapport la supériorité " des barbares."

Enfin, Salvien dépeint avec une telle éloquence et une telle énergie les vices et les malheurs de son temps, qu'il a mérité d'être appelé le nouveau Jérémie.

En règle générale, la poésie est la première forme de la littérature, mais dans la littérature chrétienne, il en a été autrement. L'histoire et l'éloquence ont précédé la poésie : celle-ci était toute dans l'Évangile et dans les livres saints. Elle était aussi, on peut dire, en action dans ce grand spectacle de la chute d'un monde vermoulu et de la naissance d'un monde nouveau. Mais, comme l'a dit M. Saint-Marc Girardin, " la vérité était trop forte pour faire des poètes à " cette époque, elle ne pouvait faire que des mar- " tyrs."

" Il n'a pas fallu moins de trois siècles silencieux, " dit Ozanam, pour mûrir la fécondité de l'art chré- " tien." C'est à l'époque de Constantin que les poètes viennent s'ajouter aux polémistes, aux orateurs, aux historiens qui ont fait la lutte âpre et sévère de la vérité contre l'erreur. " La paix de l'Église est comme une aurore qui éveille des chants."

Parmi les poètes nombreux qui se sont fait remarquer à cette époque, Ozanam cite Commodianus, poète épique, et après lui, Dracontius, saint Hilaire d'Arles et Marius Victor, qui composèrent des poésies sur les premiers récits de la Bible. Puis vinrent Juvencus et

Sédulius. * Le premier écrivit en vers une vie de Jésus-Christ, et le second se fit surtout connaître par un poëme intitulé : *Paschale Carmen.*

Tous ces poètes surent atteindre dans leurs écrits la grandeur et la solennité que comportaient les sujets traités, mais tous aussi ont poussé la sobriété d'images, d'épisodes et de paraphrases jusqu'à la sécheresse. Ceci s'explique sutout par la pensée de controverse qui domine nécessairement dans toute cette poésie. Mais alors, nous dira-t-on, pourquoi *n'écrivirent-ils pas en prose*, comme leur aurait conseillé Boileau ? C'est que l'enseignement, chez les anciens et même à l'époque que nous étudions, se faisait surtout par l'exercice de la mémoire. " Par ce moyen, dit " Ozanam, ces poètes parvinrent à faire pénétrer plus " profondément et plus facilement les vérités chré- " tiennes, sous ces formes poétiques, dans les classes " lettrées du monde romain."

Ces premiers poètes chrétiens que nous venons de mentionner, peuvent être rangés parmi les poètes épiques; le professeur donne toutefois aux poètes lyriques, et surtout à saint Paulin et à Prudence, la plus grande part de son travail.

* Tous ces poètes ont été tirés de l'oubli par Alde le Grand dans sa belle édition des " Poetæ Christiani," Venise, 1500-1504. Il y avait à cette époque un mouvement comme celui qui s'est fait dans notre siècle en faveur de la littérature chrétienne et contre la littérature païenne.

Leur genre de poésie fut imité non seulement dans cette langue latine qu'ils écrivirent pour le moins aussi bien que les poètes païens leurs contemporains, mais encore dans toutes les langues nouvelles qui se formèrent du latin. C'est ainsi qu'au temps de Charlemagne, on trouvera un moine franc du nom d'Ottfried, s'efforçant de publier dans son poème de l'*Harmonie des Évangiles* les louanges du christianisme.

Plus tard, les conquêtes de Charlemagne, les hauts faits de la chevalerie, les sublimes entreprises des croisades, et enfin les découvertes de Vasco de Gama, inspireront tour à tour des poètes aussi célèbres que l'Arioste, le Tasse, Camoëns.

Des temps encore moins éloignés de nous verront briller Dante dans sa *Divine Comédie*, Gerson dans *Joséphina* et Vida dans sa *Christiade*. Ces derniers poètes, comme ceux des premiers temps du christianisme, préférèrent avec raison les sujets religieux aux événements de leur temps.

Quant à la poésie lyrique des premiers siècles chrétiens, on peut la faire remonter jusqu'au temps de saint Paul, qui exhortait les fidèles à chanter des cantiques. Toutefois l'Orient, dans le progrès du chant ecclésiastique, semble avoir été, dès le début, plus loin dans la formation des chœurs, car du temps même de saint Ignace, le chant à deux chœurs était établi dans les églises.

Chez les Latins, ce fut saint Ambroise qui inaugura

définitivement le chant sacré, et voici en quelle circonstance. L'impératrice Justine persécutait ce saint évêque, et le peuple, pour le défendre contre les attaques de ses ennemis, passait les jours et les nuits à veiller autour de son palais. Touché de compassion à la vue de ces longues veilles, saint Ambroise résolut d'en dissiper l'ennui en introduisant les chants sacrés de l'Orient dans son église.

Ce saint évêque ne se contenta pas toutefois de faire chanter les hymnes déjà connues, mais il se mit à en composer lui-même. Ozanam lui en attribue douze, pleines d'élégance et de beauté, et il cite entre autres, celle qui commence ainsi :

Deus creator omnium
Polique rector, vestiens
Diem decoro lumine,
Noctem soporis gratia.

" Dans ces poésies, remarque Ozanam, la langue " est encore antique, cependant la versification a " quelque chose de moderne : c'est la petite strophe " de quatre vers iambiques de huit syllabes chacun, " qui se prête facilement au remplacement de la quan- " tité par l'accent, et ménage ainsi une place à la " rime que nous avons vue introduite de bonne " heure dans la versification chrétienne, que saint " Augustin avait lui-même pratiquée dans son psaume " contre les donatistes, qui revient pendant vingt- " quatre vers, rimés deux à deux, dans l'hymne con- " sacrée par le pape Damase à sainte Agathe. Ainsi,

" la séquence du moyen âge est déjà trouvée ; pres-
" que toutes sont ainsi coupées en strophes de quatre
" vers de huit syllabes chacun ; seulement le moyen
" âge remplacera la quantité par la rime, qui donnera
" à l'oreille cette satisfaction que la prosodie ancienne
" serait désormais impuissante à lui offrir. Chose
" étrange ! ce sera à la condition de rompre un jour et
" définitivement avec les formes anciennes que la poé-
" sie chrétienne arrivera enfin à la liberté sans la-
" quelle il n'y a point d'inspiration et qui lui donnera
" cette prodigieuse richesse, cette verve, cette abon-
" dance du treizième siècle, et enfin cette majesté du
" *Dies iræ*, et cette grâce inexprimable du *Stabat*
" *Mater*."

Revenons aux poèmes lyriques de Paulin et de Prudence.

Le premier, avant de devenir chrétien, avait rempli avec honneur plusieurs charges de l'empire. Paulin ou Paulius Meropius était d'une famille sénatoriale romaine très riche et sa femme avait encore ajouté à sa fortune en lui apportant de nombreux domaines. Après avoir abjuré le paganisme, il se réfugia avec son épouse dans ses terres en Espagne. Là, retiré dans la solitude, il commençait à jouir d'une vie paisible et heureuse, lorsque la mort de son unique enfant le détermina à renoncer à toutes les espérances de la terre pour se rapprocher davantage de Dieu. D'un commun accord, son épouse et lui vendirent tous leurs biens pour en distribuer le prix aux pau-

vres, puis ils se retirèrent à Nôle, près du tombeau de saint Félix.

A la mort de son épouse, Paulin fut ordonné prêtre et en 409 il devint évêque de Nôle.

Sa conversion éloigna de lui ses parents et ses amis : plusieurs même de ces derniers et ses frères ne lui pardonnèrent jamais ce qu'ils appelaient sa folie, et ils passaient près de lui sans paraître le connaître. Toutefois, nous verrons que le chagrin causé par une telle conduite n'altéra en rien chez le saint la bonté et la tendresse de cœur qu'on admire partout dans ses poésies.

Paulin avait reçu des mains du savant Ausone une instruction très soignée, et ce maître habile avait su lui inspirer de bonne heure la culture des lettres, l'amour de la poésie, ainsi que la grâce, l'élégance et la pureté du langage. Mais le disciple n'emprunta jamais au maître son affectation, ses puérilités, et il faut le dire, ses obscénités.

" Voulant consoler, dit Ozanam, des parents qui " pleuraient la mort d'un enfant, il le représente se " jouant dans les cieux avec celui qu'il a lui-même " perdu et dont la mémoire ne s'efface pas de son " cœur, quoique pénitent il soit assis depuis tant " d'années au tombeau de Nôle : " Venez, jeunes " frères, venez dans cet éternel partage ; couple char- " mant, habitez ces joyeuses demeures, et tous deux " prévalez-vous de votre innocence, enfants, et que " vos prières soient plus fortes que les péchés de vos " parents."

Vivite participes, æternum vivite, fratres,
Et lætos dignum par habitate locos;
Innocuisque pares meritis peccata parentum,
Infantes, castis vincite suffragiis.

Prudence naquit en Espagne en l'année 348, à peu près au même temps que saint Paulin voyait le jour à Bordeaux. Comme lui aussi, Prudence fut chargé successivement de l'administration de plusieurs villes dans sa patrie, et il s'acquitta même avec grand honneur d'une charge élevée qu'Honorius lui avait donnée à sa cour.

Ce poète chrétien était surtout remarquable par la grâce et l'élégance de ses vers. Comme il était avocat, on trouve aussi dans ses poésies plusieurs passages qui laissent apparaître l'orateur, l'homme accoutumé aux débats, surtout dans ses deux livres *contra Symmachum.*

Malgré son grand désir de consacrer ses dernières années à la gloire du Christ et à la défense de ses disciples, il ne se cachait pas l'imperfection des armes que la Providence avait mises à sa disposition, non plus que le manque de force de l'instrument dont elle se servait. A ce sujet, il s'exprime ainsi en toute humilité : " Il est temps, dit-il, de consacrer à Dieu le reste " de sa voix ; que les hymnes accompagnent les " heures du jour, et que la nuit ne se taise point : que " les hérésies soient combattues, la foi catholique dis- " cutée, l'insulte prodiguée aux idoles, les vers glo- " rieux aux martyrs, la louange aux apôtres... Dans

" la maison d'un riche, on étale partout une opulente
" vaisselle ; la coupe d'or y étincelle, la chaudière
" d'airain n'y manque pas. On y voit le vaisseau d'ar-
" gile et le plat d'argent large et lourd ; plusieurs
" vases y sont d'ivoire, d'autres sont taillés dans l'or-
" me et le chêne. Pour moi, le Christ m'emploie
" comme un vase sans valeur à d'humbles usages et
" souffre que je reste dans un coin du palais de son
" Père."

Me paterno in atrio
Ut obsoletum vasculum caducis
Christus optat usibus,
Sinitque parte in anguli manere.

Dans son étude sur les œuvres de ce poète, le professeur s'occupe surtout de ses deux livres contre Symmaque, ce brillant auteur païen dont nous avons déjà parlé, qui plaidait pour le rétablissement de l'autel de la Victoire. Nous avons surtout admiré dans le deuxième livre ce passage à jamais célèbre où Prudence demande l'abolition des combats de gladiateurs. Il vient de peindre l'amphithéâtre retentissant des clameurs des combattants, puis s'adressant à Honorius, il s'écrie : " Que Rome, la ville d'or, ne connaisse
" plus ce genre de crimes. C'est toi que j'en conjure,
" chef très auguste de l'empire d'Ausonie ! ordonne
" qu'un si odieux sacrifice disparaisse comme les au-
" tres. C'est le mérite que te voulut laisser la ten-
" dresse de ton père : Mon fils, a-t-il dit, je te fais ta
" part, et il t'abandonna l'honneur de ce dessein.

" Empare-toi donc, ô prince ! d'une gloire réservée à " ton siècle. Ton père défendit que la ville maîtresse " fût souillée du sang des taureaux ; toi, ne permets " plus qu'on y offre en hécatombes les morts des " hommes. Que nul ne meure plus pour que son sup- " plice devienne une joie ! Que l'odieuse arène, con- " tente de ses bêtes féroces, ne donne plus l'homicide " en spectacle sanglant ! Et que Rome vouée à Dieu, " digne de son prince, puissante par son courage, le " soit aussi par son innocence."

Ceci, remarque Ozanam, c'est la poésie mise au service, non seulement du christianisme, mais de l'humanité qu'elle avait si souvent trahie.

Continuant son étude des œuvres de ce poète, le professeur nous dit que " sa force éclate bien " davantage encore, lorsqu'il décrit les combats des " martyrs, et s'anime, pour ainsi dire, de tout leur " feu, lorsqu'il représente saint Fructueux sur le bû- " cher, saint Hippolyte entraîné par des chevaux in- " domptés, ou bien saint Laurent sur le gril. Saint " Laurent était une des mémoires les plus chères au " peuple romain, parce que cet apôtre, ce martyr de " la foi, était aussi martyr de la charité ; et qu'il était " mort, non pas seulement pour ne pas livrer le " Christ qu'il portait en son cœur, mais ces trésors de " l'Église, qui étaient conservés pour la nourriture " des pauvres ; et Rome lui en sut gré, car encore au- " jourd'hui, après la Vierge, il n'est pas de saint, pas " même saint Pierre, qui ait autant d'églises, à Rome,

" que saint Laurent, tant le souvenir de ce diacre,
" serviteur des pauvres, est resté populaire ! Prudence
" l'a chanté, et, dans l'enthousiasme que lui inspirait
" la figure de ce jeune saint, il a voulu au moment où
" il va rendre le dernier soupir, mettre dans sa bou-
" che une prière où vous trouverez l'inspiration des
" chrétiens, qui voyaient d'un œil assuré la destinée
" romaine : " Christ, nom unique sous le soleil, splen-
" deur et vertu du Père, auteur du monde et du ciel,
" et véritable fondateur de ces murs, vous qui pla-
" çâtes Rome souveraine au sommet des choses, vou-
" lant que tout l'univers servît le peuple qui porte la
" toge et le fer, afin de dompter ainsi sous les mêmes
" lois, les coutumes, le génie, les langues et les cultes
" des nations ennemies ! Voici que le genre humain
" tout entier a passé sous la loi de Rémus ! les mœurs
" contraires se rapprochent en une même parole, en
" une même pensée. O Christ, accordez à vos Romains
" que leur cité soit chrétienne, elle par qui vous avez
" donné une même foi à toutes les cités de la terre.
" Que tous les membres de l'empire s'unissent dans
" un même symbole. Le monde a fléchi, que la ville
" maîtresse fléchisse à son tour, que Romulus de-
" vienne fidèle et que Numa croie en vous."

Mansuescit orbis subditus,
Mansuescat et summum caput...
Fiat fidelis Romulus
Et ipse jam credat Numa !

V

L'ART CHRÉTIEN. *

Nous avons à étudier maintenant ce qu'Ozanam appelle la poésie des monuments. Et c'est du fond des catacombes que cette poésie sortira bien plus brillante et plus abondante que celle qui nous est apparue dans les lettres.

" La source commune de toute la poésie chrétienne, " dit Ozanam, c'est le symbolisme. Le symbolisme " est à la fois une loi de la nature et une loi de l'esprit " humain. C'est une loi de la nature : après tout, " qu'est-ce que la création, si ce n'est un langage ma- " gnifique qui nous entretient nuit et jour ? Les cieux " racontent leur auteur ; les êtres créés ne parlent pas " seulement de celui qui les a faits, mais ils nous en- " tretiennent les uns des autres, et les plus petits, les " plus obscurs, nous font l'histoire des plus lumineux " et des plus éclatants. Cet oiseau de passage qui re- " vient, qu'est-ce, sinon le signe du printemps qu'il " ramène avec lui et des astres qui ont marché " des mois entiers ? Et ce chétif roseau qui jette " son ombre sur le sable, ne sert-il pas à marquer " l'élévation du soleil sur l'horizon ? C'est ainsi

* Dix-neuvième leçon.

" que tous les êtres se rendent témoignage, se provo-
" quent, s'interpellent d'un bout à l'autre de l'immen-
" sité, et ce sont ces continuels rapprochements, ces
" innombrables symboles, ces harmonies, qui font la
" poésie du monde que nous habitons."

Tout est symbolisme dans le christianisme. Joseph et Moïse dans l'Ancien Testament ne sont que la représentation de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le Christ lui-même n'a parlé que par parabole ; saint Paul a interprété le Nouveau Testament par voie d'allusions et d'allégories, et saint Jean dans l'*Apocalypse* nous donnera le livre le plus mystérieux et le plus symbolique qui ait été inspiré.

Le symbolisme devient le langage du chrétien non seulement par l'habitude de la langue figurée de la Bible, mais encore par nécessité. En effet, au temps des persécutions, il devint nécessaire de tenir secrets certains mystères du christianisme pour les sauvegarder contre la profanation des infidèles. Et les chrétiens, pour s'entretenir entr'eux et pour se reconnaître, furent obligés d'avoir recours à certains signes et à certains symboles et d'échanger leurs pensées sans les livrer aux persécuteurs.

" C'est parce que les religions sont nécessairement
" symboliques qu'elles deviennent le principe et le
" berceau des arts : tous les arts sont nés à l'ombre
" d'une religion. Et, je ne m'en étonne pas, car si
" l'homme, pour dire quoi que ce soit, a besoin d'em-
" ployer des signes qui, précisément parce qu'ils sont

" matériels, restent toujours inférieurs à sa pensée, à
" plus forte raison il doit en être de même quand on
" entreprend de parler à Dieu, de Dieu, des choses in-
" visibles, de toutes ces conceptions infinies que l'in-
" telligence n'atteint qu'à peine, qu'elle entrevoit un
" moment, qui passent comme des éclairs, qu'elle
" voudrait fixer, mais qui ont disparu avant qu'elle
" ait pu comparer son expression imparfaite avec
" l'idée même qu'elle voulait rendre. C'est pourquoi,
" quand l'homme essaie de parler de ces choses éter-
" nelles, aucun signe ne lui suffit, ne le satisfait ; tous
" les moyens sont employés et viennent pour ainsi
" dire à la fois sous sa main. Mais, tout ce que peu-
" vent et le ciseau et le pinceau et les pierres élevées
" les unes sur les autres jusqu'à des hauteurs inacces-
" sibles et jusque vers le ciel, tout ce que peut pro-
" duire la parole d'illusion et d'harmonie quand elle
" est soutenue par le chant, tout est employé par
" l'homme et rien n'arrive à contenter les justes exi-
" gences de son esprit dès qu'il s'agit de ces grandes
" et immortelles idées. Cependant, malgré cette im-
" puissance, l'idéal qu'il a poursuivi apparaît, se
" laisse apercevoir avec une sorte de transparence, et
" c'est cette transparence de l'idéal à travers les for-
" mes dont il est revêtu qui constitue véritablement
" la poésie ; car la poésie primitive n'est pas seule-
" ment dans les vers, dans la parole rhythmée, mais
" dans tout effort de la volonté humaine pour saisir
" l'idéal et le rendre, que ce soit par la couleur, que

" ce soit par des pierres ou par tous les moyens qui
" lui ont été donnés de frapper les sens et de commu-
" niquer à l'intelligence d'autrui ce que son intelli-
" gence a conçu."

Le professeur nous fait ensuite assister à la naissance de l'art chrétien dans les catacombes ; c'est aussi là que naquit la littérature italienne, comme nous avons pu le voir précédemment dans l'étude des *Poètes franciscains en Italie.*

Toutefois, Ozanam consacre encore plus de pages à la description de ces ouvrages des premiers siècles chrétiens et il nous fait part des enseignements que donne la visite de ces grandes galeries souterraines.

" On aperçoit d'abord, dit-il, dans les catacombes,
" l'ouvrage de la terreur et de la nécessité. Mais, si
" l'on y prend garde, c'est un ouvrage bien éloquent,
" et si les monuments, si l'architecture même n'a pas
" d'autre but que d'instruire les hommes et de les
" émouvoir, jamais aucune construction au monde
" n'a donné de si grandes et si terribles leçons. En
" effet, lorsque vous pénétrez dans les profondeurs de
" la terre, vous apprenez par force ce qui est la grande
" leçon de la vie, à vous détacher de ce qui est visi-
" ble, c'est-à-dire de la lumière. Le cimetière enve-
" loppe tout, comme la mort enveloppe la vie, et ces
" oratoires mêmes, ouverts à droite et à gauche par
" intervalles, sont comme autant de jours sur l'im-
" mortalité, pour consoler un peu l'homme de la nuit
" dans laquelle il vit ici-bas. Ainsi tout ce que

" l'architecture doit faire plus tard, elle le fait déjà, " elle instruit, elle émeut, elle pénètre."

Au cinquième siècle, les chrétiens sortis des catacombes se livraient à la culture des arts avec plus de liberté, et la sculpture prit parmi eux un développement considérable quoiqu'elle fût nécessairement limitée dans les commencements aux mêmes sujets et aux mêmes études. Dans l'art statuaire, on signale une statue de saint Hippolyte qu'on voit encore aujourd'hui au Vatican, ainsi que des statues de saint Pierre et du bon Pasteur qui datent du temps des persécutions.

Le professeur remarque que c'est surtout dans les bas-reliefs et dans la décoration des sarcophages que la sculpture prend son essor, et il distingue trois différents genres qui sont propres à chacune des trois principales villes de l'empire: Rome, Ravenne et Arles. Cette dernière ville semble avoir eu la supériorité, du moins Ozanam mentionne particulièrement les sarcophages de saint Trophine, dont les bas-reliefs représentant entre autres choses le passage de la mer Rouge sous trois faces différentes, dénotent un talent très remarquable et un ciseau très habile.

" Ainsi, dit Ozanam, n'en doutons pas: la sculpture " n'a pas péri; elle se défendra; elle traversera les " siècles barbares et difficiles, et, quand vous lui " livrerez les chapiteaux de vos piliers, la façade et " les portails de vos cathédrales, vous verrez ce qu'elle " saura faire."

Après la sculpture, Ozanam jette un coup d'œil sur la peinture et sur les mosaïques.

" On ne conçoit en aucune manière, dit-il, comment " on a pu dire que l'emploi des images était nouveau " dans l'Église, quand tous les Pères des quatrième et " cinquième siècles sont remplis du culte des images " et de l'emploi qu'on en faisait dans la décoration " des basiliques, soit en Orient, soit en Occident, " à l'exception d'un certain nombre de provinces, " comme la Judée, où l'on craignait d'offenser les sus- " ceptibilités des Juifs. Mais, à part cela, tous les " témoignages sont unanimes, et nous avons du cin- " quième siècle des lettres de l'anachorète saint Nil " à Olympiodore, préfet du prétoire, pour le louer de " l'intention où il était de décorer de peintures la " basilique qu'il venait de fonder. Nous avons aussi " des lettres en vers, une sorte de poème de saint " Paulin, où il explique les ornements dont il a enri- " chi l'église de Nole et s'attache à décrire les pein- " tures qu'il a fait tracer sur les portiques."

Quant aux mosaïques, elles ont aussi servi à la décoration des églises dès le cinquième siècle, car en 421 le pape Célestin Ier en fit orner l'église de Sainte-Sabine. " Sixte III, dit Ozanam, fit exécuter en 433 des " mosaïques qui subsistent encore, après mille quatre " cents ans, à Sainte-Marie-Majeure : ainsi cette image " de la Croix non ensanglantée, couverte de pierre- " ries, sur un trône avec les saints Évangiles et au- " dessous de l'image de la Vierge ; tout autour l'his-

" toire de l'enfance du Christ, et, sur les deux côtés
" vingt tableaux de l'Ancien Testament : tout cela
" date du pape Sixte III."

Mais les mosaïques, la peinture et la sculpture ne sont que des dépendances de l'architecture. Et c'est surtout dans la culture de cet art que le cinquième siècle s'est rendu remarquable. En effet, les chrétiens sortant des catacombes étaient animés du plus grand désir de profiter de la liberté pour construire en plein air et en grand les baptistères et les tombeaux que jusqu'à ce temps ils avaient été obligés d'enfouir sous le sol. Alors, selon l'expression d'Ozanam, " il sem-
" ble que leurs tombeaux, faisant effort et soulevant
" la terre, s'élèvent au-dessus d'elle et la couronnent ;
" car les premières chapelles, les premiers tombeaux
" chrétiens, les baptistères qui se construisent sur la
" face du sol, au lieu d'être cachés dans ses profon-
" deurs, affectent cette forme. Les baptistères sont
" ronds, les premiers tombeaux chrétiens le sont
" aussi ; je citerai comme exemple, le baptistère de
" Saint-Jean-de-Latran à Rome ; à Rome aussi les
" tombeau de sainte Constance, bâti par Constantin
" pour sa sœur et d'autres personnes illustres de la
" famille ; je pourrais citer encore la cathédrale de
" Brescia, qui est une rotonde. En Orient, cette forme
" triomphera et formera la coupole ; déjà l'église des
" saints Apôtres, construite par Constantin, n'était
" qu'une coupole couronnant le milieu d'une croix
" grecque. Dans Sainte-Sophie la coupole se déve-

" loppe encore davantage et s'étendant de tous côtés,
" absorbera, en quelque sorte, les bras de la croix. Ce
" sera là le type du caractère byzantin qui demeurera
" en Orient."

Après avoir donné les différents traits caractéristiques de l'architecture romano-byzantine et en avoir mentionné les principaux monuments, tels que les cathédrales de Worms, Mayence et Cologne, le professeur décrit ainsi l'origine de l'architecture gothique : " Comme un mort ressuscitant qui, dans sa sé-
" pulture, s'efforcerait de soulever la dalle de son
" tombeau et finirait par la briser, de même l'archi-
" tecture, gothique, à force de soulever l'arcade by-
" zantine, la brisa par le milieu et l'ogive fut trou-
" vée. Et avec elle jaillit ce système d'architecture
" dont les merveilles ne sont peut-être pas assez con-
" nues et pas assez admirées, car enfin Reims et
" Chartres sont à deux pas, et on semble l'ignorer ;
" puis on va au Parthénon, et l'on dit qu'on n'a jamais
" rien vu de pareil, tandis que des merveilles autre-
" ment grandes, autrement variées, autrement im-
" mortelles nous environnent. Cette architecture go-
" thique n'est cependant encore que le développement
" de la basilique chrétienne telle que le cinquième
" siècle l'avait faite, et, si l'on y regarde de près, on
" aperçoit toujours la même division, toujours l'idée
" de la nef (navis) du vaisseau. Seulement cette nef, ce
" vaisseau ressemble à l'arche de Noé dont parle l'É-
" criture. Mais l'arche du treizième siècle a tellement

" développé la croix, qu'il faut la soutenir par des
" contreforts que les anciens n'avaient pas connus :
" ils les font innombrables pour en dissimuler la pe-
" santeur ; on les multiplie, on les allège, on les di-
" minue, de sorte qu'ils ne paraissent plus qu'autant
" de cordages tendus pour retenir sur la terre cette
" nef du ciel qui semblerait devoir s'éloigner et dis-
" paraître."

Ozanam termine par les remarques suivantes sur la basilique de Saint-Pierre de Rome qu'on doit regarder comme le couronnement de l'art chrétien.

" La chapelle, dit-il, plus grande et plus vaste
" qu'on ne l'avait jamais vue, monte plus haut qu'elle
" n'était jamais montée, parce qu'il y a au-dessous un
" tombeau générateur, un de ces tombeaux toujours
" vivants, si je pouvais le dire, un de ces germes qui
" poussent toujours ; et ce germe, sous la basilique
" obscure qui le dissimulait, travaillait sans relâche
" à ébranler ces murs trop étroits pour lui. Au-dessus
" est suspendu ce dôme, le plus élevé qui fut jamais,
" presque aussi haut que la plus grande pyramide
" d'Égypte, qui n'est après tout qu'un chef-d'œuvre
" de matérialisme, une masse de pierres entassées,
" tandis que sous les voûtes de Saint-Pierre circulent
" à grands flots la lumière et la vie. Ces pierres spi-
" ritualisées portées en l'air par la foi, dominent les
" montagnes voisines. Vous êtes parti des premières
" marches de Saint-Pierre, et votre vue était bornée.
" Vous montez des escaliers innombrables ; au-dessus

" de l'église et de la coupole, vous trouvez enfin la " plate-forme, et là, les collines s'aplanissent, dispa- " raissent, et par-dessus, vous découvrez la mer, que " jamais les triomphateurs romains n'avaient aper- " çue du haut du Capitole."

VI

LA CIVILISATION MATÉRIELLE DE L'EMPIRE.—COMMENCEMENT DES NATIONS NÉO-LATINES. (*)

Dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, la prospérité matérielle de l'empire romain semblait être rendue à son apogée et, du temps de Tertullien le progrès en toutes choses était si apparent et si frappant, que cet homme au caractère sévère et réservé n'a pas pu s'empêcher d'exprimer son étonnement et son admiration: "En vérité, dit-il, le monde devient de " jour en jour plus riche et plus cultivé; les îles elles- " mêmes n'ont plus de solitudes, les écueils plus de " terreurs pour le nautonier: partout des habita- " tions, partout des peuples, partout des lois, partout " la vie."

En jetant un coup d'œil sur cette époque, ce qui frappe surtout, c'est la grande activité qui règne partout. Le commerce de Rome avec les autres parties

(*) Vingtième et vingt et unième leçons.

de l'empire, avec l'Asie et les peuples du Nord, faisait qu'on trouvait dans la capitale les soies, les pelleteries et le fer du Thibet et de la Chine à côté de l'ambre, de l'étain et des cheveux blonds de la Bretagne pour orner le front des dames romaines.

Dès les cinquième et sixième siècles l'Église s'est efforçée de protéger et de ranimer le commerce que l'invasion des barbares semblait avoir détruit, du moins pour un temps.

Plus tard le génie commercial put atteindre un développement considérable par les pèlerinages et les croisades qui ouvrirent de nouvelles voies de communication avec l'Orient. Pise, Gènes et Venise se remplissent de richesses que des vaisseaux innombrables iront porter sur le marché des principales villes de France et d'Allemagne.

Plus tard encore les villes se mirent à rivaliser de magnificence entre elles et les peuples s'engagèrent dans une telle lutte pour la richesse et l'opulence, qu'ainsi qu'au temps d'Aristide, " le sol même se ravivait et la terre n'était plus qu'un vaste jardin."

Pour ce qui est de l'agriculture, le peuple romain qui allait prendre ses dictateurs à la charrue,a toujours été le plus avancé dans toute espèce de culture. C'est peut-être la seule chose pour laquelle il n'a pas été obligé de faire d'emprunts à la Grèce ni aux autres nations avec lesquelles il se trouvait en rapport. On retrouvera le perfectionnement agricole des Romains jusqu'aux extrémités de la terre et partout où ils pas-

sèrent, à l'ombre des boucliers ils plaçaient la charrue. En effet, l'agriculture était la gloire de ce peuple destiné non seulement à conquérir mais encore à coloniser. Il n'est donc pas surprenant que le plus grand de ses poètes ait consacré l'un de ses poèmes à l'agriculture.

Dans la dernière leçon, Ozanam s'occupe de la naissance des nationalités modernes, des nations néo-latines. Il nous fait remarquer chez chacun des peuples soumis à la domination romaine quelques points caractéristiques, quelques traits distinctifs où se révèle leur destinée future.

Il considère ensuite les causes qui conservèrent un esprit national dans chacune des grandes provinces romaines. Elles sont au nombre de trois : il y a une cause politique, il y a, en quelque sorte, une cause littéraire, enfin il y a une cause religieuse.

La cause politique a été la violence dont usa souvent Rome victorieuse contre les provinces vaincues, et surtout les exactions et la cruauté des employés du fisc romain.

La cause littéraire était dans les écrits que ces vexations sans cesse repétées nécessitèrent dans le parti anti-romain. Saint Augustin, représentant le parti africain, et Orose le parti espagnol, ne manquèrent pas de reprocher à Rome sa gloire teinte de sang et de crimes. Le patriotisme de ces deux grands hommes ne peut être nié et cependant ils n'hésitèrent pas à devenir les interprètes de leur parti pour protester contre les

sarcasmes et les injures que les Romains ne ménageaient pas à leurs compatriotes et ils élevèrent la voix contre les humiliations et les cruautés dont Rome abreuvait les nations conquises.

La cause religieuse venait de la nécessité dans laquelle se trouvait l'Église de Rome de respecter, dans une certaine mesure, l'individualité, l'originalité des églises nationales, afin de conserver son propre prestige. "En ceci, dit Ozanam, la sagesse " et le bon sens de l'Église romaine dépassaient la " sagesse et le bon sens du gouvernement, car elle " a su respecter les droits, les privilèges, les institu- " tions, la liturgie propre aux différentes provinces " de l'empire."

Le résultat de tout ceci c'était que chaque province avait, pour ainsi dire, sa représentation défendant ses intérêts, exposant ses besoins, et de cette diversité d'intérêts, de besoins, de ressources résultait la richesse même de l'empire, chacune des provinces suppléant à ce qui manquait aux autres et devenant par là l'ornement de cette grande société romaine du temps des Césars. "Il est si vrai, dit Ozanam, que le " monde tirait quelque beauté et quelque grandeur " de la variété même qui se produisait au milieu de " cette uniformité, que Claudien, ce poète de la déca- " dence, dans une composition à la louange de Stili- " con, représente les diverses provinces de l'empire " se rassemblant autour de Rome la déesse, et venant " lui demander son secours. Elles sont personnifiées

" avec leurs attributs, expression de leur génie ; ainsi
" l'Espagne, alors si pacifique, se présente couronnée
" d'oliviers et portant l'or du Tage sous ses vête-
" ments ; l'Afrique embrasée des feux du soleil, a le
" front ceint des épis nourriciers qu'elle prodigue à
" Rome, puisqu'elle était la nourrice de l'empire
" romain ; un diadème d'ivoire est sur sa tête ; la
" Gaule, toujours guerrière, relève fièrement sa cheve-
" lure et balance à sa main deux javelots ; enfin la
" Bretagne s'avance la dernière : elle a les joues ta-
" touées ; sa tête est couverte de la dépouille d'un
" monstre marin et ses épaules d'un grand manteau
" d'azur, dont les plis flottants imitent les vagues de
" l'Océan, comme si le poète avait vu de loin que cette
" Bretagne, alors si barbare, était destinée à avoir un
" jour l'empire des mers. Ainsi la diversité même
" était dans l'ordre établi par Rome pour le gouver-
" nement de ses provinces." (*)

Les provinces se trouvaient séparées encore les unes des autres, et de Rome par la langue, et c'est là un des germes les plus puissants de la nationalité. En effet, " rien ne semble plus faible qu'une langue, rien
" ne semble moins redoutable pour un conquérant,
" qu'un certain nombre de mots obscurs, qu'un dia-
" lecte inintelligible conservé par un peuple vaincu :

(*) L'histoire se répète et la dernière exposition des colonies anglaises à Londres offre dans les gravures qui ornent ses diplômes une frappante analogie avec cette description.

" cependant il y a dans ces mots une force que les
" conquérants habiles et les tyrans intelligents com-
" prennent, et à laquelle ils ne se laissent pas trom-
" per. Je n'en veux pour preuve que ceux qui, de nos
" jours, supprimaient l'idiome national, et imposaient
" le russe comme langue obligatoire là où ils avaient
" rencontré des résistances invincibles. De même
" les Romains avaient aussi rencontré des dialectes
" qui résistaient au fer et sur lesquels ni le président
" de la province, ni le procureur du fisc n'avaient
" puissance. Sans doute, le latin s'était propagé de
" bonne heure dans beaucoup de contrées envahies
" par la conquête : par exemple, dans la Narbonnaise,
" dans l'Espagne mérédionale. Mais le latin qui s'y
" établissait, c'était un latin populaire, celui que par-
" laient les soldats, les vétérans envoyés dans les
" colonies ; bientôt il se corrompait par la fusion des
" races, par son mélange avec les dialectes locaux,
" et formait autant de dialectes particuliers : autre
" était le latin populaire de la Gaule, autre celui qui se
" parlait au delà des Pyrénées. Outre cela, les ancien-
" nes langues ne lâchaient pas pied ; en Italie, le grec
" devait se perpétuer dans les provinces mérédionales
" jusqu'au milieu du moyen âge. Dans le royaume de
" Naples, au quinzième siècle, existaient encore plu-
" sieurs contrées toutes grecques. Dans l'Italie sep-
" tentrionale, on voit la langue des Ligures, des
" habitants des montagnes de Gênes, se conserver
" jusqu'à la fin de l'empire ; l'étrusque subsistait en-

" core au temps d'Aulu-Gelle et n'était pas sans
" action sur le latin qui se parlait dans les villes voi-
" sines. En Espagne, la vieille langue des Ibères se
" défend pied à pied ; elle recule vers les montagnes ;
" elle finira par y être confinée, non sans avoir laissé
" des traces derrière elle : c'était la langue basque,
" encore parlée aujourd'hui, et qui n'a pas laissé
" moins de dix-neuf cents mots dans l'espagnol mo-
" derne."

" Vous voyez, conclut Ozanam, quelles résistances
" une langue est capable d'opposer. Qu'est-ce donc
" qui donne tant de puissance à ces syllabes qui, tout
" à l'heure, nous semblaient si peu faites pour arrêter
" les efforts d'un conquérant ? Ce sont les pensées,
" les souvenirs, l'émotion qu'elles réveillent dans
" l'homme ; c'est qu'elles renferment pour lui les
" sentiments les plus enracinés dans son cœur ; c'est
" qu'elles rappellent tous les usages au milieu des-
" quels il est né, les affections dans lesquelles il a gran-
" di et il a vécu. Une langue bien faite, et toutes les
" langues se font bien quand elles se développent
" seules et sans l'influence de l'étranger, une langue
" n'est autre chose que le produit naturel de la terre
" qui l'a vue sortir, et du ciel qui a éclairé sa nais-
" sance ; elle contient en quelque sorte l'image même
" de la patrie. Voilà pourquoi tant qu'une langue sub-
" siste, le moment n'est pas encore venu où il faille
" désespérer de la patrie."

Pour corroborer ces observations du professeur, nous

dirons que notre pays fournit une bonne preuve de la force de résistance du langage contre l'entière absorption d'une nationalité. En effet, si les Canadiens n'avaient pas tant tenu à conserver leur belle langue française, que serait devenu ce noyau d'une soixantaine de mille âmes au milieu du flot considérable d'émigrés que déversaient sans cesse parmi nous les Iles Britanniques ? Nous serions noyés aujourd'hui au milieu de trois ou quatre millions d'étrangers et il n'existerait pas de nationalité canadienne-française. Dès les premières années qui suivirent la conquête notre clergé et nos hommes politiques les plus remarquables comprirent toute la nécessité de protéger la langue du peuple conquis, de lui donner la première place dans tout l'enseignement et de lutter pour son maintien comme une des langues officielles du pays.

Après avoir ainsi fait connaître les causes générales qui conservèrent l'esprit national dans chacune des provinces de l'empire romain, Ozanam s'occupe particulièrement des trois plus grandes qui devaient être un jour l'Italie, la France et l'Espagne et qui déjà laissaient percer les traits caractéristiques de leurs nationalités distinctes.

Pour ce qui est de l'Italie, le professeur remarque que cette nation a gardé pendant tout le moyen âge les deux grands caractères de l'Italie antique, le génie théologique et le génie du gouvernement. Dès ses commencements le peuple d'Italie tenait des Étrusques le génie de la religion, et du Romain le génie du

gouvernement. Comme peuple religieux, le peuple italien, chose remarquable, ne vit jamais naître d'hérésie dans son sein, mais au contraire toutes les erreurs ont reçu à Rome même les coups qui devaient les réduire à l'impuissance. Comme peuple possédant à un haut degré l'art de gouverner et de rendre la justice, le Romain a fait des lois propres à tous les pays et à tous les temps, même aux temps modernes. Aux jours de l'invasion les prêtres étrusques, ainsi que nous l'avons vu, offrirent des sacrifices pour apaiser les dieux, mais quand le gouvernement du pays échappa aux mains des Césars, il passa encore entre les mains d'un Romain dans la personne du pape saint Léon. " Le patriotisme des anciens Romains, dit " Ozanam, vit encore dans cette âme fortement trem- " pée et éclate dans les homélies qu'il prononçait le " jour de la fête de saint Pierre et de saint Paul, où, " célébrant la destinée de la Rome nouvelle, il aime à " montrer la Providence elle-même présidant aux " grandeurs temporelles de cette cité maîtresse dont " les conquêtes devaient préparer la conversion de l'u- " nivers."

Quant à l'Espagne, les traits caractéristiques de cette nation sont encore plus marqués. Les Romains trouvèrent chez les Espagnols du temps, comme on trouve encore chez ceux de nos jours, une imposante gravité, une grande opiniâtreté et une admirable sobriété.

Si l'on avait quelque chose à reprocher aux nom-

breux et brillants écrivains de cette nation, ce serait peut-être une trop grande recherche de l'éclat et de la pompe et un goût exagéré pour les images grandioses et les phrases sonores. Mais ces défauts sont vite oubliés quand on lit les ouvrages d'hommes aussi remarquables que les deux Sénèque, Lucain, Martial, Florus et surtout Quintilien.

Le caractère grave des Espagnols se trouvait dans les répertoires du théâtre de l'époque. En littérature, Prudence ne s'était pas contenté de mettre le dogme en vers, mais, comme le remarque Ozanam, il le mit aussi en scène et personnifia les affections humaines et les passions. Plus tard, Calderon alla encore plus loin, il mit les passions, les sept péchés capitaux et les cinq sens en scène et leur donna la parole. On pouvait alors voir la foule se presser au milieu de la place publique et écouter avec attention et gravité un dialogue entre Adam et le Péché.

En s'occupant de la France en dernier lieu, Ozanam remarque que le caractère distinctif des Gaulois est plus difficile à séparer de celui des Romains, car on trouve chez eux le même goût pour la carrière des armes et l'art de bien parler. Chez ce peuple la force de résistance à la conquête devait donc être plus prononcée et la lutte plus longue et plus énergique.

En ce qui concerne l'éloquence, si on pouvait oublier ce qu'il y avait de bassesses et d'humiliation dans les panégyriques des rhéteurs comme Eumène, Pacatus et Mamertin, on serait tenté de les considérer comme

maîtres dans l'art de bien parler, et surtout de parler avec esprit.

Les Gaulois se sont constitués à trois différentes reprises en empire gallo-romain, et ils n'ont cessé de lutter pour secouer le joug romain, non pas qu'ils fussent ennemis de la civilisation que leur apportait Rome, mais parce qu'ils détestaient la tyrannie des conquérants, les exactions et la cruauté des employés du fisc, qui appauvrissaient les provinces pour procurer à la plèbe de la capitale les jeux et la bonne chère, *panem et circenses.*

Comme le professeur avait trouvé le type des Romains du cinquième siècle dans la personne de Symmaque, ce patricien savant et riche, de même il nous représente le Gaulois de la même époque dans la carrière de Sidoine Apollinaire, cet éloquent et spirituel orateur.

Dans les pages consacrées par l'auteur à ce Gaulois remarquable, nous avons surtout été frappé par le passage suivant où apparaissent déjà la politesse et la galanterie française. Il s'agit de l'inscription en vers composée par Sidoine Apollinaire sur une coupe présentée à la reine Ragnahilde par Évodius. " Assurément, dit Ozanam, la princesse était bien barbare, " mais les vers étaient bien polis. La coupe qu'on " voulait lui offrir était en forme de conque massive, " et faisant allusion à cette figure et aux souvenirs " que l'antiquité y attachait, Sidoine disait : " La " conque sur laquelle le monstrueux triton promène

" Vénus ne soutiendra pas la comparaison avec celle-
" ci. Inclinez, c'est notre prière, inclinez un peu votre
" majesté souveraine, et, patronne puissante, recevez
" un humble don.... Heureuses les eaux qui, enfer-
" mées dans le resplendissant métal, toucheront la
" face plus resplendissante d'une belle reine. Car,
" lorsqu'elle daignera y plonger ses lèvres, c'est le re-
" flet de son visage qui blanchira l'argent de la coupe."

Voilà le Gaulois aperçu dans le second point de son caractère tel que dépeint par Caton : *argutè loqui.* Veut-on maintenant le considérer sous le premier aspect, *rem militarem*, le même Sidoine Apollinaire, devenu évêque de Clermont, se chargera de prouver que le célèbre philosophe ne s'était pas plus trompé dans son appréciation du caractère guerrier des Gaulois.

La ville épiscopale de Clermont, située aux avant-postes de l'empire, était depuis longtemps assiégée par les Visigoths. Sidoine Apollinaire, ne désespérant pas de recevoir des secours, semblait vouloir éterniser la résistance. Mais il apprend un jour que Rome avait envoyé une députation au roi des Visigoths dans le but de lui céder Clermont, pourvu qu'il se retire sans attaquer aucune des autres parties de l'empire. Alors le vaillant évêque, rempli d'indignation, écrit la lettre suivante à un de ces hommes puissants sur lesquels il avait compté et dont il venait d'apprendre la trahison. " Telle est mainte-
" nant, dit-il, la condition de ce malheureux coin de

" terre, qu'il a moins souffert de la guerre que de la " paix. Notre servitude est devenue le prix de la sécu- " rité d'autrui ; ô douleur ! la servitude des Arvernes " qui, si l'on remonte à leurs antiquités, ont osé se " dire les frères des Romains, et se compter entre les " peuples issus du sang d'Ilion. Si l'on s'arrête à leur " gloire moderne, ce sont eux qui, avec leurs seules " forces, ont arrêté les armes de l'ennemi public ; ce " sont eux qui, derrière leurs murailles, n'ont pas re- " douté les assauts des Goths et ont renvoyé la ter- " reur dans le camp des barbares. Voilà donc ce que " nous ont mérité la disette, la flamme, le fer, la con- " tagion, les glaives engraissés de sang, les guerriers " amaigris de privations ! Voilà cette paix glorieuse " pour laquelle nous avons vécu des herbes que nous " arrachions des fentes de nos murs . . . Usez donc de " toute votre sagesse pour rompre un accord si hon- " teux. Oui, s'il le faut, ce sera pour nous une joie de " nous voir encore assiégés, de souffrir encore la faim, " mais de combattre encore."

Voilà le caractère français avec ce sentiment passionné de l'honneur qui ne s'effacera jamais.

Nous reproduisons les dernières pages par lesquelles le professeur résume tout son cours sur la civilisation au cinquième siècle et prend congé de son auditoire.

" Ainsi, nous avons constaté l'origine des trois " grandes nationalités néo-latines, en Espagne, en Ita- " lie et en Gaule. En arrivant ainsi au terme de

" l'étude que nous nous étions proposée cette année,
" nous trouvons deux points établis : le premier, que
" le monde romain, que la civilisation antique périt
" moins complètement, beaucoup moins vite qu'on
" ne pense, qu'elle résista longtemps à la barbarie,
" que ses institutions, bonnes ou mauvaises, ses vices
" comme ses bienfaits se prolongèrent longtemps dans
" le moyen âge et en expliquent les erreurs dont la
" cause et la source étaient mal connues. Ainsi, l'as-
" trologie, ainsi toutes les exagérations du despotisme
" royal, ainsi tout le pédantisme et tous les souvenirs
" de l'art païen qu'on peut surprendre aux onzième,
" douzième et treizième siècles : tout cela remonte à
" une origine antique et constitue autant de liens que
" le moyen âge n'a pas voulu briser, et par lesquels il
" tient encore à l'antiquité.

" D'autre part, nous avons établi que la civilisa-
" tion contient déjà, plus complètement qu'on ne
" croit, les développemeuts qu'on a coutume d'attri-
" buer aux temps barbares. Ainsi l'Église a déjà la
" papauté et le monachisme ; dans les mœurs nous
" avons signalé l'indépendance individuelle, le sen-
" timent de la liberté chez le peuple et la dignité de
" la femme. Dans les lettres nous avons vu la philo-
" sophie de saint Augustin renfermer en germe tout le
" travail de la scolastique du moyen âge. Nous
" avons vu la *Cité de Dieu* tracer les plus grandes
" vues de l'histoire, et enfin l'art chrétien des Cata-
" combes contenir tous les éléments qui se déve-
" lopperont dans les basiliques modernes.

" Voilà comme la Providence a mis un art singulier, " une préparation prodigieuse à lier entre eux des " temps qui semblaient devoir être entièrement sépa- " rés par le génie différent qui les animait. Vous voyez " que lorsque Dieu veut faire un monde nouveau, il " ne brise que lentement et pièce à pièce l'édifice " ancien qui doit tomber, et qu'il s'y prend de loin " pour élever le monument moderne qui lui succédera. " Comme dans une ville assiégée, derrière les murs " assaillis par l'ennemi, longtemps d'avance on com- " mence à construire le retranchement qui les rem- " placera et devant lequel viendront expirer tous les " efforts des assaillants; de même pendant que le " vieux mur de la civilisation romaine tombe pièce à " pièce, de bonne heure s'est construit le rempart " chrétien derrière lequel la société pourra se retran- " cher encore.

" Ce spectacle doit nous servir d'exemple et de " leçon : assurément l'invasion barbare est la plus " grande et la plus formidable révolution qui fut " jamais; cependant nous voyons quel soin infini " Dieu prit d'en adoucir, en quelque sorte, le coup, " et de ménager la chute du vieux monde; croyons " donc que notre temps ne sera pas plus malheureux, " que pour nous aussi, si le vieux mur doit tomber, " des murs nouveaux et solides seront édifiés pour " nous couvrir, et qu'enfin la civilisation, qui a tant " coûté à Dieu et aux hommes, ne périra jamais.

" C'est avec ces pensées d'espérance que je vous

" quitte, et j'aime a croire que, plus heureux l'année
" prochaine, je pourrai vous donner un rendez-vous
" plus exact. Je ne sais, messieurs, si j'achèverai avec
" vous cette course, ou si, comme à bien d'autres, il
" me sera refusé d'entrer dans la terre promise de ma
" pensée. Mais du moins je l'aurai saluée de loin. Et
" quelle que soit la durée de mon enseignement, de mes
" forces, de ma vie, du moins je n'aurai pas perdu
" mon temps si j'ai contribué à vous faire croire au pro-
" grès par le christianisme ; si, dans des temps difficiles
" où, désespèrant de la lumière spirituelle, beaucoup
" se retournent vers les biens terrestres, j'ai ranimé
" dans vos jeunes âmes ce sentiment, qui est le prin-
" cipe du beau, des littératures saines, l'espérance. Il
" n'est pas seulement le principe du beau, il l'est aussi
" de ce qui est bon ; il n'est pas seulement nécessaire
" aux littérateurs, il est aussi le soutien indispensable
" de la vie ; il ne nous fait pas produire seulement de
" belles œuvres, il nous fait aussi accomplir de grands
" devoirs ; car si l'espérance est nécessaire à l'artiste
" pour guider ses pinceaux ou soutenir sa plume
" dans ses heures de défaillance, elle n'est pas moins
" nécessaire au jeune père qui fonde une famille ou
" au laboureur qui jette son blé dans le sillon sur la
" parole de Dieu et sur la promesse de celui qui a dit :
" *Semez.*"

CHAPITRE XIX.

Derniers moments d'Ozanam.—Son testament.—Éloges divers.

Dans les dernières phrases du cours que nous venons d'analyser, Ozanam, comme on a pu le voir, s'était exprimé comme s'il avait le pressentiment d'une mort prématurée et prochaine. "En effet, dit l'abbé Ozanam, "la maladie dont il était atteint le jetait dans des "angoisses cruelles. De temps en temps un rayon "d'espoir de guérison venait luire sur son front et "relevait son courage, mais bientôt des rechutes, "chaque fois plus graves, le plongeaient de nouveau "dans une profonde tristesse. Il savait vivre ainsi "entre la vie et la mort, tour à tour reconnaissant et "résigné."

Le 23 avril 1853, jour anniversaire de sa naissance, pressentant sa fin prochaine, il écrivit à Pise les pages suivantes, dernier épanchement de son âme humblement soumise, confiante et résignée. *

* Ampère, *Biographie d'Ozanam.*

" J'ai dit au milieu de mes jours : j'irai aux portes " de la mort.

" J'ai cherché le reste de mes années. J'ai dit : je ne " verrai plus le Seigneur mon Dieu sur la terre des " vivants.

" Ma vie est emportée loin de moi, comme on re- " plie la tente des pasteurs.

" Le fil que j'ourdissais encore est coupé comme " sous les ciseaux du tisserand ; entre le matin et le " soir, vous m'avez conduit à ma fin.

" Mes yeux se sont fatigués à force de s'élever au " ciel.

" Seigneur, je souffre violence ; répondez-moi : mais " que dirai-je ? que me répondra Celui qui fait mes " douleurs ?

" Je repasserai devant vous toutes mes années dans " l'amertume de mon cœur..... .....

....

" C'est le commencement du cantique d'Ézéchias ; " je ne sais si Dieu permettra que je puisse m'en ap- " pliquer la fin. Je sais que j'ai une femme jeune " et bien-aimée, une charmante enfant, d'excellents " frères, une seconde mère, beaucoup d'amis, une car- " rière honorable, des travaux conduits précisément " au point où ils pouvaient servir de fondements à un " ouvrage longtemps rêvé. Voilà cependant que je " suis pris d'un mal grave, opiniâtre et d'autant plus " dangereux qu'il cache probablement un épuisement " complet. Faut-il donc quitter tous ces biens que " vous-même, mon Dieu, vous m'avez donnés ? Ne

" voulez-vous pas, Seigneur, vous contenter d'une
" partie du sacrifice? Laquelle faut-il que je vous im-
" mole de mes affections déréglées? N'acceptez-vous
" pas l'holocauste de mon amour-propre littéraire, de
" mes ambitions académiques, de mes projets même
" d'étude où se mêlait peut-être plus d'orgueil que de
" zèle pour la vérité? Si je vendais la moitié de mes
" livres pour en donner le prix aux pauvres, et, me
" bornant à remplir les devoirs de mon emploi, je con-
" sacrais le reste de ma vie à visiter les indigents, à
" instruire les apprentis et les soldats, Seigneur, se-
" riez-vous satisfait, et me laisseriez-vous la douceur
" de vieillir auprès de ma femme, et d'achever l'édu-
" cation de mon enfant? Peut-être, mon Dieu, ne le
" voulez-vous point? Vous n'acceptez pas ces offrandes
" intéressées; vous rejetez mes holocaustes et mes sa-
" crifices. C'est moi que vous demandez. Il est écrit,
" au commencement du livre, que je dois faire votre
" volonté, et j'ai dit: "Je viens, Seigneur!"

" Je viens si vous m'appelez et je n'ai pas le droit
" de me plaindre. Vous m'avez donné quarante ans
" de vie. Que les miens ne se scandalisent pas, si vous
" ne voulez pas faire aujourd'hui un miracle pour me
" guérir. A l'entrée de ma carrière, quand j'étais ar-
" rêté tout à coup par une maladie de la gorge, ne
" m'avez-vous pas rendu la santé? ne m'avez-vous
" pas donné la joie de pouvoir publier ce que je
" croyais la vérité? Enfin, il y a cinq ans, ne m'avez-
" vous pas ramené de bien loin, et ne m'avez-vous pas

" accordé ce délai pour faire pénitence de mes péchés
" et pour devenir meilleur ? Ah ! toutes les prières
" qu'alors on vous adressa pour moi furent écoutées.
" Pourquoi celles qu'on vous fait aujourd'hui, et en
" bien plus grand nombre, seraient-elles perdues ?
" Mais peut-être, Seigneur, vous les exaucerez d'une
" autre manière, vous me donnerez le courage, la ré-
" signation, la paix de l'âme et ces consolations inex-
" primables qui accompagnent votre présence réelle.
" Vous me ferez trouver dans la maladie une source
" de mérites et de bénédictions, et ces bénédictions
" vous les ferez retomber sur ma femme, sur mon en-
" fant, sur tous les miens, à qui mes travaux auraient
" peut-être moins servi que mes souffrances.

" Si je repasse devant vous mes années avec amer-
" tume, c'est à cause des péchés dont je les ai souil-
" lées. Mais quand je considère les grâces dont vous
" les avez enrichies, je repasse devant vous, Seigneur,
" mes années avec reconnaissance.

" Quand vous m'enchaîneriez sur un lit pour les
" jours qui me restent à vivre, ils ne suffiraient pas à
" vous remercier pour les jours que j'ai vécu. Ah ! si
" ces pages sont les dernières que j'écris, qu'elles
" soient un hymne à votre bonté"...

Le même jour où Ozanam adressait à Dieu cette belle et touchante prière, profitant d'une absence momentanée de sa femme, il écrivit aussi son testament. Nos lecteurs nous sauront gré, nous n'en doutons pas, de reproduire ici l'expression des dernières volontés

de celui dont nous avons voulu faire connaître la vie : les extraits suivants de ce testament résument tout l'homme pieux et savant que nous avons appris à connaître dans ces pages.

EXTRAIT DU TESTAMENT DE FRÉDÉRIC ANTOINE OZANAM.

" Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi " soit-il.

" Aujourd'hui, vingt-trois avril mil huit cent cin- " quante-trois, au moment où j'accomplis la quaran- " tième année, dans les inquiétudes d'une maladie " grave, souffrant de corps, mais sain d'esprit, j'ai " écrit en peu de mots mes dernières volontés, me " proposant de les exprimer plus complètement quand " j'aurai plus de force.

" Je remets mon âme à Jésus-Christ, mon Sauveur : " effrayé de mes péchés, mais confiant dans l'infinie " miséricorde, je meurs au sein de l'Église catholique. " apostolique et romaine. J'ai connu les doutes du " siècle présent, mais toute ma vie m'a convaincu " qu'il n'y a de repos pour l'esprit et le cœur que dans " la foi de l'Église et sous son autorité. Si j'attache " quelque prix à mes longues études, c'est qu'elles me " donnent droit de supplier tous ceux que j'aime de " rester fidèles à une religion où j'ai trouvé la lu- " mière et la paix.

" Ma prière suprême à ma famille, à ma femme, à " mon enfant, à mes frères et beaux-frères, à tous ceux

"qui naîtront d'eux, c'est de persévérer dans la foi,
"malgré les humiliations, les scandales, les désertions
"dont ils seront témoins.

"A ma tendre Amélie, qui a fait la joie et le charme
"de ma vie, et dont les soins si doux ont consolé
"depuis un an tous mes maux, j'adresse des adieux
"courts comme toutes les choses de la terre. Je la
"remercie, je la bénis et je l'attends. Au ciel seule-
"ment je pourrai lui donner autant d'amour qu'elle
"en mérite. Je donne à mon enfant la bénédiction
"des patriarches, au nom du Père, du Fils et du Saint-
"Esprit. Il m'est triste de ne pouvoir travailler plus
"longtemps à l'œuvre si chère de son éducation, mais
"je la confie sans regret à sa vertueuse et très aimée
"mère.....

Parmi les legs pieux se trouve celui-ci :

"Je lègue 200 francs aux pauvres de la Conférence
"de Saint-Vincent de Paul de Saint-Germain des
"Prés ; 100 francs au Conseil Général de la Société.
"Mes confrères savent que je voudrais faire plus.....

"Je remercie encore une fois tous ceux qui m'ont
"rendu service. Je demande pardon de mes vivacités
"et de mes mauvais exemples. Je sollicite les prières
"de tous les miens, de la Société de Saint-Vincent de
"Paul, de mes amis de Lyon.

"Ne vous laissez pas ralentir par ceux qui vous
"diront : *il est au ciel.* Priez toujours pour celui qui
"vous aime beaucoup, mais qui a beaucoup péché.
"Aidé de vos supplications, chers bons amis, je quit-

" terai la terre avec moins de crainte. J'espère ferme-
" ment que nous ne nous séparerons point, et que je
" reste avec vous jusqu'à ce que vous veniez à moi.

" Que sur vous tous soit la bénédiction du Père, du
" Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il."

" Pise, le 23 avril 1853.

(Signé)

A. F. OZANAM."

Lorsqu'il revint à Marseille, après avoir dit adieu à Pise et à sa maison de l'Antignano où il avait tant souffert, Ozanam était plus mort que vivant. Le *coma* ne tarda pas à s'emparer de lui. Il ne se réveillait que de temps à autre pour prononcer quelque oraison jaculatoire et pour remercier et bénir ceux qui le servaient.

Ozanam mourut le 8 de septembre 1853, et ses dernières paroles furent celles-ci : " Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de moi."

Le bruit de sa mort se répandit bientôt dans toute la France et jusqu'en Italie.

Les obsèques eurent lieu le 24 septembre, en l'église de Saint-Sulpice, au milieu d'un immense concours et du plus profond recueillement. Son corps repose dans la crypte de l'ancienne église des Carmes, rue de Vaugirard.

Des lettres de condoléance arrivèrent de toute part

à la jeune veuve. Notre Saint-Père Pie IX lui-même daigna lui envoyer le bref suivant :

" A notre chère fille en Jésus-Christ.

AMÉLIE OZANAM,

à Paris.

PIE IX, PAPE.

" A Notre chère fille en Jésus-Christ salut et béné-
" diction apostolique.

" Aussitôt que nous avons appris la mort préma-
" turée de votre éminent époux, nous avons éprouvé
" une profonde tristesse, et votre lettre que nous
" avons reçue le 20 octobre dernier, notre chère fille en
" Jésus-Christ, est venue renouveler notre douleur.
" Mais tout ce que vous rappelez du zèle et du dé-
" vouement du cher défunt pour notre très sainte re-
" ligion, nous donne assurément la douce espérance
" de son salut éternel, et nous ne laissons pas de lui
" venir en aide par nos prières auprès du Seigneur
" très clément. Nous demandons surtout avec instan-
" ce à Dieu, l'auteur et le dispensateur de toute con-
" solation, de vous prendre vous et votre fille sous sa
" protection, et pour vous témoigner notre paternelle
" charité, nous vous donnons avec amour notre bé-
" nédiction apostolique.

" Donné à Rome, à Saint-Pierre, le 19 novembre
" 1853, VIIIe année de notre pontificat.

PIE IX, PAPE."

Sur cette tombe renfermant un cœur qui avait si bien su sentir ce que c'est que l'amitié, les oraisons funèbres, les biographies et les éloges ne tarirent pas. Les anciens professeurs d'Ozanam, ses collègues, ses amis et ses élèves s'empressèrent en grand nombre d'écrire ce qu'ils avaient le plus admiré en lui.

" Célébrer sa science et ses vertus, dit l'abbé Oza-
" nam, était pour eux la seule consolation qui pût
" adoucir leur douleur. Nous citerons, entre autres
" auteurs remarquables qui ont parlé d'Ozanam, le P.
" Lacordaire, M. J. J. Ampère, de l'Académie fran-
" çaise; M. E. Caro, aussi de l'Académie française,
" son ancien élève, et aujourd'hui professeur de phi-
" losophie à la Sorbonne; M. le docteur Dufresne, de
" Genève; M. de Montrond, M. l'abbé Perreyve, etc.
" Plusieurs professeurs de l'Université choisirent la
" vie de Frédéric Ozanam pour sujet de leur discours
" à l'occasion des distributions de prix. L'Académie
" des Jeux Floraux la proposa comme thème du con-
" cours de l'année 1861, et M. Poulin, licencié ès let-
" tres, l'un des disciples d'Ozanam, voyait le 3 mai
" son œuvre couronnée.

" L'Académie elle-même ne lui ménagea pas non
" plus ses éloges les plus flatteurs. M. de Laprade, en
" y entrant, se faisait un titre d'avoir été son compa-
" triote et son ami. M. Guizot dans une mémorable
" séance burinait son portrait avec cette noble élo-
" quence qu'on lui connaît: " Ce modèle de l'homme
" de lettres chrétien, disait-il, digne et humble, ar-

" dent ami de la science, et ferme champion de la
" foi, goûtant avec tendresse les joies pures de la vie,
" et soumis avec douceur à la longue attente de la
" mort, enlevé aux plus saintes affections et aux plus
" nobles travaux, trop tôt selon le monde, mais déjà
" mûr pour le ciel et pour la gloire."

" Enfin, trois ans après la mort d'Ozanam, l'Académie française lui décernait le prix annuel de haute
" littérature, fondé par M. Bordin, comme nous
" l'avons dit plus haut, et M. Villemain, à la séance
" du 28 août 1856, s'exprimait ainsi dans son rapport :

" Un récent émule de Montyon vient d'établir un
" prix annuel de haute littérature à décerner par
" nous. Que le nom de M. Bordin demeure consacré
" par cette noble intention et par l'application qu'elle
" en recevra ! Aujourd'hui même, et pour le premier
" essai de ce prix nouveau, nous aurions pu hésiter
" entre plusieurs travaux remarquables par l'importance du sujet, l'étendue des recherches.

" Ce mot de haute littérature nous a paru désigner
" surtout ce qui est à la fois savant et inspiré, ce qui
" ne se sert des lettres que pour parler à l'âme, ce qui
" ne conçoit et n'applique l'art d'écrire que sous les
" formes les plus graves et les plus pures.

" A tous ces titres, un talent célèbre et regretté devait préoccuper notre souvenir et fixer nos suffrages. Ce nom, ce talent, est celui de M. Ozanam ; ce
" sont ses leçons publiques, sa vie justement honorée,

" et les derniers travaux de cette vie si courte. Lors-
" qu'il s'agit de pareils droits littéraires, aussi dura-
" bles que purs, personne sans doute n'alléguera
" comme un obstacle à ce choix de si bon exemple,
" que l'auteur a cessé de vivre.

" La couronne du talent ne s'attache pas seulement
" à la personne vivante de l'auteur, elle suit sa mé-
" moire, elle protège sa famille. Si M. Ozanam n'a pas
" joui lui-même de la publication de son meilleur
" ouvrage, formé de ses leçons recueillies au pied de sa
" chaire, c'est un motif pour nous de rendre publique-
" ment à son nom tous les honneurs que méritait ce
" travail, inédit de son vivant. Dans les longues étu-
" des et parfois les succès un peu lents imposés au
" culte exclusif de la haute littérature, il y a, de la
" part de l'auteur, désintéressement et sacrifice ; il n'y
" aura que plus d'équité de la part des juges à pro-
" longer après lui la récompense dont il était digne,
" et à la reporter toute entière sur ce qu'il aimait plus
" que lui-même.

" La jeune femme et la jeune enfant de M. Ozanam
" recevront comme un dernier don de sa main, le prix
" dû à son rare talent, au monument inachevé de
" cette vocation ardente qui leur a coûté si cher. Rien,
" en effet, n'a surpassé la fièvre studieuse, l'effort à la
" fois d'application et de verve qui consumait Ozanam
" et dont ses écrits gardent la trace. Langues an-
" ciennes, langues modernes, du Midi et du Nord,
" histoire de tous les temps, littérature classique ou

" barbare à ses degrés divers, science du droit reli-
" gieux et civil, étude des arts, il avait tout embrassé
" d'un travail méthodique et pourtant inspiré, dont
" les échos, pour ainsi dire, se répondaient dans sa
" vaste mémoire et son intelligence toujours excitée.
" Ces signes apparus dès l'origine, s'étaient fortifiés
" en s'étendant. La *thèse* sur Dante, travail supérieur
" mais inégal, avait été surpassée par la science et la
" diction de ses *études* sur les Germains, et ces deux
" précieux fragments n'étaient pour lui que l'essai du
" grand travail où il voulait comprendre la ruine et
" la mort de l'ancien monde, et sous la fermentation
" de ces débris, la naissance des sociétés modernes ap-
" paraissant de toute part, comme une terre immense
" et nouvelle qu'il voyait se défricher, s'animer, s'em-
" bellir à la lumière de ces vérités chrétiennes que
" lui-même avait saisies d'une foi profonde et d'un
" cœur passionné.

" Les cruelles épreuves que la maladie vint mêler à
" cette vie de laborieux enthousiasme, les langueurs
" du corps, les inquiétudes nées de la souffrance, les
" voyages, les séjours en Italie pour tâcher de guérir
" n'ôtèrent rien à ce zèle de religion et de science et
" servirent plutôt à l'enflammer. On le voit, alors
" même, par les recherches si neuves de l'auteur sur les
" écoles d'Italie aux temps barbares et sur les *poètes*
" *franciscains* au début de la renaissance. Mais le
" grand titre qui, entre les premières fatigues d'Oza-
" nam et son repos forcé, signale dans le haut ensei-

" gnement un orateur, un écrivain de plus, animant
" le style par la parole, et relevant la parole par tous
" les secrets heureux de l'art, c'était le livre que nous
" couronnons aujourd'hui, *la Civilisation au cinquième*
" *siècle*, testament de l'âme publié par les soins d'un
" maître célèbre, * son émule et son ancien dans l'ar-
" deur et la variété des plus nobles études.

" Savant et naturel, dominé d'une même pensée et
" rayonnant de mille souvenirs, exact et plein d'illu-
" sions charmantes, ce livre, formé de vingt leçons et
" de quelques notes, est une œuvre éminente de litté-
" rature et de goût. Il élève la critique à l'éloquence,
" et l'éloquence même il la conçoit, il la cherche, il
" la trouve dans sa source la plus haute, dans son
" type qui ne meurt jamais, ou plutôt qui renaît tou-
" jours, dans l'instinct naturel de l'âme émue par le
" *beau* et le *divin*, par les seules grandeurs ici-bas, la
" vertu, la liberté, la science, et par les grandeurs d'en
" haut, celles que promettent la foi et l'espérance
" chrétiennes.

" En retrouvant là toutes les paroles recueillies de
" la bouche d'Ozanam, ses impatientes analyses de la
" décadence antique, ses pieux hommages d'admira-
" tion et de foi à la lumière nouvelle, sa ferveur stu-
" dieuse qui passionne jusqu'à la grammaire, son in-
" génieuse tendresse qui rassemble et devine les pre-

* J. J. Ampère.

" miers bégaiements du moyen âge, on est saisi d'une
" amère tristesse ; on se redit avec douleur que tant
" de savoir et d'intelligence, tant de dons heureux
" n'ont pas achevé leur œuvre, que ce rare et brillant
" écrivain, qui grandissait en sagesse impartiale et en
" sentiment profond du *vrai* et du *beau*, n'a guère at-
" teint que la moitié de sa vie, et a été moissonné dans
" le progrès de sa force et le rêve de tous les travaux
" si purs qu'embrassait son ambition d'étude, et que
" sa pensée croissante avec le travail promettait d'ac-
" complir. Devant de tels progrès et un tel mécompte
" pour les lettres, c'est une trop faible consolation,
" mais une grande justice, d'offrir à Ozanam, sur sa
" tombe, le nouveau prix fondé à *l'honneur de la haute*
" *littérature*. Jamais la condition qu'exprime ce mot
" ne sera mieux remplie."

CHAPITRE XX.

PORTRAIT D'OZANAM PAR M. CARO.—SON CARACTÈRE D'APRÈS L'ABBÉ OZANAM.—AUTRES RENSEIGNEMENTS.

L'abbé Ozanam nous dit qu'aucun des portraits de son frère ne lui ressemblait complètement, et que M. Caro avec sa plume avait mieux réussi que les artistes avec leurs pinceaux. Les traits d'Ozanam n'avaient d'autre expression que celle des sentiments qui agitaient son âme. De là cette mobilité qui a fait le désespoir de tous les artistes qui ont essayé de les saisir et de les reproduire. Nous allons mettre sous les yeux du lecteur cette peinture faite par un ancien élève d'Ozanam, car nous sommes persuadé qu'on aimerait à connaître la physionomie de celui dont nous venons d'esquisser la vie et d'analyser les œuvres les plus importantes.

"Ozanam, disait cet académicien, n'avait pour lui "rien de ce qui prédispose en faveur d'un homme, "ni la beauté, ni l'élégance, ni la grâce. Sa taille "médiocre, son attitude gauche et embarrassée, des "traits incorrects, un teint pâle, une extrême faiblesse "de vue, qui donnait à son regard quelque chose de

" trouble et d'indécis, une chevelure longue et en dé-
" sordre, lui composaient une physionomie assez étran-
" ge, mais on ne pouvait rester longtemps indifférent à
" cette expression de douceur et de bonté, transmise
" du cœur à travers un masque un peu lourd, mais
" qui n'était disgracieux qu'à première vue. Que la
" vraie beauté est belle et que cette beauté est rare !
" Joignez à cela un sourire d'une très spirituelle
" finesse, et à certains moments un épanouissement
" d'intelligence sur cette physionomie transformée,
" comme si elle se fût ouverte pour laisser passer un
" rayon de l'âme ; ajoutez enfin, comme dernier trait,
" l'habitude de souffrir avec calme, marquée dans
" cette expression singulière de sérénité douloureuse,
" qui devint chez lui dominante dans les deux der-
" nières années de sa vie ; on conviendra qu'à ce prix,
" l'irrégularité des traits importe peu et que le plus dif-
" ficile des hommes se résignerait à être laid de cette
" charmante manière. D'ailleurs, Ozanam était à mille
" lieues de penser à tout cela, et je gagerais bien qu'il
" n'a pas perdu une minute de sa vie laborieuse à se
" demander si sa laideur avait du charme ou n'en
" avait pas. C'était de tous les hommes le plus étran-
" ger et le plus indifférent à ces sortes de choses, et
" il avait bien raison de ne pas s'en soucier.

" Comme il y avait de la gêne dans son maintien,
" il y avait aussi de l'embarras, et presque de la gau-
" cherie dans ses premières paroles. Son élocution,
" au début, semblait souffrir d'une sorte de timidité

"physique; elle était difficile, lente, et ne se dégageait "qu'avec peine d'une certaine obscurité. Elle n'osait "s'enhardir que peu à peu, sous cette pression de "la dialectique intérieure de la pensée que l'obs- "tacle provoque ou que la sympathie échauffe. Les "premiers moments étaient toujours à l'incertitude "et au trouble, aussi bien dans une conversation pri- "vée, en tête à tête avec un écolier, que dans un en- "tretien écouté, au milieu d'un salon ; dans la chaire "modeste du collège comme dans cette chaire de la "Sorbonne, qui, de temps à autre, n'était pas sans "avoir quelque air de tribune.

"Mais cette mauvaise honte cédait bientôt, non pas "tant au légitime sentiment d'une supériorité qui se "rend justice à elle-même, qu'au vaillant effort d'une "volonté pour laquelle c'était un devoir de produire "les idées avec toute la force et la chaleur qu'on doit "mettre au service de la vérité ; son talent était encore "de la conscience. Ces singulières timidités d'une "pensée qui s'effrayait d'elle-même, se marquaient "visiblement dans son écriture tourmentée, inégale, "surchargée de ratures. Une lettre, des notes éparses, "une page destinée à la publicité, tout ce qui sortait "de sa plume portait l'empreinte d'un labeur difficile, "d'un goût inquiet, toujours mécontent de son œuvre, "et d'une certaine indécision, hésitant entre les formes "diverses et les nuances d'une idée. Il y avait de "tout cela dans Ozanam quand il était de sang-froid. "Mais le travail de l'idée produisait l'enthousiasme,

" et tous ces embarras disparaissaient : la parole et le
" style devenaient tout d'un coup vifs, impétueux ;
" en un instant tout changeait de face, l'homme trop
" défiant de lui-même disparaissait dans l'orateur, ou
" dans l'écrivain sûr de la vérité."

M. l'abbé Ozanam, pour compléter ce portrait, nous fait connaître dans les phrases suivantes quelques points saillants du caractère de son frère.

" Frédéric, dit-il, malgré sa constitution frêle, assez
" délicate et sujette à une infinité de petites indispo-
" sitions, avait toutefois une excellente poitrine, et
" un timbre de voix plein et sonore. Il était infati-
" gable à la marche, comme nous l'avons dit ailleurs.
" Il fallait bien encore qu'il eût une santé assez forte
" pour soutenir en plusieurs mois, des travaux de seize
" heures par jour. A part deux ou trois grandes mala-
" dies dont il fut atteint, il ne se trouva presque
" jamais forcé de suspendre ses occupations ni de
" garder la chambre.

" Son tempérament éminemment nerveux le rendait
" très irritable et le portait à l'impatience ; mais toute
" sa vie, et même dès son enfance, il combattit avec
" courage ce mauvais penchant. Tout jeune encore,
" lorsqu'on venait à le contrarier et qu'on le poussait à
" bout, il s'écriait d'une voix alarmée : " Finissez, finis-
" sez, vous allez me faire mettre en colère." On con-
" çoit qu'avec une disposition semblable jointe à l'es-
" prit de droiture et aux sentiments nobles et délicats
" que nos excellents parents nous avaient inspirés dès

" l'âge le plus tendre, Frédéric dut trouver, dans ses " nombreux rapports avec des hommes de toute con- " dition, de fréquentes occasions d'exercer sa patience. " Elle lui échappait bien quelquefois comme à tout " enfant d'Adam, mais, le premier mouvement passé, " il en devenait tout confus, s'en repentait amère- " ment, et réparait généreusement sa faute en allant " humblement présenter ses excuses à ceux qu'il " croyait avoir offensés. Plusieurs fois nous avons été " témoin nous-même de ces scènes édifiantes ; nous " n'en citerons qu'un seul exemple. Un Italien, au- " quel il s'était intéressé, avait abusé de sa protection. " Lorsqu'il revint se présenter à lui, Ozanam l'accueil- " lit fort mal et le renvoya avec humeur ; mais à l'ins- " tant même il eut du remords ; il prit aussitôt son " chapeau, courut après lui, le rejoignit et lui donna " avec l'aumône une preuve de la peine qu'il éprou- " vait de lui avoir parlé un peu rudement. " Il ne " faut jamais, dit-il ensuite, réduire un homme au " désespoir. On n'a pas le droit de refuser un morceau " de pain au plus vil scélérat. Il ajoutait que lui- " même, un jour, aurait besoin que Dieu ne fût pas " inexorable pour lui, comme il venait de l'être " pour une de ses créatures rachetées au prix de son " sang. (*)

(*) Il se trouve des traits d'une ressemblance frappante avec celui-là dans la vie d'un de nos hommes d'État canadiens. Voyez a biographie de M. Morin par M. David.

" Son caractère indécis le rendait très sévère pour " lui-même, quoique fort tolérant pour les autres. " Lorsqu'il avait une décision à prendre, ce qui lui " coûtait infiniment, on était certain qu'il se détermi- " nerait toujours pour le parti le plus rigoureux (en- " vers lui-même), estimant, à tort, qu'il était le plus " sûr...

" La tolérance fut l'un des principaux caractères " qui distinguèrent et honorèrent la vie d'Ozanam. " Elle était une effusion de son ardente charité. Toute- " fois, lorsqu'il s'agissait du dogme ou des droits de " l'Église, on le trouvait comme un mur d'airain. " Jamais il ne fit sur ce sujet l'ombre d'une conces- " sion ; jamais il ne dissimula ni ne chercha à atté- " nuer un seul article de la foi.

Avec un cœur si tendre et si aimant pour tous " ceux qui l'entouraient, si compatissant pour tous " ceux qui s'étaient égarés dans les sentiers de l'er- " reur, est-il étonnant qu'Ozanam ait eu toute sa " vie un dévouement sans bornes pour les pauvres ? " Le germe en effet a été puisé, il est vrai, dans le " cœur de son père et de sa mère, qui rivalisaient de " zèle pour voler au secours des indigents. Dès sa plus " tendre enfance, Frédéric s'apitoyait sur le sort mal- " heureux des petits ramoneurs dont le cri se faisait " entendre pendant l'hiver. Plus tard la foi vint sur- " naturaliser et développer cette précieuse sensibilité, " qui n'était encore qu'un simple héritage accordé " par la nature. Il voyait dans les pauvres les mem-

" bres souffrants de Jésus-Christ, s'étudiant surtout à
" apporter dans le bienfait ces ménagements qui font
" oublier à l'assisté son infériorité apparente. Il cher-
" chait encore à recueillir de ses visites charitables
" des leçons pour sa propre conduite, tantôt il admi-
" rait la patience et la résignation de ces protégés,
" tantôt il voyait dans leur dénuement la condamna-
" tion du luxe et du bien-être. L'instabilité des choses
" humaines lui apparaissait d'une manière frappante
" lorsqu'il rencontrait, ce qui n'était pas rare, des
" familles déchues de leur ancienne prospérité ; et il
" en concluait le détachement que l'on doit avoir
" des biens de ce monde ; puis remerciait la Provi-
" dence de lui avoir épargné de semblables épreuves,
" à cause de sa faiblesse. Ces études chrétiennes étaient
" précisément un des avantages les plus précieux
" qu'il faisait valoir auprès des jeunes gens appelés à
" faire partie de la Société Saint-Vincent de Paul...

" Malgré tout le zèle qui animait Ozanam pour ses
" œuvres de charité, il était cependant loin de négli-
" ger pour cela les travaux de sa profession. Comment
" celui qui prononça, au collège Stanislas, dès le dé-
" but de sa carrière, cet admirable discours sur *la*
" *puissance du travail* (*), aurait-il pu se contredire
" dans sa conduite ? Persuadé, à juste titre, que le
" travail est une loi divine à laquelle personne ne

(*) Œuvres complètes d'Ozanam. Mélanges, T. II, p. 1.

" peut se soustraire sans forfaire aux desseins et à la " volonté de Dieu, il n'admettait pas qu'on travaillât " par seule passion pour la science, ou bien encore " pour le seul but de la richesse, du plaisir et du re- " pos, pour ne plus travailler un jour. " J'écris, disait- " il, parce que Dieu ne m'ayant pas donné la force " de conduire une charrue, il faut néanmoins que " j'obéisse à la loi du travail, et que je fasse ma jour- " née." (*)

Ozanam aimait à dire : *je gagne mon pain* ; et lorsque la maladie l'empêchait de travailler, il s'écriait avec douleur, comme son cher patron saint Vincent de Paul : " Misérable que je suis, je mange un pain que je n'ai pas gagné." Il pensait alors à Notre-Seigneur travaillant dans l'atelier de saint Joseph, et ce souvenir lui avait inspiré quelques vers charmants où il disait :

Je suis un ouvrier, un obscur mercenaire
Qui travaille humblement dans l'atelier du Père.

Outre les travaux dont nous avons essayé de donner une analyse, Ozanam a laissé un riche trésor de notes du plus haut intérêt, et qui témoignent de la vaste étendue de son érudition. " Ces notes, dit l'abbé " Ozanam, sont une vraie merveille. Ce ne sont pas

(*) Introduction à l'histoire de la civilisation aux temps barbares.

" des chiffons de papier griffonnés à la hâte, ce sont " des sommaires tracés avec la plus grande netteté et " la plus grande correction. L'écriture même est soi- " gnée et, comme toujours, fixe et ferme. Ce sont des " pierres préparées d'avance qui devaient trouver leur " place dans le grand édifice qu'il se proposait d'éle- " ver. Tout l'enchaînement des idées s'y trouve. Assez " souvent, parmi ces notes, on rencontre des passages " entièrement rédigés et remarquables par la justesse " de l'aperçu et le bonheur de l'expression.

" L'ouvrage sur les origines germaniques s'arrête " à Charlemagne. L'histoire de l'Allemagne jusqu'au " XIIIe siècle avait été le sujet de plusieurs cours " dans lesquels Ozanam avait traité la poésie cheva- " leresque, populaire, satirique du moyen âge en " Allemagne. Tous les matérieux de ces cours se " retrouvent dans des notes presque toutes inachevées " et inédites.

" Une masse considérable de notes sur l'Italie " montre qu'il était beaucoup plus avancé pour cette " partie de la tâche. Il avait tracé le plan d'une his- " toire de la commune de Milan, qui devait faire partie " d'un ouvrage historique sur les communes italien- " nes. Son dessein était de suivre la marche de la " civilisation et des lettres depuis le cinquième siècle " jusqu'au treizième, c'est-à-dire jusqu'aux poètes " franciscains et à Dante, dont la figure majestueuse " devait apparaître au sommet de l'édifice.

" Parmi les innombrables notes qu'il a laissées, on

" trouve encore celles d'un cours sur l'histoire litté-
" raire de l'Angleterre, à partir du sixième siècle, où
" il est traité avec détails des moines irlandais, des
" couvents anglo-saxons, de Bède et d'Alfred le Grand.

" En parcourant ce vaste ensemble de notes, de
" leçons, d'écrits, dit M. Ampère, on croit parcourir
" l'atelier d'un sculpteur qui aurait disparu jeune
" encore, et qui aurait laissé beaucoup d'ouvrages
" arrivés à un inégal degré de perfection. Il y a des
" statues terminées et polies avec une extrême dili-
" gence; il en est qui ne sont qu'ébauchées, mais
" toutes portent l'empreinte de la même âme et la
" marque de la même main."

Un très grand travail qu'il avait entrepris et que nous nous reprochons d'avoir à peine indiqué, c'est la traduction de la *Divine Comédie*, traduction accompagnée de commentaires. Ces commentaires n'étaient autre chose que les notes de son cours sur Dante. Il avait imaginé de faire pour ce cours une traduction de tout l'ouvrage afin de mieux faire goûter à son public l'œuvre sublime dont tout le monde ne pouvait comprendre le texte.

La partie du Purgatoire seule à été complétée et publiée après sa mort. Pour chaque chant il avait quelquefois refait son commentaire comme on refait une leçon pour le publier. D'autres fois on n'a plus retrouvé que les notes, qui ont été données dans l'état où elles avaient été laissées.

Assez singulièrement, c'est le Purgatoire qui occupe

le moins l'attention de l'auteur dans la grande étude dont nous avons rendu compte : *Dante et la philosophie catholique.* Et cependant, étant données la tournure d'esprit d'Ozanam, la douceur et la mélancolie de son caractère, sa charité pour tous ceux qui souffrent et dont les souffrances peuvent être soulagées, c'est bien cette partie de l'œuvre du poète chrétien qui devait le plus attirer ses sympathies. Le dogme catholique de l'expiation des fautes dans une autre vie, et de la communion des saints, était bien fait pour le toucher et le séduire. Aussi, dans sa belle traduction et dans son commentaire, l'on voit combien ce chant de la douleur et de l'espérance avait eu de prise sur son imagination.

Suivant avec anxiété les événements qui se précipitaient en Europe au moment où il faisait ce cours (1847-1850), et rempli surtout d'amour pour Pie IX et d'espérance dans les idées généreuses du nouveau pontife, Ozanam ne put s'empêcher, à plusieurs reprises, de faire allusion à la politique contemporaine. On retrouve dans le commentaire quelqnes fragments de leçons où il s'est ainsi donné carrière.

" Sans doute, dit M. Heinrich, dans sa préface, nous " sommes de ceux qui pensent qu'en des temps plus " calmes, la chaire du professeur doit être un sanc- " tuaire fermé à tous les bruits du dehors : peut-être " même en ferions-nous une règle invariable et abso- " lue. Toutefois, dans ces moments d'agitation où se " décident les destinées des peuples, à Paris surtout,

" où l'opinion sagement éclairée peut exercer une si
" décisive influence, l'homme de bien en possession de
" la parole pouvait-il hésiter à faire entendre à la jeu-
" nesse de salutaires conseils ? Chez M. Ozanam, le
" professeur n'était point séparé du chrétien ardent,
" du libéral sincère, du serviteur infatigable de la
" vérité et de la justice. Dante, avec ses allusions per-
" pétuelles à la vie orageuse des républiques italien-
" nes, à la papauté, à l'empire, aux prétentions de
" monarchie universelle des Césars germains, sem-
" blait redevenir comtemporain de ces jours où
" l'Italie crut recouvrer son indépendance et sa gloire
" à la voix d'un généreux pontife, mais où bientôt
" aussi trop faible contre ses ennemis du dehors, et
" ingrate envers celui qui avait fait lever sur sa pa-
" trie l'aurore d'une liberté nouvelle, elle vit à Novare
" la défaite de son armée, et dans les murs de Rome
" la plus odieuse des révoltes. L'écho de toutes ces
" souffrances se fait entendre dans les notes élo-
" quentes ajoutées à ces chants du *Purgatoire*, si pleins,
" eux aussi, des souveuirs de la défaite des meilleures
" causes ou de la punition méritée des faiblesses des
" hommes et des crimes des partis."

" La traduction, dit M. Ampère, a été faite avec
" trop d'amour pour n'être pas d'une religieuse fidé-
" lité ; elle est ce que doit être une traduction littérale
" et française. On ne peut plus supporter aujourd'hui
" que des traductions exactes. La liberté des traduc-
" teurs me semble être la seule liberté qu'il faille in-

" terdire ; car, se mettre à la place de ceux qu'on fait
" parler, c'est un mensonge et un abus de confiance...

" Autant qu'il était permis d'être dantesque sans
" être barbare, Ozanam l'a été. En le lisant, on con-
" temple Dante à travers un voile, mais un voile
" aussi léger et aussi transparent que possible. On y
" trouve ce qui est plus important encore que la fidé-
" lité des détails, la fidélité de l'ensemble. On y sent
" d'un bout à l'autre cette suavité mélancolique qui
" donne au *Purgatoire* un charme si pénétrant, une
" beauté si attendrissante, et que l'âme noble et douce,
" passionnée et souffrante d'Ozanam était bien faite
" pour exprimer."

Ces nombreux et imposants travaux d'Ozanam lui ont procuré, sans les avoir cherchées, de justes récompenses et de flatteuses distinctions.

" Ozanam fut nommé :

" Membre correspondant de l'Académie Tiberine de
" Rome, le 27 décembre 1841 ;

" De l'Académie des Arcades de Rome, le 13 Janvier
" 1842 ;

" Chevalier de la Légion d'Honneur, le 6 mai 1846 ;

" Membre de l'Académie de la Religion catholique
" de Rome, le 23 avril 1847 ;

" Membre correspondant de l'Académie royale de
" Bavière, le 2 janvier 1847 ;

" Membre de l'Académie de Lyon, le 1er janvier
" 1848. Celle-ci a fait sculpter en marbre le buste d'O-
" zanam, et l'a placé dans la salle de ses séances ;

" L'Académie française et celle des Inscriptions et " des Belles-Lettres lui ont décerné deux années de " suite, en 1849 et 1850, le prix Gobert ;

" Membre de l'Académie della Crusca, à Florence, " en mai 1853 ;

" Enfin, le 26 aout 1856, trois ans après sa mort, l'A- " cadémie française couronnait la " Civilisation au " cinquième siècle, " en lui accordant le prix de haute " littérature fondé par M. Bordin.

" Presque sur le seuil du tombeau, nourrissant en- " core quelque espérance de guérison, Ozanam se plai- " sait à rêver son entrée à l'Académie française. On le " pressait de se mettre sur les rangs ; mais bientôt il " comprit qu'il devait aspirer à une gloire plus élevée " et plus durable, à celle que Dieu réserve à ses élus."

Cependant, même sur cette terre, un rayon d'immortalité couronnera toujours son nom et sa mémoire. Car sur ce monument indestructible élevé en l'honneur de la charité, la Société Saint-Vincent de Paul, le nom d'Ozanam se trouve gravé en lettres d'or, tandis que les œuvres de l'illustre professeur seront lues en tout pays et en tout temps, à la plus grande gloire du christianisme et de la France.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PAGE.

INTRODUCTION I

CHAPITRE I.—Naissance d'Ozanam.—Ses premières années. 1

CHAPITRE II.—Ozanam étudie le droit à Lyon pendant deux années.—Sa lutte contre les Saint-Simoniens..... 6

CHAPITRE III.—Ozanam se rend à Paris. — Il y continue l'étude du droit et contribue à fonder les conférences de St-Vincent de Paul.—Importance de cette œuvre.—Ses développements dans le monde entier et particulièrement au Canada..... 13

CHAPITRE IV.—Études et vacances.—Part que prit Ozanam à l'établissement des conférences de Notre-Dame 26

CHAPITRE V.—Les deux chanceliers d'Angleterre. — Bacon et Saint-Thomas de Cantorbéry—(1° Bacon)..... 33

CHAPITRE VI.— Les deux chanceliers d'Angleterre (*suite*). —(2° Saint Thomas de Cantorbéry)..... 51

CHAPITRE VII.—Ozanam se prépare aux examens et soutient ses thèses de docteur en droit et de docteur ès lettres.—Il est nommé professeur de droit commercial à Lyon.—Mort de son père (1835-1839)..... 69

CHAPITRE VIII.—Autres travaux littéraires d'Ozanam.—Il perd sa mère.—Son concours pour l'agrégation à une chaire de littérature à la Sorbonne (1839-1840)..... 83

CHAPITRE IX.—*Dante et la philosophie catholique*..... 98

CHAPITRE X.—*Dante et la philosophie catholique* (*suite*).—Exposition des doctrines philosophiques de Dante..... 119

CHAPITRE XI.—Mariage d'Ozanam.—Ses voyages..... 151

CHAPITRE XII.—Autres voyages d'Ozanam.—*Pèlerinage au pays du Cid*..... 165

CHAPITRE XIII.—*Les Poètes franciscains en Italie*..... 192

CHAPITRE XIV.—*Les Poètes franciscains en Italie* (*suite*).—Des sources poétiques de la *Divine Comédie*..... 236

CHAPITRE XV.—Les *Études germaniques*..... 256

I.—*Les Germains avant le christianisme*..... 257

II.—*La Civilisation chrétienne chez les Francs*..... 287

CHAPITRE XVI.—Ozanam enseigne à la Sorbonne pendant douze ans.—Il publie plusieurs autres ouvrages.—Sa vie intime..... 364

CHAPITRE XVII.—*La Civilisation au cinquième siècle.*

I.—Considérations générales..... 388

II.—Du progrès dans les siècles de décadence..... 395

III.—Le cinquième siècle..... 407

IV.—Le paganisme. — Comment il périt. —Le droit..... 417

V.—Les lettres païennes. — La tradition littéraire.—Les lettres dans le christianisme..... 446

VI.—La théologie.— La philosophie chrétienne..... 467

CHAPITRE XVIII.—*La Civilisation au cinquième siècle (suite).*

I.—Les institutions chrétiennes. — Les mœurs chrétiennes 485

II.—Les femmes chrétiennes 504

III.—Comment la langue latine devint chrétienne 513

IV.—L'éloquence chrétienne. — L'histoire.—La poésie 523

V.—L'art chrétien 548

VI.—La civilisation matérielle de l'empire.—Commencement des nations néo-latines 557

CHAPITRE XIX.—Derniers moments d'Ozanam.—Son testament.—Éloges divers 573

CHAPITRE XX.—Portrait d'Ozanam par M. Caro. — Son caractère d'après l'abbé Ozanam.—Autres renseignements 587

FIN DE LA TABLE

ERRATA

Page	21,	au lieu de 1883,	lisez :	1833.
"	229,	" Quando talegri	"	Quando t'alegri.
"	388,	" II	"	I.
"	467,	" V	"	VI.
"	592,	" Le germe en effet a été puisé—		
			lisez.:	Le germe en a été puisé.